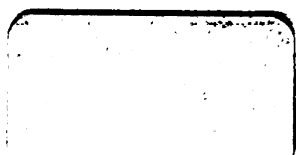
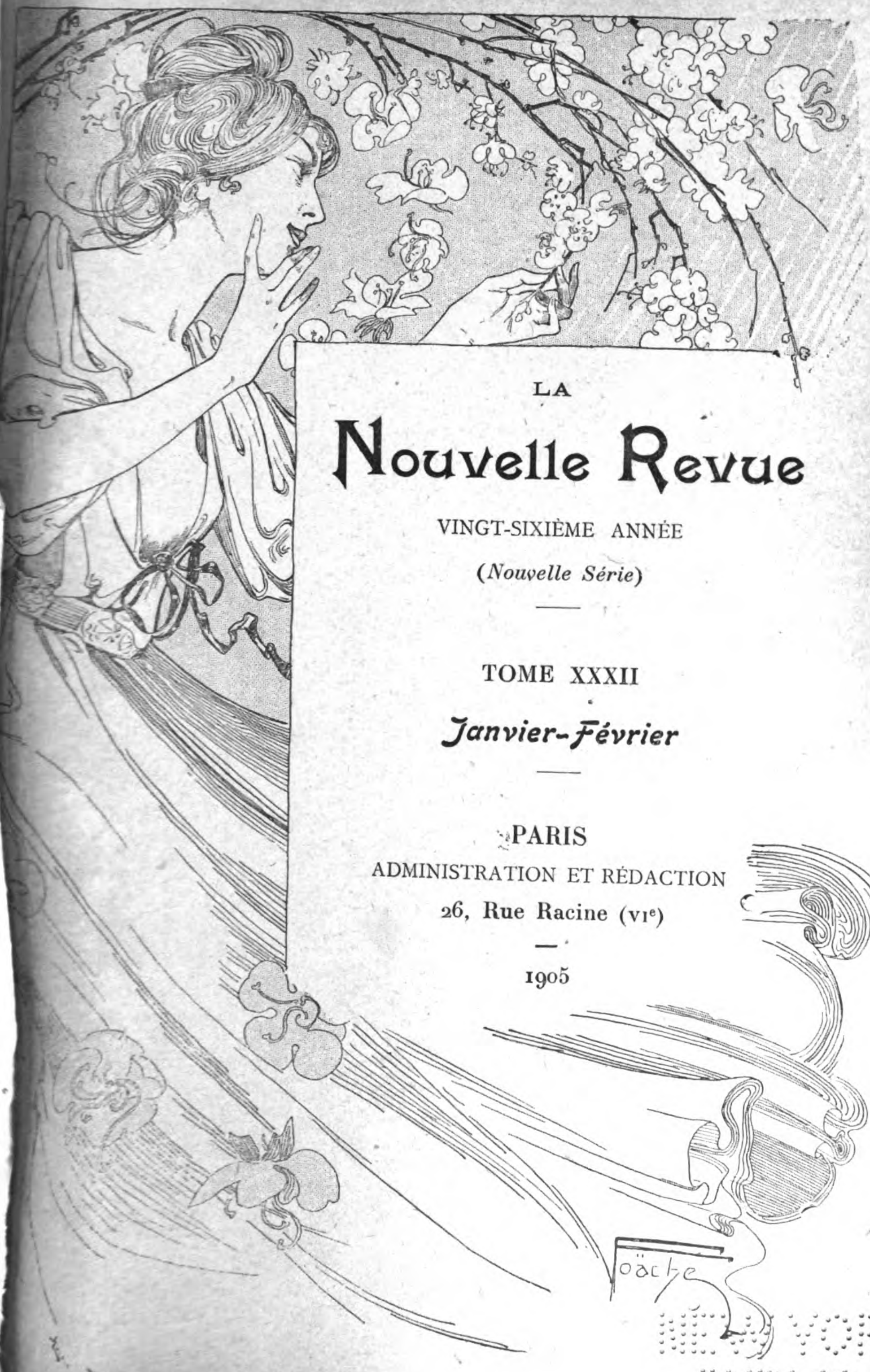






LA

Nouvelle Revue

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

(*Nouvelle Série*)

TOME XXXII

Janvier-Février

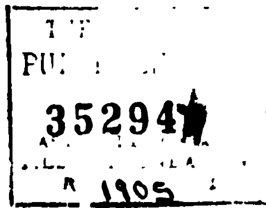
PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, Rue Racine (VI[e])

—

1905



LAMARTINE INCONNU

(*Lettres inédites*)

Aucune destinée n'est, en tristesse et en beauté, comparable à celle des hommes qui, dans la vie multiforme et tumultueuse des peuples, apparaissent comme une synthèse des volontés et des efforts, comme la parfaite expression de ce qu'Emerson appelle un « representatif man ». Leur sort présente toujours les caractères de grâce et de disgrâce qui, dans toute l'histoire, marquent la vie des tribuns : tribuns intellectuels, hommes de génie, fixant par un chef-d'œuvre les tendances obscures d'une génération, ou tribuns politiques, personnifiant pour un moment tout un peuple. Ceux qui, par une étrange complexité de leur organisme, sont à la fois l'un et l'autre doublent la joie et l'amertume de leur vie.

Lamartine fut de ceux-là.

Sur Lamartine, élevé par l'enthousiasme de la foule élégante aux plus grands honneurs dûs à un poète et, par l'engouement de la foule populaire, tout proche de la dictature, tout semble avoir été dit.

Contre lui aussi, tout a été fait. Car, après les grands jours de fiévreuse exaltation, et, plus tard, lorsque la foule devenue souveraine eût créé une autre gloire moins pure, moins hautaine, mais plus résistante, le poète et l'homme politique furent ensemble écrasés sous le poids de l'indifférence, poids plus lourd que celui de la calomnie.

On a analysé l'œuvre de Lamartine, son œuvre de poète inépuisable, son œuvre d'homme politique inflexible ; on l'a démodé en le classant théiste outrancier, utopiste sentimental. Aujourd'hui, l'élite le connaît peu et mal, et la multitude ne sait que son nom et quelques « morceaux choisis » pour livres de prix.

Rarement, sinon jamais, on a su montrer l'âme de Lamartine, l'essence même, unique et profonde, du poète et de l'homme politique. Car, en lui, il est impossible de séparer ces deux manifestations humaines qui, contradictoires en apparence, semblent ne pouvoir constituer qu'un paradoxe.

On n'a pas su non plus assez dégager, de l'écheveau embrouillé que fut sa vie compliquée par d'incessants tracas d'argent, l'ensemble de noblesse, de désintéressement et de généreuse prodigalité formant le fond même de son amour filial et fraternel, et sa bonté qui, grâce à une suprême élégance de geste, ne s'alourdissait jamais sur celui qui en était l'objet.

Lamartine homme, dans toute l'étendue et dans toute la profondeur de ce mot, se révèle dans sa correspondance et surtout dans ses lettres intimes, lorsque d'Italie ou d'Orient, ou de son poste de combat, son âme ardente et nostalgique se détournait vers l'inoubliable foyer, berceau de son génie.

Quelques-unes de ces lettres, conservées religieusement dans sa famille, dévoilent quelques aspects de cette âme éperdûment éprise de beauté. Elle s'y révèle dans toute la simplicité sans phrases que souffre la sincérité familiale.

En 1827, lors de la mort subite à Lyon de son Ministre, le marquis de la Maisonfort, Lamartine écrivait de Florence à sa sœur Cécile de Lamartine de Cessiat :

Ma chère Cécile,

J'ai reçu ta bonne lettre. Nous pensons sans cesse à Vous (1) et à la santé de Ton Mari et de tes enfants. Ne crois pas que J'aye été mécontent ni jaloux de partager une succession avec Toi ; au contraire, je ne désire pas d'être Riche à Vos dépens. J'aurais peut-être désiré seulement une autre forme de Testament, mais ce n'est pas ta faute.

Je te remercie encore de la facilité que César et toi Vous avez mise dans tous nos arrangements ; nous avons tous fait bien : tu jouis tout de suite sans embarras et Je me tirerai heureusement des miens.

Mon Ministre vient de mourir à Lyon. Me voilà encore retenu indéfiniment par les affaires : la Place en chef est au reste agréable. Je compte Vous voir en Avril au plus tard.

François dont Je suis très content te prie de remettre sur le champ et à l'insçu de son père 40 francs à sa Mère ; tu écriras à Maman de te les donner de ma part ; ensuite Marianne prend bien part à toutes les vicissitudes de la petite famille. Elle t'aime bien et Julia parle souvent de ses cousines.

Adieu Ma Chère Cécile Je suis accablé d'ouvrages par la mort du Ministre et de. diners à donner par le passage énorme d'étrangers. Nous t'écrirons plus au long cet automne. Aime Nous comme Nous t'aimons.

Mille amitiés à César et Emmanuel.

LAMARTINE.

(1) Je transcris ces lettres en respectant l'orthographe et les nombreuses majuscules.

Il était alors à Florence avec sa femme et sa fille. Sa demeure hospitalière était ouverte à l'élite de la jeunesse italienne et aux étrangers illustres de passage en Toscane qui apportaient leur hommage ou leur amitié au jeune diplomate français déjà célèbre.

Le Poète vivait dans un calme inaccoutumé, dans un bonheur parfait. Nulle ombre, nul souci ne voilait la limpidité de son esprit : il écrivait la plupart de ses sonores *Harmonies*.

C'est l'époque de ma vie où ma pensée sans désirs, sans soins et sans soucis sur la terre, se tourna le plus habituellement vers le ciel, et où tous mes chants étaient des hymnes.

Cette lettre est bien celle du Poète non encore hanté par les rêves magnifiques de son esprit asiatique et non encore englobé dans le tourbillon politique qui l'entraîna vers l'apothéose et vers la ruine.

*
* *

Après la mort de sa mère et sa nomination à l'Académie, Lamartine partit pour l'Orient.

Les nécessités de son esthétique naturelle, son talent fastueux d'artiste et sa noblesse native lui imposèrent une magnificence que de sottes critiques lui ont reproché plus tard. On aurait sans doute préféré que le poète qui, exceptionnellement, échappait aux soucis matériels, en bon administrateur de ses produits, accumulât une fortune pour ses vieux jours.

S'adressant à Liszt qui lui reprochait un voyage aux lacs italiens, Wagner a répondu à cette critique *morale* que l'artiste créateur a, plus que n'importe quel homme, le devoir de renouveler ses impressions afin de ne pas se condamner à une stérilité d'émotion et à l'uniformité des visions.

Chacun, d'ailleurs, suit les lois de son tempérament.

En Orient, dans un décor divin, la vue des peuples, barbares ou endormis dans les dogmes cristallisés des vieilles civilisations, lui donna ces goûts de meneur de peuple qui devaient le conduire à l'ivresse de la suprême puissance et à la tristesse de toutes les désillusions.

Le premier intérêt qu'il prit à la politique datait du temps où il fréquentait le salon de sa tant aimée Julie, Madame Charles, où se rencontraient les hommes éminents de l'époque.

Élu député du collège de Bergues, dès son retour d'Orient, et dans tout l'enthousiasme de sa maturité, il se jeta donc dans la politique.

Il s'y trouva dans son élément car il a écrit lui-même :

L'éloquence était en moi plus que la poésie qui n'est plus qu'une de ses formes.

Ses succès d'orateur furent aussi rapides et complets que ses succès de poète. Dès lors, tout changea en lui. Sa correspondance familiale perdit son caractère simple et naïf ; le style et l'écriture même se transformèrent, la signature devint à la fois la signature automatique d'un ministre et la signature allurale d'un conquérant.

La lettre reproduite plus loin fut écrite en 1848.

Il venait de se jeter dans la mêlée révolutionnaire. Il la dominait.

Pour la première fois dans la vie historique de l'humanité, le monde assistait à ce spectacle d'un poète résumant son pays, le représentant dans des gestes de toute beauté, l'enveloppant dans un torrent d'éloquence qui rappelait les splendeurs d'Athènes alors que Sophocle poète devenait un stratège du peuple glorieux. Dante même, pauvre, exilé, méconnu et haï par ses compatriotes, ne connut jamais une de ces glorifications populaires qui soulevaient Lamartine jusqu'aux sommets de la vie d'un pays. Il dominait par sa seule qualité de poète, car en lui l'homme politique s'exprimait en gestes et en paroles d'un rythme inconnu des foules et capable de les exalter jusqu'au paradoxe.

Un poète couronnait la Révolution ! Ce spectacle antique devait en plein XIX[e] siècle, enivrer l'homme même que la destinée avait placé à la tête du peuple de France.

Lamartine écrivait à sa sœur :

Ma chère Cécile,

Fais-moi répondre courrier par courrier. Te conviendrait-il que ton fils fût nommé par moi aspirant Diplomatique à la suite d'une ambassade et dans quel pays cela te conviendrait-il ? Il n'y a que deux mille francs d'appointements, mais c'est le noviciat pour passer Secrétaire d'Ambassade et, si je reste au Pouvoir, dans cinq ou six mois je le nommerai Secrétaire d'Ambassade. Vite une réponse.

La République triomphe grâce à ma politique dans toute l'Europe. Paris le reconnaît et mon autorité morale y devient sans bornes.

Tout va beaucoup mieux aussi dans Paris et j'espère être maître des mouvements.

LAMARTINE.

Mille choses à tous et à toutes.

(1).

Comme on le voit, il était plus grisé par la politique qu'il ne l'avait été par le succès littéraire. En effet, il ne considérait pas la poésie comme un métier, mais comme un plaisir, tandis qu'il considérait la politique comme une mission. Pourtant son ivresse n'alla jamais jusqu'à l'ambition. Il ne s'empara pas du pouvoir exécutif. Il prêcha au contraire la nécessité d'un pouvoir avec plusieurs chefs.

En politique comme en poésie il fut un grand vibrant, mais un grand dédaigneux. Il ne voulut pas davantage être chef politique qu'il n'avait voulu être chef d'école. Il demeura toujours un grand solitaire.

La prophétie de Lady Esther Stanhope s'était réalisée. Il exerçait bien une puissance suprême sur un grand État ; il en était joyeux pour ce qu'il croyait répandre d'influence morale sur le destin de la France.

Dans la chute brutale, il resta aussi élégant que dans la domination. Après, il ne garda ni rancune ni rancœurs. En mai 1847 il avait écrit dans *le Conseiller du Peuple* :

En vous parlant d'élection, je suis un peu comme le prophète dont parle l'historien Josèphe, dans l'histoire du siège de Jérusalem par Titus. Cet homme courait sur les murs de la ville en criant : *Malheur à celui-ci, malheur à celui-là !* Puis, à la fin, il cria : *malheur à moi !* et il tomba renversé par une pierre des assiégeants.

Je dis : Ne nommez pas ceux-ci, ne nommez pas ceux-là ! et je serai éliminé vraisemblablement moi-même du nombre des élus du peuple. Tant mieux ! Je resterai républicain modéré hors de l'Assemblée, et ceux qui y entreront à ma place le deviendront. Périssent nos candidatures, mais que la république appartienne à tout le monde, même à nos ennemis !

Il fut stoïque. Il ne s'étonna pas de l'indifférence qui jeta un manteau sombre sur l'éclat de sa figure morale :

J'aurais tort de m'étonner pourtant, en y réfléchissant, de cette indifférence : c'était naturel ; quand on demande justice ou faveur à son pays, le crime impardonnable, c'est de vivre. La mort seule absout de certains services comme de certaines célébrités. Il faut savoir mourir à propos. Je n'ai pas eu cette bonne fortune, quoique j'aie tout fait pour la rencontrer à son heure et à sa place ; mais Dieu, le maître du premier jour, est le maître aussi du dernier. Attendons.

Certains critiques lui ont reproché les dernières années de sa vie, ont écrit même qu'il faudrait les pouvoir rayer. Je ne le pense pas et je juge même cette pensée révoltante. Car Lamartine garda

jusqu'à la fin de ses jours, une élégance faite de stoïcisme profond et d'enthousiasme jeune. Quel spectacle bizarre offre d'ailleurs la société qui, après avoir comblé un homme d'honneurs, l'accable de son indifférence et lui reproche encore de ne pas s'ouvrir les veines tout comme un Romain tombé en disgrâce et condamné par son empereur ! Lamartine disait :

Voilà pour moi la poésie : chant d'ivresse au matin, hymne de piété au soir, d'amour partout.

Il ne put pas chanter son hymne vespéral.

Refusant à plusieurs reprises l'aide offerte par Bonaparte, son adversaire, il travailla pour vivre. Puis il s'adressa à tous les lecteurs du *Cours familier de littérature*. La lettre que commence le xxxv[e] entretien, du 12 novembre 1858, est, d'un bout à l'autre, un chef-d'œuvre de superbe et d'orgueil.

Elle finit ainsi :

La littérature ne fait pas acception de parti; je suis sorti tout entier de la politique, et la France m'apprend assez à n'y rentrer jamais. On m'a reproché souvent, dans des jugements sur ma vie, de n'avoir pas été assez ambitieux! On se trompe : j'avais l'ambition de la reconnaissance; j'ai manqué mon but : n'en parlons plus. Cependant, qui que vous soyez, amis ou ennemis, mais hommes de cœur, sachez-le bien, vous ne m'enlèverez pas la conscience de vous avoir *aidés pendant vos tempêtes*. Eh bien ! je vous dis aujourd'ui, sans présomption comme sans mauvaise honte : *A votre tour, aidez-moi!...* Vous pouviez être grands, vous ne serez que justes !

Il est bon aussi de rappeler que, même dans la misère, sa charité, principale cause de sa gêne, se répandit jusqu'à l'invraisemblance. Il la faisait avec tant de délicate noblesse qu'il ne paraissait pas donner, mais recevoir.

Il travailla au-delà de ses forces; il vécut toute sa vie courageusement et noblement.

Car chacun a son travail dans ce monde et il faut l'accomplir à tout prix. Je suis bien las, mais je n'ai pas encore le droit de m'asseoir, comme vous, tout le jour au soleil contre un mur, et qui sait s'il y aura un mur ?...

Pour le poète, il y eut un mur... trop tard... et il n'y eut plus de soleil.

* * *

Des critiques reprochèrent encore à Lamartine *toute* l'œuvre qu'il écrivit, durant les dernières années de sa vie, pour gagner

son pain. Je ne pense pas qu'ils aient eu raison. Dans le *Conseiller du Peuple,* dans le *Cours de littérature* et dans ses rares dernières poésies, il y a des pages dignes de sa maturité. D'ailleurs, qu'importe! Dans une plante robuste, harmonieuse dans la disposition de ses branches, dans sa grâce et dans sa tonalité, nul ne songe à élaguer les feuilles naines qui poussent à côté des grandes, largement ouvertes, frémissantes, à tous les vents, et les fleurs lumineuses.

Lamartine a trop parlé de lui, il s'est trop répété, c'est vrai. Mais, autour d'un poète, que de discussions vagabondes pour savoir s'il fût sincère dans ses confidences!

Qu'est-ce donc que la sincérité? D'abord, la seule personne qui puisse répondre de la sincérité d'un fait qu'elle relate est celle qui l'a vécu; aucune autre n'a le droit ni le pouvoir d'infirmer sa sincérité; de plus il est évident qu'aujourd'hui nous ne voyons pas avec les mêmes yeux un acte accompli depuis plusieurs années, nous ne sentons pas de la même manière un sentiment éprouvé quelques mois auparavant. Nous les voyons englobés dans la synthèse harmonieuse des souvenirs, et nous sommes sincères aujourd'hui comme autrefois. L'œuvre d'art, d'ailleurs, a des droits d'ensemble et de décor, auxquels les contours de la réalité doivent très souvent céder si celui qui réalise l'œuvre d'art est un artiste Lorsqu'on reproche à Lamartine d'avoir faussé en les embellissant les milieux qu'il a décrits, on a tort.

Et l'on a également tort lorsque le reproche vise la personnalité du poète, mise toujours au centre des drames racontés dans le roman ou le poème.

Tout psychologue sait que dans la fiction de l'art, nulle vision n'est purement objective, et que l'artiste doit plonger ses regards en lui-même s'il veut comprendre et représenter la vie.

Chaque paysage est un état de l'âme, a dit Amiel, qui voulut ainsi affirmer que le paysage ne vit dans ses lignes et dans ses couleurs que selon l'âme du contemplateur. Nous voyons toute la vie dans notre angle visuel. Quelques conteurs croient décrire les autres en exprimant les impressions que ceux-ci font sur eux; ils se décrivent eux-mêmes.

Lamartine, comme tant d'autres, s'unifia aux personnages habillés de sa fantaisie; il raconta sa vie maquillée par ses rêves et ses aspirations romantiques; il fut donc, comme tout grand psychologue, profondément sincère.

On ne l'a pas dit, je crois, et Lamartine lui-même l'ignorait, mais il fut aussi un grand révolté.

En lui était la même révolte contre l'inconsciente méchanceté de la nature, et contre l'inconsciente méchanceté de la foule. Contre l'une il écrivait des poèmes; contre l'autre il clamait des discours. Le même souffle anime vers et prose, la même spontanéité en forme toute la beauté. Lorsque Lamartine écrivait :

La douleur me crispe et me rend stérile, le bonheur me féconde et m'invite à me répandre en reconnaissance et en cantiques,

Il avait raison en fait, mais il lui échappait que trop de fécondité nuirait à sa gloire, lorsque les générations suivantes ne seraient plus aimantées vers les mêmes pôles théistes. Ce qu'il appelait sa stérilité n'était que des rébellions condensées, desquelles jaillissaient les cris sublimes qui resteront comme une notation musicale de la révolte et du désespoir de tous les temps.

Je ne sais pourquoi l'on s'obstine à ne se rappeler que des cantiques ou des chants d'amour. Pourquoi ne répéter que les hymnes d'allégresse et le « Lac », aux dépens des sublimes pages de révolte, révolte contre la tyrannie, révolte contre les massacres, révolte contre notre caducité devant la nature indifférente et éternelle, révolte contre l'excessive douleur ?...

Les Révolutions, poème dans lequel éclate l'angoisse de l'apôtre, qui sent la vanité des efforts faits pour réveiller l'homme, pour le pousser à une action nouvelle, à une vie nouvelle hors des sillons que la haine et la peur lui traçent perpétuellement dans le même sens : le sens de la mort. *Contre la Peine de Mort*, belle page pathétique, où le poète s'élève à la hauteur du justicier idéal, non d'une époque, mais de tous les sentiments féroces de l'homme, et qui, dans le siècle des revendications de la rue, ose écrire en rythmes sanglotants :

C'est après sa victoire un peuple qui se venge.
Le siècle en a menti. Jamais l'homme ne change,
Toujours victime ou bourreau.

Novissima verba, où parmi des langueurs éclatent des vers sonores et profonds. *Le Désespoir* « ce rugissement de mon âme », où dans sa révolte d'homme courbé sous les lois immuables du malheur, il crie à Dieu :

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naitre ?
. . . .
Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le malheur,

Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur !

Enfin, l'hymne sublime à *la Douleur* :

Frappe encore, ô douleur, si tu trouves la place !

Et tant d'autres qu'il serait trop long de citer ici !

Par la substance éternelle de ces vers, le poète franchit les limites de son époque romantique et demeure. C'est dans leur véhémence pleine de pensée, que l'âme de Lamartine, libérée du tendre joug maternel et des préjugés de son intelligence catholique, se révèle dans toute sa fougue ; et c'est dans les souvenirs transmis par la tradition familiale qu'elle se révèle dans toute sa beauté.

Il était intéressant de publier les lettres ci-dessus, écrites, l'une à l'apogée de sa verve poétique et de son existence sereine, l'autre à l'apogée de sa gloire de dictateur.

Autour de ces lignes intimes, il m'a plu d'évoquer le poète fier, élegant et révolté, et la plénitude de sa vie joyeuse et douloureuse, superbe toujours, de laquelle il ne faut rien retrancher, parce qu'elle n'est tachée d'aucune inélégance.

Lamartine avait rêvé de chanter le poème de l'Épopée humaine. Il n'en a écrit que deux chants; mais il l'a vécu tout entier.

Valentine de SAINT-POINT.

SÉRÉNITÉ

O Mort, si tu venais, ce soir sanglant d'Automne,
réclamer à ma chair sa force et son ardeur,
je saurais commander l'angoisse de mon cœur
et résigner mon sort à ta paix monotone.

Et si l'azur trop beau pour un enfant qui meurt
faisait qu'un bref instant ma main tremble et tâtonne,
ne crois pas cependant que ton appel m'étonne
et que dans mes regrets je reste sans pudeur.

Car j'ai vu tous ces soirs chaque feuille fragile
imiter peu à peu l'or rouge de l'argile
dont le vent de l'hiver lui fait un lit vermeil,

et, comme elle, mon cœur aux noirs destins se fie
pour, en le dispersant dans l'éternelle vie,
mêler son sang impur au sang pur du soleil.

CRAINTE

Lorsque je te maudis, ô ma sombre jeunesse
qui ne m'amènes point la gloire ni l'amour,
quand je voudrais hâter avidement le cours
des fuseaux d'ombre et d'or qu'ont les Sœurs vengeresses,

pressentant cependant que pour nul de mes jours
ne doit luire l'orgueil des durs lauriers qu'on tresse
et que ne viendront point, à mon seuil, des prêtresses
nouer un myrte vert sur le vantail trop lourd,

je redoute le soir où sombrera ma vie,
car je sens en ma chair déjà l'amère envie
de ces flexibles jours qu'emporte le Néant,

et j'ai peur, quand la pierre aura clos mes yeux pâles,
de vous pleurer longtemps, ô toi, mon parc d'enfant,
et toi, pâleur mortelle et douce des Etoiles !

Pierre FONS.

CŒURS D'AMOUREUSES

I

Le train fuyait. Une lueur louche faite de la nuit qui s'évapore et du jour qui va paraître, le montrait perçant la nudité de sa ligne où pointait l'aurore fauve.

Il allait, coupant un désert au loin obscurci de pins rigides à la cime plafonnante, mais qui plus proche devenait vide sans un arbre ni un éclair de murs blancs ni la lumière d'un toit rose, faisant figure de village et bosselant la bruyère violacée : rien que la lande plate, uniforme, où le premier dard du soleil levant, tout à coup rayonna, et vint toucher de dormantes flaques d'eau dont il but.

C'était une longue course qui s'annonçait pour le voyageur à la svelte silhouette que le train venait de laisser à la station d'Yvos. Il avait quitté la route agricole avec la décision de l'habitude et pris le sentier qui se dirigeait vers la lande. Dans sa marche légère, il s'arrêtait parfois, la main en visière comme pour explorer l'horizon, ou, mieux peut-être, afin de recevoir plus longues et plus amples les ondes d'air dont son visage était battu. Il les humait ; puis, après un regard affilé sur la lisière des bois, reprenait sa course en conservant des mouvements à la fois paisibles et lestes, dont la contradiction apparente semblait bien répondre à quelque chose d'intime en lui, tel un trait de caractère s'extériorisant et associant le physique au moral.

Ce n'était pas un paysan mais un monsieur habillé à la mode du jour, cravaté de batiste et portant accroché au bras tandis qu'il roulait sa cigarette, une canne à crosse d'argent. Grand pour un landais, sa souple allure le grandissait encore. Il avait les traits fins, cet éclat du sourire, ce brillant des yeux dont le midi pare ses enfants. Autre chose aussi, et c'était toujours la contradiction:

un menton volontaire tandis que le regard brun restait tendre et calin. Il se posait ainsi, languide et puissant, fait pour tirer le frisson à tout ce que ses yeux touchaient, cherchaient, rencontraient, à ce qui vit, veille ou dort.

Pour qui dans cette solitude ? Pour l'invisible, pour un souvenir qui le ferait parader, peut-être dans l'inconsciente préparation d'une bataille prochaine, d'une difficulté à dominer, d'une séduction ? Non, sans idée et sans but, pas même ici en prévision d'une rencontre à la croisée du chemin. Ce n'était que la lande qui pouvait frémir, la buée des eaux, le lézard, alors que lui, calme, attentif et sérieux, dandinait sa beauté.

Extraordinaire prodigalité, mais qui ne l'épuisait pas ; au contraire, qui doublait sa réserve de même que l'exercice entretient le muscle. Les femmes lui avaient dit : « tu es beau, reste beau, ne songe qu'à nous plaire et tu vivras heureux ». Son obéissance à des conseils si agréables à suivre était presque innocente. D'ailleurs, il savait modérer les vanités masculines qui font les séducteurs féroces du type traditionnel et littéraire, et se montrait simplement comme un adroit voluptueux dont l'âme et le cerveau ne s'embarrassent pas, à l'excès, de ce qui tourmente les modestes et les délicats.

Il allait donc confiant vers les secrets de l'avenir, aimable pour tout ce qui se présente par abandon de nature, un peu rêveur en ce moment, et tout en répandant les ondes magnétiques de sa grâce victorieuse, cherchant et retrouvant son passé sur le chemin familier de la contrée natale.

Le passé ?... bah ! qu'importe le temps qu'on n'a plus à vivre ! Celui-là seul compte, qui reste à connaître et dont on jouira. Son passé laissait le présent libre, et sans grand émoi comme sans mélancolie bien poignante, il revit tout à coup son enfance.

Il était de ce pays : fils d'une belle ouvrière et de son plus brillant amoureux. Sa naissance clandestine l'avait au premier jour éloigné de sa mère qui bientôt partait pour Paris où elle devait réussir dans la galanterie. Le petit Jean Davrat eut sa nourrice comme unique famille ; comme amis, ses compagnons de l'école communale qu'il ne quitta que pour entrer au Lycée de Pau.

Fils d'une fille, il y fut cependant assez bien vu. Il recevait de l'argent autant qu'il en pouvait dissiper, et il « sortait » chez de petits bourgeois où l'attendaient les habits de la dernière nouveauté, les jouets, les friandises envoyés par une mère dont tout l'amour se répandait en ces sortes de soins. Ses joies d'enfant furent donc de satisfaire sa gourmandise, de se promener bien vêtu et d'être

beau et envié. Il fut aussi admiré car il était charmant, mais charmant !

Quand il eut quinze ans, les femmes lui firent la cour. D'abord, la petite boulotte, sa correspondante, ensuite les sœurs de quelques-uns de ses camarades, garçons du commerce, qui commencèrent pour lui la perversion de l'homme par la femme.

Pourtant il eut aimé pénétrer dans d'autres milieux moins modestes ; mais les condisciples d'un rang plus élevé se tenaient sur la réserve. Une fois un mot lui avait cinglé les oreilles : « Fils de gueuse ». Fils de gueuse ! Fallait-il rosser celui qui l'avait osé prononcer, devait-il ne rien entendre ? Il n'entendit rien par politique, et non par lâcheté.

Paresseusement, il s'était préparé au baccalauréat. Il le manqua et dût se remettre au travail, tenté qu'il était par les Affaires étrangères et la diplomatie. Insinuant, subtil, prudent, secret avec des vues lointaines, il croyait ainsi pouvoir remplir sa destinée. Sa mère qu'il n'avait jamais aperçue, encourageait par correspondance ce projet qu'elle jugeait parfaitement distingué et elle ne dissimula pas que le jour où il serait attaché, elle se reconnaîtrait un fils.

Bien que des esprits sages lui eussent signalé les difficultés pour un isolé d'une carrière, où parfois la morgue s'affirme comme une juste élégance, il s'entêtait dans son désir. Précisément, lui, sorti de rien voulait s'approcher de ces fils de famille hautains, de ces grands aristocrates à noms illustres, dont quelques-uns ornent encore les ambassades des capitales européennes. D'autres que lui, de naissance non moins irrégulière ne s'étaient-ils pas faufilés? On lui disait bien que c'était avec la protection de personnages influents ; mais il répliquait, un peu cyniquement, que chacun a ces moyens, lui, avait son physique et l'argent de sa mère.

De rapides événements devaient mettre tout le monde d'accord : les sages et les fous, les conseillers et l'imaginatif. Une seconde fois, le jeune Davrat fut refusé aux examens, et sa mère mourut. Au lieu de la fortune qu'il pensait posséder un jour, il trouva, à côté d'un grand luxe, des dettes considérables et la part que put recueillir l'enfant naturel fut infiniment modeste : il était pauvre.

Restait le physique : visage, stature, pureté d'attitudes et cet air de suffisance voluptueuse qui fait les Ganymède et les Pâris, chez lui, gagnaient toujours : — Des formes, des lignes, plus rien d'autre ! dit-il un jour de découragement.

— Avec cela, malin comme un singe... et de l'expression ! répondit la femme expérimentée devant laquelle il avait pensé haut : vous arriverez.

Le service militaire le prit, et là, il s'appliqua à dévorer le mieux possible la pauvre centaine de mille francs qui était tout son héritage. Il voulait présenter la mine de garçon riche, et il y réussit en faisant sauter brillamment sous l'uniforme ses premiers billets de banque ; bientôt il fut au dernier

Le feu de paille en cendre et la « classe » le remettant sur le pavé, il devint grave ; ce fut alors que ses premiers projets d'avenir subirent une évolution. Plus raisonnable, il songea aux consulats. N'était-ce pas toujours les « Affaires étrangères », avec une existence d'un certain essor, si ce n'était plus la diplomatie. Par la carrière il ne pouvait prétendre a rien, n'étant ni licencié de lettres, ni de sciences, ni de droit, et n'ayant passé l'examen d'aucune école supérieure, mais il admit de commencer en soldat de fortune, et fut nommé chancelier à une résidence, dans un poste d'Extrême-Orient que refusaient tous ceux qui pouvaient choisir et tenaient avant tout à leur vie.

Très vite initié, il connut les difficultés du métier, les lenteurs, les injustices de l'avancement. Chancelier pendant des années au bout du monde, peut-être toujours chancelier ! De songeur qu'il était en quittant le régiment, il devint vraiment préoccupé. Voilà qui ressemblait beaucoup à un faux départ. Ils gaspillait son temps dans un pays perdu sous un ciel de feu. Cependant sans ressource, presque sans amis, n'ayant pas d'appui, il patienta jusqu'au moment de prendre un congé qui le raménerait en France. Alors, il quitta ses bureaux sans regarder derrière lui : il ne reviendrait pas. A ceux qui le poussèrent sur ses impressions de début, il avoua quelque déconvenu et que l'avenir lui paraissait bien restreint dans ces situations où les gens d'initiative sont suspects, où tout est intrigue et routine, administration compliquée, fàveur et dans l'ensemble misérable et étroit.

Le plus qu'il fut possible il tira sur son congé. Il se le fit prolonger, renouveler, demanda son changement, refusa le nouveau poste qu'on lui offrit et, comme il était parfaitement décidé à tourner le dos à cette mauvaise voie, quand il fut bien certain de n'avoir plus à toucher un liard d'appointement, ayant épuisé tous les moyens d'en garder encore des moitiés, des quarts ou des cinquièmes, il donna sa démission. Faux départ, en effet, que ce début dans la vie.

Et maintenant ? Ah ! maintenant !...

Mais d'un geste large, il dispersa les importunes pensées. Il connaissait trop les effets du retour. Jamais il n'était revenu dans ses landes, après une absence un peu prolongée, sans que son

cerveau assailli ne bondit sous le souvenir. C'étaient les odeurs, l'atmosphère, les horizons infinis qui lui remettaient devant les yeux, avec son enfance, ses premières volontés, ses premiers espoirs, le bon, le mauvais ; sa vigueur, ses faiblesses, l'inutilité de ce qu'il avait tenté jusque-là et toute la force vive de sa jeunesse mal employée, puisque, hélas, il restait en pleine lutte, en pleine crise.

Davrat, comme un solide animal de race, avançait vite, sans paraître nullement se presser. La lande autour de lui, insensiblement s'était transformée ; les fleurs devenaient rares et le terrain se dénudait avant d'être mangé par la forêt, dont la ligne de velours bombait sur l'espace, dans le grandissant éclat du soleil.

Une fois de plus, il s'était arrêté et le temps fut long pendant lequel, la main en avant, il étendit l'ombre de son feutre et perça de sa forte vue les dernières moiteurs d'une rosée qui s'exhale. Là-bas, quelque chose le retenait. Des vapeurs encore, cependant celles-là très différentes des brumes matinales dispersées par l'air lent, d'une autre forme, d'un autre parfum et n'en offrant ni les blancheurs d'ouate, ni le souple étirement. C'étaient plutôt des fumées, des fumécs montant droit, un peu jaunes, résistantes au souffle faible, et près desquelles des pins fraîchement abattus s'allongeaient à terre.

Un grincement de scie et des coups espacés de hache alors s'entendirent. Davrat reprit sa marche, et à chaque pas qu'il fit, les bruits lui arrivèrent plus distincts. Se hâtant un peu, parmi les fumées plus épaisses et plus hautes, il ne tarda pas à apercevoir des ouvriers occupés à couper des troncs étroits à une longueur déterminée qu'ils entassaient régulièrement, jetant les branches tortueuses sur d'autres tas, et avec les plus petites faisant des fagots. A diverses places, sur le chantier, des buttes coniques laissaient échapper un arome de térébenthine qui se répandait au loin mélangé à l'odeur plus âcre du goudron.

Un homme en manches de chemise surveillait ces buttes, mais malgré l'attention qu'il y portait, du coin de l'œil, il avait vu venir Davrat.

— Le v'la, dit-il tout haut.

Les ouvriers se répétèrent « le v'là » sans d'ailleurs s'émouvoir ou suspendre leur travail.

Davrat s'avançait.

Bientôt, il fut au milieu d'eux, et les enveloppa du regard.

On le salua.

Aussitôt il alla vers chacun des hommes, questionneur, dissimulant dans son clair sourire l'autorité de ses belles lèvres.

Devant le contre-maître, il s'arrêta :

— Pas nombreux aujourd'hui, dit-il, en montrant les ouvriers disséminés.

— La patronne a débauché la grande équipe.

— Quand les magasins sont vides !

— C'est ce que j'ai fait observer, mais les femmes n'écoutent rien que leurs idées.

— Pourtant, Madame savait que j'allais rentrer !...

— Oui, et que s'il y avait quelque part une commande, elle serait pour vous, Monsieur Davrat, je ne me suis pas gêné pour le dire.

Très calme « Monsieur Davrat », doucement, apaisa le courroux et ne voulant pas pousser plus avant l'entretien, déclara simplement que Madame allait sans doute donner d'autres ordres ; puis du geste de grâce, à la fois libre, familier, chaud, généreux, des natures qui savent se répandre, il prit congé.

Eh ! allez donc, il n'y a que les hommes, pensa le contremaître vengé.

En quittant le chantier, Davrat se trouva très vite sous le couvert des hauts arbres. De chaque tronc s'échappait capiteuse, coulant en pleine chair rouge, et de là, dans le vase qui devait la recueillir, la liqueur cireuse des pins saignés. Un lent bruissement parcourait la forêt. Le soleil avait jeté son vernis sur le tapis d'aiguilles à la couleur d'amadou, et touché de sa lumière quelques touffes de fougères, printanières à leur pied, dejà brûlées, à la pointe. De ce délicat mélange des verts argentés s'alliant à la teinte amortie du sol roux, ressortait une clarté brillante telle qu'en produit la rosée. Le dessèchement, ici, scintillait comme ailleurs la fraîcheur.

Davrat n'avait pas appuyé ses yeux alentours, mais de ces solitudes, il respirait l'air résineux qui lui venait aux cils, aux lèvres, d'en haut, d'en bas, de partout à la fois, griseur, exaltant. Il en alla plus vite sur le chemin élastique et ferme, emporté par un élan, par sa pensée aussi, qui venait de recevoir un coup d'activité en voyant surgir toutes les difficultés de l'existence, un moment laissées derrière lui.

Bientôt, entre les fûts des pins, commencèrent à se montrer des lueurs briques, ainsi qu'en présente l'embrasement d'un automnal coucher de soleil. Et ce n'était pas le soir et ce n'était pas

l'automne, rien que les toits d'Yvos, toits bas de tuiles rondes qui se découvraient enfin.

Très rapidement, le gros village se détacha, parut s'éloigner, se groupa, puis s'aligna bien rangé, modeste et net, sur un fond d'horizon plat comme une ligne de mer.

Dès cet instant, Davrat modéra sa marche. Il avait enlevé son chapeau, et passait les doigts dans sa très noire chevelure, dont il releva le toupet, en faisant aussitôt une auréole d'ombre qu'agrafait au front pur, la mèche lourde et sinueuse, toute personnelle, que ses amis avaient nommée la « mèche à la Davrat ». Puis il secoua son veston, le tira aux épaules où il s'appliqua mieux. Ses manchettes soigneusement placées, il put caresser sa cravate et donner le mouvement charmeur à une fine moustache juvénile et soyeuse. Et ce ne fut pas tout ! Il prit une glace de poche pour examiner d'un coup d'œil rapide mais rigoureux, si ses soins avaient produit leur maximum d'effet. Ils l'avaient produit. C'était cela, bien cela. Ni le voyage ni la course en forêt, ne paraissaient avoir touché d'une fatigue, d'une apparence de désordre son physique ou sa tenue : il était frais, reposé, correct. Les femmes, à leur habitude, pourraient, quand il déboucherait dans la grande rue d'Yvos, soulever un coin de rideau, afin de le suivre hypocritement de leurs yeux insolés.

Il s'y présenta confiant. De grosses poules, des oies s'effarouchèrent a son approche, et de jeunes porcs, déjà dodus, coururent dispersés, en ballotant leurs longues oreilles. Mais ce fut effroi de courte durée, ce monde errant se rallia, et il eut très vite une escorte familière qu'il contempla avec bienveillance.

A courte distance de l'entrée du village, une vaste maison passée à ce lait de chaux qui jette un aspect de neuf aux plus branlantes masures, portait en large inscription, avec le détail d'un commerce de charbon, de goudron végétal et de boisage de mine, le nom de la veuve Lacoste. De considérables dépendances encadraient une cour immense et venaient se relier au bâtiment d'habitation donnant sur la rue. La maison, les écuries, les magasins, à l'époque des diligences avaient abrité la poste aux chevaux.

Ces constructions, trop importantes pour des besoins villageois, seraient tombées en ruines, si depuis de longues années, l'établissement Lacoste ne s'y était installé et ne l'avait approprié à ses affaires. Cependant la veuve, restée seule à la tête d'une exploitation qui déclinait chaque jour, se contentait maintenant d'un entretien à fleur de toit, à fleur de mur, d'une tuile ici ou là, d'un badigeonnage truqueur, et, malgré un soin et un ordre sévères,

quelque chose paraissait usé, tout près de la pauvreté dans ces grandes murailles blanches.

Davrat avec l'œil du retour, qui s'est déshabitué de ce qu'il connaissait à fond, considérait l'établissement d'un air mi-dédaigneux, mi-intéressé. Un moment, il resta fiché, puis se décidant, il traversa la rue et pénétra dans l'intérieur par une porte tenue entr'ouverte. En exceptant le découpage de cette porte, qui faisait un cadre de lumière, c'était l'obscurité complète pour qui, venant de l'éblouissant grand jour, tombait dans une pièce aux volets hermétiquement clos : sensation du midi, dont lui n'eut pas d'embarras d'ailleurs, car se retrouvant aussitôt, il avisa sans hésitation, deux jeunes commis, presque des enfants, qui assis à une table chargée de registres, simulaient sur ces écritures une profonde application.

Ils se levèrent précipitamment à son approche, et même, pour arriver premier au devant de Davrat, ils ne craignirent pas de se bousculer légèrement. Mais équitable, il remit à l'un son chapeau, à l'autre sa canne et, s'adressant à tous deux, prononça simplement : « Madame ».

En même temps, d'un geste identique, ils désignèrent une porte, fermée, celle-là, sur laquelle était écrit : *Bureau*, et après avoir respectueusement suspendu à une patère les effets du jeune homme, s'en revinrent chacun à son devoir.

Davrat frappa, et, avant d'avoir reçu une réponse, poussa la porte.

Une femme faisait des comptes debout à un pupitre. Elle ne rachetait sa demi-jeunesse, ses vingt-huit ans de villageoise, par aucune élégance ou recherche coquette. Un air vif, intelligent, une taille bien dessinée lui donnaient un certain agrément ; mais elle était petite, maigre et noiraude. Habillée d'une robe d'alpaga noir, à façon de maîtresse d'école, rien en elle, si ce n'est l'expression chaude du visage, n'aurait fait se retourner un homme ou fixé son regard. Et même ce quelque chose de résolu et de trop sérieux qu'ont les femmes en lutte avec l'existence, chez elle pouvait repousser tant il paraissait en désaccord avec ses frêles moyens physiques. Du reste, déjà de l'usure marquait ses tempes, et son cou n'avait plus la molle rondeur ni le frais grain des beaux ans.

Au bruit de la porte ouverte et fermée, elle leva la tête et se retourna en un mouvement d'impatience. Alors, ce fut un cri qu'elle étouffa.

D'un bond, avec une légèreté d'enfant, elle fut près de Davrat et abattit sa tête sur la solide poitrine du beau garçon.

Très doucement, il la redressa.

Elle s'informa.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue de ton arrivée, afin que je te fasse chercher à la gare ?

— Parce que je tenais à venir à pied... par la forêt.

— Ah!...

Soupirant, elle secoua la tête comme pour chasser de fâcheuses pensées.

— Tu peux aller chez toi, reprit-elle. Quand tu reviendras, le déjeuner sera prêt.

En effet, rentrant du petit logement, qu'il occupait en face de la maison Lacoste, et après qu'il eût donné les ordres pour qu'on cherchât sa valise, Davrat trouva le couvert mis.

Il s'assit, tandis que madame Lacoste s'empressait de le servir.

D'abord, il ne leva pas le nez, mangeant avec une certaine élégance, aidé en cela par ses mains adroites et fines et par sa mâchoire de marbre. Mais lorsque son appétit, moins impérieux, lui permit de s'intéresser à ce qui se passait, d'un ton affable il s'informa :

— Pourquoi ne déjeunes-tu pas avec moi, Julie ?

Un petit éclair de plaisir traversa le visage terne de la patronne. Quand sa rapide lueur fut éteinte, Davrat, qui l'observait, retrouva chez elle, cette ombre d'un grand souci qui ne lui était qu'à demi avoué.

N'obtenant pas de réponse à sa question, il n'insista pas, désirant finir paisiblement son repas. Si Julie en était à ne pas pouvoir manger devant la menace d'une explication d'affaire, c'est que ces affaires allaient bien mal, au plus mal peut-être. Il fit semblant de se presser, quoique dégustant sans trouble aucun les tomates et les œufs ainsi que l'excellent jambon d'Yvos dont il n'avait pas trouvé l'équivalent dans son voyage, même à Bayonne ou à Salies. Vint ensuite du fromage qui lui fit prendre avec plaisir de ce vin blanc des mamelons qui forment les premières ondulations des Basses-Pyrénées.

Julie Lacoste ne faisait aucun autre mouvement que ceux nécessaires au service. Elle ne prononçait, non plus aucune parole qui ne se rapportât au petit repas improvisé.

— Veux-tu ceci, veux-tu cela ? Veux-tu que je te verse à boire ? Désires-tu du pain ?

Et lui répondait simplement :

— Volontiers ; merci ; encore un peu.

Enfin le déjeuner se termina, et tout deux, elle et lui, passèrent dans le bureau où ils s'enfermèrent.

Instant angoissant pour la femme, car il y eut un silence assez long, pendant que Davrat, debout, fumait adossé au chambranle de la porte close.

Pourtant, elle se décida.

— Et les commandes ? demanda-t-elle.

— Je t'ai écrit.

— En as-tu d'autres ?

— Sans doute.

— Il faudra qu'elles attendent...

Elle paraissait résolue.

— ... J'étais impatiente de te revoir, dit-elle, impatience, tu le sais qui ne me quitte jamais pendant nos séparations, mais cette fois, j'avais hâte de te parler avec franchise... Jean !...

Elle regarda Davrat qui ne bougeait pas, ne montrant ni curiosité, ni émoi, ni contrariété, ni inquiétude, ni indifférence non plus, son visage restait paré de sa grâce; aimable accoutumée, sa tenue de ce calme robuste qu'il rangeait parmi les devoirs de l'homme.

Avec un effort, elle reprit.

— ... J'étais pressée de te confier cette vérité effrayante : Je suis à bout...

Une fois encore, elle s'arrêta tremblante de ce qu'elle avait à dire, et attendant une question, un mot de soutien. Rien ne vint. Alors elle songea à s'expliquer.

— ... Oh ! pas à bout de courage... mais la maison est trop lourde pour moi. Il a fallu payer des dettes que je n'avais pas faites ; il a fallu me débattre contre une concurrence qui s'est montrée féroce envers une femme sans défense. J'ai dû marcher ayant peu d'argent d'abord, sans argent ensuite, suspendue à des rentrées pour satisfaire les ouvriers qui attendaient devant ma porte les samedis de paye. Je crois avoir tiré parti de tout, maintenant, je ne sais plus de quel côté me tourner. Si ce n'est de l'argent, il me faut au moins du crédit, il me faut un appui, que je sente auprès de moi quelque chose qui ne m'abondonnera pas, une volonté pour doubler la mienne, des conseils, un intérêt... Et ce n'est pas dans un mois et ce n'est pas dans huit jours, c'est demain, c'est tout de suite que je veux savoir si je dois faire un plongeon dans l'Adour, avant la faillite, ou me remettre à lutter avec de nouveaux moyens... La maison serait bonne encore si elle recevait le coup d'épaule que je réclame et pas longue à relever. Ma faute a été d'être prudente,

trop prudente, dit-on, parce que je suis une femme et que, plus d'une fois, j'ai renoncé au gain pour ne pas me risquer dans des difficultés que je ne me sentais pas de taille à vaincre. Le manque à gagner ne m'effraie pas, c'est le danger de perdre, de ne pas faire face aux affaires qui me met la tête à l'envers. Je l'ai eu bien des fois cette crainte et toujours je me resserrais, congédiant les ouvriers, laissant les magasins se vider, et ne marchant plus qu'au jour le jour, pour satisfaire les commandes de la veille, les bonnes, celles dont je croyais être sûre... avec celle-là aussi il y a eu des surprises. Depuis que tu as commencé ton voyage, çà été une débâcle : effets revenus impayés, effondrement de gens que je croyais solides, mauvaise volonté au chantier où on sent bien que je ne peux plus aller... enfin ma caisse vide, les tiroirs râclés jusqu'au fond...

Elle avait tout dit les yeux toujours posés sur Davrat, dont la cigarette se consumait, tantôt à ses lèvres, tantôt entre ses doigts, enlevée, remise, le faisant de temps en temps cligner quand la fumée lui montait jusqu'aux cils. Et cela seul bougeait en lui, cette paupière, un peu crispée par instants rapides et bien vite détendue, redevenant veloutée et pure.

Julie Lacoste voulut brusquer cette patiente impassibilité. Elle questionna.

— Que ferais-tu à ma place, de quel côté dirigerais-tu les tentatives ?...

Il prit un temps, puis, laissa tomber :

— Je ne sais ma pauvre amie !

Ce « je ne sais » se trouvait accompagné du geste le plus vague.

— Tu ne sais, s'écria-t-elle d'une voix d'angoisse, répétant la phrase brève, et qui saura si toi t'en défends ?...

— La maison est-elle à moi, et que suis-je, si ce n'est ton employé ?

De nouveau, le geste évasif accompagna la parole mesurée.

Julie, s'avançant, saisit le bras du jeune homme.

— Ecoute, fit-elle, il faut essayer quelque chose. Demain, tu retourneras à Bordeaux, et par tous les moyens, tu chercheras le joint qui fera prendre mon papier au Crédit Girondin. Tu n'es pas embarrassé pour séduire et te faire écouter...

Vivement, cette fois, Davrat l'interrompit.

— Est-ce que je connais Gabarnac, demanda-t-il, Gabarnac qui fait tout chez lui, lui seul ?

— Entre en relations.

— Je voudrais savoir par quel procédé, à quel titre. Comme

voyageur de la maison Veuve Lacoste ? Ai-je la signature, suis-je intéressé dans ton commerce, ton associé ?... Ma bonne Julie, je suis à toi, tout à toi, mais ne me demande que ce qui est possible.

Peut-être fut-elle dupe, car, la voix altérée, et d'une main frémissante comprimant son cœur, elle dit très bas :

— Eh bien ! épouse-moi !

Davrat parut chanceler, comme on fait sous un coup de vertige ou d'ivresse, devant un de ces bonheurs qui dépasse les espoirs les plus hardis et, dans un joli mouvement, les bras tendus, les mains offertes, il attendit les mains, le corps menu de l'humble petite femme.

Elle se jeta, balbutiant :

— Tu veux... tu veux...

— Je veux ?... Ah ! si je veux, ma bonne Julie !... Si je veux !... Tu sais bien que c'est un coin de paradis que tu me découvres et que cette confiance, si au-dessus de ce que je mérite, va faire de moi le plus reconnaissant des hommes. Oui, je veux, entends-tu, je veux... C'est-à-dire, je voudrais...

Et avec une touchante douceur, lentement, très lentement, à regret, luttant, hésitant, la repoussant, la reprenant comme en un débat où le cœur se brise, il l'éloigna de lui.

— ...Oui, je veux !... mais pourquoi faut-il que ce soit cela la catastrophe, l'impossibilité de te relever jamais. Je suis pauvre. Et qu'est-ce qui te sauvera ?... l'argent d'un autre. Il n'y a pas à chercher, cela uniquement. Par quel moyen ?... Ne te détourne pas, je t'en prie, nous ne devons rien adoucir, rien voiler, l'hypocrisie n'est pas de mise en ce grave instant, par quel moyen ? par un mariage, en effet, mais un mariage qui te ferait la femme d'un homme aisé, t'apportant un peu de cet argent dont tu ne peux plus te passer. Unir nos deux misères ! .. Julie, tu as donc cessé de m'aimer, que tu cherches à précipiter ta chute et voles à la catastrophe ?

Julie crispa de nouveau ses mains sur son cœur. Cette fois, c'était contre un coup qui le contractait, et non plus dans une extase assez vive pour le faire éclater.

— Me marier, moi, tu accepterais que je me marie avec un autre que toi ? fit-elle éperdue.

Il eut un soupir, très douloureux, très tendre. C'était le soupir de celui qui sait et a touché le fond des épreuves humaines, des sacrifices que la vie nous impose : qui par devoir n'a, dans certaines circonstances, écrasé son cœur, parfaitement, de ses doigts, de toute sa volonté, qui donc !...

Pourtant Julie ne se méprit plus. Une exclamation de vaincu lui échappa.

— Ah! que les hommes sont forts contre nous quand ils se savent aimés! fit-elle gémissante.

Davrat laissa dire, ayant pris cet air d'indulgence résignée qu'on a quand on sait bien que l'injustice nait de la souffrance.

Assis en face d'elle, il lui prit les mains, les caressait.

— Va! va! murmurait-il, va! oublie le passé, méconnais les sentiments que je te porte, soulage ton mal, si c'est un soulagement que de m'accuser. Mais comprends du moins, que je veux ton seul bonheur, le mien étant de te voir heureuse, j'entends à l'abri des soucis matériels, ta maison relevée. Oh! comme c'est criminel cela!...

— Et s'aimer?

— S'aimer?...

D'un mouvement libre qui comportait beaucoup d'emportement, d'irrésistible, il semblait nier que leur amour put sombrer pour si peu.

— ... Comment? Celle qu'on aime est-elle donc toujours celle qu'on épouse, et celui qu'on épouse est-il donc forcément celui qu'on aime?

— Lorsque tu aimeras toi-même autant que tu es aimé, pareil aux autres tu voudras épouser la femme de ton amour.

Cette fois, très sérieux, il approcha son visage de celui de Julie.

— Regarde au fond de mes yeux, lui dit-il; qu'est ce que tu y lis?... Tu y lis, « je n'épouse pas »...

— Une femme pauvre, sans beauté et qui sera bientôt vieille.

— Méchante!... Voilà ce que tu crois: je me réserve pour épouser qui m'enrichirait. Oh!.....

— C'est pourtant ce qui t'arrivera.

— Pourquoi? demanda Davrat d'une voix toujours souple et calme, plus tendre encore, aimer n'est-il pas tout!...

Puis, très dégagé.

— ... Laissons l'avenir, dit-il... Aujourd'hui nous suffit.

Il y eut un silence.

« Laissons l'avenir », comme il avait dit bien cela, comme c'était plein de sa volonté et de son attente, pensait la triste Julie; mais l'avenir ne lui appartenait pas, à elle, et un nouveau Davrat, pour qui le présent n'était rien, lui apparaissait. Sans jamais imaginer quelle lui fut particulièrement chère et qu'elle put le retenir plus d'un instant, elle n'avait pas su découvrir où allait ce beau regard, à quelle distance, à quel souvenir, à quel espoir.

Elle resta muette, un peu tremblante.

D'ailleurs Davrat coupa court au besoin d'expliquer son caractère qui tourmente les hommes.

— Parlons affaires, proposa-t-il, puisque nous sommes en affaires. L'un comme l'autre nous avons sujet de nous y intéresser ; toi pour toi-même, et moi pour toi. Faut-il vraiment que je tente de t'aider et crois-tu que je le puisse ?

— Oui, dit-elle décidée.

— Donc, je t'aide.

— Et, à dater de cet instant, tu deviens mon associé.

Il fit un geste qui pouvait passer pour une défense, mais avec politesse, il réprima la contrariété qu'il venait de laisser paraître et, résigné, dit gravement.

— C'est parce que le moment est mauvais, presque désespéré, que j'accepte.

— Merci !...

— Ainsi, je pars pour Bordeaux où j'aurai à faire l'important : Maison veuve Lacoste et Jean Davrat. Nos deux noms réunis me seront doux à prononcer.

— Enjôleur !

— Douterais-tu ?...

— Oh ! de rien !... et tu me quittes ?

— A l'instant ; ne l'exiges-tu pas ?

— C'est juste. Et pendant que tu rouleras vers Bordeaux, moi-même je m'occuperai de nous. J'irai chez le notaire et lui ferai préparer l'acte d'association que tu signeras à ton retour.

— C'est entendu ! fit Davrat, acceptant franchement les responsabilités.

Il courut chez lui, refit sa valise et, sans que le cheval, qui venait de l'apporter, fut dételé, la remit dans la voiture qui allait le conduire à la station.

Il avait regardé l'heure, sûr de ne pas manquer le train, il rentra pour un instant dans le bureau.

— Compte sur moi, dit-il.

Elle se jeta à son cou.

(A suivre.) Mme Hector MALOT.

LE FARD
ET LA TEINTURE DES CHEVEUX

De toutes les coutumes que l'antiquité transmit aux âges suivants, l'usage du fard fut, à n'en point douter, le plus fidèlement conservé, du moins chez les femmes d'Italie. Quand l'écrivain arabe Mohammed Ebn Djobaïr visita la Sicile, en l'année 528 de l'hégire et 1133 de notre ère, les femmes y étaient, à ce qu'il dit, aussi couvertes de fard que chargées d'ornements, peut-être d'ailleurs à l'imitation des femmes arabes qui se trouvaient encore à cette époque en grand nombre dans l'île.

Il en allait de même au nord de l'Italie. Dante cite comme une exception et un exemple l'épouse de Bellacione Berti qui pouvait « quitter son miroir sans avoir le visage peint, » ce que le commentateur presque immédiat du poète, Benvenuto d'Imola, explique rudement en disant « qu'elle n'avait pas le visage teint ou plutôt sali. » Benvenuto était, au reste, un grand ennemi de cette mode dont il ne voyait que trop d'adeptes autour de lui et il y a apparence qu'il ne donna cet aigre commentaire que pour avoir occasion de dire sa pensée aux femmes de Florence ; ailleurs il les raille de leurs efforts pour « rendre blanche leur peau noire, et rouge leur visage pâle, pour donner le ton fauve à leurs cheveux, et l'aspect de l'ivoire à leurs dents. »

Les Florentines avaient, sur ce point, une réputation établie. Dans son Dittamondo, composé vers 1360, Fazio degli Uberti dit que les démons de l'enfer ne sont pas aussi noirs que les couleurs dont elles usent pour se farder. On se noircissait, en effet, les yeux, et, chose plus étrange, les dents. Fazio l'affirme en ce qui concerne les Génoises, mais ce n'était pas toujours volontairement. C'est ainsi que Barberino met les femmes en garde contre les

onguents « substantiels et gras qui rendent les dents noires et les lèvres vertes, vieillissent la peau et donnent l'air malpropre. » Saint Bernardin de Sienne disait de même (1); il conseillait aux femmes de ne point faire usage de fard, surtout « parce qu'il ruine les dents. »

D'autre part, il se publiait déjà des traités sur le meilleur moyen de se farder; on en trouve un, datant du XIVe siècle, à la suite d'un ouvrage de Pierre de Padoue, professeur à Bologne dont le texte manuscrit existe à la Bibliothèque de Paris. Il a pour titre : *De Ornatu Mulierum* et les différentes rubriques qui sont en tête des chapitres montrent que l'auteur connaissait son sujet dans le détail : De l'art de se laver. — De l'ornement de la chevelure. — Des cheveux noirs. — De l'embellissement du visage. — De la dépilation. — De l'embellissement des lèvres. — De la blancheur des dents. — De la manière de rendre l'haleine suave. — De la clarification du teint.

Les femmes faisaient leur profit de ces enseignements, et leur habileté était surprenante (2). Sachetti, tout en blâmant « ces jouvencelles qui, avec des couleurs d'emprunt, se font plus belles », reconnaît qu'elles y réussissent à ravir. « Si vous ne m'en croyez, ajoute-t-il, regardez autour de vous dans tout ce pays, vous n'y verrez pas une brune. Ce n'est pas que la nature ait fait naître toutes les femmes blondes sans exception, mais parce que les brunes ont su se rendre blondes. Celles même qui, par aventure, sont nées difformes ou tortues parviennent à paraître bien conformées ».

Une femme n'aurait jamais osé se montrer sans fard. Le poète Pistoja, qui vivait au XVe siècle, place dans la bouche d'une mère attentive les conseils suivants à l'adresse de sa fille :

Ne sors jamais sans fard, fillette,
Car tu es quelque peu noiraude.
Ouvre la bouche que je te nettoye les dents.
Fais bien valoir tes seins.
Mets ce voile blanc
Et répands sur ton visage ces parfums.

Conseils ironiques assurément, puisqu'il s'agit d'un poète grand justicier de son temps, mais que bien des femmes suivaient avec exactitude. Les Vénitiennes surtout, avec un art consommé, réparaient les brèches de leurs dents, cachaient sous le fard et les

(1) Casanova. *La Donna Senese*, p. 33.
(2) A. Firenzuola, *La Rime*, Florence, 1549, p. 100.

rubans, les rides et le teint douteux de leur cou, de leurs épaules, de leur poitrine, se refaisaient un visage (1). Il n'était point de sacrifice qu'elles ne consentissent pour conserver à leur teint sa fraîcheur, jusqu'à se couvrir le visage chaque soir, au moment de se coucher, d'une tranche de chair de veau crue trempée préalablement pendant quelques heures dans du lait.

Ce qu'on demandait surtout aux onguents, c'était de rendre le visage brillant. « Ma mère me fit me laver le visage d'une eau quelque peu forte qu'elle connaissait, laquelle me rendit aussi luisante qu'un miroir sans qu'elle y appliquât aucun fard ni drogue, comme le font les autres femmes » dit une des interlocutrices de l'Arétin.

Vecellio rapporte que toutes les femmes de son temps voulaient avoir « le visage luisant et les cheveux blonds » sans s'inquiéter de savoir si ces pratiques ne leur gâteraient pas finalement le teint.

Il en coûtait fort cher de se teindre de façon convenable (2) et plus d'une nouvelle épousée dissipa sa dot en achat de produits colorants. Encore fallait-il se bien farder, et ce n'était pas chose aisée. D'après l'Allemand Arnold de Harff (1497), les Vénitiennes employaient un fard qui passait trop vite, en sorte que, le soir, elles devenaient livides, affreuses à voir. Plus discret, de la Haye dit : « Qu'elles affectaient une certaine rougeur sur leurs gorges et dans leurs visages (3) ».

D'aucuns protestaient. Pandolfini, qui vivait au milieu du xve siècle, suppliait les mères de famille de ne point se montrer « fardées, blanchies, peintes », car ce n'est point ainsi, leur disait-il, que l'on plaît aux hommes ; ce qu'ils préfèrent, ce sont les femmes « armées de leur simplicité et de leur honnêteté (4) ». Au surplus, ajoute-t-il, l'usage des onguents n'est pas seulement blâmable, mais il est aussi dangereux, et il prend pour exemple une statue d'ivoire qu'on peindrait tous les matins et qu'on laverait tous les soirs pour en enlever la poussière que la peinture aurait retenue. Ne perdrait-elle pas à ce traitement sa beauté et son prix ?

(1) Molmenti, *La Storia di Venezia*, p. 306.

(2) N. Franco, *La Pistole vulgari*, Venise, 1539, c. XX.

(3) De La Haye, *La Politique civile et militaire des Vénitiens*, Cologne, 1669, p. 47.

(4) Pandolfini, *Trattato del governo della Famaglia*, Milan, 1802, p. 143. Vives parlant de la jeune fille, s'exprime de même (trad. Pierre de Changy, 1543, fol. XVII, «... Tu es misérable, si par ta seule paincture, tu attire a toy mary ou autre, quand le fard sera passé, comment lui pourras-tu complaire ? »

Et, en citoyen d'une ville où l'argent jouait un rôle prédominant, il insiste sur ce point et s'efforce à faire sentir aux femmes qui se mettent dans le même cas, la dépréciation qu'elles subiront forcément quand elles auront « les dents gâtées, les gencives fendues, le visage ridé, l'haleine corrompue... »

Dans son ouvrage sur « l'Art de la peinture, » composé en 1521, Cennino Cennini croit devoir consacrer un chapitre à la peinture du visage. Tout en donnant quelques recettes, il recommande néanmoins aux femmes de s'abstenir des « eaux médicinales » dont il énumère les inconvénients. Ce n'était pas, à vrai dire, qu'il en blamât personnellement l'usage discret ; il se fâche même de ne pouvoir indiquer la composition de celles dont se servent les dames Florentines, et qui donnent, dit-il, tant de charme et de beauté à leur physionomie, mais la crainte de soulever la colère des dames de Padoue le retenait et plus encore « celle de Dieu et de Notre-Dame ». Aussi se borne-t-il à conseiller à ses lectrices de se laver avec de l'eau de pluie, de fontaine ou de rivière.

L'Arétin fut un adversaire plus convaincu. Il met dans la bouche de l'une de ses héroïnes, qui pourtant vivait dans un milieu où le maquillage était d'une pratique fort acceptée, la courtisane Nanna, ces sages paroles à l'intention d'une jeune fille qu'elle instruit de son expérience : « Ne t'enduis pas le visage comme les Lombardes, un soupçon de rouge suffit à cacher cette pâleur que laisse sur les joues une nuit agitée. N'imite pas celles qui se peignent et se vernissent comme des masques et se barbouillent les lèvres de cinabre. »

Dans sa comédie du Marescalco, il reprend ce thème avec plus d'énergie encore, et fait en ces termes le portrait des femmes qui se fardaient : « Pour te figurer leur visage au matin, quand elles se lèvent, sache que les poules qui mangent toutes les ordures du monde sont moins dégoutantes ; les médecins n'ont pas autant de boîtes à drogues, qu'elles de coffrets à couleurs(1) ; elles passent leur temps à se couvrir d'emplâtres, à s'enfariner, à s'encrasser... et je tais

(1) C'est à peu près ce que dit *l'Adversaire* dans le *Champion des Dames*, de Martin Franc. Paris, 1530. (T. II, fol. CXV v).

Va sercher toutes les aumaires
Et Dieu scet que tu y verras
Et semble estre apoticquaires
Tant de boites y trouveras
Pas toutes ne les ouvreras
Car il y peut et sont mal saines
Trop bien celles descouvreras
Qui sont de pleur de vignes plaines

bien des opérations. Elles s'enlèvent la peau à force de l'enduire de soude, elles cherchent en vain à effacer leurs rides; elles se mettent sur la figure tant de fard en plaques qu'elles semblent de vrais masques. »

Arioste, à son tour, raille l'amant qui croit baiser les lèvres de sa maîtresse et n'embrasse qu'une couche de peinture « faite avec de la salive d'une juive », et si puante que c'est bien vainement qu'on la parfume avec du musc. « Pourquoi les femmes, ajoute-t-il en terminant, ne se contentent-elles pas du visage que Dieu leur a donné ? »

Un siècle plus tard, Ferrini qui prétendait redresser tous les torts, reproche aux femmes leurs cheveux frisés artificiellement, leur visage blanchi à la poudre, leur front peint, leurs ampoules à fard, leurs vases, leurs boîtes, leurs fioles remplies de mixtures diverses. « C'est ainsi, dit-il, qu'elles se flattent de transformer leurs traits, de changer leur teint, en un mot de surprendre le jugement d'autrui. Je ne sais si c'est en vue de plaire à leurs maris ! »

Les prédicateurs tenaient le même langage. Le dominicain Girolamo Fagello se plaint que les femmes ne viennent à la messe qu'après avoir perdu un temps infini à se laver cinq ou six fois au moins avec de l'eau pure, puis encore avec de l'eau parfumée, s'être mirées cent fois et chargées d'ornements (1692). Reproche que faisait déjà aux filles la vieille chanson française qui dit :

Quand Aeliz fut levée
Et quand elle fut lavée
Jà la messe fut chantée (1).

Mais les femmes n'avaient cure, et c'était peut-être sagesse. Le soin de se maquiller, de se teindre de façon habile était la grande occupation même de celles qu'on aurait cru les plus éloignées de ces frivolités ; ainsi en fut-il de Catherine Sforza. Cette femme tout occupée, à ce qu'on pourrait croire, à former ses soldats, à armer ses forteresses, à amasser des munitions dont elle tenait marché, s'appliqua cependant avec une diligence étonnante à réunir et à transcrire des recettes d'onguents, à en inventer, à en essayer ; elle était en relation avec des juives qui passaient pour posséder de secrètes préparations ; son recueil d'*Experimenti* est un compendium de mixtures de toilettes, un traité de parfumerie

(1) Lecoy de La Marche, *La Chaire française*, p. 443.
On ajoutait quelquefois : « Et Diables l'ont emportée ».
L. Gautier, *La Chevalerie*, p. 397, note 4.

en même temps qu'une pharmacopée et un livre de magie. Quelques onguents sont à base de sels d'argent, d'argent pulvérisé ou de litharge et pouvaient, par conséquent, donner quelques résultats, mais il en est d'autres d'une préparation plus étrange. Par exemple, dans certains cas, on doit prendre le lait d'une femme qui nourrit un enfant mâle, y distiller une hirondelle avec ses plumes, et sans l'avoir vidée, prononcer des paroles cabalistiques.

A côté de ces recettes princières, il en était d'une origine plus vulgaire et que pratiquaient les femmes de condition médiocre ou bien les courtisanes. Le dialogue intitulé : *La Raffaella, De la gentille Education des femmes*, dû à Alessandro Piccolomini, archevêque de Patras, coadjuteur de Sienne, en fournit de curieux :

« Je prends d'abord, dit Raffaella (1), une paire de pigeons dont on a ôté les membres puis de la térébenthine de Venise, des fleurs de lis, des œufs frais, du miel, des coquillages de mer, des perles pulvérisées et du camphre ; j'incorpore le tout ensemble ; je le mets dans les pigeons, et je distille à feu doux dans le ballon de verre ; puis je prends du musc, de l'ambre, de la limaille d'argent et, ces derniers ingrédients broyés finement au porphyre, je les mets dans un nouet de toile de lin que j'attache au bec du ballon avec un récipient dessous ; puis j'expose l'eau à l'air du soir et elle devient une rarissime chose. »

Voici une autre recette :

« On prend de l'argent massif et du vif argent, on les broye au mortier, et on ajoute de la céruse et de l'alun de roche brûlée, puis le tout de nouveau broyé une journée entière, on le délaye avec de la salive en machant du mastic jusqu'à ce qu'il devienne liquide et on fait bouillir dans de l'eau de pluie ; dès que l'ébullition commence, on verse le sublimé dans le mortier et, cela fait à trois reprises en jetant l'eau, à la quatrième on la conserve avec les matières solides. De ce fard-là se servent habituellement les femmes qui n'ont pas le moyen de dépenser beaucoup. »

Néanmoins, la Raffaella, qui a la pratique des choses, déconseille ces moyens. Parlant de certaines femmes, elle dit : « Elles se mettent d'abord soigneusement le rouge, puis étalent par-dessus une légère couche de sublimé dont la blancheur produit, avec le rouge, cette teinte rose que tu vois. C'est une très fâcheuse pratique, et tu constateras qu'elle durera peu. Il ne me semble pas que pour rien au monde une gentille femme ait à se peindre de la sorte. » Et

(1) Traduction Alcide Bonneau. Paris, 1884.

un peu plus loin : « Des cosmétiques? — D'aucune espèce, qu'il y entre de l'antimoine, des plumes de poules, des blancs d'œufs ou autres semblables drogues; s'ils embellissent le teint, par la suite, ils gâtent les dents, corrompent l'haleine et altèrent la santé. »

Quelques cent ans plus tard (1609), Fabio Glissenti publiait dans ses *Discours moraux*, une longue série de procédés « pour embellir le visage — effacer les rides — rajeunir les traits — colorer la peau — conserver aux yeux leur beauté — blanchir les dents et les raffermir — faire disparaître les pellicules. Il explique, en outre, comment s'y prennent les Vénitiennes et les Napolitaines pour ne pas maigrir. « Les premières, dit-il, se procurent des noix d'Inde (hyperanthera Moringa), des amandes, des pistaches, des pignons, de la graine de melon, de la chair de perdrix ét de chapon, les pressent ensemble et ajoutent du sucre de façon à en faire une sorte de massepain ; chaque matin elles en mangent une certaine quantité, puis boivent un doigt de vin de Chypre. Les dames de Naples emploient également la noix d'Inde avec de la farine de riz, de fève, d'orge, de lentille, de pavot, de froment, de Sézame, cuite dans du lait et mélangé de sucre en quantité égale (1).

Glissenti instruit aussi ses lectrices des secrets par lesquels la belle Arthémise maintenait ses seins fermes et nacrés ; elle les enduisait d'un mélange composé d'alun, d'huile rosée, de vinaigre et de camphre. Pour Phrynée, quand elle comparut devant ses juges, son triomphe vint de ce qu'elle s'était frotté la poitrine avec de la sève de ciguë, du camphe, de l'encens blanc, du cotylédon et du vinaigre.

Mais où l'artifice des femmes faisait surtout merveille, c'était dans la coloration des cheveux.

La couleur blonde était fort prisée en Italie comme ailleurs, c'était la couleur des belles, des héroïnes de romans, de Béatrice et de Laure.

J'admire ces cheveux frisés et blonds
Qui sont pour moi un réseau d'amour.

dit Dante, et Pétrarque s'exprime presque dans les mêmes termes :

Ses cheveux d'or étaient flottants.
Et m'enserraient de leurs liens.

(1) Glissenti, *Discorsi Morali*, p. 402. Cf. Henri Estienne, *Dialogue du nouveau langage*. 244 : « C'est qu'elles (les Vénitiennes) cherchent pas tous moyens à estre non seulement en bon poinct, mais grasses : (et on me disoit que pour cest effect elles usoyent fort entr'autres viandes de noix d'Inde). »

Aux yeux des Italiens, l'un des éléments essentiels d'une beauté parfaite était une chevelure, non seulement abondante et soyeuse, mais blonde, « parfilée avec du soleil, » comme on disait au moyen-âge, divisée en « tresses blondoyantes. » Parlant des Italiennes, Christine de Pisan disait : « Semblablement des atours de testes, sont plus beaulx les leurs car il n'est au monde plus gratieux atour à femmes que beaulx cheveux blondys. »

C'est pourquoi les femmes qui n'étaient pas blondes par une faveur spéciale de la nature, le devenaient par leur industrie. L'art d'être blonde, *l'arte biondeggiante* fut assurément l'un des plus pratiqués et des plus poussés vers la perfection qu'il y eut en Italie (1).

Depuis le recueil anonyme du XIIIe siècle dont il a été question, et qui indique déjà quelques recettes, bien des traités sur ce sujet avaient paru quand Catherine Sforza publia ses *Experimenti* où se trouvent expliqués les procédés les plus réputés de son temps ; tantôt il faut mélanger du cinabre, du soufre et du safran, les faire bouillir et les filtrer avec de l'eau, tantôt il faut cuire du cumin avec de l'alun ou employer du cerre, de la rhubarbe et de la racine de lierre distillée dans un alambic. Il y a des recettes pour rendre les cheveux frisés, pour les rendre dorés, couleur chatain, noirs, « blonds et beaux », « blonds pendant deux mois (2). »

Catherine a soin d'ailleurs d'indiquer aux hommes un certain nombre de moyens pour rendre la barbe noire (3).

C'est surtout à Venise que l'art de se blondir florissait. Les femmes consacraient plusieurs heures, une ou deux fois par semaine, à cette occupation. On les voyait assises sur leurs balcons ou dans

(1) D'ailleurs le verbe blondoyer eut souvent en France où le blond était aussi fort à la mode, la même signification. Viollet-le-Duc, *Dict. du Mobilier*, IV, 446.

(2) Détail d'une recette. Eau pour blondir les cheveux : On prend quatre onces de centaurée, une livre d'alun de tartre, deux onces de cresson oriental, une once de sulfate d'alun et de potasse et sept livres d'eau puisée dans un puits, on les place dans un récipient muni d'une bonde, puis on réduit l'eau à un tiers de son volume par évaporation, on filtre le liquide en le faisant échapper par la bonde et l'on obtient la teinture. Cependant, avant de s'en servir, il est indispensable de se bien laver la tête et de faire sécher les cheveux aux rayons du soleil. Pasolini, *Caterina Sforza*, Tome III, p. 655. Cf. 653, 654, 655, 657.

(3) Les hommes se teignaient la barbe et les cheveux mais plus rarement ceux-ci. « S'il y a quelqu'un qui ait quelque peu de revenu, il le dépense en onguents et en odeurs pour la barbe, » dit Laïs dans un dialogue de l'Arétin. Page 64. Cependant Cobelli, parlant d'un magistrat de Forli renommé pour sa belle chevelure, rapporte qu'il la rendait rousse ou noir à volonté. Pasolini ; *C. Sforza*, I, 210 note 1.

de petits édifices en bois carrés construits sur le toit de leurs maisons, se laver les cheveux avec une éponge attachée au bout d'un bâtonnet, un miroir à la main. Puis, passant leurs cheveux à travers un chapeau de paille sans fond, appelé *Solana*, elles s'exposaient intrépidement aux rayons du soleil, même au fort de l'été, car on pensait que sa chaleur non seulement séchait les cheveux mais aussi les colorait en blond de façon presque naturelle. C'était là, pour les étrangers, une des curiosités de la ville. « Tous les samedis, dans l'après-midi, dit Coryat, qui fut à Venise en 1608, les Vénitiennes se teignaient les cheveux pour les rendre blonds. Elles mettent un chapeau à très larges bords et sans coiffe sur lequel elles étalent leurs cheveux en plein soleil après les avoir lavé avec certaines drogues. Une fois secs, elles les frisent au fer. »

Le blond vénitien n'a pas d'autre origine.

Les Vénitiennes étaient en cela sans rivales.

Donne che a farvi i capei d'or siete use

a dit un poète.

Elles n'étaient pas d'ailleurs les seules à en user ainsi. Les Florentines du temps de Giraldi (XVIe siècle) passaient leurs matinées à se baigner les cheveux et à « leur donner, dit-il, l'apparence des ondes de la mer avec un fer qu'elles chauffent auparavant », et si, par aventure, elles découvraient, en se regardant au miroir, qu'un cheveu dépassait l'autre, c'étaient des scènes de larmes et de lamentations. A Naples, les femmes se coloraient les cheveux de telle façon qu'ils parussent d'argent ; elles mettaient en outre des fleurs à leurs oreilles qui leur donnaient l'apparence de nymphes (1).

Dans le songe de Poliphile, Polia dit (2) : « Je me tenais, ainsi que sont accoutumées les jeunes belles filles, à la fenêtre, ou plutôt sur la terrasse de mon palais. Mes très blonds cheveux, ces délices de vierges, pareils à de l'or rutilant, pendaient de ma tête ambroisienne, étalés sur mes toutes blanches épaules afin de se sécher aux rayons de Phébus qui les ensoleillait ; ma compagne les peignait avec orgueil et avec soin. »

(1) Vecellio, pl. 255. « Il y a vingt ans, dit-il ailleurs, que s'introduisit la mode des frisures aux oreilles et puis sur le front : on voulait avoir le visage luisant et les cheveux blonds ». Pl. 100. Saint Bernardin accuse les femmes de son temps « d'avoir plus de frisures que le diable. » Vol. III, p. 205.

(2) Traduction Claudius Popelin, Paris, 1883, II, 290, cf. *Les Femmes blondes*, p. 47.

Lorsque Lucrèce se rendit à Ferrare auprès de son troisième époux, elle s'arrêta à plusieurs reprises « pour se laver les cheveux » car, si elle différait trop longtemps, elle éprouvait, assurait-elle, des maux de tête. A chaque fois l'ambassadeur qui l'accompagnait informait son maître de cet événement (1).

Lassels qui visita l'Italie au siècle suivant parle de cette coutume qui n'avait pas varié et ajoute que les femmes vont généralement tête nue.

Les Italiennes se teignaient les sourcils comme les cheveux, mais en noir, ou bien elles se les arrachaient.

Bref, le maquillage était pour beaucoup la grande affaire, et l'auteur des *Malices des Femmes* pouvait dire :

Que dirais-je de leur teint, de leurs cheveux
Que chacun veut longs, et blonds, et très beaux.
Mais il faut pour cela se mettre au soleil.
Qu'importe, toutes à ce soin,
Elles s'occupent fort peu de leur ménage
Et passent trois heures à se mirer
A se sécher, à se friser.

E. RODOCANACHI.

(1) Gregorovius, *Lucrèce Borgia*, II, 13, 15. On conerve à la Bibliothèque Amb oisienne de Milan un de ses cheveux qu'elle avait envoyé au cardinal Bembo. Il est encore blond ! *Les Femmes blondes*, p. 12.

TRILBY

FÉERIE EN UN ACTE, EN VERS

Jouée pour la première fois, à Paris, à la Comédie-Française, le 15 Décembre 1904

PERSONNAGES

TRILBY, lutin[1]	Mlles Dussane.
JEANNIE, femme de Dougal	Géniat.
DOUGAL	MM. Leitner.
GEORGES D'ARGAIL	Dessonnes.
TOMMY, valet de Georges	Croué.

En Écosse, Mai 1746

Musique de scène de Paul Vidal

La chaumière de Dougal, sur les bords du lac Beau, au pied du château d'Argail (Argyle).

Le fond du théâtre, entièrement ouvert sur un hangar, où sèchent des filets de pêche, voile à demi d'une brume matinale le panorama du lac encadré de montagnes. Quelques ruines dans le lointain. Vers la droite, entrevu, le château. Entre la pièce d'habitation et le hangar, deux piliers où sont suspendus des filets ; à droite et à gauche, petit mur bas formant séparation sans intercepter la vue.

Porte d'entrée au fond, à gauche, en pan coupé. Petite porte à droite, près du fond, menant au château. Plus bas, à droite, devant une vaste cheminée, s'étale une sorte de bergère rustique. A gauche, perpendiculaire à la rampe, table flanquée de deux sièges et d'un escabeau. Contre le mur, et au fond, de chaque côté, huche et bahuts avec des ustensiles divers : baratte et pot à beurre, vaisselle et vêtements, etc.

Jeannie est endormie dans la bergère, devant l'âtre éteint. Trilby, au fond, achève du geste les rites magiques qui assurent une abondante pêche à Dougal ; puis il redescend vers Jeannie, et la contemple avec tendresse.

TRILBY

Elle s'est rendormie...

Il se redresse, un peu tourné vers le fond où, derrière les montagnes, se devine l'orient.

Une minute encor,
sur l'arc étincelant retiens ta flèche d'or,
déesse du matin. Pour cette enfant qui rêve,
pour que le songe ailé qui la berce s'achève,
sous ton baiser de flamme, en souriant réveil...

(Une hésitation perceptible à peine : ce qu'il va demander est, tout de même, un peu grave. — Bah, n'importe !)

1. Trilby, elfe d'Écosse, esprit de l'air et du feu, personnage essentiellement invisible aux autres acteurs, n'est constamment matérialisé en scène que pour le spectateur.

Tu peux bien arrêter, un instant, le soleil !
(Fièrement campé, le poing sur la hanche).
Tu sais qui je suis, semeuse de perles,
et comme l'Avril, poète inspiré,
fait en ton honneur, si tel est mon gré,
chanter l'alouette et siffier les merles !
(Sûr d'être obéi, il redescend vers la rampe).
C'est moi Trilby, le plus petit de ces lutins
que tour à tour vénère et maudit notre Ecosse.
— Petit... c'est bientôt dit ! Je sais jusqu'où j'atteins.
Si je le détestais, je plaindrais un colosse !
Mais je ne hais personne. A quoi bon ? Si, parfois,
d'esprit bourru, quelque bourgeois
nous chasse de son domicile,
maint autre, nous offrant asile,
s'estime heureux de notre choix.
— Non sans raison ! — Mille services
sont pour notre hôte le loyer
d'un peu de place à son foyer :
nous détournons les maléfices.
Du ménage nos bons offices
font à sa ménagère un jeu :
aux regards des mortels échappant par essence,
nous révélons notre présence
en prévenant son moindre vœu.
Debout bien avant l'aube, — et même sans lumière ! —
Pour aider l'active fermière,
nous emplissons la cruche et rallumons le feu,
du chariot graissons l'essieu,
du cheval peignons la crinière,
de l'étable à la poussinière
maintenons tout en ordre et prospère à souhait !
— inaperçus toujours, et de manière
que chacun s'ébahit à voir l'ouvrage fait !
Ailleurs, c'est notre châtelaine
qui s'étonne, trouvant la laine
toute filée à son rouet...
Ce sont pressentiments opportuns, héritages
inattendus, trésors découverts... — avantages,
bref, sans nombre !...
A tel titre, aux vieilles tours d'Argail,
depuis quelque six cents années,
J'avais lié mes destinées.
On y voit même mon portrait, dans un vitrail ;
bien qu'invisible de nature,
j'y suis fort ressemblant, ayant
moi-même inspiré la peinture :
l'artiste, naïf et croyant,
me livrait son âme ingénue.
La mode, par malheur, chaque jour diminue
d'obtenir des chefs-d'œuvre ainsi :
et, de nos beaux seigneurs, bien peu gardent souci
des pauvres esprits que nous sommes.
Aussi, tout va mal chez les hommes !...
Le manoir est désert ; le jeune sire au loin
fait la guerre,... ou l'amour, — les deux, je pense, —
sans plus songer à moi !... — Le Ciel m'en est témoin !
A l'aider j'aurais fait dépense
d'ingéniosité !
Mais, lui !... croire au lutin !
Jamais !
J'ai dû laisser l'enfant à son destin,

après avoir sauvé de ses griffes...

Revenant à Jeannie.

cet ange,
ma Jeannie, innocente et pauvre, — royal mets
pour un roué de cour, n'est-ce pas, mylord? Mais
notre vertu l'emporte! — et le lutin se venge.
Nous eûmes bien le cœur, quelques jours, un peu gros!
Dougal est un mari; ce n'est pas un héros!
Un brave homme, un peu lourd, un peu fruste... On l'estime!
En amour, même légitime,
il faut de l'imprévu !...

J'ai quitté le manoir
pour la chaumière, sans regret, et le pain noir
vaut le plus fin gâteau, mordu par les dents blanches
de ma Jeannie!

Au reste, on aura ses revanches!
Jamais tant de poisson par Dougal ne fut pris !...

Un coup d'œil vers le lac pour s'assurer que tout va bien.

J'y veille! La voilà, la chance des maris!

DOUGAL, chantant sur le lac, dans le brouillard.

Elfes et lutins dansent en cadence,
furtifs et sans bruit.
Malheur à celui qu'entraîne leur danse,
quand sonne minuit!

TRILBY

Mais je m'attarde!

Il va rentrer, et mon ouvrage
ne se fera pas seul!

Redescendu : un baiser à Jeannie.

Donnons-nous du courage!...
Vite, à présent!

Avec une rapidité fantastique, il allume le feu en secouant ses doigts d'où jaillissent des étincelles, jette, dans la marmite, du sel, etc., goûte la crème du doigt, la mine gourmande, agite le bâton de la baratte et refait quelques mailles du filet.

Le feu!... la soupe!... Quant au lait,
je l'avais trait d'abord...

Traversant la scène, il va prendre, à gauche, la baratte remplie d'avance.

Et la crème...

Il la goûte.

Oh! exquise!

Il referme la baratte et tourne vivement le bâton.

Notre beurre sera digne d'une marquise!...

Il ouvre la baratte, en retire le beurre et le met dans le beurrier, qu'il recouvre et porte au fond, sur le bahut de gauche. — Réfléchissant.

Qu'est-ce donc que j'oublie?... Ah! ce trou du filet!

Examinant le filet pendu, où bâille un trou énorme.

Diable! il est large! et

Imitant Dougal.

« pour que le poisson s'en aille »
comme le dit fort bien notre époux, « une maille
suffit! »

Il esquisse quelques mailles. Le filet est raccommodé.

Voilà!

C'est tout, je crois, pour ce matin;
et Jeannie aura bien un mot pour son lutin!
— Soleil, tu peux briller!

La brume commence à se dissiper. — Revenant à Jeannie.

Faut-il que je l'éveille?
Son rêve est doux. Soyons content de l'iriser
au murmure jaseur et rose d'un baiser!

Il effleure de ses lèvres le front de Jeannie.

JEANNIE, rêvant.

Trilby!

TRILBY, ravi.

Mon nom!... musique à nulle autre pareille!

DOUGAL, au loin chantant.

Pâtres amoureux des grottes profondes,
craignez les pièges du sommeil!
Des follets pervers habitent leurs ondes,
sans air ni soleil.

JEANNIE, rêvant.

Dougal!

TRILBY, vexé.

Haï!... Me voilà, pour cinq minutes, triste!
Serais-je, par hasard, jaloux? — et d'un mari!
Jamais tous les follets du lac n'auraient tant ri!
Voyons! Trilby! voyons!...

Étonné.

Eh bien?... Cela persiste!

Grave.

Non! non! c'est autre chose!

Inspiré.

Un avertissement?...
Un danger pour elle?... oui!

Anxieux.

Quel est-il?... et comment
le détourner?

Jetant les yeux au fond, à gauche.

Quelqu'un!
Georges d'Argail!

Sur le seuil paraissent, furtifs et comme traqués, Georges d'Argail, en tartan écossais, et son valet, Tommy, déguisé sous le froc et la barbe d'un moine de Balva.

TOMMY, hâtif, peureux.

La brume
se dissipe... Il est temps d'arriver!

GEORGES.

Ce costume,
va, te déguise assez!

TRILBY, remonté vers le pilier de droite.

Et Tommy, son valet!
Un drôle!...

Décidé.

A tout hasard, évitons la surprise:

Tourné vers Jeannie, en un geste cabalistique.

Dors, Jeannie! et dans l'ombre autour de toi plus grise,
sois-leur, comme moi-même, invisible!

La flamme baisse dans la cheminée. Jeannie, plus mollement abandonnée, semble s'évanouir dans l'ombre, tandis que la lumière se fait plus vive vers la gauche. la brume extérieure dissipée. Les nouveaux venus se sont tus un instant, inconscients, sous l'effet du charme.

TOMMY.

Ce plaid
du premier ennemi vous fera reconnaître.

GEORGES, insoucieux.

Bah!... me voici chez moi!

TRILBY, inquiet.

Ouais!

GEORGES, montrant la porte à droite.

D'ici, je pénètre,
par un sentier couvert, jusqu'au dernier trésor
d'Argail: quelques bijoux anciens et rouleaux d'or,
murés par mon aïeul dans la cave secrète.

TRILBY, rassuré.

Ah! bon!

TOMMY.

Honnête aïeul!

GEORGES.

Et, la cassette extraite...

TOMMY, vivement.

Nous nous sauvons!

GEORGES, sévère.

Tommy !

TOMMY.

Je veux dire — pardon ! —
Nous battons en retraite !

GEORGES

A travers un cordon
de soldats, d'espions anglais, âmes damnées,
pour qui Georges d'Argail, pris, vaut mille guinées,
mort ou vif !

TOMMY.

C'est trop !

GEORGES.

Hein ?

TOMMY, se reprenant.

Trop cruel, monseigneur !

GEORGES, se dirige vers la porte, à droite.

A tantôt !

TOMMY, avec appréhension.

Où mylord me fera-t-il l'honneur
de me rejoindre ?

GEORGES, s'arrêtant.

Eh bien ! près d'ici... sur la route !

TOMMY.

Et si l'on m'interroge ?

GEORGES.

Eh ! qui, diable ! se doute
que cette barbe jaune et le froc que voici
déguisent un héros de Culloden ?

TOMMY, saluant.

Merci,
Mylord !

GEORGES.

N'as-tu pas fait tes classes ?

TOMMY.

Je m'en flatte

GEORGES.

Bon ! Tu parles latin comme... Ponce Pilate !

TOMMY.

Mylord me comble !

GEORGES.

Et puis, — c'est d'un effet certain ! —
dis-leur du mal du diable... exorcise un lutin !
on ne voit que lutins ici !

TOMMY.

Mylord veut rire !

GEORGES, souriant, un peu ému.

Ma Jeannie y croyait !

TOMMY, curieux.

Jeannie ?

TRILBY, révolté.

Il va lui dire
ses amours !

TOMMY, esprit fort.

Des lutins ?... Sont-ils bêtes !...

TRILBY, agacé.

Ah ! mais !...

GEORGES, rêveur.

Jeannie !

Il sort, à droite.

TRILBY, regardant Tommy sans bienveillance.

On changera d'humeur, si je m'y mets !

Tommy, cependant, redescendu vers la table, se laisse tomber sur le siége de droite, face à la rampe.

TOMMY.

Ouf !... je meurs de fatigue et de faim, moi !

TRILBY, hostile.

Pauvre être!

TOMMY.

Des lutins!... Si jamais, d'ici tirant ma guêtre,
je vous revois, séjours des grâces et des ris,
ô Versailles royal, ô lumineux Paris,
ce qu'ils en entendront!...

TRILBY, pointu.

A savoir!

JEANNIE, s'éveillant.

Rendormie!
et le matin passé!

TOMMY, l'apercevant.

Ho! la gentille amie!

DOUGAL, au dehors, plus près.

Lors, par les nuits insidieuses,
tournent, tournent sur les galets,
au bord des étangs encadrés d'yeuses,
elfes et follets!

JEANNIE, désolée.

Et Dougal qui revient, et qui ne trouvera
rien de prêt!

TOMMY, toussant.

Hum!

JEANNIE.

Bien sûr, il va me gronder!..

Elle se retourne et aperçoit enfin Tommy.

Ah!

TOMMY, debout, onctueux.

Ma fille, Dieu vous garde!

JEANNIE, confuse, avec respect.

Etes-vous là, mon père,
depuis longtemps?

TOMMY.

J'arrive.

A part.

Et ma défroque opère!
j'inspire le respect!

TRILBY.

Ça le change!

JEANNIE, timide.

Dougal,
mon mari, va rentrer...

TOMMY, galant.

Mais... cela m'est égal!

Se reprenant.

Je veux dire... Hum!

A part.

Soyons digne!

Haut,

Je voulais dire :

Mystique et détaché,

Le temps est peu de chose à qui vers Dieu soupire!

Insinuant.

Sans doute, il va rentrer... pour déjeuner?

JEANNIE, inquiète

Hélas!

DOUGAL, du dehors, criant.

Jeannie!

JEANNIE.

Oui!

A Tommy.

Le voilà!

Jeannie va au devant du pêcheur, laissant Tommy près de la bergère. Dougal entre à gauche, chargé de l'attirail et du produit de sa pêche. D'abord, un baiser à Jeannie qui le débarrasse de son panier et le porte au fond, sous le hangar. Dougal dépose le reste sur le petit mur, à gauche, et le meuble qui s'y adosse, tout en causant.

DOUGAL.

Jeannie !... Ouf ! je suis las.
Pêcher depuis minuit fatigue, et surtout... creuse !

Redescendant vers la table, il aperçoit Tommy.

Ah !

TOMMY.

La pêche, du moins, mon fils, fut-elle heureuse ?

DOUGAL, satisfait.

Excellente !

A Jeannie.

La soupe est prête ?

A Tommy.

Sans façon,
vous mangez avec nous, mon père ?

Tommy, acceptant du geste, passe devant la table pour s'asseoir à gauche, en face de Dougal qui lui donne l'exemple. Jeannie, un peu plus haut, reste debout, confuse. Trilby, du coin de l'âtre, les observe, assis.

Le poisson
donne, ce printemps !

TRILBY, riant.

Oui, pas mal !

DOUGAL, frappant sur la table, bonhomme.

Allons, Jeannie,
cette soupe !

JEANNIE, les larmes aux yeux.

Dougal !... Ah ! je suis bien punie
de ma paresse, va !

DOUGAL, étonné, se retournant.

Quoi ! pas de soupe ?... Eh bien,
tu ne vas pas pleurer pour cela ! Ce n'est rien.

A Tommy.

Vous nous excuserez, mon père ?

A Jeannie.

Alors, la crème !
Le beurre !

A Tommy.

Nous ferons un repas de carême !

Silence désolé de Jeannie. Avec une pointe de mécontentement :

Non plus ?... Si nous étions seuls, je dirais : Avec
du pain... Mais, pour un hôte, — un révérend !... c'est sec !

Jeannie apporte un gros pain, que Tommy regarde, consterné.

Enfin !

TRILBY, irrité contre Dougal. La marmite commence à bouillir.

Voyons s'il la battra !

TOMMY, flairant l'air.

Mais... je me trompe
sans doute... Au fond de l'âtre une vapeur s'estompe,
dont le fumet...

TRILBY.

Il a bon nez !

DOUGAL.

Tiens... oui !

JEANNIE, stupéfaite, joyeuse.

Comment !...

Elle court à la cheminée, décroche la marmite et l'apporte. Dougal va au devant d'elle et la lui prend des mains.

DOUGAL.

Eh bien ! mais... c'est la soupe !

TOMMY, épanoui.

Elle embaume !

JEANNIE, incrédule.

En dormant
J'aurais donc accompli ma tâche matinale !

TOMMY, galant et railleur.

Vous ne cuisinez pas d'une façon banale !

TRILBY, méditant une vengeance.

Toi !

Dougal sert Tommy, se sert et regarde Tommy, qui se presse trop et se brûle.

TOMMY.

Haï !

DOUGAL.

Chaud ?

TOMMY, confus.

Un peu chaud !

Jeannie découvre, avec une exclamation de surprise, le beurrier plein qu'elle apporte.

DOUGAL, content.

Comment ! le beurre aussi !

JEANNIE.

Jamais je ne l'avais aussi bien réussi !

TOMMY, se taillant une énorme tartine.

On dirait de l'or !

TRILBY, l'observant de loin, comme un animal curieux.

Peur, gourmandise et luxure !...
Oh ! le bon compagnon !

JEANNIE, gaie et reconnaissante.

Maintenant, j'en suis sûre,
c'est Trilby, mon lutin !

TOMMY, railleur

Ah ! vous avez ?...

DOUGAL, sérieux.

Tais-toi,
femme ! Le révérend serait fâché.

TOMMY.

Pourquoi ?

DOUGAL.

Au moustier de Balva dont vous portez la robe,
mon père, nous savons que votre haine englobe
dans un même : *Vade retro !...*

TOMMY, approuvant.

C'est du latin !

DOUGAL, continuant.

Gnomes, elfes, follets, tout le monde lutin...
et je ne voudrais pas vous voir, soudain sévère,
repousser votre assiette ou briser votre verre.

TOMMY, protestant.

Moi ?...

TRILBY, amusé.

Bon !

DOUGAL, un peu surpris, examinant son hôte.

Mais, pardon !... j'ai peut-être confondu ?...

TOMMY, vivement.

Non pas !

A part.

Diable ! mon rôle à jouer est ardu !

Haut, avec force.

Il est certain que les lutins sont une race
infernale !

JEANNIE.

Oh ! mon père, à Trilby faites grâce !
Tant de chers souvenirs l'attachent à mon cœur !
Alerte, serviable et doux, un peu moqueur
peut-être... — mais, enfin, cela n'est pas étrange ! —
joli comme un démon, pur au fond, comme un ange,
certe, il vous trouverait d'indulgence pourvu,
si vous le connaissiez !

TOMMY, stupéfait.

Ah çà !... vous l'avez vu ?

JEANNIE, très simplement.

Son portrait seulement !

DOUGAL, de même.

Oui, dans une verrière
du château...

TOMMY, les regardant avec inquiétude ; à part :

Sont-ils fous ?

TRILBY, réjoui de sa mine effarée.

Tout à l'heure, derrière
sa chaise il n'osera regarder !

TOMMY, à lui même.

Un démon
hanterait-il ces murs, — fils de Bâl ou d'Ammon?

Jeannie, cependant, quittant la table est allée au fond, arranger dans un autre panier les poissons pris par Dougal. Ravie de leur beauté, elle en apporte quelques uns pour les faire admirer à Tommy.

JEANNIE.

Oh ! les jolis poissons !... les bizarres écailles !

DOUGAL, les regardant avec complaisance.

J'admire qu'ils aient pu se trouver dans les mailles
de mon filet.

TOMMY, étonné.

Ah bah !... Ces monstres, savez-vous
que, pour les amateurs, ils valent...

DOUGAL, de même.

Des prix fous !

TOMMY, vaguement inquiet.

Mais jamais les torrents chrétiens de votre Ecosse
n'eurent de tels poissons !

DOUGAL, naïvement positif.

Ils sont d'un bon négoce.
Leurs étranges couleurs et leurs nez biscornus
m'étaient, jusqu'à ces jours derniers, fort inconnus.
Ils se seront, sans doute, échappés d'une grotte
métallique, rompue en la montagne haute.
Les dames des châteaux les achètent, vivants,
sans discuter jamais le prix que je les vends.
Ils nagent, nuancés et changeants, aux vitrines
de leurs aquariums, pleins de nacres marines.

TOMMY, hochant la tête.

Oui ?...

DOUGAL.

Vous les connaissiez ?

TOMMY, d'abord plein de réticences et songeant à son rôle, puis s'animant et peu à peu convaincu du péril qu'il dénonce.

J'ai vu dans.... l'Orient
ces papillons des mers lointaines, mariant
leur couleur inouie à leurs formes baroques,
coraux mouvants des flots hérétiques et glauques !
De quels pays ils sont venus, quel univers
a produit ces joyaux animés et pervers,
quel soleil sous la vague a doré leur échine,
le sais-tu ?

DOUGAL.

Non.

TOMMY, debout, éclatant.

Ce sont des poissons de la Chine !

Stupeur de Dougal qui se lève aussi, pendant que Tommy, passant devant la table, gagne le milieu de la scène.

JEANNIE.

Qu'importe ! Et quel dommage en auras-tu subi ?
Réjouis-toi : ce sont les présents de Trilby !

TOMMY, s'éloignant de plus en plus vers la cheminée.

A votre aise !

JEANNIE, le suivant.

Mon père !

TOMMY.

Oh ! je connais des femmes
l'opiniâtreté !

DOUGAL.

Mon révérend, nos âmes
sont-elles en péril ?

TOMMY, sec.

Demandez-le, mon cher,
à votre confesseur !

DOUGAL.

Mais... vous-même ?...

TOMMY.

A l'Enfer
j'aimerais mieux ne rien devoir, fût-ce...

TRILBY.

Un potage !

DOUGAL, impressionné, réfléchissant.

J'attends d'un vieux parent un petit héritage...
— Nous pouvons vivre sans risquer notre salut...

JEANNIE, suppliante.

Dougal !

TRILBY.

C'est pour m'apprendre à remplir son chalut !

JEANNIE.

Renoncer à Trilby !... le chasser !...

TRILBY.

Sœur chérie !

DOUGAL.

Avoir chez moi l'Enfer !...

TOMMY, secouant la tête.

Ah ! quand on se marie !

DOUGAL, résolu.

Le lutin partira ; c'est décidé !

JEANNIE.

Dougal !

DOUGAL, cassant.

Suis-je le maître, ici ?

TOMMY, dogmatique.

C'est le droit conjugal !

TRILBY.

Mais le droit et le fait sont deux.

DOUGAL, à Tommy.

De ma demeure
Expulsez le lutin, mon père !

TRILBY, s'installant.

A la bonne heure !

TOMMY, effrayé.

Moi ?

DOUGAL.

Depuis Saint Dunstan, les moines de Balva
ont, dit-on, plein pouvoir sur Satan.

TOMMY.

Certes !

TRILBY, encourageant et narquois.

Va,
mon bonhomme !

DOUGAL, fouillant dans sa poche.

Si quelque argent est nécessaire...

TRILBY, indigné.

L'argent de mes poissons !

TOMMY.

Contre un tel adversaire,
la prière, mon fils, est le plus sûr moyen
de vaincre...

TRILBY, étonné.

Ah bah !

TOMMY, faisant main basse sur l'argent.

Après l'aumône !

TRILBY.

Oh ! le vaurien !

DOUGAL.

Ne perdons plus de temps, mon père ! Il faut que j'aille tout à l'heure à la ville...

TOMMY.

Oui, mon fils !

DOUGAL, impartial.

La bataille peut être rude !... On dit le lutin fort méchant.

TOMMY, perplexe.

Ah ! vous croyez ?...

DOUGAL.

Quand on l'attaque...

TRILBY.

Il se défend !

JEANNIE.

Pauvre Trilby !

DOUGAL.

Chut !

TOMMY, résigné,

Hum ! Recueillons-nous !

TRILBY.

En somme, il a très peur.

TOMMY, d'une voix tremblante.

Trilby, je t'adjure et te somme

A Dougal et à Jeannie.

— Ne vous éloignez pas ! — De quitter sur-le-champ et pour toujours ces lieux !

Un anxieux silence. Rien ne se produit. Trilby pouffe.

Il n'est pas très méchant !

DOUGAL, étonné.

C'est tout ?

TOMMY.

C'est tout!

DOUGAL.

Il est parti ?

TOMMY.

Mais... je le pense !

DOUGAL, incrédule.

Hum !

TOMMY, enhardi.

Si vous en doutez, mon cher, je recommence !

Se promenant à grands pas, il gesticule, les bras étendus, cherchant un peu ses mots, mais, tout de même, très solennel.

— *Exorciso te, diabole, et dico,*
ex hac tibi domo decampandum illico!
— Ah ! cette fois ?... C'est du latin !

DOUGAL, satisfait.

Oui, cela sonne !

Or, comme l'exorciste, tout à fait rassuré, s'arrête près de la bergère, où dépasse, vers le bas, un petit clou, Trilby, preste, y accroche le bord de sa robe. Un pas en avant du faux moine : la robe se tend.

TOMMY, tressaillant, immobilisé par la peur.

Eh ?...

DOUGAL.

Quoi ?

TOMMY, n'osant regarder derrière lui.

Qui m'a tiré par la robe ?

DOUGAL.

Personne !

TOMMY, claquant des dents.

On m'a tiré !...

DOUGAL, après examen.

C'est la chaise !

Tommy, mal convaincu, recule, s'embarrasse dans son froc et tombe. Dougal s'empresse pour le relever.

Eh ! là !

JEANNIE.

Ciel !

TOMMY, furieux.

Satan !

DOUGAL.

Vous vous êtes fait mal ?

TOMMY, grincheux.

Au contraire !

Méfiant désormais, il s'éloigne de la bergère et se rapproche de la cheminée.

JEANNIE, timide.

Pourtant,
s'il tenait de l'Enfer, il vous craindrait !

TOMMY, hors de lui.

Ah ! femme
et diable !... c'est trop d'un ! De leur commerce infâme
je ne me mêle plus !... Cela sent...

Ses pieds touchent presque l'âtre, éteint en apparence, mais d'où, sur un geste de Trilby, la flamme jaillit soudain, en volutes tourbillonnantes. Terreur et fuite éperdue du faux moine.

TRILBY

Le roussi !

DOUGAL et JEANNIE.

Ah !

TOMMY, affalé sur une chaise, bégayant.

Le roussi !...

JEANNIE, empressée auprès de lui.

Mon père !...

TOMMY, debout.

Oui ! oui ! très bien !... Merci
Ne vous dérangez pas ! Je trouverai la porte !

Il fait le tour de la table, remonte à gauche, gagnant, affolé, l'issue libératrice ; mais Dougal l'a devancé.

DOUGAL.

Mon père !

TOMMY, cherchant à l'écarter.

Adieu !

DOUGAL.

Restez !

TOMMY.

Le diable vous emporte
si j'en fais rien !

DOUGAL.

Je sors avec vous,

Pendant que Tommy hésite, sur le seuil, entre les périls du dedans et ceux du dehors, Dougal, d'un ton bref, s'adresse à Jeannie, tout en arrangeant son plaid et son panier.

De ton cœur,
tu chasseras Trilby, femme,— ou bien au vainqueur,
moi, je cède la place !

JEANNIE, suppliante.

O mon Dougal, sa faute
Est-elle ?...

DOUGAL, l'interrompant.

Impardonnable ! — Il a vexé mon hôte !

Il sort, emmenant Tommy.

Jeannie, désolée, redescend lentement vers la cheminée. Trilby, après une exclamation irritée, se rapproche d'elle.

TRILBY.

Hou ! l'ingrat !

JEANNIE.

Oh ! Trilby !... qu'as-tu fait !

TRILBY, mécontent.

Bon ! c'est moi,
maintenant !

JEANNIE.

Dougal a raison.

TRILBY, de même.

Merci !

JEANNIE.

Sans toi,
le logis sera triste et le foyer sans âme.
Vers l'âtre où la bruyère en pétillant s'enflamme
j'aimais tant, les longs soirs, à me pencher, rêvant
de ta chanson, mêlée à la plainte du vent,
guettant, parmi le vol joyeux des étincelles,
la palpitation ardente de tes ailes...
Et quand Avril renaît, je le sais, sous mes mains
c'était toi qui, le long des rustiques chemins,
faisais si vite, aux sons argentins des matines,
s'épanouir en fleurs l'âme des églantines !

TRILBY, ému.

Ma Jeannie !

JEANNIE.

A présent, quand Dougal n'est pas là,
je serai seule, bien seule ! — N'importe !... il a
le droit de commander, et je serais coupable...

TRILBY, éploré.

Jeannie !

JEANNIE, ferme.

Adieu, Trilby ! — Comme un songe impalpable,
comme une vision du sommeil, au matin,
se fond et se dissipe en un brouillard lointain,
comme un rêve troublant, comme une ombre légère,
j'efface de mon cœur ton image très chère.
Je le veux ! Entre nous il n'est plus de lien.
D'autres t'accueilleront !... — Adieu, Trilby !

TRILBY, rageur, au fond désespéré.

Fort bien !
Nous cessâmes de plaire, et l'on nous casse aux gages !
C'est un congé formel ! Plions bagages !
J'en ai fort peu, du reste, et ne crains les voleurs
guères !

Imitant Jeannie.

— Adieu, Trilby !

Dégagé.

— Jeannie, adieu !

Courant à Jeannie tout en larmes.

Des pleurs !
Ah ! pardonne ! Oui, la faute est mienne ! — Vers les gouffres
sur un mot de ce drôle, on aurait dû me voir
fuir, au bruit du tonnerre, à la lueur des soufres !
Dougal est raisonnable et tu fais ton devoir !...
Chasse-moi ! punis-moi ! Moi seul ai tort : tu souffres !

Calmé, triste.

— Hélas ! je parle en vain : ma voix
n'éveille déjà plus l'écho de ta pensée...
Et, sans même pouvoir t'avertir, je te vois
d'un péril prochain menacée !
— Si tu voulais, pourtant !... — Si, d'un seul mot, tout bas,
tu me rappelais ?... Non ?...

JEANNIE, perdue dans ses pensées, à elle-même.

Non !

TRILBY, lentement, tristement.

J'obéis, hélas !

Il disparait.

JEANNIE, résolue, puis maussade.

Je n'y penserai plus !
Notre mari, j'espère,
sera content de nous, et le révérend père,
s'il revient... Mais j'en doute !

Elle va vers la table, enlève le couvert, déposant les assiettes, etc., tantôt sur le meuble de gauche, au fond, tantôt sous le hangar.

A ranger le logis
occupons-nous !...

Elle s'arrête, brusque la besogne, la termine dans une hâte désordonnée.

C'est mal, certes, et j'en rougis ;
mais, de ces soins grossiers, de ce labeur servile,
je sens que le dégoût m'envahit ! A la ville,
Dougal, lui, chaque jour, va vendre son poisson.
Il voit du monde. Il cause. Il rit ! — A la maison,
moi, je reste !... et ma vie a pour tout épisode

Avec dépit.

quelque filet troué, qu'il faut qu'on raccommode
en s'écorchant les doigts !....

Elle s'asseoit, prend sa navette et commence à la garnir de fil.

Pourtant, s'il m'avait plu !

Avec remords.

Jeannie !... Eh bien !... — D'ailleurs, j'ai ce j'ai voulu :
un bon mari, pêcheur habile, qui se tue
de travail, — et ne m'a pas encore battue !
Georges d'Argail, sans doute, avait l'esprit plus vif...
Seulement... — Travaillons !

Avec une moue dégoûtée.

Ce gros fil sent le suif !
C'est odieux !...

Soufflant sur son doigt meurtri.

La main me fait mal, quand j'appuie...
Et je m'ennuie !... Et je m'ennuie ! Oh ! je m'ennuie
à mourir !

GEORGES, entré sur les derniers mots, à droite, par la petite porte, très gai, une cassette sous le bras.

Comment !

JEANNIE, se levant.

Ciel !

GEORGES

Ce n'est pas sérieux,
j'espère !

JEANNIE

Georges !

GEORGES

Oui !

JEANNIE

Monseigneur !

GEORGES.

J'aime mieux
l'autre nom !

JEANNIE.

Vous ici !

GEORGES, déposant sa cassette sur la table.

César et sa fortune !
Et, véritablement, ma chère, c'en est une
de te rencontrer seule au logis !

JEANNIE, entre la table et la rampe.

Vous avez
quitté la France ?

GEORGES, lui prend les mains et la contemple avec ravissement.

Non !... les voici retrouvés,
les jolis yeux, les dents d'émail, les lèvres roses
de Paris, la ville aux merveilles !... Si tu l'oses,
dis que tu n'en es pas !

Avec un soupir.

Paris ! j'aimerais fort
en aller respirer un peu l'air !... Mais, d'abord,
je dois gagner la côte et, sans qu'on me remarque,
obtenir mon passage au fond de quelque barque.
C'est pourquoi je venais déterrer un peu d'or
dans les caves d'Argail.

Ouvrant sa cassette.

Veux-tu voir mon trésor ?

Elle avait reculé jusqu'au delà de la table ; mais la curiosité l'emporte : elle revient, se penche, bat des mains.

JEANNIE.

Oh ! les beaux diamants !

GEORGES, souriant, avec un peu de reproche.

Mais un vassal rebelle
des perles de mon fief a ravi la plus belle :
cette Jeannie, au front d'ivoire, aux yeux d'azur,
dont les bras m'étaient doux, dont le cœur était sûr,
dont le cher souvenir habitait mes pensées,
et qui m'accueille ici, les paupières baissées !

JEANNIE, un peu troublée, sur la défensive.

Monseigneur !... Prenez garde !

GEORGES.

A quoi ?... Ton mari ?...

JEANNIE, indignée.

Lui !
Oh ! Monseigneur !

GEORGES, s'écartant à droite, froidement.

Je vaux mille livres pour qui
me trahit ! — et, pour qui me cache, la potence !
On y peut réfléchir : la somme est d'importance...
— Le reste aussi !

JEANNIE, sérieuse et fière.

Dougal est Mac Donald, mylord !
Notre clan est fidèle. Il l'a montré !

GEORGES.

J'ai tort.
Certes, Dougal est sûr !

Encore un pas qui l'éloigne d'elle ; un soupir.

— Et qu'importe ma vie,
d'ailleurs, maintenant ?...
— Ah ! ce Dougal, je l'envie !
Qu'il doit t'aimer ! Qu'il est heureux !
— Je le hais !

JEANNIE, avec un mouvement vers lui.

Vous,
Monseigneur !... Mais... pourquoi ?

GEORGES.

N'est-il pas ton époux ?...
Ne lui dis rien de moi, veux-tu ?...

JEANNIE.

Pourtant, son aide
pourrait être utile !

GEORGES.

Oui !... Je n'en veux pas !

JEANNIE.

Je cède.
Mais alors ?...

Elle indique, d'un regard, d'un geste, la porte par où Dougal, à tout instant, peut rentrer.

GEORGES.

Je comprends !

Remontant lui-même, il se dispose à partir.

Ah ! fatigue, péril,
misère n'étaient rien !... C'est maintenant, l'exil !
Adieu, Jeannie !

Il reprend, sur la table, la cassette ; un pas vers la porte.

JEANNIE, vivement.

Oh, non! pas ce mot-là!

GEORGES.

Jeannie!

Tiens, de cette minute abrégeons l'agonie!

JEANNIE, le devançant.

Attendez!

Elle regarde au dehors. Mouvement significatif : quelqu'un!

GEORGES.

Lui?

Nouveau signe de Jeannie. D'instinct, il a commencé à battre en retraite vers l'autre porte.

Que faire?

JEANNIE, revenant à Georges, à demi-voix.

Après un bref repas,
il s'en va, d'ordinaire.

GEORGES.

Il ne me verra pas!

Il sort à droite. Jeannie le suit des yeux; mais, à peine la porte refermée, retentit, à gauche, l'appel de Dougal.

DOUGAL, sur le seuil.

Jeannie!

JEANNIE.

Oui!

DOUGAL lui tend son panier vide, pour qu'elle le débarrasse.

Tiens!

Rogue.

Ne viens pas si vite... On s'expose
à s'échauffer la rate ou casser quelque chose!

Jeannie le considère avec surprise.

Tu me trouves changé?

JEANNIE.

Mais... non!

DOUGAL.

Dam! je te vois
plantée à m'admirer, là, comme un saint de bois!...
— Remets-moi ce panier à sa place, et dépêche,
n'est-ce pas?

Jeannie range, au fond. Dougal va s'asseoir à droite de la table.

JEANNIE s'approche de lui, amicale et douce.

Tu n'as donc pas bien vendu ta pêche?

DOUGAL, furieux.

Ma pêche!... Parlons-en!... Ce que j'en ai trouvé?...
Huit sous!

JEANNIE, surprise.

Ces beaux poissons?...

DOUGAL, haussant les épaules.

Pas un n'est arrivé
vivant!... — Je t'ai montré, pourtant, comme on emballe
le poisson... dans de l'herbe humide, en couche égale!
Mais ce qu'un mari dit — toujours on l'observa —
entre par une oreille... et par l'autre s'en va!

Un silence, rompu soudain par une exclamation nouvelle de Dougal.

Encor, si ce n'était que cela qui m'irrite!

JEANNIE.

Quoi donc?

DOUGAL.

Le cousin!... Mort! — et qui nous déshérite!
Moi qui déjà comptais comme nôtre son bien :
maisons, vaches, prairie, un bateau neuf! — le mien
fait eau comme un panier, si fort qu'on le tamponne!
— Une fortune, enfin! —

Debout.

Ah! la journée est bonne!...
Pour les autres!

Brusque.

— Et toi, qu'as-tu fait?

JEANNIE, avec embarras.

Mon Dieu ! j'ai...

DOUGAL, apercevant la navette.

Remmaillé les filets !... Bien !

JEANNIE.

Non.

DOUGAL, descendu et passant devant la table.

Tant pis !... Changé
le bord de mon tartan, qui par trop s'effiloche ?...
Non plus !... Bref, rien du tout !

JEANNIE, s'éloignant vers la droite.

Je m'en fais le reproche
moi-même, je t'assure !

DOUGAL, remonté au fond, vers le meuble de gauche, y coupe un gros morceau de pain, le met dans sa poche, décroche le filet et le jette sur son épaule.

Allons ! c'est bien ! Je vais
de nos filets encor tendre le moins mauvais.

Sans regarder Jeannie.

— Rire, chanter, pleurer, marmotter des prières,
c'est tout ce qu'elles ont appris, ces chambrières
de château !... Sous leurs mains tout vogue à l'abandon !
— Péronnelles !

Il sort. Jeannie, avec une exclamation de douleur, tombe assise, à droite de la table. Georges vient s'agenouiller à ses pieds.

JEANNIE.

Oh !

Apercevant Georges, elle se lève.

Dieu ! vous étiez là !

GEORGES, très tendre, presque sincère.

Pardon !
Oui, j'ai tout entendu !... N'en soyez pas blessée,
pauvre âme fière, hélas ! si durement froissée !
N'en veuillez pas à qui pour vous mourrait, joyeux
d'avoir surpris, avec ces larmes dans vos yeux,
l'amer secret de vos douleurs !... Sans peur, sans honte,
ces pleurs, purs diamants dont le ciel sait le compte !
laissez-les retomber, consolée à demi,
de votre joue en feu dans le cœur d'un ami !

TRILBY, montrant sa tête, au fond.

Oh ! oh !

JEANNIE.

Monseigneur !

GEORGES.

Non !... Georges !... je vous en prie !
Je t'en prie à genoux, Jeannie, ô sœur chérie,
pauvre fleur, languissant loin de l'air et du jour,
dans la froide prison d'un hymen sans amour !

TRILBY, s'accoudant.

L'oiseleur est expert !

GEORGES.

Souviens-toi !... Quel mystère
palpitait, ce soir-là, dans le parc solitaire ?...
Pleine d'essors furtifs et de lutins rieurs,
l'ombre nous assiégeait d'adorables frayeurs...
Un baiser, tout tremblant de langueurs et de fièvres,
a soudain fiancé nos âmes sur nos lèvres.

JEANNIE.

Je me souviens... C'était bien mal !

Elle passe devant lui ; il la retient.

GEORGES.

C'était divin !
Sais-tu que rien n'est doux, sais-tu que tout est vain
au prix de cet amour de nos jeunes années ?
Le Ciel a désuni trop tôt nos destinées,

ma Jeannie, ingénue amie aux regards bleus,
aux mains de qui mon cœur, tel un oiseau frileux,
vient se blottir après l'exil et la tourmente!
Pourquoi suis-je parti, mon oublieuse amante,
avant que ton avril se soit épanoui,
avant l'heure ineffable et le suprême « Oui »!
quand ma vie à tes pieds pouvait s'écouler toute,
bravant l'hiver de l'âme et les tourments du doute!
Tu devais être mienne; et — tu le savais bien! —
la mort seule eût, alors, brisé notre lien.
Hélas! la foudre a lui... Cette guerre néfaste
a dispersé nos cœurs aux vents du monde vaste;
et lorsque je reviens, tout palpitant d'émoi,
je t'appartiens encor...

Passant à droite.

Mais tu n'es plus à moi!

TRILBY, railleur, désintéressé.

Bien!

JEANNIE.

Dougal fit de moi sa femme légitime.
Il m'en souvient aussi, mylord!

GEORGES.

Sainte victime!
Non! je te sauverai malgré tout, malgré toi!

JEANNIE.

Vous mépriseriez vite une épouse sans foi!

GEORGES.

Folle, qui ne sait pas sa beauté triomphante,
ses yeux d'astre ébloui, sa démarche d'infante!...
Toi, faite pour régner, femme d'un paysan!

JEANNIE, faiblissant.

Georges, par pitié!...

TRILBY.

Haï!

JEANNIE.

Par grâce, allez-vous en!
Hélas! je sais trop bien ma faiblesse, et quel charme,
au son de votre voix, près de vous me désarme!
Partez!

GEORGES.

Je t'aime!

JEANNIE, tristement.

Non!

GEORGES, de plus en plus pressant.

Je t'aime!... Oh! qu'aisément
mon destin de proscrit nous deviendrait clément!
Partir, oui! mais ensemble... et les mains enlacées,
joignant nos pas, nos voix, nos souffles, nos pensées,
dans l'or clair des matins, sous les pourpres du soir,
ne vivre, ne sentir, ne désirer, ne voir
que nous et notre amour — âmes, bouches mêlées —
et, du même frisson divinement troublées,
ces âmes, que Dieu fit pour les mêmes sommets,
en un baiser sans fin les confondre à jamais!

JEANNIE, à bout de forces.

Georges!

TRILBY.

Pauvre petite!... Elle s'est défendue.
Tu l'as voulu, Dougal!

Il disparaît.

JEANNIE.

Ah! je me sens perdue!
Non! non! je ne veux pas vous suivre! C'est trop mal!
C'est... Tenez! je vous hais!

GEORGES.

Je t'adore !

Et ses bras se referment sur Jeannie éperdue ; mais elle, en un cri soudain :

JEANNIE.

Dougal !

Pendant que Jeannie épouvantée se rejetait en arrière, Georges a fait face aux arrivants, prêt à la défendre. Mais Dougal a-t-il vu ? et a-t-il compris ?... Une seule chose est certaine : il sait ce qu'il veut faire, et le fait sans perdre une syllabe, un geste, une seconde.

GEORGES, sur la défensive.

Ah !

DOUGAL, à Tommy, montrant Georges.

C'est lui ?

TOMMY.

Oui !

GEORGES, menaçant Tommy.

Comment, drôle !

TOMMY, se sauvant.

Eh !... là !

GEORGES.

Tu me livres !

TOMMY, réfugié derrière la table, haussant les épaules.

Mais non !

DOUGAL, à Georges, du fond à gauche, où il se prépare à ouvrir le coffre.

De votre tête on donne mille livres,
mylord ! C'est une somme à tenter bien des gens.
Je ne sais qui vous a trahi ; mais les sergents
seront ici dans cinq minutes. Faisons vite !

TOMMY, approuvant Dougal de toutes ses forces.

Oui !

GEORGES, à Dougal.

Que prétendez-vous ?

TOMMY, à Georges.

Assurer notre fuite !

GEORGES, stupéfait, à Dougal.

Vous !

TOMMY, à Georges.

N'est-ce pas, que c'est beau ?

DOUGAL, à Georges, fouillant dans le coffre dont il tire un vieux tartan en très mauvais état, et une toque.

Faites, s'il vous plaît,
taire cet imbécile, et changez votre plaid
contre celui-ci... dont, à vrai dire, j'ai honte...
Mais... ce n'est pas ma faute et, peut-être, tout compte
Fait, n'en vaut-il que mieux pour vous...

Cependant Tommy, passant devant la table et derrière son maître, lui a prestement dégrafé son plaid, qu'il tend à Dougal en échange de l'autre.

La toque aussi !

GEORGES, se laissant faire machinalement.

Mais...

DOUGAL, absolu.

Ne discutons pas !... Vous attendrez ici
que le chemin soit libre... Alors, Dieu vous assiste !
— Fais le guet, toi, Jeannie !

A Tommy.

Et vous, là, l'exorciste,
vous vous rappellerez ce que nous avons dit ?

TOMMY.

Comme mon Pater !

DOUGAL.

Bon !

A lui-même.

Le soleil resplendit :
ils me verront ! — Salut !

Il sort en coup de vent, emportant le plaid et la toque de Georges.

GEORGES, allant à Tommy.

Enfin, que signifie ?...

JEANNIE.

Ah ! j'ai peur !

TOMMY, enthousiaste.

Ce héros pour nous se sacrifie,
mylord ! — Oui ! pour sauver ses hôtes, — vous et moi ! —
comme un preux chevalier montait son palefroi,
il prend, lui, son bateau, jette sur ses épaules
votre plaid, met la toque et... — telle vers les saules
Galathée, — en fuyant cherche à se faire voir !
Le ciel est pur, le lac uni comme un miroir ;
les soldats le verront et, lancés sur sa trace...

GEORGES.

Malheureux !... il se perd !

TOMMY, égoïste.

Mais il nous débarrasse
d'eux !

GEORGES.

Mais je ne veux pas !...

JEANNIE.

Oh ! mon Dougal !

TOMMY, au milieu, observant le lac.

Tenez !
le voilà déjà loin !

GEORGES.

Comment faire ?...

TOMMY.

A leur nez
il traverse le lac !... A moins que la berlue
chez eux soit générale aussi bien qu'absolue.
Non !... Voilà leur bateau qui démarre à son tour !
mais il a de l'avance, et vers la vieille tour,
là-bas, ils vont le voir tourner et disparaître...

Etudiant le lointain.

A moins qu'entre deux feux...

Geste significatif.

Haï !

Se dirigeant à gauche, vers la porte.

Venez toujours !

GEORGES.

Traître,
crois-tu que je survive, ainsi déshonoré ?

TOMMY.

Mais vous n'y pouvez rien !

JEANNIE, éperdue de crainte et de remords.

Dougal ! .. Oh ! j'en mourrai !

GEORGES.

Jeannie !...

Redescendant, avec une rage contenue.

— Allons ! je n'ai qu'à me livrer !

TOMMY, philosophe et insinuant.

Chimère !
vous ne lui rendrez pas, fusillé, moins amère
la corde qui l'attend !... A son suprême vœu
satisfaites plutôt !... La route est libre...

JEANNIE, se tordant les mains.

Oh ! Dieu !
être femme ! Ne rien pouvoir !

GEORGES, de même.

Rien !

TOMMY.

Un prodige
pourrait seul...

JEANNIE, frappée.

Un prodige ?

TOMMY, familier et pressant, à son maitre.

Allons. venez, vous dis-je !

JEANNIE, désolée.

Oh ! Trilby ! Trilby !

TOMMY, fronçant le sourcil.

Hein ! Le lutin, à présent !

GEORGES, surpris, à Tommy.

Que dit-elle ?

TOMMY, furieux.

Elle dit... le diable !

Décisif.

Allons-nous-en !

JEANNIE, de même.

S'il était encor là !... S'il voyait ma souffrance,
mon remords !. .

Soudain, une intuition secrète l'avertit du retour de l'invisible protecteur. Elle n'ose y croire, et cependant...

TRILBY, au fond.

Plaît-il ?

JEANNIE.

Dieu ! quel rayon d'espérance
a traversé mon cœur !

TRILBY.

Me rappellerait-on ?...

JEANNIE, dans le même mouvement.

Est-ce toi qui reviens m'apporter le pardon,
le salut ?

TOMMY.

Elle est folle !

Coups de feu lointains.

JEANNIE, étouffant un cri de terreur.

Ah !

L'attitude tranquille de Trilby indique qu'il n'y a pas encore de péril.

TOMMY, remontant de gauche à droite.

Manqué !... Mais sa route
est coupée. Ils l'auront !...

GEORGES.

Oh ! mon sang, goutte à goutte,
pour le sauver !

JEANNIE, suppliante.

Trilby !

Sur un geste cabalistique et grave du lutin, le ciel s'assombrit tout à coup.

TOMMY, négligemment.

Le ciel se couvre un peu !
C'est...

Eclair et tonnerre subits : Tommy, épouvanté, s'écroule.

TOUS, immobiles, stupéfaits, tandis que Trilby descend en scène.

Ah !

TRILBY, transfiguré, empreint tout à coup d'une majesté surnaturelle.

Esprits de l'air, des eaux, du sol, du feu,
gnomes, elfes, ondins, salamandres, mes frères,
à moi !... Du nord, du sud, accourez, vents contraires !
Heurtez-vous sur ces flots que la brume envahit !
— Les mots sont prononcés ! La matière obéit !

Tempête et nuit sur le lac.

Brume, égare, décevante,
l'ennemi qui nous poursuit !
Pris dans ton horreur mouvante,
qu'il erre, fou d'épouvante,
dans une infernale nuit !

Que sur lui la foudre gronde
sous la ténèbre de l'air !
que des profondeurs de l'onde
un bruit sinistre y réponde,
sans que le ciel le seconde
même d'un reflet d'éclair !

D'un ton plus doux.

Qu'à Dougal, cependant, un courant favorable
le ramène sauf au logis !

A Jeannie.

Enfant, sèche tes yeux rougis.
Votre bonheur sera durable,
si tu le veux...

Mystérieux et puissant.

— Les mots sont prononcés !
Vents du ciel, flots du lac, matière, obéissez !

Il fait presque nuit encore; mais la tempête s'est calmée.

TOMMY, revenant à lui, la langue pâteuse.

C'est...

JEANNIE, avec espoir.

L'orage !... la brume ! Il est sauvé peut-être !

TOMMY.

Un orage !... j'allais le dire !

Suppliant.

Mon bon maître,
le brouillard couvre tout de ses moites haillons.
Jamais l'instant ne fut plus favorable ! Allons-nous-en !

DOUGAL, rentré par le fond, tête nue, sans manteau, plus simple que jamais, satisfait sans doute, mais toujours préoccupé.

Il a raison !

TOUS.

Dougal !

DOUGAL.

Libre est la route.
J'ai laissé le tartan, qu'ils trouveront sans doute,
dans une anse, au milieu des roseaux, près du bord ;
la toque un peu plus loin... — Si l'on vous croyait mort,
ce serait bien !

Comme pour se défendre naïvement d'un regret inutile.

— La toque était, d'ailleurs, percée...

GEORGES, très ému.

D'une balle !...

DOUGAL, sincère.

Tiens !... oui, peut-être ! La pensée
ne m'en est pas venue au moment !

Georges va à lui et l'embrasse.

Monseigneur !

GEORGES.

Mon sauveur ! Mon frère !...

TOMMY, attendri jusqu'aux larmes.

Oui !

DOUGAL, à Georges, confus.

Mais non !

TOMMY, voulant l'embrasser à son tour, n'obtient qu'une tape amicale sous laquelle il fléchit.

Notre sauveur !

DOUGAL, à Tommy.

Nigaud ! (Bas). Ne laisse pas oublier...

Il lui montre du doigt le meuble de droite, où Georges a déposé le coffret aux diamants.

TOMMY, extasié.

Bon génie !
La cassette !

Il la saisit et la presse sur son cœur. Cependant, Georges et Jeannie se regardent, embarrassés, Dougal, remonté à gauche, attend.

JEANNIE, confuse, à Georges interdit.

Mylord !

GEORGES.

Jeannie !

DOUGAL.

Eh bien ! Jeannie !
on ne tend pas la joue ?

Elle tend sa joue; Georges l'effleure d'un baiser.

GEORGES, avec intention.

Adieu, ma sœur !

Passant devant Dougal, après une étreinte rapide et chaleureuse de frères d'armes.

Dougal !...

A Tommy.

Viens !

Sortie des fugitifs. Dougal et Jeannie se croient seuls.
Un silence. Inquiétude et confusion de Jeannie. Dougal va et vient, préoccupé.

DOUGAL, avec effort, un peu contrit.

Jeannie ! il m'en coûte à parler... C'est égal,
cela vaut mieux !

Prenant son parti.

J'étais, tantôt, d'humeur mauvaise ;
et je t'ai dit des mots... dont le remords me pèse.
Veux-tu me pardonner?

JEANNIE, stupéfaite.

Moi ?

DOUGAL, soulagé, plus à l'aise.

Je t'ai dit aussi
de chasser ce lutin... qui t'amusait...

TRILBY, ironique.

Merci !

DOUGAL.

Je crois bien que j'eus tort.

TRILBY.

Il se pourrait !

DOUGAL

Vous, femmes,
n'êtes pas comme nous : une part de vos âmes
aux choses d'ici-bas toujours répugne un peu.
Il vous faut... une fleur, un rayon, l'oiseau bleu,
la bulle de savon qui s'envole et s'irise...
un rêve enfin, rendant la vie un peu moins grise !
Je m'explique très mal, en gros, comme je peux...
Mais... tu me comprends bien !

JEANNIE.

Oh ! très bien !

DOUGAL.

Si tu veux,
donc, nous rappelerons Trilby !

JEANNIE, inquiète.

Pourvu qu'il veuille,
lui !

TRILBY, boudant un peu.

Hum ! De tous côtés on m'invite, on m'accueille !
Que m'offre-t-on, céans, pour fixer nos séjours ?

DOUGAL, attendri.

Es-tu contente un peu ?

JEANNIE, dans ses bras.

Je t'aime !

TRILBY, plus ému qu'il ne veut se l'avouer.

Allons !... toujours
on trouvera, j'espère, en ce logis modeste,
bon souper, bon gîte et...

Il s'approche du feu, qui flambe tout à coup avec un tourbillon d'étincelles.

JEANNIE, montrant le feu, toute souriante.

Dougal !

DOUGAL, enchanté.

C'est lui !

TRILBY.

— Je reste !

Il va pour s'installer dans la bergère ; mais une réflexion le ramène à la rampe.

— Mais, pardon !... je vois, par milliers
autour de vous battant des ailes,

mesdames, des esprits fidèles,
qui sont vos lutins familiers.

Rêves, désirs, espoirs ou songes,
de quelque nom qu'ils soient nommés,
ils fixent vos loisirs charmés
à leurs adorables mensonges.

Gardez-vous bien, sages maris,
de les chasser ! L'ennui perfide,
s'il usurpe leur place vide,
conseille mal les cœurs meurtris.

Craignez qu'avec eux ne s'envole
tout le prestige nuptial !
Une femme sans idéal
aux réalités se console.

Mais lorsque, près d'elle posés,
nous viendrons apaiser ses fièvres,
ce sera toujours sur vos lèvres
qu'elles fleuriront en baisers !

Le feu brûle paisiblement. Le soleil disparu dans un ciel sans nuage laisse les montagnes toutes roses. Jeannie, souriante, écoute Dougal lui parler à voix basse. Rideau.

Ch LOMON et P.-B. GHEUSI.

KHRILI LE GARDIEN DE VIGNES

Récit Algérien

Par un clair après-midi des premiers jours du mois de mai 1892 arrivait à Ben-Chicao, département d'Alger, un délégué du directeur de l'Administration générale de l'Assistance publique de Paris, chargé d'inspecter la colonie agricole des enfants assistés du département de la Seine en Algérie, et de contrôler sur place les travaux de maçonnerie et de terrassement exécutés à cette époque dans la colonie : ces travaux comprenaient le parachèvement de bâtiments scolaires, la construction d'une ferme et l'établissement de deux cours en remblai destinées à desservir l'école et la ferme juxtaposées.

La colonie agricole, dont il est ici question, est située en grande partie dans l'ancienne commune mixte de Ben Chicao — actuellement simple annexe de la commune mixte de Berronaghia, — qui s'étend sur un des contre-forts de l'Atlas, à 1.120 mètres d'altitude : elle se compose de cinq domaines distincts : les Ghérabas, Mégatthel, Méechin, Naouri, le Mérachda et les Eaux-Chaudes, d'une contenance totale de 1.660 hectares répartis sur une surface d'environ 15 kilomètres ; ces domaines, un ancien aumônier militaire, l'abbé Roudil, chanoine de la cathédrale d'Alger, les donna au département de la Seine, en 1887, à la triple condition que l'exploitation culturale en serait confiée à des enfants assistés de ce département, que l'Administration en prendrait possession avant le premier janvier 1888, et que le nom du donateur demeurerait attaché à cette fondation.

L'école Roudil, siège officiel de la colonie, s'élève sur le domaine des Ghérabas, entre Médéah et Berrouaghia, en face du 107e kilomètre et un peu en retrait de la route nationale n° 1, d'Alger à Laghouat.

Lorsqu'après avoir franchi le porche à l'extrémité Ouest de la

cour d'honneur, on sort de l'École et l'on s'avance de quelques pas sur le chemin de grande communication qui relie à la route nationale la station et le village de Ben-Chicao, distants, la première de 1.800 mètres, le second de 5 kilomètres, on voit se développer, à main droite, en un cirque large et profond, le domaine des Ghérabas — cinq cents hectares d'un seul tenant, — presqu'entièrement couverts de vignes et de prairies naturelles ; dans ce sol fortement vallonné et mameloné s'entr'ouvrent plusieurs *chabets* ou ravins dont le plus important, celui de Tchoucouch, aux parois rouges comme les lèvres d'une plaie saignante, précède un cimetière musulman, le marabout de Sidi Amar-bou-Liane, étroite éminence parsemée d'éclats de roches, en guise de pierres tombales, et ombragée d'un bouquet de chênes-verts centenaires ; à deux cents mètres de ce *chabet* apparaissent successivement quelques *gourbis*, modestes habitations d'indigènes, en pisé, un *aouch* ou ferme arabe, et, derrière *aouch et gourbis* les dominant, la ligne du chemin de fer de l'Ouest algérien qui débouche de front dans la vallée, la contourne et s'en vient passer, en contre-bas, à cent cinquante mètres des bâtiments de l'École ; en deçà et en haut du plateau d' « el bled Bassour » — le plateau de la propriété de Bassour — s'égrène un chapelet de maisonnettes chaperonnées de tuiles rouges ; enfin, et tout à fait à droite, des brousses, des taillis, des pâtures vont se partageant le versant nord de la montagne dite « du dix-septième » motif pris, tout uniment, de ce que cette montagne est située au dix-septième kilomètre en venant de Médéah.

A peine arrivé, l'Inspecteur manifesta le désir de visiter sans retard les chantiers, afin d'aviser, ce jour même, le Directeur de l'Assistance Publique, du résultat de ses premières investigations : après donc avoir pris contact avec les jeunes colons, au nombre de 44, il se dirigea vers le lieu indiqué, en compagnie de M. Paul R..., le Directeur de l'Ecole Roudil, agronome distingué, originaire du Poitou, de M. M..., l'architecte local agréé par l'Administration, venu tout exprès de Médéah, sa résidence, et des entrepreneurs, MM. Jaty Loubignac et Frantz Walter.

Deux heures durant, on circula au milieu des maçons, des charpentiers, des forgerons, des terrassiers et, finalement des carriers et des chaufourniers, le domaine du Ghuerabas comprenant, à proximité de l'Ecole, des carrières de pierre à bâtir, et des pierres à chaux, les unes et les autres exploitables à ciel ouvert.

Cette tournée de début touchait à son terme, et de là, on s'apprêtait à regagner l'Ecole, lorsque, sur la demande de l'Inspecteur,

qui tenait à faire préciser un détail technique émané du surveillant général des Travaux, on rebroussa chemin et l'on se dirigea du côté où se trouvait en ce moment ce dernier.

Ce surveillant, nommé Chalette et, familièrement le père Chalette, était un vieil algérien roulant sa bosse de chantier en chantier, depuis quarante ans, des confins de la Tunisie aux frontières du Maroc : fort expérimenté en matière de « bâtisse, terrasse et caillasse », d'aspect avenant et d'humeur enjouée, aussi prudent qu'énergique dans ses rapports quotidiens avec les ouvriers indigènes et les ouvriers européens, il possédait à la fois, la sympathie de ses subordonnés, et la confiance des entrepreneurs, ses patrons.

L'entretien entre l'Inspecteur et le surveillant se poursuivait depuis cinq minutes, quand l'attention du haut fonctionnaire fut attirée par un maçon ou, plutôt, un serveur de maçon qui passait près de là, portant, à deux mains, sur ses épaules, la traditionnelle augette en bois pleine de mortier. Bien que son visage presque entièrement caché par les bras relevés, échappât à tout examen physiognomonique, on devinait rien qu'à sa prestance et à son allure, qu'il s'en fallait que ce goujat — les aides sont ainsi appelés dans la corporation — fut le premier venu. Il salua du reste, en passant, d'une inclinaison de tête, trahissant des habitudes de politesse en si profond désaccord avec son infime condition, que l'Inspecteur éprouva aussitôt la velléité de se renseigner sur son compte. Justement, à cet instant même, M. Paul R... interpellait le surveillant :

— Eh bien, père Chalette, lui demandait-il en désignant du coin de l'œil le manœuvre qui s'éloignait à pas lents, que faisons-nous, *Il Comandante* songe-t-il, enfin, à se ranger ?

— Se ranger, lui ?... La bonne histoire ! répliqua le Surveillant avec un plissement des lèvres significatif : le gaillard se rangera quand les poules auront des dents... Conseils, reproches, menaces glissent sur son épiderme comme une goutte de pluie sur une carapace de tortue !

— Tant pis ! s'écria le Directeur d'un ton apitoyé ! j'avais espéré que le commandant trouverait en lui assez de ressort pour changer de conduite... Et son différend avec Khrili, où en est-il ?

— Au même point : *Il Comandante*, s'entête dans sa sotte entreprise et Khrili se tient coi : « Mais il n'est pire eau que l'eau qui dort », dit un proverbe, et Khrili n'est pas homme, comme vous savez, à se laisser berner longtemps.

— Certes !... A ce compte, ça pourrait mal finir !

— Très mal... à moins que je ne parvienne, de façon ou d'autre, à tirer « Il Comandante » du mauvais pas où il s'est si follement engagé : j'espère y parvenir, du reste, secondé que je suis, sous main, par Giuseppe Ruffini, l'âme damnée du Commandant, aussi désireux que moi de mettre un terme à cette fâcheuse équipée.

Là-dessus, on se sépara. Mais, tout en cheminant du côté de l'école, l'Inspecteur d'autant plus intrigué par cet échange de propos que l'individu visé avait été de sa part l'objet d'une remarque sympathique, ne put tenir de demander au directeur :

— Qui donc est ce commandant dont vous vous entreteniez tout à l'heure avec le surveillant ?... un officier pour rire, probablement ?

— Que non pas ! un officier authentique, s'il vous plaît !

— Bah !

— ... De l'armée italienne, ajoutons-le bien vite, un brillant officier dont la carrière a été brisée pour des motifs qui, à s'en fier aux racontars, ne lui confèrent aucun droit à un prix Monthyon.

— Compris. Et Khrili ?

— Khrili ?... c'est notre gardien de vignes, un indigène de la tribu des Gherabas, un fidèle et brave serviteur de l'administration... Chasseur émérite, par dessus le marché.

— Un mot encore. Si j'ai bien compris, il existe entre ces deux hommes un grave dissentiment qui menace de les mettre aux prises un jour ou l'autre... Ce dissentiment, y aurait-il indiscrétion de ma part à vous prier de me le faire connaître ?

— Aucune indiscrétion, Monsieur l'Inspecteur. Quoique d'une nature intime, tout le monde ici le connaît, tout le monde ici en cause. Mais, comme il me faudrait, pour vous donner satisfaction, entrer dans des explications qui nous prendraient du temps et que votre correspondance administrative vous réclame, j'attendrai, si vous le voulez bien, pour entamer mon récit, que nous ayons dîné : nous aurons alors tout loisir, en fumant un cigare, de nous entretenir du commandant et de Khrili.

L'Inspecteur ayant acquiescé d'un signe de tête, la compagnie poursuivit sa route vers les bâtiments de l'école. Elle n'en était plus qu'à une faible distance, lorsqu'un indigène, se détachant du montant de la grande porte d'entrée auquel il était adossé, s'avança droit au Directeur.

Dans toute la force de l'âge, robuste et d'une stature élevée, le nouveau venu avait bonne mine sous son costume mi-arabe, mi-européen, veste en drap marron à soutaches, ornée de boutons-grelots en métal blanc, gilet d'étoffe légère couleur de la veste,

ceinture en soie bleue, larges pantalons en coutil beige coulissés aux genoux, souliers plats, et turban d'une blancheur irréprochable, cerclé d'une cordelette en poil de chameau.

Parvenu près de M. Paul R..., l'indigène se baissa, saisit de la main droite un pan de la jaquette de ce dernier et, le portant à ses lèvres, le baisa.

— S'lam âlik, Sidi! Dieu soit avec toi, Seigneur! prononça-t-il gravement. Bel Kacem te fait dire que le travail dont tu l'as chargé touche à sa fin. Il attend tes ordres pour savoir où il doit se rendre.

— Merci, Khrili! répondit le Directeur.

— Khrili? répéta à mi-voix l'Inspecteur, dressant l'oreille à ce nom inopinément prononcé.

Un regard expressif du Directeur ne lui laissa aucun doute sur le bien fondé de l'hypothèse qu'il venait de formuler mentalement.

— Préviens Bel Kacem, reprit le Directeur, en s'adressant à l'arabe, que j'irai demain matin visiter son chantier, en compagnie de Monsieur l'Inspecteur de Paris dont tu lui annonceras l'arrivée à Ben-Chicao. Je lui indiquerai alors l'emplacement sur lequel il devra se transporter avec ses hommes.

Se tournant vers le représentant de l'Administration supérieure, M. Paul R... ajouta :

— Vous avez sans doute connaissance, Monsieur l'Inspecteur, des instructions de M. le Directeur de l'Assistance publique qui m'enjoignent de faire défoncer, cet été, sur le domaine de Gherabas, vingt hectares de terre destinés à l'accroissement du vignoble départemental ?

— Je sais, en effet.

— Or, vu la déclivité du terrain, pareille opération ne comportant pas l'emploi de la charrue, c'est à la force du poignet, autrement dit à l'aide du « crochet » qu'il faut y procéder, et, comme un défonçage à 60 centimètres de profondeur, profondeur normale, par la température brûlante du pays, ne saurait être confié à des ouvriers européens ; qu'il en coûterait, d'ailleurs, les yeux de la tête, nous sommes obligés de recourir à la main d'œuvre indigène. J'ai chargé, en conséquence, de l'exécution de ce travail un Arabe des environs, garçon intelligent et consciencieux, nommé Bel Kacem, qui s'est assuré le concours de quarante de ses coreligionnaires. Depuis huit jours, le défonçage est commencé près de l'aouch Sliman, et, vous venez de l'entendre, Bel Kacem m'envoie dire par Khrili, qu'il est sur le point de terminer la première partie de sa tâche : un lot de trois hectares. Si vous

n'y voyez pas d'inconvénient, nous irons examiner ensemble, demain matin, le travail exécuté, et, par la même occasion assigner à Bel Kacem un nouveau chantier.

— Entendu, répéta l'Inspecteur ; à demain !

Le gardien de vignes qui, pendant ce temps-là, s'était tenu à l'écart par discrétion, s'approcha pour prendre congé : après avoir recommencé, avec les mêmes gestes et les mêmes paroles, ses démonstrations de politesse orientale, dans lesquelles il ne manqua pas d'englober, cette fois, le représentant du Directeur de l'Assistance publique, il s'éloigna, tandis que l'Inspecteur songeait à l'étrange coïncidence qui venait de le mettre en présence, à quelques minutes à peine d'intervalle, des deux hommes dont l'hostilité réciproque, encore inexpliquée pour lui, menaçait de jeter le trouble dans la colonie.

II

Une couple d'heures plus tard, après dîner, l'Inspecteur et M. Paul R... flânaient de consert le long du chemin de grande communication qui conduit au village de Ben-Chicao ; sous un ciel merveilleusement étoilé, ils allaient et venaient à pas lents, le cigare aux lèvres, de la maisonnette-cantine de l'entrepreneur Jaty Loubignac à la source de Bou Maza, qui alimente d'eau potable la colonie ; autour d'eux folâtraient deux superbes chiens, Stop, un braque français, dévoué compagnon du Directeur, et Tempête, chien de garde de l'école, un métis de ces fameux lévriers des arabes de grande tente, les Sloughis.

Fidèle à sa promesse du tantôt, M. Paul R... avait entrepris de raconter à l'Inspecteur l'origine de la querelle qui s'était élevée entre Khrili, le gardien des vignes du domaine départemental et « Il Comandante » l'énigmatique serveur de maçon, ex-officier de l'armée italienne : ce récit, M. Paul R... avait cru devoir le faire précéder de quelques renseignements spéciaux un peu arides, peut-être, mais appelés à le rendre plus compréhensible.

Au jour de l'inspection, quatre vingt-dix ouvriers, presque tous de nationalité étrangère, peuplaient les chantiers de l'école Roudil. Chaque année, en effet, à la fin de l'hiver, quantité d'Italiens, d'Espagnols, de Maltais, terrassiers ou maçons, la plupart, débarquent dans notre belle colonie africaine et vont s'éparpillant des bords de la mer au fond du Tell, du fond du Tell à l'extrémité des Hauts-Plateaux. D'une endurance à toute épreuve, ces gens-là se chargent des plus dures besognes dans des conditions

climatériques auxquelles les Français ne résistent qu'exceptionnellement. Emigrants temporaires, rentrant chez eux quand reviennent les mauvais jours, non moins sobres qu'économes, non moins laborieux que sobres, ils sont irascibles au premier chef, — les Italiens en particulier, — et toujours prêts à sortir de leur poche soit un stylet, soit un revolver à cinq coups constamment chargé.

En dépit d'aussi fâcheuses tendances, pas une seule fois, cependant, depuis deux mois qu'ils fonctionnaient, les chantiers de l'école Roudil n'avaient été le théâtre d'un incident de quelque gravité, pas un seul jour la bonne harmonie n'avait cessé de régner entre gens d'origine si différente ; mais il eut été téméraire, néanmoins, d'affirmer que cette foule cosmopolite ne recelait aucun élément douteux, ne renfermait point par exemple, dans ses rangs, des individus en délicatesse avec la justice de leur pays, et de pauvres diables que les défaillances d'un esprit mal équilibré ou la persistance de la malchance reléguaient au nombre des déclassés.

Parmi les difficultés avec lesquelles il faut compter en Algérie, lorsqu'on bâtit loin des grands centres de population, où l'abondance des ressources de toute espèce facilite le choix des voies et moyens d'exécution, il n'en est pas de plus sérieuse que celle qui consiste dans l'impossibilité de procéder à un recrutement d'ouvriers tout ensemble habiles et foncièrement honnêtes. A Ben-Chicao, dans l'intérieur des terres, en plein pays de montagnes, cette difficulté s'étant fatalement présentée, n'avait été qu'imparfaitement résolue. Les deux associés adjudicataires des travaux de l'école Roudil, Jaty Loubignac, un limousin, ancien piqueur de l'administration des ponts et chaussées, et Frantz Walter, un alsacien émigré, maître-menuisier à Berronaghia, avaient bien embauché aussi soigneusement que possible les maçons, les forgerons, les charpentiers, tous les ouvriers de corps d'état en un mot ; mais contraints par la nécessité de prendre de toutes mains les aides et les terrassiers, la plèbe laborieuse, ils n'avaient exigé qu'accidentellement de ces derniers la production de passe-ports, permis de séjour, certificats d'identité et de moralité, s'en fiant, pour la bonne marche des travaux et le maintien de l'ordre sur les chantiers à leur surveillance personnelle, et à l'énergie comme à la prudence bien connues de leur *alter ego* le père Chalette.

A l'exception d'une infime minorité, dont le casier judiciaire n'offrait probablement pas la blancheur immaculée de l'hermine, les Espagnols et les Maltais ne prêtaient guère le flanc à la critique : quand aux Italiens, plaisamment appelés par le père Cha-

lette, dans son langage sabir « mangiamacaroni », le jovial sur veillant les tenait en général sous l'œil, attendu qu'étant les plu nombreux, ils étaient aussi les plus mélangés; une demi-douzain d'entre eux n'étaient pas. en effet, à l'abri de tous reproches notamment un certain Giuseppe Ruffini, — ainsi se nommait-il, l'en croire — dont la tempérance n'était pas la qualité dominante et qu'on prétendait avoir appartenu à l'Église, à quel titre? On ef été, sans doute, fort empêché de le dire, bien que son visag glabre, sa parole mielleuse, ses gestes onctueux, sa démarche gli sante parussent, jusqu'à un certain point, justifier pareille allégatio

Mais la physionomie la plus curieuse du groupe italique, c'étai sans contredit « Il Comandante Taddéo », par abréviation « Comandante » car on avait l'habitude de désigner le personnag sous ce qualificatif militaire, en omettant son prénom, vrai o faux, son nom de famille demeurant ignoré de tout le mond dans ses entours.

A première vue, on ne savait trop quel âge assigner au comma dant : on admettait généralement qu'il avait dépassé la quara taine. Ses cheveux rares, son visage légèrement couperosé, s paupières fripées, la patte d'oie qui s'irradiait à ses tempes po vaient bien donner le change sur son âge réel : un examen atten remettait vite les choses au point; cette tête d'un dessin tr ferme, malgré tout, qu'il tenait ordinairement baissée sur la p trine, mais qu'il relevait par instants avec un air d'indicib fierté, ces yeux d'un noir de jais traversés de flammes fugitive ces sourcils barrés qui se contractaient sous l'empire d'un voulo brutal, cette bouche dédaigneuse, meublée de toutes ses dents, d dents aiguës d'un blanc nacré, dénonçaient une virilité enco débordante qui ne pouvait appartenir qu'à un homme de trent cinq ou trente-six ans au plus.

Taddéo était grand et large d'épaules; ses reins, cambrés, la saient le buste porter librement sur les hanches, dont le jeu nat rel, quand il marchait, s'accompagnait d'un dandinement ass fréquent chez les officiers d'infanterie de son pays d'origine; s mains, grâce à des soins méticuleux, restaient blanches, en dé des besognes grossières auxquelles elles étaient quotidienneme assujéties; en somme, cet extérieur ne manquait pas d'une certai distinction, et l'on comprenait qu' « Il Comandante » attirât l regards au passage, même sous les vêtements de travail qui dép ciaient fortement ses avantages physiques.

Par contre, ce que l'on savait de lui, pour manquer de pré sion, n'était rien de moins qu'édifiant : de quelques indiscrétio

imputables à Giuseppe Ruffini, le compagnon habituel de ses caravanes, lequel semblait un peu mieux renseigné à ce sujet que le commun des mortels, comme aussi de certaines confidences qui lui étaient échappées à lui-même, dans les moments assez fréquents, hélas ! où il laissait sa raison au fond d'un verre, on était parvenu à connaître peu ou prou ses antécédents ou, du moins, à reconstituer, pour l'en gratifier bénévolement, un passé dans lequel les probabilités, sinon les hypothèses, tenaient une large place. Au surplus, l'histoire de Taddéo, telle qu'on la racontait, le soir, à voix basse, autour des bivouacs, ressemblait par plus d'un point à celle de tous les officiers, en quelque pays que ce soit, qui débutent au régiment en faisant des sottises, continuent en commettant des fautes et finissent bien souvent en portant des atteintes plus ou moins graves à l'honneur. Fils de famille, sorti d'une Ecole militaire, Taddéo, passionné pour les femmes et pour le jeu, avait tout de suite mené une vie de dissipation que le chiffre élevé de sa fortune personnelle lui avait, d'ailleurs, permis de prolonger plusieurs années durant. Une heure sonna, pourtant, où, ayant lassé tous les siens par ses exigences, harcelé par une meute de créanciers qu'il leurrait depuis longtemps de belles promesses, il ne se soutint plus que par des prodiges d'habileté : c'est à ce moment même qu'un événement tragique consomma sa perte. Les relations coupables qu'il entretenait avec la femme d'un de ses supérieurs hiérarchiques ayant été découvertes, et un échange de voies de fait s'en étant suivi, une rencontre était devenue inévitable dont le résultat avait été fatal au mari outragé.

Mis, d'abord, en congé de réforme, bientôt après rayé des contrôles de l'armée, Taddéo se trouva en quelque sorte jeté à la rue. Repoussé par sa famille, tenu à l'écart par ses anciens camarades de régiment, sans ressource aucune et plus vicieux que jamais, il recourut à des expédients de mauvais aloi, tant et si bien qu'un beau jour mêlé à un scandale dont le retentissement énorme avait nécessité l'intervention de la justice, il dut s'expatrier. L'Algérie fut le lieu d'exil qu'il choisit. A Bône, où il débarqua, sans profession et sans le sou, ne parlant pas français et dépourvu de références, forcé pour vivre de recourir à des besognes grossières, il tomba, petit à petit dans les bas-fonds de la misère. Le printemps venu, il se décida à suivre, en qualité de serveur de maçon, une équipe de Calabrais qui se rendait dans l'intérieur des terres. Alors avait commencé, à travers l'Algérie, cette existence nomade, coupée de débauches, qui durait depuis de longs mois, au cours de laquelle il s'était lié avec Giuseppe Ruffini, affligé comme lui

d'un passé peu recommandable, et qui l'avait conduit, en derni
lieu, à Ben-Chicao.

A Ben-Chicao, « il comandante » Taddéo — la fantaisie imagin
tive de ses compatriotes l'avait bombardé « commandant » —
Giuseppe Ruffiini, « il sacerdote, » le prêtre, comme on se plais
à l'appeler, un peu ironiquement à la vérité, vivaient ensembl
sous le même toit, se donnant de garde de déroger à leurs vieill
habitudes, et Dieu sait si ces habitudes valaient d'être citées
exemple à leur prochain.

Ils s'acquittaient, du reste, d'une façon satisfaisante de le
tâche quotidienne et témoignaient, à l'Ecole, d'une sobriété re
tive, se bornant à faire trois visites par jour, le matin avant déje
ner, l'après-midi au « casse-croûte, » le soir après la clôture d
travaux, à la cantine de Jaty Loubignac, où ils courtisaient «
fée verte. »

Mais, en revanche, chaque samedi soir de quinzaine — jour
paie, — rasés de frais, convenablement vêtus, la poche garnie,
désertaient le campement et filaient d'un pied léger vers Méd
précédant de quelques heures leurs compatriotes qui ne ma
quaient jamais, eux aussi, de se rendre tous les quinze jours
chef-lieu d'arrondissement, mais pour y déposer, chez le Receve
des Finances, à destination du pays natal, la plus grande par
du fruit de leur travail.

D'ordinaire, Giuseppe et Taddéo rentraient le dimanche soi
l'Ecole — le gousset vide, bien entendu — repus de toutes
jouissances vulgaires que la petite ville mettait à leur dispositi
Parfois, cependant, il arrivait que les deux compères se laissai
aller à tirer une bordée, notamment lorsque la chance les av
favorisés à la *mora*, le jeu célèbre des lazzaroni, où ils étaient l
et l'autre passés maîtres. Alors, les cabarets borgnes et les m
sons mal famées retentissaient du bruit de leurs exploits : ils f
saient la fête jusqu'à épuisement de « boudjous » et ne repara
saient à Ben-Chicao que deux et, même, trois jours plus tard.
devine quel accueil leur était réservé par Jaty Loubignac et
père Chalette ! La menace d'un renvoi immédiat à la procha
escapade était, la plupart du temps, le dernier mot de l'accès
colère auquel s'emportaient l'entrepreneur et le surveillant : p
menace, d'ailleurs, car, expulser les deux coupables, eût été
priver en pleine saison de deux paires de bras robustes, événtu
lité plutôt fâcheuse en présence des réclamations du directeur
de l'architecte toujours prêts à se plaindre de l'insuffisance de
main-d'œuvre.

Ce fut précisément un jour que les deux bons apôtres rentraient à Ben-Chicao après une absence de quarante-huit heures, que se produisit l'incident, cause première du grave conflit qui avait éclaté entre l'ex-officier de l'armée italienne et le gardien des vignes du domaine départemental.

III

Ce jour-là, après avoir fait la grasse matinée et s'être lestés, au prix de leur dernier écu, d'un plantureux déjeuner largement arrosé de vin blanc du Nador, un cru très estimé du pays, Taddéo et Giuseppe Ruffini, *arcades ambo*, s'étaient enfin décidés à quitter Médéah pour rentrer à l'école Roudil. Ils marchaient depuis une heure et demie et venaient de dépasser le village des Hassen ben Ali, lorsque tout à coup, à l'un des innombrables tournants de la route, ils avisèrent, à cinquante pas devant eux,, allant dans le même sens, un groupe de deux femmes indigènes et d'une mule. Des deux femmes, l'une, assise sur la bête, face à gauche, les jambes ballantes, les mains croisées sur les genoux, un petit paquet en travers de la barde, s'abandonnait à la molle cadence réglée au pas de sa compagne, laquelle, assez piètrement vêtue, nu-pieds dans la poussière, tirait à force sur un méchant bridon et s'acquittait en conscience de son office de conducteur. Toutes les deux étaient voilées comme il sied à de fidèles sectatrices de l'Islam.

Il ne fut pas difficile à Taddéo et à son camarade de deviner de prime abord que la *moukère* qui prenait ses aises sur le siège ambulant devait s'épanouir dans tout l'éclat d'une jeunesse florissante, tandis que celle qui conduisait pédestrement par la bride l'animal aux longues oreilles connaissait déjà le poids des ans. La jeune femme se drapait, non sans grâce, dans une sorte de peignoir, un *haïk* en cotonnade blanche, qui laissait passer par en bas, avec l'extrémité de pantalons bouffants serrés à la cheville, le bout de deux pieds menus chaussés de mignonnes babouches étincelantes de paillons ; autour de son cou s'enroulait un collier en verre de couleur; des pendeloques et des bracelets en argent complétaient sa parure. Tout en haut de la pièce de batiste qui lui couvrait les deux tiers du visage apparaissait, de chaque côté de la racine du nez, deux grands yeux bruns, à la prunelle humide, cernés de koboul, et un petit front bombé pointillé de tatouages bleuâtres; enfin, sur sa tête s'étalait un édifice compliqué, foulards multicolores et tresse de laine destinées à grossir le volume des cheveux.

A peine « Il Comandante » et « Il Sacerdote » eurent-ils rejoint les deux femmes, que le premier, ôtant le large chapeau de paille qui protégeait sa tête contre les rayons ardents du soleil, et s'adressant à l'indolente cavalière, s'écria :

— Salut, ma jolie *moukère*... car, le ciel m'en est témoin, vous êtes jolie ! le peu que l'on voit de votre visage ne laisse aucun doute à cet égard !

L'interpellée n'eut garde de répondre, et pour cause : elle n'avait pas compris un traître mot du compliment emphatique qu'on venait de lui décocher à brûle-pourpoint en un jargon où se confondaient l'italien, le français et un arabe de fantaisie. Mais, tandis que la jeune femme restait impassible, sa compagne, qui n'avait pas davantage compris, se retourna tout d'une pièce, au seul bruit d'une voix étrangère. Quoi ! *un roumi* se permettait d'interpeller une *moukère* qu'il ne connaissait pas et qui ne lui avait pas adressé la parole... Quelle abomination !

— Balek ! fit-elle sèchement.

Et, comme Taddéo ricanait sans vergogne.

— Fissa ! ajouta-t-elle avec impatience.

Mais, l'Italien ne cessant de ricaner, elle le menaça du poing, et cria coup sur coup :

— *Ro ! Ro !*

Balek, *Fissa*, *Ro*, trois expressions ayant en soi la même signification, « Retirez-vous ! » mais qui prennent, selon l'accent qu'on leur imprime en les prononçant, le caractère d'une invitation polie ou d'une injonction cassante.

— La paix, sorcière ! répliqua rudement « Il Comandante. » Ni tes criailleries, ni tes menaces ne m'empêcheront d'en faire à mon caprice... Ce n'est pas pour tes beaux yeux, sache-le, que mon camarade et moi t'honorons de notre compagnie !

— Pour ça, non ! insista Giuseppe, que les mines effarées de la duègne amusaient au possible.

Frémissante de colère, celle-ci regardait autour d'elle, dans l'espérance de voir quelque passant la secourir ; malheureusement, comme un fait exprès, la route de Laghouat, si fréquentée à toute heure du jour et de nuit, était en ce moment, hors les deux partis en présence, absolument déserte. Force lui fut donc de faire contre fortune bon cœur et de poursuivre sa route ; néanmoins tout en pressant le pas, on l'entendait qui ronchonnait et proférait à l'adresse des effrontés *roumis* des injures dont le vocabulaire des arabes de basse condition est richement doté :

— Kelph ! Halleuf ! Youdi ! Chien ! Porc !

Quant à sa compagne, dont la mine affriolante et l'élégante tournure avaient déchaîné cet orageux débat, elle continuait à se prélasser sur sa paisible monture et ne semblait pas autrement s'inquiéter de ce qui se disait autour d'elle ; le regard de ses grands yeux bruns allait se posant alternativement, sans crainte comme sans embarras, sur les deux hommes dont l'attitude admirative à son endroit ne pouvait, en dépit de tout, que flatter sa vanité de jeune et jolie femme.

Taddéo toujours gouaillant, la duègne toujours marmonnant, on était parvenu au 13e kilomètre. Or, à ce point de la route, à main droite, s'ouvre un chemin rural qui longe la voie ferrée et, par la traverse de Bassour, aboutit à l'École Roudil. En l'apercevant, la vieille femme ne put retenir un soupir de soulagement ; d'un coup sur la bride, elle força la mule à obliquer dans cette direction, tandis qu'elle lui criait à plein gosier :

— Euch ! va !

En même temps, c'est-à-dire à l'instant précis où l'animal s'engageait dans le chemin, elle se retourna à demi pour jouir, sans doute de la déconvenue de ces deux mécréants à qui elle se faisait une joie de fausser compagnie. Mais, que devint-elle, lorsqu'elle vit ces mêmes mécréants imiter de la façon la plus naturelle son mouvement de conversion et abandonnant la route nationale, s'engager à leur tour dans le chemin rural ! Rageusement, elle s'arrêta court, découvrit son visage et, les traits convulsés par une grimace hideuse, tira la langue, en signe de mépris, aux deux impertinents *roumis*.

A cette vue, « Il Comandante » et « Il Sacerdote » pouffèrent de rire.

— *O Cieli ! c'è una scimmia !* O Ciel ! c'est une guenon ! s'écria ce dernier dans sa langue maternelle.

— *Si, una vera scimmia !* Oui, une vrai guenon, renchérit « Il Comandante » en se tenant les côtes : elle est encore plus vieille et plus laide que je ne l'imaginais !

En réalité, *la moukère* n'était ni aussi âgée, ni aussi repoussante d'aspect que, par moquerie, voulaient bien le dire les deux italiens ; les traits flétris de son visage dénonçaient simplement cette déchéance physique qui atteint prématurément la femme arabe mariée, d'ordinaire trop jeune, et soumise à des influences climatériques et économiques, on ne peut plus déprimantes.

Le chemin rural que suivait la caravane, d'une longueur d'environ deux kilomètres et demi, mérite à coup sûr le qualificatif de « malaisé. » Le moins du monde entretenu, de fort rudes

montées et des déclivités fort raides le rendent absolument impropres à la circulation des véhicules; il n'est, du reste, fréquenté que par un petit nombre d'arabes, cavaliers ou piétons, dont les *aouchs* et *les gourbis* s'élèvent clairsemés, dans ces parages. La température exaspérée, ce jour-là, d'un après-midi exceptionnellement chaud, rendant le trajet encore plus difficile que d'habitude, la vieille suait, s'épongeait à l'aide d'un pan de la pièce de calicot qui l'enserrait de la tête aux pieds, tandis que le Commandant et Giuseppe Ruffini, de leur côté, soufflaient bruyamment; tant y a, qu'à un moment donné, le premier, s'approchant au plus près de la mule, dans le but de s'aider un peu, posa sa main droite sur la croupe de l'animal, puis, tout en marchant, se mit à faire le joli cœur et à débiter de fades compliments à la jeune femme.

— Carina, roucoulait-il à mi-voix, je vous connais à peine et déjà je vous adore! Fleur de mon âme, étoile de mes yeux, écartez le voile qui dérobe à ma vue votre céleste visage! Qu'un seul mot de vous m'apprenne que ma dévotion à votre personne ne vous laisse pas indifférente !

Les inflexions caressantes de la voix, la langueur du regard ne permettaient pas à la « carina » de se méprendre un seul instant sur la tendre signification des propos que lui tenait l'étranger, mais, loin de se courroucer, elle écoutait en silence et l'on devinait qu'un sourire, ironique ou bienveillant, *chi lo sa!* se jouait sur ses lèvres; si bien que Taddéo, non moins excité par le vin capiteux du Nador que par les rayons enflammés du soleil, s'enhardit jusqu'à saisir le poignet de la charmante créature dont l'attitude passive lui semblait être un consentement aux entreprises de son humeur aventureuse. La *moukère*, aussitôt, de pousser un cri de biche effarouchée auquel répondit, comme un écho, une furieuse exclamation de sa compagne; lâchant la bride de la mule, la duègne bondit au milieu du chemin, se baissa, ramassa une grosse pierre et, avec une vigueur qu'on n'eût pas attendue d'une personne de son sexe, la lança à la tête de l'imprudent *roumi* dont le contact impur venait de souiller une vraie croyante. Mais, ayant vu le geste, et s'étant méfié, Taddéo évita le projectile qui alla frapper « Il Sacerdote » au sommet de l'épaule gauche.

— *Sangue d'il Christo!* cria celui-ci, furieux : « *la vecchia maschera m'ha accappato !* » Sang du Christ! la vieille masquée m'a assommé!

Assommé! Au vrai, Giuseppe Ruffini n'avait pas grand mal, une simple contusion ; mais, cette contusion lui parut être un

avertissement opportun dont sa pusillanimité s'empressa de tirer parti.

— Assez d'imprudence comme cela, Taddéo! dit-il, en s'approchant du Commandant, tout en frottant son épaule endolorie. Rappelez-vous que l'*aouch* qu'on aperçoit à cent pas d'ici, et devant lequel nous sommes obligés de passer, est la propriété de Bab Ali, le riche marchand d'étoffes de Médéah, qu'il est habité par plusieurs *khramès* ou domestiques agricoles, et que les vociférations de cette mégère, aussi méchante qu'une vipère, risquent fort d'attirer lesdits *khramès* de notre côté : Nous aurions là une désagréable affaire sur les bras. C'est pourquoi, le plus sage, à mon avis, est de laisser la *moukère* prendre un peu d'avance ; rien ne nous presse maintenant ; nous avons perdu beaucoup de temps en route, et il faut renoncer à l'espoir de nous mettre au travail en arrivant à l'école.

Ces raisons étaient trop bien déduites pour n'être pas accueillies favorablement.

— Soit ! repartit Taddéo, faisons halte, mais quelques minutes seulement ; je tiens à savoir où nichent ces deux oiselles, de plumage si différent, dont l'une est sûrement une chouette.

Sur quoi, les deux italiens, s'arrêtant, attendirent pour se remettre en route que la caravane, objet de leurs préoccupations, eût dépassé la ferme de Bab Ali. L'attente, au surplus, ne fut pas de longue durée, et lorsqu'enfin, après quelques rapides enjambées, ils aperçurent, de nouveau les deux voyageuses flanquées de leur mule, le trio, arrivé sur le plateau d'el bled Bassour, venait d'abandonner le chemin qu'il avait suivi jusque-là ; il descendait le long d'un raidillon, dans la direction de la voie ferrée, probablement à destination des *gourbis* qui l'avoisinent et auxquels donne accès, en cet endroit, un passage à niveau.

Taddéo et « Il Sacerdote » hasardèrent encore une dizaine de pas, mais sans dépasser les limites du plateau, en marge duquel ils stationnèrent un moment.

Soudain, « Il Comandante » poussa une bruyante exclamation.

— *Guarda, Guiseppe !... guarda !* Regarde, Joseph !... regarde ! fit-il.

Etait-ce la brise, venue par la vallée, qui avait soulevé le voile derrière lequel se dissimulaient en partie, les traits de la cavalière, ou bien le voile s'était-il soulevé de par la volonté de la cavalière elle-même obéissant à un de ces mouvements de coquetterie si naturel chez les femmes qui n'ont rien à perdre à montrer

délibérément leur visage ? Toujours est-il que, la frêle pièce de batiste écartée, le visage de l'inconnue était apparu dans toute la grâce de son ovale allongé, un visage jeune, aux lignes exquises, beau de tout le resplendissement de cette beauté d'Orient chaude et lumineuse, qui enflamme l'imagination et enfièvre les sens des mortels assez heureux pour la contempler librement en pleine lumière ! Ce ne fut, du reste, qu'un éclair traversant un ciel d'orage, car la belle *moukère*, ayant rajusté son masque d'étoffe aussi vite qu'il avait été déplacé, s'était détournée, comme pour se dérober à une curiosité gênante ; mais, si rapide qu'il eût été, cet éclair avait suffi pour révéler à Taddéo le mystère qu'il brûlait de connaître, et jeter le trouble dans son âme passionnée.

— *Santissima Madona* ! proféra-t-il en hochant la tête, en proie à une vive émotion : Jamais, non, jamais, jusqu'ici, pareille perfection ne parut sous la cape du ciel !... Quelle merveille !... Qu'en dites-vous, ami Giuseppe ?

— Ce que j'en dis, ami Taddéo ? répliqua « Il Sacerdote » avec un gros rire : que vous serez toujours le même, toujours fou ! vous flambez comme une allumette à la première frimousse passable que vous croisez par hasard en chemin... Allons, retirons-nous, ajouta-t-il en passant son bras sous celui de son camarade ; nous n'avons plus rien à faire ici, puisque aussi bien vous savez maintenant où niche l'oiseau rare dont vous êtes, déjà, ce me semble, aux trois quarts énamouré.

La jeune femme, en effet, après avoir mis pied à terre, venait de pénétrer dans une des habitations d'indigène situées en arrière du ravin de Tchoucouch, à brève distance de *l'aouch* d'Ahmed ben Bassour.

Antonin MULÉ.

MATHILDE WESENDONCK

&

TRISTAN & YSEULT

« *J'estime les hommes d'après ce qu'ils sont pour Wagner.* »

LISZT.

L'avènement officiel du plus wagnérien des opéras de Wagner sur la scène de l'Académie Nationale a été l'occasion d'un autre avènement: celui de Mathilde Wesendonck dans le chœur des grandes amoureuses. Les Béatrice, les Laure ont désormais une nouvelle sœur : celle qui fut la Muse du grand Richard entre tout d'un coup dans l'immortalité. Édouard Schuré, le doyen des wagnériens français, l'initiateur parmi nous du drame musical, a publié, sous le titre de *Genèse de Tristan*, la passionnante histoire d'amour d'où sortit l'incomparable duo d'amour, auprès duquel il n'y a que fades romances et roucoulades d'opérette.

Il faut bien le dire, par pitié pour les snobs, que l'interprétation assagie peut tromper, *Tristan et Yseult*, qui aurait rendu fous les spectateurs de *Tannhauser*, est une œuvre démoniaque, où la poésie et la musique s'émulent vers un paroxysme tel, que la mort, devenue le seul havre de l'amour, on se trouve au milieu d'un perpétuel et double sanglot de désir et de souffrance.

On a souvent raisonné sur l'art vécu : je ne crois pas qu'on ait jamais été en présence d'un cas aussi caractéristique. En empruntant à Édouard Schuré le récit de la réalité, on assiste à la genèse du chef-d'œuvre.

Otto Wesendonck, représentant de soieries new-yorkaises : *Le roi Marke*.

Mathilde Wesendonck, fille d'un conseiller royal de commerce, élevée à Dusseldorff, et femme d'Otto : *Yseult*.

Wagner, ex-chef d'orchestre au théâtre de Dresde, sous le coup d'un mandat d'arrêt pour sa part à l'insurrection de mai, 36 ans: *Tristan*.

Élisa Wille : *Brangœne*.

Mme Minna Wagner, actrice du théâtre de Riga, épousée en 1839 : *Melot*.

La scène se passe à Zurich, en 1853. Cette ville servait de refuge aux exilés de la révolution de 1849.

Schuré donne un billet du 16 mars 1854 assez curieux, si on se souvient de ce que Wagner a écrit sur la courtisanerie de Jean Racine :

Homère s'est glissé en tapinois hors de ma bibliothèque. Je lui ai demandé : Où vas-tu ? Il m'a dit : Féliciter Otto Wesendonck à son jour de naissance. Je lui ai répondu : Fais-le avec moi.

Yseult, dans le poème, a trouvé Tristan blessé; elle l'a soigné et guéri. Mathilde Wesendonck obtint de son mari une maison avec un jardin et y installe Wagner, à la fin de 1857. De sa table de travail, le maître voyait le lac et les Alpes.

Le poème de Tristan, écrit en 1857, fut choisi certainement pour exprimer l'état ardent et douloureux de ces deux âmes qui avaient bu le philtre d'amour.

Mme Minna Wagner trouva une lettre et fit une scène à Yseult-Wesendonck; elle joua le rôle de Melot: elle dénonça les amants. Wagner quitta en même temps l' « Asile » et Minna. Il ne pardonna jamais à sa femme la ruine de son bonheur. Le 22 août 1858, le maître prit seul la route de Venise. J'emprunte à la traduction d'Édouard Schuré quelques phrases d'une lettre de Wagner du 1er janvier 1859, à Mathilde Wesendonck :

Ne les regrette pas, ces caresses, dont tu as paré ma pauvre vie... Cette rosée de joie vivifiante et transfiguratrice devait tomber une fois sur le sol ingrat de ma vie terrestre. Maintenant, je suis ennobli : j'ai reçu mon titre de chevalier. Sur ton cœur, dans tes yeux, par tes lèvres, j'ai été délivré du monde. Chaque parcelle de moi est libre et noble... Ces fleurs que tu as cueillies pour moi sur ton cœur, ce n'étaient pas des gerbes de vie terrestre : C'est le parfum des fleurs surnaturelles d'une mort divine, d'une vie éternelle... Non, non, ne te repens pas, tes caresses d'amour sont la couronne de ma vie, les roses de joie qui ont fleuri ma couronne d'épines. Me voilà fier et heureux ! Plus un souhait, plus un désir. Jouissance conscience suprême et force pourtant, force de braver toutes les tempêtes de la vie. Non, non, ne te repens pas.

« Ne croit-on pas entendre les harmonies mystiques et passionnées du deuxième acte de Tristan », dit l'auteur du *Théatre de l'Ame*.

De Venise, Wagner écrivait toujours à Mathilde, mais celle-ci ne lui répondait que dans ses lettres à Brangœne (Mlle Eliza Ville). Les cent cinquante lettres de Wagner à Madame Wesendonck contiennent un journal, un mémorandum que Tristan écrivit, au jour le jour, pour Yseult, et qui constitue le plus passionnant commentaire du poëme dramatique. L'auteur juge ainsi son deuxième acte : « Le plus intense

feu de vie y jaillit en une telle flamme, que j'en fus brûlé, consumé. Quand le feu s'adoucit sur la fin de l'acte, quand la douce clarté d'une mort transfigurée se met à luire, à travers le brasier, je devins plus tranquille ».

A Lucerne, Wagner orchestra le troisième acte. Cinq ans après, Louis II montait sur le trône de Bavière, et Madame Hans de Bulow, fascinée par l'enthousiasme du roi, par l'enthousiasme de son époux, par l'enthousiasme de son père, s'enthousiasma à son tour ; alors commença son règne de margrave de Bayreuth. Personne n'a touché d'une main plus délicate et plus courageuse à la vie intime du Titan que l'auteur du *Drame Musical*, ce bel ouvrage qui fonda l'esthétique du wagnérisme. Le parallèle entre Casima Liszt et Mathilde Wesendonck est un admirable morceau de psychologie : il ne manque à ce tableau qu'une étude sur la Schrœder-Devrient, qui fut l'actrice idéale, la Segond Weber du Maître.

Quelle différence entre la Sand, de Pagello, que nous a peinte et commentée Paul Mariéton, et cette Mathilde Wesendonck, « la Muse et la Madone ».

Certes, l'amour de Senta, l'amour d'Elisabeth, l'amour d'Elsa et celui de Sieglinde vibrent de suaves et profondes harmonies. Mais l'amour d'Yseult rougeoie comme un brasier et se tord comme une flamme. Les thèmes de l'Irlandaise sont positifs et mâles ; elle est l'homme, elle veut, elle ose verser le philtre, elle ose le rendez-vous. Tristan chante la partie féminine et passive : il cède sans cesse à son amante. aussi épris, mais sans audace. Ici, le poème ne suit pas l'histoire Madame Wesendonck assista sans un reproche au triomphe de Madame de Bulow, elle se contenta d'ordonner, dans son testament, la publication des lettres de Wagner avec le journal de Venise.

«D'avoir créé *Tristan*, je te le dois en toute éternité» a écrit Wagner à Mathilde et cela suffit pour que la Dame de Zurich devienne la grande Béatrice du XIXe siècle, la femme auréolée du nimbre le plus fulgurant qui ait jamais allumé son disque d'or derrière une tête.

Edouard Schuré vient de nous donner un poème où Léonard parle où la Joconde vit, et cette grande figure silencieuse de l'Yseult réelle ne ressemble-t-elle pas dans sa pénombre à une Joconde de la passion? Les accents les plus sublimes que le cœur ait jamais entendus sont sortis du cœur de Wagner excité, extasié par le cœur de Mathilde Wesendonck. Elle a été la Muse vraiment dyonisiaque, la verseuse de la volupté et de la douleur qui a inspiré non pas le plus beau chant d'amour mais l'unique chant d'Amour de la musique.

Ni Palestrina, ni Bach, ni Beethoven n'ont été égalé par Wagner en majesté, en puissance et en réalité surnaturelle : ce sont les Dieux, Wagner est Lucifer, le mot appartient, je crois, à Schuré.

La torche du second acte éteint par son éclat toutes les autres voix qui parleront d'amour comme la lune noie dans sa clarté les lucioles.

Ici, nous possédons l'art wagnérien dans sa plénitude. « Désirer et mourir ; mourir et désirer. »

Les derniers quatuors de Beethoven nous avaient déjà dit cela, mais par instants, incidemment. *Tristan et Yseult* passent et meurent dans un vertige affreusement douloureux.

Après la mort d'Yseult où la vague panthéiste vient plus profonde et plus forte que celle du Rhin dans le crépuscule, noyer la douleur dans un nirvana énigmatique, après la finale de transfiguration, il n'y avait plus rien à créer, que *Parsifal*.

Il faut avoir entendu la voix des anges chanter « Rédemption au Rédempteur » ponr mesurer l'envergure prodigieuse du génie qui a su faire renaître Yseult en Koundry et Tristan en Parsifal.

L'œuvre de Bayreuth pourrait périr sans que l'esprit humain désespéra de réentendre un Tannhauser, un Lohengrin, un Siegfried. Mais les deux sentiments fondamentaux de l'humanité, l'Amour et la Charité, n'ont été exprimés qu'une fois.

Tristan et *Yseult*, c'est la partition de l'amour; et auprès d'elle, il n'y a que chansons, amourettes et galanterie.

PÉLADAN.

UN CONTE DU XVᵉ SIÈCLE

« Conte du Jour de l'An »

J'ai découvert, dans un vieux bahut, acheté à une vente, un manuscrit du xvᵉ, écrit en caractères gothiques. Ce manuscrit, d'après l'épître dédicatoire : « A dame Anne de Pontual pour faire issir d'elle sa grande mélancolie » est l'œuvre d'un certain Jacques, curé de Foin, près Pontual. Ce village de Foin a disparu depuis longtemps, car mes plus minutieuses recherches ne m'ont point permis d'en établir l'existence proche ou éloignée. Il existe bien des ruines d'un château de Pontual, en Bretagne, dans les environs de Saint-Malo. Mais, est-ce de ce Pontual qu'il s'agit, est-ce d'un autre ? Voilà ce que je ne puis dire.

Ce manuscrit du curé Jacques ne contient que des contes ou des *fabliaux*, mais pris ici dans le sens plus moderne de fables ; ce qui en forme l'originalité, l'étrangeté même, c'est qu'il n'est point question dans cette œuvre datant du xvᵉ siècle, comme dans toutes celles qui lui sont contemporaines, soit de combats de géants, soit des hauts faits d'un chevalier. Et, ce n'est point non plus un livre religieux farci de légendes tranquillement copiées dans la Bible. L'œuvre de Jacques, curé de Foin, est d'un éclectisme extraordinaire pour l'époque, car, à côté du fabliau de « la Soubris et du Veau » (qui n'est autre que la Grenouille et le Bœuf, de Lafontaine), l'on trouve la terrible histoire de Noirot, « le Beuveur » qui n'est qu'un petit récit léger des mésaventures d'un ivrogne. On y trouve aussi la curieuse histoire où il est prouvé que c'est faussement que c'est à Pâques que les œufs sont rouges. C'est cette dernière légende que je vais donner ici. J'espère qu'elle plaira par sa naïveté et aussi par l'amusante trouvaille d'imagination qu'elle renferme.

Je ne me suis appliqué en transcrivant cette légende qu'à rajeunir l'orthographe de quelques mots, orthographe si différente de la nôtre, que ces mots devenaient incompréhensibles. Ainsi, j'espère

que le style, tout en gardant son parfum « XVe siècle » sera aussi facile à suivre pour le lecteur, que le texte d'un roman moderne.

A cette tâche aisée, s'est bornée ma collaboration.

Où il est dict que c'est faussement que les œufs sont rouges à Pâques

En cestui tems, Ièsus, nostre Seigneur, n'estoit encore qu'enfantelet, d'âge vieux d'environ quatre ans. Sa douce Vierge de mère, de dix huit années estoit vieille, et, Dieu le Père, qui a sagesse profonde, avoit donné, à la mère comme au fils, âmes d'enfants, car savait bien qu'âme d'enfant est seule âme vraiment pure.

Or donc, cestui jour, n'estions encore, Madame, que soubçons embrionnaires dans la nature, et aussi l'estoient nos pères, et les pères d'iceux, et les pères de nos pères, en cestui temps, qui loin est de mille et cinq centaines d'années, Ièsus, estendu sur son benoist petit ventre, resgardoit, dans le jardin de la chaumine de Ioseph, une araisgnée velue et tordue, qui, boutée au coin de sa toile, guesttait une mouche, toute menue qui ne pouvait soy issir des fils qui engluaient ses pattes.

Et notre tout petit Seigneur estoit moult embarrassé et contrainct. Quoi ! disoit-il en lui-même, voilà bestiole ailée qui va ici périr; je la veux délivrer. Et prenoit brin d'herbe pour tollir la toile. Mais s'arrestoit et pensait : si oste la mouche, mourra de faim l'araignée. Et si mouche s'est prise, c'est qu'ainsi fut volonté de Dieu. Mais comme estoit jolie, la mouche désobéit à la volonté de Dieu et tollit la toile, arrachant tout le travail de l'araignée et lui ostant son mangier, et aussi avoit désobéi à Dieu. Il devoit en estre puni en déchirant ses beaux bas, comme sera dict plus tard.

Mais dans cestui moment, point encore n'avoit esté châtié, aussi se coucha à l'ombre d'un grand figuier et commença à soy endormir. Mais avant de clore ses yeux, escouta tous les cris et rires qui s'espandoient dans le village, car, le lendemain allait estre la Phase qui est Pasque des Juifs, et qui estoit célebrée comme ressouvenance du départ d'Egypte. Et c'estoit dans les chaumières voisines chants et joyeusetés, chacun en presparant les ragoûts pour le lendemain se gaudissant et soy divertissant.

Et nostre enfantelet de Seigneur, songeoit que Marie, non plus que Ioseph, n'auroient joyeuse Phase, car n'avoient rouge obole. Les beaux présents des roys Mages depuis long-tems estoient engagés chez Iuifs prêteurs de sommes et dicts bancquiers. Il fallait bien soy nourir, soy rester et soy coucher. Et Ièsus s'endormit en

pensant que n'estoit point juste que toujours les riches se réjouissent et que les posvres toujours soyent tristes et marmiteux. Et s'en souvint, car devoit dire un jour : « les premiers seront les derniers ».

Et dans son sommeil il lui parut que l'araisgnée, pour soy venger, venoit se proumener sur son visage. Voulut la chasser d'un revers de sa petite main. Alors entendit rire frais comme est le bruit de l'eau qui issoit entre les pierres. Alors ouvrit les yeux et vit, près de lui assise, à l'ombre du figuier, la tant douce Vierge Marie, qui, d'un brin de folle avoine, se gaudissoit, en manière de jeu badin, à chatouiller le clair visage de Ièsus.

Alors Ièsus, tout riant, jeta ses bras autour du col de Marie, et lui donna un bon baiser. Réjouis-toi, Ièsus, disoit Marie, aurons belle Phase, comme si estions riches. Zacharie le bon marchand de Betsabée a envoyé un sien esclave, dire à Ioseph de venir soy resjouir à sa fête de Phase.

Et Ièsus de battre ses petites mains en manière de contentement, et s'escrier : « Emmènerons Jean ! » et de courir de toute la force de ses jambes d'enfantelet jusqu'au champ voisin où le petit Jean, gardoit les brebis, criant : « Jean, Jean, c'est la Phase ! » Et prenant Jean par la main, s'en fut vers le maistre du troupeau, et lui dit : maistre laisse Jean se venir gauder avec moi à la Phase, et le « Maistre, qui estoit Juif et bon Juif, resfléchit un instant, puis dit : je le veux bien, mais Ioseph le menuisier, me fera, sans que la paye, auge de bois pour que s'abreuvent mes moutons ». « Vère, dict Ièsus, la fera pour l'amour de moi ».

Puis s'en retourneront à la chaumine ou Marie les attendoit.

L'on soupa, et Ièsus et Jean se furent coucher, car Ioseph avoit dict : demain, devant que le soleil soit levé au-dessus de l'horizon, partirons pour Betsabée, car loin est la ville de cinq heures de marche, et, comme est la route peu sûre, voyagerons avec Lévy, et ses esclaves. Lévy va porter à Betsabée œufs et farine pour faire gasteaux de la Phase. Ayant ainsi dict, Ioseph soy coucha, et ronfla si hautement que l'on pouvoit croire à nuages du ciel s'ouvrant avec fracas pour nouveau déluge.

Marie, la tant douce Vierge, lava la belle cotte de fête de Ièsus, afin que fût plus nette que neige, et, comme au matin est frais le temps en Judée, lui prespara de beaux bas blancs pour lui en couvrir ses mignonnes jambes et ses tout petits pieds, dessus les sandales. Puis lassée, s'estendit à son tour. Et, dans la chaumine, s'élève un parfum doux comme fleurs au printemps. C'est le souffle de la Vierge Marie, qui repose.

Avant que parust le lever du jour, Ioseph déjà debout éveill tout le monde, et bientôt, Ièsus, Marie et Jean suivoient Iosepl jusqu'au bout du village, d'où devaient partir Lévy, ses asnes e ses eslaves. Lévy, le mauvais marchand, ne vivoit pas dans l crainte de Dieu, il aimoit l'or, et la maigreur de ses asnes et de se esclaves, monstrait combien il estoit avare. Il reçut duremen Ioseph, lui ordonnant d'aider les esclaves; Ioseph voulut puni cette mauvaiseté d'un revers de poing. Mais songea à la joie d Ièsus et de Marie d'aller vers la fête de Betsabée et aida les escl ves. Et l'on partit vers Betsabée.

Mais bientôt lasse fut Marie, toute menue gracieuse et frêl Alors dict Ièsus de sa petite voix, à Lévy le méchant: « Il est u asne qui point n'a de fardeau, ordonne qu'il serve de monture ma mère ».

« Je ne le veux, respond Lévy, qu'elle marche »! « Tu es mauvai dict Ièsus. Vois : elle ne peut plus soy soutenir de grande fatigue « Je ne m'en soucie, dit Lévy». Et le fils de Marie, pleure de gro ses larmes, et rit méchamment le marchand Juif. Mais ne rit poi longtemps, car voici que tous les asnes s'arrestent, tous ensembl et malgré coups si drus qu'ils en saignent. Lévy est si écarlate grande vie, qu'il paroit que va son laid visage esclater. Sans sou du Juif, Ioseph a pris Marie dans ses bras et la pose sur le d d'un asne, et voici que tous les asnes repartent. Lévy, comr bruste qu'il est, fait elle redescendre, et voici que tous les asn s'arrêtent derechef. Alors doit ceder Lévy, et Marie peut con nuer la route sans lassitude.

Et c'est depuis cestui temps que les asnes sont devenus testı

Nostre tout petit Seigneur, couroit le long du chemin, soy ga dissant avec Jean et se ruant en joyeusetés enfantines. Mais douce Marie a grand peur que la belle cotte de Ièsus soit souill car se roule dans poussière, alors l'appelle, et le gronde. Et Ièsı pour ne la point contrire, vient docilement marcher près l'asne. Mais voyant Jean, qui lui fait grimaces, qui se cac derrière les buissons en faisant mine qu'il ne le pourra attrap il n'y peut tenir et se rue derechef à s'esbaudir.

On approchoit de la ville qui est dite Betsabée.

Mais voilà que Ièsus, en voulant s'échapper de Jean qui le po suit, s'est déchiré un de ses beaux bas blancs, aux épines d' arbre qui pousse seul en Judée et qui est dict cactus, toutes mailles du talon se sont disjointes. Nostre tout petit Seigneur rit plus, mais bien ploure grosses larmes, car songe au déplaisir Marie. Tout marmiteux et boitillant, revient vers l'asne. « O Ièsus

dit la benoiste Vierge en voyant ceste malheur. N'en dict pas plus, mais était tel chagrin dans la façon dont fut dict ce seul mot, que Ièsus sentit son petit cœur tout serré. Marie est sautée à bas de l'asne et tous les asnes derechef s'arrêtent et ne veulent mie avancer, malgré coups si rudes que le sang issoit par place sur leur rusde peau ».

Vitement Marie a osté le bas gasté du petit pied de Ièsus. « Tacheroi de le ravauder », dit-elle. Mais se désole derechef car songe que n'a ni aiguille ni fil. Un esclave a pitié d'elle et lui donne grosse aiguille propre à repasser lanière pour joindre entre eux les morceaux de cuir des bats des asnes. Mais, si la douce Vierge a aiguille, elle n'a point fil. Mais le petit pastre Jean voit sur les buissons longs filaments menus, venus des arbres, et que le vent a pris soin retenir aux épines. En prend plusieurs, les tresse, puis revient à Marie lui donner le fil ainsi obtenu. Et, s'est depuis appelé ce fil : fil de la Vierge. Pourtant, malgré l'aiguille de l'esclave et le fil de la Vierge, point n'est aisé de réparer les bas troués. Il faudroit que Marie puisse mettre dans le talon petite pièce de bois ronde comme font encore les femmes d'aujourd'hui. Essaye avec une pierre, mais n'est point la pierre assez polie.

Et Levy, le mauvais, hurle de grand'ire de se voir ainsi retardé.

Alors Ièsus, s'en va boitillant de son pied nu vers le plus proche panier que portent les asnes, y prend un bel œuf et le rapporte à Marie. La douce Vierge soubrit; elle glisse l'œuf jusqu'au talon et peut ainsi ravauder le bas troué. Mais, dans sa grande hâte, pique soy au doigt. Point n'y fait attention, d'abord, car voici qu'elle a fini, elle retire l'œuf et le tend à Levy. Mais s'estoit piquée cruellement, car l'œuf devient tout rouge du pur sang de la Vierge. Ièsus tout contrit, baise le doigt blessé et voila qu'est fermée la petite blessure. Mais pour l'œuf, en vain Levy le frotte d'une estoffe, il reste rouge.

Alors crie Levy : « M'as gasté un bel œuf, le plus beau de mes œufs, que point n'est son pareil », et disoit ainsi parce qu'étoit bon Juif, et ainsi font encore les marchands Juifs pour faire valoir choses ordinaires : « Me le payera une obole, disoit-il, et n'y gasgne rien, c'est par charité que ne demande qu'une obole ». Or notez que point le dixième valait l'œuf. Mais se nommoit le marchand : Lévy.

Las! ni Ioseph, ni Marie, ni Ièsus et encore moins le petit pastre Jean, n'avoient une obole, aussi se regardoient contrits et navrés. Alors dit Levy : « Vais vous laisser sur le chemin si point ne me payez ».

Pour ceci, cria Ièsus de sa petite voix, tu en as menti, car si restons, resteras aussi, car les asnes point ne partiront.

Levy songea que cela estoit vrai, alors dit : « puisque vous ne me pouvez payer, prendrai le bel habit du fils de Marie ». Il le fit, malgré plours et supplications.

Et Ièsus, tout nud, piteusement se blotissoit dans les bras de Marie.

On arriva à Betsabée et Levy s'arrêta à la place où se tiennent les marchands pour vendre et qui est dit *Marché*. Marie, et aussi Ioseph, et aussi Jean, estoient bien contrits, car ne pouvoient mener nostre tout petit Seigneur tout nud se rejouir chez Zacharie. En vain, disoit Ièsus « allez vous réjouir, vous attendrai en dormant à l'ombre d'un mur et reviendrez me quérir ». Point ne vouloient se séparer de lui. Des larmes pures comme cristal emplissoient les doux yeux de Marie, car songeoit au plaisir perdu par la mauvaiseté d'un marchand Juif. Mais voici que cris de surprise et blasphémements retentissent. Levy a déchargé ses ânes et mis les œufs à terre, or sont tous les œufs rouges comme estoit rouge du sang de Marie l'œuf qui servit pour ravauder le bas de Ièsus.

Et malgré mensonges de Levy, qui dit « qu'œufs rouges sont pondus par mirifiques poules », personne ne veut acheter de ces œufs les disant empoisonnés, et Levy se frappe la poitrine de rage en blasphémant Dieu.

Alors vient près de lui le petit pastre Jean : « Rends à Ièsus ces beaux habits et peut-être que Dieu fera que rouges ne seront plus les œufs ».

Ainsi fit Levy le mauvais Juif, et Ièsus paré de sa belle cotte et chaussé de ses beaux bas, et aussi Marie, toute joyeuse, et aussi Ioseph qui souriait à leur bonheur, et aussi le petit pastre Jean qui dansoit de plaisir, tous les quastre, Ièsus, Marie, Ioseph et Jean se rendirent chez Zacharie pour la rejouissance de la Phase.

Pour Levy, ses œufs étoient bien redevenus blancs, comme avait dit Jean, mais point ne furent achetés pour cela, car les Juifs de Betsabée dirent qu'œufs qui changeoient ainsi étaient œufs possédés de sorcellerie.

Ainsi fut puni Levy.

Et c'est en souvenance de cestui miracle que l'on peint de rouges les œufs à Pasques. Seulement, depuis que Ièsus est nostre Dieu, les chrestiens ont changé l'époque. Ce n'est point à la Pasques qui est fête de la renaissance du Christ que devraient estre rouges les œufs, mais bien le jour de l'ancienne Pasques des Juifs, qui estoit fête du renouveau de l'année.

Théo. BERGERAT.

LE CENTENAIRE DE PÉTRARQUE

Le sixième centenaire de la naissance de Pétrarque du chantre immortel de Laure a été célébré avec éclat à Arezzo, la ville du silence comme l'appelle M. d'Annunzio, où naquit le grand poète toscan, à Avignon et à Paris. Toutes les villes d'Italie ont glorifié la mémoire du poète, qui, dans des vers sublimes, a immortalisé Laure de Neuve.

Pétrarque devait bénéficier lui aussi de l'heureuse réconciliation de la France et de l'Italie.

La célébration de son centenaire a été l'occasion des deux côtés des Alpes d'importantes manifestations de sympathies entre les deux grandes et nobles nations latines, qui marchent aujourd'hui la main dans la main, dans la voie du progrès de la civilisation.

La Ligue Franco-Italienne a profité de la visite des étudiants italiens à Paris pour commémorer à la Sorbonne le grand poète qui a été sans conteste le régénérateur de la grandeur latine, lorsque les Barbares eurent inondé l'Italie et y anéanti la civilisation de l'*Alma mater,* Rome.

Le monde intellectuel tout entier s'est associé à l'hommage que l'Italie et la France ont rendu à Pétrarque, qui, comme l'a dit très bien M. Orlando, ministre de l'Instruction publique d'Italie, a aimé comme tous les latins aiment le chant et l'hymme dédié à la vie vécue en latin. « La perpétuité de son art repose sur la jeunesse perpétuelle du *latin sangue gentile* ». Pétrarque eut le culte de tout ce qui est beau et noble. Le grand poète, a dit M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique qui a présidé à la touchante et belle cérémonie de la Sorbonne, est né de l'autre côté des Alpes, mais il a été « bercé au rythme de la terre de France ». Il appartient donc aux deux nations.

Les grands hommes n'appartiennent pas seulement à leur patrie, mais à l'humanité tout entière, et seuls ils peuvent se dire cosmopolites, ainsi que Socrate se glorifiait de l'être, bien que personnellement il ne soit jamais sorti de l'Attique, autrement que

par son esprit qui s'est répandu et se répand encore aujourd'hui dans le monde. L'âme des grands hommes ne reste pas dans leur patrie seulement, et si pour cette dernière, leurs sentiments sont plus ardents, leur pensée est égale pour toutes les nations civilisées. Leurs œuvres sont traduites dans toutes les langues capables d'exprimer les hautes pensées et les nobles formes de l'art, et ils deviennent en quelque sorte citoyens de chacune des nations qui traduisent leurs œuvres formant ainsi entre les peuples un véritable lien d'amitié et de cosmopolitisme. Par la force de leur génie, ils obligent les autres nations à admirer et respecter celle qui leur a donné naissance. Ils sont ainsi les précurseurs et les prophètes de la solidarité humaine et ceux qui savent les comprendre sont d'autant plus dignes de faire partie de la cité universelle. Bien loin des frontières de sa terre, ce génie de Pétrarque a rayonné sur le monde.

C'est en ces termes qu'un slave, M. Tcherep Spiridovitch a rendu hommage à la Sorbonne au barde de l'amour, au rêveur mélancolique que fut Pétrarque, qui, au bord de la Sorgue, avait recueilli la lyre a demi brisée des troubadours de la belle Provence. Lorsque en 1874, on célébra à Avignon le cinquième centenaire de la mort de Pétrarque, M. Nigra qui était alors ambassadeur à Paris, fut convié à la fête et y prononça un très beau discours.

Je veux vous dire, dit l'éminent diplomate, ce que fut Pétrarque pour le pays qui a eu le bonheur de lui donner le berceau et la tombe.

Nous avons été élevés au-delà des Alpes à l'école de l'adversité pendant des siècles nous avons subi toutes les calamités, toutes les humiliations. Que l'on ne s'étonne pas, dans ces derniers temps si l'Italie a fait preuve de beaucoup de sagesse et de sens politique.

Nous sommes devenus sages parce que nous avons beaucoup souffert. Eh bien ! pendant la durée plusieurs fois séculaire de nos malheurs, savez-vous quelle était, en Italie, la meilleure, la seule consolation de tous ceux qui souffraient, de tous ceux qui pensaient, de tous ceux qui espéraient ?

L'Italie a vécu, pensé, espéré, pour des siècles avec ses grands poètes, ses artistes, ses savants.

C'est dans la *Divine Comédie* de Dante et dans les chansons de Pétrarque, que les générations qui nous ont précédé ont puisé tantôt l'espérance, tantôt l'encouragement, toujours la consolation.

Notre patrie à nous, c'était alors nos grands écrivains, et parmi ceux-ci, Pétrarque tenait après Dante la première place.

Les nations comme les individus ne vivent pas seulement de réalité : elles vivent aussi d'idées et d'imagination.

Nos poètes et Pétrarque surtout, à défaut de la réalité absente, nous donnaient comme précieuse compensation l'éternel idéal.

Grâce au souvenir de Pétrarque, ajoutait M. Nigra, nous assistons au plus beau des spectacles, celui de voir réunies dans la même pensée deux grandes nations issues du même sang, nourries des mêmes traditions artistiques et littéraires faites pour s'entendre, se respecter, s'aimer et qui ne doivent désormais avoir entre elles d'autres contestations que les luttes pacifiques et fécondes de l'esprit pareilles à celles qu'elles soutiennent en ce moment d'une façon toute courtoise pour revendiquer chacune pour son compte à des titres divers, mais également légitimes, le génie et l'interprétation d'un grand poète. Car si l'Italie a été assez heureuse pour donner à Pétrarque la naissance, la langue et le tombeau, si elle lui a inspiré ses chants patriotiques, la France a eu le mérite de le garder, pendant de longues années, dans ce coin privilégié de la Provence qui fut pour lui une nouvelle patrie; elle eut le bonheur de lui inspirer son immortel *canzonière* par les charmes de la femme fortunée entre toutes, qui vit éternellement jeune et belle dans des vers admirables et qui fut le long soupir de la plus douce des muses.

Quelques-uns se sont étonnés de ce que la France se soit associée à l'Italie pour rendre un hommage solennel à la mémoire de Pétrarque, car, à les entendre, ce grand poète aurait dit beaucoup de mal du pays, qui, pendant de longues années, lui donna l'hospitalité.

On a déjà fait justice de ces accusations portées contre ce grand poète. Pétrarque n'aimait pas le mistral, c'est vrai. Il n'en voulait pas à la terre ensoleillée et embaumée de la Provence. Il en voulait aux cardinaux qui s'amusaient à Avignon et préféraient les bords du Rhône à ceux du Tibre.

Il n'en voulait pas à Avignon, mais à la cause papale. Pétrarque, au contraire, aimait beaucoup la Provence qu'il a chantée dans ces beaux vers :

Benedetto sia'l giorno e'l mese e l'anno
E la stagione e'l tempo el'hora el punto
E'l bel paese el loco ov'io fui giunto
Da due begli occhi che legato ni hanno

Bénis soient le jour, et le mois, et la saison, et le temps, et l'heure, et le moment, et le beau pays, et l'endroit où je fus joint par deux beaux yeux qui m'ont enchaîné.

Pétrarque, en chantant ainsi, pensait évidemment à la belle Laure qui l'avait séduit. La Provence, latinisée par Rome, fut pour le grand poète toscan comme une seconde patrie.

Il suffit aussi de rappeler que Pétrarque n'a pas écrit un seul

mot contre Vaucluse, ni contre ses habitants. S'il a dit du mal d'Avignon, c'est que à son époque, elle signifiait la Cour papale.

L'un des plus grands poètes d'Italie, le poète de la justice sociale, Mario Rapisardi, sicilien, dans une lettre qu'il m'a adressée à propos de la solennité de la Sorbonne, fait le véritable portrait de Pétrarque.

La voici :

La haine de Pétrarque contre la Cour papale d'Avignon a des racines profondes. La putréfaction de la Rome papale remplissait d'amertume et d'indignation l'âme du premier homme de la Renaissance qui, dans un rêve lumineux, voyait la Rome éternelle.

Mais lui, croyant sincère, a une illusion : il a la foi dans une réforme des coutumes de l'Eglise, dans une ère nouvelle de splendeur et de gloire ; il se morfond dans l'attente.

Spettando ragion, mi struggo e fiacco.
Ma la speranza non gli vien meno egli
Respira gia l'aura dei nuovi tempi
Anime belle e di virtute amiche
Terranno il mondo, e poi vedrem lui farsi
Aureo tutto e pien dell' opre antiche.

Le poète ferme les yeux sur son divin Virgile et l'espérance généreuse lui plane sur sa glorieuse canitie.

La Papauté s'enfonça de plus en plus dans le sang et dans la boue ; mais que l'on se souvienne que la première pierre, lancée contre le colosse sans yeux et sans intelligence, a été jetée par la main délicate du chanoine de Padoue.

La pierre roula le long de la montagne des siècles et, en roulant, elle grossissait, au fur et à mesure, jusqu'à ce qu'elle ne devînt avalanche, et elle s'appela Martin Luther.

C'est la plus véridique biographie que l'on ait fait du chantre de Laure.

Nous pourrions répéter aujourd'hui les belles paroles de M. Nigra.

Il est beau de voir cette union intellectuelle de la France et de l'Italie pour célébrer une gloire commune.

C'est une preuve nouvelle de l'affinité intellectuelle et artistique des deux grandes nations latines, dont l'amitié, désormais indestructible, sera un germe fécond de paix, de progrès, de travail et de fraternité.

RAQUENI.

LE DOIGT

I

En mourant, César Cavalier, l'expert parisien bien connu, lègue à son amie un petit château qu'il possède dans la vallée de l'Eure en même temps qu'une rente viagère de dix mille livres pour l'entretien des bâtiments et du parc. Mais cette libéralité a lieu sous condition expresse que la bénéficiaire Mademoiselle Claire Martinet, couchera dans la propriété au moins deux fois l'an.

Ce n'est pas comme on peut le croire une inspiration affectueuse et délicate, pour maintenir une sorte de liens entre eux après la mort. C'est une plaisanterie assez féroce. Personne ne veut habiter ce château. On le redoute.

Pourtant, on ne trouve guère de site plus riant que cette oasis de feuillages, perdue au milieu des plateaux désséchés de la Beauce. D'une rive à l'autre, la vallée ne présente aux regards qu'un Corot avec ses « peuples » et ses saules aux ramures argentées.

Le pays est sain, l'air doux et toujours tempéré, même au plus rude de la canicule, grâce à la rivière et au grand nombre de petits ruisseaux qui coupent pâturages et luzernes. Aucune industrie malsaine ou nauséabonde ne s'exerce à proximité. Aucune tannerie n'exhale ses relents, les jours orageux. Enfin, les indigènes n'y sont pas pire qu'ailleurs.

De plus, La Coutumelle, (c'est le nom de la localité), est un endroit de chasse et de pêche.

Quant au castel, l'aspect n'en a rien de sévère ou de sinistrement romantique. Il n'est pas même humide.

Sur son emplacement, au moyen-âge, se dressait un château-fort entouré de douves profondes, lourdes d'eau verte. Il fut démoli et reconstruit sous Louis XII, transformé sous Louis XIV et replâtré sous Louis XV. La Révolution le saccagea jusqu'aux fondements. Après quoi, il demeura onze ans, inhabité et inhabitable.

Pendant le Premier Empire, des marchands de bien l'achetèrent.

Ils en démolirent les ruines calcinées, hormis la tour d'angle, restée seule intacte : un véritable bijou de l'architecture Louis XII avec ses fenêtres en forme d'anses de panier, pointant hors du toit et sa cheminée surplombant l'aigrette. Contre la vielle tour, ils élevèrent une maison carrée, sans style, la revendirent à un bonhomme du pays, enrichi par la fourniture des armées, et qui en fit un espèce de rendez-vous de chasse, de « vide bouteilles ».

Aujourd'hui, le lierre de la tour d'angle a gagné la nouvelle construction qui, grâce à elle, a pu continuer à s'appeler sans ridicule : le Château. Ce lierre cache les disparates de l'édifice, et lui donne on ne sait quel charme aimable et vieillot. Autour de la propriété, des pans de murs qu'on a laissés debout, — pour épargner les frais de démolition — et la déclivité du sol précisent la place des anciennes douves desséchées et comblées.

Le château de La Coutumelle, tant en lui-même qu'avec son petit parc anglais, est d'un entretien peu coûteux. Malgré ces avantages, jamais, Monsieur César Cavalier n'a voulu passer vingt-quatre heures sous ce toit.

Le castel serait-il hanté ?

Bah ! Aujourd'hui on a vite fait d'exorciser un immeuble. La présence laïque d'un agent de la sûreté, à notre époque de scepticisme où la crainte de la police est pour le démon même le commencement de la sagesse, suffit d'ordinaire.

Non, c'est pire.

Le grand'oncle de l'expert a été assassiné dans cette maison en 1804.

A ce moment, les héritiers cherchèrent à vendre le domaine. Mais la triste renommée que lui avait value le crime éloigna les amateurs.

Il demeura donc désert jusqu'en 1859, où une tante de César Cavalier, à qui il échut en hoirie, s'y installa.

Huit jours après, on la trouvait tuée dans son lit.

Coïncidence étrange, malgré l'écart des deux dates, les deux meurtres semblaient avoir été commis par la même main, et les victimes frappées d'identique façon : la nuit, et pendant leur sommeil. Chaque fois, une arme non retrouvée, contondante et rustique, au dire des médecins légistes, avait servi au crime. Chaque fois, les infortunés avaient poussé le verrou de leur chambre, et cependant, nulle trace d'escalade ou d'effraction n'avait pu être relevée sur les fenêtres et les persiennes. La route des assassins était demeurée un mystère. On aurait dit — si l'expression convenait à ces bandits — qu'ils étaient venus du ciel.

Chaque fois, le meurtre était resté impuni.

Dès lors, âme qui vive n'a voulu dormir au château de La Coutumelle, M. Cavalier, moins que tout autre, bien que lorsqu'il en hérita, il y eût gros à parier que le double malfaiteur inconnu était décédé depuis longtemps. Mais notre expert est un de ces viveurs sceptiques qui n'ont qu'une superstition, celle de leur peau.

Sans doute, il n'établit aucune comparaison entre le castel et l'antique palais de Pelops, entre la Coutumelle et Argos. Il ne suppose point une minute que sa maison serve de proie et d'antre à quelque Erinnye agricole :

Qui lèche
Des antiques forfaits la trace toujours fraîche.

Non, Monsieur César Cavalier ne croit pas qu'on doive être fatalement assassiné dans ce manoir, mais la perspective d'y passer vingt-quatre heures lui serait souverainement désagréable. Quand il lègue la propriété à son amie, avec la clause de résidence, il n'a nullement l'idée de la vouer à la mort. Seulement il se dit qu'elle aura des cauchemars la nuit, et cela ne laisse pas de le mettre en joie.

Ce sera la vengeance posthume des infidélités, les unes flagrantes, les autres mieux cachées, dont la dame, — un tempérament, — parsema leur longue liaison.

II

Si le défunt a compté sur les mauvais rêves de sa folle maîtresse pour le payer des mauvais tours qu'elle lui joua, il s'est mépris.

Certes, à sa première visite au castel, la première impression de la légataire n'est pas des plus agréables. Mais cette impression toute physique ne dure point.

En pénétrant dans cette chambre inhabitée depuis quarante ans et dont la vie semble s'être retirée, une autre femme ne se défendrait guère d'un frisson, si léger soit-il, au souvenir du double meurtre. Elle scruterait d'un œil avide les murs et les couloirs afin de ravir leur énigme.

Mademoiselle Claire Martinet pense seulement :

— Il faudra donner beaucoup d'air et ouvrir partout pour laisser entrer le soleil.

Une autre s'attarderait à contempler l'ameublement 1840 des chambres et du grand salon. Rococo et charmant, avec ses sièges

d'acajou, ses rideaux de cretonne de Jouy à peine fanochés et ses aquarelles à la manière de Deveria, il évoque plutôt le cadre d'une nouvelle de Balzac ou de Sand, qu'un lieu d'égorgement.

Peut-être même, dans l'esprit de la visiteuse, un rapprochement involontaire se ferait entre cet intérieur vieillot, placide et rassurant et les intérieurs décrits dans les *Contes Fantastiques*, eux aussi placides, trop placides, rassurants, trop rassurants.

Et l'effroi la prendrait que tout le mystère mauvais ne fut pas évaporé de ces pierres et qu'il en restât encore dans les murs.

Mais, ex-trottin, propriétaire aujourd'hui d'une importante maison de modes, boulevard Hausmann, Mademoiselle Claire Martinet est une *Parigote* dans l'âme. Intellectuelle et snob, elle méprise les superstitions locales. Esprit fort, elle conclut simplement :

— Je vais remplacer toutes ces vieilleries par quelque chose de moderne, très clair et très gai.

Aussi, à peine envoyée en possession par le tribunal, elle décide de s'installer au plus vite, afin de commencer à remplir les obligations mises à sa charge par le testateur. Elle tient à être en règle le plutôt possible. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Des empêchements, une maladie n'auraient qu'à survenir. Elle dépêche un tapissier pour aménager et meubler les pièces. Elle-même y va souvent, entre deux trains, bousculer les ouvriers et activer l'installation, si bien qu'au mois d'août, époque de la morte saison, tout se trouve prêt pour recevoir la nouvelle châtelaine.

. . . .

— Quels crétins que mes prédécesseurs ! Se priver d'habiter un endroit aussi charmant parce qu'il court une légende ! Quand on pense qu'il y a encore des gens, en France, pour croire aux revenants !

Ainsi monologue la marchande de modes, sans s'apercevoir qu'elle jette des pierres dans le jardin du défunt ou si elle s'en aperçoit...

Seule, dans le salon de son castel, maintenant tendu d'étoffes Liberty aux larges fleurs, et meublé de sièges en bambou *Modern Style*, elle fait la roue. Assise près d'une fenêtre, d'où l'on découvre toute la vallée de l'Eure, d'un geste impertinent avec son face à main, elle inspecte le paysage.

Une grande robe de toile blanche, parsemée de pattes de velours turquoise et de macarons jaunes, étreint sa longue taille encore souple et fine de quadragénaire. Une vaste capeline mordorée, garnie d'un ibis bleu couché, s'enlève sur sa chevelure trop noire. Dans la mode, à cause des clientes, on ne peut garder le chignon

gris. Le visage conserve de la beauté, malgré quelques empâtements et sous la triple couche de poudre de riz, avec ses grands yeux de flamme, la courbe pure de son nez aquilin et les lèvres sensuelles trop rouges.

Elle a surchargé ses longues mains soignées d'anneaux, au point qu'on se demande si ce sont les doigts qui ont manqué pour recevoir toutes ses bagues ou si elle a dû mettre jusqu'à la dernière pour garnir ainsi ses phalanges. Des chaînes d'or pesantes et ornées de perles s'enroulent sans fin autour de son col.

Ce costume est trop « habillé », ce harnachement trop somptueux pour la campagne.

Mademoiselle Claire Martinet le sait.

Aussi, est-ce volontairement qu'elle commet cette faute de goût et d'élégance, elle, une grande modiste.

Elle tient par la richesse de sa tenue à frapper l'esprit des ruraux et à s'affirmer du premier coup la « châtelaine » à leurs yeux. Son raisonnement n'est point si mauvais !

Le décor, qu'elle a devant elle, l'enchante.

La campagne molle d'un vert si doux la ravit. Toute une poésie insoupçonnée monte dans cette âme autoritaire dont elle se sait gré. Elle éprouve à voir ces arbres, ces prés, ces vaches, l'attendrissement un peu niais des Parisiennes.

Le monologue reprend :

— Les belles vacances que je vais passer ici, au lieu de me chauffer le sang et de m'abîmer l'estomac sur quelque plage, comme les autres années ! Ce soir, pour la première fois, je couche au château, dans mon château.

Ses narines palpitent d'orgueil :

— Il me tarde ! Depuis huit jours que je suis à l'auberge pour attendre et surveiller la fin de l'emménagement. Ce n'est pas trop tôt !

Elle évoque la fête, la pendaison de crémaillère qu'elle donnera. Elle se réjouit à la pensée de la jalousie dont ses bonnes amies crèveront :

— D'ailleurs, je n'inviterai pas tout le monde dans mon château. Ah, mais non ! La Coutumelle a cela d'agréable... C'est assez près de Paris, si l'on a besoin de s'y rendre, mais assez loin aussi pour décourager les pique-assiettes du dimanche. Quatorze francs aller et retour en seconde ; le déjeuner leur reviendrait trop cher.

Dans son esprit s'ébauchent déjà des listes de proscription. Elle trie ceux qu'elle ne verra plus et ceux qu'elle espacera. Ne doit-elle pas monter avec la situation ? Maintenant, avec son château, elle peut aspirer à une tout autre société.

L'encens des rêves ambitieux la grise.

Elle caresse l'idée d'un mariage avec quelqu'un de très posé, de très chic, qui la produira dans un monde plus relevé.

Mais son sourcil se fronce.

Est-ce quelque ressouvenir des deux meurtres qui ont ensanglanté ce toit sous lequel elle va dormir pour la première fois ? Un frisson inédit la prend-elle ? Une crainte vague vient-elle d'éclore ?

Non, sa contrariété a une toute autre cause.

Tout-à-l'heure, lorsqu'elle a fait le tour du village, elle a trouvé que les gens avaient de bonnes figures de paysan. Elle a été contente d'eux. Beaucoup l'ont contemplée avec admiration. Tous l'ont saluée avec respect.

Tous, sauf un pourtant: un particulier qui lui a laissé une fâcheuse impression dont elle n'est point encore revenue.

Il portait dans les quarante-cinq à cinquante ans. Son teint, vous auriez dit une brique. Ses yeux luisaient durs et brillants; des yeux d'alcoolique. Avec cela, une barbe blonde, rude et sale. Bref, une physionomie qui suait la méchanceté et le vice.

L'individu était entré dans une maison, la première au bout du village, près de la passerelle en fer. Devant l'habitation lépreuse, s'étendait un jardin mal entretenu, plein de tessons de bouteilles et d'assiettes brisées.

Sur la porte, une jeunesse assez belle, mais dépeignée, se déhanchait.

Ces gens avaient toisé l'étrangère sans la saluer, d'un regard moitié moqueur, moitié hostile. Chose étrange, une sourde menace à son adresse jaillissait des prunelles de l'homme.

Mademoiselle Claire Martinet à qui on avait jamais fait baisser les yeux, avait soutenu le regard ; cependant, elle avait involontairement pressé le pas.

Malgré elle, elle repense soucieuse à ces regards noirs de méchanceté et de haine qui l'ont fusillée :

— Qu'est-ce que j'ai pu faire à cette clique ? Des pêcheurs, sans doute.

Elle a vu des filets sécher dans les arbres du jardin.

— Je n'aimerai pas rencontrer ce gaillard seul dans les bois.

Et, la modiste considère ses chaînes d'or et ses belles bagues :

— Madame, c'est la fermière !

— Qui ça, Annette ?

— La fermière ! Elle apporte des fraises et des pêches.

— Qu'elle monte, Annette !

— Au salon.

— Oui, au salon. Tout de suite !

Alors, sans préambule, à la paysanne qui, interdite par le luxe du cadre, se confond en salutations :

— Vous êtes du pays. Renseignez-moi...

Et Mademoiselle Claire Martinet lui fait part de la rencontre qui l'a fâcheusement impressionnée :

— Madame veut parler du *Kroumir !*

— Du *Kroumir ?*

— Un nom comme ça, dont on l'a affublé. Autrement, on les appelle les Gonthier. Ah ! Madame ne s'est pas trompé !

— Du vilain monde ?

— Tout ce qu'il y a de plus mal. On les attacherait à la bouche d'un canon, on mettrait le feu.. Ça ne servirait qu'à envoyer la peste au pauvre monde.

— A ce point ?

— Un ménage de feignants ! La femme, une coureuse et une saoularde ! L'homme, un propre à rien. Comment expliquerez-vous ? Personne ne travaille là-dedans. Et il n'y a pas de semaine où on ne casse quelques pièces de cent sous.

— Où prend-il l'argent ?

— Ça ?... Oui, il est soi-disant pêcheur. Pêcheur en eau trouble. Il va à la rivière chaque fois qu'il lui tombe un œil.

— Et on les tolère dans le pays ?

— Positivement, on n'a jamais pu l'accuser de rien. Mais c'est un vaurien, capable de tout.

— J'ai remarqué une jeune fille.

— Une bonne à rien encore. Pas même à guetter les vaches. J'ai renoncé à l'employer. Et déjà rouée comme la potence.

— Ils sont d'ici ?

— Lui, Madame. Son père et son aïeul étaient maçons. En passant chez eux, Madame a du remarquer... de gros platras.

— Je ne me suis guère attardée. Un peu plus, je croyais qu'il allait m'insulter.

— Ces platras sont des débris de l'ancien château. Le grand-père les a pris lorsqu'on a rebâti sous Napoléon Ier.

III

Le dîner fini, la châtelaine terrassée par le grand air et qui sommeille à moitié, quitte la table :

— Bonsoir, Annette !

La voilà montée dans sa chambre.

Elle pousse le verrou. L'instant d'après, elle se laisse glisser dans les draps avec un petit grognement de plaisir.

Au dehors, une brume épaisse ouate le château.

Contre son attente, la modiste ne parvient point à s'endormir. La fatigue de la campagne, les mille pas qu'elle a marchés dans le pays, enfin le lit nouveau, tout concourt à la tenir éveillée.

Alors, en cinématographe, les moindres événements de la journée repassent devant ses yeux : les bandes d'oies dont la démarche solennelle l'amusa, le jardin du percepteur avec ses si belles *France et Paul Néron*. Insignifiants ou gais d'abord, ils se succèdent moins aimables. Voici le chien gris qui l'inquiéta en s'obstinant à la suivre, voilà le troupeau de vaches qui l'obligea à se refugier promptement en une ruelle !

Soudain, une physionomie rude et sinistre s'intercale en cette bucolique... Elle grimace, se précise. C'est la face dépeignée aux yeux luisants de haine du *Kroumir*.

Mademoiselle Claire Martinet a beau chasser la vision. A chaque instant, elle se reforme, implacable, obsédante.

Enfin harassée, la « châtelaine » perd peu à peu connaissance.

Elle se réveille en sursaut. Effarée, elle ouvre de grands yeux dans la chambre remplie de ténèbres :

— La nuit prochaine, je dirai à Annette de me mettre une veilleuse.

En vain, elle tâche à se rendormir.

Habituée à Paris à s'assoupir au rythme du silence plein des bruits de la rue, au milieu d'une nuit lumineuse et transparente ; ici, le calme qui règne autour d'elle est trop complet. Les ténèbres de velours sont trop opaques. Elle ne peut reposer dans une tranquillité aussi profonde. Tant de quiétude l'impressionne.

— Quelle heure peut-il être ?

Elle étend avec précaution la main vers la table de nuit, s'empare à tâtons de la boîte d'allumettes-bougies, en craque une, et regarde sa montre :

— Dix heures, je croyais avoir dormi davantage !

Elle repose la montre et jette l'allumette sous le lit.

Elle se blâme aussitôt de ce geste irréfléchi. C'est ainsi qu'on met le feu.

Elle se penche...

Soudain, elle a un sursaut en arrière. Ah ça elle rêve !

Comme si une divinité infernale avait eu à cœur de prévenir son désir... Elle a vu... Dans le petit hâlo de lumière que pro-

jette le tison... oui, elle a vu un doigt se lever, appuyer sur l'allumette, l'écraser contre le plancher.

Un instant abasourdie, elle écarquille les yeux dans la poix des ténèbres ; elle croit à de la fantasmagorie.

Mais soudain, comme une phosphorescence, passe dans son cerveau le souvenir du double meurtre.

Sauter à bas de sa couche, rouvrir la porte de la chambre fermée à clé et la reboucler à double tour en se précipitant dans le couloir est pour Mademoiselle Claire Martinet le temps d'un éclair.

La peur lui renfonçant ses cris dans la gorge, elle gagne silencieuse, en se cognant à tous les murs, l'appartement d'Annette.

Mise au courant, la cuisinière se lève aussitôt. Elle se rue, bougeoir et revolver aux poings, vers la chambre de Madame. — Sa stature colossale découpe une ombre furieuse sur la muraille — et l'ouvre malgré les avertissements de sa maîtresse :

— Tu vas te faire égorger, malheureuse !

La domestique n'écoute rien. Une intrépidité fouettée de moins de courage peut-être que d'épouvante forcenée, la pousse imprudemment en avant.

Elle rugit :

— Sortez bandit ou je vous crible !

Silence !

— Voulez-vous sortir ou je fais feu !

Nouveau silence.

— Une fois, deux fois, trois fois !

Nulle réponse.

— Tire donc, Annette !

Au lieu de lâcher la détente, la bonne se baisse :

— Madame, il n'y a personne sous le lit.

Ce disant, d'un bond elle se relève, et brandissant toujours son revolver, entre dans le cabinet à toilette.

Pas un chat.

Son courage et sa peur surexcités se fondent en un éclat de rire :

— Madame a rêvé !

— Non, Annette... Le doigt... Je t'assure... je l'ai bien vu... le doigt.

— Que Madame regarde...

— Mais le doigt ?

— Madame a fermé sa porte... Celle du cabinet est condamnée. A moins de passer par la fenêtre...

Claire Martinet finit par croire qu'elle a rêvé en effet. Elle hésite cependant à se remettre au lit :

— Pour rassurer Madame, je vais passer la nuit près d'elle, dans un fauteuil.

— Je te défends ! Allume-moi une lampe et va te coucher.

Madame ne s'endort qu'au matin.

Elle se réveille, il fait grand jour.

Annette rentre :

— Je t'en ai fait une peur cette nuit !

— Aussi, quelle idée Madame a eu de s'imaginer qu'il y avait un homme ici ?

Toutes deux éclatent de rire à cette pensée saugrenue. Mais, en même temps, chacune d'elle d'un même mouvement regarde sous le lit. Un même mouvement les rejette en arrière.

Au jour, l'empreinte d'un corps se dessine visible sur le plancher. Un homme s'est couché là. Les traces sont flagrantes, indéniables, humides et encore pleines de sable, comme si l'assassin avant de s'embusquer avait traversé la rivière à la nage. Le doigt aussi a laissé sa marque. La forme d'un pouce se voit très nette sur les débris du tison.

Pâles, elles se relèvent. Leurs yeux agrandis d'une épouvante d'au-delà, semblent se demander :

— Par où est-il venu ?

— Par où s'est-il enfui ?

IV

La justice informe.

On a vu la semaine dernière deux chemineaux rôder dans la localité. On les arrête. Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut relever contre eux aucune charge sérieuse. Cependant, pour n'avoir pas l'air d'avoir dérangé sans motifs deux pauvres diables, on les envoie en police correctionnelle moissonner quelques jours de prison pour mendicité ou vagabondage.

La dame cherche, s'irrite, s'exaspère .

Elle mande l'architecte de la sous-préfecture.

Il arrive en automobile, très blond, fatal et vanné. Après avoir écouté d'un air sceptique les déclarations de la marchande de modes, il tape nonchalamment sur les murs de la chambre et du cabinet de toilette :

— Je ne trouve rien ! déclare-t-il ; et il s'en va, un sourire goguenard aux lèvres.

— Bourrique ! grogne Claire Martinet, j'aurais dû m'adresser à Paris.

Pendant un mois, c'est au château de La Coutumelle, un défilé ininterrompu d'architectes. A l'instar de leur confrère de province, ils cognent sur les murs avec plus ou moins de frénésie, écoutent la résonnance. Eux, non plus, ne trouvent rien. Résultat : de nombreux mémoires à payer sans que la dame soit plus avancée.

Mais elle est tenace.

Elle veut savoir. Elle saura.

D'autres architectes, sans plus de succès, remplacent leurs collègues. Seul, le dernier consulté se montre plus précis :

— Il y avait un château-fort ici, partant des souterrains. Lorsqu'on a reconstruit sous Louis XII, on les a bouchés ; à cette époque, on en aménageait plus... Il n'y aurait même rien d'étonnant à ce que ces souterrains aillent aboutir sous les douves aujourd'hui comblées.Un malandrin peut très bien avoir découvert l'orifice de l'un d'eux et se glisser ainsi jusque chez vous.

— Alors, ce serait par les douves ? demande-t-elle, haletante, se voyant déjà sur la piste de l'énigme.

— Les souterrains peuvent très bien déboucher ailleurs, aussi. Pour nous en assurer, il faudrait fouiller...

— Je fouillerai.

— Cela entraînerait loin peut-être ?

— Qu'importe !

— Jusqu'à démolir une partie de la maison?

— Toute, s'il le faut.

Le surlendemain, le pays apprend que la châtelaine va raser le castel. Ainsi l'a résolu Mademoiselle Claire Martinet dans sa rage d'avoir le mot du mystère.

On l'approuve. Cela fera travailler les ouvriers.

Seul, le *Kroumir* grogne :

— Des idées de Parisien !

Le soir, chez lui, sa fille lui réplique avec insolence, — elle ne lui répond jamais autrement, — il la saisit. Avec une corde mise en quatre, il la bat férocement. Peu douillette et blasée sur les torgnoles cependant, elle pousse des cris déchirants. Le *Kroumir* ne se fatigue point. Il cingle, cingle toujours comme s'il se saoulait de sa colère.

Cependant les démolisseurs ont dressé leur échafaudage. La tour n'est pas classée monument historique. Le sacrilège archéologique commence.

On ne reconnaîtrait plus l'élégante modiste. Levée dès la première heure, elle est sur le chantier avant les ouvriers. Maculée

de plâtre, elle va et vient parmi eux, au risque de recevoir un gravat sur la tête. Elle encourage les démolisseurs. Elle leur communique sa fièvre et son impatience :

— Je promets cent francs au premier qui découvre quelque chose !

Aussi les pioches s'abattent avec frénésie.

La curiosité gagne le pays.

Les rentiers, les femmes, viennent de temps en temps donner un coup d'œil. Les paysans aussi. Lui, le *Kroumir* ne bouge pas des abords du chantier de démolitions.

Il se parle tout seul.

Une commère l'interpelle :

— Et ma truite que vous m'avez promise ?

Il ne répond rien. Il n'entend rien. Il ne voit rien que les décombres. Ses yeux luisent comme braise. Il pue l'absinthe. S'il continue, la boisson finira par le rendre fou.

V

Grosse rumeur, ce matin, au marché de La Coutumelle :

— Figurez-vous, en abattant la tour d'angle, on vient de trouver un passage secret qui donnait dans le cabinet de toilette de la dame...

— Vraiment ?

— L'ouvrier qui a fait la découverte doit être heureux...

— Je vous crois ; la dame a doublé la récompense.

Voilà ce qui se chuchote dans le brouhaha du caquetage des poules et du gloussement des dindes.

Soudain, des vociférations éclatent :

— Ah ! Ah ! Elle démolit le château !

— Ecoutez, le *Kroumir* parle !...

En effet, ivre-mort, en périlleux équilibre sur une borne dont il menace à chaque instant de tomber, Gonthier pérore, l'air dément. Il brandit une serpe toute rouillée :

— Ah ! Ah ! Elle démolit le château. Elle veut savoir. Elle ne saura rien ! Quand je vous dis qu'elle ne saura rien ! Ah ! Ah ! Celui qui a fait le coup est bien tranquille à c't' heure ! Il n'y a pas de danger qu'il se laisse prendre... Le gars est malin... Trop malin ! Ah ! Ah ! ils peuvent venir les *messieurs en redingote !* (les gendarmes). Ils ne trouveront rien ! Rien du tout ! Ah ! Ah ! les imbéciles ! ils n'ont jamais pensé à soulever la grosse pierre, près de la douve de l'oseraie jaune !... Ah ! Ah !

La population accourt, fait cercle autour du *Kroumir*. On hausse

d'abord les épaules, puis on écoute. On murmure : « Que dit-il ?... Y comprenez-vous quelque chose ? »

Tout à coup une jeune fille se penche vers sa mère :

— Mais... mais... je *crés* que c'est lui qui a commis le crime...

— Tais-toi, malheureuse ! Ne répète jamais cela à personne. Tu nous ferais éventrer !

Des cris d'horreur s'élèvent !

On s'écarte !

Au milieu de son monologue, le *Kroumir* est descendu. Il a posé sa main gauche bien à plat sur la borne... D'un vigoureux coup de serpe, il s'est fait sauter le pouce !

Puis, aspergant la foule de sa main ensanglantée, il s'enfuit, abandonnant sur la borne sanglante le doigt.

VI

Cette nuit, Gonthier est parti pour la pêche. Il a pris ses instruments de braconnier : le collet de fin laiton recuit et les « araignées » traîtresses. Il est monté dans son bateau et s'est mis à *percher* pour se diriger dans le courant plein d'herbes.

Il ne paraît point souffrir de sa main gauche sommairement bandée. Cependant tous ces actes, tous ces gestes, il semble les accomplir machinalement, comme un automate et sans avoir conscience de rien. Il a l'air d'un pêcheur fantôme, d'un pêcheur damné ramant, ramant sans but sur une rivière d'enfer.

Maladroitement, lui, le loup de mer, pour qui les berges n'ont plus de secret, va heurter de toute la force du courant, la fiche qui émerge au-dessus d'un petit gouffre, qu'on appelle le *trou du diable*. Sous le choc, le bateau tourne sur lui-même.

Un remous se produit...

Le lendemain, les gendarmes se présentent à la maison Gonthier.

Toute moulue encore de la correction, la jeune fille les reçoit :

— Où est ton père ?

— J'sais point. Cherchez !... ricane-t-elle.

— Tâche d'être polie, toi ; sinon... d'ailleurs, tu vas nous suivre à la gendarmerie. Il y a un mandat contre vous trois.

Les deux femmes piaillent, jurent. Elles résistent, se couchent et lancent des ruades. Force reste à la loi. Elles font leur entrée au corps de garde, *les bracelets de la maréchaussée* aux poings.

Les femelles écrouées, ils se mettent à la recherche du *Kroumir*. Ils ont beau s'enquérir à droite, à gauche, personne ne l'a vu.

De guerre lasse, l'autorité se dirige du côté de la rivière.

Bientôt, dans un pré riverain, les gendarmes aperçoivent un rassemblement. Ils poussent dessus.

On s'écarte à leur approche.

Le corps d'un noyé gît sur la berge, la blouse ramenée sur la figure.

Le brigadier la soulève.

La figure décomposée du *Kroumir* apparaît.

Le brigadier ébauche une enquête :

— Comment est-ce arrivé ?

— J'sons point. Tout à l'heure, j'ons aperçu le corps, près de la berge, qui flottait. Probablement le vent qui s'est enflé dans sa blouse l'a soutenu à la surface et empêché d'aller au fond.

Le soir, la femme de Gonthier est prise d'un accès de folie. On est obligé de la transférer à l'asile d'aliénés du département.

Quant à la fille, relaxée à la suite d'une longue prévention, elle quitte le pays et sombre dans la basse galanterie.

Mademoiselle Claire Martinet a enfin l'explication du mystère.

Le grand-père de Gonthier avait été camarade d'enfance du grand-oncle de Cavalier. Mais tandis que la Révolution et le Consulat enrichissaient l'un, la prise de la Bastille et les campagnes d'Italie laissaient l'autre gros Jean comme devant.

Une sourde haine avait fermenté dans le cœur de Gonthier en voyant son ancien condisciple qui ne le saluait plus, devenu propriétaire de ce château qu'il convoitait lui-même depuis des années.

De son état maître-maçon, Gonthier avait coopéré à la construction de la maison carrée. Au cours des travaux, il y avait découvert un passage secret dans la tour d'angle. Il s'était aventuré dans un souterrain qui l'avait conduit sur les bords de l'Eure, près d'une sorte de fondrière. Jadis, une douve en communication avec la rivière béait là.

Gonthier n'avait soufflé mot de la trouvaille. La bâtisse achevée, il s'y était introduit et avait établi, entre l'étage de la tour d'angle et le cabinet de toilette, une porte cachée.

Quelques semaines après, le grand'oncle de Cavalier achetait la propriété.

Une nuit sans lune, poussé par la haine et la cupidité, le maçon se glissa dans la chambre de son ami d'enfance. Il lui mit la tête en bouillie avec une serpe à couper le bois. Puis, après la vendange de tous les objets précieux, il regagna le chemin secret.

De peur des perquisitions, il laissa son butin au fond du souterrain, avec l'instrument du crime.

De loin en loin, pour ne pas éveiller les soupçons, il allait distraire une pièce d'or de la masse. Ces jours-là, on festoyait rude chez lui.

A sa mort, son fils, au courant du souterrain et du trésor, et n'ayant plus les mêmes raisons d'être aussi prudent, fit force visites à la cachette. Aussi le magot s'épuisa vite. Un jour, il ne trouva plus que la serpe homicide.

Le lendemain, la vieille fille s'installait.

Il alla se cacher dans sa chambre, sous le lit, et, à minuit, avec la sérénité d'un homme qui fauche son champ, il fracassa la tête de la bonne dame.

La porte secrète lui permit de s'éclipser comme son père.

Pour la seconde fois, la cachette étant vide, le troisième Gonthier a songé à imiter le geste traditionnel de ses ascendants. Mais le *Kroumir* est un dégénéré, un alcoolique. Il a échoué.

Ainsi se trouve détruite cette redoutable et curieuse lignée d'assassins héréditaires.

Le castel rasé, Mademoiselle Claire Martinet se voit intenter un procès par les héritiers, pour inexécution des clauses du testament. On commence à plaider, mais bientôt une transaction intervient.

Aujourd'hui, à la place de la tour d'angle Louis XII, fume la cheminée d'une importante fabrique de boîtes à cirage.

Johannès GRAVIER.

— Où m'ordonne-t-il de me prosterner ? Ici, sur la place publique ou dans la cathédrale? demanda sèchement Touberosoff. Peu m'importe ; j'accomplirai tout par ordre.

Le nain lui répondit qu'on n'exigeait de lui aucune humiliation corporelle, et qu'il lui suffisait d'envoyer une supplique.

Touberosoff se leva et alla écrire quelques lignes ; puis il mit sur la feuille la suscription suivante : « Supplique exigée ».

Le nain lui fit remarquer que le mot « exigée » était de trop, mais Saviély le maintint : « Inutile de m'enseigner la logique, dit-il, je l'ai apprise au séminaire : tu m'as dit qu'on *m'ordonnait* d'envoyer cette supplique, donc elle est « exigée ».

Enfin le père Saviély reçut l'autorisation de retourner chez lui, mais l'interdiction fut encore maintenue pendant six mois, à cause des termes de la supplique.

Cette décision ne troubla nullement Saviély, et après avoir remercié ceux à qui il devait sa grâce, il quitta son long et douloureux exil, et se mit en route accompagné du nain.

III

Il resta silencieux pendant tout le voyage, et Nicolas Afanacievitch entretint seul la conversation. S'efforçant de distraire le protopope qui, toujours grave, était assis, ses mains gantées de peau croisées sur ses genoux, il lui parlait de choses et d'autres, mais Touberosoff se taisait, ou ne répondait que par monosyllabes.

Le nain lui raconta les petits incidents de Stargorod, la méprise de la potchtmeistercha qui voulant battre son mari, avait administré une correction à Prépotensky, et le départ de ce dernier, chassé de la ville par Madame Bizioukine.

Nicolas Afanacievitch lui parla aussi de sa maison qui menaçait ruine et exigeait de nombreuses réparations. Le protopope poussa un profond soupir : « Tout cela n'est que poussière à mes yeux désormais, et je n'ai qu'un regret, c'est d'y avoir été attaché ». Le nain lui cita l'exemple d'Achille qui trouvait partout des consolations, et il ajouta que le diacre venait de recueillir un petit chien pour s'en amuser.

— Il lui est bon de se distraire, murmura le protopope.

Nicolas Afanacievitch s'anima.

— Oui, continua-t-il, je vais vous raconter toutes les histoires auxquelles la présence de ce chien a donné lieu ; Achille a commencé par lui apprendre à rire ; lorsqu'on lui dit : « Ris, toutou », celui-ci découvre toutes ses dents ; puis l'idée est venue au diacre de lui chercher un nom.

— Tous les noms sont bons pour un chien ! » ne put s'empêcher de remarquer le protopope.

Le nain s'aperçut que son compagnon l'écoutait avec plus d'intérêt depuis qu'il lui parlait d'Achille : « Sans doute, reprit-il, mais attendez un peu ! Vous savez que lorsque le diacre a une idée en tête, il n'a pas de repos qu'il ne l'ait mise à exécution : « J'ai amené ce chien ici, m'a-t-il dit, un jour de tristesse et de découragement, et en mémoire de cette circonstance, je veux lui donner un nom qui lui soit particulier.

Le protopope sourit.

— Donc, le père Achille arriva un beau matin à cheval, à Plodomassoff, et s'arrêtant sous nos fenêtres, se mit à crier : « Nicolacha ! Nicolacha ! » Je fus épouvanté : « Seigneur qu'y a-t-il ? » Et je me précipitai à la fenêtre en disant : « Serait-il arrivé quelque malheur au père Saviély, père diacre ? » « Non, me répondit-il, c'est moi qui voudrais te parler, Nicolacha ; je suis venu te demander conseil. » « Eh bien, lui dis-je, veuillez entrer ; nous ne sommes pas des cosaques pour nous interpeller ainsi, vous de votre cheval, et moi de là-haut ». Mais il ne voulut rien entendre. « Je n'ai pas le temps, dit-il, et d'ailleurs je ne suis pas seul. Dis-moi seulement ceci ; toi qui, depuis l'enfance, vis parmi les seigneurs, tu dois connaître tous les noms de chiens ?

— Comment les connaîtrais-je tous ? répondis-je. « Allons, me cria-t-il, énumère-les moi bien vite. » Et je me mis à lui citer tous les noms usités pour les chiens, du plus grand au plus petit. « Les lévriers, lui dis-je, se nomment généralement, Milord ; les roquets russes « Barbosse » ; les terriers anglais « Fanny » ; les chiens de Courlande « Charlotte » ; les français « Joujou » ou « Bijou » ; les

espagnols « Carlo ou Catagna » ; les allemands « Spitz. » Mais le père diacre m'interrompit : « Non, non, trouve-moi un nom qui ne soit pas encore connu ; tu dois savoir ce que je veux dire ! »

— Comment le contenter ? pensai-je en moi-même.

— Que lui as-tu répondu? demanda Touberosoff avec curiosité.

— Voyez-vous, batiouchka, j'étais toujours à la fenêtre et commençais à geler, aussi, pour me débarrasser du diacre, lui dis-je : « Je connais bien un autre nom, père, mais je n'ose vous le dire. »

— Ça ne fait rien, s'écria-t-il, dis-le tout de même.

— Je connaissais un monsieur, continuai-je, qui avait appelé son chien « Comme vous. »

— Que me contes-tu là; s'écria Achille, je crois que tu deviens fou !

— Pas du tout, dis-je, il y a un prince qui a appelé son chien « Comme vous. » Achille Andreitch, à ces mots, s'indigna, et de fureur, donna un coup d'éperon à son cheval, qui lança une ruade.

« Comment oses-tu te moquer de moi ainsi, impertinent vieillard ? Ne sais-tu pas que mon nom est celui d'un chrétien et d'un ecclésiastique ! » Je réussis à le calmer, non sans difficulté, en lui expliquant que c'était le nom du chien ; aussitôt, il fit un bond sur son cheval, et sortant de sa soutane son petit protégé, s'écria : « Bonjour, « Comme vous » ! » Et il s'en retourna tout joyeux.

— Quel grand enfant ! dit en souriant Saviély.

— Oui, tout lui sert de distraction.

— Ne le blâme pas ; que les enfants s'amusent, pouvu qu'ils ne pleurent pas. Cette vie d'inaction lui pèse, à lui en qui mille vies bouillonnent, à lui, la négation même de la mort. Eh bien ! qu'est-il advenu de son « Comme vous? »

— Comme il était facile de le prévoir, ce chien lui a attiré une foule de désagréments. Devinez ce que le père diacre a encore imaginé? Un jour qu'il était très tourmenté à votre sujet, père protopope, il prit son chien et alla s'asseoir avec lui sur le perron de la poste ; profitant du moment où une dame passait, il dit à haute voix : « Ris, toutou ! » et celui-ci se mit à rire, ce qui étonna fort la dame qui s'arrêta et demanda :

« Père, comment s'appelle ce chien. — Je ne suis pas père, mais diacre, madame, répondit-il, et mon chien s'appelle : « Comme vous. » La dame en fut très froissée, bien entendu ; chaque jour ce sont de nouvelles scènes de ce genre : « Je les appellerai tous

« chiens, » m'a-t-il déclaré, et le juge de paix lui-même ne pourra rien me dire. Tout cela est pour vous venger, père Saviély.

Il n'est pas jusqu'à ce pauvre père Zacharie, qui n'ait reçu une admonestation à cause du chien ?

L'évêque lui ayant demandé le nom de l'animal : « Il s'appelle « Comme vous, » Votre Excellence, répondit tout naturellement Zacharie, et cela lui valut une semonce de son supérieur. »

Saviély rit aux larmes, et dit :

« Quel excellent homme que ce Zacharie ! Je n'ai jamais rencontré un prêtre si rempli de l'amour de Dieu ; il me tarde de l'embrasser. »

La ville natale apparut soudain devant les voyageurs, ville pleine de charmes aux yeux de Touberosoff, et dont les souvenirs lui revinrent soudain si vivants dans la mémoire, qu'il se retourna un instant et ferma à demi les yeux, comme ébloui par l'éclat du soleil.

Les voyageurs ralentirent leur marche, ne désirant pas arriver chez eux avant le crépuscule, et il faisait déjà nuit, lorsqu'ils firent résonner le marteau de fer d'une porte bien connue. De l'intérieur, une voix cria : « Qui est là ? » C'était Achille.

Touberosoff essuya une larme, et se signa plusieurs fois.

— Qui est là ? Demanda encore le diacre.

— Qui cela peut-il être autre que le père Saviély ? » répondit le nain.

Achille poussa un petit cri, dégringola les marches du perron, ouvrit la porte toute grande, et bondissant comme une balle jusqu'à la voiture, alla se jeter dans les bras du protopope.

Ils se tinrent longtemps embrassés en sanglotant, tandis que le nain, debout près de la voiture, pleurait doucement dans son poing gelé.

Enfin le diacre, reprenant possession de lui-même, essaya de parler. Il fut sur le point de demander des nouvelles de Natalia Nicolaïevna, mais se reprenant à temps, il montra au protopope le petit chien couché à ses pieds en disant :

« Tenez, batiouchka, voici mon nouvel ami. « Comme vous » Un amour de chien ! Il rit tant qu'on veut. A quoi bon se faire du chagrin pour des bêtises !

— Pour des bêtises ! voulut s'écrier le père Saviély, sentant son cœur se serrer, mais il garda le silence, et se contenta d'étreindre avec force la main d'Achille.

IV

En reprenant possession de sa maison, dont pendant son absence Achille avait été le seul maître, le protopope voulut parcourir avec lui toutes les pièces et, alla bénir le lit désert de Natalia Nicolaïevna.

-- Maintenant, ami. dit-il à Achille, nous ne nous séparerons plus ; reste habiter avec moi !

— J'en serai très heureux et voulais vous le proposer moi-même, répondit Achille, et de nouveau le protopope et lui s'embrassèrent. Ils vécurent donc ensemble : Achille faisait le service de l'église, et Touberosoff restait chez lui, lisait, pensait et priait.

Il sortait rarement, ou pour mieux dire, jamais, et lorsqu'on lui en demandait la raison, il répondait brièvement :

— « Parce que... je fais mes préparatifs. »

Achille s'efforçait d'éviter au vieillard tout souci, et lui laissait tout le loisir de se *préparer*.

Mais cette vie paisible et relativement heureuse ne devait pas être de longue durée. Un nouvel honneur attendait Achille : l'Archevêque appelé à Saint-Pétersbourg, auprès du Saint-Synode l'emmena avec lui pour remplacer le protodiacre souffrant. Cette séparation fut un vrai chagrin pour nos deux amis, et Achille, qui, non seulement, n'écrivait jamais, mais encore ne savait même pas rédiger une lettre, promit au père Touberosoff de lui donner de ses nouvelles.

Il tint parole en effet, et mit le protopope au courant des mille incidents de sa vie quotidienne.

Sa première lettre fut écrite du chef-lieu du gouvernement, la seconde de Moscou, puis en arriva une troisième de Pétersbourg, dans laquelle il parlait du professeur Prepotensky : « Un heureux hasard, écrivait-il, m'a fait rencontrer Prepotensky ; je m'attendais à ce que cette première entrevue fut orageuse, étant donnée la manière dont nous nous étions séparés, mais, à ma grande surprise, il m'aborda très cordialement et m'invita à aller le voir à la rédaction, — car Varnava est maintenant rédacteur — je m'y trouvai avec plusieurs littérateurs, et achevai de me réconcilier avec Prepotensky qui, paraît-il, est devenu l'homme le plus malheureux de la terre, après avoir épousé une femme par laquelle, m'a-t-il confié, il est fréquemment battu. »

Enfin, le protopope reçut une dernière lettre, dans laquelle

Achille lui annonçait son prochain retour, et par un soir morne et gris, il se présenta inopinément à la porte de Touberosoff.

Ils causèrent longtemps ensemble, et Achille, tout en parlant, vida presque complètement le samovar à lui tout seul ; le père Touberosoff ne cessait de lui remplir sa tasse. Le diacre raconta son séjour à Pétersbourg, tout ce qu'il y avait fait et vu, entremêlant son récit d'expressions pittoresques, recueillies par lui, dans la capitale.

Le père Saviély l'écoutait en silence, et lorsque le diacre se tut, il le regarda longuement, d'un air songeur.

Achille posa la main sur son cœur, et se prit aussi à réfléchir ; un pressentiment confus et inexplicable lui dit soudain, que bientôt il serait seul, et que son ami l'aurait quitté...

V

Les sombres pressentiments d'Achille ne le trompaient pas ; le vieux père Touberosoff, brisé par les luttes de la vie, semblait déjà n'appartenir plus à ce monde. Quelques jours après le retour d'Achille, il prit un refroidissement, qui le conduisit bientôt aux portes du tombeau.

Sentant la mort approcher, le protopope n'eut plus qu'une unique préoccupation : faire lever son interdiction.

Il voulait se présenter devant le tribunal suprême, absous par la justice terrestre. Achille comprit le désir de son ami, et il se fit dicter, par Touberosoff, une lettre dans laquelle le protopope avertissait l'évêché de sa maladie, lui demandant avec instance de diminuer la durée de son interdiction.

La lettre fut envoyée, mais demeura sans réponse.

Le père Touberosoff ne revint plus sur ce sujet, mais Achille, n'écoutant que son bon cœur, et confiant le vieillard au sacristain Pavlioukane, se rendit au chef-lieu du gouvernement.

Il ne se perdit pas en de nombreux discours, mais exposa seulement le but de sa visite, et suppliant d'envoyer sans retard au père Touberosoff son pardon. Ses efforts ne furent pas couronnés de succès, l'évêché cette fois, prouva qu'il possédait à un haut degré une qualité toujours volontiers exercée par ceux qui détiennent le pouvoir : la fermeté. Il déclara que la décision prise au sujet de Touberosoff devait être maintenue, de même que toutes les décisions du tribunal.

Achille sentit la colère l'envahir, mais il se contint, et s'en retourna chez lui, aussi vite qu'il était venu. Il n'avait pas pré-

venu Touberosoff de cette tentative auprès des autorités, mais le vieillard avait deviné la raison de son départ subit, et il lut dans ses yeux, à son retour, le résultat de sa démarche. Serrant avec force la main du diacre, il lui dit seulement :

« Ne te chagrine pas, ami ! »

— Je ne me chagrine nullement, répondit celui-ci ; n'avez-vous pas assez mérité devant l'Eternel, pendant toute votre vie !

— Je lui rends grâces d'avoir ouvert mon esprit et mon cœur à sa lumière, dit le vieillard en fermant les yeux, avec un soupir.

Achille se pencha vers lui, et vit une larme briller au bord de ses paupières parcheminées.

— Voilà qui n'est pas bien, Batiouchka, lui dit-il doucement ; que peuvent vous faire tous ces gens-là ?

— Tu me comprends mal, mon ami, murmura faiblement le malade en serrant la main d'Achille.

Ce fut le nain Nicolas Afanacievitch qui se rendit ensuite au chef-lieu du gouvernement, et se présenta à l'évêché en disant :

« Maintenant, je ne m'en irai pas avant d'avoir obtenu satisfaction. Je suis trop vieux pour qu'on puisse m'enfermer ».

Achille, lui, resta près du moribond ; il eût volontiers donné sa vigueur et tout ce qu'il avait de plus cher au monde, pour alléger les souffrances de Touberosoff, mais déjà l'ange de la mort se tenait au chevet du vieillard, prêt à recueillir son dernier soupir.

Quelques jours plus tard, Achille, sanglotant dans un coin de la chambre du malade, contemplait, du coin de l'œil, le père Zacharie qui écoutait, penché sur le lit du mourant, sa dernière confession. Soudain, il vit le prêtre reculer de quelques pas, comme en proie à la plus vive émotion ! Quel aveu pouvait bien bouleverser le confesseur au point, qu'en oubliant même le secret auquel il était tenu, il se mit à exhorter d'une voix solennelle, le père Saviély à la miséricorde ! Quelle pouvait être l'offense à laquelle, en face de la mort, le protopope refusait le pardon ?

— Sois généreux ! pardonne ! ordonna doucement, mais avec fermeté, Zacharie. Si tu ne pardonnes pas, je ne pourrai t'absoudre... »

Achille, pâle et tremblant, sentit un frisson lui parcourir le corps, et, retenant son souffle, ne perdit pas une parole :

— Par le Dieu vivant, pendant que tu respires encore, je t'adjure !... répéta le père Zacharie.

Le moribond se souleva avec peine et retomba sur ses oreillers ; puis, il étendit la main pour faire un signe de croix, et prononça avec difficulté :

— En chrétien, je... pardonne à tous ceux qui m'ont offensé... mais par leur manière d'interpréter la loi de Dieu... ils détruisent l'œuvre divine...

Le moment solennel approchait; le père Saviély étouffait, sa parole était entrecoupée...

« Je dépose... le chagrin que j'en éprouve, devant le trône du Roi des rois et... j'y apporterai... mon témoignage...

— Sois miséricordieux, pardonne ! s'écria Zacharie, se tordant les mains de désespoir.

Saviély agita ses paupières, soupira et murmura : « Gloire à moi parce que je me suis humilié ! » puis d'une voix soudainement raffermie, il ajouta :

« Par la prière de ceux qui aiment ton nom, éclaire les ignorants, et pardonne aux aveugles et aux impies leur dureté de cœur ».

Zacharie eut un sourire de félicité ; il leva les yeux au ciel, et bénit le père Saviély.

Le visage du mourant devenait rigide, ses yeux regardèrent en haut et s'éteignirent.

Achille, tout tremblant, se jeta sur le lit en sanglotant, et en poussant des gémissements.

Le moribond, par un suprême effort, posa sa main sur la tête du diacre, et les derniers râles de la mort se mêlèrent aux prières des agonisants, récitées par le père Zacharie à travers ses larmes.

Le protopope Touberosoff avait terminé sa mission ici-bas.

VI

La mort du père Saviély, produisit une grande impression sur Achille. Il le pleura non pas en homme, mais en femme nerveuse qui pleure une perte impossible à supporter.

Cette mort fut un grand événement pour toute la ville ; et il n'est pas une famille où l'on ne pria pour le défunt. Une foule nombreuse défila dans la maison mortuaire ; les uns, voulaient dire un dernier adieu, et présenter les derniers devoirs à leur pasteur, d'autres, par simple curiosité. La nuit qui suivit le décés, Nicolas Afanacievitch revint, apportant la suspension de l'interdiction, et le protopope put être déposé dans son cercueil, revêtu de tous ses insignes sacerdotaux. Alors eut lieu une cérémonie solennelle et imposante, provenant d'une ancienne coutume,

conservée encore de nos jours, dans quelques parties de la Russie pour la mise en bière des ecclésiastiques.

Tout le clergé, un cierge allumé à la main, et revêtu d'ornements de deuil, promena trois fois en procession, la dépouille mortelle de Saviély autour du cercueil, puis Achille tint l'encensoir entre les mains inertes du mort, comme si celui-ci eût encensé lui-même ce lit de son dernier repos, avant d'y être déposé. Cette cérémonie accomplie, les assistants se dispersèrent, à l'exception d'Achille qui passa la nuit, seul, auprès du corps de son ami.

VII

Le diacre veilla pendant les trois nuits qui suivirent la mort du père Saviély, et cette insommie prolongée, ainsi que la tension de son esprit sans cesse tourné vers le défunt, mirent les nerfs d'acier d'Achille dans une surexcitation telle, que son caractère changea totalement en ces quelques jours.

Sa légèreté habituelle et son amour pour le bruit et la confusion, se transformèrent en une torpeur apparente, et une absorption en soi-même qui dissimulaient mal une activité plus grande de pensée.

Il lui semblait que chaque son rendait un écho en lui, et le sens de bien des choses auxquelles il n'avait jamais pensé, lui apparut. Il comprenait, à présent les aspirations et les soucis de Saviély, et il lui décerna le titre de martyr.

Pendant la veillée funèbre, assis au chevet du mort, il causait avec lui, attendant que sa réponse résonnât sous le drap mortuaire qui recouvrait le visage du protopope.

— Batiouchka ! appelait Achille à mi-voix, en s'interrompant dans la lecture de l'Évangile, et en se rapprochant au milieu du silence de la nuit, de la forme étendue devant lui. Lève-toi, lève-toi pour moi seul !...

« Ah ! tu ne le peux pas ! Tu gîs, inanimé, comme une plante flétrie ! »

Et Achille, restait debout, silencieux, pendant quelques minutes, et reprenait sa lecture monotone.

La troisième et dernière nuit, il s'assoupit pendant quelques instants, et s'étant réveillé, il ferma son livre, et alla revêtir son surplis ; puis revenant dans la chambre mortuaire, il alla toucher l'épaule du mort :

— Ecoute, mon père, lui dit-il, c'est moi qui, le dernier, ferai la lecture.

Et le diacre reprit l'Evangile selon Saint-Jean.

Il en lut quatre chapitres ; s'arrêtant à un verset, il soupira et répéta deux fois : « L'heure viendra, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et l'ayant entendue, ressusciteront ».

Il n'est pas si simple qu'on pourrait le croire de faire la lecture pendant une veillée mortuaire ; ceux qui n'y sont pas habitués, éprouvent quelque difficulté à accomplir cette tâche, car ici, comme en tout, il faut observer certaines règles. L'une d'elles consiste à ne pas regarder le visage du mort, une croyance populaire veut qu'alors le regard se brouille, et le repos si nécessaire pendant une nuit de solitude, abandonne le lecteur, qui peu à peu aperçoit des formes chimériques de plus en plus nombreuses, et finit par être poursuivi par d'affreuses hallucinations, produisant sur son esprit, une terreur insurmontable.

Achille, loin de respecter la tradition, regrettait au contraire, que le visage du défunt fût dissimulé sous le drap mortuaire, de manière à ce qu'il ne pût en contempler les traits.

Il continuait sa lecture et méditait sur chaque verset :

— « Il a déjà entendu la voix du Fils de Dieu... et il est vivant... Je ne puis le voir, mais il est ici. »

Plongé dans ses réflexions, le diacre ne s'apercevait pas que le jour commençait à paraître, et que le ciel s'éclairait d'une ligne ambrée. L'aube se levait, la dernière aube devant luire sur les restes inanimés de celui qui avait été aimé et respecté sur cette terre : le pope Saviély.

Tout-à-coup, le diacre se leva, retourna au cercueil, se pencha sur le bord de manière que sa poitrine touchât celle du mort et soulevant avec précaution le drap qui le recouvrait, s'écria :

— « Batiouchka, Batiouchka ! Où donc est ton esprit maintenant ? Où est ta parole de feu ? Laisse-moi ton intelligence, à moi, ignorant ! »

Et Achille se jeta sur le corps du protopope ; mais, soudain, il tressaillit et se rejeta en arrière ; il lui semblait que quelque chose l'avait pénétré de part en part. Il regarda autour de lui ; tout était silencieux ; ses paupières se fermèrent, et sa tête retomba, lourde de sommeil.

Le diacre se ressaisit, se prosterna le front contre terre, et s'effraya du son que produisit sa tête en touchant le parquet ; il lui sembla que le père Saviély se redressait dans son cercueil, l'Évangile entre ses mains inertes.

Achille, ému, mais non effrayé, se recula lentement, et se remit à genoux, mais, ô miracle! à mesure qu'il se relevait, le mort se recouchait lentement dans son cercueil, ses mains tenant toujours la Croix et l'Évangile.

Achille, d'un bond, fut debout, et faisant un geste apaisant, murmura :

— « Repose en paix! repose en paix! J'ai troublé ton repos. »

Et reprenant son Évangile, il voulut continuer sa lecture, mais à son grand étonnement, le livre était fermé, et il ne se rappelait plus le passage où il en était resté; il rouvrit le livre au hasard, et lut : « Il est venu en ce monde, et le monde ne l'a point connu. »

— Qu'est-ce que je cherchais? fit-il, ses idées s'embrouillant; il tourna encore quelques pages et s'arrêta à ces mots : « Réjouissez-vous tous, et tressaillez d'allégresse. » Au moment où Achille voulut continuer à feuilleter le livre, il sentit quelque chose le tirer par la main.

— Qu'est-ce que je fais? Qu'est-ce que je cherche?... pensa-t-il, ne se rendant pas compte de ce qui lui arrivait...

Devant l'autel, dans la cathédrale toute illuminée, se tenait Saviély revêtu de ses vêtements sacerdotaux des jours de fête, et d'une voix sonore, il laissait tomber une à une ces paroles :

— Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu...

— Seigneur! que signifie cela? Il m'avait semblé que le père Saviély était mort. J'ai dû m'endormir en priant!...

Achille tressaillit, et ouvrant les yeux, il s'aperçut qu'en effet il avait dormi, et qu'il faisait grand jour. Les feux rouges des cierges mortuaires étaient éclipsés par les rayons du soleil levant; l'air était épaissi de fumée. Tout à coup un coup dur fut frappé à la porte de la chambre.

Achille passa précipitamment la main sur son visage, comme pour en chasser le sommeil et alla ouvrir.

— Tu as dormi? lui demanda à voix basse, en entrant, Benefactoff.

— Je me suis assoupi, répondit le diacre, se rangeant pour laisser entrer un ecclésiastique qui suivait Zacharie.

— Quant à moi, je n'ai pas fermé l'œil; toute la nuit, j'ai essayé de composer mon discours, dit Benefactoff au diacre.

— Est-il fait?

— Non; ça ne vient pas.

— Allons, c'est assez votre habitude.

— Sais-tu, tu devrais dire quelques mots à ma place ?

— Taisez-vous, père Zacharie, suis-je donc un savant, moi !

— Qu'importe ! en citant quelques paroles de l'Évangile... tu serais bien capable...

— Vous savez bien, père Zacharie, que je n'en ai ni le talent, ni la possibilité !

— Voyons, monsieur, vous feriez mieux de réciter vos prières, interrompit le nain qui entrait.

— Prier ! Non, ami Nicolas, prie plutôt pour moi, car j'ai à moitié perdu la tête de chagrin ; j'ai eu des hallucinations toute la nuit.

— Soit, je prierai pour vous ! répondit le nain.

VIII

Toute la ville de Stargorod accompagna à l'église le corps du père Touberosoff. Le service funèbre fut des plus solennels. L'émotion d'Achille était si grande. qu'il ne pouvait dire un mot sans éclater en sanglots. Il ne se calma un peu qu'au moment du discours prononcé par un ecclésiastique, venu pour assister à la cérémonie, et, la figure enfouie dans son mouchoir, il continua à pleurer doucement ; mais lorsque, le service achevé, il revit la place qu'il avait parcourue, pendant tant d'années avec Touberosoff, maintenant enfermé dans son cercueil, Achille ne put non seulement retenir ses sanglots, mais même des cris et des gémissements. S'efforçant de réprimer les plaintes qui s'échappaient malgré lui de son âme, il se mit à chanter : « Saint Immortel, priez pour nous ! » avec une telle force, qu'une vieille femme aveugle qui, à la sortie du cortège avait amené ses petits-fils à la porte de l'église pour saluer le corps du défunt, tomba soudain à genoux, et tendant ses deux mains entrelacées vers le ciel, s'écria :

« Ah ! que le Seigneur entende comme Achille se lamente sous la voûte des cieux ! »

Enfin, la procession arriva au cimetière que le père Touberosoff avait lui-même fait construire, et dont il faisait chaque soir sa promenade favorite.

Déjà, on se préparait à descendre la bière dans la fosse destinée à la recevoir, déjà, le dernier « amen » avait été chanté, lorsque survint un incident inattendu. Bien des fois dans sa vie, Achille avait éprouvé le désir d'étonner les habitants de Stargorod par un acte inaccoutumé de sa part, l'occasion s'en présentait aujourd'hui. Pâle et défait, il fit un signe aux porteurs, prêts à laisser

glisser le cercueil, et se tournant, les yeux baignés de larmes vers le clergé rassemblé autour de lui, il s'écria :

« Pères ! je vous en prie... un instant... je voudrais dire deux paroles ».

Le père Zacharie qui sanglotait aussi, s'empressa d'arrêter les fossoyeurs, et, étendant les mains sur la tête du diacre, il le bénit.

Achille passa son mouchoir sur son front marqueté de plaques rouges, et balbutia convulsivement, les lèvres tremblantes : « Il est venu en ce monde et le monde ne l'a point connu... » Il s'arrêta, ne trouvant plus son mot, devint cramoisi, et, levant les yeux au ciel comme s'il y voyait inscrites les paroles qu'il cherchait, s'écria d'une voix tonnante :

« Justes, réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car sa récompense sera grande dans les cieux !... » et il jeta une poignée de terre dans la fosse, retira précipitamment son surplis, et quitta le cimetière.

— Il a bien parlé, monsieur le père diacre ! murmura le nain à travers ses larmes.

— L'esprit du père Saviély était avec lui, ajouta Zacharie, en retirant ses ornements.

IX

Rentré chez lui, Achille alla s'étendre dans le grenier à foin, et ne se leva plus.

Un jour s'écoula, puis deux, trois, Achille était toujours couché et ne se montrait pas. La maison du père Touberosoff avait un aspect morne, le soleil semblait éclairer d'une lueur funèbre la cour déserte ; les nuages qui couraient dans le ciel se réflétaient dans les vitres nues des fenêtres, y formant une ombre sinistre, puis disparaissaient.

Les voisins, devant ce silence, sentaient une tristesse profonde les envahir, et le diacre restait toujours invisible. On commençait à s'inquiéter.

Zacharie alla lui faire une visite. Le vieillard se promena longtemps de chambre en chambre, appelant : « Diacre, où es-tu? Réponds-moi, diacre » !

Mais le diacre ne donnait pas signe de vie. Enfin, le père Zacharie entrebâilla la porte du grenier obscur

— Pourquoi cries-tu si fort, père Zacharie ? dit la voix d'Achille, sortant des ténèbres.

— Mais que fais-tu là, ami ? Où es-tu depuis si longtemps ?

— Ouvrez la porte toute grande! je suis ici, dans ce petit coin.

Benefactoff, fit ce que lui disait Achille, et l'aperçut étendu contre le mur sur un lit de planches, vêtu d'une chemise de toile dont le col rabattu était serré par un ruban de coton aux couleurs bises, et d'un large pantalon à raies.

— Que fais-tu donc là, diacre? lui demanda encore Benefactoff, cherchant un endroit pour s'asseoir.

— Eh! vous le voyez-bien!,..

— Mais, qu'as-tu?

— Je suis accablé... répondit Achille.

— Accablé par quoi?

— C'est ridicule, père Zacharie, de me poser une telle question! Je suis accablé par la mort du père Protopope.

— Que pouvons-nous y faire? La mort... bien entendu... c'est notre ennemie... toute existence et toute pensée ont un terme... c'est inévitable!

— C'est justement ce terme qui m'accable!

— Pourquoi répètes-tu toujours la même chose? Ce n'est pas bien, frère?

— Qu'y a-t-il de bien?... rien.

— Alors, si tu as assez de jugement pour le comprendre, tu devrais aussi savoir qu'on ne peut pas tourner la loi! Que vas-tu faire à présent?

— Ah! Dieu du ciel! Ne m'ennuyez pas avec votre loi, je vous prie, père Zacharie! Je ne vais rien faire du tout!

— Cependant, tu ne peux pas rester toujours couché?

Le diacre se tut, soupira et reprit:

— Vous venez me parler de toutes ces choses, alors que je suis encore sous le coup de ce chagrin.

— Remets-toi promptement, car on a beau souffrir, notre misérable corps reprend ses droits.

— Est-ce une raison pour que nous l'oublions?

— C'est la vie.

— N'importe, je ne l'oublierai jamais!

— Tu feras comme les autres, ami!

— Ne dites pas cela, père Zacharie! Vous savez comme je deviens sauvage quand j'ai du chagrin.

— Voyez-vous çà? Il ne peut pas s'empêcher de dire des grossièretés!

— Il n'y a plus personne pour me retenir, à présent.

— Si tu veux, je m'en chargerai.

— Vous ! laissez donc, père Zacharie !

— Eh ! pourquoi pas ?

— Taisez-vous, je vous prie !

— Comment ?

— Eh oui ! pourquoi ne pas parler franchement ? Est-ce que vous seriez capable de me retenir ?

— Tu es tout simplement un impudent, diacre ! répondit Zacharie offensé.

— Je ne voudrais pas vous faire de peine, car je vous aime ; mais vous n'avez pas assez de caractère pour m'en imposer ; le sacristain Serge, lui-même, est grossier avec vous.

— Tu as vraiment une assez sotte manière de juger les choses !

— Eh bien, faites les moi juger autrement, si vous pouvez.

— Non certes ; je suis venu te voir et tu m'injuries !... Adieu !

— Voyons, permettez, père Zacharie ! Je n'avais pas l'intention...

— Non, non, laisse-moi ; tu m'as offensé.

— Mais... Dieu vous garde !...

— Tu es un insolent !

Et Zacharie s'en alla avec l'espoir que le diacre finirait bientôt par se lasser de rester couché et reparaîtrait de lui-même dans le monde ; mais une autre semaine se passa, et Achille ne se montra pas.

« Ils l'oublieront », se répétait le diacre, « ils l'oublieront certainement. »

Cette pensée ne le quittait pas, et il pensait sérieusement au moyen de remédier à cette catastrophe.

Il fallait une circonstance extraordinaire pour faire sortir Achille de son trou. Un matin, ce dernier, à peine réveillé, surveillait de son lit les rayons du soleil levant, qui pénétraient dans le grenier par l'étroite lucarne et allaient se jouer sur la porte, lorsqu'il vit accourir, tout essoufflé, le père Zacharie, venant lui annoncer la nomination du successeur de Touberosoff.

Achille devint pâle de dépit.

— Tu ne parais pas enchanté ? lui dit Zacharie.

— En quoi cela peut-il me toucher ?

— Comment ! Et tu ne me demandes même pas qui est le nouveau protopope !

— Je m'en soucie fort peu !

— C'est un académicien

— Eh bien, et après ? C'est là ce qui vous réjouit tant ? Pardieu ! Vous êtes légèrement vaniteux, père Zacharie !

— Et pourquoi ? Un académicien est un homme intelligent.

— Il a beau être intelligent, nous n'en aurons pas plus d'esprit, vous et moi.

— Ainsi, tu n'apprécies pas l'érudition chez un ecclésiastique ?

— Que m'importe qu'il soit savant ou ignorant ! J'ai des pensées bien autrement graves dans la tête !

— Peut-on te demander lesquelles ?

— Je médite sur le passé.

— Tu vas encore recommencer?

— Pas du tout ! Vous pensez à la manière de vous conduire à l'avenir, et moi au moyen de ne pas oublier le passé.

— Allons, il est impossible de causer avec toi, conclut Zacharie.

Après son départ, Achille se leva, fit sa toilette et se rendit chez l'ispravnik pour lui demander de faire vendre au plus vite sa maison et une paire de chevaux de course.

— Quels sont donc tes projets ? demanda Porokhoutseff.

— Ne faites pas le curieux, répondit Achille.

— Mais dans quel but veux-tu te débarrasser de ta maison ?

— Pour que le père Saviély soit moins vite oublié.

— Tu voudrais que le père Zacharie le nomme plus souvent dans les prières ?

— Non, non...

La conversation en resta là, et les biens d'Achille furent vendus selon son désir. Ils lui rapportèrent une somme totale de deux cents roubles, en déclarant qu'il partait. Il se tailla un bâton de voyage et se préparait à se mettre en route, lorsque le nouveau protopope, Irodiou Gratsiansky arriva. C'était un homme à l'aspect bienveillant et d'un âge incertain. Achille alla rendre visite à son nouveau supérieur, et, lorsque celui-ci lui donna sa bénédiction, le diacre voulut lui baiser la main, mais le protopope la lui retira, et l'embrassa amicalement.

— Tu vois comme il est bon ! lui dit Zacharie.

— Vous jugez bien vite, père Zacharie, lui répondit Achille.

Le diacre en voulait au remplaçant du père Saviély, et s'efforçait de découvrir en lui le défaut de la cuirasse, afin de pouvoir mettre en lumière son infériorité sur le père Touberosoff, et plus, le nouveau protopope gagnait le cœur de ses paroissiens, plus, Achille le poursuivait de sa rancune.

(*A suivre*). **Nicolas LIESKOFF.**

Traduction d'André Neviedomsky.

LES GÉANTS

La théorie du *Surhomme*, de l'homme qui s'élève au dessus des autres par la force, la vertu, l'intelligence, une compréhension plus nette des problèmes de la vie, par une éthique affranchie des préjugés, n'est-elle qu'une variation plus raisonnée que logique de cette vieille conception des géants, familière à la vieille humanité ? La transition voulue, nécessaire entre deux pôles de l'idée humaine, le passage de l'idée mythique à l'idée philosophique serait fourni par le demi-dieu, le héros, et aussi, en langage de mythologie populaire, par l'ogre.

L'humanité a toujours cru à des rêves, et, parmi ses rêves, elle a gardé, comme celui de l'âge d'or, le souvenir de la vision d'une époque intermédiaire, bizarre, où des hommes plus forts, d'une prestance hors mesure, avec le volume d'un homme normal, auraient paru, les uns, redresseurs de torts, les autres, bourreaux de leurs voisins, les hommes ordinaires, les pygmées. Dans son besoin de drame héroïque, l'humanité a moins forgé l'histoire des luttes entre ces bons géants et ces mauvais géants ; cela nous a donné les travaux d'Hercule, elle a imaginé la lutte du faible avisé et subtil contre le géant lourd, et cela nous a donné la légende de David et de Goliath. Les contes d'enfant, l'histoire, l'épopée, se sont évertués à nous donner chacun un aspect de cette légende, une forme de cette superstition humaine.

Wells l'incorpore au roman scientifique, et, de même qu'il nous dépeignait, en un roman d'improbable probabilité, quelle serait la destinée d'un *ange*, d'un ange selon l'hagiographie chrétienne, selon la chimère picturale des primitifs, s'il tombait, imprévu, au milieu de la vie anglaise du xxe siècle, il étudie aujourd'hui, quel serait le rôle et la vie des géants, s'il en survenait parmi les temps de parlementarisme où nous vivons ?

⁂

Le mode de conception de Wells, pour son nouveau roman, *Place aux Géants*, n'a point changé ; il s'agit toujours, étant donné un point de départ chimérique, c'est-à-dire qui n'est vrai que vis-à-vis de la chimère, du songe, de la fable ou de la rêverie, pour le moins, de le développer très logiquement, mettant en milieu les péripéties imaginaires par une observation consciencieuse et juste de l'ambiance, du

décor. Ici, le postulat de Wells est de faire intervenir brusquement dans notre monde des Géants, et l'intérêt de son œuvre sur la description du désaccord qui existera entre ces éléments nouveaux d'humanité et les éléments réels de la vie.

Mais d'abord, comment ces éléments nouveaux et anormaux se produiraient-ils? Le romancier cherchera à les intercaler parmi les réalités, aussi logiquement que possible, en mettant de son côté toutes les probabilités, pour rendre acceptable à l'esprit, et vraisemblable, l'improbable.

∴

La croyance au merveilleux qui fait partie de l'hérédité mentale de l'homme, s'est portée de notre temps vers la science, avec une telle force, que les aberrations spirites, elles-mêmes, ont dû essayer d'en adopter l'allure, et en singer les procédés. L'ignorance encore assez profonde de l'homme, vis-à-vis des progrès de la science et de ses applications, a augmenté, chez la masse, la crédulité. Lorsque le plus grand nombre se sera rendu compte de l'essence de la science et se la figurera réellement, cette crédulité diminuera. Maintenant elle est au contraire accrue; les charlatans n'ont qu'à parler de transports de la force, de télépathie, d'hypnose, de forces à nous inconnues, dont pourtant nous ressentons les effets, pour donner une base respectée à leurs tours de passe-passe, à leur racontars de présences surnaturelles, à leurs exploitations de badauderie.

Wells se sert de cette croyance au merveilleux pour rendre admissible une fiction où il encadrera de réalité observée, de satire, de vues justes, sa fantaisie d'hypothèses, l'amour de son conte féerique pour grandes personnes. Dans le merveilleux scientifique, il est frappé, lui qui sait ce qu'est la science et son mode de développement, des caractères vrais de ce merveilleux. Frappé de cet enchaînement d'études incessant, qui fait qu'au bout de l'effort général, le réalisateur apparaît parfois maigre, de ce que l'application qui paraît extraordinaire d'un principe scientifique, peut-être fait par un homme simplement intelligent et nullement génial; c'est à de modestes savants qu'il attribuera la création de l'aliment qui va faire surgir les géants.

M. Bensington et M. Reedwod qui trouvèrent l'*Aliment des Dieux*, sont presque des médiocres. « Ils ne semblaient point se rendre compte de ce qu'ils avaient fait » et simplement de deux observations scientifiques, en apparence anodines, surgit la fabrication d'un élément chimique qui va changer la forme de l'être humain, car si l'on isole certains éléments qui se trouvent « dans le sang des petits chiens, des petits chats, la sève des tournesols, le suc des champignons, pendant la période de croissance et qui ne s'y trouvent plus lorsque cette croissance est stationnaire », on aura les éléments nutritifs de la croissance : ainsi raisonne Reedwod. Si ces éléments, on les produit, et si on les introduit du dehors dans les corps, on continuera à produire

cette croissance : ainsi pense Bensington, et de ces deux réflexions scientifiques, justes, mesurées, de deux savants modestes, jaillit la grande découverte de l'*Aliment des Dieux*, dont aucun des deux n'a calculé à l'heure même de la découverte, la portée.

D'ailleurs, scientiquement, puisque la science est un enchaînement, les deux savants vont expérimenter leur découverte, et transporter en essais pratiques, les résultats de leurs théories.

Comment la découverte se développe ? M. Wells n'est pas loin de le formuler d'une façon ironique.

Il y aurait, si l'on comprend bien, du hasard et plus que du tâtonnement dans la recherche des résultats et dans l'application des procédés. La ferme aux essais, où MM. Bensington et Reedwod expérimentent timidement sur des têtards et sur des poussins, est confiée à des gens assez peu au courant de l'élevage ; leur incurie favorise le miracle logique ; ils laissent tomber un peu partout, la précieuse substance, *l'aliment des dieux*, et voici la ferme qui se peuple d'un pullulement monstrueux.

Le savant M. Bensington à qui une vieille cousine, qui est un peu sa femme de charge et beaucoup sa souveraine, a interdit les expériences à domicile, a pensé à une ferme pour l'élevage de poulets. « Il ne s'imagine d'abord qu'une immense basse-cour. Soudain, il a la vision de poulets grandissant follement. Un tableau se déroule devant ses yeux, plein de cages et de courettes encloses, de cages de plus en plus démesurées, et de courettes de dimensions toujours plus grandes. Les poulets sont si faciles à obtenir et à nourrir, si aisés à observer, tellement plus secs à manier et à mesurer, que, pour le but qu'il se proposait, les têtards lui parurent bientôt, en comparaison, des bêtes absolument sauvages et indomptables. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi, dès le début, il n'avait pas pensé à des poulets plutôt qu'à des têtards. Entre autres avantages, il se serait évité tous ses ennuis avec sa cousine Jane. Et quand il expose son plan à Reedwod, Reedwod l'approuve entièrement. »

Reedwod fait plus que d'approuver son confrère ; il a recours à l'aliment qu'ils ont créé tous les deux, pour ranimer la croissance un peu ordinaire de son fils, un tout petit bébé, qui grandit lui aussi, tandis que les poussins se développent, tuent et mangent la chatte de la ferme, qui était venue pour les manger, que des guêpes qui ont mangé de l'aliment, deviennent grosses comme des chouettes, et mesurent quarante-cinq centimètres de longueur, et qu'on est forcé de les tuer à coup de fusil. La dispersion de l'aliment, par l'incurie des serviteurs, crée de gigantesques perce-oreilles ; les orties se développent gigantesques ; les poulets géants envahissent le village voisin, saisissent les garçonnets par leur fond de culottes, et ne les lâchent que devant des poursuites acharnées de chasseurs ; des rats géants se sont développés, qui assaillent les voyageurs et les chevaux des voitures sur la grand-route, et dévorent un cheval qu'ils ont blessé.

Un de leurs amis, l'ingénieur Cossar, les trouve terrifiés de ce qu'ils ont déchaîné, de la force naturiste qu'ils ont mise en mouvement. Il leur persuada d'aller à leur ferme, et d'arrêter par la violence, le pullulement monstrueux ; avant tout, il faut tuer les rats géants, et détruire la ferme, berceau de tous les monstres. Le feu en fera justice.

.˙.

Mais cela n'empêche point les enfants géants de se développer : les fils de Cossar, celui de Reewood, d'autres encore, une princesse malingre à qui on a donné en réconfort l'aliment ; une race est née qui s'accommodera peu des conditions de la vie, et là intervient la politique ; les hommes ordinaires, les Pygmées, se coaliseront contre les géants.

Wells a créé là une synthèse du politicien sous la forme de Caterham. Caterham est le député, le chef du parti, le représentant du nombre ; il sera l'incarnation de la foule, ayant à combattre les *surhommes*. Ici le roman cesse d'être le pur et simple roman d'aventures scientifiques avec des péripéties distrayantes, poûr toucher à la satire sociale. Les géants sont le produit paradoxal du développement scientifique.

On nous demande par pétition de principes de les considérer comme réels, et de les voir en lutte avec l'ordre de choses établies, comme tout ce qui dépasse la *norme* des choses humaines. Cette *norme*, Wells la trouve médiocre, et les géants deviennent pour lui le symbole de tout ce qui est grand, fort, neuf, obéissant à de véritables fatalités, tandis que Caterham représente la force totale de la médiocrité, le fruit du développement normal, arrêté à un certain point, de façon à ne rien offrir de gigantesque. C'est lui qui dirigera la lutte contre les *surhommes*.

Quel est l'homme qui assume le pouvoir et qui a la responsabilité d'agir contre n'importe quelle catastrophe imprévue ? qui doit s'égaler aux plus graves circonstances, qui doit gouverner, c'est-à-dire s'égaler aux plus graves conjonctures qui puissent apparaître ? Ce sera toujours, dans notre formule de civilisation, un homme comme Caterham.

C'est un produit particulier de la culture de notre temps, un être doué d'une belle voix, qui lui a permis la puissance oratoire, d'un esprit à la fois puissant et limité. « C'est une sorte de monstre enfanté par la jungle des affaires démocratiques, un monstre à l'élan irrésistible et à l'obstination indomptable, un être supérieurement doué pour faire son chemin à travers des multitudes d'hommes. Pour lui, aucune faute n'était aussi importante que la contradiction de soi-même ; il n'y avait pour lui, d'autre science que la conciliation d'intérêts. Les réalités économiques, les nécessités topographiques, les mines de ressources scientifiques, à peine touchées encore, n'existaient pas plus pour lui, que les chemins de fer, les fusils rayés ou la littérature géographique, n'existaient pour son prototype animal. Rien n'existait que les

réunions, les comités, les votes, surtout les votes! Il était le vote incarné, l'incarnation de millions de votes! »

Et Wells repose la question de la légitimité, de la justesse, du bien-fondé de notre système démocratique, situé sur la puissance de tous, exercé par un délégué. Ne s'est-on pas trompé dans la recherche de la liberté ? En obéissant au devoir, qui consiste à donner à tous une égale somme de bien-être, n'eut-on pas tort de déléguer à tous une parcelle égale de pouvoir? on arrive à déléguer à la puissance, un homme doué d'une puissance persuasive, mais qui a été si occupé par la nécessité de persuader, de plaire, de dominer par des jeux de bascule, qu'il n'a point eu le temps de s'assimiler la puissance scientifique de son temps, et qu'il l'ignorerait assez pour se mettre en travers d'un mouvement de source purement scientifique.

Au règne du peuple déléguant ses élus, ne peut-on opposer l'idée de l'oligarchie scientifique se développant avec le concours d'hommes tout différents, et déléguant la puissance à des esprits capables de comprendre les réalités économiques, les nécessités topographiques, les mines de ressources scientifiques, etc... Wells ne conclut pas. Il laisse le roman au moment où l'état de guerre sévit entre les géants et les hommes, où tout le vieil appareil scientifique de la planète, sous sa forme raffinée d'instruments de guerre perfectionnés, est employé à combattre le nouveau devenir humain, que les savants ont trouvé par hasard.

L'auteur a trop insisté sur la part du hasard qui a présidé à la découverte de l'aliment; il a trop détaillé les faiblesses et les insuffisances de ses savants pour qu'on puisse penser qu'il les considère comme devant, légitimement et nécessairement, régir le monde. Alors, qui pouvait, selon celui que ses amis d'Angleterre traitent volontiers de prophète, et qui dans les temps à venir, nous indique une si sombre solution de la question sociale, amenant le monde au règne de puissantes compagnies capitalistes tenant les travailleurs dans l'ilotisme, qui pourrait assumer de gouverner le monde. Wells ne nous fournit point là-dessus de solution, à moins qu'il ne l'ait indiquée en nous parlant de ces rejetons de l'ingénieur Cossar, qui ont hérité du père, la décision rapide, les qualités de l'homme d'action, et y ont ajouté les dons et les connaissances de l'homme de science, et qui, la question d'amusette et de grandissement romanesque mise à part, pourraient bien être pour lui, vis-à-vis du savant documentaire et timide et de l'homme politique, nourri de généralités et qui ne connaît que l'art de captiver le vote, devenir les chefs futurs d'une démocratie bien informée et soucieuse des méthodes scientifiques.

Gustave KAHN.

CARNET DE PARIS

Après l'Académie Goncourt, la Société des gens de lettres décerne ses prix. Rien de dissemblable comme ces deux organisations ; elles sont antipodiques ; ici la sélection, là le rassemblement. Laquelle vaut le mieux. Peut-être le rassemblement, car on y peut trouver davantage les vrais éléments de la sélection, peut-être la sélection, parce que c'est un plus petit rassemblement, et qui arrive plus vite à se mettre d'accord ; d'ailleurs rassemblement, sélection, académie, tous ces groupements ne paraissent avoir au monde qu'un souci, c'est de distribuer des prix.

Le rassemblement paraît avoir voulu réviser les jugements de la sélection ; il a doté d'une médaille en vermeil M. Ernest Guillaumin, dont les modernes Géorgiques, *La Vie d'un métayer*, avaient été proposées pour le prix de Goncourt, ça lui fera une jolie soucoupe. Séverine est mieux partagée, elle a le prix, le vrai prix, et tout le monde l'en félicitera. Le prix Balzac est attribué au romancier Maurice Montégut ; c'est un encouragement à devenir Balzac. Maurice Montégut est déjà le plus fécond de nos romanciers ; encore quelques prix Balzac et il en deviendra le plus excellent. Notre cher Alphonse Allais bénéficie aussi d'un petit prix ; pourquoi ? pour ses œuvres bien entendu, au moins cela paraîtrait tout naturel, mais on chuchote qu'il y a une autre raison, laquelle ? avec une infatigable complaisance, il aurait fait toute la besogne d'un jury et arrêté tout seul la liste des prix, sauf un, pour laisser de la place à l'imprévu ; on lui en a fait hommage.

Vogler.

Le peintre qui vient de mourir, Vogler, était un de ceux qui vinrent à l'impressionnisme, dès que l'impressionnisme triompha. Il ne s'était point dépêché. Aussi, n'obtint-il pas les triomphants succès qui sont le lot de ceux qui les ont préparés avec une longue patience. Il avait

pendu à des expositions, chez des marchands de tableaux de second ordre, nombre de toiles ingénieuses, et aussi, ingénieusement monotones. Il peignait des soirs bleus, alors que des mélancolies sereines envahissent le village, où s'allument quelques lampes. Il peignait des soirs de neige bleuis de lune, et, se cantonnant quelque peu, il obtint ainsi une certaine maîtrise à manier ses sujets habituels. En dehors de ses soirs de neige et d'ombre, il cultivait le flair, le flair du peintre qui s'amuse de tout détail de la rue et du paysage. C'est un métier charmant auquel tout le monde voudrait occuper sa vie.

Signac.

Un peintre qui ne flâne pas, c'est Signac, Paul Signac, le néo-impressionniste. Ce chasseur de soleil ne pose le pinceau que pour le crayon, l'huile que pour l'eau. Quand il a fini de peindre, il note; quand il a fini de noter, il peint. Il aime, chemin faisant, ou plutôt tableau faisant, à citer du Delacroix, du Ruskin, histoire de montrer qu'il a des lettres. Ce serait un homme heureux s'il n'avait pas une technique, et ce n'est pas lui qui domine sa technique, c'est elle qui le mène par les cils et lui fait voir la nature en un papillottement de pavés précieux, de gemmes grosses comme des briques. Aussi, beaucoup de gens aiment mieux les petites notations, où il laisse aller son tempérament, que les œuvres qu'il établit avec sa technique pure Égérie.

Mais il ne faudrait pas aller trop loin dans cette voie. Malgré les densités cahotantes qu'il y accumule, ses paysages ont grand air. C'est de la belle peinture, et pas facile. Il doit falloir à ce sanguin une jolie dépense de force pour ne point se laisser aller à peindre simplement, avec une énorme et fougueuse virtuosité, avec une certitude de main et une exactitude de vision qui en feraient un grand peintre, si sa technique n'était pas là pour le rembrasser. C'est un peintre qui s'est mis au régime, et qui boude contre ses appétits et met des bandelettes emmaillotantes à ses qualités, et encore que son exposition chez Druet soit pleine de belles toiles, elle laisse un regret : c'est que ce révolutionnaire-né soit si docile envers lui-même et ne s'évade pas davantage d'un tas de scrupules qui lui tirent la manche lorsqu'il peint.

Anthologie provençale.

On avait déjà l'Almanach, les almanachs plutôt, car l'almanach d'Avignon du vieux Roumanille et des félibres Rhodaniens, avait vu naître, émule et rival *l'Armana Marsihés* d'Auguste Marin. Voici naître

une anthologie qui se propose de nous donner tous les ans des nouvelles en parler de langue d'oc. C'est *Lou gai sabé* que publie Paul Roman, le savant bibliothécaire de la Méjannes d'Aix. Le petit recueil contient des poésies de Bertrand de Born, de Richard Cœur de Lion ; ils sont si vieux, si inconnus qu'en donner des nouvelles c'est presque apporter une information fraîche, et aussi à côté de ces textes vénérables, Paul Roman donne des vers nouveaux, des inédits de Mistral, d'Aubanel et de quelques poètes jeunes de Devoluy à lui-même Paul Roman. Mais, une menue critique à ce joli ouvrage, pourquoi Paul Roman n'a-t-il pas donné au cours de ce premier fascicule d'anthologie, quelques poésies provençales de ce pauvre Auguste Marin, le fils le plus fervent des Muses de là-bas. Sans doute, il y a une raison, car il en faut une à cet oubli ou à cette omission, à cette non-représentation du bon poète.

Voici le joli Noël inédit d'Aubanel, à peu près traduit de la belle langue d'Avignon.

Le Sommeil de l'Enfant Jésus

Saint-Joseph berçait du pied
Et chantait
A Jésus: Dormez, Dormez,
Les anges et les angelots
Font musique
Autour du petit berceau.

Votre mère jamais lasse
Raccommode
Votre petit chemison.
Cependant que sa main pure
Pour vous ravaude
Bon Jésus, faites dodo !

Fermez tôt votre paupière
Toute belle.
Croisez vos deux bras ainsi
Et que votre joli front
Bien tranquille
Repose sur le coussin.

L'âne et le bœuf ensemble
Dans la crèche
Soufflent dans l'ombre à genoux

Et dessus la chaude haleine
Bien réglée
Dormez, ô Saint enfançon.

Un cri venant à l'oreille
De Marie
Au cœur si beau et si doux
Laisserait son aiguillée
Commencée,
Beau Jésus, pour courir à vous.

Cependant qu'elle travaille
Toute en eau
Dormez, sans vous remuer ;
Que diraient les gens, pécaïré
De la mère
Si vous aviez chemise trouée.

De Mistral, l'Anthologie contient la chanson du Jubilé des Félibriges, sur la musique de Gile Duraud (1603), ce sont des souvenirs de Font-séguyon et la claire affirmation que toujours la Provence rimera avec jouvence, et certes la verdeur des poètes de Maillanne légitime sur deux vers, lui si droit et si ferme et dans son grand âge. Il pourrait aider les ouvriers qui sont sous ses ordres et grâce aux pécunes amassés par ce dynamitard docteur Nobel, installer au palais de Laval, le Museon Arlaten, avec ses haches, ses pétrins, ses lampes de cuivre, ses broches, ses armoires à forte panse, ses collections de vieux costumes pimpants et clairs comme ceux de la *Pastorale*, ses collections d'estampes, et tout ce qui avec les beaux tambourins, les poteries rustiques et éclatantes, les rouets, les outils de pêche, les filets, les piques de bergers à cheval forme le fond naturel d'un bon Musée provençal, ou d'un Museon Arlaten.

Les Fêtes de Sainte-Beuve.

Ce Troubat a une chance énorme. Il a voulu aller à Boulogne ; on l'y a accompagné en grande pompe, discours, conférence, feux d'artifices, plaque commémorative sur la maison de Sainte-Beuve, on ne lui a rien refusé. Il veut un banquet à Paris ? Il l'aura ; des bustes ? Il les a ; des statues, on les lui prépare ; des livres de Sainte-Beuve, on ne fait que cela. Toutes les familles de la province s'y mettent, et il y aura bientôt autant de volumes critiques sur la critique de Sainte-Beuve qu'il y a de tomes de critique dans les œuvres de Sainte-Beuve. Un

nombre infini de volumes sur les livres critiques écrits sur les critiques qui ont parlé de Sainte-Beuve se préparent, et tout le monde, même nous mêmes, y va de son article, ou de son filet, tout cela pour faire plaisir à ce cher Troubat, qui n'est peut-être que Sainte-Beuve lui-même métempsychosé, ou Sainte-Beuve s'abritant dans l'écorce de Troubat pour voir ce que le monde pense de lui, posthumement. Ce serait de bonne guerre.

La Vestale.

M. Maquet, le Kapellmeister Lillois, a monté *la Vestale*; orchestre, chœurs, habits noirs. Il y avait du temps que l'humanité n'accordait plus au vieux Spontini qu'une attention distraite. Le vieux Spontini avait, comme on le sait, entamé une partie contre Meyerbeer. Henri Heine a conservé vivant un extraordinaire Spontini, assez pareil à une figure nocturne d'Hoffmann, bruissant perpétuellement autour de Meyerbeer, en insinuations,attaques, caquets. Aussi tard que la gloire de Meyerbeer fut intacte, Spontini fut en baisse. Les variations des goûts d'ici-bas le font remonter, et puisqu'on commence à s'assoupir à Robert et à ne plus écouter *les Huguenots* que d'une oreille, c'était le moment de redresser *la Vestale.*

Ces exécutions Lilloises sont d'ailleurs excellentes. On y vient de toute la région, et les trains de Gand et de Bruxelles y amènent de nombreux pélerins d'art, tandis que d'autres trains en sens inverse, y amènent des exécutants de Paris. Ainsi ces concerts sont utiles à la grande circulation, et comme M. Maurice Maquet ne donne que cinq ou six concerts par an, il a le loisir de ne pas donner, sans relâche, comme des confrères de Paris, *la Symphonie pastorale*, et de présenter à son public du vrai neuf ou du vrai vieux-neuf.

PIP.

Jean-Victor Badin.

Chez Simonson et Chaine, rue Caumartin, le jeune et vibrant statuaire expose une *Ouled* en pierre, que le catalogue n'hésite pas à qualifier de lithographique. « Tous les arts sont sœurs ! » disait Foache, dans un toast célèbre... au petit Véfour toulousain.

N'empêche que J.-V. Badin est ingénieux et talentueux déjà comme un membre de l'Institut et qu'il fait école : Berthoud et Gaston Contesse, ses élèves, ses émules, complètent cette exposition curieuse, hardie

aussi. Membre du jury au salon d'Automne, Badin a eu l'occasion d'y défendre ses idées et d'y appliquer ses principes intransigeants. Il fait songer à ce messager révolutionnaire, ultra-wagnérien en ses discours et qui, dans l'application, donne les *Deux Pigeons,* délicieux et dansants, ou *Véronique*, musiquette alerte et pour tous les publics. Certainement, Messager et Badin seront de l'Institut !

*
* *

HOMMAGE (1) A MADAME GEORGETTE LEBLANC ET A L'ÉCRIVAIN MAETERLINCK

Prêté au théâtre D. Amélia *à Lisbonne*

Sous la haute direction de Monsieur le vicomte de S. Luiz de Braga

Dialogue original par Archer de Lima

Figures : MADAME LEBLANC, MAURICE MAETERLINCK

Cabinet de travail chez l'écrivain. Vaste pièce prenant jour de la campagne. Portes, à gauche. De grandes fenêtres, à droite. Au premier plan, à gauche, une grande table pleine de livres. Au fond, on voit le jardin d'hiver, ouvert en baie sur la pièce. Le soleil bat son plein. Quelques toiles ; images de Monna, Vanna, Joyzelle. — MAETERLINCK *écrit.*

MADAME LEBLANC, *paraissant du jardin.*

Qu'est-ce que tu fais-là,.. ô tendre troubadour
En travaillant ton œuvre ?

MAETERLINCK, *levant la tête.*

Ah ! te voilà ? bonjour.

MADAME LEBLANC.

Quand voudras-tu finir cette fièvre énivrante
Et prendre du répos ? !...

MAETERLINCK, *rêveur.*

C'est ma page émouvante.
Il rêve, mon esprit, la victoire éternelle ;
Sur ma tête je sens la divine étincelle

(1) Le poète portugais, M. Archer de Lima, nous communique le savoureux hommage à Maeterlinck qu'il voulut bien écrire dans « la langue de Voltaire. » Nous nous ferions scrupule de changer une seule lettre de ce dialogue original.

L. R.

Et les plus belles fleurs rayonnant au soleil
Elèvent mon talent dans un noble réveil.
Ma labeur me conduit et les voix des figures
Parlent, me racontant leurs douces aventures.
Je les vois traverser par la scène du cœur
Rire à de grands éclats... pleurant dans le malheur
Et de tout ce travail à mon égard produit,
Tu en seras le maître et la passion...

MADAME LEBLANC, *doucement.*

Oui !
Je le vais conquérir ; crois-tu ce grand succès !
De l'indigent hameau jusqu'au riche palais
Ton nom sera chéri...

MAETERLINCK.

Et le tien couronné.

MADAME LEBLANC.

Tu verras le tableau de ce rêve effrenné
Et tu écouteras le cri de la victoire ;
Tu m'as donné un cœur, je te donne la gloire,
Environnant ton nom d'une sainte auréole.
Ton âme c'est bien l'Art. Je ferais ton idole,
Tapissant ton chemin de fleurs d'enthousiasme,
Tu seras le vainqueur, qui blesse le sarcasme,
Et deviendras un fort.

MAETERLINCK.

Je te crois ! Je te crois !

MADAME LEBLANC.

Au théâtre à frémir s'élèveront les voix,
Alors ton nom scintille, aimé du peuple ému,
Comme on voit un Dieu que la terre a élu.
L'Europe nous attend...

MAETERLINCK, *tristement.*

Et où laisser la croix ?

MADAME LEBLANC.

L'Art chante malgré tout, et nous vainqueurs, les trois,
Nous blessons le destin. Nous aurons la grandeur,
Notre nature rit d'un éclat de splendeur,
Comme un soleil perdu du grand manteau céleste
En voyant s'élargir de sa beauté funeste !
Poète suit ton sort. Révèle-toi un Dieu.
Si le monde se meurt, ils existent les cieux ;
Travaillons... Travaillons...

MAETERLINCK, *animé.*

Comme le cri m'est cher !

MADAME LEBLANC.

Tu l'entendras un jour dans la voix de la mer.

Les peuples frémiront devant la route ouverte.
Lève-toi, pélerin... l'étoile est découverte
Par le flambeau divin, de l'éternel poëme
Qui dit à l'âme : ris ; et qui dit au cœur : aime !

MAETERLINCK, *se levant.*

Ma muse, je te veux. La force me domine,
Le théâtre me prend, la scène me fascine.
Prophétique, je sens dans mes œuvres, la clarté
Qui vient à l'univers, perdue de l'éternité.

MADAME LEBLANC.

Le chemin est ouvert....

MAETERLINCK.

Traversons donc la route.

MADAME LEBLANC.

Nous passerons tous deux, au milieu de la lutte,
Etrange, des auteurs, sur la scène du monde.
Le péril est profond. Il nous faut franchir l'onde
Et monter, et monter, passant avec audace ;
Comme passe l'oiseau, en conquérant, l'espace ;
Tu monteras aussi... Alors ouvre ton âme
Et reprend le courage en me donnant la flamme,
Le rideau va s'ouvrir. Le songe est Infini.
Repose... Je suis là...

UN DOMESTIQUE

(*à gauche, avec une révérence, les rappelant à la vie réelle*).

Le dînert est servi !

REVUE MUSICALE

Tristan et Isolde À L'OPÉRA ET L'ÉVOLUTION MUSICALE EN 1903-1904

Comme disent les romanciers, jetons un regard en arrière et résumons d'un trait la saison défunte avant d'interroger la saison nouvelle qui commence tard avec un chef-d'œuvre.

Des fêtes du centenaire d'Hector Berlioz, en sa ville natale, à l'inauguration du monument de César Franck, au square Sainte-Clotilde, à deux pas du grand orgue où chantaient ses doctes improvisations, du 14 août 1903 au 16 octobre 1904, évolution significative, éloquente en son raccourci qui semble vouloir marquer la revanche de la musique classique sur les éclats de l'orchestre et le réveil d'un art français devant la conquête wagnérienne ! La musique de chambre étale son triomphe en multipliant les concerts ; les derniers quatuors de Beethoven sont devenus notre pain quotidien, *panis angelicus*, dirait Franck, — cependant que la *Schola Cantorum* montait l'archaïque et génial *Orfeo* de Monteverde. La nouveauté même nous ramène à la tradition ; en 1904, le passé renaît : nos *Debussystes* fréquentent les Primitifs français, Rameau ressuscite ; et tandis que les neuf muses de Beethoven règnent au Châtelet, la moderne symphonie française revit au Nouveau-Théâtre avec César Franck, Vincent d'Indy, son continuateur, et leur intelligent disciple Albéric Magnard. Mêmes velléités de nationalisme artistique à la scène, où la musique *après* Wagner se débat dans une formidable étreinte, comme la poésie après Victor Hugo, la peinture après Delacroix ou la sculpture après Rodin...

Le théâtre voudrait se libérer, comme le concert. A l'Opéra, ce fut l'*Enlèvement au Sérail*, du jeune Mozart, pour accompagner l'austère *Etranger* de Vincent d'Indy (qui nous a quelque peu déçus malgré l'émouvante philosophie de son livret et la tourbillonnante majesté de son finale) ; ce fut le *Fils de l'Etoile*, de Camille Erlanger, valeureuse partition qui renferme un étonnant premier acte, de beaux accents voluptueux ou guerriers, une mystérieuse couleur sombre autour des prestiges d'Endor, faisant place à la plus délicieuse évocation de la lyre antique délicieusement touchée par le *poète* Léa Piron, de clairs tumultes et de beaux fracas, et surtout une large scène finale qui fait honneur à notre art, l'une des plus grandioses du drame musical contemporain. Après *la Tosca*, de Puccini, qui n'a pas soutenu parmi nous sa réputation presque européenne, l'Opéra-Comique a manifesté les vertus françaises avec la passionnée *Reine Fiammette*, de Xavier

Leroux, avec la raisonnable *Fille de Roland*, d'Henri Rabaud, l'exquis et touchant *Jongleur de Notre-Dame* qui ne nous en voudra point, malgré sa discrétion, de l'avoir appelé le chef-d'œuvre du maître Massenet; *Alceste*, enfin, triomphale résurrection d'un précurseur qui chérissait la France au point de lui donner ses chefs-d'œuvre! Entre temps, le bel orchestre de Marty nous fait connaître le *Sang de la Sirène*, de Charles Tournemire, le lauréat de la Ville de Paris, en attendant que soit montée l'heureuse *Cabrera*, de Gabriel Dupont. Au dernier concert du Châtelet, sous la magistrale direction de Pierné, le poétique prélude de *Messidor* est bissé d'enthousiasme; et n'est-ce pas le présage d'une revanche future pour l'opéra méconnu de Bruneau? Donc, partout l'essor ou l'effort de la musique française rajeunie, et le Wagnérisme sans Wagner: telle est l'orientation vers la fin de 1904, à l'heure où l'Opéra-Comique annonce la reprise retardée du *Vaisseau-Fantôme*, où l'Opéra s'empare de Tristan.

Tristan à l'Opéra! Tout arrive. *Tristan* au « Grand Opéra de Paris » qui siffla trois fois *Tannhauser*, il y a quarante-trois ans! Comme le présent lumineux recule ce passé dans l'ombre! Faut-il remonter aux trois concerts wagnériens de janvier 1860 où Berlioz, avant Reyer, ne percevait, dans le prélude de *Tristan*, qu'un long « gémissement chromatique »? Évoquer les soirs des 15 mai et 10 juin 1865, à Munich, où trois Français seulement étaient venus, cependant qu'un roi-poète frissonnait, dans l'ombre empourprée de sa loge, à la maladive incantation du philtre d'amour? Alors, l'Italien Gaspérini prophétisait timidement dans sa *Nouvelle Allemagne musicale*; et le Belge Fétis lâchait doctoralement le grand mot d'ennui... Pasdeloup, bientôt, risquait le prélude et l'exposait aux sifflets qui ne s'adressaient pas encore aux vieux concertos! Mais restons en-deçà de vingt ans: cela suffit; n'est-ce pas toute l'histoire de notre éducation musicale, — de la surprise à l'extase, de l'étonnement d'autrefois à la satisfaction d'aujourd'hui? D'abord, aux Concerts-Lamoureux, d'instructives auditions du magique prélude! Ensuite, en 1884, le premier acte; en 1885, le second; plus tard, la radieuse fin, la mort d'Isolde! En ce temps-là, notre presse boulevardière riait de ces amours « pharmaceutiques » et soutenait qu'une pareille musique « rendrait la rage aux pauvres enfants guéris par M. Pasteur » (*sic*): ne cherchez point, ce sont les fanatiques d'à présent.. Mais nos héros de romans allaient à Bayreuth en méprisant Paris. A l'automne de 1899, une vingtaine de soirées nous familiarisait avec l'œuvre extraordinaire, dans l'ombre enfiévrée du Nouveau-Théâtre: Litvinne ou Janssen incarnaient Isolde; Lamoureux finissait, Chevillard commençait, tous deux entraînants... Au printemps de 1902, le jeune Cortot conduisait l'ouvrage, auquel faisait tort l'impressionnisme frais éclos, et déjà fané, de M. Claude-Achille Debussy.

En 1904, enfin, à l'Opéra, quelle sera l'impression d'un public français? Quel est l'état présent de l'opinion française sur *Tristan*? La

réponse importe, en regard des belles recettes classiques d'*Alceste* et de *Don Juan*, du vieux Gluck et du jeune Mozart.

Bientôt le *Vaisseau-Fantôme* nous rappellera l'orageuse aurore du « despotique » génie dont *Tristan* chante l'apogée. *Tristan* commence à 7 heures et demie : écrasante partition tombée d'un astre colossal, de ce Jupiter diamanté qui nous domine, où les forces des héros et des auditeurs seraient centuplées ! Le couple surhumain semble engendré par un Michel-Ange de la musique : amours immenses et proportions gigantesques. Quelque chose à la fois de primitif et de décadent, de douloureux et de radieux. Trois actes, dont chacun dure près d'une heure et demie... Et cette splendeur orchestrale pour accompagner ce long duo tragique à la *Bérénice*, pour bercer, dans ses ondes éblouissantes, ce duo sans fin vers l'indéfini souhaité du néant ! *Tristan* germanique, c'est « l'action qui rêve » ; et nous, « le rêve qui agit », qu'allons-nous éprouver dans l'océan de cette incommensurable partition ? Le public français ne va-t-il point souffrir des *longueurs* et réclamer des *coupures* ? Ne sera-t-il pas prêt à tousser quand le roi Marke s'indigne avec la clarinette basse et maudit Tristan, quand Tristan malade crie sur sa couche et maudit le philtre ? Les convertis voudront préférer ces longs passages, — superbes antithèses, d'ailleurs, aux violences d'amour ! Mais le public français ?

Eh bien, *Tristan*, à l'Opéra, s'appelle un succès. *Tristan* triomphe. Et pourquoi cette incandescente partition parle-t-elle plus haut que l'idylle de *Siegfried* à la sensibilité française ? Est-ce parce que nous pouvons mieux y retrouver nos origines, y ranimer nos aïeux de la *Table Ronde* en passant, à travers Gottfried de Strasbourg et Richard Wagner, de nos vieux souvenirs de la *Bibliothèque Bleue* aux jeunes travaux de M. Bédier ? *Tristan* serait un poème national germanisé, comme les *Troyens* de Berlioz (qui ne pouvait rien comprendre à *Tristan*) sont une épopée nationale latinisée ? Il y a plus. Et la cause de ce bel accueil est plus humainement profonde : *Tristan et Isolde* nous enchantent parce qu'ils affirment la toute-puissance de l'Amour. Dans ce clair de lune bleu, qui favorise l'hymen très allemand du *leit-motiv* et de l'enharmonie, de la gamme chromatique et du cantabile, de la métaphysique et des sens, c'est l'Amour qui nous parle, qui nous bouleverse et nous prend, et qui fera rêver plus d'une auditrice pendant le demi-sommeil de son époux moins imposant que le roi Marke ! Le chef-d'œuvre est non seulement *amoureux*, il est *théâtral* : observez la progression lente et les contrastes toujours ménagés de cette action qui rêve ! Le premier acte est une merveille d'exposition. Sur cette nef barbare, nous sommes en plein orage des âmes, en pleine modernité qui souffre ! Amoureux et théâtral, l'ouvrage est avant tout *musical* : et cette action rêveuse occuperait-elle plus de quatre heures sans ces flots de musique qui nous envahissent jusqu'à cette divine mort d'Isolde qui meurt comme on aime ? Sœur de l'amour, la musique abolit la notion du temps.

Et nous frémissons, tous et toutes, parce que l'auteur a frémi, parce que son âme impérieuse s'est versée là tout entière, sous les froides nuits d'exil et de Venise. *Tristan*, comme *Fidelio*, chante un grand secret : mémoires immenses du génie, comme la voix d'outre-tombe d'un Châteaubriand ou les derniers quatuors d'un Beethoven ! Amoureux d'une moderne Isolde, le poète-musicien a discrètement trahi l'idéal rêvé d'une réalité supérieure, mais inaccessible : *Tristan*, c'est Wagner exhalant son vaste *désir*. Une telle œuvre exceptionnelle est la revanche de l'Art sur la Vie ; et Wagner ne confiait-il pas à son ami Théodore Uhlig que « si nous avions *une vraie vie*, nous n'aurions pas besoin d'*art* » ? De là, sa joie surnaturelle en composant son *Tristan;* de là, cette philosophie nocturne qui prend les profondeurs de l'âme pour centre du monde ; de là, ces confidences, ces libres aveux d'un *artiste* qui ne parlait de son œuvre qu'en tressaillant de la tête aux pieds ! L'existence amère lui a versé le philtre d'amour : son délire se venge de l'existence en créant un poème sans pareil, en criant un hymne d'un lyrisme inouï, continûment exaspéré, qui nous étonne... Et, toutes conditions inégales d'ailleurs, l'auditeur ne se trouve-t-il pas sympathiquement dans un même état d'âme que le poète-musicien ? Où la vie finit, l'art commence ; nous aussi, nous crions à l'art notre désir secret, et la vieille chanson du berger, *die alte Weise*, nous répond : *Désire, Expire !* C'est Wagner qui l'a dit : un homme « vraiment heureux » aurait-il le temps d'être artiste ? Et l'art n'est qu'un « aveu de notre impuissance... ».

Quand il parlait du traitement des passions par le théâtre, Aristote, plus rassis, n'entendait pas autre chose.

« La musique de *Tristan* serait presque mortelle sans le drame qui l'objective et nous empêche de croire que c'est à nous que cette musique s'adresse, que c'est de nous qu'elle nous parle et de notre for intérieur sur lequel elle nous ouvre de soudaines, de profondes et presque d'effrayantes perspectives... ». Le psychologue de la musique, M. Lionel Dauriac, qui rappelle cette opinion dans son très bel *Essai sur l'Esprit musical* (1), ajoute finement : « Je n'oserais garantir que le danger en soit tout à fait conjuré. »

Le danger se conjure au théâtre mieux que dans les concerts, parce qu'à l'heure tardive où *Tristan et Isolde* paraissent à l'Opéra de Paris après trente-neuf ans d'attente, nous sommes invinciblement distraits par l'interprétation qui s'interpose entre nous et le drame ; aujourd'hui, *Tristan*, c'est le ténor Alvarez, qui n'a qu'à faire sonner sa belle voix pour nous émouvoir : émotion toute plastique, bien qu'elle s'adresse à l'oreille et que l'admirable forme de l'hymne à la nuit soit essentiellement

(1) Un vol. in-8 (Paris, Félix Alcan, 1904) : une date dans l'évolution de la psychologie musicale.

fugitive... Alvarez ne se soucie point de métaphysique, et Schopenhauer s'est bien gardé de l'influencer : il chante son rôle en dehors, avec le vibrant italianisme que Wagner n'a point ménagé lui-même. Isolde, c'est Mademoiselle Louise Grandjean ; une triomphante Isolde, très-supérieure à la Brunehilde de *Siegfried*, et que nous louerions mieux si nos confrères de Paris ou de Bayreuth n'avaient épuisé pour elle le trésor des épithètes ! Mademoiselle Rose Féart, une intelligente Brangœne, n'a contre elle que l'heureux défaut de sa jeunesse. Delmas, l'écuyer Kurwenal, est superbe : d'une insolence joyeuse au premier acte, d'une majestueuse bonhomie, d'une mâle tendresse au dernier, près de son preux blessé, délirant, si faible, il remplit notre âme et la scène. Donval esquisse poétiquement la naïve silhouette du berger ; Gresse est un beau roi Marke ; et Cabillot fait remarquer le traître Mélot. Le chœur des matelots est rude à souhait, quand il éclate à la cantonade. L'orchestre de Taffanel sonne quand il veut : le mercredi soir 15 décembre 1904, il a sonné ; mais les motifs restent aussi confus que les paroles. Ah ! si l'on entendait les paroles, quelle merveilleuse angoisse ! Et le problème du *Drame musical* serait définitivement résolu... Malgré le génie de Wagner, il ne l'est pas.

Voilà notre pensée en retrouvant le tableau sonore dans l'éclat de son nouveau cadre. A la somptueuse mise en scène, de M. Gailhard, très étudiée, très soigneuse aussi, reprochons — pour résister à notre propre enthousiasme — une nuit trop claire, trop analogue au jour maudit par les amants : quand la rythmique fanfare, indistincte, s'est tue, quand la torche qui veille est anéantie, c'est dans une sourde pénombre que doit se dérouler le plus prodigieux des duos d'amour. L'âme seule éclaire un tel romantisme, avant l'aube amère comme la éalité qui vient l'interrompre... Mais ceci, il faut bien l'avouer, n'irait peut-être pas du tout avec l'énorme cadre de l'Opéra : un froid intense emplirait cette steppe de ténèbres et M. Gailhard, s'il a eu tort au point de vue wagnérien, a joliment eu raison de se souvenir qu'il était à Paris et d'éclairer la scène prestigieuse.

Après toutes les débauches de notre impressionnisme musical que nous avons appelé le déchet du Wagnérisme, les intervalles de septièmes chantées ne nous troublent plus. Et *Tristan* devient classique à son tour. Mais, quelles que soient les palinodies des snobs, la musique et l'âme françaises ne sauraient oublier ce qu'elles doivent au plus grand *artiste* du siècle dernier qui devinait dans son chef-d'œuvre un paroxysme. Wagner disait :

« On ne refait pas *Tristan et Isolde* .»

Raymond BOUYER.

REVUE DRAMATIQUE

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS : *Rabelais*, pièce en quatre actes et en vers, de M. ALBERT DU BOIS. *L'Inévitable*, pièce en un acte, de MM. DE BUYSIEULX et ROGER MAX.

En nos jours de décadence, où tout, au dire des esprits chagrins, va si mal, il est de quelque réconfort de constater que le monde, le monde ecclésiastique en particulier, n'a pas attendu notre présente époque d'incroyance et de corruption pour employer les moyens les plus variés aux fins de la conquête des biens terrestres.

La cure de Meudon était, au temps où nous ramène la pièce de M. Albert du Bois, ce que nous appelons aujourd'hui une « bonne sinécure » et, tout comme sous la troisième République, l'obtention d'icelle réclamait des soins assidus à l'endroit de ses dispensateurs.

Le titulaire de la cure est mort, et ses deux vicaires, François Rabelais et Angelo Pignon briguent sa succession. Le vainqueur de cette course au clocher sera celui que désignera la Comtesse d'Entraves, nièce du grand aumônier de France. Il faut donc plaire à ladite dame et l'occasion se présente, excellente, puisqu'il s'agit d'arracher le jeune Comte d'Entraves aux griffes d'une aventurière qu'il se propose d'épouser. Que ne ferait une mère pour son fils ? Elle octroiera la cure à celui des deux vicaires qui arrachera le rejeton des Entraves au danger d'une mésalliance.

Pignon cherche des moyens détournés : il bénira le mariage, et, comme il n'est point prêtre, le Sacrement n'aura aucune valeur. Rabelais, lui, prend le taureau par les cornes, c'est-à-dire la jeune Dolly par les sentiments. S'il arrive à se faire aimer d'elle, Dolly renoncera au Comte d'Entraves ; Madame sa mère, la nièce du grand Aumônier, en sera si heureuse qu'elle n'hésitera pas à remplir le blanc-seing en faveur de Rabelais.

La lutte des deux vicaires se poursuit ardente et perfide. Pignon se voit battu et il n'hésite pas à mettre sous les yeux de la quasi-virginale Dolly, l'œuvre grossière de son confrère : c'est le *Pantagruel* qu'il met sous les yeux de la belle, que font rougir les truculences et les obscénités qu'il contient. Mais Rabelais paraît et, à cette jeune fille, il essaye de faire comprendre ce qu'est son œuvre :

.... Ne me jugez pas !
Non ! ne le jugez pas, jeune fille, ce livre
Dans lequel ma pensée à l'avenir se livre.
Il n'est pas fait pour vous, pour vos grands yeux divins !
Ces pages ont leur but et ce livre a ses fins,
Et je l'ai faite ainsi pour la vie éternelle !
Tout ce temps effroyable et sombre vit en elle ;
Tout notre siècle obscur et difforme a jeté
Ici, dans ces feuillets, le cri de sa gaîté,
Le rire bestial de cette atroce joie,
Avec laquelle on voit tous ces hommes de proie,
Soliman, Charles-Quint, Henri VIII, Jules II,
François premier, les rois, les pontifes hideux,
Reîtres et lansquenets, piques et hallebardes,
Mines fauves, trognes rouges, faces blafardes
Princes et cardinaux, magistrats et docteurs,
Tous les forts, tous les grands, tous les triomphateurs,
Tout un monde joyeux, une joyeuse foule,
Passer et repasser sans songer qu'elle foule,
Sous ses mules de pourpre et ses éperons d'or
Des millions de fronts où brille à peine encor
Une lueur qui fut l'intelligence humaine.
J'ai ri ! J'ai ri du roi, bellâtre à plume blanche
Ornant le chaperon de velours bleu qu'il penche
Sur le sourire fat de ses lèvres en cœur ;
Du beau roi chevalier, du paladin vainqueur,
Ne perdant pas l'honneur, oh ! non ! tant qu'il lui reste
L'esprit d'un mot hautain, la forme d'un beau geste ;
Roi sinistre, chantant sa petite chanson,
Du beau roi chevalier qui donna pour rançon,
Pour obtenir un peu plus tôt sa délivrance
La plus franque qui soit de nos villes de France.

. . . .

Je ris ! Tournez la page où Rabelais a ri !
Oui, je ris ! Oh ! le rire affreux ! L'affreuse joie,
Et comme ils comprendront le désespoir qui broie
Le cœur du malheureux contraint de rire ainsi.
Les poètes, plus tard, qui toucheront ceci,
Comme ils devineront sous mon gros rire obscène
Combien je hais mon temps d'une implacable haine !
Ah ! surtout ce velours et surtout cet acier,
Et sur ta plume blanche, ô roi François premier
Sur le globe que tient ta dextre impériale,
Charles-Quint que ton songe ambitieux rend pâle,
Guise sur ton écu, Sforza sur ton cimier,
Sur ton satin fleuri, Diane de Poitiers,
Sur ton drap d'or Henri, lourd Barbe-Bleue obèse,
Sur ton groing Borgia, sur ta tiare Farnèse...
Colosses surhumains de luxure et d'orgueil,
Semeurs de mort, semeurs de mort, semeurs de deuil,

Du fond de cette boue où votre bras les parque,
Un homme, un homme au moins vous laissera sa marque,
Colosses dont les pieds foulent le genre humain.
J'ai pris, moi, nain, j'ai pris sur le bord du chemin.
Tout ce que j'ai trouvé de plus sale en ce monde,
De plus impur, de plus ignoblement immonde,
De plus abominable au fond de nos néants,
Et j'en ai barbouillé vos faces de géants !

C'est une scène émouvante, la plus belle de la pièce. Le réquisitoire de Rabelais fait penser à celui de Triboulet; c'est toute la révolte de l'âme humaine vomissant la laideur et l'ignominie dont elle est accablée.

Dolly admire, admire sans comprendre et subit la fascination ; elle aime Rabelais et avoue que le jeune Entraves n'a été qu'un accident dans sa vie. Cependant, il faut ménager les susceptibilités maternelles de la Comtesse, qui ne veut pas que son fils soit aimé jusqu'à l'inclusif mariage, mais qui ne doute pas qu'il soit le chevalier le plus séduisant du royaume. Tout s'arrange : Rabelais fait passer Dolly pour une nièce qu'il avait perdue de vue, et, à la grande confusion de Pignon, il est nommé curé de Meudon.

La pièce de M. Albert Du Bois, qui témoigne chez son auteur de véritables qualités dramatiques et un grand talent poétique, est jouée par M. Armand Bour, qui eut l'extraordinaire mérite de savoir éviter de charger le personnage de Rabelais ; il atteignit à une grande puissance dans la grande scène de la défense de son Pantagruel. M. Henry Krauss composa une inoubliable silhouette du vicaire Angelo Pignon. Quel héroïque Claude Frollo serait cet artiste si sûr et si consciencieux ! N'oublions pas les dames qui firent applaudir la pièce de M. Du Bois. Mesdames Bertile-Leblanc, Fériel et Gina Barbieri, qui furent, la première exquise dans le rôle de Dolly, la seconde digne et majestueuse dans celui de la Comtesse, la troisième anguleuse et revêche à souhait dans le rôle ingrat de la duègne.

Le petit acte de MM. de Buysieulx et Roger Max, joué par Mademoiselle Marie Marcilly et par M. Burguet, fut fort bien accueilli.

Aux Folies-Dramatiques, à l'interminable *Nuit de Noces*, vient de succéder *Madame l'Ordonnance*. La pièce de M. Jules Chancel est un fort joyeux vaudeville qui se passe dans le monde militaire. A la suite d'un exploit tauromachique, l'ordonnance du lieutenant Chantenay devient le beau-père de son supérieur hiérarchique. La situation est infiniment cocasse et il est presque à regretter que l'auteur n'en ait pas épuisé toute la drôlerie. La pièce de M. Chancel est fort bien jouée par Mlle Leriche et par MM. Matrat et Rouvière.

Henri AUSTRUY.

LES LIVRES

ALBERT SOREL : *L'Europe et la Révolution française*, tome VIII et dernier : La Coalition. Les Traités de 1815. — L'auteur reprend son ouvrage en décembre 1812 et le conduit jusqu'à la seconde paix de Paris, en novembre 1815. Les deux invasions, les deux restaurations, les congrès de Vienne, les négociations de Paris forment la seconde partie de ces récits. La première est remplie par les négociations de 1813. L'armistice, le congrès de Prague, les ouvertures de Francfort, les négociations entre les alliés à Langres et à Troyes si peu connues en France, le congrès de Châtillon composent une série de chapitres dont la principale nouveauté est dans les soins qu'a pris l'auteur de raconter ces dramatiques événements, non seulement au point de vue de la politique française et du rôle de Napoléon, mais de l'autre côté, sous l'autre face, les desseins, les actes des alliés ; ce qui en modifie sensiblement la physionomie consacrée et la tradition généralement adoptée en France.

L'ART DU THÉATRE (Ch. Schmid). — *Notre jeunesse*, *Monsieur de la Palisse*, *Par le fer et par le feu*, telles sont les trois pièces qui ont fourni l'illustration du numéro de décembre de l'*Art du Théâtre*.

C'est d'abord la reproduction des principales scènes de *Notre jeunesse*. Pour *Monsieur de la Palisse*, les esquisses de M. Bertin, l'excellent décorateur des Variétés, alternent avec les photographies des personnages : Mesdemoiselles Lavallière, Lanthenay, MM. Brasseur, Claudius, Alberthat, etc , qui mènent la pièce de si joyeuse façon

Les onze tableaux de *Par le fer et par le feu*, brossés par M. Paquereau, forment au point de vue de la décoration théâtrale un des plus remarquables ensembles qu'il nous ait été permis d'admirer.

En plus quatre planches hors texte, deux esquisses de Paquereau pour les deux derniers actes de *L'Embarquement pour Cythère*.

LOUIS LUMET : *Les Cahiers d'un Congréganiste* (Fasquelle). — Une œuvre âpre et forte dont l'auteur nous conte, sous forme autobiographique les tortures d'un prêtre, acculé logiquement au crime par les instincts qui se déchaînent en lui, malgré les entraves d'une règle étroite. Ces pages douloureuses, animées d'un souffle de meurtre et de folie, sont, en quelque sorte, un chant triomphal à la gloire des forces indisciplinées qui meuvent la matière, sans souci des dogmes et des philosophies. Le talent vigoureux de M. Louis Lumet donne un relief saisissant aux épisodes de ce beau livre.

Docteur LOUIS RÉNON : *Les Maladies Populaires*, étude médico-sociale (Masson). — L'œuvre du Dr Louis Rénon marquera une étape des plus intéressantes dans l'histoire de la médecine moderne.

A l'heure où les problèmes sociaux s'imposent à l'attention des pouvoirs publics et font sentir leur influence sur l'étude de toutes les questions scientifiques, le Dr Rénon a pensé que la science médicale, de son côté, devait suivre le mouvement général qui pousse à faire pénétrer plus de bien-être matériel et moral dans les diverses causes sociales. Il a pris pour thème de son enseignement à la Faculté de médecine : les *maladies populaires*, c'est-à-dire les maladies qui résultent de l'encombrement, des mauvaises conditions d'hygiène, des habitudes malsaines développées dans la masse du peuple : telles la *tuberculose*, l'*alcoolisme*, etc..., ces fléaux de l'heure actuelle.

Après avoir distribué cet enseignement élevé à de nombreux élèves, le Dr Rénon a eu la claire conscience du devoir social qui s'imposait à lui de répandre dans les foules des notions susceptibles de les préserver de maladies qui, par leur extension et leur continuité, constituaient un réel et très grand danger social.

Il a réuni la substance de ses leçons dans un ouvrage remarquable, où se traduit, à chaque ligne, la science profonde du médecin alliée à une connaissance parfaite du problème social et des conditions économiques au milieu desquelles évolue notre société actuelle.

Le rôle social du médecin y est défini avec une élévation d'idées et de sentiments qui laisse le lecteur pénétré de la hauteur de la mission que le corps médical et la science médicale sont appelés à jouer dorénavant dans notre organisation sociale.

C'est toute l'évolution de la science médicale qui se trouve tracée dans cet ouvrage qui s'applique à étudier les maladies dans le milieu social où elles se développent, à chercher les remèdes efficaces, en fonction des effets bienfaisants qu'ils doivent produire non seulement sur l'individu, mais aussi sur tout le corps social.

Le médecin comme le sociologue, le juriste comme l'économiste et l'écrivain purement littéraire peuvent faire leur grand projet d'une étude qui dénote la connaissance précise des sciences les plus variées.

Le Dr Rénon aura rendu un grand service à son pays en se faisant l'initiateur et le propagateur de mesures de défense sociale, qui rendront notre race plus forte, plus saine, et qui l'élèveront dans le niveau physique, intellectuel et moral de l'Humanité.

P.-A. Garnier : *Le Cycle des Temps* (Vanier, éd.). — Dans cette nouvelle œuvre, M. Paul-Auguste Garnier s'est donné la tâche d'exprimer sa vision philosophique de l'histoire, selon un plan assez voisin de celui adopté par V. Hugo dans la Légende des siècles, et suivant une poétique manifestement inspirée de celle du maître. Il y a beaucoup de couleur et de vie dans ce livre sincère, dont l'auteur a été doublement servi par un égal souci d'art et de bonté.

Etienne Bellot. *Jean Lombard.* (Léon Vanier). — C'est une œuvre de bonne fraternité littéraire de la part de celui qui fut son compagnon de lettres et son intime ami.

En de substantielles pages, il analyse l'ouvrage et nous fait assister à la gestation de l'*Agonie* et de *Byzance*, les deux fresques géantes tant prônées.

Georges Eekhoud : *L'Autre Vue*. (Société du Mercure de France). — *L'Autre Vue* est l'histoire d'un fils de famille, instruit, doué, même trop doué, qui, dégoûté de la fausse culture, des préjugés et des mesquineries de son monde, se « déclasse » avec le fanatisme et la vocation d'un saint — d'un saint du diable — pour se mêler intimement à la vie des voyous et des vauriens déguenillés, dans la franc-maçonnerie desquels, il trouve largement à assouvir ses curiosités et ses tringales d'imprévu et d'inédit. Cette promiscuité prête à des scènes pittoresques et rutilantes pleines de ragoût et de piment. Le coloris nerveux et âpre de ces pages rappelle celui des romans picaresques et des mendiants et pouilleux de Murillo et de Vélasquez, similitude qu'explique la longue réunion de l'Espagne aux provinces flamandes où se passent ces équipées.

La Vie au Grand Air (Pierre Lafitte) — *La Vie au Grand Air* nous fait revivre par la photographie les différentes phases de l'installation d'un crack cycliste au nouveau vélodrome. Dans ce même numéro, une série d'articles illustrés sur : Le prix Condrard et les recordmen de l'heure, course à pieds, la chasse à courre du prince Murat, les grandes épreuves d'automne à Auteuil, l'Inauguration du Côte d'Azur le nouveau train rapide du P.-L.-M., les Automobiles en Indo-Chine, le tir scolaire, les coups dangereux à la lutte, etc.

Baron de Plancy : *Souvenirs du Comte de Plancy* (Ollendorff). — Ce volume est d'un puissant intérêt pour tous ceux qui s'occupent d'histoire. On sait que le Comte de Plancy fut préfet de l'Empire : il était donc en position de savoir et de voir bien des choses qu'il nous raconte avec une sincérité et une impartialité remarquables. Depuis le récit de la vie galante que l'on menait à Grosbois chez Barras, tout en y tramant les plus noirs complots contre Bonaparte, jusqu'à l'échec des Cent jours, en suivant pas à pas la fortune de Napoléon, les *Souvenirs du Comte de Plancy*, sont remplis d'anecdotes inédites et forment une contribution très importante à l'histoire de cette époque où tant de choses restent à savoir.

Il appartenait à son petit-fils, le baron de Plancy de publier ces mémoires pour lesquels M. Frédéric Masson a écrit une brillante préface.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Le Gérant : **Pierre LEMONNIER.** Auxerre. — Imp. A. Lanier.



L'ENIGME

DES INSCRIPTIONS GAULOISES

Avant de terminer ces « essais de déchiffrements » avec les Inscriptions de la Gaule Cisalpine, je crois devoir répondre aux objections de mes correspondants et à celles des archéologues officiels du Celtisme. Les premiers me disent : *Vos théories sont contraires aux données de la linguistique, d'après lesquelles, toute la Gaule romaine ayant dû parler latin, nos patois français ne seraient que du latin dégénéré et nos noms propres seraient modernes.* Les seconds reconnaissent que *mes traductions donnent un sens*, mais ils m'opposent qu'*elles sont faites avec des langages modernes qui n'existaient pas à l'époque des Druides.*

A ces objections, qui, en nous donnant les langues mortes : Sanscrit, grec, latin, pour langues mères, semblent partir du principe que l'homme aurait écrit avant d'avoir parlé, car le latin sourd et caverneux, qui a cessé d'être parlé, est avant tout une langue écrite et n'est plus que cela, je réponds que l'homme a toujours dû parler avant de fixer sa parole. Lorsque les Français s'établirent au Sénégal, ils y trouvèrent des Wolofs sans la moindre notion de la valeur graphique des sons qu'ils articulaient. Mais quand leur langage fut transcrit selon sa valeur phonique française, on s'aperçut avec stupéfaction — c'est je crois le général Faidherbe qui rapporte le fait — que cette langue Wolofe possédait des verbes, des adverbes, des substantifs, des régimes, des qualificatifs, des pronoms, etc... absolument comme un idiome qui aurait été fait par les plus savants grammairiens des langues mortes qu'on nous impose pour aïeules. On s'aperçut en un mot que ce parler nègre ne dérivait que de lui-même « pour ce que, pourrait ajouter Panurge, ce n'est pas le rire seulement, c'est la parole qui est le propre de l'homme ».

C'est parce que l'homme a toujours dû parler avant d'écrire,

que mes recherches s'appuient exclusivement sur la phonétique. Je devrais développer cette thèse, d'autant que nous savons déjà, par le phonographe, que « la parole est une écriture parlée », par le téléphone, que « la voix est un message électrique », par les progrès des méthodes d'inscription des phénomènes phonétiques, adoptées par MM. Marey, L. Havet, Demeny, Marichelle, Abbé Rousselot, etc., en France ; Henser, Wendeler, Martens, Hermann, etc., en Allemagne, que « les voyelles et les consonnes ont des « figures vibratoires », j'ajouterais presque « des couleurs ». Mais ces preuves d'antériorité de la parole sur l'écriture m'éloigneraient trop du sujet. Prenons un exemple phonétique quelconque à la portée de tous ?

Nous écrivons *argent* et nous supposons le terme dérivé du latin *argentum*, parce que nous prononçons *arjant* en français, *arjaintom* en latin? Or, les Romains, dont tous les *j* étaient des *i* : Ex. *juvenis junior* prononcés *iouvenis iounior*, et dont tous les *g* étaient des *gue*, ne prononçaient ni *arjaintom*, ni même *arjantoum*, mais *arguenntoum*. Donc le Gaulois de Gaule Celtique, qui ne savait ni lire ni écrire, ne pouvait pas avoir lu *argentum* pour en tirer *argent ?* Il ne pouvait qu'avoir entendu *arguenntoum*, s'être informé de la valeur graphique du terme et avoir transposé selon le *j-g* personnel à la race? Mais il avait fallu pour cela qu'il apprit à lire et à écrire avant d'adopter le mot *argent*, puisque, ignorant ses lettres, il ne pouvait l'apprendre d'oreille sans prononcer *arguent ?* Si toute la Gaule a parlé latin, par quel phénomène linguistique et phonétique les Gaulois auraient-ils dit *arguenntoum*, ou en patois dégénéré *arguent*, pendant les 500 ans d'occupation romaine, et tout-à-coup *arjant ?*

Il y a là invraisemblance, alors surtout que l'on voit dans les auteurs latins que les Romains tiraient de Gaule par Massilia la plupart de leurs objets de luxe et d'orfèvrerie ; tandis qu'il y a vraisemblance, si l'on suppose qu'*argent* et *argentum* étant phonétiquement dissemblables, ces mots ne doivent pas avoir la même signification intérieure, que les termes sont parallèles, non dérivés l'un de l'autre. Et par l'analyse phonétique on trouve que dans *art* le *t* est muet, que les flexions de *gent* auraient été *jent* pron. *jaint, jant* pron. *geant*, *gent* pron. *geint*, puis *jant*, c'est-à-dire qu'*argent* en gallique, ou celtique, ou vieux français, dut signifier quelque chose de joli à travailler pour un artiste :

AR (fr. *art* *t* muet)	*GENT* (fr. pron. *jant*)
Savoir-faire d'artisan	beau, gracieux, gentil, noble

(L'argent est ce qu'emploie ou ce qu'obtient le gentil savoir-faire de l'artisan.)

parce que l'ouvrier gaulois, qui travaille pour Rome, est un simple, un artisan-artiste, qui ne voit dans l'argent qu'une matière précieuse pour son art, très accessoirement la valeur marchande du métal dont se servira son travail ou qui rémunèrera sa main-d'œuvre.

Le Romain, au contraire, qui est un Welche d'origine Indo-Européenne, un conquérant pillard, et qui se sert de son aryaque originel, doit ne voir que le profit à tirer de l'argent :

AR (fr. *art* pron. *ar*) (art d'artisan monnayage)	*G EN-T* (angl. *gain* pron. *guén* fr. *ent*) gain, profit, par cela, d'après cela, selon cela	*UM* (all. pron, *oum* pour (dire)
argentum (lat. pron. *arguemtoum*) argent		

(L'art d'artisan, le gain à en tirer, s'emploieront, lorsqu'il y aura gain et profit, pour exprimer argent.)

Les deux termes, distincts phonétiquement, seraient donc distincts d'origine (1).

Un autre exemple tiré des noms propres : *Bernadotte* si l'on veut ?

Personne en France n'étudiant plus la langue trouvère, personne ne comprend rien aux noms français et s'en rapporte à l'enseignement classique qui les déclare tous modernes et tous dérivés du latin. Il a fallu qu'un Allemand fasse le premier véritable glossaire de l'ancien français (2). Bernadotte veut dire :

BER (fr.) l'homme armé, le guerrier	*N-A* (fr.) n'a pas (de)	*DOTTE* (fr.) crainte, peur, hésitation, doute

La tristesse et la peur leur étaient inconnues.
(V. Hugo, *Les Châtiments* — ô soldats de l'an deux !)

Il semble difficile d'admettre que les éléments de ce nom soient du latin dégénéré, plus difficile encore d'affirmer qu'il a pu être tiré de la langue des trouvères dans les temps modernes, à une époque à laquelle les styles, les modes et les emphases des Grecs et des Romains revivaient avec fureur, et à laquelle le vieux français fut plus oublié que jamais. Je trouve une preuve de son antiquité dans le fait suivant : *ber* n'a pas de parenté latine et est un mot perdu en français. *dotte* dans son sens de « peur, crainte », est effacé en français, mais s'est flexionné en *dute doubte* et *doute* ne retenant que l'acception latine de *dubitare*, celle « d'hésitation, doute ». *dotte* remonte donc à une époque du préhistorique, ou

(1) Nous prononcerions le latin *argentum*, *arjaintom*, parce qu'à l'époque romaine le patois gallique devait prononcer *argent*, *arjaint*.

(2) Voir Bartsch. — Chrestomathie et glossaire de l'ancien français (Burckhardt. Leipzig) *ber*, page 540, 12e ligne, *dotte*, page 586, 11e ligne. Bibl. Natle, 1re Edition Cote X-14.650.

tout au moins de la conquête des Francs, à laquelle le latin n'avait pas encore influé sur le parler gallo-franc ? Pour retrouver l'ancienne acception de *doute*, il faut traduire *Ber-n'a-dotte* par : « le guerrier ne redoute rien », parce que nos ménestrels, voyant le Latin absorber leur langage, durent faire *redouter*, sans parenté latine, en disant : *re-douter* « de nouveau craindre avoir peur », afin de conserver la vieille acception de « peur crainte » du mot *dotte, dute, doubte, doute,* que le latin supprimait.

Mais, entrons dans le vif de la « question du Latin », afin de répondre à l'argument des archéologues celtisants qui m'accusent de traduire les Inscriptions druidiques avec des langages qui n'existaient pas, eux qui ne craignent pas de traduire la ligne V. S. L. M. de l'Inscription de Marsac, de mille ans peut-être antérieure au latin, par : *Votum solvit libens merito?*

Examinons brièvement, par exemple, comment le français se « dégage du latin » pour se servir d'une heureuse expression de M. Ferdinand Brunetière, comment, entre autres termes se dégagent du latin *faber fabrum*, les noms propres français : *Lefèvre, Lefebvre, Faivre, Favre* et *Fabre*, et toujours au moyen d'une analyse phonétique sans rapport avec l'étymologie ?

Un *fèvre* est un faiseur d'ouvrage, *or-fèvre* quand il travaille l'or et l'argent, parce que dans ce « gallique » dont parle Sulpice Sévère, il fait œuvre de ses dix doigts :

FE (fr. *fet e* muet *t* muet) il fait	*EVRE* (fr. *œvre* pron. *evre* plus tard *èvre*) œuvre, ouvrage, travail (il est)

FÈVRE (fr. élision d'*e* muet devant *e* ouvert) faiseur d'ouvrage (artisan) ;	*LE* (fr. le	*FÈVRE* (fr) faiseur-d'ouvrage

LE (fr.) le	*FE-B·VRE* (fr. *feble fet œvre*) faible, délicat, fragile fait-il ouvrage ?	(Lefèvre fait-il l'ouvrage fragile ? il est :)

LEFEBVRE (fr. pron *Lefèvre* le faiseur d'ouvrage fragile, Lefebvre

Arrive le latin qui dit : *facere?* Le gallique populaire se flexionne de *fere* en *fayr*, plus tard *faire* ; l'ancien *le-fèvre le febvre*, un tel « le faiseur d'ouvrage » parle à la première personne, s'affirme, devient :

F-AI-VRE (fr. 1re pers. Ind. prés. *fai*, *œvre* pron. *èvre* ; pron. faivre plus ouvert que *fèvre* je fais œuvre, ouvrage, travail (je suis artisan)

Le midi de la Gaule, sous l'influence plus rapprochée de Rome, qui n'est probablement pas encore maîtresse de la « province » *Gallia togata*, flexionne évidemment alors, sinon *fere* faire, en *fare* (ital.) faire, car l'italien doit exister, ainsi que l'espagnol, au même état monosyllabique et polysynthétique que le français primitif, du moins *fai* (fr.) je fais, variante *faiz*, en *faz*, forme que je

crois renouvelée d'une très vieille flexion *faç* (fr) je fais ? Il en résulte :

FA (fr. *faz*, *z* muet)	*AV'R* (fr. *aver e* muet, subst. et verbe	*E* (fr. *e* muet	*Favre*
je fais en faisant ouvrage	l'avoir, le bien, la richesse,	en (sous le nom de	Favre

Sous l'influence du *b-v* espagnol, prononciation du *v* comme *b*, *aver* (fr.) = *haber* (esp.) le peuple ouvrier dit dans le midi, par métathèse de *r* et contraction de *fa' haber*, mais avec un sens différent du latin *faber* et *habere* :

FA (fr. *faz*)	*AB'R* (esp. *haber* fr. *aver e* muet)	*E* fr. *e* muet)	*Fabre*
je fais	l'avoir, (le bien, la richesse	en (sous le nom de)	Fabre

Les Romains sont au fond des Welches-Celtes, de race indécise et Indo-Européenne, nullement des Italo-Grecs d'Europe. Ils ont beau établir en règle que toutes les voyelles et les consonnes seront prononcées en latin ; ils sont tenus par leurs origines anglo-gallo-germano-italo-ibériques de Celtes, ramassis de brigands de tous les peuples. Ils font bien leur nominatif sur le principe de tout articuler :

F-A-B-ER (ital. *fa*, esp. *haber*, Infin. pris substantivement	*FABER* (lat.)
Il fait l'avoir (les biens, la richesse, il est)	ouvrier

Mais au génitif et à l'accusatif, ils reviennent à la syncope gauloise ou gallo-ibère. Ils ne disent pas *f-a-ber-i*, ils veulent y comprendre, avec *a* dans le sens de : « propriété *à* un tel » pour : « propriété *de* un tel, et sans employer *habere* (lat.) avoir, *qui ne peut être pris substantivement* :

FA (It.)	*A* (fr.)	*B'R* (fr. *ber e* muet)	*AB'R* (Esp *haber*, verbe et subst. syncopé)	*I* (fr.)
il fait	de	guerrier vaillant	l'avoir (les biens, la richesse)	ici

Il fait ici avoir à guerrier, il fait ici l'avoir, les biens, la richesse de guerrier vaillant, ce qui est :)

FABRI (lat.)	*fa* (It.)	*AB'R* (Esp. contracté, verbe et subs.
d'ouvrier (ce qui est de de son devoir)	il fait	avoir le avoir (ce qu'on dira)

UM (all. pron. *oum*)	*FABRUM* (lat. pron. *fabroum*)
pour	le ouvrier (à l'accusatif régi par le verbe : faire, l'avoir, les biens)

Ils en tireront des noms propres :

FABRI (lat.)	*CI* (fr.)	*U* (fr. pron. *ou* et *u*)	*S'* (fr. *se*)
d'ouvrier (fils d'ouvrier)	ici	où un	que (ou) ainsi que

FABRICIUS (lat. pron. *fabricious*)
Fabricius.

A moins que l'analyse phonétique ne soit une science aussi vaine que l'étymologie, les Romains nous auraient donc pillés. Et quand, sans doute, à l'aide de leurs professeurs grecs, les Romains ont dû tirer des radicaux de nos idiomes primitifs d'Europe cette synthèse, d'ailleurs merveilleuse, artistique et superbe de formes, mais pauvre au point de vue de la richesse d'expressions et de tournures, ce mirage sans âme et sans patrie, qui s'appelle le Latin, quand ils ont rejeté nos pauvres langages rudimen-

taires de Barbares dans les patois de l'Empire ou dans les forêts germaines, ils devaient savoir qu'ils nous avaient pillés. Tout au contraire, quand, au moyen-âge, nous avons emprunté, francisé, pris ou repris une quantité considérable de termes au latin, nos origines étaient perdues. Elles le sont encore.

Lorsque sur la foi des Druides, des moines, de l'*Alma parens*, du dictionnaire de l'Académie, nous croyons en disant « fabricant » franciser le latin *fabricantem*, nous ne sommes plus nous-mêmes, car à la source du langage nous disons, le *b-v* espagnol ou visigoth n'étant qu'une forme phonétique :

FA (fr. *faz* finale muette) je fais.	*AB'R* fr. *aver, e* muet, pron. comme *haber* esp. subst.) l'avoir, le bien, la richesse (publique)

I (fr.) ici,	*CANT* (fr.) quand	(je suis)	*fabricant* (fr.) fabricant ;	*FA'* (fr.) je fais	*AB'R* (esp. fr.) l'avoir, le bien, la richesse,

I (fr.) ici (cette fois-ci)	*QUE* (fr.) que (lesquels)	*fabrique* (fr.) je fabrique :	*I* (fr.) ici, (cette fois-ci)	*QUE* (fr.) que (là où est)

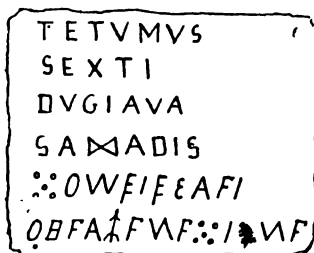
fabrique (fr.) la fabrique ;	*FABRIC'* (fr. *C'* = *QUE*) fabrique (usine, atelier)	*AT* (fr. *T* muet, *AT* devient *A*) a

I (fr. *I* devient *CI*) ici (cette fois-ci)	*ON* (fr.) l'homme en général ?	(a t'on ici ?)	*fabrication* (fr. pron. *fabricacion*) fabrication.

Ayant ainsi montré sur quelles bases phonétiques s'appuient mes recherches, et ce qui m'autorise à croire à la préexistence du vieux francais en Gaule, je reviens aux inscriptions et à leur charabia qui n'est sûrement pas de « fabricacion moderne. »

Les inscriptions de la Haute-Italie, inscriptions druidiques en Gaule Cisalpine comme en Gaule Transalpine, mais qui ne dateraient plus ici que des ve et vi^e siècles de la fondation de Rome, nous amènent à la partie la plus obscure et la plus barbare de l'épigraphie des Druides, celle où les signes idéographiques sont les plus nombreux et le mieux cachés.

INSCRIPTION DE VOLTINO (1)



TETVMVS SEXTI	*Tetumus* Tetumus	*Sextii* (lat. nom propre du Druide). fils de Sextus

(1) D'après le fac-simile de Fabretti, musée Grégorien de Rome.

Ces noms signifieraient :

tel (fr. *test*) se tait	(1)	*um* (All. pron. *oum*) pour	*us* (fr.) usage, habitude

Tetumus ou le taciturne d'habitude	*Sekseti* orth. phonét.
Seks (All. *sechs*) Six (à écrire)	*S'eks* (Fr. *se* Angl. *éks* = *x*) ainsi que x (donc *sex*).

Set (Fr. conj. et adj. num.) Si sept (si l'on est sept)	(2)	*i* (Fr.) ici (on est)

Sexti (lat.) de sixième (on est fils de)	*Sextus* (lat.) Sixième.

DVGIAVA

d. (Fr. *d'*) de ce que	*ug'* (Angl. *huge*) grande, énorme	*i* (Fr.) ici

av' (Fr. *awe* pron. *ave*) l'eau, (de ce que l'eau du Gave a débordé)	*a* (Fr.) a, élève, dresse

---

SAMASAΔΔADIS (3)

sa (Fr.) sa	*sam* (Angl. *same*) de même	*a* (Fr.) que	ENSENNA (Fr.) enseigne (de guerre à Rome)

Sad (Angl.) triste, sombre	*da* (All.) là	*dis* (Fr. 3ᵉ pers. prét) il a dit : (Dédicace)

TOWEIFIFEAFI (4)

to (Angl.) Le lion Celte à	*weif* (All. *weib* Angl. *wife*) sa femme épouse,	*fife* (Angl. *five* vall=*f*) cinq

ε (gr. sens Fr.) et	*a* à	*fi* (Fr. *fis*) fils (et à ses 5 fils)	*ε* (gr. sens Fr.) en

afi (Fr. *afit*) défi, affront, injure (à Rome, quand il se sert de ce langage)

OBFALL (5)

ob (Fr.) avec	*fall* (Angl. All.) arriver malheur, catastrophe, chute, (à la suite de leur chute dans les eaux débordées).

FIRFVNFTIEN

fir (Angl. sapin, = *vier* (All. pron. *fir*) quatre	*funftien* (All. *fünf* Angl. *fifteen*) quinze (l'an 415)

EFVNFEVΔF

e (Fr.) et	*funf* (All. *fünf*) cinq (vᵉ siècle)	*e* (Fr.) en

vulf (All *wolf*. pron. *volf* Angl. *wolf*. pr. *ououlf*) loup (de l'ère du loup de Rome)	*f* (lat. *fecit*) fit (ceci)

(1) Un grand nombre de verbes du vieux français comme *taisir*, taire, se taire, étaient intransitifs et réfléchis.

(2) On ne prononçait pas *set* comme nous prononçons *sept*, mais comme *set* dans *setier*, *épousseter*, etc.

(3) Le signe de cette 4ᵉ ligne compterait pour « enseigne de guerre », comme dans les nscriptions de Todi et de Novare, pour M italique, et pour un double delta grec.

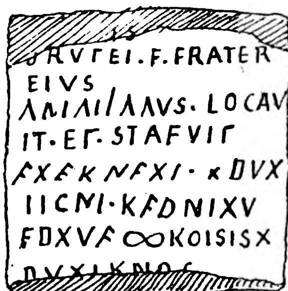
(4) Les *o* en carré formant la tête du lion Celte que nous avons vu à l'inscription d'Autun, ont la valeur de T découverte par les Celtistes français. L'idéographie du lion serait venue de l'Allemand *Lowe* où les Celtes auraient voulu comprendre : *l-o-we* (fr. *le* plur. pron. *lé*. all. *o*. angl. *we*) *lé o* nous (nous sommes les *o* en carré qui font la tête de lion). En remplaçant l'article *le* et le pronom *we* par l'angle et le germain, ils avaient *t-o-vir*, nous sommes les *o*, le lion, d'où serait venu leur nom *Cel te* (fr.) ce *t*, sous entendu ce lion. Les Druides Cisalpins durent conserver l'idéogramme afin de rattacher à leurs origines Welches les Romains qui devaient lui emprunter *leo* lion et *vir* homme.

(5) Le sapin compte pour .IL (Il) et pour *fir*, la lettre fruste qui suit I doit être un E prolongé valant EF.

415 de la fondation de Rome 339 av. J. C. représente la fin du siècle de la prise de Rome par les Gaulois. Le nom latin de *Tetumus Sexti* suivi de la langue mixte montrerait que ce jargon dût être celui des premiers Romains, Welches comme les Troyens sans doute, avant qu'ils n'en eussent tiré la langue latine, probablement aidés par l'invasion Sénonaise et leurs professeurs grecs.

FACE I DE L'INSCRIPTION DE TODI, VILLE D'OMBRIE

(*Musée grégorien de Rome, d'après le fac-simile de Fabretti*)



IS URVΓEI.F.	*is* (lat.) celui-là | *Uruguei* (nom prop. de druide) fils d'Urugus (ce nom voudrait dire) | *u* (fr) où | *ruq* (all *rüge* pron. *ruque*) blâme, réprimande, censure | *us* (fr.) usage | (Urugus ou le druide qui reprend d'habitude) | *u* (fr.) où | *rugue* (all. *rüge*) réprimande, blâme | *e-i* (fr. *ey-i*) j'ai ici | (je suis d'Urugus ce fils qui) | *f* (lat. *fecit*) fit (ceci) |
FRATEREIVS	*frater* (lat.) le frère | *eius* (lat. *ejus* pron. *eious*) de lui (son frère) |
ΛΝΙΛΙΛΛVS (1)	*el* (fr.) lui (son frère) | *ni* (fr.) ni | *el* (fr.) lui (ni son vrai frère) | *ill* (fr. patois) lui (son confrère | *el* (fr.=*en le*) dans l' | *us* (fr.) (usage druidique) |
LOCAVIT.EΓ.	*Locavit* (lat.) il plaça disposa (ceci) | *e dgi* (fr. *e gr. gamma*=angl. *dgi*) *edge. hi* (angl. *he*) pointe tranchante lui (il tailla, grava) |
STAFVIΓ (2)	*staf* (angl. *staff*) bâton d'appui, soutien | *Vi* (All. *Wie* pron *Vi*) comme | *fui* (lat.) fus je | *ge* (fr.) moi (je guidai son travail ;) |

(1) Les lambda grecs (l) sont traduits par *el*, la 2de lettre en partie fruste doit être un N

(2) Les caractères sont trop nets pour qu'il soit possible de lire ET STATVIT comme le font les Celtistes.

FXEKNFXI. (1)

fa (Ecoss. pour *falls*) tombe, décline	*ex* (fr.) l'œil	*e* (fr.) et

Kan Ken (fr. *Ka* Angl. *Ké*) *cant* (lorsque) voir de loin	*fa* (Ecoss) déchoit

exi (fr. de *exir*) je sors, je m'en vais)

(L'œil de devin de l'Eubage déchoit (puisque Rome grandit au lieu d'être abattue ?) et quand sa prévision est en défaut je m'en vais d'Italie).

XDVXIICNI

mi-ex (fr.) à demi œil	*miex* (fr.) mieux	*dux* (lat) chef	*i* (fr) ici

duxi (lat.) j'ai conduit	*icni* (Gr.plur.phonét. de ἴχνος pour ἴχνη les traces empreintes de la parole

(Comme Druide, chef de la parole ici, j'ai mieux guidé ses empreintes en n'étant prévoyant qu'à moitié).

KFDNIXV (2)

K' (fr.) que ne	*fad* (écoss. *fa*. Angl. *fade*) s'affaiblissent, se fanent	*ni* (All. *nie*) jamais

ixu (fs. forme mixte entre *exuls et eissus*) les issus ! (les fils des races d'Arie !)

FDXVF-KOISISX (3)

f. (Ecoss. pour *gets*) gagne, acquiert, obtient	*d-exu* (fr. *d'exut*) d'en aller (de s'enaller)

fân fan fane (all. *fahn* écoss. pour *When*. fr. de *faner*) l'enseigne quand on fane (la botte de foin).

Koi (fr. *coi*) tranquille, paisible	*Si-s* (fr. *sie es sis*) que soit parmi les six	*ex* (fr.) l'œil

(L'enseigne de guerre de la botte de foin quand on fane, gagne, à s'en aller d'Italie, que l'œil de devin de l'Eubage se tient tranquille parmi les six races. — sans leur demander d'immolations de captifs ?)

DVXIKNOC

duxi, (lat) j'ai conduit, guidé (le ciseau)	*Knoc* (Angl. *Knock*) à frapper, cogner ce

dux (lat.) chef	*iknoc* (Gr. ἴχνος tracé de paroles

(Ce tracé de la parole en chef).

Le Druide fils d'Urugus et supérieur dans la hiérarchie druidique qui comprenait le Druide, le Barde et l'Eubage, le prêtre, le poète et le devin, donne à entendre que dix peuplades aryennes (Gaulois, Germains, Anglo-écossais, Goths, Ibéres, Italo-Grecs?) occupant l'Ombrie, seraient parties d'Italie lorsque Rome commença à grandir. Cette version de races mêlées suffirait à expliquer le jargon mélangé de grec et de latin, du druide, si déjà nous ne savions que le langage mixte avait dû venir d'Arie.

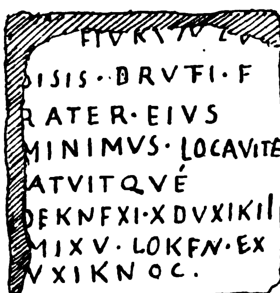
(1) Ces lettres couchées appellent des idées de soumission, de chute, de fuite... F couché est traduit par l'Ecossais *fa* tomber, F droit par l'Ecossais *fa* gagner, X ordinaire par *ex*, X moindre par *mi-ex*, demi-*X*.

(2) Cet assemblage de lettres est la même que le KFDNIXVZ de la fin de l'Inscription de Novare.

(3) Le signe de cette ligne serait une enseigne de guerre faite d'une botte de foin.

FACE II DE L'INSCRIPTION DE TODI

(D'après le fac-similé de Fabretti)



FIVKFNEV(1)	*five* (angl.) cinq | *k'* (fr.) que | *fân fan fane* (all. *fahne* écoss. fr.) enseignes quand on fane *né* (angl. *nay*) non | *u* (fr.) *név* (angl. *knaves*) ou hommes de servage, *ne* (fr.) non plus | *u* (fr.) alors
KOISIS	*Koi* (fr. *cois*) tranquilles, paisibles | *si-s* (fr. *sient es sis*) soient parmi les six ! (Que cinq des enseignes de la botte de foin où il n'y a pas d'hommes à faire des esclaves ne restent par conséquent jamais en paix parmi les six races ! — Guerre à Rome !
DRVFTI	*d* (angl. *the* pron. Celte *de*) le | *ruf* (all. pron. *rouf*) appel invocation à l'honneur *d* (fr. d') de | *rut* (fr. *rute e rute*) troupe en route *Drufti* (nom propre latinisé) de Druftus (tel est l'appel, à l'honneur des 3 races, du Barde Druftus.)
F FRATER	*f* (lat. *fecit*) fit (grava cet appel | *frater* (lat.) le frère (son confrère en Druidisme
EIVS MINIMVS	*eius* (lat. *ejus* pron. *eious*) de lui *minimus* (lat. pron. *minimous*) le moindre (Eubage au dernier rang de la hiérarchie
LOCAVITEPATVITQVÉ(2)	*locavit* (lat.) il plaça disposa (ceci) | *e* (fr.) et | *patuit* (lat.) il fut visible, il devint manifeste *qué* (lat. conj. pron. *Koué* fr. *que*) aussi que (l'Eubage parle)

(1) L'état fruste de cette ligne n'en permet qu'une reconstitution approximative d'après le sens général, la lettre penchée entre le K et l'N serait un F valant l'Ecossais *fa*, la 6e race serait la race Italo-Grecque, plus attachée au sol natal, qui ne pouvait plus rendre service à la cause des Barbares.

(2) Entre le bord dégradé de la pierre et ATVIT il n'y aurait pas eu la place de trois lettres comme TST, on ne peut donc lire avec les Celtistes ET STATVIT qui serait d'ailleurs une redite de LOCAVIT.

OFEKNVFXI(1)

o (fr.) quand	*fae* (écoss. pour *foe* et pour *who*) l'ennemi (Romain) qui
fa (éc. pour *gets*) gagne	*fe* (fr. *fet*) arrive à
ken (angl.) voir de loin (devient voyant)	*e* (fr.) et	*k'* (fr.) que
ennuf (angl. *enough*) assez	*fa* (écoss. pour *gets*) il gagne (et qu'il gagne pas mal en puissance)
exi (fr. de *exir*) je m'en vais (d'Italie)

XDVXIKIIMIXV

ex (fr.) (œil en)	*dux* (lat.) chef (voyant)	*i* (fr.) ici	*duxi* (lat.) j'ai conduit (a)
kil (angl. *kill*) tuer	*k'* (fr.) rien que	*il* (fr. flex vers *ille* lui (l'ennemi)
mi (fr.) à demi	*mi* (fr.) parmi
ixu (fr. forme mixte entre *issuz eissuz* et *exuts*) les issus (les fils de race d'Arie);

(Voyant, devin, je n'ai réussi qu'à moitié à faire massacrer aux issus leurs seuls prisonniers romains.)

LOKFN

| *lok* (all. *loch*) la fosse le trou | *k'* (fr.) que | *lok* (angl. v. neut.) se ferme |
| *lok* (angl. *lock*) la botte de foin | *fän* (all. *fahn*) enseigne | *fan* (écoss.) quand |
| *fan* (fr. *fand* réfl.) se divise se désunit ! |

(La fosse aux cadavres peut se fermer dès l'instant où se défait l'enseigne de la botte de foin !)

EXDVXIKNOC

| *ex* (fr.) œil en | *dux* (lat.) chef voyant | *i* (fr.) ici | *duxi* (lat.) j'ai guidé (le ciseau) |
| *knoc* (angl. *knock*) à cogner frapper (ce) | *dux* (lat) chef | *iknoce* (grï ves) tracé de paroles |

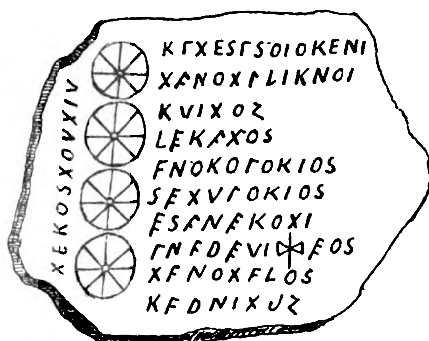
En résumé, il résulterait de cette cryptographie barbare que le Druide Urugus, le Barde Druftus et l'Eubage ou devin qui ne se désigne que sous la rubrique *minimus*, auraient collaboré à la rédaction bizarre mais vraisemblable des deux faces de l'Inscription de Todi. Elle daterait des commencements de la puissance de Rome soit des premières années du IIIe siècle 290 à 300 av. J.-C. J'explique la présence autour du Latium, dans le Latium et à Rome même, de ces peuplades Aryennes de toutes races, par ce fait que les Welches-Celtes du Midi — nous l'avons vu en Gaule Transalpine — s'étant rendus insupportables et fait chasser de Gaule Celtique, d'Espagne Celtibérienne, de Basse-Germanie, et des rives du Danube ou du pays des Goths, etc., se seraient réfugiés en Italie. Les uns seraient devenus Romains, les autres

(1) L'E prolongé de cette ligne est compté pour FE et l'F lui-même pour l'Ecossais *fa*. la 4e lettre double est comptée pour NV, l'X vaut *ex*.

Latins. Les adeptes de la mystagogie druidique seraient restés barbares et le plus grand nombre aurait péri à Aix et à Verceil sous le nom de Cimbres et de Teutons, ce qui représenterait des Celtes anglo-gallo-germains (1).

INSCRIPTION DE BRIONA PRÈS NOVARE

(Musée grégorien de Rome d'après le fac-simile de Fabretti)



KΓXESΓSOIOKENI (2)

| *K'* (fr.) qui | *guex* (fr. *gue ex*) œil de garde | *es* (fr.) est | *gé* (fr. *ge*) je | *soi* (fr suis, |

| *o* (fr.) quand | *Ken* (angl.) je vois de loin | i (fr.) ici : |

(Je suis l'œil qui veille, étant ici le voyant).

XFNOXΓLIKNOI

| *ex* (fr. *es* flex vers *ecce* lat.) voici que | *fa* (écoss. pour *falls*) tombe |

| *nox* (lat.) la nuit ; | *gué* (all. *geht*) va convient | *l'* (fr. *le*) le | *ikno* (gr. ἴχνος) tracé de paroles |

| i (fr.) ici |

(Voici que l'obscurité se fait sur notre langage, c'est le moment de mettre une Inscription ici).

KVIXOZ

| *cui* (lat. *Ital.*) auquel duquel (par lequel tracé) | *ex* (fr *es* lat. *ecce*) voici que |

| *oz* (fr. *oze os*) j'enhardis les armées | je rends confiance aux armées |

(1) Il existe près de Bassano, dans les Alpes Italiennes, un groupe de villages, dits les Sette-Communi, formant ilot, ce qui conserve leur patois, dont les habitants passent pour être un débris des Cimbres et des Teutons échappés au massacres qu'en fit Marius à Verceil et à Aix. Ils parlent ce que j'appellerai le Velche Allemand, c'est-à-dire qu'ils font du *d* un *t*, de l'*f* un *v* à l'inverse des Allemands, du *b* un *p* comme les Juifs allemands en français, *bardon* pour *pardon*, etc. Ainsi ils disent *hant* pour *hand* main ; *hint* pour *hind* enfant, *vinger* pour *finger* doigt, *vuss* pour *fuss* pied *vrau* pour *frau* femme, *beip* pour *Veib* (*Weib*) épouse, etc., etc, c'est-à-dire que ce sont des aryens de race perdue parlant un langage appris d'occasion qu'ils n'ont pas dans le sang.

(2) Les gamma grecs sont comptés pour *gue* ou pour *ge* suivant le sens.

LEFK-LEKFXOS (1)

lef (angl. *left* all. *lief*) | *k'* (fr.) | *le* (fr.) *kef* (fr. *kief chef*)
quitta abandonna | que | le chef
fa (écoss. pour *fallen*) | *ex* (fr. *es* lat. *ex*) | *os* (fr.)
tombé | parmi les | armées

(Qui ont perdu leur chef (le roi des Gésates tué par Marcellus ?) tombé en combattant).

FNOKOΓOKIOS

fa (écoss. pour *get. f.* droit) | *nok* (angl. *knock*)
gagnent, acquièrent | renverser, abattre, ruiner
o (fr.) | *go* (angl.) | *ki* (ital. *chi*) | *os* (fr.)
où | elles vont | lesquelles | armées

(Là où elles vont (au delà des Alpes ?) ces armées acquièrent la chance d'abattre et de ruiner un jour Rome).

SEF-SEXVΓOKIOS

séf (angl. *safe* pron. *séfe*) | *sex* (lat.)
intactes, à l'abri, en sécurité, en bon ordre | six (de 6 races
u (fr.) | *go* (angl.) | *ki* (ital. *chi*) | *os* (fr.)
où (alors) | s'en vont | lesquelles | armées

FES-ESFNFE-EKOXI

fes (fr. pron *faix*) | *es* (fr.)
fardeau, charge, faix | est
fan (all. *fahn* écoss. *fan* fr. *fane*) | *fé* (fr *fet*)
l'enseigne quand on fane | faite devenue
eko (ital. *eco*) | *o* (fr.) | *exi* (fr.)
rumeur, écho | où (sur lequel) | je rejoins

(L'enseigne de la botte de foin est devenue fardeau, sur cette rumeur je m'en vais à)

ΓNFDEV-FVI-DEUVI

Genf (nom all. de Genève) | *de* (lat.) | *u* (fr.) | *fu* (fr.)
Genève | de | où | je fus, je vins

DEFVI — EOS-OSFEOS

i (fr.) | *deu* (fr.) | *vi* (all *wie*) | *def* (angl. *deaf*) | *vi* (all. *wie*)
ici, | dieu | puisque | sourd | comme
ENSENNA | *e* (fr.) | *os* (fr. *aus*)
l'enseigne de la botte de foin | et | aux
os fr.) | *feos* (fr. *fénus*)
osts | fidèles

(Je regagne Genève d'où je vins ici puisque Dieu est sourd comme la botte de foin de nos enseignes et sourd à ses armées fidèles).

XFNOXFLOS

ex (fr. *es* lat. *ecce*) | *fa* (écoss. pour *falls*) | *nox* (lat.)
voici que | tombe | la nuit
flo (fr. *flot*) | *s'* (fr. *se*) | *flos* (angl. *flows*)
le flot | jusqu'à ce que | inonde submerge

(Voici que la nuit tombe sur nos races jusqu'à ce que leurs flots submergent Rome).

KFDN IXUZ (2)

k' (fr.) | *fad* (écoss. *fa* angl. *fade*) | *ni* (all. *nie*)
que ne | s'affaiblissent se fanent | jamais
ixu (fr. forme mixte entre *exuls* et *eissuz*
les issus ! (les fils des races d'Arié !)

KEKOSXOVXIV

ex (lat) | *ekos* (Ital. fr. *ecos*) | *X* (chiff. rom.
hors de tiré des (d'après les) | échos (les on-dit | dix
ov (fr. *ove* Ital. *ove*) | XIV (chiff. rom.)
avec, dans lequel, où | quatorze

(d'après les on-dit, 1014 de l'époque Celtique ou de l'arrivée des Celtes en Europe ?) Les 4 petits *o* formant le moyeu des 4 roues feraient allusion au lion Celte, les roues elles-mêmes indiquant fuite départ d'Italie.

(1) Les F penchés comptent pour l'écossais *fa* (*fall*), les F droits pour l'écossais *fa* (*get*) les *X* pour *ex*, les E. prolongés pour *fe* ou pour *ef*.

(2) Même groupe que sur la face I de l'Inscription de Todi.

L'Inscription daterait des victoires de Marcellus : 531 U. C., 223 avant notre ère. Les Cisalpins vaincus auraient alors quitté la Gaule transpadane.

Si nous sommes en 531 U. C. et en 1014 de l'époque Celtique, celle-ci n'aurait commencé que 483 ans avant Rome, 1237 av. J.-C. Or, d'après les Inscriptions Nîmoises, l'insurrection gauloise aurait coïncidé avec la dispersion des tribus d'Israël, 721 av. J.-C. Vu le Grec χίλιοι, elle se serait produite en l'an mille des Celtes, ce qui reporterait leur arrivée d'Orient en 1721 avant notre ère, à une date prématurée, à laquelle les caractères Italo-Grecs de Nîmes et de Vaison n'existaient pas plus que la langue Hellénique.

On doit donc comprendre que cet an mille de la stèle de Collias des environs de Nîmes désigne l'arrivée d'Orient des Celtes-Welches, non pas en Europe, comme l'an 1014 de l'Inscription de Novare, mais en Asie-Mineure où ils auraient fondé le Roy^e de Pergame vers 1720 av. J.-C., et où ils se seraient maintenus près de six cents ans. Leur invasion en Europe, provoquée par leurs guerres avec les Grecs, et que l'on suit depuis la Russie méridionale, par tous les noms en *odunum* : *Carrodunum*, *Eburodunum*, etc., qu'ils ont semés en route, irait de 1237 à 1134, date de la chute de Troie. Les Celtes de l'Est, du Centre et de l'Ouest de la Celtique, qui employaient des caractères italiques, chassés de Germanie en Gaule, de Gaule en Grande-Bretagne et sur la Baltique, Britons et Teutons, seraient arrivés avant le siège d'Ilion (*i-lion*, ici le lion Celte ?). Les Celtes du Midi qui employaient des caractères Gréco-Italiques, ne seraient arrivés en Grande Grèce, en Gaule et en Ibérie qu'après la prise de Pergame. Expulsés du Midi, ils se seraient réfugiés dans le Latium vers 720 avant notre ère, aux temps héroïques ou fabuleux des premiers Romains, et c'est ainsi que s'expliquerait avec dates à l'appui, mais 400 ans seulement après la chute de Troie, la légende d'Enée débarquant avec le palladium.

L'anthropologie démontre l'existence des Préceltes en Gaule : Si l'on veut dissiper le mirage splendide de la paternité des langues mortes, voir clair dans l'antiquité Aryenne, il faut se résigner à reconnaître que nos langues aborigènes d'Europe à leur état *monosyllabique* primitif, sont nécessairement langues mères, et que les langues *polysyllabiques* Aryennes sont nécessairement langues dérivées ; que *Troie* et *Troja* doivent signifier :

Troi (fr) trois (races, anglo-gallo-germains) ici	*e* (fr) en Troie	*Troja* (pron. e at. *Troiia*) Troie devient Troja ?	*Troi* (fr) Trois (races
ja (all. fr.) oui déjà jadis (à)	*Troja* (lat.) Troie.		

et qu'alors que le Grec et le Latin n'expliquent pas une origine, le langage mixte d'Arie les explique toutes parce que la phonétique prouve que nos patois rustiques d'Europe ont dû préexister aux langues mortes savantes, comme la parole à l'écriture.

Je ne garantis pas l'infaillibilité de ma méthode d'analyse, mais, d'après elle, jusqu'à preuve d'absurdité, je tiens pour certain que par exemple le grec ἵππος désignerait le cheval en général, sauvage puis dompté, tandis que le latin *equus equum*, prononcé *equouous equououm*, désignerait le cheval propre au service ; que ἵππος, dont l'esprit résulterait de la suppression de l'*h* aspirée, l'accent de l'*i* long de *hiep*, viendrait de :

hip (angl *heap* prou *hiep*) tas, amas, troupe, quantité,	*pos* (fr. *po. os. pos*) peu osé hardi, puis ensuite	ἵππος (gr) cheval

(Il est en troupes, en quantité, parce qu'il est peu hardi, puis ensuite il devient le cheval), et que *equus equum* viendraient de :

e (fr) en	*q'* (fr *que*) seulement que, rien que	*u* (fr adv. adj et dat de l'article pron *ou u ou*) où un à le	*us* (fr) usage

um (all. pron *oum*. fr. pron *om*) pour homme	*equus* (lat. pron *equouous*) cheval	*equum* (lat. pron *equououm*) le cheval

(En cela que seulement quand un (cheval est mis) à l'usage ; en cela que rien que quand un (cheval est dressé) pour l'homme, le cheval est le cheval).

De ce que nos idiomes, à leur état rudimentaire ont été submergés par les invasions des Celtes et des Romains, il ne résulte pas qu'elles en aient extirpé les racines? Ma conviction est que nos trouvères ont recueilli ces racines dans leur forme monosyllabique, telles que, de temps immémorial, elles évoluaient parmi les patois de la Gaule préceltique.

Toujours est-il que les Druides, sous prétexte de nous transmettre des documents, en fixant leur jargon sur la pierre, semblent avoir voulu composer des rébus à en juger par l'inscription suivante, la plus énigmatique qui soit :

INSCRIPTION D'UN LINTEAU DE PORTE
au quartier des tours Seguin, à Nîmes.

ECKIΓΓO
PEIΞKO
NΔIΛΛE
OC

ECKIΓΓO	*eckig* (all. sens de *winkel*) obliquement, clandestinement	*e* (fr.) en	*c'* (fr.) ce	*k'* (fr.) que	*i* (fr) ici	*eski* (fr. *eschis*) fugitif esquivé,
	ig (all. *ich*) je	*go* (angl. *go to*) viens au				

PΕΙΣΚΟ	*reix* (pron. lat. de *rex* roi (de Nimes)	*k'* (fr. *que* qui	*o* (fr.) quand

ΝΔΙΛΛΕ	*n'* (fr. *ne e* muet) je ne	*di* (fr.) dis pas	*ille* (lat.) ille (quand je ne parle pas latin)	*n'* (fr. *ne*) ne
	dil (angl. *dealwith*) lutte pas contre ne frappe pas	*le* (fr.) le		

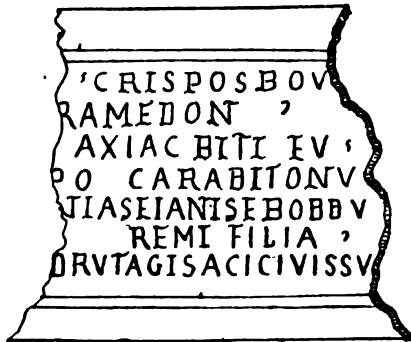
OC	*oc* (fr. provençal) oui (ne proscrit pas le patois gaulois)

Cette inscription daterait de la formation de la Province romaine Gallia togata, de 125 à 121 avant J.-C., les Romains n'ayant pas encore franchi le Rhône. On peut supposer qu'elle vient d'un Druide banni de la Province, où Rome avait dû imposer le latin, auquel les félibres du temps auraient secrètement opposé leur langue d'oc que le Druide, Celte Anglo-Saxon, aurait été obligé de parler pour maintenir son influence sacerdotale, ce qui l'aurait fait proscrire. Faute de termes de comparaison, son épigraphie est obscure.

L'Inscription qui nous eût le mieux dévoilé l'Histoire du Druidisme est celle du Vieil-Evreux. Il n'en reste malheureusement qu'un fragment.

Inscription du Vieil-Evreux

(sur une plaque de bronze provenant de l'extrémité d'un édifice que l'on croit avoir été un temple).



CRISPOSBOV	*cris* (fr.) clameurs, huées, réprobations	*pos* (fr.) puis, ensuite, après,
	bov (angl. *bow*) s'incliner, saluer ..	

Les Druides doivent dire : On commence par huer notre doctrine, puis on finit par s'incliner devant elle ?

RAMEDON	*ramé* (fr.) feuillu	*don* (fr.) dont, don ;

S'agit-il de l'offrande du gui sacré, coupé sur un chêne feuillu, à l'arbre dieu des Druides?

AXIAC BITI EV

ax (Ecoss. pour *ask* fr. *ax* angl. *axes*) — Je demande aux haches | *ia* (all *ja*) — oui | *c'* (fr. que) — qui

iac (all *jagd'*) — chassent (aux chasseurs) | *bit* (Ecoss. angl.) — petit morceau endroit

i (angl. fr.) — j'y | *eu* (fr.) — eus....

(Je demande aux chasseurs une petite étendue de forêt que j'obtins pour célébrer nos rites ?)

PO CARADITONV

po (fr.) — peu | *car* fr.) — donc | *c'* (fr. *que*) — qui | *a* (fr.) — a | *rad* (all.) — roue | *dit* (fr. *dist*) — dit

it (angl.) — cela | *on* (angl.) — à | *on* (fr.) — homme | *u* (fr.) — alors

(donc quiconque a le char de guerre (le noble, le Celte, Gallo-Celte initié) confie alors peu cela (nos rites, nos mystères) à l'homme Gaulois ?...)

NIASEIANISEBODDV (1)

ni (fr.) — ni | *a* (fr.) — a | *sei* (fr.) — soif | *a* (fr.) — de | *sei* (fr.) — soi | *ani* (angl. *any*) — aucun

se (fr.) — quand | *bod* (angl. *bôde*) — augurer, présager | *bod* (Ecoss. *bôde*) — ordre | *d'* (fr.) — de

bod (Ecoss. *bôde*) — offre | *du* (fr.) — du | *bod* (angl. *body*) — corps | *d-u* (fr.) — d'un, du

bod (all. *boden*) — sol du terrain | *odd* (angl) — étrange, malheureux, de trop | *u* (fr.) — ou

(personne non plus n'a soif de soi, n'a le souci de sa vie, quand l'auguration du voyant amène un ordre divin d'offrir en holocauste le corps d'un Gaulois aborigène né de la terre, produit étrange, fâcheux et superflu où on le rencontre ?...)

REMIFILIA

remi (fr. prét. de *remetre*) — j'ai abandonné, rendu | *filia* (lat.) — la fille

(L'inscription serait l'œuvre de plusieurs générations de Druides qui auraient noté les phases successives du Druidisme. Celui-ci indiquerait l'arrivée, soit de la coutume romaine, soit de la civilisation chrétienne, qui l'auraient contraint de cesser les immolations de victimes.)

DRVTAGISACICIYISSV

dru (angl *true*, pron. Celte *dru*) — le véritable | *dru* (fr.) — serré, compact

dru (fr.) — amical, confidentiel | *tag* (all.) — jour (l'histoire) | *d'* (fr. *de*) — de

rut (fr. *rute e rute*) — la route en troupe | *a* (fr.) — vers | *gi* (fr. *gui*) — le gui

sac' (fr. *sace*) — sache, apprenne | *i* (fr) — ici | *ci* (fr.) — contre | *u* — un | *issu* (fr.) — issu

Que tout Celte fils des races Arya apprenne ici contre l'histoire véritable, résumée confidentiellement de la route que l'on faisait en troupe pour aller couper le gui.

Les Inscriptions connues ne permettent pas d'approfondir l'origine véritable de la cérémonie druidique du gui coupé avec la serpe d'or. Tout ce qu'il est possible de présumer d'après les Ins-

(1) Les D barrés relevés dans les Inscriptions Péligniennes par M. Bréal indiqueraient répétition du groupe parce qu'ils figurent des jantes de roues.

criptions de Nevers, d'Alise et d'Evreux, c'est que les Celtes, oublieux de leur provenance indo-européenne à demi-noire — car avant la pénétration de la race Caucasique dans l'Inde, tous les Hindous devaient être de la couleurdes Malabares ou des Mahrattes — se croyaient d'extraction divine. Ils se représentaient bien la divinité sous l'emblème d'un arbre portant les vivants comme autant de feuilles, mais d'un arbre dont la graine lumineuse, sortie de la lumière d'or symbolisée par leur serpe, était descendue des cieux dans notre planète et d'un arbre qui ne portait réellement comme feuilles que leurs nobles races Aryennes. Les races aborigènes d'Europe, la race blanche, ne comptaient pas. Bien mieux, elles étaient l'excroissance, le produit malencontreux de la Vierge noire, de la terre ou de la nuit dont les Gaulois se disaient sortis, quelque gui parasite que la serpe-lumière, symbole du feu du soleil, trancherait et finirait par détruire. Cette version ne s'appuie que sur des analyses un peu confuses de noms propres, mais je la crois plausible.

F.-A. de LA ROCHEFOUCAULD.

Un curieux sous la Régence

PIERRE CROZAT

I

Le nom de Crozat évoque dans l'esprit de tout fervent de l'art une des personnalités les plus marquantes du XVIIIe siècle. L'amateur est fier de le compter parmi ses ancêtres, bien qu'il ne puisse toujours, en pensant à lui, se défendre d'un sentiment de secrète et rétrospective jalousie.

Pierre Crozat semble être le type accompli du collectionneur de race, amoureux des belles choses pour elles-mêmes, pour le plaisir que procure leur seule possession, en dehors de tout esprit de vanité ou de snobisme. Mais sa physionomie n'est pas moins intéressante, au point de vue des services rendus par lui aux arts et aux artistes contemporains. Il apparaît alors comme un Mécène autour duquel se groupe toute une société de peintres, sculpteurs, graveurs, de gens de lettres ou d'amateurs.

Les mémoires contemporains permettent de faire revivre la curieuse figure de Pierre Crozat, d'assister aux obscurs débuts de sa famille, au progrès de sa carrière, et de donner un aperçu du monde de la curiosité dont il avait su s'entourer, à l'apogée de sa réputation. De nombreux documents servent enfin à reconstituer sa collection, à la suivre à travers les faveurs d'une succession, ou les hasards d'une vente.

La famille Crozat habitait Toulouse, et, peu ambitieuse, elle n'était jamais sortie d'une situation de fortune assez précaire. Elle avait fourni à la ville quelques magistrats et se contentait de jouir paisiblement d'une réputation d'honnêteté qui se transmettait de père en fils. A la date de 1650, Antoine Crozat remplissait les fonctions de Capitoul et vers cette même époque, épousait Jeanne Cardou. Il en eut trois enfants dont les destinées devaient tre bien différentes. A Antoine II était réservée une sorte de

royauté dans le monde de la finance. Alliances et fortune aidant, il devait atteindre aux premiers rangs de la société. Pierre, le cadet, né en 1665, allait se faire un nom célèbre dans les annales de la curiosité. Quant au plus jeune fils, sa vocation l'entraîna vers le séminaire où il endossa la soutane sous le nom d'abbé de Genlis.

Sitôt qu'Antoine et Pierre furent en état de gagner leur vie, leur père chercha pour eux une situation capable d'augmenter les faibles ressources de la famille. Encore ses prétentions n'étaient-elles pas très élevées.

C'est à l'étude de Penautier (1) qu'il faut frapper, pour découvrir la trace des deux frères. Ils ouvriront peut-être eux-mêmes la porte, s'il faut en croire un contemporain qui les fait entrer chez le financier en qualité de laquais. Dans les bureaux du banquier, les petits commis Crozat font bientôt leur apprentissage. On les voit, grâce à leurs aptitudes peu communes, franchir les échelons de la hiérarchie et finalement atteindre aux fonctions de caissiers, qu'ils conserveront jusqu'en 1683. A cette date, les deux frères sont complètement installés dans la place et deviennent titulaires de la charge laissée vacante par la mort de Penautier.

Ils exercent conjointement des fonctions comparables à celles d'un ministre des finances du midi de la France si pareil poste existait aujourd'hui. Cette charge, par les bénéfices considérables qu'elle donnait, équivalait à une « sorte de captation du Pactocle à leur profit ».

Dans cette association des Crozat, Antoine seul avait le génie des affaires et une vocation irrésistible pour la finance, alors que son frère manifestait déjà une préférence pour les arts.

Très jeune, Pierre ne pouvait résister à consacrer une partie de ses revenus à l'acquisition de bibelots. Dès dix-huit ans, il s'était épris d'un bel enthousiasme pour La Fage. Le peintre avait reçu de sa ville natale la commande d'une série de portraits de Toulousains célèbres dans l'histoire, et ces toiles devaient former, dans une galerie de l'Hôtel de ville, une sorte d'épopée locale. Les dessins ayant servi pour ces grandes compositions, se trouvaient dispersés chez divers collectionneurs de l'endroit. M. Bourdaloue, frère du prédicateur, MM. Garnier et Dieu, qui avaient de leur côté employé l'artiste à plusieurs travaux importants. Crozat ne fut heureux qu'après avoir réuni ces dessins, et c'est là,

(1) Reich de Penautier, receveur général du clergé et trésorier de la bourse du Languedoc.

semble-t-il, le premier noyau de la collection qui devait le rendre célèbre.

En 1697, Pierre est à Paris et continue de collectionner ; mais les commandes ne vont pas toujours sans procès. Un fragment d'une pièce de procédure contient de précieux renseignements : « Mémoire pour Pierre Crozat, écuyer demandeur et défendeur contre Charles Boulle, défendeur et demandeur, dans le fait : il demeure pour constant, entre les parties, qu'en l'année 1697, Boulle promit de faire délivrer au sieur Crozat quatre pieds estaux, deux armoires et un socle plus la moulure des bas-reliefs des pieds estaux, les modèles que le sieur Crozat lui en donna avec les mesures, afin que les ouvrages puissent être placés dans le cabinet du sieur Crozat, place des Victoires, lieu destiné pour iceux. » Boulle refusa de livrer et fut d'ailleurs condamné.

C'est donc, place des Victoires, que logeaient les Crozat, et le plan terrier de 1705 donne l'emplacement exact de l'hôtel, « maison à porte cochère, faisant le coin de la place en entrant à main droite par la rue Neuve-des-Petits-Champs, appartenant au sieur Crozat » (1). Pendant ces quelques années, les Crozat, à la tête de la banque dont les bénéfices deviennent de jour en jour plus considérables, achèvent dans l'ombre l'édifice de leur fortune.

Mais, dès 1704, Pierre, sentant approcher la quarantaine, et satisfait sans doute du chiffre de ses rentes, se désintéresse de la finance pour se livrer tout entier à son goût pour les arts. Il aspire à se faire un nom dans le monde de la curiosité, avenir plus pacifique que celui rêvé par Antoine, qui, lui, se lance dans les plus grandes entreprises financières et brigue les plus hautes fonctions avec des alternatives de succès et de malchances, de faveur et de disgrâce (2).

§ II

Pierre se trouvant déjà possesseur de collections très importantes commence à désirer un hôtel plus vaste que celui de la place des Victoires. Il savait l'avantage que l'on trouve à disposer les objets d'art, les tableaux dans un local aménagé spécialement pour les

(1) Plan terrier de 1705. (Archives nationales).

(2) Antoine commence par se faire bâtir, place Vendôme, une superbe résidence (c'est l'hôtel qui porte maintenant le n° 17). En 1712, il fonde la Compagnie dite d'Occident, première idée de l'entreprise de Law ; puis marie sa fille avec le comte d'Evreux, triste mariage pour la jeune fille qui, le soir même, rentra au couvent. Il fut plus heureux avec ses fils, dont l'aîné Louis-François, marquis du Châtel, épousa Mademoiselle de Gouffiers, fille du marquis d'Helly et de la marquise née de Luynes, et dont l'autre devint le baron de Thiers. Il mourut en 1738.

faire valoir, à les encadrer de fleurs et de verdure par un beau jardin.

Il chargea donc son intendant Cornille du soin de découvrir l'emplacement convenable. Encore fallait-il se préoccuper du voisinage. On comprend toute l'importance qu'il y avait pour l'ex-commis de Penautier, devenu écuyer du roi, à bénéficier du prestige d'un entourage aristocratique.

Le Marais abandonné déjà par la noblesse, les quais et l'île Saint-Louis démodés, on n'y pouvait songer. Il fallait à Pierre de l'air, de la lumière. Or, au début du XVIIIe siècle, beaucoup de résidences seigneuriales avaient surgi aux abords des remparts. Voir de ses fenêtres la promenade, constituait un attrait tout particulier. Le Chevalier trouve les remparts charmants : « On n'a pas besoin de sortir pour voir tout Paris, il vient passer tous les jours sous vos fenêtres ».

« Les remparts plantés d'arbres, sablés dans les contre-allées, arrosés dans le milieu, garnis de bancs de pierre de distance en distance, forment depuis quelques années l'une des plus belles promenades de la capitale, ouverte à tout le monde et l'une des plus fréquentées de cette ville. L'avantage que l'on a de s'y promener en équipage, et les embellissements qui ont été faits par Messieurs les prévôts des marchands et échevins, et les particuliers, propriétaires des maisons voisines, les cafés brillants que l'on y a construits, les rafraîchissements que l'on y vend, les chaises que l'on y loue, les jeux qui s'y rassemblent, la musique que l'on y fait entendre, le concours d'un nombre infini de voitures, qui peignent admirablement la magnificence et le goût de cette grande ville, tout a dû nécessairement contribuer à rendre cette promenade, l'une des plus brillantes que l'on puisse imaginer » (1).

Dans les premières années du siècle, on terminait précisément certains travaux qui devaient concourir à l'agrément de la ville. Le projet entrepris, depuis 1670, consistait à démolir les anciennes fortifications de Vauban (2) afin de transformer le tracé de la vieille enceinte, en un cours magnifique, décrivant au nord de Paris un demi-cercle de plus d'une lieue.

Ce cours formait, au Nord, l'extrême limite de la région habitable. En le dépassant on se trouvait en plein quartier de la Grange-Batelière. Sans doute, ce n'était plus déjà, en 1704, le Marais

(1) Jèze. Tableau de Paris.

(2) Les portes Saint-Honoré, Richelieu, etc. étaient seules conservées, mais à titre décoratif seulement.

autrefois impraticable, accessible seulement en barque, où l'on pouvait se « baigner et pêcher à la ligne ». Mais il descendait encore de Montmartre les jours de pluie assez d'eau pour alimenter un étang bourbeux, ou inonder démesurément les sauts de loup du château de la Grange. La rivière des Porcherons et le grand égout qui se prolongeait derrière la Grange Batelière, à la hauteur de la rue de Provence, concouraient encore à former une sorte de vaste cloaque favorable seulement aux cultures maraîchères et d'un abord dangereux dès la tombée de la nuit (1).

Sur la montagne de Montmartre, et autour de l'ancien château des Porcherons, les cabarets avaient surgi comme par enchantement ; le site était agréable ; le peuple pouvait à meilleur compte boire et se réjouir « à la Guinguette » où l'on menait joyeuse vie, et où la chanson à boire finissait souvent, en guise de refrain, par un baiser sur la joue de quelque fille.

Rien de moins sûr que ces parages mal famés, à l'enseigne du « Veau qui tette » ; Madame Taconet tenait une auberge, véritable repaire de brigands, dont les caves, ouvrant sur les carrières, servaient d'asile pendant le jour à la bande de Cartouche dit « l'Enfant ». Le soir, ces joyeux compagnons prenaient possession de leur domaine, envahissaient la chaussée et détroussaient les passants (2).

C'est en lisière de ce quartier excentrique que Crozat va trouver l'emplacement souhaité pour son hôtel.

La finance imitant l'exemple de Crozat y bâtira dans l'espace de cinquante ans, une ville nouvelle, souvent habitée de façon fort galante (3).

En poursuivant ses investigations dans les environs, Cornille, le factotum de Crozat, découvrit, entre les domaines du duc de

(1) L'Edit de mars 172. constate que « l'ouverture de cet égoût, expose journellement, à périr, le peuple qui descend de Montmartre et des Porcherons, lorsque plusieurs particuliers étant pris de vin tombent dans cet égoût, d'où ils ne peuvent sortir, ayant perdu la raison et y restent souvent la nuit, faute de secours ».

(2) C'est par une de ces bandes que peu de temps après la Fronde, Turenne fut attaqué la nuit entre la porte Richelieu et la Grange-Batelière. Ne trouvant pas la bourse du grand capitaine suffisamment garnie, le chef de la bande le rançonna sur parole et le lendemain s'en fut lui-même à l'hôtel de Turenne réclamer l'argent.

(3) Paris déborde et crève sous son ancienne enceinte. La mode se répand dans les nouveaux quartiers Vivienne et Richelieu. On se rapproche des boulevards du rempart, prêt à les enjamber à la premiere occasion pour se jeter en pleine campagne. Chacun veut avoir ce que l'on appelle sa « maison lès Paris ». C'est Mme de Pompadour, M. de Beaujon qui construisent au faubourg St-Honoré : M. de Lamballe dont les jardins s'étendent à Passy ; MM. de Foy et de Saint-James sont à Neuilly, M. de Boufflers à Auteuil et enfin le comte d'Artois pousse jusqu'à Bagatelle, en plein bois de Boulogne.

Grammont et du Président Ménars, une longue bande de terrain occupée seulement par des masures.

Un tonnelier, Edme Dufour, et maître Saury, menuisier, étaient les tranquilles propriétaires de ces neuf arpents en friche.

Crozat se rendit sur les lieux, et n'eut aucune peine à convenir que la vue y était admirable, la situation exceptionnelle. Les négociations furent aussitôt entamées, et Edme Dufour céda joyeusement son bien, le 13 février 1704.

Mais le menuisier, escomptant sans doute une heureuse spéculation à faire, dut se montrer plus exigeant, puisque Crozat ne devint propriétaire de son terrain que deux ans plus tard (1).

Là, ne se bornèrent pas les prétentions de Crozat; de la duchesse de Senneterre, il acquit encore un terrain bordant la promenade, et un chantier sur lequel il fit construire une orangerie. Ce choix était un coup de maître. Crozat se trouva possesseur du Marais tout entier. Il ne craignit pas, audacieux comme pouvait l'être un « traitant » de planter sa demeure au centre même de la perspective de l'hôtel de Grancey, lui donnant comme horizon son mur mitoyen.

Lancé dans la voie des acquisitions, Crozat dépassa bientôt les remparts et se fit céder, pour y planter son potager, une partie des terrains de la Grange-Batelière. Il possédait ainsi un véritable domaine que la promenade des boulevards coupait en deux parties. Un souterrain seul pouvait les réunir. Crozat fit les démarches nécessaires et obtint en 1709, moyennant une somme de 500 livres comptant, et dix livres de redevance annuelle, l'autorisation de se creuser un passage entre l'orangerie et le nouveau potager (2).

Il pouvait être fier de son voisinage. Tout autour de sa propriété s'élevaient de somptueuses demeures. Sur le boulevard : les hôtels de Grancey, de Rivières, de Luxembourg d'une part, et de l'autre l'hôtel de Conti et l'hôtel du duc d'Antin. Par la rue de Richelieu, il touchait aux hôtels du duc de Villeroy, de Louvois (place Louvois actuelle), de la marquise de Villarceaux, du président Ménars,

(1) Les actes de vente constatent que la première parcelle se composait « de deux petites places à bâtir, séparées par une maison entre cour et jardin, tenant aux héritiers Du Houx, et fut acquise par Cornille, d'Edme Dufour, maitre tonnelier et Marie Chaslon, son épouse, par acte devant M. Bailly le 26 Avril 1702 et décret volontaire du Châtelet le 23 Février 1704. La seconde parcelle qui venait ensuite, composée d'une boutique occupée par M. Saury, menuisier, et Catherine Lesguer, sa femme, adjugée à Cornille pour Crozat, par sentence du Châtelet du 4 septembre 1706, sur vente volontaire par Denis Bourgoin seigneur de la Grange-Batelière dont elle faisait partie ».

(2) « Permission à M. de Bureau de faire un passage à communication sous le rempart pour Pierre Crozat, écuyer, le 20 mai 1709 ».

dontla précieuse bibliothèque était célèbre, du duc de Guiche et de tant d'autres.

§ III

De la grande terrasse construite en façade du rempart, Crozat jouissait d'un point de vue merveilleux.

Au premier plan, la plaine, rapiécée de cultures maraîchères attenant à quelques maisonnettes de pauvre apparence, séparées entre elles par de nombreux jeux de boules.

A l'Est, s'étendaient à perte de vue des jardins alternant avec des marais qu'inondait la rivière des Porcherons. Au Nord, la Grange-Batelière, le clocher de Notre-Dame de Lorette, et, fermant l'horizon, la colline de Montmartre avec ses innombrables moulins dont les ailes brunies émergeaientde la verdure. A l'Ouest, le chemin des Porcherons (chaussée d'Antin), conduisant à l'ancien château des Porcherons (impasse du Coq), bordé de cabarets, de guinguettes. Puis au loin, après le bourg de la Ville L'Évêque, la plaine se déroulait, entrecoupée de hameaux dont les toits d'ardoises reluisaient au soleil.

Gagnons la terrasse de l'hôtel en traversant le « jardin de propreté »; nous le trouverons bien dessiné, coupé à l'ancienne mode; le clos petit, mais commode. Ici, des talus habilement disposés rachètent les inégalités du terrain; là, une allée de marronniers sur deux files droites, fraîche et faite à point pour l'été sert de pendant à l'orangerie. Au centre même et en contre bas, le parterre étend son tapis de verdure entouré de plates bandes de fleurs. Parmi les grands arbres, dans les bosquets, ou au milieu d'une pelouse de gazon fin, voici quelque belle statue, *l'Eole* du Bernin, un vase ou un fragment de marbre ancien envahi par le lierre. Enfin, « un boulingrin de forme variée » nous amène devant la maison, œuvre de l'architecte Cartaud.

Vue de l'extérieur, elle n'offrait rien de particulièrement séduisant. Isolé de toutes parts, le corps du logis plus long que large, donnait lieu à une distribution aussi ingénieuse que nouvelle. Les quatre côtés prenaient jour sur une cour intérieure de dix-sept pieds qui éclairait les escaliers et les garde-robes. Cartaud avait orné le rez-de-chaussée de pilastres ioniques couronnés d'un fronton. Sur la façade du jardin le même fronton triangulaire enfermait une niche ronde décorée d'une coquille (1).

(1) « Par la suite, dit Mariette, on ajouta à l'aile qui règne sur un des côtés un second étage qui paraît aux yeux de certaines personnes écraser le principal corps de bâtimen

L'intérieur du corps de logis principal se composait d'un rez-de-chaussée avec deux grands appartements ornés d'excellents tableaux. « Celui de gauche, formant galerie de 22 mètres de long, sur 10 de large, était décoré d'un goût mâle et de belles proportions ». Vis à vis les fenêtres, de grandes glaces reflétaient la perspective du jardin.

La salle à manger prenait aussi jour sur le jardin se trouvant dans l'aile du bâtiment de droite, avec la pièce connue sous le nom de « la Perspective ».

L'étage en attique comportait deux appartements distincts : Crozat et ses invités habitaient l'un, la famille du peintre Lafosse occupait celui du Nord, vis à vis duquel se déroulait une suite de pièces accompagnées d'une galerie où se trouvait groupée la majeure partie de la collection.

Puis venait le véritable sanctuaire de l'hôtel, le cabinet octogone, éclairé à l'italienne comme la Tribune de Florence et décoré par Pierre Legros (1).

Des enfants presque en ronde bosse ornaient le plafond, tandis que d'autres enfants, assis dans l'embrasure des fenêtres, tenaient dans leurs mains des instruments qui symbolisent les Arts. Ce cabinet, où la lumière diffuse était savamment répartie, réunissait les joyaux les plus précieux de la collection : tableaux, dessins, bronzes, marbres. Quant aux pierres gravées, objets d'une sollicitude spéciale, Crozat les avait admises à l'honneur de sa chambre à coucher qui ouvrait sur le cabinet octogone (2).

§ IV

L'hôtel fini, Crozat hébergea le peintre de La Fosse, appelé pour la décoration des galeries. Estimant qu'il était plus commode

et on a encore doublé cette aile, depuis, en l'élargissant sur un terrain voisin ce qui a procuré à cette maison bien des commodités qui y manquaient ». Oppenort fut chargé des travaux, et pendant la construction de cette annexe une catastrophe émut tout le quartier. L'entrepreneur Roquet dans l'espoir d'un bénéfice à réaliser sur le chiffre du devis, reduisit de quelques pouces l'épaisseur du mur principal. Il s'écroula entrainant dans sa chute quinze ouvriers. Crozat, très affecté de l'accident, servit une pension viagère de mille livres aux veuves

(1) Pierre Legros, sculpteur dont la France ne possède malheureusement que fort peu d'ouvrages, tandis que Rome où il mourut en 1719 âgé seulement de cinquante trois ans, peut en montrer un si grand nombre. Il y exécuta de nombreux chefs-d'œuvre qui le placent au premier rang de nos artistes.

(2) C'est pour elles qu'avaient été commandées les deux encoignures de Boulle, mentionnées plus haut.

à l'artiste d'habiter à l'endroit même de ses travaux, il lui avait largement offert l'hospitalité ainsi qu'à sa femme et à sa nièce, la jolie Mademoiselle d'Argenon. La jeune fille posa souvent, dit-on, devant le peintre pour les divinités de l'Olympe et notamment lui servit de modèle lorsqu'il dut représenter, sur le plafond de la grande galerie du rez-de-chaussée, Minerve sortant toute armée du cerveau de Jupiter. L'œuvre, terminée en 1707, reçut l'approbation unanime.

« On ne saurait trop admirer, dit Mariette, avec quel art il a su « tirer avantage de la place qu'il avait à peindre. Son ciel est peint « avec tant de vérité et d'harmonie que la voûte semble percée à cet « endroit-là ». Son œuvre terminée, La Fosse n'en demeura pas moins logé à l'hôtel, faveur précieuse qui permettait au peintre la jouissance des chefs-d'œuvre réunis dans la somptueuse résidence et le contact journalier avec tout ce que Paris comptait alors d'artistes et de connaisseurs.

C'est là, qu'il se lia avec Watteau, chargé précisément, à cette époque, de peindre quatre panneaux pour la salle à manger.

A peine débarqué de Valenciennes, encore fort peu connu, Watteau s'était mis au travail, et, dans cette vaste pièce prenant jour sur le jardin, esquissait les quatre Saisons.

Caylus prétend que son jeune ami aurait exécuté ses toiles d'après les cartons de La Fosse, et il ajoute : « On y voit tant de manière et tant de sécheresse qu'on n'en saurait rien dire de bon », assertion qu'on a peine à croire justifiée, car le sage La Fosse ne pouvait guère les revendiquer. Tout au plus, doit-on reconnaître que les compositions visent à un genre classique dont le libre esprit de Watteau ne tarda pas à se départir. L'évolution du futur peintre des *fêtes galantes* est encore à son début. Ces figures un peu froides, d'une proportion inaccoutumée à l'artiste, révèlent ses efforts vers un modelé plus travaillé et le groupe du *Printemps* ou *couronnement de Flore*, le mieux venu des quatre, fait seul pressentir en lui le maître. Crozat fut néanmoins si satisfait de ces panneaux qu'il les jugea dignes d'être reproduits par Duplessis en quatre gravures qui nous ont été conservées et dont quelques exemplaires figuraient dans son cabinet octogone.

Non content de la faveur qu'il accordait à Watteau, il voulut, avec l'aide de La Fosse, obtenir l'entrée de son protégé à l'Académie. L'admission eut lieu en 1716. La Fosse s'éteignit cette année même, laissant une veuve que Crozat, par un excès de délicatesse, continua d'héberger avec sa nièce pendant plus de vingt ans encore.

Watteau avait confié à Crozat les désagréments qui résultaient pour lui, depuis sa récente réception à l'Académie, des visites des fâcheux et des admirateurs. D'autre part, il était très désireux de pouvoir à loisir et en détail étudier les richesses dont il n'avait pris qu'une connaissance très imparfaite lors de la commande des Saisons.

Le Mécène ouvrit à l'artiste les portes de son hôtel. Quelle fête pour un peintre qui avait la religion des maîtres et qui rêvait d'aller les interroger en Italie ! Quelle joie pour un jeune esprit ambitieux qui toujours avait désiré s'entretenir librement avec les coloristes et se former au contact des Vénitiens !

« Sensible à Giacomo Bassan aux belles fabriques, aux beaux sites, au feuillé plein de goût et d'esprit des arbres du Titien, il l'était plus encore aux dessins de Rubens et de Van Dyck (1). »

Watteau s'enfermait des heures avec ses amis la Roque, Caylus, Hénin. Il travaillait, empruntant ses modèles à l'inépuisable collection de dessins.

Sa présence à l'hôtel de Crozat le met dans des conditions décisives pour la prise en conscience de son génie. Dans une existence large et mondaine, égayée de fêtes, bercée de continuels concerts, enrichie d'incessantes révélations de grâces individuelles et d'élégances sociales, fortifiée par la vue perpétuelle d'œuvres d'art proposées à l'admiration des raffinés et aux réflexions des artistes, Watteau s'est complété en tous points. Ses études donnent de l'autorité à son dessin, de la largeur, de la souplesse, de la noblesse à sa peinture. Virtuellement, elles ont éclairé son horizon, ses progrès en dessin, tous ses amis sont unanimes à les faire dater de son séjour chez Crozat.

Tels paysages du Titien vont servir de lieu de réunion aux élégants modèles de Watteau du XVIIIe siècle. Une sanguine conservée au Louvre (n° 1342 du catalogue) se rattache sensiblement à la manière du Campagnole; *Jupiter et Antiope* de la galerie Lacaze est certainement composée sous l'influence de Tiépolo et rappelle les carnations italiennes; le *Jugement de Pâris* prouverait au contraire que Watteau avait étudié les Flamands et en particulier Rubens (2).

(1) Mariette. Abecedario.

(2) Un grand nombre des études faites par Watteau pendant son séjour chez Crozat existent encore. On sait par Gersaint que l'artiste avait fait un testament. Ces dessins, comme il est dit au catalogue. rédigé par le grand expert, « sont de ceux que l'artiste légua en mourant à M. Crozat. »

Ils sont actuellement au Louvre ou dans les collections particulières, marqués du monogramme bien connu par les amateurs.

Watteau ne resta pas longtemps chez Crozat. « Il veut vivre, dira Caylus, à sa fantaisie et même obscurément ». Sa nature fantasque, un peu maladive, son caractère changeant le poussent à abandonner l'hôtel, berceau de sa réputation naissante, où il avait reçu une si cordiale hospitalité.

Pierre ne lui tint pas rigueur et les relations entre les deux hommes demeurèrent aussi cordiales que par le passé. Souvent même le peintre frappait à la porte de l'hôtel pour retrouver ses amis et surveiller le travail de Caylus qui, à ce moment, avait entrepris de reproduire par la gravure les principaux dessins de la collection afin de les divulguer au public.

Puis, brusquement, Watteau partit pour l'Angleterre où, d'après Mariette, « ses idées de fortune l'ont fait passer ».

§ V

Un nom illustre remplace aussitôt à l'hôtel celui de Watteau. Crozat reçut Rosalba Carriera, accompagnée de toute sa famille.

Lors d'un voyage en Italie, Pierre s'était arrêté à Venise où la pastelliste brillait déjà de tout l'éclat de sa jeune gloire. Elle venait de terminer le portrait du roi de Danemark, qui lui avait commandé par surcroît, idée fort galante, le portrait des douze plus jolies filles de la ville. Un amateur, de passage à Venise, ne pouvait manquer d'aller rendre visite aux Carriera. Crozat, en entrant dans le célèbre atelier, fut surpris d'y voir son portrait fait, au pastel, d'après une esquisse rapportée par hasard de Paris. Flatté de la coïncidence et, séduit plus qu'il ne se l'avouait lui-même, par le double charme de la femme et de l'artiste, il mit tout en œuvre pour attirer Rosalba chez lui.

Une correspondance régulière s'établit bientôt entre Venise et Paris. Crozat se faisait pour sa nouvelle amie l'écho des moindres détails de la vie artistique de la capitale : « Connaissant votre goût « pour la musique, et avec quelle délicatesse vous la comprenez, je « vous envoie un libretto de poésies choisies. J'espère que dans le « nombre, vous en trouverez une que vous pourrez mettre en musique (1) ».

En janvier 1720, l'invitation devint plus pressante. « En vérité, « je ne saurais trop vous dire combien est grande l'estime que je

(1) Lettre de Crozat à Rosalba du 28 octobre 1718.

« vous porte, à votre talent et à votre rare mérite. Soit dit sans me « fâcher avec nos braves peintres, même les plus distingués, vous « leur êtes supérieure ; et si vous vous étiez appliquée à exécuter « en grand, vous auriez marché de pair avec les premiers des temps « passés. Combien je serais heureux de vous avoir pour hôte ! « C'est ce dont je veux vous convaincre, malgré toute votre modes- « tie ».

Enfin, Pierre eut gain de cause, et Rosalba résolut d'accepter l'hospitalité si largement offerte. « Je reçois en ce moment votre lettre datée du 15 du mois dernier, avec la très agréable nouvelle que vous êtes déterminée à entreprendre le voyage de France avec M. et Madame Pellegrini. Je ne puis vous exprimer la joie que j'en ressens (1) ».

Rosalba Carriera, accompagnée de quatre personnes de sa famille dont son beau-frère Pellegrini (que Law avait chargé de peindre le plafond de la fameuse salle du Mississipi à la Banque Royale), débarqua chez Crozat au commencement de mai 1720, pour y recevoir, comme il était convenu, « l'appartement, la table et le carrosse ».

Elle arrivait précédée par une réputation que sa présence à Paris fut loin d'affaiblir. Son atelier, aménagé au second étage de l'hôtel, vit défiler toutes les célébrités artistiques et mondaines, voire même une partie des membres de la famille royale.

Rosalba débuta par le portrait de Mademoiselle d'Argenon, la jolie nièce de La Fosse, qui vivait sous le même toit ; puis ce fut le tour de Law, de son fils, de Crozat. Le total de ces pastels s'éleva à quarante-cinq, parmi lesquels ceux de Louis XV et de l'abbé de Genlis, frère de Crozat.

Le succès de ces premiers portraits valut à la Carriera la clientèle élégante de la ville. Elle n'eut plus un instant de répit jusqu'à son départ. Les beautés en vogue, — il n'en manquait pas sous la Régence, — les grandes dames, les bourgeoises de qualité, voulurent toutes poser devant l'artiste. C'est ainsi que le 25 novembre 1720, on vit dès l'aube l'équipage du Régent s'arrêter devant la porte de l'hôtel. C'était l'heure du rendez-vous donné par Rosalba à Madame de Parabère, et son royal amant venait la surprendre à l'atelier. La visite du Régent se prolongea pendant près de trois quarts d'heure.

Les artistes français ne voyaient pas sans un certain dépit les succès de la Vénitienne, mais ils étaient trop adroits pour laisser

(1) Lettre de Crozat à Rosalba du 3 février 1720.

deviner contre elle aucun sentiment d'hostilité. Les plus en vue, comme De Troy, Largillière, Lemoine, Edelinck parurent au contraire rechercher sa société. Ils se firent admettre chez Crozat pour vivre dans l'intimité de la pastelliste. On tenait du reste assez régulièrement assemblée à l'hôtel le dimanche. Par l'affabilité de son accueil et la grâce parfaite avec laquelle il montrait sa collection, Pierre avait su attirer chez lui l'élite des hommes de goût, en des réunions où se dépensait l'esprit le plus délicat. On s'y donnait rendez-vous pour clore une discussion, achever une gravure ou puiser des documents pour un travail ébauché.

C'était le lieu de prédilection des graveurs fameux de l'époque, Caylus ou Le Bas, qui venait faire hommage à Crozat de sa gravure de la de *Prédication de Saint-Jean*, le savant et distingné abbé de Maroulles, le grand ami de Mariette.

Par la présence de Watteau, le noyau des fidèles habitués de l'hôtel s'était accru de M. de Julienne, M. Bougi, Antoine de la Roque (1) qui sachant le goût de Watteau pour la musique l'entraînait souvent aux répétitions de sa tragédie de Thionée portée à l'Opéra par Salomon (2).

Le *Mercure de France* et la plupart des journaux de l'époque donnent souvent des comptes rendus de réunions tenues à l'hôtel. C'est un témoignage du prestige acquis au Mécène par la présence sous son toit de personnalités aussi célèbres. Crozat de son côté, plus enthousiaste encore de sa pensionnaire que ses amis, ne négligea rien pour mettre en lumière tous les talents de Rosalba, aussi habile musicienne que bon peintre.

Le 30 septembre 1720, il donna pour elle un premier grand concert, solennité musicale qui fut honorée par la présence du Régent lui-même. A ses côtés, on remarquait un personnage, venu certes, plus par curiosité que par plaisir, le banquier Law, qu'Antoine Crozat gênait considérablement dans ses opérations financières.

Les familiers de la maison, Caylus, les Julienne, Mariette, Hénin, l'abbé de Maroulles, aidaient l'amphitryon à faire les honneurs.

Crozat avait appelé comme exécutants : Antoine, le flûtiste, Paccini, le ténor italien, Mademoiselle d'Argenon « chantant de la

(1) Antoine de la Roque (1672-1744) obtint de continuer le privilège du Mercure de France qu'il rédigea avec Dufresnoy de 1721 jusqu'à sa mort.

(2) Watteau, raconte Caylus, avait de la finesse et même de la délicatesse pour juger de la musique et de tous les ouvrages de l'esprit.

plus jolie voix du monde », la petite Guyot, claveciniste accomplie. La Rosalba, Rebel et son inséparable Francœur formaient les éléments d'un merveilleux trio d'instruments à cordes.

Beaucoup de ces artistes faisaient partie de l'orchestre royal, Rebel entre autres. Celui-ci fut retenu à l'Opéra, le soir du concert, plus longtemps que de coutume et le public commençait à s'impatienter. Le Bas, en attendant l'arrivée du grand violoniste, se dirigea vers la partie de la galerie réservée à l'orchestre, vint examiner le violon fameux rangé sur le pupitre de Rebel et machinalement en tira quelques sons. Crozat court à lui, l'embrasse. — Ah ! M. Le Bas, je suis enchanté de la découverte, vous allez remplacer mon premier violon qui ne vient pas. Cruelle incertitude ! Le Bas jette un coup d'œil circulaire, puis accepte. Il venait de s'apercevoir que la galerie était au rez-de-chaussée ; rien n'était plus facile que de s'esquiver par la fenêtre voisine, au dernier moment. Rebel arriva et Le Bas fut sauvé.

Watteau, revenu de Londres depuis un mois à peine (1) crayonna une feuille de têtes où figurent les principaux artistes qui prirent part à cette fête (2).

Deux mois plus tard, nouveau concert. Cette fois, le nonce du Pape avait accepté de monter sur l'estrade pour y jouer de l'archiluth. Mesdames de Parabère et de Prie n'avaient garde de manquer à ces solennités artistiques et la maîtresse du duc de Bourbon, fanatique de musique italienne, fonda avec Crozat une société de concerts composée d'excellents musiciens « que l'on payait bien sans qu'il en coûtât. »

Le premier de ces concerts fut donné chez Crozat le jeune ; la série s'en continua au Louvre deux fois la semaine. « Les seuls payeurs avaient droit d'y entrer sans leurs femmes ; on les appelle amateurs, mais leurs femmes auront leurs amants (3). »

Cette société, analogue sous bien des rapports à notre moderne Société des Amateurs, avait à sa tête, outre Mme de Prie et Crozat, la comtesse d'Évreux, la marquise de Castellane et M. de Mésangère, Mlle d'Argenon et la petite Guyot s'y trouvaient seules

(1) Le 21 août 1729 : Vu M. Watteau et un Anglais. (Journal de la Rosalba pendant son séjour à Paris, publié par Vianelli en italien et traduit par Alfred Sensier).

(2) C'est la feuille, exposée actuellement au Louvre, dans une des salles de dessins et sur laquelle Mariette a tracé de sa main ces mots : *Praeclarorum musicorum coetus, scilicet Antonins Fidicen eximius Paccini italus cantor, mus., reg. et Da Dargenon Car. de La Fosse Pict. Acad, sororis filia. Cui suaves accentus musa invideret.* « Réunion de musiciens très renommés, c'est-à-dire le célèbre A. Paccini, chanteur italien et d'Argenon, fille de la sœur du peintre de La Fosse, académicien, dont la muse envierait les suaves accents. »

(3) Mathieu Marais, Journal.

artistes françaises ; les autres étaient italiennes, ou venaient d'Italie comme les demoiselles Novelli, grandes musiciennes ayant de fort belles voix. « Cette Académie s'appelle : Gli Academici paganti ».

L'hiver que Rosalba passa à Paris fut une véritable apothéose. Elle s'était liée avec Watteau, qui, triste, malade, changeait sans cesse de domicile, à la recherche d'un bien-être physique qu'il ne trouvait nulle part. Peu de temps avant son départ, en février 1721, elle vint à son atelier du Pont Notre-Dame et posa pour le portrait connu sous le nom de la *Femme aux roses*. Cette déesse dont le tablier est rempli de roses blanches (Rosalba) est une évocation plutôt qu'un portrait ; Rosalba avait alors 46 ans.

Pendant les séances au pont Notre-Dame, la Carriera avait eu le loisir d'étudier l'étrange Watteau ; avant de regagner sa ville natale, elle voulut faire le portrait de son ami, lestement mené à bonne fin, et malheureusement perdu, puis, parla de départ.

Crozat n'épargna rien pour la retenir : fêtes, louanges, cadeaux princiers, exécutés par l'orfèvre Germain. Ses instances furent vaines. Au printemps de 1721, dès sa réception à l'Académie sous les auspices de Coypel, elle quitta la France, juste à temps pour ne pas assister à la disgrâce de Law, qui avait été son ami à Venise.

§ VI

Le séjour de la Rosalba avait rendu nécessaire la présence de Crozat à Paris pendant toute une année. Après son départ, il eut le désir de retrouver sa maison de Montmorency, délaissée l'été précédent, d'y recevoir ses hôtes habituels.

Cette résidence, construite par Cartaud et achetée à la mort du peintre Le Brun, n'avait au dehors, rien de somptueux. A l'intérieur, le salon seul était décoré d'un beau plafond de La Fosse qui représentait Phaéton demandant imprudemment à son père de conduire le char du Soleil.

Les jardins, au contraire, qui devaient leurs beautés à Le Brun leur ancien maître, excitaient l'admiration de d'Argenville (1).

Toute la société qui fréquentait l'hôtel à Paris se retrouvait l'été à Montmorency ; le cadre seul avait changé.

Watteau, après avoir étudié pendant l'hiver les maîtres anciens, composait là, d'après nature, les motifs de ses paysages que l'on

(1) Description des environs de Paris.

disait parfois empruntés aux décors d'opéra de son ami La Roque. Quelle aubaine pour lui que le séjour dans cette villa entourée de jardins splendides, de larges avenues aux lignes fuyantes, de rideaux de verdure ornés de fontaines, de statues. Quelle douceur d'errer dans ces bosquets, où l'ombre et la fraîcheur ménagent des entretiens.

Combien ce décor est propice à ces assemblées de plaisir où, dans la lumière adoucie, les belles et leurs galants s'asseyent en cercle. On se disperse, on danse, on se promène en écoutant un air de flûte ou la chanson d'un guitariste dont on jouit distraitement. Et voilà un des tableaux de Watteau esquissé, un de ceux de son meilleur talent. Ils représenteront toujours quelque coin du jardin de Montmorency où l'artiste vint jusqu'à sa mort chercher ses modèles.

Ce fut encore Crozat qui conduisit l'artiste jusqu'à sa tombe après l'avoir assisté dans ses derniers moments. Il le fit enterrer dans le cimetière de Nogent, où, le 18 juillet 1721, on creusa la fosse de cet amoureux de la vie, mort à trente-quatre ans.

Pierre s'inquiéta ensuite de faire paraître une notice sur les œuvres du peintre qu'il avait aimé. Le 11 août 1721, il écrivait à Rosalba. « Nous avons perdu ce pauvre M. Watteau, il a fini ses « jours le pinceau à la main. Ses amis doivent publier un discours « sur sa vie et sur ses œuvres ».

§ VII

Chaque jour, l'hôtel de la rue de Richelieu s'enrichissait de nouveaux dons ou d'acquisitions intéressantes.

Non content de faire les honneurs de sa collection avec la plus parfaite courtoisie, Crozat désira, sans doute un peu par vanité, mais aussi dans un but de vulgarisation artistique, la faire goûter non pas seulement du cercle intime de ses amis, mais encore du grand public.

L'entreprise, qui eût effrayé tout autre que lui, consistait à faire graver les plus précieux tableaux renfermés dans son cabinet, dans les célèbres galeries contemporaines et dans celle du Roi, riche alors de plus de deux mille morceaux, mais dont l'accès était particulièrement difficile.

La lettre qu'il écrivait le 19 mai 1724 au chevalier Gatburi, montre bien toute l'importance du projet : « Je m'occupe en ce moment à mettre en ordre le recueil des estampes de nos tableaux en formant diverses classes ou écoles. Je fais graver à présent

l'école Romaine..... Je ferai ensuite commencer l'école de Florence. Comme je n'ai entrepris cet ouvrage que dans le but de faire une chose agréable aux curieux de tableaux et d'estampes, je ne fais autre chose que de les distribuer, afin de rendre service aux graveurs qui pourront se faire un nom dans les arts. Le prix de chaque estampe en demi-feuille est de trente sous ; et en feuille, le double ; le premier volume coûtera par conséquent environ trente écus de notre monnaie (1) ».

La publication de ces volumes (2) prit plus de temps que ne le pensait Crozat. Les nombreuses démarches qu'elle motiva fatiguèrent bientôt un vieillard de soixante-quatorze ans et la suite de l'œuvre fut confiée à Robert, peintre du cardinal de Rohan, qui mourût avant de la mener à bien.

Crozat, voyant échouer son projet favori, remit alors en portefeuille gravures, notes et textes ; il ne devait plus avoir, d'ailleurs, le temps de rien entreprendre ; dans la nuit du 23 au 24 juin 1740, il s'éteignait entouré de ses amis, quittant à regret les merveilles dont sa demeure était remplie.

Ainsi mourait cet heureux de la vie, qui avait su borner son ambition à la conquête des plus belles productions de l'art, et que la fortune avait assez favorisé pour qu'il puisse la satisfaire.

« Le 23 juin mourut, à l'âge de soixante-quinze ans, Pierre Crozat, non marié, écuyer, frère de feu Antoine Crozat. Celui qui vient de mourir a fait ses légataires universels Louis-François Crozat, marquis du Châtel, maréchal de camp, et Louis-Antoine Crozat, baron de Thiers, maréchal général des logis, des camps et armées du Roi, ses neveux. Il a laissé au premier sa belle maison de Paris, située rue de Richelieu, et sa maison de plaisance de Montmorency. M. le chevalier laisse beaucoup aux pauvres, auxquels il a donné beaucoup de son vivant. Il laisse un recueil de pierres gravées et d'estampes que les curieux estiment beaucoup, et que l'on dit valoir sept à huit cent mille livres. »

Crozat avait décidé, par testament, que les dessins acquis par lui dans toute l'Europe pendant plus de quarante ans devien-

(1) Le monde de la curiosité déjà très important à cette époque, encouragea l'entreprise des marques de son plus vif intérêt. Une lettre de Crozat à Monseigneur J. Romain datée du 23 mai 1728 en témoigne : « Monseigneur, je suis très sensible à la protection que vous voulez bien accorder à mon entreprise des estampes qui me donne une bonne opinion de la réussite; l'espérance que Monsieur le cardinal de Fleury vous a donnée est aussi bien flatteuse. J'espère qu'en voyant l'ouvrage, il rendra sa protection encore plus efficace ».

(2) Le département des estampes de la Bibliothèque Nationale en possède des exemplaires.

draient la propriété du roi, si celui-ci voulait en donner cent mille livres. Il les eut ainsi cédés très au-dessous de leur valeur réelle. Mais le cardinal de Fleury fit répondre que « le roi avait déjà assez de fatras sans en augmenter encore le nombre ».

Le duc d'Orléans se rendit acquéreur de toute la collection des treize mille quatre-vingt trois pierres gravées, afin d'enrichir encore la sienne propre, déjà fort importante.

Les experts, de leur côté, préparaient la vente des dessins.

Jetons un coup d'œil sur le merveilleux cabinet de Crozat avant d'en voir disperser les éléments sous le marteau du commissaire-priseur.

Pierre avait débuté dans sa jeunesse, on l'a vu plus haut, par l'acquisition des dessins de La Fage. Jabach (1) venait de mourir ; le roi se réserva une partie de ses dessins, afin de solder ainsi les dettes que le grand collectionneur avait contractées à son égard. Ses héritiers mirent en vente le reste. Crozat acheta tout le lot, dans lequel se trouvaient des études de Stella et de beaux Parmesan.

Par les débris de la collection Vasari, son cabinet se trouva d'emblée enrichi d'excellents Jules Romain, de deux recueils du Carrache, rapportés de Rome par Mignard, et de quatre têtes en caricature de Léonard de Vinci (2).

Chargé, vers 1722, par le Régent, d'acquérir l'importante collection de la reine de Suède, dont la vente avait lieu à Rome, Crozat mena si bien l'affaire qu'il triompha de la résistance du Pape.

Le Saint-Père, contrarié de voir s'échapper cette collection, objectait que plusieurs de ces peintures blessaient la décence et refusait d'en donner livraison. Pierre gagna des intelligences dans la place et parvint à soustraire quelques toiles. *La Sainte-Famille* de Raphaël, passa même, dit-on, la frontière sur le dos d'un Savoyard à côté d'une marmotte. La lutte devenait impossible et le transport des chefs-d'œuvre fut autorisé.

Crozat acheta en même temps une admirable suite de dessins que Livio Odescalchi tenait de la Reine. Le Régent en fit hommage à Pierre en remerciement de l'habileté avec laquelle il avait su conduire les négociations.

(1) L'hôtel de Jabach porte le n° 42 de la rue Saint-Merri.

(2) Mariette grava ces quatre têtes : « Vous avez bien fait, lui écrit le chevalier Gabburi, d'engager M. Crozat à vous laisser graver les quatre têtes en caricature de Léonard, qu'il conserve avec beaucoup de soin. Ce ne sont, il est vrai, que des esquisses, mais elles sont dessinées à la plume avec beaucoup de résolution et de savoir. Elles viennent originairement de la collection de Vasari ».

Tout allait à Crozat qui laissait rarement échapper les pièces dignes de figurer dans son cabinet.

Une fois pourtant, le duc de Devonshire lui enleva la célèbre collection Flinck de Rotterdam. L'amateur ne put jamais se consoler de cet échec. Une vente importante avait elle lieu à l'étranger, ses émissaires recevaient l'ordre d'acheter eux-mêmes, ou de le prévenir assez à temps pour qu'il pût accourir. Son pourvoyeur d'Anvers, le graveur Corneille Vermeulen, lui apportait chaque année ce qui s'était vendu d'intéressant en Angleterre, en Allemagne, en Hollande. Ce fut lui qui fournit les premiers Raphaël *la Sainte famille, le saint Georges, le portrait du cardinal Polus et Judith* et une suite de Rubens, venant de la succession d'Antoine Triest, évêque de Gand.

Crozat avait encore cent quarante-six dessins de Lesueur, dont vingt-deux pensées pour *la vie de saint Bruno* et cent vingt-quatre études d'après nature qui faisaient partie de la collection Francazani, parent et élève de Salvator Rosa.

Il projeta d'aller lui-même passer un an en Italie dans l'espoir d'y faire d'intéressantes découvertes (1714 à 1715).

A Bologne, il enleva la collection de MM. Borchi venant du comte Malvasia. A Venise, il découvrit chez Chescheslberg des têtes au pastel et de superbes dessins du Barrochi.

« Désormais, ce ne sont plus des pièces achetées une à une, mais des cabinets entiers et des cabinets de première réputation qui sont remis à M. Crozat, et qui ont fait du sien le plus grand cabinet de dessins qui, on peut le dire, ait jamais été (1) ».

En effet, les trois cabinets de Carlo Deghi Orchiali, d'Auguste Scilla et du chanoine Vittoria, la collection du cardinal Santa-Croce prirent le chemin de l'hôtel de la rue de Richelieu. Mais ce ne fut pas tout : Pierre découvrit à Urbin, entre les mains d'un descendant de Viti, le disciple de prédilection du maître, une merveilleuse suite de Raphaël d'une conservation parfaite, deux esquisses pour *la Belle Jardinière* et toutes les études pour *la Mise au tombeau*.

Le catalogue de la vente Crozat, rédigé par Mariette, mentionne de nombreux dessins de Van Dyck, deux cent trente-six dessins de Rembrandt, chiffre qui fait rêver, recueillis en Hollande par Piles, de Pérugin (études pour *la Descente de croix*), de Pinturichio (études pour *l'Invention de la croix*).

(1) Mariette.

Le dessin de la fameuse main attribuée à Michel-Ange se trouvait aussi dans les porte-feuilles de Crozat, cette main dont Gatburi parle avec admiration : « Je sais que M. Crozat possède un grand nombre de dessins fort beaux et rares, mais n'eût-il que cette seule main, elle suffirait à elle seule pour le rendre célèbre parce qu'elle est véritablement un trésor ».

Les tableaux au nombre de 472 n'étaient pas la partie la moins brillante de la collection. Il serait trop long de les examiner en détail. Qu'il suffise de mentionner de Rembrandt : *Moïse sauvé des eaux* (1), *Danaé*, chef-d'œuvre du maître (2); de Raphaël, le portrait du *cardinal Polus*, *la Judith* (3), *La Sainte Famille*, *Le Saint Georges;* de Véronèse, *Le Christ mort* (4), *Les Disciples d'Emmaüs*, *l'Adoration des Rois*, *Le Christ au Tombeau*, *Le Mariage de Sainte-Catherine*, *Apollon écorchant Marsyas*; de Jules Romain, *La Création d'Ève*, *Le Bain des Nymphes;* du Titien, *La Danaé* considérée comme la perle de la collection. Crozat n'avait pas davantage négligé les objets d'art de toute nature, bronzes, meubles, morceaux de sculpture des grands maîtres, merveilleux modèles en terre cuite de Michel-Ange, pierres gravées.

Mais il est aisé de se convaincre que toutes les prédilections du collectionneur allaient aux dessins, réunis par lui au nombre de plus de dix-neuf mille.

§ VIII

On juge de la curiosité que dut soulever l'annonce de la vente du cabinet Crozat dans le monde des arts.

C'est que Crozat arrivait en tête des grands collectionneurs de profession qui furent après lui : les Julienne (5), les Mariette (6), les Randon de Boisset (7), Tallard (8), de Broglie, etc.

(1) Payé 360 livres à la vente des héritiers de Crozat (1751), possédé plus tard par Robert Peel.

(2) Reproduit dans l'ouvrage de Ch. Blanc sur Rembrandt, actuellement au musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.

(3) Actuellement à l'Ermitage, de même que *Le Saint-Georges*.

(4) Fait pour l'église Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise. Charles Ier d'Angleterre en fit l'acquisition en mettant à la place une copie. Il passa ensuite dans les cabinets du duc de Longueville, de le Nain, du comte d'Armagnac, puis de Crozat ; actuellement à l'Ermitage.

(5) Vente Julienne 1767.

(6) Vente Mariette 1775.

(7) Randon de Boisset possédait l'hôtel de Pontchartrain (actuellement le Crédit Foncier). Vente 1785.

(8) Vente Tallard 1756.

Au dix-huitième siècle, le monde de la curiosité dont il faut ici donner un rapide aperçu, se forme, se complète : désormais, il a sa physionomie à part, ses fonctions et ses divers organes.

En tête du mouvement artistique, on trouve le Roi, qui, sous l'influence de Mme de Pompadour, achète beaucoup pour ses châteaux (1). A l'inverse de Louis XIV qui n'aurait pas admis dans son intimité un meuble que l'on n'eût pas composé spécialement pour son usage, qui ne fût en quelque sorte un tribut des artistes qu'il protégeait, Louis XV, partageant les instincts moins élevés de la favorite, ne rougira pas quelquefois d'ouvrir Versailles à un mobilier d'occasion, s'il en vaut la peine.

Mais le véritable monde de la curiosité se compose de la noblesse, de la finance et même d'une partie de la bourgeoisie, récemment enrichie par les spéculations à l'ordre du jour. La noblesse est représentée par les plus grands noms de France, les ducs de Tallard, d'Aumont, d'Aiguillon, de Bouillon, de Conti (2),

(1) Mme de Pompadour favorisa, sinon inventa le mobilier historique ; elle le mit du moins à la mode. Elle en communiqua même le goût au roi, en lui faisant souvent partager une bonne occasion.

(2) Une amusante anecdote prouve que l'engouement et la mode ne suffisaient pas pour faire un connaisseur d'un grand seigneur comme le duc de Conti La chronique scandaleuse rapporte en quelle occasion il fut victime d'un brocanteur du nom de Le Doux : « Le prince D (de Conti) qui avait la manie des tableaux et se posait en grand collectionneur, devint la victime de Le Doux, malgré la terreur qu'il avait de ce dernier Le Doux, qui n'avait jamais pu vendre sa marchandise au prince, jura qu'il se vengerait et voici comment il s'y prit. Il se présente à l'hôtel déguisé, et, sous un nom d'emprunt. « Monseigneur, s'écrie-t-il en larmes, je suis ruiné si votre Altesse n'a pas pitié de moi! — Je viens de perdre mon frère. Il laisse une collection de tableaux, autant de chefs-d'œuvre, mais toute sa fortune a servi à ses acquisitions. Il y a bien un certain Le Doux qui se propose de m'en donner un prix que je crains dérisoire, car c'est, à tout ce que le monde dit, le plus parfait voleur. Venez chez moi et vous jugerez vous-même du prix de ces toiles.

— Oh ! méfiez vous de ce Le Doux, c'est un drôle de la pire espèce Je veux aller moi-même voir cette collection et vous dire le prix que j'en donne. Vite mes chevaux! »

Le prince arrive chez le brocanteur qui avait loué pour cette occasion une petite maison dans un quartier éloigné La douleur de l'homme semble se réveiller à la vue des folies de son frère « Combien voulez-vous de la collection? demande le prince. — Le Doux voudrait avoir le tout pour 40 000 livres et mon frère y avait dépensé plus de 100.000 écus. — Voulez-vous 8.000 louis de la totalité? — Ah! Monseigneur, 8.000 louis seulement, clame Le Doux avec des sanglots dans la voix. » Le marché est néanmoins conclu On porte les tableaux à l'hôtel de Conti Le prix est touché et le marchand disparait. Les amateurs arrivent chez le prince qui leur fait voir son acquisition. « Eh! mais voilà tous les tableaux de Le Doux! Tout cela vaut bien le prix des bordures. » Le prince jette d'abord feu et flammes, veut plaider et se rappelle que lui-même a fixé la somme qu'il a si mal employée. Il voit s'évanouir sa réputation de connaisseur et finit par cacher les croûtes après s'être trop pressé d'apprendre à ses amis qu'il avait été dupe.

de Beauvilliers, de Chaulnes, de Broglie, de Chevreuse, le marquis de Marigny, MM. de Lorangère et de Julienne.

Tous possèdent des fortunes colossales, de charmants hôtels et s'efforcent d'augmenter chaque jour la richesse et l'élégance de leurs appartements.

La place occupée dans la Société au dix-huitième siècle par les gens de finance est aussi très importante. Les jouissances que procurent les arts furent, entre toutes, celles qu'ils recherchèrent avec le plus d'avidité. Leurs moyens d'ailleurs le leur permettaient. D'autre part, l'égalité des classes devant le luxe commençant à se faire sentir, la bourgeoisie allait quitter ses habitudes modestes, ses traditions de parcimonieuse simplicité, et se montrer accessible aux goûts artistiques.

Enfin il convient de réserver un rôle, secondaire il est vrai, aux gens de robe, membres du Parlement, Lamoignon, le président Hénault, Ogier, le possesseur de l'hôtel Lauzun, le conseiller Savin; aux artistes, qui, en dépit de leurs faibles ressources pécuniaires, se trouvaient néanmoins irrésistiblement entraînés par leurs instincts au goût des belles choses ; aux gens de théâtre, dont les représentants les plus en vue, Tribou, la Clairon, les danseuses, les filles célèbres, ne reculaient devant aucune folie pour parer leurs charmantes demeures.

Il est étrange de constater que le trafic de la curiosité, si important déjà à cette époque, ne se centralisait pas encore dans un lieu déterminé correspondant à notre hôtel Drouot. Ce n'est guère que vers la fin du siècle qu'on inaugurera l'hôtel d'Aligre, rue Saint-Honoré, non loin de la rue Croix-du-Trahoir et l'hôtel des Américains à côté de l'Oratoire.

L'hôtel Bullion tenta les marchands qui s'entendirent pour en faire le principal siège de leur commerce.

A cette date de 1742, les ventes avaient lieu un peu partout. Quand des objets étaient réunis par des marchands obscurs, mal logés, ou par des amateurs désirant garder l'incognito, on louait un local dans quelque vaste établissement public, comme la salle des Grands Augustins, par exemple. Gersaint offrait souvent sa boutique du pont Notre-Dame (1). Remy, expert, vendait chez lui rue Poupée, près de la rue Hautefeuille. C'était pour les marchands une réclame excellente que d'avoir chez eux les collections dont ils avaient rédigé les catalogues.

En 1742, vingt mois seulement après la mort de son proprié-

(1). L'Enseigne de Watteau représente l'intérieur de la boutique de Gersaint.

taire, s'ouvrit la vente de Crozat, dans son hôtel et sous la direction des huissiers-priseurs Basan fils. La publicité d'alors, comme celle d'aujourd'hui, se faisait par affichage et par l'envoi des catalogues, tirés parfois à plus de mille exemplaires.

Mariette se trouvait tout naturellement désigné pour dresser l'inventaire descriptif du cabinet Crozat. Il se chargea aussi d'organiser les vacations. Mais le goût de l'amateur étouffa chez lui le savoir de l'expert. Il s'arrangea de façon à acheter pour un prix dérisoire un grand nombre de dessins qui vinrent enrichir ses propres collections.

On vendit les dessins en lots de dix, vingt, comme on le ferait aujourd'hui pour le mobilier d'une cave. Il est donc presque impossible d'en retrouver la trace dans les ventes subséquentes.

Les dix neuf mille quarante huit dessins produisirent la somme déconcertante de trente six mille deux cent treize livres ; il est vrai que le produit des enchères devant aller aux pauvres seuls, personne n'avait intérêt à faire monter les prix.

On adjugea des liasses de dix dessins de Michel-Ange pour dix-huit livres, vingt et un dessins de Raphaël, dont plusieurs études du tableau de l'École d'Athènes, pour quatre-vingt-six livres ; six autres du même peintre, pour cinquante-quatre livres ; douze dessins de Jules Romain, pour dix livres ; et ainsi de tous les numéros.

Le plus cher fut un grand dessin, représentant la *Chute des Anges* de Rubens, dont Mariette devint propriétaire, à trois cent soixante-sept livres.

Les collectionneurs avaient alors beau jeu ; c'était pour eux l'âge d'or.

Comment se défendre d'une pointe de jalousie en constatant dans les catalogues de l'époque, si remplis de détails suggestifs, qu'un grand tableau de Véronèse se vendait vingt-cinq livres ; une toile de Terburg, soixante-douze livres, le *Saint-Georges* de Rubens, soixante-et-une livres cinq sols ; et deux pendants de Watteau, les *Fatigues et Délassements de la guerre* six cent quatre-vingt livres.

Au cours du siècle. les prix montent progressivement avec le nombre des amateurs ; les huit cent seize dessins de la vente Julienne atteignent le même chiffre que les dix-neuf mille dessins de Crozat, sans être de qualité supérieure à ces derniers.

Le cabinet de Mariette, vendu en 1775, et qui contenait bon nombre de numéros de la collection Crozat, atteint la somme très remarquable de trois cent mille livres, et cependant on y donne pour cent soixante-seize livres un paysage de Watteau, dont le

catalogue célèbre la finesse de dessin. Le peintre devait plus tard prendre sa revanche.

On suit encore quelque temps les débris de la collection du grand curieux. En 1750, à la mort du marquis du Châtel, sa galerie fut divisée en trois lots. Le premier, forma une vente importante en 1761 ; le second, laissé à son frère de Thiers, passa presque tout entier, après son décès. au musée de l'Ermitage ; le troisième revint à sa plus jeune fille, Louise-Honorine Crozat, duchesse de Choiseul. Ces derniers vestiges disparurent en 1777, se fondant dans toutes les collections de l'Europe, notamment, dans celle de M. Randon de Boisset, fermier général. Ce dernier commit la folie de payer dix mille neuf cents livres, les deux toiles de Rembrandt (1) le *Philosophe en médition* et le *Philosophe en contemplation* qui sont au Louvre.

La curiosité, après cette période relativement brillante, agonise avec le siècle. C'est vraiment alors l'époque heureuse des chercheurs que celle où le portrait de Latour par lui-même se payait dix-neuf francs quatre-vingt-quinze !

§ IX

Revenons à l'hôtel de la rue de Richelieu, résidence du baron de Thiers depuis 1742. Echu à M. de Choiseul et à Madame de Gontaut, il forma deux lots composés : l'un du jardin sur lequel s'éleva l'hôtel de Gontaut, et l'autre de l'ancienne demeure de Crozat, qui, débaptisée, s'appela l'hôtel Choiseul. C'est là qu'en 1777, vivait la duchesse dont Walpole nous a laissé un délicieux portrait :

« La duchesse n'est pas jolie mais elle a de beaux yeux, et c'est un petit modèle en cire. Oh ! la plus gentille, la plus aimable, la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf enchanté ; si correcte dans ses expressions et dans ses pensées, d'un caractère si attentif, si bon ! Tout le monde l'aime excepté son mari qui lui préfère sa propre sœur, Madame de Gontaut, espèce d'amazone, d'un caractère fier, hautain, également arbitraire dans son amour et dans sa haine et qui est détestée » (2).

(1) Achetées par le duc de Choiseul, à la vente du comte de Vence pour trois mille trois cent quatre-vingt-dix-neuf livres.

(2) La duchesse de Choiseul, abandonnée de son mari, trouva un refuge dans l'hôtel de la Grange-Batelière qu'elle quitta aux approches de la Révolution pour habiter dans un bien modeste appartement de la rue de Lille où elle mourut en 1803.

Pauvre duchesse ! elle fut exilée de son hôtel lorsque son mari, endetté de plusieurs millions, se vit dans l'obligation de vendre non seulement ses collections, mais encore sa demeure elle-même.

Choiseul accepta de Laborde, fermier général qui lui devait sa rapide fortune, l'idée d'une spéculation à faire sur les terrains de la rue de Richelieu. Il ne s'agissait de rien moins que de la démolition de l'ancien hôtel, suivie du percement de rues nouvelles à travers les jardins. Ce sont les rues de Choiseul, de Grammont et d'Amboise. Le potager fut vendu à Lenormand d'Etioles, mari de la Pompadour, qui fit construire à cet endroit un charmant pavillon très fréquenté des beautés en vogue de l'Opéra. Enfin, une portion de terrain avoisinant la nouvelle rue d'Amboise fut vendue à Favart pour y bâtir la salle d'opéra italien qui devait porter son nom.

Paule BAYLE et A. FAUCHIER-MAGNAN.

LA MORT EN VOYAGE

L'hiver joli qui brille aux branches caressées
doucement, et, du ciel, tombe en fleurs d'eau glacées,
s'éloigne, et, devinant un printemps peu lointain,
le faisan doré prend son vol dans le matin.

C'est donc le premier soir qu'on voit les hirondelles
toutes blanches voler : la neige de leurs ailes
semble les fleurs d'un arbre et leur troupe s'enfuit
passant comme un éclat de lune, dans la nuit.

Devant sa porte ouverte à la brise qui passe,
l'aimable Li-taï-pé, vieux poète chinois,
agonise ; il incline un peu sa tête lasse
et les démons rôdeurs l'entourent, l'œil sournois.

∴

Depuis l'éternité des temps, la Mort voyage.
Qui sait où son caprice étrange la conduit ?
Elle marche à son gré, signalant son passage
sur la montagne, hier, sur la mer, aujourd'hui...

Elle était arrivée aux jardins du poète ;
elle se promenait chez lui tranquillement,
allait vers la maison et, son pas s'approchant,
le moribond baissait de plus en plus la tête...

L'homme ignore souvent que le moment s'achève
où ses yeux pourront voir pour la dernière fois.
Li-taï-pé regardait l'ombre sortir des bois
et son esprit errait encore avec son rêve.

Il contemplait l'oiseau qui cherche sa fortune
parmi les grains tombés par mégarde des sacs.
Il regardait le long miroitement des lacs
et les fleurs de roseau du palais de la lune.

Ecoutant un petit rossignol en amour
il se souvint des vers écrits aux anciens jours,
Légers comme la trame invisible du voile
aux arabesques d'or qui tissent les étoiles.

Il se souvint des yeux aimés, aux purs reflets,
et dont le souvenir, sur son cœur satisfait,
brillait d'une clarté si limpide et si bonne
qu'ils avaient la beauté des belles eaux d'automne.

Ils se voyait encor jeune écolier, que tout
émeut ; pour achever quelque strophe finale,
coupant la mèche de sa lampe, jusqu'au bout,
triste de la longueur de la nuit hivernale.

Il aimait, alors, sur de petits sacs d'odeurs,
broder ses plus jolis quatrains, pour une femme
qu'il allait retrouver sous les saules en fleurs...
L'oiseau Yen et l'oiseau Yang chantaient dans leur âme !...

Elle suivait la rive où la vague déferle ;
la fraîcheur de la nuit frôlait ses vêtements ;
sa ceinture en bijoux faisait un bruit de perle
et ses pieds effleuraient la terre, mollement...

Il savait la trouver auprès des neuf fontaines ;
le jour si long venait de s'achever à peine ;
l'obscurité semblait plutôt une pâleur ;
la lune s'élevait à la cîme des fleurs.

Les saules verdoyants et les pêchers vermeils
oscillaient dans la brume, au bord de l'eau, pareils
à des vapeurs sur la plaine ; des fleurs sans nombre,
capricieusement, y balançaient leurs ombres...

Le vent leur paraissait redoubler de tendresse,
puis, c'était la lueur tremblante du réveil ;
ils quittaient la chanson des pins pleins de jeunesse,
dont l'odeur les suivait jusque dans leur sommeil...

∴

Ainsi songeait le vieux poète Li-taï-pé,
et la Mort écoutait, l'oreille émerveillée,
le chant de ce premier rossignol, échappé
pour clamer, éperdu, l'amour dans la feuillée ;

et la Mort s'arrêta, pensive, à mi-chemin;
elle courba la tête et se dit que sa tâche
achevée aujourd'hui, continuerait demain :
peu d'amis ! Toute seule, elle va, sans relâche,

frapper à chaque porte et demander des morts,
faisant de chaque instant une marche éternelle,
voyant près de celui qui tombe et qui s'endort,
d'autres, qui lentement se lèvent derrière elle.

Elle se rappela le calme des cyprès,
les bois obscurs des morts, leur tristesse tranquille,
cimetière natal, où, parmi les idylles
qui dorment sous les pins que berce le vent frais,

elle fit doucement ses premiers pas. Son âme,
prise de nostalgie invincible, pleura
l'oiseau nocturne que l'homme lui consacra,
dont la voix lui chantait de doux épithalames.

Elle voulut revoir dans leur simplicité,
les ifs taillés et les tombeaux de son enfance,
alors, elle partit et son vol, en silence,
coupa les airs, passant au dessus des cités...

***

Le matin apparut tout à coup, éclatant !
Li-taï-pé se leva, marcha, plein de jeunesse,
regardant tout avec une immense tendresse,
et quoique il fût très vieux déjà, vécut longtemps.

Jean BOUCHOR.

LE SECRET DE M. GARANÇAY

PERSONNAGES :

JEAN GARANÇAY.
LE DOCTEUR.
HÉLÈNE.

Un cabinet de travail dans une maison de campagne. — Une cheminée à droite avec du feu. — Une grande table au milieu, sur laquelle est une lampe. — Fenêtre à droite. — Une porte à gauche. — Une porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR, HÉLÈNE

Ils regardent tous deux par la porte de gauche, éclairée.

LE DOCTEUR

Pauvre Garançay !

HÉLÈNE

Il semble dormir !

LE DOCTEUR

Après une telle vie, la mort ne pouvait être que douce !

HÉLÈNE

Mon pauvre père !

(*Un silence. Elle essuie ses yeux*).

LE DOCTEUR

Vous pouvez vous dire, du moins, qu'il est mort comme il le désirait...

HÉLÈNE

Il souffrait tant, depuis plusieurs semaines....

LE DOCTEUR

C'est égal, s'en aller, ainsi, en pleine connaissance, en vaillant... c'est beau...

(*Hélène se couvre le visage de ses mains. Le Docteur la prend dans ses bras*).

LE DOCTEUR

Allons, mon enfant, soyez raisonnable... ne restez pas là... vous vous ferez du mal... venez...

(*Il la conduit jusqu'à un fauteuil où elle se laisse tomber. Le Docteur la console*).

Et puis, je suis là, moi... ce n'est pas grand'chose, je sais bien... un vieillard comme moi... mais, j'affectionnais votre père fraternellement... je connaissais toute sa vie... son grand cœur... je n'abandonnerai jamais sa fille !

(*Hélène se penche vers lui ; il l'embrasse paternellement. Un silence*).

LE DOCTEUR

(*Il s'est approché de la table*).

Dites-moi, mon enfant... avez-vous pensé à regarder dans les papiers de votre père...

HÉLÈNE

Je n'ai touché à rien !

LE DOCTEUR

Cependant....

HÉLÈNE

Ceci ne regarde que Jean !

LE DOCTEUR

Croyez-vous que votre frère ?...

HÉLÈNE

Il viendra, j'en suis certaine...

LE DOCTEUR

Vous lui avez écrit, hier ?

HÉLÈNE

Oui, hier... je lui faisais part de mon inquiétude... et, ce matin, vous lui avez télégraphié la nouvelle...

LE DOCTEUR

Ne devait-il pas repartir en mer ?

HÉLÈNE

Il viendra !

(*Le Docteur hoche la tête ; il s'assied*).

LE DOCTEUR

Volà six ans qu'il est parti !

HÉLÈNE

Six ans !

LE DOCTEUR

Il n'est jamais revenu... et pourtant, son père l'aimait !

HÉLÈNE, *avec un sanglot.*

Oui !...

(*Un silence. Le Docteur a l'air de méditer*).

LE DOCTEUR

Oui... il est très jeune... c'est vrai... enfin !...

HÉLÈNE

Pauvre frère... quand il saura... il sera très malheureux... il a tant de cœur, notre pauvre Jean !... (*Elle essuie ses yeux*). Tenez, quand maman est morte... il y a dix ans... je m'en souviens, comme si c'était hier... je n'avais que sept ans...

LE DOCTEUR

Je m'en souviens aussi !

HÉLÈNE

C'est vrai... vous étiez là...

LE DOCTEUR

Je me rappelle, mieux encore, le désespoir de votre père...

HÉLÈNE

Pauvre père... (*Elle cache ses yeux*).

LE DOCTEUR

(*Après un très court silence*).

Il l'aimait... c'est de là que date sa maladie... le chagrin... il a eu trop de chagrin dans sa vie...

HÉLÈNE

Il ne pouvait plus rester à Rouen... les souvenirs le tuaient... alors, nous sommes venus ici... dans ce coin perdu... nous vous y avons retrouvé...

LE DOCTEUR

Vous avez été la dernière joie de son cœur... Toute sa joie...

HÈLÈNE

Pauvre papa !... Vous vous rappelez, nos promenades, ce printemps... il s'appuyait sur mon bras... nous marchions à petits pas... Tout lentement... il s'exprimait d'une voix câline... un peu essoufflée... et ses grands yeux devenaient tristes. Oh ! si tristes, quand il parlait de ma mère... plus tristes encore, lorsqu'il parlait de son fils... alors, tout à coup, il serrait mon bras contre le sien... puis, se baissait, et, avec un sourire exquis, cueillait une fleur sur le bord du sentier et me la donnait... maintenant, il ne viendra plus jamais... jamais...

(*Elle se cache son visage et le docteur est très ému; une horloge sonne l'heure : 3 heures du matin*).

LE DOCTEUR

Ne voulez-vous pas vous reposer, un instant ?

HÉLÈNE

Je ne peux pas !

LE DOCTEUR

Je resterai ici...

HÉLÈNE

Vous allez vous fatiguer, mon bon docteur !

LE DOCTEUR

Non... allez, je puis bien faire cela pour Garançay. (*On entend frapper à la porte du bas*).

HÉLÈNE

On frappe... si c'était...

LE DOCTEUR

(*Il va à la porte du fond : il écoute*) :
Oui... oui... c'est Jean... On lui ouvre...

HÉLÈNE, *chancelante*

C'est... c'est Jean... Ah, voyez, j'étais bien sûr qu'il viendrait...

LE DOCTEUR

Laissez-moi le recevoir, voulez-vous ?...

HÉLÈNE

Vous voulez ?... Soit !... (*Elle se dirige vers la porte éclairée*) : Je suis là, docteur !
(*Elle entre très lentement et ferme la porte, tout doucement*).

SCÈNE II

LE DOCTEUR, JEAN

(*Le Docteur paraît très ému : il reste immobile : on entend un bruit de voix. Jean paraît*).

LE DOCTEUR

Jean !

JEAN, *le regardant, un peu effaré*

Vous, docteur !

LE DOCTEUR

Oui, mon enfant !
(*Il tend la main à Jean qui la prend*).

JEAN

Alors, c'est fini ?

LE DOCTEUR

Oui.

JEAN

Depuis quand ?

LE DOCTEUR

N'as-tu pas reçu la dépêche ?

JEAN

Non.

LE DOCTEUR

Il est mort ce matin... au petit jour...

JEAN

Ah !
(*Il demeure pensif*).
Hélène est ici ?

LE DOCTEUR

Elle n'a pas quitté son père d'une seconde. Elle est là !

JEAN

Bien !

LE DOCTEUR

Approche-toi du feu, tu dois être transi !

JEAN

Oui.

(*Il s'assied auprès de la cheminée et regarde*):

On a brûlé des papiers ici?

LE DOCTEUR

C'est ton père — avant-hier.

JEAN

De sorte que je ne le connaîtrai jamais... ni lui, ni ma mère... car les papiers de ma mère se mêlent à ces cendres...

(*Un silence. — Jean tisonne. — Le Docteur le regarde*).

LE DOCTEUR

Voilà six ans que tu n'avais pas vu ton père?

JEAN

Plus d'une fois, j'ai eu la tentation de revenir... mais non; c'était de m'en aller que j'avais envie...

LE DOCTEUR

Et... elle...

JEAN

Qui?...

LE DOCTEUR

Mademoiselle Marie Lebel...

JEAN

Mariée!

LE DOCTEUR

Mariée?

JEAN

Oui; cela devrait être. — Nous étions très jeunes l'un et l'autre... On ne résiste pas à trois ans d'absence... Quand je suis rentré en France, elle m'avait oublié... je ne lui en veux pas; ce n'est pas de sa faute... Mon père...

LE DOCTEUR

Pourquoi n'es-tu pas revenu, ici?

JEAN

Parce que je l'aimais encore...

LE DOCTEUR

Tu aurais trouvé un foyer...

JEAN

Mon père ne m'aimait pas...

LE DOCTEUR

Oh, Jean!

JEAN

Non, il ne m'aimait pas... et puis, qu'avions-nous à nous dire? Il m'avait refusé son consentement à mon mariage avec Marie... pourquoi? je n'en sais rien... après cela, nous ne pouvions plus nous revoir!

LE DOCTEUR

Ton pauvre père?

JEAN

Je vous en prie... j'ai cruellement souffert de cette séparation. Si ma mère avait vécu... oui, ma mère, elle m'eût comprise... mais mon père et moi nous ne nous entendions pas... il avait une nature froide, une de ces natures concentrées, rentrées, timides, craintives... j'étais le contraire... il ne savait pas aimer... pas comme j'aimais, alors, que voulez-vous? Je suis parti, fuyant le souvenir. évitant les rêves, écartant les pensées elles-mêmes... j'ai voyagé... je suis devenu un solitaire... mon foyer, c'est la mer où les oiseaux ne peuvent bâtir leur nid...

LE DOCTEUR

Pourquoi revenir aujourd'hui?

JEAN

Je ne sais pas... il le fallait... ma sœur... et cette petite maison, isolée, perdue dans la campagne. — Je n'ai pu en franchir le seuil sans une étreinte au cœur... je croyais avoir oublié... tout renaît, tout revit... c'est ici, dans cette même chambre, derrière cette même table que mon père me parlait, pour la dernière fois... c'est ici... non, je ne veux pas, je ne veux pas me souvenir...

LE DOCTEUR

Si tu savais...

JEAN

Quoi?

LE DOCTEUR

Rien...

JEAN

Si tu savais!... un mot que mon père me disait, lui aussi... que je ne comprends pas... dites... dites.

LE DOCTEUR

Enfin!... et puis, cela vaut mieux, ainsi!

(*Un silence — Jean tisonne — Le Docteur remonte la scène — La porte s'ouvre: Hélène paraît — elle se dirige vers le fauteil de son frère qui se lève et elle se jette dans ses bras*).

SCÈNE III

HÈLÈNE, JEAN, LE DOCTEUR

HÉLÈNE

Jean... c'est toi... mon pauvre Jean! (*Elle reste auprès de lui — Jean demeure immobile*), comme tu dois être fatigué!

JEAN

Ma petite Hélène!

HÉLÈNE

C'est dur, n'est-ce pas, de se retrouver après six ans... ici... (*Elle n'achève pas*).

JEAN

Oui!...

HÉLÈNE

Il est mort tout doucement... (*Le Docteur s'est approché de la porte et a disparu dans la pièce à côté*)... Depuis trois jours il ne sortait plus... mais il se levait encore... Tu sais, nous ne voyions personne... Le Docteur, quelquefois, voilà tout; il a été d'une bonté... je te dirai cela, tout à l'heure... avant-hier, papa s'était assis à cette table... il avait sur les genoux, un grand paquet de lettres... il en jetait au feu, lentement... il ne les quittait pas des yeux, jusqu'à ce qu'elles fussent brûlées, tout à fait... des cendres... il s'est arrêté, le soir seulement... il en restait quelques-unes... il les a remises dans le tiroir... là... je n'y ai pas touché... je t'attendais... il s'est endormi ; vers deux heures, il s'est agité... il a remué... je me suis levée... je suis allée auprès de lui, sa parole était déjà confuse... Ton nom est revenu plusieurs fois... il essayait de parler... j'ai eu peur... alors j'ai envoyé chercher le Docteur... (*Elle baisse la tête*).

JEAN

Ainsi... il parlait de moi... quelquefois ?

HÉLÈNE

Souvent !...

JEAN

Oui... oui...

HÉLÈNE

Je suis certaine qu'il t'avait pardonné !

JEAN

Pardonner !... c'est lui qui m'a fait du mal, brisé ma vie, détruit mon bonheur...

HÉLÈNE

Jean !...

JEAN

Ne parlons pas de cela... ne parlons pas du passé...

HÉLÈNE

Peux-tu croire que notre père t'ait fait du mal volontairement ? S'il agissait, comme il a agi, c'est qu'il avait des raisons pour cela !

JEAN

Lesquelles ?

HÉLÈNE

Je les ignore... mais...

JEAN

Notre mère n'aurait point eu cette dureté... si mon père n'a pas voulu de ce mariage, c'est que Mademoiselle Lebel ne lui plaisait pas !

HÉLÈNE

Non... car il savait que tu l'aimais !

JEAN

Il y a de longues années, lorsque nous étions tout enfants, encore, notre mère pleurait, elle pleurait souvent... et, quand il rentrait, bien vite elle essuyait ses yeux.... changeait de visage... il ne la rendait

pas heureuse.... et de cela, déjà, je lui en voulais.... oui, je lui en voulais, c'était plus fort que moi !

HÉLÈNE

Comme te voilà un autre ! Jadis, tu n'avais point cette dureté, cette âpreté farouche dans le langage... Qui donc t'a transformé ?

JEAN

La vie !

HÉLÈNE

Et tu ne l'oublies pas devant la mort ?

JEAN

C'est qu'il s'agit de ma vie... de toute ma vie...

HÉLÈNE

Pense à la sienne !

JEAN

Je pense à celle de ma mère...

HÉLÈNE

Tu es injuste !

JEAN

Tu m'accuses, toi aussi !... Je le savais bien, j'avais tort de revenir, je repartirai demain... le plus tôt possible... quand j'aurai rempli mes devoirs... le temps de classer ce qui reste de ses papiers... et je ne troublerai plus ni tes pensées, ni tes souvenirs ! (*Il se lève et se dirige vers la porte. Hélène l'arrête*):

HÉLÈNE

Non... n'entre pas ici... pas avec cette rancune dans le cœur... la mort est le repos... le châtiment et le pardon... attends... je te le demande... (*Jean reste immobile. Hélène traverse la scène a pas lents, entre dans la chambre. Jean fait un mouvement pour la suivre, puis s'arrête.*)

SCÈNE IV

JEAN, seul. Puis LE DOCTEUR

Jean se dirige vers la table, il s'assied sur le fauteuil et demeure un instant pensif, la tête dans la main. Jean prend les clefs et ouvre un tiroir, il en tire des liasses de papiers et se met au travail.

JEAN

Une lettre à mon nom ? (*Il l'ouvre et la décachète*).

« Mon enfant,

« Je te confie le soin d'exécuter mes dernières volontés. Je veux « reposer dans la terre, à côté de celle qui fut ma femme ; veille sur « ta jeune sœur, aime-là. Apprends, auprès d'elle, la douceur d'aimer, « l'indulgence dans les jugements que nous portons sur les autres et « pense, quelquefois, sans amertume, à ton père qui t'a chéri tendre- « ment.

« GARANÇAY. »

(*Jean passe la main sur son front et regarde cette lettre*) :

Il m'aimait, ce père, qui m'a tant fait souffrir.

(*Il prend d'autres feuillets*) :

... Des notes...

« Pardonner n'est rien; oublier est facile... mais ignorer... avoir l'air d'ignorer...

Que signifient ces mots ?

(*Il prend une feuille et lit encore*) :

« Pourquoi ai-je appris la vérité ? Pourquoi ai-je deviné ? »

(*Jean de plus en plus surpris prend encore un feuillet*) :

« Aimer ses enfants, est parfois s'imposer le plus cruel des supplices. Si mon fils savait... mais je ne sais pas moi-même... je ne dois pas savoir ! »

Toujours des mots... des mots entrecoupés... mystérieux !

(*Il tire un volumineux mémoire*) :

« Notes sur mes deux ans de voyage. Avril 1873 à mars 1875... »

(*Il feuillette*) :

J'avais trois ans, quand il est parti... je suis reste seul avec ma mère...

(*Il prend d'autres papiers*) :

L'acte de naissance de ma sœur : Novembre 1880... Pauvre petite... L'acte de décês de ma mère : Décembre 1887... Comme tout cela est loin!... Un portrait de ma mère jeune fille... Quelle noble et sereine pureté!... Encore des notes !

« Rouen — 1881.

« Douter, ai-je le droit de douter ? Pourquoi le docteur...

(*Parlé*) : Le docteur ? (*lisant*) ne m'a-t-il rien dit ?... Il est des secrets que l'amitié a le devoir de trahir... »

Que signifient encore ces mots !

« Je sais tout, maintenant ! — Elle ne m'aimait pas... voilà son excuse ! mais lui... lui, mon ami, ne devait pas me trahir... Comment ai-je appris la vérité ?... Elle ne me savait pas derrière elle, épiant ses mouvements... c'est quand je l'ai vu embrasser cet enfant... il n'y a qu'une mère pour trouver ces mouvements-là... J'ai souffert... Fou ! Elle a dû souffrir plus que moi... je me tairai... elle ignorera toujours que je connais la vérité... je l'aime trop... je ne veux pas la perdre... malheureux ! tu ne songes qu'à toi... tu l'aimes !... »

De qui parle-t-il ?

« Le Docteur, tu savais tout... »

Et puis plus rien !...

(*Le docteur est entré depuis un instant*).

(*Lisant*) : Je ne peux pas... je ne peux pas... je l'aime trop ! Ah, le ridicule, la honte, la misère... qu'est-ce cela ?... Je ne peux pas... Je dois me taire !... me taire toujours !

LE DOCTEUR, *interrompant*

Que lis-tu là ?

JEAN

Que me voulez-vous?

LE DOCTEUR

Arrête!... Ces papiers ne doivent pas être là!

JEAN

Je les ai... je les garde... je veux, entendez-moi, je veux savoir — tout savoir!

LE DOCTEUR

Ton père avait commencé à détruire ces feuillets; tu n'as pas le droit de les lire...

JEAN

Alors, c'est vous qui parlerez!

LE DOCTEUR

Moi?...

JEAN

Oui... vous, vous qui savez tout! Qui le savez, et qui n'en avez rien dit, vous retranchant derrière le secret professionnel!

LE DOCTEUR

Je ne comprends pas!

JEAN

Il s'est passé, dans la vie de mon père, un événement grave — la preuve en est là — un événement qui a pesé sur toute sa vie et qui a conduit ma destinée... Quel est cet événement?

LE DOCTEUR

Je ne sais pas!

JEAN

Vous ne savez pas? — Il est là, des preuves, des preuves écrites.

LE DOCTEUR

Tu te trompes!

JEAN

Je ne me trompe pas!

(Jean lui montre les feuillets qu'il lisait il y a un instant; le Docteur les parcourt — son visage se contracte — il les tend à Jean et se laisse tomber sur une chaise).

D'abord de qui parle-t-il? — Quelle est cette femme?

LE DOCTEUR

Ne m'interroge pas!

JEAN

C'est moi, dès lors, qui vous dirai la vérité; ma mère pleurait souvent; je me demandais pourquoi mon père affectait à son égard une correction froide et presque hautaine. — Pourquoi? plus tard, lorsqu'il apprit que j'aimais, il me refusa son consentement, il préférait me perdre, plutôt que de me garder heureux auprès de lui — pourquoi? — il s'est retiré de la ville : il est venu sur ses derniers jours s'enfermer dans la solitude de ce pays perdu, ne voulant plus voir personne, écartant de lui les amis, les souvenirs, pourquoi? — J'ai trouvé le mot

de l'énigme, dans ses papiers ; il y avait, dans la vie de mon père une entrave, une force qui le liait, qui faisait de lui le plus captif et le plus despote des hommes : l'éloignant de son foyer, lui donnant une vie double, équivoque, heureuse — jusqu'au jour où le mensonge et la trahison sont apparus ; alors — et ceci s'est passé après ses deux ans d'absence — il est revenu à sa femme et à ses enfants, leur imposant une amertume recueillie ailleurs et leur faisant payer le mal que lui causait une autre.,.

LE DOCTEUR

Malheureux !

JEAN

Allez, je ne me trompe pas... je ne juge pas... j'explique — mais, je ne me trompe pas !

LE DOCTEUR

Malheureux !

(Jean regarde le Docteur, un silence).

JEAN

Oui... vous avez raison... cela ne me regarde plus !...

(Il s'approche de la table et prend les feuillets qu'il replie. — Le Docteur est auprès de la cheminée — tout à coup, Jean s'arrête — il trouve un papier — il le lit avec angoisse : le retourne entre ses doigts — le relit — enfin) :

« Elle est morte ; elle est morte calme et sereine ; elle m'a regardé ; peut-être m'a-t-elle aimé... elle a vu sa fille, la veille... j'ai eu la force de vivre tout cela... aurai-je la force d'aller jusqu'au bout ! il le faut... mes enfants... »

(Jean regarde le Docteur : il se dirige vers lui).

Vous avez entendu ?... *(le Docteur le regarde)*. — Que veulent dire ces mots, encore ?... *(le Docteur se détourne)* : je ne veux plus toucher ces papiers.,. ils me font peur, à présent !...

(Il va vers la table, comme halluciné; il les saisit tous ; il les chiffonne ; une lettre tombe ; Jean la considère) :

L'écriture de ma mère ?... *(lisant)* :

« Monsieur Lebel.. ..

(Il passe ses mains sur son front et le Docteur s'approche de lui : il veut l'arrêter) :

LE DOCTEUR

Pas ça... ne lis pas cela !

JEAN *(le repoussant : Il ouvre et lit)* :

« Tu m'as tout pris, hélas ! mon bonheur... mon amour... mon enfant... ma petite Marie... »

Il n'achève pas et tombe la tête dans ses mains en sanglotant. Le docteur s'approche de lui et ne trouve pas un mot ; un long silence.)

JEAN *(se relevant résolu)* :

Et maintenant, je veux que vous me disiez toute la vérité : que s'est-il passé ? — *(Le Docteur baisse la tête)* : c'était pendant l'absence

de mon père, n'est-ce pas?... L'enfant, où est-elle née?... ici, à Rouen?... c'est vous qui l'avez mise au monde... Comme je devine tout ce qui a dû bouleverser l'âme de mon père!... Ses premiers doutes... la colère refoulée... puis, la pitié... l'amour... la faiblesse... comme je les devine, les longues heures, en tête à tête... Elle, avec le remords, la honte... et lui, avec ce secret entre eux... muets sur l'événement qui faisait toute leur vie, comme leurs regards devaient se pénétrer, sans se rencontrer presque... ces regards sous les paupières... je devine... je devine... trop....

(*Il fait quelques pas de long en large*) :

Je suis arrivé, moi... j'ai connu la fille de M. Lebel, ignorant la vérité... je l'ai connue là-bas, dans le monde, à Paris... et je parlais d'elle dans mes lettres, à ma mère... comme elle devait les lire, ces lettres qui lui apportaient des nouvelles de son enfant... et lui, comme il devait la regarder... l'épier... et puis attendre... attendre toujours l'heure où il parlerait... ne prononçant jamais le nom de l'autre... ne parlant jamais du passé... n'osant parler de l'avenir... L'avenir!... si elle l'avait soupçonné, seulement!... Elle est morte à temps!...

LE DOCTEUR

Oui...

JEAN

Et à vous... à vous, que disait-il?

LE DOCTEUR

Rien... rien... jamais!

JEAN

Et... elle... ma mère?...

LE DOCTEUR

Quand je la voyais... elle me parlait de l'enfant... elle pleurait surtout...

JEAN

Entre eux... aucun changement?

LE DOCTEUR

Aucun! — Elle n'a jamais supposé que ton père sût la vérité!

JEAN

Comme il a dû souffrir!

LE DOCTEUR

Oui!

JEAN

Mon pauvre père! (*Il cache ses yeux dans sa main*). Comment expier mes fautes, mon ingratitude, mon inconséquence?...

LE DOCTEUR

Tu n'étais pas coupable!

JEAN

S'il m'avait donné une raison...

LE DOCTEUR

Et si tu avais soupçonné la vérité?

JEAN

Il n'avait pas le droit de me laisser partir... je devais l'aimer... l'admirer... le chérir... le vénérer... le coupable, n'était pas lui... c'était...

LE DOCTEUR

S'il t'entendait?... S'il nous écoutait?...

JEAN

Ah, si cela se pouvait!... Comme je me jetterais à ses pieds, humble, repentant... je suis là trop tard... trop tard!... Elle, je l'ai respectée, chérie... et, cependant...

LE DOCTEUR

Ne parle pas d'elle!

JEAN

C'est elle, qui m'a séparé de mon père... c'est elle qui a fait notre malheur...

LE DOCTEUR

N'accuse pas!

JEAN

Je juge!

LE DOCTEUR

De quel droit! Est-ce ainsi que tu aurais mérité le pardon de ton père?... Est-ce en t'érigeant en juge de celle qu'il a aimée au point de ne pas vouloir connaître sa vie?... Et lui qui n'a jamais parlé, lui, le seul, qui ait le droit de la juger, il a fermé les yeux... Ah, tu me parlais de l'amour que tu ressentais, de ce grand amour qui rend ton existence douloureuse : pauvre et chétif amour, tu ne songeais qu'à toi! — Tu n'as pas aimé — pas comme lui, mon garçon : la mort l'a purifié... Tu veux juger, quand tu n'as même pas à pardonner; ton père a pardonné pour vous deux...

(*Le jour monte; on voit, peu à peu, la fenêtre du fond qui s'éclaire : c'est le matin; une cloche sonne au loin*).

LE DOCTEUR

Il est heureux, peut-être...

JEAN

C'est le grand silence, le grand oubli...

LE DOCTEUR

Ou le grand sommeil — et le beau rêve!...

JEAN

La fin de tout!

LE DOCTEUR

Ou l'éternité qui commence!

JEAN

Si je pouvais prier!

LE DOCTEUR

Pleure — en songeant à lui — pleure, en songeant à elle... le souvenir est presque une prière...

JEAN

Mon ami !...

(*Il se jette dans les bras du docteur en sanglotant — la porte s'ouvre, on entend un léger bruit. — Hélène sort de la chambre de son père. — Jean se retourne et l'aperçoit ; il saisit tous les papiers qui sont sur la table et les précipite dans la cheminée. — Hélène le regarde*).

SCÈNE VI

LES MÊMES, HÉLÈNE

JEAN

C'est une lettre d'injures que j'avais écrite à mon père...

(*Il ouvre ses bras à sa sœur qui vient vers lui et la serre contre sa poitrine*).

Sois bénie pour les derniers jours heureux qu'il a vécu auprès de toi...

HÉLÈNE

Cher frère !

JEAN

Puis-je le voir, maintenant ?...

HÉLÈNE

Entre, mon frère !

Albert-Emile SOREL.

CŒURS D'AMOUREUSES

(2)

II

Installé à Bordeaux, Davrat dans l'après-midi du lendemain, se présenta chez un camarade de régiment avec lequel il était resté en relations, autant qu'il en peut subsister entre un pauvre voyageur de commerce et le riche fils d'un grand marchand orgueilleux.

Il avait songé à lui, se disant que sans doute, il pourrait le servir auprès du directeur du Crédit Girondin. L'accueil fut d'abord suffisamment aimable, mais dès que le nom de Gabarnac fut lancé, la réserve et la prudence l'emportèrent sur les bonnes dispositions.

— Gabarnac ?... connais pas beaucoup. Je le rencontre dans le monde, où il me regarde avec un mépris tempéré de respect qui ne laisse pas de me réjouir. Le mépris s'adresse à une inutilité que je cultive au-delà des bornes ordinaires, à en croire l'opinion générale, et le respect au fils de mon père. Ma recommandation serait donc sans aucune valeur, et même dangereuse.

— Un mot à votre père, alors.

— C'est qu'il me méprise aussi mon père, et combien, plus que ne le fait le superbe Gabarnac ! Il lui manque le respect pour tenir en bride ses sentiments et les départager. C'est du mépris sans compensation, du mépris chimiquement pur ; mieux que cela encore, du mépris condensé, de l'extrait de mépris... je veux cependant bien lui parler de vous en lui signalant votre désir... vous verrez l'effet.

— Peut-être que...

— N'en doutez pas. Il vous présentera et avec toutes les formes à « M. le Directeur du crédit Girondin », soit par lettre, soit, si les circonstances s'y prêtent, en personne ; il sera chaud, vibrant, il sera pressant, mais d'un signe ou d'un mot, incompréhensible pour vous, il l'avertira d'avoir à se mettre en garde, qu'au fond, il ne vous connaît pas du tout, et ne sait ni qui vous êtes, ni d'où vous sortez, ni ce que vous valez. Ces petites conventions font ce

que ces messieurs appellent la « sécurité commerciale »... Vous, les aimez-vous, les gens d'affaires ? Moi, je les déteste. Ça travaille, c'est sceptique, çà sait le prix de l'argent... et des hommes.. Laissez-les donc où ils sont et amusez-vous comme moi, pendant que vous êtes jeune.

Davrat comprit que le fils du commerçant l'avait déjà évalué à son juste prix : — pas cher. Il n'insista pas, et on parla d'autre chose.

Distrait, quittant les rues qui s'allongeaient froidement, Davrat en songeant à la démarche inutile qu'il venait de faire, arriva sur le port. Il était tard, la journée finissait et des ouvriers le dépassèrent qui quittaient leur ouvrage.

Une femme, tête nue, à la chevelure splendide et blonde, au buste épanoui, le frôla et fila devant lui très pressée. Il la suivit jusque sur le pont qu'elle traversait. Comme elle marchait vite, il la laissa aller se contentant d'admirer de loin sa tournure légère.

Cependant il était venu là, il resta, et vint s'accouder à la pierre du parapet, chaude de la brûlure de l'après-midi. Le soleil descendait, projetant ses étincelles et ses ombres jusqu'aux flots jaunes de la Garonne au sortir des arches. Ebloui, il dut se détacher et porter les yeux plus loin, vers l'arc du fleuve arrondi en courbe souveraine, d'où s'élevaient inversées, les innombrables mâtures des bâtiments à l'ancre. A quoi s'attachait-il ? A ces navires prêts pour les grands départs, et qu'un demi-rêve de réalité et de féerie mêlait aux pensées d'un moment difficile ; au soir pur qui lui montrait comment s'éteignent et meurent les clartés du printemps sous le gris des crépuscules ; à ces vapeurs blanches, à cette rivière sombre ; à l'hémicycle des quais agrandis, s'étirant jusqu'aux taches de lumière attardées au dessus des quinconces ? A ceci, à cela, à rien, à tout, mais il était touché par la langueur soudaine des eaux, la calme d'un ciel qui bientôt s'étoilerait, et qui déjà uniformément pâle, annonçait l'approche de la nuit.

Sans avoir en soi très éveillés des sentiments de beauté et de poésie sous l'impression de la beauté et de la poésie d'une minute, il se sentit plus chétif, enfant, simplifié avec l'émotion d'être seul ici bas, un peu de mélancolie, même, descendait de son cerveau à son cœur, lui faisant regretter que sa naissance et sa vie n'eussent pas eu la limpidité et la franchise des autres naissances, des autres vies, et que peut-être, à jamais, il lui fallut ruser avec sa destinée. Il voulut se détourner du spectacle à la fois triste et tendre, et il le fit dans un dernier regard, brusquement.

Mais avant qu'il eût fait un pas pour s'éloigner, une surprise

le retint. En face de lui, toujours pressée, il retrouvait la jeune femme aux cheveux blonds, à la taille superbe, qui revenait. Elle passa. Cette fois, pourtant, pas assez rapidement pour qu'il ne put lui jeter un mot de provocation.

— Cristi, la belle fille ! s'exclama-t-il.

Elle ne parut pas disposée à s'arrêter ; mais le regardant, et tout en marchant, elle mit ses doigts réunis sur ses lèvres et, alors, cingla l'air d'une pluie de baisers.

Au lieu de l'engager à courir vers elle, ces baisers le retinrent. Troublé dans son âme, il crut pouvoir tirer de l'aventure un éclair sur l'avenir comme un présage de ce qu'il en devait attendre. N'aurait-il pas toujours cela, les élans, les beaux gestes, des baisers de femme ?

III

Après avoir cherché encore quels noms, quels gens pouvaient le servir, Davrat, le jour suivant, sortit dès le matin. Le noble Bordeaux reçut là un rude assaut. Allant, venant, passait toujours la voiture de l'actif jeune homme. Les rues, les cours, les allées, les quais, beaux quartiers et faubourgs, rien ne fut négligé. Comptait-il sur une rencontre fortuite, un de ces bons hasards qui sont la caresse du sort ; attendait-il une inspiration ? Il allait, parfois descendant pour entrer dans quelque magasin ou bureau, mais n'y demeurant pas longtemps. Avant le déjeuner, il avait fini la tournée sans s'être assuré aucun concours. La raison sociale veuve Lacoste et Jean Davrat, ne lui avait apporté que le conseil parfaitement superflu de « marcher avec son argent. »

S'il est excellent, en principe de marcher avec son argent, en réalité cette sagesse avait pour lui quelque chose de dérisoire qui le portait à l'agacement, et dans l'après-midi, il se reprit à errer, à pied cette fois, en se demandant ce qu'il devait faire : rester encore un jour ou deux à Bordeaux, retourner à Yvos, se diriger vers un de ces paquebots qu'il avait regardé la veille dans une rêverie de charmes et de soucis, et tenter de nouveau la chance des exils si attirante pour l'imagination. Pourquoi maintenant, la hardiesse d'une fuite ne le servirait-elle pas mieux qu'autrefois ?

Il allait, devant lui, à l'aventure, prenant les rues pour la fraîcheur qu'elles offraient, pour un peu de verdure au fond d'une perspective, surtout pour lasser son corps devenu trop nerveux, trop vibrant.

Un moment ses pas le portèrent vers le port ; puis une autre impulsion, pas plus raisonnée que la première, l'en éloigna. Il y revint plus loin et enfin, l'imprévu de sa déambulation, de ses pensées incohérentes l'amenèrent devant le jardin public.

Plein d'ombre, de parfums, de fleurs, il lui parut attirant, et il entra. Il se mit à marcher doucement en flâneur sous le couvert des magnolias luisants. Comme lui, des enfants se promenaient ; ceux-ci entre les bras de leur nourrice, ceux-là près des gouvernantes rogues, d'autres tout seuls : maillots dans les dentelles, petites filles bien d'aplomb, bambins chancelants, tous les âges, toutes les enfantines beautés, toutes les jeunes forces, un, dix, vingt, ne présentant que grâces délicieuses. Les garçons avaient leur vigueur et leurs yeux de hardiesse, les fillettes une élégance de coiffure, de chairs soignées, trempées d'essences qui mêlaient les senteurs fines aux rubans clairs, claquants dans le vent.

Quelles femmes elles promettaient ! Davrat y songeait les yeux sur cette lumière, sur ses reflets, cette mousse de boucles floconnant dans la chaleur et les rayons. Le coin de vie heureux qu'il apercevait là par hasard, lui faisait soupçonner par le luxe et la beauté de l'enfance, quel luxe et quelle beauté pouvaient parer les mêmes créatures grandies. Il imagina l'amour près de l'une d'elles, en prévoyant les recherches et le brillant, et il se dit, une fois de plus, que c'étaient les puissants qu'il devait attaquer malgré eux, à coup d'audace, en devenant leur ami pour être un jour leur maître. Sa tâche était-elle aisée, était-elle simplement possible ? Il ne se le demandait pas, ayant assez le goût des difficultés dont les récompenses sont hautes. Pour de petites choses il pouvait se montrer indolent, pour de grandes, il se sentait résolu.

Mais qui étaient-ils ces enfants ? De quels pères, de quelles mères ? Dans quel fastueux hôtel des siècles passés, dans quelle maison moderne toute pimpante des nouvelles modes et des inventions récentes rentraient-ils ? Marchands, armateurs, financiers, ces pères dont les garçons et les filles avaient déjà des regards de dédain. Alors, pas beaucoup plus que lui, si ce n'est par l'écart de la pauvreté à la richesse, de la malchance à la réussite !

Croisant un gardien et suivant son idée, il vint en familier, lui désigner une fillette qui jouait à quelques pas de lui :

— La petite ?...

Il parut chercher, tout impatient contre sa mémoire rebelle qui l'empêchait de retrouver le nom et de formuler sa demande.

Bon enfant, l'homme qui d'ailleurs l'avait examiné en se voyant

abordé, et avait remarqué le linge net, le costume bien porté, la canne à béquille « artistique » ne se fit pas prier pour l'aider.

— Mademoiselle Godens, répondit-il complaisamment.

Davrat prit la mine déçue.

— Pardon ! je me trompais...

— Il n'y a pas de mal. Les enfants se ressemblent tous un peu.

La conversation s'engagea. Le gardien était fier de ses habitués.

— Tenez, reprit-il, cette petite demoiselle que vous preniez pour une autre, a des parents qui ont plus de millions que je n'ai gagné de billets de cent francs depuis que je travaille... et celui qui vient par ici, droit sur nous est l'héritier, le seul, du *Château Lafleur,* comme qui dirait, le frère du Laroze. Ainsi !..

— Leurs gouvernantes, celles qui les accompagnent ?

— Bien sûr ! des Allemandes ou des Anglaises.

— Les mères ne viennent jamais ?

— Ce n'est pas le genre pour les huppés comme ceux-là. Quand ils sont tout petits, il y a les nourrices... les mieux à mon goût. Ça porte des dentelles et des broderies, comme leurs mômes ou comme des dames, et c'est plus gentil que des dames. Pour des belles, il y en a des belles !...

— En effet, celle qui s'avance !...

— Je vous attendais ! C'est la nourrice des Gabar ac.

— Gabarnac du Crédit Girondin ?

— Il n'y en a qu'un !... regardez la donc maintenant que la voilà.

— Une fille d'Yvos !...

— Vous la connaissez ?

— Je connais la manière de mettre le foulard qu'on ne porte ainsi qu'à Yvos.

— Elle a voulu le garder et vous voyez comme ça lui va !

Mais Davrat n'était plus curieux de s'instruire sur les habitués du jardin. Il rompit, et prestement s'éloigna.

Une fille d'Yvos chez Gabarnac !

La landaise qu'il n'avait pas perdu de vue, dodelinait son marmot en suivant de méandreuses allées. Elle passait, disparaissait, reparaissait entre deux palmiers, puis se montrait plus loin, encore plus loin. Bientôt, il n'y eut plus qu'une petite éclaboussure d'or de son foulard jaune étoilant le feuillage. Sans se douter qu'elle était observée, elle venait de s'asseoir sur un banc.

Davrat qui n'avait rien laissé échapper de ses mouvements, prit, sans se presser, le chemin qu'elle venait de suivre elle-même, et calme, posé, avançait discrètement. Il se présenta dans l'allée où elle

s'était installée sous l'ombre des grands arbres, plein d'indifférente nonchalance. Il approchait.

La nourrice avait levé la tête. Loin de penser que cet inconnu pouvait l'aborder, elle crut, l'endroit étant assez retiré, à quelque rendez-vous avec une femme qu'elle chercha bien vite autour d'elle. Ni près, ni à distance, elle ne vit personne. Alors, ne se souciant plus de lui, elle décida que c'était un flâneur qui goûtait la fraîcheur des ombrages.

Elle sursauta, presque, quand une voix caressante s'éleva tout contre son oreille.

— Je ne vous fais pas peur *madame* ?

Et Davrat insinuant s'asseyait sur le banc, apportant, au milieu des baumes de l'air, une senteur d'eau de toilette qui rappela tout à fait à la nourrice celle qu'on employait chez ses maîtres. Un monsieur bien sans doute puisqu'il se lotionnait avec un produit à quarante francs le litre.

Très aimable, elle se redressa.

— Peur ! moi ! répliqua-t-elle, pas le moins du monde.., peur de quoi d'abord ?

— Je le pensais bien, une fille d'Yvos ne s'effraie pas si facilement...

La nourrice l'examina avec surprise, lui mettant pour la première fois en plein sous le regard, un visage ravissant.

— ... Voyons vos yeux, fit Davrat, insistant, afin que devenue maîtresse de son étonnement, elle ne se détourna pas. Oh ! la belle nuance ! marron, n'est-ce pas, un marron qu'on prendrait pour noir si on n'était en plein jour... il n'y a pas à nier qu'ils soient du pays : je les reconnais. Qu'est-ce qui vous a déjà dit que vous êtes jolie ?,.. Votre mari ou... votre amoureux ?...

— Mon amoureux, je ne le cache point !

— Pas de mari, c'est cela qui est bien !

— Ce n'est pas l'avis de tout le monde.

— Laissez dire. Qui cela regarde-t-il, en dehors de vous et... de lui ?

Elle soupira, en baissant les yeux.

— Comment savez-vous que je suis d'Yvos, demanda-t-elle ?

— C'est mon secret, *mademoiselle*. Me suis-je trompé ?

— Non, mais il y a si longtemps déjà que j'ai quitté le pays....

Davrat prit la mine entendue.

— Vous n'avez pas toujours été heureuse, fit-il.

— Vous avez vu cela aussi ! vous êtes donc sorcier ?

— Parfois! Tenez, je devine que maintenant vous êtes tranquille dans une bonne maison... Elle est mignonne, cette mioche!

Il contempla la petite fille endormie sur les genoux de la nourrice.

— A qui? demanda-t-il après un long moment.

— Vous ne savez donc pas tout?

— Je vous ai dit que parfois seulement, je pouvais deviner. Et je l'avoue, ici, je suis en défaut.

La nourrice prit un temps; puis importante:

— Aux Gabarnac, dit-elle, en regardant Davrat pour juger de l'effet, leur premier, leur unique. Aussi ce qu'on nous gâte!

— Gabarnac?

Il paraissait chercher quelque chose sur ce nom.

— Gabarnac, du Crédit Girondin, précisa la nourrice.

— Ah! oui, Gabarnac du Crédit Girondin... mes compliments...

— Monsieur est si généreux!

— Fier de la petite?

— Vous pensez!...

Et la nourrice avec un sourire équivoque ajouta:

— ... C'est son orgueil.

— Je parie qu'elle lui ressemble!

Le sourire devint plus franc et très vite se changea en rire.

— Ça en serait un miracle!

— Ah! bah!...

— Comme je vous le dis.

— Alors à qui?

— Peut-on savoir?

— Tant que cela!

Ils se regardèrent pris d'une même gaieté gouailleuse.

Mais Davrat demanda.

— Le Général, le Préfet, Monsieur le Premier, l'Ingénieur, le Lieutenant?

— Tous, des laids, des beaux...

— Des jeunes?

— Quand il s'en trouve. Mais vieux ou jeunes, elle sait les conduire, les faire aller, venir, et les retourner comme elle veut.

— Le mari?...

— Pareil à tous les maris; il n'y a que lui qui ne sache rien.

— C'est juste!

Davrat ne questionna plus, glissa, puis parla d'autre chose. Et

la nourrice fut roulée dans un flot de douceurs qui ne négligeaient rien, il voulait son nom, il voulait son âge.

— Vingt-trois ans! le plus beau moment de la femme.

— On a déjà vieilli !

— Si peu ! Et le nom ?

— Pauline.

Ah ! qu'il aimait cela Pauline... Pauline !...

Une longue pause exprimait son extase. Était-ce sur le nom, était-ce sur l'âge, sur la beauté, sur une pensée, sur un désir ? N'importe, il savait être éloquent dans le silence même.

Il se remit et reprenant :

— Pauline, nom à la fois doux et sérieux et qui vous va si bien, nom de brune d'accord avec vous . Qu'est-ce qu'une blonde ferait de ce nom? D'ailleurs les blondes!.

— Pourtant il y en a de belles !

— Quand on est du Midi, mademoiselle Pauline, on sait ce que valent les brunes parce qu'on les connaît. Je les connais. Femme d'énergie, de passion, beauté solide, cœur brûlant.

Toutes ces paroles n'avaient peut-être pas un sens très défini, pour une villageoise, cependant la villageoise remarquait l'enthousiasme, entendait le son de la voix, d'une voix enchanteresse, ce qu'on pouvait imaginer de plus délicieuse, timbrée, mystérieuse, d'accent toujours grave, vous touchant, vous prenant comme un geste, vous traversant comme un regard, étreinte immatérielle et profonde qui atteint la source même de la sensibilité, aussi bien chez l'humble ignorante, que chez la cérébrale affinée.

La brune Pauline, complaisante avec lui comme tant d'autres devaient l'être, avait subi le charme. Elle écoutait peut-être sans comprendre, mais une musique l'enveloppait de ses ondes, et la faisait osciller au gré du virtuose. Le premier amoureux ne l'avait pas cajolée de la sorte, hélas non! plutôt rossée à chaque offre de l'occasion... Enfin, celui-là était loin, et elle pouvait maintenant goûter aux belles manières, aux amabilités bien tournées, telles qu'on en adressait à « Madame ».

Aussi, elle ne songeait guère à quitter la place et elle avait presque oublié que sa maîtresse était une mère zélée dont la surveillance et les soins ne se relâchaient jamais. Cette surveillance que Madame Gabarnac maintenait rigoureusement, s'en faisant une sorte de réhabilitation qui devait frapper les esprits aliénés par sa célèbre légèreté, lui créait de tyranniques obligations. Maintes fois, elle était venue surprendre la nourrice à la promenade. Elle

voulait s'assurer si la petite était abritée du soleil quand il faisait chaud, suffisamment garantie, les jours de vent ; si aucun enfant suspect, souffrant ou d'humble condition, n'approchait la précieuse créature. Elle prévoyait tout, la contagion de la maladie, celle des manières et, également, les camaraderies de l'avenir, qu'elle n'admettait qu'avec des enfants irréprochables au double point de vue de la santé et de l'éducation. Il lui paraissait donc impossible de les voir s'établir dans un monde quelque peu inférieur au sien. Et il y avait autre chose encore, qui était de veiller la nourrice dont la conduite passée laissait planer tant de doute sur le présent. Sa rare beauté et sa santé admirable avaient fait accepter sa situation irrégulière. Mais de quelle responsabilité madame Gabarnac se trouvait chargée, devant une présomption d'immoralité qui se basait sur d'affreux précédents !

Dans son entourage, on s'efforçait à la rassurer : Une faute ne peut-elle rester unique ? Eh bien ! non, elle craignait que la pauvre fille ne manquât de principes et ne fût incapable d'en acquérir. Ne sont-ce pas surtout les exemples et les leçons des jeunes années qui protègent efficacement ? Par bonheur, sa sollicitude maternelle pouvait écarter bien des dangers, et remédier à la plupart des difficultés que présentait la situation. Les malveillants n'en doutaient pas, parce que, disaient-ils, aucun tour féminin ne lui étant étranger, elle devait être de force à les dépister et à les déjouer tous : la belle nourrice ne serait pas la plus rouée des deux. Cependant, les amis intimes prônaient cette prudente conduite, la présentant comme une vertu supérieure qui effacerait les faiblesses d'autrefois, et endiguerait celles de l'avenir. La maternité est une telle rédemption !

Mme Gabarnac, qui n'ignorait rien de ce qu'on disait d'elle, s'appliquait souvent à ses grands devoirs et même en sortant de quelque galante rencontre. En hâte, à pied ou en voiture, elle volait vers sa fille, interrogeant, examinant, aussi soucieuse des tétées dûment espacées, selon le tableau dressé par le médecin spécialiste d'enfants, qui venait de Paris deux fois par mois admirer Mlle Zézette Gabarnac en bonne santé, que préoccupée de la tenue et des relations de l'inquiétante Pauline.

Un jour, elle apparaissait vers le milieu de l'après-midi ; une autre fois, elle se montrait tard ; mais, tard ou tôt, jamais autrement qu'à l'improviste. Et, comme elle se vantait d'avoir des yeux tout autour de la tête, qualité dont elle multipliait les ressources pour sa vie surchargée, personne ne pouvait se flatter de réussir des escamotages qui eussent mis en déroute sa clair-

voyance. De loin, de près, elle avait vu, bien vu, ce qu'elle voulait voir, le connu, l'inconnu, ce qui rôde comme ce qui se carre : groupe important et principal, vagues silhouettes, la dispersion d'une surprise, le *frrut* dont est touchée l'oreille et dont sont frôlés les yeux et même ce rien d'un vide qui vient de se faire, où elle n'était pas longue à découvrir le point vibrant, un mouvement d'air qui lui permettait de dire : « On a passé par là ; on sort de là », son nez ayant reniflé la trace.

Tout à coup, la nourrice, dans un moment où Davrat s'était tu, revenant à elle, dit vivement : Si madame allait venir!...

Au fond des allées, devant, derrière, elle regardait.

Davrat lui montra l'heure à sa montre, et quand elle la connut, elle se dressa affolée.

— Allez vous-en, sans paraître me quitter, murmura-t-elle dans un souffle.

— Les femmes sont étonnantes, pensa-t-il : « Sans paraître la quitter ! » Mais gentiment, plein d'innocence, il lui demanda comment il pouvait exécuter cet ordre : « Sans paraître la quitter ? »

— Enfin, partez !

— Est-ce que Madame Gabarnac a l'habitude de venir tous les jours ?

— Pas absolument !

— Quand elle ne vient pas, vous vous en retournez seule ?

— Oui, passé une certaine heure.

— Et que feriez-vous si je n'étais pas là, l'attendriez-vous encore ?

— Non, je m'en retournerais, car c'est pour moi le moment de rentrer.

— Donc, Madame Gabarnac ne viendra pas aujourd'hui... rassurez-vous et prenez le chemin de chez vous.

— Vous avez raison, fit la nourrice.

— Emue encore, elle redressa la petite fille, et jeta en se sauvant son adieu à Davrat.

— Il la laissa aller devant, mais lorsqu'elle eût franchi les grilles du jardin, il la rattrapa.

— Quand nous reverrons-nous, où, comment ? demanda-t-il.

Après avoir regardé aux alentours si la voiture était là pour l'attendre, ne voyant rien, elle répondit très vite.

— Demain, au même endroit, de bonne heure.

— Et tous les jours ainsi ?

— Dame !...

Il fit observer qu'ils seraient remarqués et ne tarderaient pas à être surpris.

— Nous guetterons.

— Oui, comme aujourd'hui, et ça y sera.

Elle lui expliqua qu'elle n'avait aucun autre moyen de le rencontrer : cela ou rien.

En causant, il continua à l'accompagner, très à son aise, et ne paraissant nullement craindre d'être vu en sa compagnie.

A chaque pas elle le renvoyait, mais comme à chaque pas il avait quelque chose de nouveau et d'important à lui dire ; à lui tirer une promesse, un renseignement, ils avançaient côte à côte, quand Pauline étouffa un cri : devant eux, à une certaine distance, une femme habillée de mousseline claire et d'élégante silhouette s'avançait prestement.

— Madame ! Vite, quittez-moi !

Ils étaient au coin d'une rue, et elle lui fit signe de disparaître.

Pourtant Davrat ne se détacha pas de sa jupe.

— Nous nous demandions où nous pourrions nous revoir ? Comment, dit-il impérieusement, vous allez le savoir ; mais pas un mot avant que je n'aie parlé moi-même.

Madame Gabarnac s'approchait suffoquée d'apercevoir près de sa nourrice, un monsieur inconnu. Elle pensait rêver tout en constatant la réalité du fait.

— Je vous croyais encore au Jardin et j'allais y passer, jeta-t-elle à tout hasard, pour montrer son zèle.

— Il était l'heure de rentrer, et je ne croyais pas que Madame...

Davrat était venu au-devant de la mère et ce fut lui qui prit la parole.

— Voulez-vous me permettre, Madame, dit-il en saluant largement, et restant découvert, de vous expliquer la raison qui me fait accompagner la nourrice. Une petite aventure qui vient de lui arriver, l'a émue assez vivement, et j'ai désiré la mettre moi-même à votre porte avec sa fillette qui, elle, n'a pas été troublée et ne s'est douté de rien.

— Ma fille !...

Et Madame Gabarnac se jeta sur l'enfant, très éveillée, qui lui sourit de la meilleure grâce du monde.

Alors rassurée, elle interrogea Pauline laquelle présentait aussi naturellement que possible, car elle était sincère, un visage hésitant, égaré, ahuri et restait muette comme une carpe.

— Quoi ?... Qu'y-a-t-il ? parlez !...

Dans une attitude figée et le front toujours découvert, Madame Gabarnac ayant omis de lui adresser l'injonction de remettre son chapeau, Davrat reprit.

— La moindre des choses, Madame. Je passais, lorsque votre nourrice, en sortant du Jardin, traversait la chaussée, où il n'y avait à ce moment personne que nous. Au même instant, dans un nuage de poussière, déboucha une automobile : — la foudre, une trombe. — Aussitôt j'ai vu le danger, la nourrice lancée et aveuglée, la voiture faisant tourbillon sur son passage. Je me suis... entremis, et j'ai été assez heureux pour enlever à la fois la nourrice et l'enfant dont la robe seule a été frôlée par une roue.

La contenance de Davrat était parfaite de retenue, de simplicité. Pas un geste, la voix très calme, plutôt basse que haute, la tête bien portée, et la lèvre souriante.

— Monsieur, vous avez sauvé ma fille, s'écria Madame Gabarnac bouleversée, tandis que la nourrice, qui comprenait maintenant, retrouvait la parole :

— Ah ! madame, quelle peur j'ai eue !

— Un silence s'établit, mais vibrant de ses diverses émotions.

— Enfin, madame Gabarnac, plus ferme, quoiqu'encore balbutiante, murmura :

— Monsieur... comment vous dire... ma fille... mon mari... la vie de trois personnes entre vos mains...

— N'importe qui eut fait de même. Quoi de plus aisé d'ailleurs.

— Aisé ! Et la décision et le courage et la force ?...

— Tout cerveau, tout poignet d'homme a cela.

Pour la première fois, madame Gabarnac considéra le sauveteur bien en face. Elle remarqua le front pensif et la peau chaudement pâle, la chevelure lustrée, le toupet et la mèche. Elle était connaisseuse, elle appuya son regard aux yeux de Davrat ; enfin, elle le vit de la tête aux pieds. Ce fut alors l'enthousiasme de quelqu'un qui découvre un chef-d'œuvre et court à la ligne ravissante : « Il a ceci, il a cela, et encore, et encore : il est parfait. D'où sort-il ? »

Davrat, sans souffler mot, avait subi le consciencieux examen. Modestement, il s'était dit : « je l'étonne » ; mais pas un éclair de suffisance, pas un sourire, soit railleur, soit complaisant, n'était venu déranger sa correcte attitude ; au contraire, il semblait s'éloigner d'elle, encore plus impassible, plus réservé que dès l'abord, et, quand il rompit le silence, ce fut pour prononcer les seules paroles qui pussent, dans un tel moment, sortir de sa bouche.

— Voulez-vous, madame, maintenant que le petit trésor se

retrouve entre vos bras, me permettre de me retirer, en remerciant le hasard du bonheur que j'ai eu aujourd'hui.

Saluant, il tourna sur ses talons.

— Permettez, s'écria madame Gabarnac le retenant, votre nom, monsieur ?...

— Celui d'un inconnu, madame...

— Et serait-ce une raison pour l'oublier jamais ? A dater de ce soir, je le mets dans mes prières et j'entends...

Ici, une petite hésitation d'ailleurs très vite vaincue, fit mollir la voix de la mère reconnaissante. Elle reprit rapidement.

— J'entends l'y garder toujours : — J'ai dit toujours, Monsieur.

Elle n'eut pas à regretter son élan. Elle put cette fois surprendre sur le visage de Davrat une douce illumination, et au fond de son regard, un rayon d'emportement. Il s'inclinait de nouveau.

— Comme il vous plaira, Madame...

Et il laissa tomber un nom, ce nom qu'on promettait de bénir : « Jean Davrat ».

— Mon mari sera tout à l'heure chez vous, Monsieur, et vous dira mieux que je ne puis le faire en ce moment, notre éternelle gratitude.

Davrat avec un geste qui protestait courtoisement contre une telle démarche, s'abîmait dans la confusion.

Mais Madame Gabarnac insistait impétueuse.

— Si, Monsieur, j'y tiens, comme on doit toujours tenir à son devoir.

Il dut, dans son portefeuille, prendre une carte et y griffonner son adresse, c'est-à-dire celle de son hôtel.

— Je vous en prie, fit-il, en remettant la carte, que Monsieur... Monsieur... Monsieur votre mari...

A son tour, très évidemment, il attendait un nom qui n'était autre que celui du père dont il avait sauvé l'enfant.

Madame Gabarnac sursauta.

— Ah ! j'oubliais : Monsieur Gabarnac.

Cette fois, il se montra plein de désinvolture.

— Très heureux ! fit-il librement, en homme que les grandes situations n'impressionnent pas, oh ! pas du tout ! Et définitivement il prit congé.

(*A suivre*). **Mme Hector MALOT.**

LA FRANCE ET LES ÉTATS-UNIS

A propos de l'Exposition de Saint-Louis

I

L'Exposition de Saint-Louis a fermé ses portes. Les récompenses ont été décernées et la France en a recueilli la plus forte part après les États-Unis. Il ne faudrait pas voir, dans cette répartition, une politesse faite par la grande République du Nouveau Monde à la grande République de l'Ancien Monde.

Les Américains sont gens trop pratiques pour s'attarder à des considérations de cette nature, et le jury supérieur de Saint-Louis a rempli sa tâche avec une si scrupuleuse attention qu'on ne saurait l'accuser d'avoir usé d'une bienveillance exagérée à l'égard de nos compatriotes.

C'est même plutôt le contraire qui serait exact, et l'on sait qu'avant de ratifier les propositions des jurys de classe et du jury supérieur, la commission nationale avait manifesté l'intention, nullement justifiée, de réduire dans d'assez fortes proportions, le nombre des nominations attribuées à la section française. Nous n'eussions, d'ailleurs, point fait allusion à cet incident s'il n'était nécessaire de rendre hommage à l'activité, au zèle, à la ténacité diplomatique de tous ceux qui, là-bas, représentaient les intérêts de notre pays. Avant de quitter Saint-Louis pour entreprendre, à travers les principaux centres des États-Unis, ce voyage fatigant, mais si fécond en résultats magnifiques, l'éminent délégué du gouvernement français, M. Alfred Picard, avait confié à M. Géo. Gérald la mission de défendre tous les droits des exposants français. Pour rapide qu'elle ait été, la carrière de M. Géo. Gérald n'est pas moins bien remplie ; chef de cabinet à la présidence de la chambre des députés, M. Géo. Gérald avait conquis — chose rare — les sympathies de tous les partis. Nommé député, par une sorte d'acclamation populaire, à l'âge où la plupart de nos contemporains achevaient à peine leurs études de droit, M. Gérald triompha bien vite des préjugés que nourrissent, à l'égard des jeunes, les vieux parlemen-

taires, et il se fit très vite une place importante dans la Chambre. Connaissant admirablement la langue anglaise et les institutions des États-Unis, il était mieux désigné que personne pour accompagner à Saint-Louis l'organisateur de notre Exposition de 1900.

En s'embarquant, MM. Alfred Picard et Géo Gérald laissaient en France d'assidus et autorisés collaborateurs et, à leur tête, le très distingué président du Comité français des Expositions à l'étranger. On connaît l'œuvre de ce comité; ce que l'on sait moins, c'est le rôle prépondérant qu'a rempli M. Ancelot, son infatigable président. Certes, nous ne songeons nullement à diminuer la responsabilité de ses collègues ; tous ont fait leur devoir et même plus que leur devoir. Mais il appartenait à M. Ancelot de relever les courages aux heures de doute ou d'épreuves, d'apporter au Comité le si précieux encouragement du Ministre du Commerce, M. Georges Trouillot, et du gouvernement tout entier, et de soumettre au gouvernement, en lui demandant son plus énergique appui, les vœux des exposants français.

Cette tâche, M. Ancelot s'en est acquitté, une fois de plus, avec le même zèle, avec le même esprit d'indépendance et de justice, et — ajoutons-le — avec le même succès que dans les précédentes circonstances.

On commettrait une réelle injustice si l'on enregistrait les résultats si brillants, si inespérés de l'Exposition de Saint-Louis, sans rendre le plus éclatant hommage à tous ceux qui ont contribué à la réussite de la section française.

Le nombre et l'importance des récompenses que l'industrie et le commerce francais y ont obtenus dispensent de tout autre commentaire. Ce que nous voudrions rechercher, en guise de conclusion, ce sont les avantages économiques que les deux nations doivent en retirer.

II

Tous les Européens qui ont visité Saint-Louis en ont rapporté l'impression d'une très grande et très florissante cité ; pourtant, Saint-Louis ne compte pas plus de 580.000 habitants, et n'occupe que le quatrième rang parmi les villes des Etats-Unis ; la population de New-York dépasse le chiffre de 3 millions et demi. Saint-Louis, de construction plus récente, est infiniment mieux disposée ; chaque industrie et chaque commerce y sont, pour ainsi dire, concentrés dans des quartiers déterminés. Au surplus, la population de Saint-Louis ne cesse de croître, comme celle de la plupart des

villes américaines ; et si l'on veut se rendre compte de ce prodigieux essor, on n'a qu'à rapprocher les chiffres que voici : de 4 millions, en 1790, le nombre des habitants des Etats-Unis est passé à 75 millions, en 1900, et à 81 millions, en 1904. La progression est constante et presque régulière, mais cet accroissement ne se répartit pas également sur toute l'étendue du territoire. A certaines époques, les immigrants arrivant d'Europe se dirigent de préférence vers certaines localités ; c'est ainsi que Chicago, qui n'avait que 500.000 habitants en 1880, en avait 1.100.000 en 1890, et 1.700.000 à l'heure actuelle. Ici, la progression a été, pendant les dix premières années, de 100 pour 100, et durant ces treize dernières années, de 60 pour 100. Alexis de Tocqueville ne connaissait pas ces chiffres quand il annonçait que l'Europe serait, tôt ou tard, envahie par les Etats-Unis, appréhension d'ailleurs qui n'est pas justifiée, et qui ne le sera pas avant plusieurs siècles, sauf peut-être au point de vue industriel et commercial.

En effet, la population n'est nulle part moins dense qu'aux Etats-Unis ; même dans les contrés les plus fertiles, dans l'Illinois, dans le Missouri, de vastes plaines demeurent encore inoccupées. Ce n'est pas que le prix d'achat en soit élevé ; mais, par un phénomène naturel, le flot des émigrants et l'excédent de la population sont plutôt attirés par les cités industrieuses où l'argent paraît plus abondant que sur les plateaux ou dans les vallées. Le déplacement qui s'est manifesté dans les parties les plus favorisées des États-Unis est très significatif à ce sujet : pendant quarante ans, les cultivateurs ont afflué, de plus en plus nombreux, de plus en plus actifs, dans toute cette contrée qui, limitée par l'Ohio et par le Missouri, est traversée par le Mississipi. Presque toutes les céréales y poussent à merveille ; la culture de la canne à sucre acquiert même un développement inattendu dans la Louisiane. Mais, depuis quelques années, ce n'est plus vers la plaine que s'acheminent les travailleurs ; ils vont, les uns à Chicago, les autres à Saint Louis, c'est-à-dire vers les deux centres de commerce, vers les entrepôts de l'immense grenier du Mississipi. Quand, par suite d'un afflux trop suivi, les nouveaux venus ne trouveront plus, dans ces villes qui ressemblent à des ruches, les occupations et le salaire qu'ils y viennent chercher, les champs les attireront de nouveau.

Plus d'un siècle au moins s'écoulera avant que les États de l'Ouest soient complètement défrichés, avant que la culture agricole y ait atteint un rendement maximum ; et, par l'effet d'une loi que l'on expérimente également en Europe, au fur et à mesure que l'agri-

culture se développe vers l'Ouest, l'industrie fait des progrès dans les États de l'Est, Pensylvanie, Virginie, New-York, jadis les producteurs de blé et de maïs, par excellence. Mais c'est justement le développement ininterrompu de l'industrie — et nous en avons les preuves les plus frappantes, les plus évidentes, à Saint-Louis — qui constitue le véritable péril pour l'Europe.

Nous parlons volontiers du péril jaune, et les événements qui se déroulent en Mandchourie donnent malheureusement raison à ceux qui le considèrent comme imminent ; ce ne sont pourtant que nos colonies qui seraient menacées. Il est possible que les Japonais, grisés par leurs succès, cherchent à s'emparer des côtes de l'Indo-Chine et du Siam ; il est certain que les Chinois n'ont jamais cessé de guetter une bonne occasion pour réoccuper le Tonkin.

On a même le droit de penser que nos forces locales actuelles seraient à peine suffisantes pour repousser une attaque bien combinée : mais, quelque déplorable que doive être un pareil échec, si nous le subissons jamais, on ne voit pas encore une flotte japonaise, même renforcée d'une escadrille chinoise, cingler vers les ports européens, et, du côté du continent, la Russie, malgré ses défaites, opposera pendant de longues années, une barrière infranchissable aux armées d'Extrême-Orient. Au risque de mécontenter les prophètes de mauvaise augure et de vexer les poètes décadents qui célèbrent les vertus de l'opium et glorifient la civilisation jaune, nous ne croyons pas qu'on puisse généraliser, même dans un avenir fort éloigné, les événements de Port-Arthur et de Moukden.

Le danger d'invasion par les États-Unis est bien autrement redoutable et pressant, d'autant plus qu'il ne servirait de rien, pour y faire face, d'équiper des soldats, de fondre des canons et d'armer des vaisseaux. Le jour où les produits de l'industrie américaine seront acclimatés sur les marchés européens, la France, l'Allemagne et l'Angleterre auront définitivement perdu leur suprématie et compromis leur situation dans le monde.

III

Le commerce des États-Unis suit à peu près la même progression que la population ; il atteint aujourd'hui le chiffre, vraiment formidable, de 14 milliards. Les exportations y figurent pour 8 milliards environ, et les importations pour un peu moins de 6 milliards. Encore tous les hommes politiques américains consi-

dèrent-ils que le chiffre des importations ira désormais en diminuant et que les États-Unis s'affranchiront, plus rapidement qu'on ne serait tenté de le croire, de la nécessité de recourir à l'industrie européenne. Les exportations des États-Unis en Europe sont, au contraire, grâce aux trusts, destinées à doubler d'importance en quelques années. Cette hypothèse n'est peut-être pas bien solidement assise ; nous ne sommes, en effet, que dans la période d'essai des trusts, et leur organisation rationnelle prête à beaucoup de critiques. On sait, notamment, que le président Roosevelt leur est hostile, et, d'autre part, plusieurs ministres d'Allemagne, de France, d'Autriche ont préconisé la formation de trusts européens. Alors, la bataille économique prendrait les proportions d'une véritable lutte corps à corps ; sans doute, la masse des consommateurs en souffrirait, de même que, sur les champs de bataille, ce sont les humbles petits soldats qui meurent pour la vaine satisfaction des ambitions royales ; mais, à l'issue de ce duel, l'une des deux industries serait écrasée, l'une des deux sources de production serait tarie, et les États-Unis ne sont vraiment pas assez forts encore pour répondre que ce ne serait pas la leur. Enfin, si nous avons besoin d'eux pour nos céréales et pour le coton, ils ne sauraient se passer de nous, et s'ils le proclament parfois dans des discours, il ne convient de voir, dans ces assertions, que le bluff de gens justement fiers de leur jeune puissance.

N'envisageons donc pas l'avenir en noir ; gardons-nous de croire à la rupture des relations commerciales entre le Nouveau Monde et l'Ancien Monde ; conservons le ferme espoir que ces relations ne cesseront pas, au contraire, de s'améliorer, et, tout en le souhaitant, efforçons-nous de rendre aux États-Unis, non pas « coup pour coup » mais « importation pour importation. » De tous les États avec lesquels les États-Unis font du commerce, il n'en est que cinq qui leur vendent plus qu'ils ne leur achètent : ce sont les Antilles, le Brésil, le Japon, la Chine et les Indes, qui, tous, expédient en Amérique des denrées coloniales, et qui, en revanche, n'ont que des besoins industriels très limités à satisfaire. En outre, la Chine et le Japon ne sont pas consommateurs de céréales, et, longtemps même avant que l'industrie se fût développée aux États-Unis, les cultivateurs du Missouri, de l'Ohio, inondaient de leurs blés, de leur maïs et de leur orge tous les marchés européens. C'est ainsi que, malgré son incontestable prépondérance industrielle, l'Angleterre ne vend aux États-Unis que pour 800 millions de ses produits, et qu'elle en reçoit pour près de 3 milliards de céréales et de coton. Notre situation est évidem-

ment plus avantageuse, puisque les circonstances ne nous obligent qu'assez rarement à faire appel aux blés du dehors, et, parmi les céréales américaines, c'est surtout du maïs que nous achetons, et pour en faire un usage assez peu recommandable, puisque nous l'employons à la fabrication d'un alcool moins hygiénique encore que tous les autres. Mais ce n'est point par un simple rapprochement de chiffres que l'on peut résoudre la question qui s'impose à notre attention : si l'Angleterre est tributaire des États-Unis pour près de 3 milliards, c'est qu'elle leur demande du blé et du coton, et, par contre, elle continue à tenir tête à leur industrie, tandis que nos envois aux États-Unis subissent plutôt une progression décroissante, et le jour où nous n'y expédierons plus nos vins, nos soieries et nos bijoux, notre exportation sera réduite à fort peu de chose.

IV

C'est ce grave péril qu'avaient aperçu les hommes de cœur et de résolution qui ont voulu donner un éclat particulier à la Section française de l'Exposition de Saint-Louis ; ils ont compris que, pour rétablir entre la France et les États-Unis des relations commerciales plus fréquentes et plus nourries, il fallait autre chose que des mots, et qu'un seul acte, aux yeux des pratiques Yankees valait mieux que tous les discours. Grâce à M. Ancelot et à ses collègues, nous avons montré aux Américains du Nord que l'industrie française savait encore réaliser des merveilles, et que, dans certaines branches, elle ne connaissait point de rivales ; grâce aux éminents représentants du gouvernement français, la supériorité de nos exposants a été hautement, officiellement reconnue. On ne saurait trop se réjouir que l'industrie française ait remporté cette victoire à Saint-Louis, surtout à la veille d'une crise économique qui ne saurait manquer d'éclater aux États-Unis. Comme nous le disions plus haut, tout le monde, en effet, ne professe pas pour les trusts la même admiration que certains spéculateurs trop entreprenants, et certaines déconfitures retentissantes n'ont été que le prélude d'une liquidation qui sera difficile entre toutes. Les créateurs des trusts ont surchauffé la production industrielle sans se préoccuper de savoir s'ils trouveraient des débouchés suffisants. Le moment venu, ces débouchés leur ont fait défaut, et l'on n'a pas perdu le souvenir de certaines catastrophes, auxquelles n'ont pu résister les fortunes des plus

fameux « milliardaires » du monde entier. Contre l'accaparement, contre l'oligarchie financière, un mouvement d'opinion publique se déchaîne aussi aux États-Unis, et les Français qui ont visité l'Exposition de Saint-Louis ont assisté aux derniers épisodes de la lutte si bravement engagée par M. Folk, procureur de la République, contre les spéculateurs démocrates qui traitaient les affaires de la Ville, et qui faisaient surtout les leurs. Élu pour faire la lumière, M. Folk n'a pas hésité à remplir tout son devoir et à lancer des mandats d'arrêt contre tous ceux, quelque puissants qu'ils fussent, qu'il soupçonnait de « concussion ». Cet incident est significatif; il semble bien que la République des États-Unis, jalouse de sa liberté, ne veuille pas plus longtemps supporter le joug de la plus détestable des oligarchies. Alors, le protectionnisme, étroit, exclusif, aura vécu. On s'explique que l'industrie américaine en ait eu besoin, à l'époque où elle-même n'existait qu'à l'état embryonnaire. Aujourd'hui, après son magnifique épanouissement ce protectionnisme, qui n'est, d'ailleurs, qu'une prohibition déguisée, ne rend plus que de mauvais services. Au surplus, si les États-Unis sont destinés à devenir les concurrents de plus en plus redoutables de l'industrie européenne, ils ont le plus puissant intérêt à détruire les barrières.

Ce jour-là — et il est moins éloigné qu'on ne croit — la France recueillera les fruits de sa participation à l'Exposition de Saint-Louis.

Jules GLEIZE.

GENS D'ÉGLISE

(14)

X

Le lendemain de son arrivée, Gratsiansky prononça, à sa première messe, une allocution dans laquelle il fit l'éloge de son prédécesseur, et exhorta tous ses auditeurs à respecter l'œuvre du défunt protopope, et à s'y associer. Achille et Zacharie, de l'autel, écoutaient attentivement le discours.

Le diacre était furieux de voir que Gratsiansky prêchait aussi bien que Touberosoff, et qu'on l'écoutait avec une attention aussi soutenue. Il voyait même avec déplaisir le successeur de son cher maître rendre hommage aux mérites et au dévouement du père Saviély.

— Pourquoi le loue-t-il tant? demanda-t-il avec irritation à Zacharie, en sortant de l'église. Il mettait autant d'acharnement dans sa lutte sourde contre le protopope, qu'une femme en met à poursuivre sa rivale, et, tout en le reconnaissant lui-même, il y était entraîné malgré lui; lorsque Zacharie voulut lui faire des remontrances sur sa conduite, en lui énumérant toutes les bontés de Gratsiansky, Achille brisa de colère la canne qu'il tenait à la main, et s'écria :

— Voilà justement ce qui m'irrite contre lui !

— Comment ! fit Zacharie, tu préférerais donc qu'il fût désagréable ?

— Certes oui, reprit Achille avec impatience.

— Ne savez-vous donc pas que les innocents seuls n'ont jamais de remords. ?

Zacharie se contenta de secouer la main d'un geste d'indifférence.

Le diacre remettait de jour en jour son départ pour le chef-lieu; il furetait dans toute la sacristie, examinant les registres, vérifiant les comptes, tout en grommelant, Dieu sait pourquoi! A son grand chagrin, il ne trouvait rien de défectueux.

Un beau jour, Gratsiansky parla d'élever un petit monument sur la tombe de Touberosoff.

Achille bondit à cette nouvelle.

— Pourquoi un petit monument et non pas un grand? Il a toujours vécu ici, et a rendu au pays des services plus importants que ne pourront rendre ceux qui viendront après lui. Gratsiansky regarda Achille d'un air mécontent, et sans lui répondre, proposa d'ouvrir une souscription pour l'érection du monument commémoratif. La souscription produisit trente deux roubles.

Le diacre ne voulut pas y prendre part, et refusa nettement de donner sa cotisation.

— Pourquoi es-tu opposé à cet idée ? lui demanda Benefactoff.

— Parce que c'est une absurdité, répondit Achille.

— Et en quoi, je vous prie ? dit sèchement Gratsiansky.

— On n'élève pas un monument de trente roubles à un homme comme le père Touberosoff; je ne m'associerai jamais à une pareille injure.

Le soir, le père Zacharie alla trouver Achille, après sa promenade habituelle, et lui dit :

— Ecoute un peu, diacre... tu indisposes le père protopope contre toi.

— Moi ?... Parlez clairement, je vous prie ; en quoi l'ai-je indisposé ?

— Par ton manque d'égards, ton insubordination ; en ne voulant pas souscrire pour le monument ; en ne lui baisant pas la main...

— Il ne tient pas à ce que je la lui baise.

— Dans l'intimité, peut-être, mais tu dois le faire en service...

— Ah ! vous me ferez tout simplement perdre la tête avec votre nouveau protopope !

Le diacre se rendit ensuite chez Gratsiansky pour obtenir de lui l'autorisation de passer deux semaines au chef-lieu du gouvernement ; il lui baisa chaudement la main en le quittant.

« Veuillez m'excusez, lui dit-il, mais c'est absolument nécessaire.

Et le diacre se prépara à se mettre en route pour accomplir les projets les plus grandioses. Étendu dans son grenier, la veille de son départ, il réfléchit au moyen d'ériger de son côté un monument à Touberosoff, avec les deux cents roubles provenant de la vente de son bien, du fruit de toutes ses peines. Il espérait que cette somme suffirait à la réalisation d'un chef-d'œuvre dont il ne pouvait même pas concevoir, dans son cerveau, le plan grandiose.

XI

C'était une nuit d'octobre, froide et sombre, les nuages s'enfuyaient avec rapidité dans le ciel, et le vent soufflait avec rage dans les branches dénudées des cytises qui bordaient la route.

Arrivé à la ville, Achille se rendit tout droit chez Touganoff, et, s'étant fait annoncer, il s'assit sur une banquette dans l'antichambre.

Une heure se passa, puis une autre heure. Achille attendait toujours. Il demanda plus d'une fois au cosaque qui passait et repassait devant lui.

« Ne va-t-on pas bientôt me faire entrer ? »

Mais le soldat ne daignait même pas répondre à ce gros diacre, couvert de poussière.

Encore fatigué de son voyage, Achille commençait à s'assoupir, mais il jugea que l'endroit n'était pas très propice au sommeil, et résolut de charmer ses loisirs en prenant quelque nourriture, et sortit de sa poche une moité de beignet, reste de ses provisions de route.

Mais tout à coup, il bondit comme piqué par un serpent venimeux, et s'élança sans plus de cérémonie dans le somptueux escalier. Par hasard, il tomba directement dans le cabinet du maréchal de noblesse, et se jetant sur lui, il s'écria avec désespoir :

« Ah ! que tous ceux qui croient en Dieu viennent à mon secours ! Voyez mon malheur !

— Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu, interrogea Touganoff, interloqué.

— Parmen Cemenovitch ! qu'ai-je fait ! s'écria Achille avec égarement.

— Qu'est-ce donc ? As-tu tué quelqu'un ?

— Non ; je suis venu à pied vous trouver pour que vous me donniez un conseil pour élever un monument de deux cents roubles au père protopope.

— Eh bien ? On t'a volé l'argent ?

— Bien pis... !

— Tu l'as perdu ?

— Non, je l'ai mangé !...

Et Achille, désespéré, mit sous les yeux de Touganoff, le beignet sous lequel se trouvait collé un coin du billet de cent roubles.

Touganoff, essaya de détacher un bout du papier, et vit, incrustés dans l'épaisse croûte du beignet, des morceaux de l'autre billet.

Le maréchal de noblesse ne put réprimer un sourire.

— Vous voyez, j'ai tout mangé, répéta le diacre, mordillant, dans son trouble, l'ongle de son troisième doigt, et tout à coup, se redressant, il ajouta : « Adieu ! et pardon pour le dérangement. »

Touganoff eut pitié de lui.

— Ne te désespère pas, ami, lui dit-il, cela ne signifie rien ; je changerai tes billets à la banque, et vais, en attendant, te donner de l'argent pour le monument du père Saviély ; j'avais pour lui une grande affection.

Et il tendit à Achille deux billets de cent roubles ; le malheur était réparé, mais il surgit une autre difficulté : il fallait composer un monument tel que le désirait Achille, mais dont les plans étaient encore très vagues dans son esprit

Il soumit son embarras à Touganoff.

— Je désire, Parmen Cemenovitch, dit-il, que ce monument soit aussi imposant que possible.

— Commande une pyramide de granit Et Touganoff prit dans son armoire un carton renfermant des dessins de pyramides égyptiennes :

« Voilà ce que tu pourrais faire ?

Cette idée charma Achille, mais il eut peur que le prix n'en dépassât ses moyens ? Touganoff lui répondit que si ses deux cents roubles ne suffisaient pas, il était prêt à compléter la somme.

— Quant à toi, tu seras l'ingénieur, et feras faire comme tu l'entendras.

— Oh ! ! !... voulut s'écrier Achille tout ébloui, mais au lieu de parler, il se prosterna à terre, et spontanément saisit la main de Touganoff, qu'il baisa.

Celui-ci fut très touché de la naïve reconnaissance d'Achille, l'appela « brave garçon » et lui proposa de le loger chez lui dans les communs.

Le diacre accepta avec empressement; et une fois installé chez le maréchal de noblesse, il commença à s'occuper du fameux monument.

XII

Le diacre visita tous les sculpteurs connus de la ville, et s'arrêta au plus modeste, un certain Poponiguine ; il se fâcha contre deux employés qui lui demandaient si l'emplacement était assez grand pour permettre d'y ériger une pyramide aussi colossale qu'il la commandait. Le maître fit moins de façons, et la pyramide fut commandée et exécutée.

Achille allait chaque jour surveiller le travail et examiner la manière dont on maniait l'énorme pierre, qui l'enthousiasmait par ses dimensions.

— Il était tout à fait inutile de prendre des mesures, disait-il, il vaut bien mieux suivre notre inspiration...

Et il était soutenu dans cette idée par Poponiguine.

Touganoff écoutait tous les rapports d'Achille ; et le laissait faire comme il l'entendait. Il consolait ce colosse avec son monument, comme on ferait taire un enfant qui pleure, en lui donnant un jouet.

Une semaine plus tard, le monument était complètement achevé et le diacre vint prier Touganoff d'aller admirer la production de cette triomphante fantaisie de son imagination; c'était une énorme pyramide tronquée, surmontée d'une croix et soutenue aux quatre coins par des chérubins de bois doré.

Touganoff considéra le chef-d'œuvre, exprima son admiration, et l'enthousiasme du diacre ne connut plus de bornes.

La pyramide fut démontée et transportée à Stargorod sur neuf camions.

Achille monta dans le dernier, et, enfoui dans une touloupe, il s'assit sur ses talons, entre les quatre anges dorés enveloppés de paillassons. Il était dans une agitation extrême, à la pensée que sa pyramide, expression de son amour et de son dévouement pour son ami défunt, pourrait être l'objet de critiques malveillantes; aussi, afin d'éviter toute remarque désobligeante, Achille résolut-il de faire monter clandestinement son monument, et il alla, à la nuit, faire part, au père Zacharie, de toutes ses perplexités au sujet de la pose de la pierre.

Mais le secret ne fut pas gardé et, le lendemain, toute la ville parlait de l'érection de la pyramide.

La curiosité de la foule, venue pour assister au montage, fut particulièrement excitée par les mains et les ailes des chérubins qui apparaissaient peu à peu, à mesure qu'on les dégageait de la paille qui les recouvrait ; tous ces braves gens discutaient entre eux pour savoir si les anges étaient en or ou en argent, et ne savaient auquel des deux s'arrêter.

— Ils sont en argent, en or, et, de plus, remplis de brillants, vint leur dire Achille.

Mais ce qui l'agaçait le plus, c'était la curiosité des notables de la ville qui, pensait Achille, venaient dans l'intention de fournir un aliment à leur esprit de critique.

— Ils ont une manière d'agir inqualifiable ! Rien ne va à leur

gré. Ah! mon Dieu! Peut-on tracasser à ce point un pauvre homme? Et moi, je n'ai qu'à accepter toutes ces remarques sans rien dire... Ah! les vilaines gens!

Et Achille ne cessait de tempêter contre tous ces importuns, et devint si nerveux qu'il ne pouvait plus supporter entendre prononcer le nom de Touberosoff; les louanges mêmes adressées à la mémoire du protopope le mettaient hors de lui. Il finit par tomber dans une sorte d'hypocondrie, et en arriva à souhaiter la mort. Lorsque le docteur Pougovkine, qui était resté son ami, malgré leurs anciennes querelles, vint le voir, et ne le trouvant pas en bonne santé, l'engagea à se soigner, le diacre lui répondit :

Tu dis vrai, ami; je ne suis pas dans mon état normal... Je rêve... sans savoir à quoi moi-même, et... (ici, Achille baissa la voix) l'ennui me ronge!

— Tu as des sentiments trop exaltés.

— Précisément! Je suis oppressé, ma poitrine est en feu, la nuit, je me désole et pleure pendant des heures entières.

Achille reçut aussi la visite de la fille spirituelle du père Touberosoff, Madame Serboloff, sa présence fit, au diacre, l'effet d'un rayon de soleil.

— Vous êtes souffrant? demanda-t-elle à Achille, que vous est-il arrivé?

— Voyez-vous, madame, c'est le chagrin qui me mine, depuis la mort du protopope, tout m'est ennui, et la vie me pèse.

— Comment donc?

— Oui, trois compagnons sont venus s'asseoir à mes côtés : le découragement, l'ennui et le chagrin, et ils m'ont appris bien des choses. Ah! madame, votre visite m'a été bien douce. »

Et le diacre la reconduisit à la porte comme ses autres visiteurs, et resta seuls avec ses « trois compagnons ».

Il arriva peu après un évènement qui fit sortir, pendant quelques jours, Achille de sa torpeur; ce fut la mort du nain Nicolas Afanacievitch, qui, ayant stipulé par testament qu'il désirait être enterré par Zacharie et Achille, léguait à chacun d'eux cinq roubles, une paire de bas et un bonnet de nuit, tricotés par lui.

Le diacre revint de la cérémonie funèbre avec l'air tout réjoui, et se mit même à plaisanter.

— Vous voyez, mes frères, dit-il à ceux qui l'accompagnaient comme *elle* commence à faucher notre petit groupe; voilà Nicolas Afanacievitch parti; ce sera bientôt le tour du père Zacharie et le mien. »

Et Achille ne se trompait pas.

Tandis qu'il attendait *sa* venue, *elle* se tenait, douce et irrésistible, aux côtés du diacre, le couvrant déjà de l'ombre glacée de ses ailes.

XIII

Stargorod prenait un aspect plus vivant à l'approche du printemps ; le fleuve débarrassé des glaces qui entravaient sa marche, reprenait librement son cours, ses eaux bleuissaient et s'enflaient. L'hiver très rigoureux avait amené une disette et beaucoup de pauvres gens étaient sans pain et sans abri.

Vers cette époque, il se passa des choses mystérieuses dans la ville.

La nuit dans les rues silencieuses et désertes, de mauvais esprits se mirent à errer sans que l'on sût pourquoi.

L'un d'eux, à la mine tout à fait infernale, armé de cornes et de griffes, attaqua et dévalisa deux femmes, un forgeron ivre et un employé du fisc se rendant à un rendez-vous d'amour avec la fille d'un marchand.

Les victimes déclarèrent que le diable, entre les pattes duquel elles étaient tombées, avait des griffes de fer semblables aux crochets avec lesquels les ouvriers halaient leurs barques sur la rivière.

Personne n'osa plus se montrer après le coucher du soleil, mais le diable continuait à rôder ; la sentinelle l'aperçut près des magasins de sel et de la prison.

Il poussa même l'audace jusqu'à s'approcher du soldat, à moins d'une portée de fusil, et à lui demander un morceau de pain.

On envoya des patrouilles faire des rondes de nuit, et l'une d'elle, sous le commandement même de l'ispravnik, bien connu de nous, Porokhoutseff, rencontra le mauvais esprit, et l'ayant interpellé : « Qui vive ! » reçut en réponse le mot d'ordre : « Ami ! » qui l'affola et le mit en fuite.

L'ispravnik, ne pouvant plus compter sur sa police, s'adressa au capitaine Poverdovnia et lui demanda de venir à son aide avec ses troupes pour poursuivre le démon ; mais le capitaine, n'ayant pas reçu d'ordres formels, ne voulut pas s'engager sans l'assentiment de ses chefs, et, pendant ce temps, le diable semait la terreur parmi les habitants.

Le protopope Gratsiansky s'en mêla enfin ; il fit un sermon sur la superstition dans lequel il démontra l'invraisemblance de l'existence d'un diable qui s'emparerait de vêtements et de vivres, et

ajouta que ces méfaits devaient être imputés non à des diables, mais à des vagabonds sans foyer, déguisés en démon pour faciliter leurs larcins.

Mais Satan se vengea de Gratsiansky.

Le lendemain de ce jour, on remarqua sur le plafond du vestibule du protopope, des traces boueuses de pas. Naturellement, cette découverte amena une panique générale : quel autre que le démon avait pu marcher au plafond, la tête en bas? Le protopope fut impuissant à déraciner cette conviction des esprits même de celui de sa femme. Malgré ses exhortations, personne n'osa braver le diable, et après le coucher du soleil, les habitants ne s'aventurèrent plus au dehors.

Cela cependant ne faisait pas l'affaire du Malin ; il commença alors à s'attaquer aux croix du cimetière aux images et aux lampes qu'il arracha et emporta, il s'en prit ensuite au monument du père Saviély, dont il essaya d'ébranler la croix et les anges dorés, qui ne résistèrent que grâce à leur solidité à toute épreuve.

A cette nouvelle, Achille alla examiner les dégâts de sa pyramide.

« Quand bien même, s'écria-t-il, tu serais Belzébuth en personne, tu me paieras cher ton audace. »

XIV

La nuit suivante, à onze heures, le diacre, sans en informer personne, sortit de sa maison, et se rendit au cimetière ; il tenait à la main un solide gourdin et un lazzo de chanvre.

Il y arriva vers minuit sans avoir rencontrée une âme.

Il examina la porte ; elle était fermée et remuait, secouée par le vent frais du soir ; bien certainement, le diable choisirait un chemin moins fréquenté.

Achille se dirigea d'un autre côté et mesura avec son bâton la profondeur d'un fossé rempli de neige qui entourait le cimetière.

Le bâton enfoncé, il s'en servit comme point d'appui, et, prenant son élan, s'élança sur l'autre bord ; mais le bâton, trop faible pour supporter le poids du diacre, se brisa en deux parties au moment où il posait le pied sur le talus opposé.

Espérant trouver dans le cimetière une branche d'arbre qui lui permettrait de repasser le fossé, il y entra ; mais soudain, il se sentit pénétrer du sentiment qu'éprouve tout homme qui se trouve la

nuit en pareil lieu ; ce n'était pas précisément un sentiment de terreur, mais une sorte de crainte vague et indéfinie qui s'emparait de tous ces sens, et en augmentait l'acuité. Achille respira fortement, secoua ses boucles grises, et regarda avec plaisir la lune qui versait sur le « champ de Dieu » sa lumière argentée.

Il se sentit tour à tour craintif et courageux, et, se rappelant les années de sa jeunesse, il envoya à l'astre des nuits un joyeux :

—« Salut ! soleil du cosaque ! »

Le calme était absolu, un vrai champ de repos !... Tout à coup, un léger bruissement se fit entendre, — comme un soupir... Non, ce n'était que la neige qui s'affaissait en fondant.

Il sembla à Achille qu'elle tressaillait et s'agitait... C'était une illusion d'optique produite par l'ombre des nuages qui se reflétaient sur le sol en fuyant. Le diacre alla droit au tombeau de Saviély et s'y assit, le dos appuyé contre un des anges. Rien ne troublait le silence, les ombres fuyaient, fuysient toujours ininterrompues.

Le diacre sentit le sommeil l'envahir, et commença à s'assoupir mais peu de temps, car il fut réveillé brusquement par le bruit d'un trépignement.

Achille ouvrit les yeux : le ciel s'obscurcissait, et les rayons de la lune pâlissaient ; une grande ombre se projeta sur la pyramide grise... l'aube approchait.

Achille se leva, il lui semblait de nouveau entendre un bruit de pas dans le cimetière.

Il fit le tour de la pyramide... personne. Les coqs de la ville se mirent à chanter... Non, le diable ne devait pas venir ce jour-là...

Le diacre retourna au fossé par lequel il était venu, et, machinalement, mit la main sur une longue perche plantée dans la neige ; mais il se rappela tout à coup que la sienne était cassée... d'où pouvait donc provenir celle-ci ?

— C'est étrange ! pensa le diacre, et s'étant assuré qu'il n'était pas le jouet d'une hallucination, il se préparait déjà à sauter de l'autre côté, lorsqu'une patte énorme ; recouverte de longs poils, vint s'abattre comme une griffe de fer sur sa poitrine par dessus son épaule. C'était le diable....!

XV

Les jarrets d'Achille fléchirent sous l'étreinte du diable, mais le diacre le saisit par la patte et le maintint avec tant de force, que

le menton de l'agresseur vint choquer avec bruit contre le crâne de sa proie.

Le diable se sentant pris, se débattit désespérément, mais comprenant l'inutilité de ses efforts, il poussa un rugissement sourd, et monta sur le dos du diacre ; son seul moyen de défense était de labourer Achille de ses griffes, et c'est à ce procédé infernal qu'il eut recours.

Achille fit quelques pas en arrière, portant son fardeau aussi allègrement qu'il eût porté un sac de pois, et prit son élan vers le canal dans l'intention de le franchir d'un bond, mais le malin esprit profita de ce moment pour donner un croc en jambes au diacre qui, perdant l'équilibre alla rouler avec son adversaire, dans le fossé glacé.

Surpris par le froid, il fallait lâcher ce dernier, mais il se ressaisit, et chercha un autre moyen de salut.

Hélas! il n'en trouva pas ; les bords du fossé étaient recouverts d'une couche de glace qui les rendait trop glissants pour remettre de s'y cramponner, et il ne voulait pas laisser aller le diable. Il appela au secours, mais personne ne pouvait l'entendre, et d'ailleurs les passants, s'il s'en fût trouvé là, se fussent enfuis à toutes jambes, à la vue de Satan.

Il eût inévitablement péri de froid, si des moujiks, passant avec une charrette chargée de tonneaux d'alcool, n'eussent aperçu dans le fossé, un groupe qui leur parut étrange ; ils s'arrêtèrent, mais lorsqu'ils virent le visage bleui d'un homme sur le dos duquel se débattait le diable, muni de cornes, ils s'éloignèrent en toute hâte.

Achille rassembla ses dernières forces pour rappeler les moujiks et leur enjoindre de venir à son aide ; il agita la main en l'air, et se signa à plusieurs reprises.

— C'est un chrétien, mes enfants ! s'écrièrent les moujiks, et ils accoururent au secours du diacre, qu'ils assirent dans leur voiture sur de la paille, jetèrent le diable par devant, et les ramenèrent tous deux à la ville. Achille avala un peu d'alcool pour se réconforter, il était trempé jusqu'aux os et claquait des dents. Le diable, lui, gisait inanimé. Achille demanda à être conduit chez l'ispravnick devant la maison duquel, malgré l'heure matinale, la foule, ayant appris la nouvelle, se pressait comme les vagues autour d'un rocher. Pendant qu'elle attendait avec curiosité au dehors, une scène assez bizarre avait lieu à l'intérieur. L'ispravnik Porokhoutseff, accourant dans son bureau en caleçon de nuit et en gilet de flanelle aperçut, ramassé en boule sur le parquet, le diable, et sur le banc des solliciteurs une énorme masse grelottante, enve-

loppée d'une capote de soldat et de deux pelisses de peau de mouton : c'était le diacre.

Quelques autorités de la ville étaient penchées sur le premier avec divers jeux de physionomies, mais ne manifestaient aucune frayeur, à la vue du démon ; il n'y avait plus rien à redouter de ce corps transi de froid, enroulé dans un vieux manteau, donné jadis par Achille, au commissaire Danilka.

Sur la tête du diable, se dressaient des cornes de vache, fixées tant bien que mal par des ficelles, et ses mains étaient enveloppées d'une peau de mouton dans laquelle se dissimulait un crochet de fer.

— Je vous avais bien dit que c'était une duperie, fit remarquer le protopope Gratsiansky.

— Oui, oui, il n'a du diable que le costume, ajouta Zacharie, et il se mit à interroger le coupable. — Dis-moi, frère, qui es-tu ? Entends-tu ce que je te dis ?... Hein ? Dis-moi... ou tu recevras des verges... Parle !...

A ce moment, l'ispravnik entra et interrogea lui-même le faux diable, qui, commençant à revenir à lui, s'enfonça, comme une tortue, encore plus profondément, dans son manteau.

Zacharie s'approcha encore de lui, et, entr'ouvrant le manteau, lui demanda :

— Réponds-moi, frère ; est-ce toi qui as marché sur le plafond du protopope? Avoue, et tu ne seras pas fouetté.

— Oui, répondit sourdement le pauvre diable. Ce mot produisit un mouvement de fureur parmi la foule, groupée sous les fenêtres ; exaspérée, elle se rua sur les portes pour les enfoncer, et quelques pierres vinrent s'abattre dans la pièce ; le prétendu diable poussa un cri d'effroi et de désespoir.

XVII

L'heure était grave ; on réclamait à grands cris le héros du jour qui parut enfin. Les pelisses sous lesquelles était enfoui Achille s'agitèrent, volèrent en l'air, et le diacre lui-même se montra, ayant pour tout vêtement une chemise de soldat ; il s'approcha de son adversaire :

— Enlève tout, commanda-t-il, et montre-nous qui tu es, ou je t'arracherai jusqu'à la peau.

Et il se mit à palper le faux diable, comme une ménagère palpe un poulet dodu avant de le faire cuire. Une minute après, il ne restait plus trace d'esprit infernal : à sa place se tenait Danilka le

vagabond. Achille le porta à la fenêtre, et, passant sa tête au dehors il cria : « Taisez-vous, imbéciles ! C'est Danilka qui s'est déguisé en diable ; tenez le voici ! »

Et le diacre poussa devant lui le coupable, et jeta l'une après l'autre par la fenêtre chaque partie de son costume, en les nommant : « Voilà ses griffes ! voilà ses cornes ! et tout son attirail ! Et maintenant, silence ; je vais l'interroger.

Se tournant vers Danilka avec une bienveillance non feinte, il lui demadda :

— Pourquoi t'es-tu ainsi attifé, idiot ?

— Parce que je mourais de faim, murmura le vagabond.

Achille transmis la réponse à la foule, et immédiatement après, il ajouta, de sa voix tonnante.

— Et maintenant, chrétiens, dispersez-vous, car — Dieu nous garde ! — si l'autorité reprend courage, elle pourrait bien tirer sur vous.

El la foule, partant d'un fou rire général, se dispersa.

XVIII

Et en effet, l'autorité « reprit courage » et s'arrangea de façon à rétablir l'ordre. Le malheureux Danilka, trempé et respirant à peine, fut revêtu des habits de condamné et subit un interrogatoire en règle. Il avoua que, mourant de faim et de froid, chassé de partout il avait erré dans la neige, et, à bout de ressources, avait enfin imaginé de se faire passer pour Satan, et de profiter de la panique générale pour voler tout ce qui lui tombait sous la main, qu'il revendait ensuite à un juif.

Achille écouta attentivement ses réponses, et, l'interrogatoire terminé, il fixa son regard sur Danilka, mais à sa grande surprise, ses yeux s'obscurcissaient, et il lui semblait que tout dansait autour de lui dans la pièce.

— C'est étrange ! pensa le diacre, en passant ses deux mains sur son visage, aussi brûlant que si du feu au lieu de sang eût circulé dans ses veines ; peu à peu ses idées s'embrouillèrent, et il se demanda pourquoi il était là, et ce que Danilka racontait à des gens qui l'écoutaient.

— Allons, dis-nous comment tu as fait pour marcher sur le plafond du protopope ? lui demandait Zacharie.

— C'est bien simple, batiouchka, j'ai attaché des bottes à un manche à balai, et les ai promenées sur le plafond, répondit l'accusé.

— Voyons, rendez-lui sa liberté, vous l'avez assez tourmenté, dit tout à coup Achille en clignant des yeux.

Tous les regards se tournèrent vers lui avec étonnement.

— Que dites-vous ? Vous voulez qu'on rende la liberté à un sacrilège ? s'écria Gratsiansky.

Il était poussé par la faim... Ah ! pardieu, délivrez-le ! Qu'il s'en retourne chez lui !

Gratsiansky, sans regarder Achille, déclara que l'intervention du diacre était tout à fait déplacée.

— Comment !... un pauvre homme qui se meurt de besoin !... les apôtres ont bien volé des épis de blé !

— Que signifie ceci ? reprit sévèrement le protopope — vous êtes donc socialiste ?

Socialiste ! Je vous dis que les apôtres, en passant dans un champ, cueillirent des épis, et les mangèrent. Cela ne vous est peut-être jamais arrivé, à vous autres, habitant des villes ? mais nous, enfants de la campagne, avons souvent volé des fruits. Non, laissez-le aller, pour l'amour de Dieu, car, quoiqu'il arrive, je ne vous le donnerai pas.

— Vous avez perdu l'esprit ? Vous voulez plaisanter, sans doute !...

Mais le diacre devint pourpre de colère, et serrant autour de lui sa soutane encore trempée, il s'écria :

— Je vous dis que vous ne l'aurez pas ! Il est mon prisonnier, et j'ai, sur lui, tous les droits !

Là-dessus, le diacre marcha en chancelant vers Danilka, le poussa au dehors, et refermant la porte, il y appuya ses deux mains pour empêher qu'on poursuivre son protégé, puis il voulut parler, mais se sentit défaillir, et fermant les yeux, il tomba sans connaissance sur le parquet.

XIX

Le diacre fut transporté à l'hôpital. Le médecin déclara qu'il était atteint d'un typhus qui nécessitait des soins très assidus.

Achille resta cinq jours dans un état de délire, pendant lesquels le père Zacharie, assis à son chevet, lui tient sur la tête des compresses d'eau froide, chaque soir il recevait la visite de quelques amis et du médecin.

Le diacre, les yeux toujours fermés, entendit le docteur dire au

père Zacharie qu'il était temps de s'occuper de l'âme du malade, car une crise approchait, dont on ne pouvait prévoir le dénouement.

L'ispravnik et les autres personnes venues pour voir Achille ne pouvaient croire que la mort fût si proche, il allait donc les quitter, l'hercule, tandis que Danilka, qui pourtant avait séjourné, comme lui, dans l'eau glacée, jouissait d'une parfaite santé dans sa prison !

Le docteur leur expliqua que le système nerveux du diacre était depuis quelques temps, très ébranlé.

— Oui, oui... des sentiments trop exaltés, murmura Zacharie.

— Étrange maladie, remarqua Porokhoutseff. Depuis que je suis au monde, je n'en ai jamais entendu parler.

Le diacre ouvrit les yeux et balbutia :

— A boire !

On lui tendit un gobelet de métal qu'il pressa entre ses lèvres brûlantes, et, avalant avidement la tisane qu'il contenait, regarda ceux qui l'entourait, de ses yeux hagards, et se mit à divaguer.

— Que voulez-vous dire ? demanda le médecin, voyant qu'il battait la campagne.

— Je dis... cette maladie a beau être nouvelle, elle mène à un seul but... la mort...

Et le diacre retomba dans sa torpeur; mais au bout d'un moment, il s'agita dans son lit, et se redressa sur son séant : « Diacre, il faut te confesser, lui dit doucement Zacharie.

— Oui, répondit Achille, faites vite, je veux me confesser, et pour ne rien oublier, priez le Christ de me pardonner tous mes péchés ». Puis il ajouta en soupirant :

— Allez chercher au plus vite le père protopope,

Gratsiansky ne se fit pas longtemps attendre.

Achille lui souhaita de loin la bienvenue du regard, lui demanda sa bénédiction, et lui baisa deux fois la main.

— Je vais mourir, murmura-t-il, et je désirais vous demander pardon.

— Que Dieu vous pardonne; et, vous, ne m'en veuillez pas non plus, répondit Gratsiansky.

— Je n'ai jamais agi avec mauvaise intention... Mais je n'ai pas toujours jugé sainement les choses...

— Que la paix soit avec vous ?... Votre cœur est bon...

— Non, je n'ai pas toujours fait mon devoir... je me suis fâché à propos du monument... une sotte fantaisie... J'ai manqué de jugement.

Pardonnez-moi, pour l'amour du Christ, continua-t-il avec précipitation, et ne restez pas ici, mon mal me reprend... Adieu !...

Le protopope bénit le mourant, et lorsque Zacharie, après l'avoir reconduit à la porte, revint au chevet du diacre, il resta muet d'horreur. Achille agonisait... Après quelques instants de silence, il aspira fortement, laissa échapper plusieurs râles prolongés, agita les mains en l'air, et se redressa comme pour chasser une obsession.

Zacharie le contemplait immobile; les planches vermoulues du lit gémissaient sourdement sous les mouvements saccadés du moribond. Tout à coup, Achille s'écria, les dents serrées :

— Va-t-en, face enflammée ! Livre-moi passage !

Il sembla à Zacharie, témoin de l'horrible scène qu'Achille luttait contre un être invisible qu'il terrassait... Le craintif vieillard sentit un frisson lui parcourir tout le corps se précipita hors de la pièce...

Quelques instants après, les cloches de la cathédrale sonnaient le glas funèbre d'Achille.

. . . .

XX

Ici se termine l'histoire de nos trois amis, dont le point final aurait dû être le dernier clou, planté dans le cercueil du père Zacharie..,

Mais le timide et doux vieillard ne survécut pas longtemps au père Saviély et à Achille ; il s'endormit paisiblement dans l'éternité, le jour de la grande fête printanière, le jour de la Résurrection du Sauveur. Et la cathédrale de Stargorod eut un nouveau clergé.

N. LIESKOFF.

Traduction d'André Neviedomsky.

FIN.

VARIATIONS SUR LES CONTES DE PERRAULT

Il était une fois un homme universel et incomplet, destiné par la nature à servir de précurseur malheureux à des innovations parfois heureuses, romantique avant la préface de Cromwell, biographe avant les *Causeries du Lundi*, et, ce qui est moins avouable, détracteur des Anciens avant l'opérette contemporaine. Et pourtant cet homme, qui savait tant de choses et concourut à tant d'œuvres utiles, depuis l'établissement de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres jusqu'aux réceptions publiques de l'Académie Française, sans oublier la décoration du château, comme du parc de Versailles, ce Charles Perrault n'aurait laissé qu'une réputation douteuse, entachée de ridicule par les épigrammes de Nicolas Boileau, s'il n'avait eu l'idée, à près de soixante ans, d'écrire des contes de fées.

Ce fut le bonheur de cette mémoire. Tant il est vrai que celui qui s'attaque à l'antiquité, c'est-à-dire à la poésie même, court le risque d'être châtié de sa témérité. Vous vous rappelez le sort de Marsyas, contempteur d'Apollon. Un destin pire encore : le dédain de la postérité, menaçait notre Perrault, si, pécheur repentant, il ne s'était converti sur ses vieux jours à la féerie qu'on peut appeler une fille de la mythologie et qui par ses affinités les plus intimes se rattache à cette antiquité souveraine, hors de laquelle il n'existe point de salut dans l'orthodoxie de la littérature.

Je n'ai pas à retracer ici la querelle des anciens et des modernes. On sait à quelles idoles médiocres Perrault sacrifiait les divinités éternellement jeunes, éternellement souriantes d'un Virgile ou d'un Homère. On sait aussi quel antagoniste il rencontra dans Boileau; comme le satirique a su venger ces poèmes purs, incorruptibles autant que les marbres dont ils sont les frères! En vain Perrault fit-il quelques concessions à Racine, à Boileau. Certes il n'eût tenu qu'à ceux-ci pour un mot d'adhésion de se voir rangés parmi les modernes que Perrault déifiait. Mais ce mot de complaisance ni l'un ni l'autre ne le dirent jamais. C'est que jamais ils n'eussent consenti pour rien au monde à se reconnaître les égaux des anciens. Avec tout leur génie, ils avaient

une qualité qui fit défaut aux plus illustres, aux plus chers du XIXe siècle, la modestie. Et cela faisait leur force. Admirer, c'est la moitié d'égaler !

Justicier infatigable et sûr de ses coups bien assénés, Boileau pour une fois n'eut pas beau jeu contre sa victime. Comme pour satisfaire des préjugés de vieux garçon, il avait enveloppé presque tout le sexe féminin dans une diatribe qui s'intitule *la dixième satire* éclatante de beautés poétiques, mais révoltante d'iniquité. Alors, prenant sa revanche de tant d'invectives méritées, de tant de bastonnades infligées avec un bois coupé sur les cimes du Parnasse, Perrault vint assumer dans une « contre-partie » la cause des femmes, la bonne cause ! Cette noble entreprise lui porta bonheur. Car en cette occasion, il mit de son côté la délicatesse des sentiments et l'élévation des idées, c'est-à-dire la poésie éternelle. L'ennemi des poètes s'était réveillé poète. La défense des femmes avait dû contribuer à lui valoir cette faveur mystérieuse, le don de poésie, si grand que quiconque en est investi, même passagèrement, garde toujours comme une flamme sacrée à son front.

D'ailleurs, les fées auxquelles Perrault se voua sur le tard avaient le pouvoir de lui remettre ses péchés. En effet, que sont ces fées, dont l'origine n'est pas exclusivement septentrionale, sinon des divinités antiques transformées, assagies, épurées par l'influence chrétienne ? Les Grâces qu'Horace avait vues danser sur les gazons argentés par la lune, les Dryades qui parlaient sous l'écorce des chênes, les Naïades qui se jouaient à la surface des eaux, n'avaient pas quitté les clairières, l'orée des bois, la marge des étangs. Elles n'avaient fait que changer de nom. Elles s'appelaient les fées. La féerie d'ailleurs était aussi ancienne que le monde. Elle remontait à l'Inde, à la Perse, à la Grèce, à Rome. Perrault, comme La Fontaine avec l'apologue, fut pour ainsi dire l'héritier des siècles. Ce n'est pas peu de chose que de se révéler l'Homère d'un genre, même secondaire, de tresser en un bouquet qui ne se fane pas toute une floraison de l'esprit humain.

Ce fut sous le nom de son fils, Perrault d'Armancourt, qu'en 1697 le polémiste apaisé fit paraître ses contes sous le titre collectif de *Contes de la mère Oie*. La plupart sont en prose, en prose charmante, d'une facilité courante et d'un agrément soutenu, quelques uns en vers et en vers médiocres. Un cependant fait exception, et dans le rythme agile et malaisé dont La Fontaine et Molière eurent le secret renferme certains passages qui ne manquent ni d'aisance ni de charme. Je veux parler de *Peau d'Ane* dont la version en prose n'est qu'une parodie maladroite. On pourrait, du reste, diviser ces contes en deux parties, les uns qui procurent des sensations dramatiques, les autres qui suggèrent de poétiques rêveries. Ce sont des comédies et des drames que *Peau d'Ane*, *Barbe Bleue*, *le Petit Poucet*, *Riquet à la Houppe*, *le Chat Botté*, ce sont des poèmes que *Grisélidis*, *les Fées*, *le Chaperon Rouge*, *la Belle au Bois Dormant*, *Cendrillon*.

Quelle pièce toute faite que *Peau d'Ane*, pièce à décors et à cos-

tumes ! Ajoutez les contrastes plaisants de ces parures improvisées et soudaines avec l'affublement de la gardeuse de dindons, et la drôlatique antithèse des mépris devant la peau d'Aliboron et des éblouissements vis à vis de la robe couleur de soleil ! Et que de robes ! Jamais la fugitive ne put désespérer ; car elle emportait toujours ses toilettes. D'ailleurs les allées et venues de la charmante vagabonde n'équivalent pas aux courses errantes de Psyché. C'est bien elle qui peut dire avec Hésiode : « La vertu marche à travers les souffrances ». Peau d'Ane ne fait pas de si grands voyages.

Cette histoire n'est qu'une saynète. *Barbe Bleue* ferait volontiers un petit drame, poignant dans sa brièveté, comme certaines esquisses du *Théatre de Clara Gazul*. Il y a bien tous les éléments d'un drame dans ces quelques pages, le début calme, l'exposition rassurante encore, mais non sans mystère, l'intrigue nouée par la remise de la fameuse clef, les péripéties sucessives de l'indiscrétion, des efforts superflus pour anéantir la trace de la faute, le retour et la fureur du mari, l'attente anxieuse de la sœur Anne qui ne voit rien venir, enfin le dénouement, où le traître, comme dans un mélodrame, est puni par des sauveurs providentiels aux applaudissements d'un public soulagé. Cependant, s'il est vrai que *Barbe Bleue* nous offre une réminiscence d'un récit breton inspiré par les crimes de Gilles de Raiz, le tueur d'enfants, Perrault a su l'accommoder aux exigences du conte de fées en mitigeant l'atrocité du type primitif. Barbe Bleue fait peur, mais ne fait pas horreur. Une légère ironie court à travers la sombre histoire, comme une musique railleuse accompagnant le drame. Remarquez ce trait de malice au début, quand Barbe Bleue fait sa cour : « Ce n'était que promenades, à ses frais bien entendu, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, si bien que la cadette commençait à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue » !

Même quand le drame se noue, l'ironie perce. Elle se retrouve dans cette formule naïve : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie ». La scène où la pauvre femme interroge sa sœur est aussi palpitante que la scène finale de *Rodogune*, pour peu qu'on se dise qu'un véritable coutelas est levé sur cette jeune tête si cruellement menacée. Ne sent-on pas dans le déroulement de l'action une puissante intensité de terreur et la gradation des péripéties tragiques ? Quand les frères arrivent, on se dit « enfin ! ». On n'est pas plus délivré d'un poids oppresseur, lorsque Esther se jette aux pieds du roi de Suze. Mais ce qu'il y a de plus tragique dans ce conte, c'est l'invention de cette clef enchantée qui, telle qu'une confidente de Barbe Bleue, se refuse à laisser disparaître la tache de sang dénonciatrice. N'est-il pas étonnant que le talent de Perrault se soit rencontré précisément avec le génie de Shakespeare ? Telle la marque indélébile et sanglante dont se plaint et s'effare Lady Macbeth !

Le Petit Poucet, Le Chat Botté, Riquet à la Houppe, se relient par une idée commune, ainsi que les trois parties de la tragédie antique.

En effet dans ces trois charmants contes, l'esprit est représenté vaillant et triomphant, vainqueur de la force dans *Le Petit Poucet*, de l'indigence dans *Le Chat Botté*, de la laideur dans *Riquet à la Houppe*, ce qui des trois est le plus difficile. Le début du *Petit Poucet* nous rappelle les misères du temps et nous montre un contemporain famélique du bûcheron de La Fontaine. Cependant nous rentrons dans la comédie avec l'ogre encore plus niais que cruel. C'est l'éternelle opposition du géant et du nain qui se retrouve dans la légende enfantine aussi bien que dans la plus haute poésie le jour où David a tué Goliath. Le Petit Poucet n'est pas un David, mais il est un des plus sympathiques représentants de la faiblesse victorieuse. Il est si brave pour le salut de ses frères, si ingénieusement héroïque, quand il change les couronnes de tête ou quand il retire les bottes de l'ogre endormi. Disons mieux, il est épique à sa façon. Car Poucet chez l'ogre, c'est Ulysse chez Polyphème, et Perrault le détracteur d'Homère a cette fois ajouté comme une scolie à un chant de l'Odyssée. Cependant Ulysse ne prend rien au Cyclope, tandis que Poucet dévalise l'ogre. Ici le bon Perrault, avec une naïveté digne des littérateurs de jadis, s'efforce d'excuser son héros bien inutilement. Un ogre n'est-il pas un personnage hors la loi sur lequel Poucet ne faisait qu'exercer une confiscation judiciaire ? Ce scrupule du reste dénote un souci sérieux de la morale, et fait reconnaître l'homme que Boileau n'a jamais pu se défendre d'estimer même au fort de leur polémique « âmes candides », comme disait Horace en parlant de ses amis.

Le Chat Botté constitue une pure comédie. Pas d'émotion même tempérée par l'ironie. A peine a-t-on le temps de s'apitoyer sur la détresse du jeune meunier. Son chat fidèle et subtil a bientôt fait de relever les affaires du maître. C'est encore une manière d'Ulysse que ce chat fécond en tours, en stratagèmes, tels que ses devanciers avaient été peints dans les récits innombrables du moyen-âge, tel que ses émules à la même époque portraicturés par La Fontaine. Aussi le Mitis, le Raminagrobis de Perrault, qui par des procédés singuliers et tout à fait personnels, habille, enrichit, marie son jeune maître, appartient à la famille des serviteurs de l'ancienne comédie avec leur fertilité de ruse et d'invention. C'est la fourberie pour le bon motif.

Riquet à la Houppe livre un combat plus laborieux et plus incertain. Il s'agit pour l'esprit, d'ailleurs le plus vif, de se faire accepter en dépit de la laideur et de toutes les disgrâces de la nature. Et l'esprit produit ce phénomène, opère ce miracle. Il est vrai que le prince devient beau sitôt qu'il est aimé. Mais Perrault n'avait pas exigé cette condition pour le triomphe de l'esprit. Une idée profonde et vraie se cache sous cette fiction.

Je n'insiste par sur les *Souhaits* qui touchent au fabliau, sur *Grisélidis*, récit qui n'est pas un conte de fées, vieille histoire du Moyen âge qui de nos jours a gracieusement inspiré le bon Armand Silvestre, après avoir peut-être suggéré *Cymbeline* à Shakespeare. Nous ren-

trons dans le domaine de la féérie avec les contes poétiques, *Le Chaperon Rouge*, *La Belle au Bois Dormant* et *Cendrillon*. Ces contes ont plus d'une fois provoqué l'émulation du peintre, du musicien, du poète. D'une part, ils présentent des tableaux, d'autre part, ils suscitent des sensations prolongées comme en produisent les harmonies des vieux maîtres, Mozart, Haydn, Weber, ouvrant à la pensée, à la rêverie, comme des allées dont on ne voit pas la fin, remplies d'ombre à certains moments, coupées par de brusques échappées de soleil, traversées de blanches visions, de formes fugitives, de songes étincelants et rapides. Il y a dans ces contes ce que Joubert appelait l'*au-delà*. La pensée de l'auteur s'accroît de toutes les pensées qu'il nous communique et le poème primitif crée tout un petit monde de poèmes intérieurs.

Qui de nous, en effet, n'a dépassé les données de Perrault, quand nous revoyons l'imprudent Chaperon Rouge courant à travers la forêt et s'arrêtant au vol des papillons, au parfum des fleurs, voire même à la causerie du loup, ignorant du mal et du péril, crédule, mais doué de ce charme qui ne s'efface pas ? On comprend que Gœthe se soit souvenu de cette enfant errante, quand il a créé sa Mignon, la jeune fille rieuse et rêveuse qui traverse la vie en dansant.

La Belle au Bois dormant, ce titre seul conseille les longues songeries. Imaginez-vous cette forêt autrefois remplie de chasses et de fanfares, devenue maintenant impénétrable, ce château plein de faste et de vie, et qui n'est plus que le palais du sommeil, toute une cour assoupie sous ses somptueux vêtements, ces courtisans frappés de la même léthargie, ces sentinelles immobiles dans leur faction de cent ans, ces cuisiniers et ces marmitons séculaires, et tout endormi, jusqu'aux broches pleines de faisans, jusqu'au feu lui-même, enfin au milieu de ce silence, de cette quiétude, de cette somnolence, une princesse de seize ans, printemps qui subissait la date d'un hiver, et soudain, comme les roses s'épanouissent au souffle du renouveau, cette jeunesse en fleur, cette beauté d'Avril, cette innocence de Mai, toutes ces grâces réveillées sous le baiser du Prince Charmant.

Là encore, la songerie se prolonge en perspectives infinies et l'on se dit que pour les belles et bonnes choses de ce monde il n'est point de sommeil perpétuel. Belles au Bois Dormant, que l'on croit à certains moments endormies, Art, Amour, Foi, Poésie, Liberté, vous vous êtes toujours réveillées, et le conte d'hier peut être l'histoire de demain.

Emmanuel des ESSARTS.

LE THÉATRE DES FÉES

Un joli conte oriental nous évoque un magicien, qui, d'un seul coup de sa baguette sur un tambour magique, faisait bourdonner vers lui, des quatre coins de l'horizon, les essaims sonores des Djinns, empressés à venir se mettre à son service. Il serait bien que la jolie comédie féerique de MM. P.-B. Gheusi et Charles Lomon, leur rappel de la légende familière du lutin, de ce petit, espiègle et bienveillant esprit, qui, dans les Highlands, se faisait le commensal, l'ami, le bon génie de la maison, fasse sourdre du trésor de la poésie populaire d'autres poëmes aux jolies ailes diaprées, d'autres refrains de l'âme populaire des vieux temps, de ces vieux temps auxquels le recul des âges donne des harmonies de vitraux où sont narrées de candides histoires ou de violents martyres. Car le drame humain ne perd rien à être ainsi formulé dans le lointain, et les brumes des légendes sont trouées des reflets de soleil les plus complexes et les plus enflammés, comme dans ces Monet des brouillards de Londres, où les feux de l'astre, pour être emprisonnés dans l'opale de l'atmosphère dense, n'en sont que plus irradiés et plus frémissants.

N'était-ce point un tort de rejeter dans le ballet tant de fictions légères dont on ne prenait que le décor et la ligne, en négligeant d'en traduire la sonorité, en laissant à la rêverie du spectateur le soin de s'en figurer l'essence? Ainsi procéda pourtant ce maître du rythme, Théophile Gautier, lorsqu'autour de la belle et pure Sakountala il voulut faire épanouir, en fleurs vivantes, les Apsaras, les nymphes du ciel de la mythologie hindoue. Ainsi fit-il lorsqu'il voulut faire descendre des nuits violettes, où elles volètent d'étoiles en étoiles, les Péris de l'Orient musulman; c'est en dansant que la Péri prit la forme de Leila, de l'esclave échappée du harem du Pacha et qui vint se blottir sur le cœur de Roucem. De même, il figure la survie mystérieuse et fatale des Willis, des jeunes fiancées mortes avant d'avoir été épousées, et qui deviennent

des déesses redoutables à la vie, dont le baiser et l'enlacement donne la mort, dont la danse entraîne dans sa spirale meurtrière le passant rencontré dans les bois sombres, près des étangs frigides.

Quelle que soit la beauté du rêve de l'artiste et les traînes de splendeur que savent accrocher à sa chimère les maîtres de ballet et les décorateurs, quelle que soit la vie éclatante de cette chimère, à quelques soirs, alors que l'incarnent l'art et la plastique d'une danseuse admirable, il manque à ces évocations l'essentiel; le caprice amoureux et érudit du poète, n'est pas fait pour bruire parmi les ondes musicales, dans le silence de la scène. A cette ordonnance parfaite, à ce mouvement glissant, il manque l'âme vivifiante : la parole humaine, et sa condensation profonde : le vers.

Il n'y a point d'obstacle esthétique ni d'objection critique acceptable à ce qu'en dehors de la pièce purement moderne, les esprits animés par tous ces paganismes aimables prennent corps dans la fiction dramatique, et pourtant, depuis longtemps, on s'était accoutumé à considérer leur présence comme appelant fatalement les rythmes de la musique et la présentation des vers par la mélodie, sinon par l'aide de la danseuse. Les romantiques, qui raffolèrent de Shakespeare si prêt à grouper sur la bruyère les sorcières maléfiques, n'ont point animé de spectres ni évoqué en intermèdes du drame les esprits de l'air. Ils admettaient la féerie pour le ballet, pour l'opéra, pour le roman, pour le conte ; jamais personne n'a contesté le droit de Villiers de l'Isle-Adam à écrire l'*Intersigne*, ni celui de Heine à peupler les vallons pyrénéens du passage nocturne de Diane et d'Hérodiade; mais nul n'a porté au théâtre les chimères qui hantaient sa poésie et sa fantaisie pittoresque.

D'emprunt au répertoire du conte de fée un peu féerique nécessitant qu'on admette de brusques transformations de personnages, il n'est guère d'un peu important et célèbre que celui que fit Théodore de Banville au conte de Riquet à la Houppe, et encore son admirable comédie demeure-t-elle enclose aux feuillets du livre. Pourtant, encore une fois, aucune objection n'est valable contre l'évocation et l'incarnation des mythes de puissances surnaturelles au théâtre, à la condition que la couleur générale de l'œuvre soit en harmonie, et que le drame ou la comédie se passe en un temps de croyances.

Pourtant, il y a quelque trente ans, au Vaudeville, dans une pièce de Théodore Barrière, on vit reparaître les fantômes shakespeariens ; ils n'y firent point frissonner ; la raison c'était que

ces ombres s'adressaient à un viveur moderne ; c'était des ombres philosophiques qui venaient représenter à un homme en habit noir et à la boutonnière florée, les vertus qu'il avait négligées de cultiver ; c'étaient des remords ; on sourit ; les auteurs dramatiques se méfièrent ; mais si ces apparitions n'avaient eu aucun écho c'est qu'elles étaient déplacées, conviées mal à propos à paraître dans un décor tout moderne, tandis que le spectre d'Hamlet, s'il n'effraie plus, n'en donne pas moins une impression incontestable d'énergie et de grandeur. Ce qui est vrai du spectre d'Hamlet serait vrai pour un drame récemment écrit et se passant à une époque où l'humanité peuplait sa foi d'apparitions graves ou ironiques. Les Erinnyes dans la tragédie de Leconte de Lisle font-elles sourire ? Non ! parce qu'elles sont d'ensemble avec la tragédie. Il en sera de même de toute évocation ainsi conçue en harmonie, en accord avec une heure de l'âme humaine, où le monde était plein de fées et de demi-dieux.



Notre art dramatique est infiniment timide ; il souffre d'un souci d'exactitude et de vraisemblance ; il veut être raisonnable, même dans la féerie. Le Châtelet lui-même n'a jamais été loin dans le paradoxe, et pour excuser tout ce que le décor, le ballet ou la gymnastique pouvait lui donner d'un peu exceptionnel, il fait toujours intervenir des personnages chargés, par la présentation de calembours faciles et de farces toutes au goût du jour, de ramener tout de suite les spectateurs sur terre. De même le goût de nos poètes s'est imprégné au contact des réalistes, des véristes, des psychologues, de toutes les nuances d'écrivains qui ont fait de la comédie moderne, d'un souci désolant de la réalité.

Les plus lyriques, un Jean Richepin, par exemple, gardent des prudences. Le Naturalisme n'a point produit de théâtre, il a néanmoins pesé sur le théâtre et l'a ramené à une exactitude à suivre l'allure extérieure de la vie, qui contraste avec le peu de souci qu'on prend d'en figurer avec vérité le mouvement intime. On ne trouverait guère, même parmi ceux qui subirent la discipline de Zola, cette sorte de verve outrancière, ce désir de charge violente que Zola a mis dans ses pièces originales, non point dans les découpures qu'il laissa faire de ses romans, mais dans ces bouffonneries macabres ou endiablées, les *Héritiers Rabourdin* ou *Bouton de Rose*. L'esprit satirique et scientifique de Becque a modelé le théâtre en une série d'enquêtes sur la vie. Que le genre soit beau, capable de fournir une interminable série de chefs-d'œuvre, d'accord ; le

regrettable est que l'influence en ait débordé, et que comme dans ces images d'Épinal, où le bleu de la tunique d'un militaire envahit sa joue, où le rouge de ses épaulettes va teindre l'épaule de son voisin, l'esthétique réaliste, vériste, ait envahi la conception poétique, et lui ait communiqué sa correction. N'était-on point étonné à la représentation de l'*Armide et Gildis*, de Camille de Sainte-Croix, de voir les captifs d'Armide se figurer leur cachot tout empli de lagunes merveilleuses, de bois enchantés, de danses eurythmiques, presqu'autant qu'il y a quelque dix ans, on fut surpris par les Trolls Ibséniens et les formes mythologiques que suscitait Hauptmann, dans sa *Cloche engloutie*. Souci de probabilité; notre sagesse n'admet qu'un théâtre gradué du rire à l'émotion, auquel elle permet des harmonies de langage spéciales, la convention du vers, l'imprévu du quiproquo, la discussion du projet de loi, mais auquel elle borne la fantaisie.

Cette sécheresse, ou si l'on préfère, cette excessive sobriété de notre théâtre date de loin ; les âges classiques ne se plurent que très peu à la fable imagée. Après l'essai bref du romantisme, déjà Gautier, le classique du romantisme, jette dans le ballet ou dans la farce, en vers, ses jolies inventions. Gérard de Nerval n'anime dans son imagier de Harlem que de froides entités philosophiques et des fantômes raisonneurs, lui, la plus forte imagination du romantisme. On peut voir chez les fondateurs du réalisme, se produire, par un travail sur eux-mêmes, cette évolution sur la réalité stricte; les Goncourt dans leur *Charles Demailly*, parlent d'un plan qui fut cher à leur jeunesse; il s'agissait pour eux d'animer dans une tragi-comédie-féerie, toute l'Italie du XVIe siècle, l'Italie paradoxale et artiste des principicules féroces et des artistes madrés, des aventuriers heureux, au costume fastueux, aux habiletés extrêmes. Ils conclurent à la *Patrie en Danger*, à *Germinie Lacerteux*. Flaubert part des bouffonneries énormes du Château des Cœurs, pour aboutir à la satire du *Candidat;* mais l'exemple de Flaubert qui se rattrapait à rêver et à formuler ce gigantesque oratorio, *la Tentation de Saint-Antoine* est moins frappant que celui des Goncourt, qu'on voit par *Idées et sensations*, avoir été si fortement préoccupés de fantaisies italiennes, de fantaisies vénitiennes. Sans doute, ils rêvaient à Venise, et de retour de Venise du Théâtre fiabesque, des amusantes parades, si clinquetantes, si paillonnées, si familières, si sans-souci de la réalité qu'y écrivit le mélancolique Gozzi qui semblait arpenter les quais de Venise, pour y voir débarquer pêle-mêle avec les étoffes curieuses et les bibelots barbares, les légendes et les

fabliaux du pays d'Orient. Le théâtre fiabesque qui a porté au théâtre allemand le Turandot des « Mille et une Nuits », l'histoire du prince Tartare amoureux que les génies emportent tout dormant auprès de la belle princesse de la Chine, n'a rien produit dans l'art français. Est-ce impuissance de nos esprits à fixer la forme du rêve ; non point. Car, dès que l'écrivain n'est plus gêné par la formule et par les perspectives dramatiques, il sait fort bien évoquer les plus belles rêveries et fixer le mouvant et l'invisible ; ainsi Baudelaire tressera d'une prose admirablement solide, les fils divers d'une vision de haschich, ainsi Edgar Quinet saura faire évoluer autour d'Ahasverus toutes les fantasmagories des ballades allemandes, mais la forme du livre est moins vive, on ne voit point la fiction d'animer. Cette peur du féerique formulé, agissant, présent, figuré, serait-ce par voie progressive, par dessèchement partiel, cette mort de la fiction, cette fin non seulement de la fantaisie, mais de l'imagination, que constataient il y a quelques mois, les Rosny dans une interwiew de la revue les *Arts pour la vie*, ou n'est-ce qu'un intermède, une halte longue, mais fatale, mais nécessaire, imposée par la marche des idées et leur développement logique, à une période qui cherche à fonder sa science, son éthique, sa vie sociale, et craint d'en être distraite un instant.

Ou serait-ce qu'à une période de bourgeoisie, il a fallu un art bourgeois, jusqu'à un certain point juste milieu, se défiant de toute outrance, de tout lyrisme, de tout imprévu, et exigeant qu'on lui présente non pas des choses, ou nouvelles, ou ressuscitées, mais de simples variations sur les spectacles de la veille, des anecdotes tirées de la réalité, des miroirs à peine déformateurs d'aventures vraies.

Si cela est, il est probable que la fiction reviendra ; qu'elle se reproduira, imagination de complications nouvelles du jeu humain, ou remontera hardiment à des tableaux fidèles, intégraux, de la vie écoulée. Le théâtre populaire qui est le théâtre futur, aura sans doute une esthétique simple et large. On y admettra probablement des œuvres, des pièces destinées à moraliser, à discuter des thèses d'intérêt général, car il se peut que ce théâtre conserve, et ce serait fâcheux, un côté éducateur, un souci de prédication philosophique. Mais surtout ce théâtre sera fait pour apporter au peuple, après la journée de travail et de contention intellectuelle, quelques heures d'agrément, d'oubli de la vie, pour lui ouvrir pour la soirée, comme de larges fenêtres sur autre chose que son souci quotidien et la préparation de la vie

matérielle, à laquelle il aura vaqué. Alors on verra renaître la fiction ; sous quelle forme ? il est difficile de le prédire ; vraisemblablement sous toutes ses formes, avec des dramaturges hardis, n'hésitant point à reprendre au passé ses éléments de terreur naïve ou de franche joie, pour en composer de jolies images bien vivantes sur un fond de passé revu avec un rigoureux dilettantisme, et à animer toutes les forces de la nature sous des aspects nouveaux. Saus doute la féerie scientifique y tiendra son rang et sa place, mais aussi on peut croire que l'homme du prochain avenir, aimera à voir devant lui ressusciter toute la vie de l'homme du passé, et il exigera que l'homme du passé ne lui soit point figuré, gesticulant à la moderne, et pensant et parlant à peu près comme ferait un spectateur brusquement convié à venir prendre part à l'action dramatique, mais dans sa vérité, avec ses allures vraies, et la couleur exacte de son esprit et de son âme qui depuis le paganisme furent si hantés par tant de charmants génies, les lutins et les fées, les Péris et les nymphes, les Reines Mabs et les Vivianes, les Titanias, les Obérons, les Pucks, les Biondettas, les Trilbys.

Gustave KAHN

KHRILI LE GARDIEN DE VIGNES

Récit Algérien

---

(2)

IV

Trois jours s'étaient écoulés depuis cette aventure : le matin du quatrième, de très bonne heure, avant la reprise du travail, le père Chalette, enragé fumeur de cigarettes, roulait amoureusement un « papelito » entre ses doigts, tout en arpentant le chantier de construction, lorsqu'il vit venir à lui un indigène dans lequel il n'eut pas de peine à reconnaître le gardien des vignes du domaine départemental. En raison même de la nature de son emploi, Khrili jouissait de ses grandes et petites entrées à l'école : le père Chalette et lui se rencontraient donc assez fréquemment tantôt chez le directeur, tantôt chez l'économe, et entretenaient d'excellentes relations.

— Bonjour, mon garçon ! lança le surveillant, dès que l'Arabe fut sur le point de l'aborder. Quel bon vent t'amène dans nos parages à pareille heure ? Ce n'est pas le chemin de ton chantier... Est-ce que tu ne travaillerais plus avec Bel Kacem ?

Très correct, Khrili, avant de répondre, salua son interlocuteur, ce qu'il fit en portant à ses lèvres les doigts réunis de sa main droite, qu'il laissa glisser ensuite au long de son corps.

— Que la rosée du ciel tombe sur toi, père Chalette ! prononça-t-il alors d'une voix forte. Je suis toujours employé au défonçage : Mais, aujourd'hui, désireux de t'entretenir d'une affaire qui me concerne, j'ai pris, pour me rendre au travail, par les chantiers de l'Assistance.

— Parle !... Qu'y a-t-il pour ton service ? interrogea le surveil-

lant, frappé de la mine sévère de l'indigène, et comprenant qu'il s'agissait de choses d'importance.

— Sidi, j'ai à me plaindre de deux de tes ouvriers.

— Ah !... Et ces ouvriers, qui sont-ils ?

— Je ne les connais pas.

— Comment sais-tu, en ce cas, que les ouvriers dont tu as à te plaindre appartiennent à mes chantiers ?

— Parce qu'il n'y a pas, en ce moment, dans la contrée, d'autres ouvriers roumis que les tiens.

— Très juste !.. Raconte ton affaire.

— Mes deux femmes...

— Fichtre ! il s'agit donc de tes *moukères* ?

— Oui, Sidi. Il y a trois jours, mes deux femmes revenaient de Médéah, où elles étaient allées prendre un bain au Hammam, et acheter des étoffes. Ahmed Ben Bassour, mon parent et mon voisin, m'avait prêté une de ses mules pour porter la plus jeune, que je ne voulais pas exposer aux fatigues d'une longue course à pied. Mes *moukères* avaient dépassé les Hassen ben Ali quand elles sont été rejointes par deux *roumis*, deux ouvriers, qui se sont permis de les accoster et de leur adresser la parole... C'est mal, cela, tu sais !

— Très mal, en effet, opina le père Chalette, fort au courant des mœurs arabes.

— Parvenues au tournant de Bassour, qu'il leur fallait prendre pour rentrer chez nous, quelle n'a pas été leur indignation lorsqu'elles ont vu les *roumis*, au lieu de poursuivre tout droit sur la grand'route, s'engager à leur tour dans le chemin de traverse et marcher près d'elles en leur tenant des propos, qu'elles ne comprenaient pas, mais qui, d'après les regards et les gestes qui les accompagnaient, n'étaient certainement pas convenables.

— Et comment les *moukères* se sont-elles débarrassées de ces grossiers personnages ?

— Sur le plateau d'el bled Bassour, lorsque les *roumis* se sont aperçus que les *moukères* se dirigeaient vers l'Aouch et les *gourbis* de Tchoucouch, ils ont sans doute jugé prudent de ne ne pas s'aventurer plus loin, et, prenant le long de la ligne du chemin de fer, ils ont regagné les chantiers de l'école.

— Eh bien, que veux-tu de plus ?

— Attends, sidi, ce n'est pas tout. Quoique très fâché de ce qui s'était passé sur la route de Médéah, j'avais résolu de me taire. Les choses en resteront là, me disais-je. Erreur : voilà qu'avant-hier, dans la nuit, un homme s'est promené aux alentours des *gourbis* de

Tchoucouch, où j'habite, tu ne l'ignores pas, dans le voisinage d'Ari Boudjema, mon beau-frère, et des Khramès d'Ahmed ben Bassour. Les chiens, qui l'avaient flairé, ont fait un tel tapage qu'ils m'ont réveillé : je suis sorti, et j'ai surpris cet homme qui fuyait à travers les vignes et les chabets. Le temps d'aller chercher mon fusil, il avait disparu derrière le marabout de sidi Amar bou Liane.

— Et tu ne t'es pas mis à sa poursuite ?

— Non : il avait une trop grande avance sur moi.

— Alors ?

— J'ai regagné mon *gourbi* et n'ai soufflé mot à personne de ce qui m'était arrivé. La nuit dernière, nouvelle alerte. Cette fois, je suis sorti armé : le rôdeur, probablement terré dans un chabet, s'est bien gardé de se laisser voir, de sorte que j'ai monté la garde pour rien pendant près de deux heures. Mais, cela m'a donné à refléchir : je me suis demandé si cet homme qui, deux soirs de suite, a circulé autour de ma demeure n'est pas un des *roumis* dont je t'ai rapporté l'attitude insolente vis-à-vis de mes *moukères*... Qu'en dis-tu, sidi ?

— Possible... probable, même... Et, en admettant que cela soit, que comptes-tu faire ?

— Ce que je compte faire ? ce que tu ferais à ma place : empêcher le renouvellement de pareils ennuis. Un moment, j'ai songé à prévenir M. le directeur ou M. Loubignac : seulement, ça pouvait créer des embarras à ces messieurs, et j'ai préféré m'adresser à toi, avec qui je suis plus familier ; aussi bien que M. le directeur et M. Loubignac ; d'ailleurs, tu peux me donner satisfaction. Tâche de savoir quels sont, parmi tes ouvriers, ceux dont j'ai à me plaindre, et, quand tu le sauras, donne-leur le conseil, dans leur intérêt, de respecter à l'avenir les *moukères* qu'ils rencontrent sur leur chemin ; dis, surtout, de ma part, à celui qui m'a fait lever deux nuits de suite que je me tiens désormais sur mes gardes, et que s'il recommence ses promenades nocturnes autour de mon *gourbi*, je lui réglerai son compte une fois pour toutes... j'en jure par la barbe du Prophète !

En même temps, le gardien de vignes leva sa main droite vers le ciel, comme pour le prendre à témoin du serment qu'il venait de proférer.

— Pas d'imprudence, Khrili ! s'écria le père Chalette qui sentait, en vieil algérien qu'il était, la gravité des paroles prononcées par l'indigène ; tu es un brave homme, un digne serviteur de l'Administration, et je serais fâché qu'il t'arrivât rien de désobli-

geant, ce qui ne manquerait pas, si tu te faisais justice toi-même. Écoute : promets-moi de ne point te laisser aller à un coup de tête ; de mon côté, je m'engage à rechercher sans retard les auteurs de l'algarade dont tu te plains à bon droit ; si je les trouve... et je les trouverai, sois tranquille... je les étrillerai de telle façon qu'ils n'auront plus envie, ni l'un ni l'autre, de recommencer !

— Je ne promets rien, déclara nettement l'Arabe : pour promettre, tu comprends, sidi, il faudrait être sûr que tes ouvriers ne recommenceront pas... Et, s'ils recommencent, ajouta-t-il, tandis qu'une lueur farouche passait dans ses yeux noirs, je n'ai besoin de personne pour défendre mon honneur et mon bien !...

Le père Chalette ne souffla mot : tenter de ramener Khrili à des idées de prudence et de modération eût été peine perdue, le gardien de vignes n'étant pas de ceux qui prennent une décision à la légère et qui, l'ayant prise, hésitent à l'exécuter coûte que coûte. Aussi quand l'indigène et lui se furent séparés, après l'entretien qui venait d'avoir lieu entre eux, le surveillant général des travaux ne laissait-il pas que d'être un peu anxieux, car il se rendait compte des difficultés de la mission qu'il avait acceptée. Faut-il ajouter, en effet, qu'il savait déjà, sans plus ample informé, qui étaient les deux Don Juan de grand chemin dont les procédés discourtois motivaient les justes doléances de Khrili ? Taddéo et Giuseppe n'étaient-ils pas les deux seuls ouvriers qui n'eussent point paru au chantier des maçons trois jours auparavant ? Et, d'ailleurs, tous les actes de leur existence, présente ou passée, ne justifiaient-ils pas à l'avance tous les soupçons ? Or, si Giuseppe Ruffini se montrait, en général, de bonne composition, s'il y avait possibilité de lui faire entendre raison quand il s'était mis dans son tort, il n'en allait pas de même, tant s'en faut, avec Taddéo, qui n'en faisait le plus souvent qu'à sa guise, et dont il convenait de ménager l'orgueil démesuré.

Quoi qu'il en fût, à l'heure du déjeuner, au moment où « Il Comandante » et « Il Sacerdote » se rendaient à la cantine avec leurs camarades, le père Chalette les arrêta d'un geste au passage.

— Ça, mes gaillards, s'écria-t-il d'un air moitié plaisant, moitié fâché, j'en apprends de belles sur votre compte ! Non contents de courir le guilledou à la ville, vous le courez aussi à la campagne !

Devinant tout de suite où tendait ce préambule, « Il Sacerdote » avait pris une mine contrite : plein d'indifférence, au contraire, « Il Comandante » s'était mis à jouer avec les glands du cordonnet qui servait d'attache à son col de chemise.

L'attitude un peu sans gêne de ce dernier offusqua le surveillant, qui reprit d'un ton rèche :

— Quand donc cesserez vous de faire des sottises? Non contents de tirer. cette semaine, une bordée de deux jours, vous accostez insolemment, en rentrant à l'Ecole, deux femmes indigènes qui passaient en paix leur chemin ! Vous ne sauriez ignorer, pourtant combien grande est la jalousie des Arabes, quelle surveillance féroce ils exercent sur leurs épouses et qu'ils n'entendent pas raillerie à ce sujet ! Sans compter que de pareils incidents peuvent devenir une source de tracas pour l'Entreprise comme pour l'Administration elle-même ! Si donc je consens à me montrer, jusqu'à un certain point, d'humeur accommodante en ce qui concerne une absence injustifiée, je suis médiocrement disposé à l'indulgence, quand il s'agit d'une incartade vis-à-vis de femmes indigènes... d'honnêtes femmes, après tout.

Les lèvres de Taddéo esquissèrent un méchant sourire.

— Honnêtes... les *moukères* ! fit-il avec un haussement d'épaules.

— Parbleu ! Monsieur le bourreau des cœurs, repartit ironiquement le père Chalette, je connais trop bien l'opinion que vous avez des femmes en général, des femmes arabes, en particulier, pour m'étonner d'une protestation de votre part : vous daignerez admettre cependant, qu'il y a des femmes honnêtes en tous pays, même,.. en Algérie ?

Pour toute réponse, Taddéo toucha du doigt la pochette de son gilet.

— Vous dites ? insista le père Chalette.

— *Non c'e una moukera che con un douro non si da !*

— *Un Douro* !... Pas une *moukère* qui ne capitule devant une pièce de cinq francs !... Peste ! Vous ne prisez pas haut la vertu de ces dames !... Mais, assez plaisanté ! Sachez, signor Taddéo, que vous avez été bien mal inspiré en vous adressant aux deux femmes indigènes dont nous parlions tout à l'heure : ce sont les femmes de Khrili, le gardien des vignes de l'assistance, un brave garçon très apprécié par le Directeur de l'Ecole Roudil. Khrili est venu se plaindre à moi, ce matin, de la cruelle offense qui lui a été faite et qu'il attribue à deux de mes ouvriers dont il ignore le nom... que je me suis abstenu, vous pensez, de lui faire connaître. Par la même occasion, il m'a appris qu'un *roumi* avait rôdé l'avant-dernière nuit, et cette nuit encore autour de son *gourbi*, ne doutant pas, du reste, que ce ce *roumi* soit un des ouvriers contre lesquels il nourrit déjà un grief légitime. Or, Khrili, en sa qua-

lité de gardien des vignes de l'Assistance, est porteur d'un fusil, un fusil à deux coups, entre parenthèses, et, dès ce soir, il se propose de faire bonne garde autour de son logis... A bon entendeur, salut, commandant !

L'ex-officier ne broncha pas, tandis que Giuseppe Ruffini, par contre, tournait vers lui une face suppliante.

— Taddeo ! soupira-t-il.

Ce simple mot en disait long sur l'état d'âme du personnage.

— *Altro !* chantonna le commandant, en faisant claquer le pouce et le médius de sa main droite, un geste d'insouciance familier à ses compatriotes.

— Bon ! bon ! moquez-vous ! riposta le père Chalette : rira bien qui rira le dernier. Vous voilà prévenu... Et, maintenant, pour finir, retenez bien ceci : à la moindre plainte qu'on me porte contre vous, je vous exécute en cinq sec !

— Ah ! mon cher monsieur Chalette, intervint « Il Sacerdote », ce n'est pas moi, croyez-le, qui méconnaîtrai la valeur de votre avertissement... Il y a longtemps, d'ailleurs, que l'Ecclésiaste a dit : « La femme est plus amère que la mort ! » D'ores et déjà, comptez sur la conduite irréprochable de votre très humble et très obéissant serviteur Guiseppe Ruffini !

— J'y compte, mon cher *vobiscum*, répartit le surveillant, en riant du rire de ses meilleurs jours : Ce n'est pas vous qui aurez jamais maille à partir avec Khrili ; vous tenez trop à votre peau !... Je ne vous retiens pas, messieurs, ajouta-il : la palabre est terminée ; allez siroter votre absinthe !

V

C'était en parfaite connaissance de cause que le père Chalette avait mis Taddéo en garde contre le ressentiment de Khrili. D'un bout à l'autre de la vaste contrée qui s'étend des gorges de la Chiffa au sommet du Mong'horno, Khrili jouissait de la réputation d'un homme honnête, laborieux, pacifique, mais d'un homme pacifique à qui, suivant une expression populaire, il ne fallait pas marcher sur le pied : doué d'une bravoure et d'un sang froid à toute épreuve, qui l'avait insulté ne devait attendre de lui nulle grâce.

Travaillant la terre par métier, il exerçait, entre temps, l'emploi

de gardien des vignes du domaine départemental. Rentré dans sa tribu, les « Gherabas, » avec les meilleures notes, après un congé de cinq ans dans le 1er régiment de tirailleurs indigènes, son attachement à la France ne pouvant, par suite, être suspecté, il avait obtenu de l'administrateur de la commune mixte de Berronaghia l'autorisation de posséder un fusil et de prendre un permis de chasse. Habile chasseur, il excellait dans une chasse particulièrement difficile qui exige, avec un rare coup d'œil, une endurance peu commune et une patience à toute épreuve : la chasse au porc-épic.

Les livres à images de la première enfance ont vulgarisé l'aspect bizarre de ce mammifère rongeur hérissé de piquants ; dans le midi de l'Europe, où on le trouve, le porc-épic ne devient pas plus gros qu'un lapin ; en Afrique, sa taille atteint normalement celle d'un blaireau. C'est un animal solitaire qui se creuse, loin de toute habitation, un terrier dans lequel il passe, en été, la plus grande partie du jour, et d'où il ne sort jamais l'hiver, plongé qu'il est dans un sommeil léthargique.

Pour chasser le porc-épic, il faut s'assurer, d'abord, de l'endroit où il gîte, ce qui n'est pas précisément facile, le défiant animal prenant de minutieuses précautions afin de dissimuler son terrier, toujours creusé à l'extrémité d'un dédale de rochers, d'arbustes, d'obstacles de toutes sortes qui en rendent l'accès presque impraticable ; cette besogne préliminaire s'effectue à l'aide d'un chien dressé à ces fins. L'habitant découvert, le chasseur se retire, après avoir effacé toutes traces de son passage, attendant la nuit pour venir, seul, cette fois, se mettre à l'affût non loin de l'entrée du terrier ; en ce moment, le porc-épic est parti, depuis une couple d'heures déjà, en quête de subsistance ; au petit jour, il rentre, non sans dévider un écheveau de ruses toutes plus subtiles, plus compliquées les unes que les autres. C'est alors que le chasseur, dissimulé dans un pli de terrain, ou derrière une touffe de plantes sauvages, mais toujours sous le vent, afin qu'aucun effluve ne décèle sa présence, ajuste la bête et la tire avec du plomb n° 2.

La chair de l'animal, qui a un arrière-goût de venaison, est fort recherchée ; aussi Khrili vendait-il, soit aux bourgeois, soit aux officiers de la garnison de Médéah, voire de Blida, les porcs-épics qu'il tuait, 7, 8 et 9 francs pièce, selon la rareté du gibier ou son état d'engraissement, qui atteint son maximum en Septembre. Le produit de cette chasse figurait en bonne place dans le budget de l'industrieux indigène, à côté de son travail de terrassier, le gar-

diennage des vignes, destiné à prévenir les déprédations des renards, si nombreux en pays médéen, ne lui valant un salaire qu'à l'époque de la maturation du raisin et jusqu'au moment des vendanges.

Ce sont justement ces ressources d'origines diverses qui avaient permis à Khrili, lassé des charmes défraîchis de sa vieille *moukère*, d'acheter l'année d'avant, au prix élevé de 80 douros (400 francs), sa seconde épouse, Bemra, à peine nubile, dont la beauté sensationnelle, après avoir mis sens dessus-dessous les douars de la commune mixte de D'jendel, dans la vallée du Chélif, menaçait à présent de devenir un grave sujet de conflit entre « Il Comandante » et lui.

Khrili n'avait pas été longtemps, en effet, sans apprendre le nom de l'ouvrier européen dont ses *moukères* avaient eu à se plaindre sur la route de Médéah dès le lendemain même du jour où le gardien de vignes avait tenté sa démarche près du père Chalette, il n'avait plus été question, dans les chantiers de l'École, que des prétentions de Taddéo; du reste, loin d'en faire mystère, Taddéo les avait publiquement affichées, les sages observations du surveillant général des travaux n'ayant pas eu de prise sur son intraitable fatuité.

Et c'est ainsi que Khrili, à son tour, s'estimant dégagé de tout ménagement vis à vis de tiers quelconques à la suite de son échec près du père Chalette, mû, d'autre part, au moins autant par le besoin de sauvegarder sa dignité personnelle que par le désir d'affirmer publiquement son indépendance, avait été amené à ne plus compter que sur lui-même pour défendre, comme il le disait, son honneur et son bien menacés; il faisait donc bonne garde autour de son *gourbi* avec l'assistance d'Ari Boudjema, son beau-frère, et des Khramès de son cousin Ahmed ben Bassour.

Ce fut, à partir de ce moment, une lutte des plus mouvementées entre ces deux hommes également braves, également opiniâtres, une guerre d'embuscades fertile en ruses et en stratagèmes de toute espèce, guerre essentiellement nocturne, devons-nous ajouter, ni l'un ni l'autre des deux adversaires ne pouvant abandonner son chantier pendant le jour, Taddeo surveillé de près par le père Chalette, qui lui refusait systématiquement tout congé, Khrili étroitement tenu par l'engagement qui le liait à Bel Kacem et ne voulant, d'ailleurs, à aucun prix indisposer le Directeur de l'Ecole par des absences préjudiciables aux travaux de défonçage. Le domaine des Ghérabas devint pendant la nuit le champ clos où s'exerça leur stratégie, offensive d'une part, défensive de l'autre.

Mais, telle était l'habileté, la prudence, la finesse des belligérants, ils possédaient une si parfaite connaissance du théâtre des opérations qu'un assez long temps devait s'écouler avant que se jouât entre eux la partie décisive, d'autant que les nuits claires présentaient un obstacle insurmontable aux tentatives aggressives de Taddéo, qui fut devenu un point de mire trop visible pour le fusil de son adversaire.

Plus d'un incident émouvant signala le cours des hostilités.

Deux fois le commandant courut un réel danger.

Une nuit qu'il faisait sombre, Khrili s'était posté un peu en arrière du Marabout de Sidi Amar bou Liane, à cent pas de la plate-forme sur laquelle s'élève l'Aouch Bassour et les *gourbis* indigènes : armé de son fusil à deux coups, enfoui jusqu'à la ceinture dans une fosse creusée de ses propres mains, la partie supérieure du corps recouverte de branches de lissier, il était demeuré à l'affût avec cette patience inlassable qu'il apportait à la chasse au porc-épic. Depuis deux heures, il attendait, dans une immobilité de statue, lorsqu'il vit Taddéo, au débouché du Chabet de Tchoucouch, s'avancer à plat ventre. Avec un merveilleux sang-froid, il le laissa dépasser sa cachette afin de le mieux ajuster : cet excès de précaution sauva le commandant, car, tandis que Khrili se dégageait par une violente secousse du buisson artificiel dans lequel il était empêtré, le bruit de la crosse du fusil qui heurtait les rameaux donna l'éveil à l'audacieux *roumi*, et celui-ci, devinant le péril, se rejeta d'un tour de reins dans le Chabet sur la pente duquel il roula comme un tonneau. Dans ces conditions, le premier coup de feu devait faire « choux blanc », et le second, tiré au jugé, dans la masse des ombres accumulées, au moment où Taddéo atteignait le fond du ravin, n'eut d'autre résultat que de trouer le feutre de l'ex-officier italien.

Taddéo l'avait échappé belle. Sa jactance naturelle n'en fut cependant pas diminuée, à telles enseignes que, la semaine d'après, il se remettait en campagne.

Mal lui en prit.

Un matin, en effet, dès la première heure, le père Chalette se trouva face à face avec Taddéo qui traversait le chantier portant aux maçons, comme d'habitude, leur provision de mortier.

Notre homme semblait gêné dans ses mouvements ; il tirait la jambe gauche, et sa main droite enveloppée de linges maculés de sang, avait peine à tenir le bâtonnet de l'augette à cheval sur ses épaules.

— *Diavolo, Signor Comandante !* exclama le narquois surveil-

lant, paraît qu'elles manquent parfois de gaieté les promenades du soir dans les Ghérabas!... Hum! n'y a pas que les renards qui connaissent le goût du plomb de Khrili dans les vignes de l'Assistance!

L'Italien se redressa de toute la hauteur de sa grande taille et, d'un ton méprisant :

— Le gardien des vignes? interrogea-t-il; *un birbante*, un farceur, ce gardien, tout au plus bon pour tuer les bêtes puantes... Le cœur lui tremble quand il lui faut tirer sur un homme.

— Ta... ta... ta! répliqua le père Chalette. Possible que le cœur lui tremble... En tout cas, ne vous y fiez pas!

Puis, après une minute de silence :

— Alors, reprit-il, en désignant le membre emmailloté de son interlocuteur, ce n'est pas Khrili qui vous a arrangé de la sorte ?

— Pas Khrili, sa clique de chiens.

— Ouais!... Ça ne m'étonne pas; ces maudits cabots arabes, plus laids qu'un putois, sont, aussi, plus lâches que l'hyène et plus féroces que le chacal.

— Ceux qui ont mordu Taddéo ne recommenceront pas !

Et, avec le geste de manœuvrer un couteau :

— Ouverts comme un livre, ceux-là !

— N'empêche que vous avez « écopé », *povero!*... Souffrez-vous?

— Un peu, pas trop... Prêt à recommencer, d'ailleurs!

— Hein ?

— Parfaitement, prêt à recommencer!... N'y a-t-il pas un proverbe français qui dit : « Pas de roses sans épines? » Eh bien! ce proverbe, je l'ai arrangé à mon usage, tenez, comme ceci : « Pas de peine sans compensation ». Qu'en pensez-vous, père Chalette?

Et, sans attendre la réponse à sa question, poussant un grand éclat de rire, « Il Comandante » se remit en route, à petits pas rythmés par le dandinement plein d'indolence qui caractérisait sa démarche, tandis que le surveillant général, confondu d'étonnement, monologuait tout bas :

— Taddéo aurait-il vraiment décroché la timbale? Comment? Par quel moyen? La belle Bemra n'est pourtant pas à la merci du premier venu : son mari, son beau-frère, flanqués de leurs amis, veillent de près sur elle, sans compter les *moukères* méfiantes qui ne la lâchent pas d'un cran et la meute de chiens féroces qui vont et viennent, jour et nuit, autour de son *gourbi*... — Mais, j'y songe : Taddéo, dégoûté de tout et de lui-même... ce qui s'explique, soit dit en passant... ne serait-il pas tout bonnement à la

recherche d'un expédient qui lui permît, sans en avoir l'air, de se débarrasser de l'existence? Car, enfin, tenter à l'heure actuelle d'arriver jusqu'à la belle Bemra, c'est courir au suicide... A moins, cependant, que... Au fait, pourquoi pas? Les jolies femmes sont d'ordinaire capricieuses, et les femmes capricieuses, sait-on ce dont elles sont capables pour satisfaire leur caprice?... D'ailleurs, en matière de ruse, la plus sotte des filles d'Eve en remontrerait à Belzébuth en personne!

Quelques minutes, le vieux surveillant resta pensif; puis:

— Cré non d'un chien! voilà qui n'est pas drôle! proféra-t-il avec un geste de mauvaise humeur: si ce faquin de Mangiamacaroni ne s'est pas vanté, on peut s'attendre, un de ces quatre matins, à un fameux coup de tam-tam!

VI

Pendant ce temps, les travaux de maçonnerie et de terrassement suivaient régulièrement leur cours.

En ce qui concerne l'École proprement dite, le corps de logis principal et l'aile gauche étant déjà édifiés, et, qui plus est, occupés par la direction, les élèves et les divers services intérieurs, on procédait à la construction de l'aile droite, dont les substructions étaient appelées à contenir des caves susceptibles de recevoir 60 foudres de 100 hectolitres chacun.

Simultanément, la ferme sortait de terre : elle devait comprendre une bouverie pour 60 bêtes à cornes, une bergerie pour 300 ovins, une porcherie, divisée en deux loges, où élever une vingtaine d'animaux qui utiliseraient les eaux grasses de l'Ecole, enfin un hangar.

Quant aux terrassements, ils allaient aussi leur train, ayant pour objectif, comme il a été indiqué plus haut, la création de deux vastes cours en remblai, l'une devant l'École, l'autre devant la ferme.

Au même moment, les quarante indigènes de Bel Kacem défonçaient les 20 hectares de terre destinés à l'extension du vignoble départemental, et, de leur côté, les quarante-quatre jeunes colons de l'assistance s'adonnaient assidûment à la culture sur divers points des deux domaines situés à proximité de l'École, les Gherabas et Mégathel.

On imagine, dès lors, ce que pouvait être, par instants, notamment à la cessation du travail, qui rapprochait une bonne partie des éléments constitutifs de la population ouvrière, l'agitation et le bruit provoqués par des gens si différents d'origine et de langage, et quelle note d'étrangeté, de bizarrerie, de grotesque, même, ajoutait à ce vacarme la variété des types et des costumes !

S'ils parvenaient à s'entendre entre eux et à se faire entendre d'autrui, grâce à ce dialecte d'un usage courant en Algérie, le *sabir*, amalgame de toutes les langues parlées dans le bassin méditerranéen, ils n'en formaient pas moins une singulière réduction de la tour de Babel !

Une des particularités les plus curieuses de ce spectacle en plein vent, c'était les scènes auxquelles donnait lieu le transport des moellons. Dix-huit ânes, répartis en deux équipes numériquement égales, assuraient ce service sous la conduite de deux espagnols. Le trajet à fournir n'était pas, à la vérité, bien long, trois cents mètres à peine, les carrières s'ouvrant à flanc de coteau, au-dessus du chemin de grande communication, non loin du porche Ouest de l'École : mais la cour d'honneur, qu'il fallait traverser, n'étant pas encore définitivement établie, la marche à travers des terres récemment rapportées présentait des difficultés, de sorte que les bourricots chargés, à l'aller, de moellons contenus dans un double récipient en bois, façon cacolet, avaient fort à faire pour se maintenir en équilibre.

Les deux âniers, chefs d'escouade, l'un Galicien, l'autre Andalou, réalisaient en leur personne deux types picaresques de l'antique Ibérie, le premier, grand d'aspect, les papillotes traditionnelles collées aux tempes, le bonnet en laine rouge à demi-replié sur la tête, vêtu de pied en cape de couleurs criardes, le second sémillant et volubile, coiffé du célèbre toquet à pompon de soie, le torse pris dans une veste-boléro en velours vert-bouteille toute dépenaillée mais encore agrémentée de quelques aiguillettes et passequilles.

Naturellement, les deux équipes de bourricots se partageaient la besogne : pendant que l'une, pesamment chargée, montait vers le chantier de construction, l'autre descendait à vide vers les carrières ; la montante suait, soufflait, vacillait, renâclait, au milieu de claquements de fouet accompagnés d'interpellations tour à tour injurieuses et bienveillantes ; la descendante, délivrée de son fardeau, libre de toute contrainte s'en donnait à cœur joie de braire, caracoler et pétarader !

— *Anda, anda!* s'égosillait à crier, l'ânier qui conduisait, à pied,

l'équipe accablée sous le faix, *anda*, Capitano ! *anda* Tordillo ! *anda*, Moreno !... *Caramba ! Trueno de dios !... ah ! ah ! arri, Canelo !*

Et Tordillo (gris pommelé), Moreno (brun), Canelo (canelle), excités, encouragés, faisaient de leur mieux, Capitano, surtout, qui guidait la colonne, fier du grade à lui conféré par son patron, confiant dans son bon vouloir !...

Le spectacle changeait dès que les ombres du soir ramenaient dans la vallée le calme et le repos. Cependant que les chantiers, dépeuplés, restaient obscurs et silencieux, la croupe et le sommet des collines rocheuses du voisinage s'illuminaient d'âtres en plein air, où cuire les aliments achetés à la cantine patronale. Jaty Loubignac, en effet, tenait boutiqne de denrées alimentaires à l'usage de ses ouvriers : défense expresse, au surplus, sous peine de renvoi immédiat, de s'approvisionner autre part que chez lui.

Assisté de sa femme, une gaillarde qui n'avait pas froid aux yeux et ne reculait pas devant un empoignage avec le premier venu, l'entrepreneur tarifait ses marchandises à son gré et soutirait ainsi quotidiennement, en détail, à ses ouvriers devenus forcément ses clients, une large part de la somme qu'il leur versait en bloc, chaque quinzaine. Notons, toutefois, à sa louange, que ses denrées étaient de bonne qualité et que, par une prévenance, qui ne nuisait nullement, d'ailleurs, à ses intérêts pécuniaires, il se procurait des aliments en parfait accord avec les habitudes gastronomiques de chacune des nations représentées sur les chantiers de l'entreprise : à l'occasion, les Italiens trouvaient dans sa cantine de quoi préparer *polenta, risotto* et *frito-mixto*, les Espagnols de quoi cuisiner l'*olla podrida* nationale, les Maltais de quoi composer un certain *frichti* fort goûté par eux, véritable brouet spartiate, qui ne vaut pas le diable, soit dit en passant.

Différenciés les uns des autres plus encore par la variété de leur origine que par la spécialité de leur profession, les ouvriers employés à l'Ecole Roudil s'étaient constitués en autant de groupes distincts que l'on comptait parmi eux de nationalités, de telle sorte que, si les exigences du travail en commun les rapprochaient durant le jour, ils rompaient, le soir, ce lien factice pour faire bande à part et se confiner en des façons de clans, où vivre selon leurs affinités de races et conformément à leurs habitudes traditionnelles.

Les travaux de toute nature exécutés pour l'établissement du chemin de fer de l'Ouest algérien dans la traverse de Ben Chicao ayant duré deux années, on avait dû installer des baraquements

en planches à l'usage des ouvriers employés aux dits travaux: la campagne terminée, ces installations provisoires avaient été en partie démolies, en parties cédées à Jaty Loubignac et à Frantz Walter qui louaient maintenant à leur personnel les baraques restées debout.

Dans ces rustiques maisonnettes, disséminées sur divers points du domaine des Ghérabas, les ouvriers s'étaient logés, après sélection, selon leurs convenances personnelles, les Espagnols au-dessus de *l'Aïn* Bou Maza, la source Bou Maza, les Marocains le long d'un sentier conduisant à un ancien fortin, les Maltais dans un bas fond, du côté de l'Aouch Sliman, les Italiens sur un mamelon. en deça de la montagne du 17e, en marge de la route nationale.

Là, par les limpides soirées d'été, groupés devant la porte de leur logis, ces bonnes gens goûtaient la fraîcheur reposante de la brise et demandaient tantôt à la causerie, tantôt au jeu, tantôt à la musique, l'oubli de l'écrasant labeur de la journée.

Forcenés « racleurs de jambon » les Espagnols faisaient ronfler leurs guitares, chantaient des « zarzuellas » et des « habañeras », dansaient les danses de leur pays, au cliquetis des castagnettes et aux grondements du tambour de basque, tout en lançant aux échos d'une voix nazillarde des « Ollé » et des « Alsa » ! retentissants De leur côté, les Italiens, quand ils ne jouaient pas à la *Mora*, roucoulaient aux accords de la mandoline des romances langoureuses, et, comme dans leurs rangs il se trouvait des chanteurs habiles, il arrivait parfois que le directeur et l'inspecteur, sortis après leur dîner pour faire les cent pas sur la route, s'arrêtaient tout à coup, et se plaisaient à assister de loin à ces concerts improvisés. Si les vieilles chansons démodées tenaient dans le programme une trop large place, si les « Santa Lucia » et les « Funiculi, funicula », revenaient plus souvent qu'à leur tour sur les lèvres des chanteurs, de temps en temps, du moins, une « canzone » d'inspiration récente dédommageait de leur complaisante attention les discrets auditeurs. Quel plaisir ce leur était, surtout, lorsqu'un des plus jeunes parmi ces virtuoses de hasard, un beau garçon d'une vingtaine d'années, à la voix mince, mais d'un timbre exquis et d'un charme pénétrant, attaquait une de ces barcarolles que les gondoliers vénitiens modulent si joliment pendant leurs promenades nocturnes au Lido ou bien une de ces romancines populaires qui battent de l'aile sur le môle de Naples en face de la mer implacablement bleue. Dans le nombre, une de ces *canzones*, le *tenorino* la disait avec un art consommé, en s'accompagnant d'un accordéon

instrument criard devenu presque, sous ses doigts exercés, une viole d'amour :

Cosa c'éra n'el fior che m'hai dato?
Forse un filtro, un arcan poter!
Nel toccarlo, l'mio cor ha tremato,
M'ha l'olezzo turbato l'pensier.
Qu'y avait-il dans la fleur que tu m'as donnée ?
Peut-être un philtre, un mystérieux pouvoir !
A son contact mon cœur a frémi ;
Son parfum à troublé mon esprit !

Et la plainte amoureuse, prolongée à travers trois autres couplets, emplissait des accents d'une mélodie tour à tour inquiète, tendre, ardente, passionnée, le val de Ben Chicao, dont la lune dessinait d'un trait de blanche lumière les contours amollis, ce val si pittoresque, si paisible, qui allait devenir, sous peu, le théâtre d'une sanglante catastrophe.

(*A suivre*). Antonin MULÉ.

LE DERNIER JOUR D'UN DIEU

CHEZ LES AÏNOS

(*Mœurs japonaises*)

Les japonais ne sont pas seulement représentés par les Nippons, ces petits hommes jaunes, qui (hier encore ignorants), ont, d'un seul coup égalé — voire dépassé — leurs instructeurs occidentaux.

L'Empire du Soleil-Levant comprend aussi l'île d'Yéso, habitée par les Aïnos ou *Hommes-chiens*, de ce qu'ils ont le visage velu plus que de raison. C'est de ces Aïnos dont nous allons nous occuper, si vous le voulez bien.

Disons tout d'abord et par manière d'avertissement que les Aïnos se prétendent une race antédiluvienne, et si cette prétention était légitime, elle donnerait raison aux savants qui avancent de leur côté que l'ours d'Yéso est le véritable ours des cavernes.

A la vérité, nous n'obligerons pas le lecteur à partager cette thèse qui manque surtout de preuves ; en dépit de sa taille respectable, l'ours de Aïnos de l'île d'Yéso ne nous paraît nullement égaler celui des cavernes, l'*Ursus spelœus*.

Quoiqu'il en soit, l'ours yésin est très estimé par les naturels, du moins comme rapport, car il donne sa chair, sa peau, ses griffes et sa *biline*, panacée universelle de cette partie du Japon ; en second lieu, l'ours d'Yéso est révéré comme un dieu.

Aussi, tout en le tuant, les Aïnos l'appellent respectueusement *Kimui-Kamni* (Seigneur l'Ours), et ils ont institué en son honneur, à la fin des derniers jours hivernaux, une fête spéciale dont se passerait bien la race ursuline

En effet, avant d'être attaché au *Nusha-Kamni* (ou poteaux de branchages sacrés), l'ourson dont on a résolu de faire un dieu, est tué en grande pompe devant tout le village réuni.

La femme la plus riche est proclamée *nourrice* de l'ourson le plus mignon que les guerriers ont pu capturer dans la montagne ; cette femme prend son rôle au sérieux et donne son propre lait au jeune

fauve qui n'en devient pas moins féroce, comme s'il n'avait jamais tété que du lait d'ourse.

Quand l'animal atteint deux ans, il est digne d'être divinité, et la veille de cette cérémonie, les villageois vont dévotement au temple demander au dieu pardon pour le crime qu'ils vont commettre le lendemain.

— Le pays est trop pauvre, gémit l'interprète, pour continuer à nourrir un ours si glouton, et si nous n'y mettons ordre, avec votre permission, il dévorera sa tendre nourrice.

Il est à présumer que les dieux consultés donnent liberté complète, car les villageois retournent chez eux vêtir leurs plus beaux habits ; les hommes endossent des *Kimonos* de rebut, crasseux, ayant le plus souvent appartenu à des *gueshas* de passage, se coiffent du national *shabahumpé* ou couronne tressée en pampres de vigne sauvage, et vont rendre visite au jeune ourson prudemment encagé et qui ne se doute guère du sort qui l'attend.

Le sorcier dépose à ses pieds les présents des villages voisins, et tient au plantigrade un discours que nous traduisons à peu près littéralement.

— Votre royale Seigneurie va quitter ce sol maudit pour prendre place parmi les dieux les plus respectés de l'Empire ; vous y trouverez de vos frères, et si nous vous avions connu l'année dernière, nous n'aurions pas été assez impies pour célébrer votre apothéose cette année seulement. Vous voyez en nous vos indignes sujets. Néanmoins, nous n'avons pas voulu différer davantage pour vous apporter nos respectueuses offrandes, et l'assurance de notre sincère dévouement.

« Nous allons peut-être faire souffrir votre royale Seigneurie, mais qu'elle nous excuse, et nous pardonne à l'avance et qu'elle soit forte ! Cette souffrance ne durera qu'un instant, et qu'est ce moment auprès des siècles d'immortalité que ses respectueux sujets vont lui donner ?

L'ours grogne, agacé par ce débit lent et monotone, et le sorcier-orateur en profite pour reprendre haleine et vider une copieuse tasse de *saki* supérieur, préparé spécialement pour les saints prêtres d'Yéso.

Après cette première libation, le sorcier lève la main et tout le peuple se précipite dans le temple décoré pour la circonstance des armoiries divines, et d'une débauche de précieux *inabos*, baguettes longues de deux pieds et terminées par des touffes de copeaux fins et frisés comme les japonais savent en confectionner pour leurs emballages.

Des Aïnos prennent quelques-uns de ces *inabos* et vont les attacher aux quatre coins de la cage comme les pompons d'un corbillard ; c'est un peu d'ailleurs ce que va devenir cette cage ; et quand cette besogne est terminée, les Aïnos boivent du *saki* ; de qualité un peu inférieure, car enfin de simples mortels n'ont pas la prétention d'être traités comme un prêtre qui correspond directement avec les dieux. Et puis, il n'y a rien comme le *saki* pour éclaircir les idées des Japonais, surtout quand ces Japonais sont des Aïnos de l'île Yéso.

Cependant le sorcier a commencé un nouveau discours, adressé respectueusement à l'ours.

« Votre Royale Seigneurie doit remarquer que nous la comblons d'attentions... qu'elle daigne jeter les yeux sur ces jolis *inabos* attachés aux quatre coins de son palais... Ces inabos sont placés là pour écarter de Votre Royale Seigneurie, les Esprits malfaisants, les *Kamis* jaloux de la divinité que tout notre peuple va vous conférer... »

Nouvelle tasse de *saki*, supérieur bien entendu, et le *Kouma-Matzouri* (mot à mot : *ours sacrifié*), la fête, en un mot, commence ; c'est une des plus grandes solennités de l'île Yéso.

Les assistants s'assoient dans le temple sur des nattes disposées circulairement autour d'un feu communal.

Chaque Aïno se tient les jambes ployées en avant, et vide deux nouvelles coupes de *saki* en l'honneur des dieux du Feu et de l'Air, ce qui démontre bien que sous n'importe quelle latitude, les peuples ne voient dans les fêtes que l'occasion de s'humecter décemment le gosier ; seulement, comme l'Aïno est plus religieux que le Français fêtant la prise de la Bastille, il y met des formes, et associe les dieux à ses fréquentes libations. Avant de porter la coupe à ses lèvres, il y trempe un petit bâtonnet long de 30 centimètres, et jette au feu quelques gouttes de la bienfaisante liqueur en guise d'offrande propritiatoire ; ce petit bâtonnet (*ikoubashi*) doit être promené en croix, horizontalement et à plusieurs reprises — avec accompagnement de prières marmottées *mezzo-vocce* — pour que la flamme puisse se désaltérer.

Le dieu satisfait, les Aïnos voient à satisfaire leur soif personnelle, et ils s'en acquittent consciencieusement. Cependant, ces braves insulaires trouvent encore le temps d'échanger de mutuelles félicitations en élevant les bras, les mains tournées en dedans et en haut, tout en inclinant respectueusement la tête en avant, et à plusieurs reprises.

Pendant que les hommes vident des coupes de *saki*, la *nourrice* est blottie dans un coin, versant des torrents de larmes sur le triste sort qui attend son nourrisson ; c'est seulement quand elle a bien pleuré qu'on lui porte la bouteille de *saki* ; elle l'a bien gagnée.

Mais avant de tremper ses lèvres dans la coupe, elle doit lever celle-ci au-dessus de la tête et se toucher le front avec l'index de la main droite ; il existe, comme on voit, tout un cérémonial à observer, pour être jugée digne de nourrir l'ourson-dieu.

Pendant toutes ces cérémonies préliminaires, les jeunes filles préparent des gâteaux de millet, et regardent les assistants boire le *saki* en l'honneur des dieux ; mais quand cette première provision de liquide est épuisée, les Aïnos sortent du temple et se portent devant la cage de l'ours, à qui ils offrent un peu de *saki* dans une coquille dorée.

Le futur dieu n'accorde généralement aucune attention à cette politesse ; il est plutôt ahuri par le bruit des chants et des danses exécutées par des jeunes filles choisies pour le régaler de ce concert *in extremis*, sans compter la *nourrice*, un peu excitée par le *saki*, qui le cajole

et lui prodigue les noms les plus doux qu'elle peut trouver dans cette grave circonstance, au milieu de son affliction.

Voyant que l'ours dédaigne leur *saki*, les hommes pensent qu'il est fâché et courent à la statue du dieu principal, chargés de carquois, d'arcs sacrés et d'*inabos* décorés de feuillages. Arrivés là, les Aïnos font de nouvelles offrandes au dieu... et de nouvelles libations, après quoi, ils se décident à tirer l'ourson de sa cage.

Pour se faire, un jeune Aïno, richement vêtu et leste comme le sont ordinairement les Japonais, grimpe sur la cage qu'il débarrasse de son plafond, et jette adroitement autour du cou du plantigrade un nœud coulant par lequel on entraîne l'ours à travers tout le village. Des sortes de licteurs armés de flèches enrubannées de rouge se forment alors en peloton, au milieu d'un vacarme assourdissant qui va *crescendo*.

Soudain, l'ours bondit, touché par la première flèche, et les autres suivent, savamment lancées. car les plus grands malheurs attendent dans sa vie future l'archer maladroit. Quand l'ours rend le dernier soupir — ce qui arrive assez promptement, — les Aïnos, victimes de leur propre comédie, se mettent à trembler en pensant qu'ils viennent de tuer un dieu.

Mais ce moment de malaise dissipé — malaise auquel l'absorption du *saki* n'est certainement pas étrangère — le cadavre de l'ours est huché sur un trône préalablement orné de banderoles et de feuilles de bambous, et les arcs et les flèches qui ont causé son trépas, sont vivement ramassés pour lui être offerts avec les marques de la plus grande humilité.

Il existe une cérémonie semblable chez les Indiens Huichols quand ils ont tué un cerf... pour en faire un dieu. Mais revenons à notre ours.

Dès qu'il est « intronisé », un sorcier proclame son nouveau nom de dieu et lui fait connaître quels seront ses attributs ; puis l'assistance se jette à terre pour demander pardon à l'ours de l'avoir tué ; un Ancien du village pousse même l'ironie — ou la grande crédulité — jusqu'à présenter les flèches meurtrières, en lui disant :

— Que Votre Royale Seigneurie daigne se venger... Voici les misérables flèches qui ont tari subitement les sources de son auguste vie...

L'ours garde nécessairement son impavidité figée dans la mort, mais un compère répond à sa place :

— Je veux et j'ordonne que ces flèches malfaisantes soient brûlées et qu'on n'en retrouve jamais la trace.

Aussitôt flèches, arcs, et même la corde, sont jetés dans un brasier allumé exprès, tandis que les filles et les femmes distribuent des gourmades aux hommes qui courbent le dos et mettent les genoux en terre.

Après cette expiation un peu plus « frappante », les Aïnos passent à un autre genre d'exercice.

Un dieu — même au Japon — doit manger. Du moins les mortels,

qui l'ont créé, le croient ainsi. De ce chef, un groupe d'assistants se détache de la foule bruyante, et après avoir décoré le cadavre d'un collier d'or, et d'un arc neuf avec son carquois, ils lui présentent une assiettée de millet bouilli, une autre assiettée de gâteaux assaisonnés à l'huile de poisson et une tasse de *saki* ; puis ne croyant pas avoir assez fait, ils lui présentent une tasse vide, puis une baguette et des bâtonnets pour manger convenablement. Bien entendu, le malheureux ours reste insensible à tant de politesse ; cela tient sans doute à sa nouvelle nature céleste, et les assistants qui ne se croient pas tenus à la même discrétion, se livrent à de nouvelles libations jusqu'à ce qu'ils tombent ivre-morts, remettant à plus tard la suite de ces fantastiques cérémonies.

Un détail à noter, cependant : chez des Blancs, une pareille absorption de liquides donnerait lieu à des disputes, voire à des rixes ; chez les bons Aïnos, il ne s'élève même pas l'ombre d'une discussion.

Pendant que les hommes sommeillent pour évaporer les fumées du *saki*, les femmes — estimant sans doute qu'elles ont assez pleuré l'ours, et que c'est bien leur tour, — se mettent à boire le reste du *saki*, et dansent avec fureur jusqu'à ce que la fatigue les conduisent auprès des dormeurs masculins; un peu de retenue s'observe chez les jeunes insulaires qui ne s'enivrent jamais autant que les personnes âgées, chose qu'on ne verrait pas encore chez des Européens.

Cependant les vapeurs de l'ivresse se sont dissipées. Hommes et femmes se réveillent ; il s'agit donc maintenant de terminer d'une façon joyeuse une journée si gaiement commencée.

C'est le tour des sports, de la lutte : Le village se forme en deux camps. L'élément masculin d'un côté, l'élément féminin de l'autre. Chaque groupe tire, avec les dents, après les extrémités d'une corde, et chaque camp cherche à entraîner, par la seule puissance des mâchoires, le camp ennemi au-delà d'une limite désignée d'avance.

C'est le *Ukosohi-Aabe* ou *jeu de la corde*.

Quand ce sport ne plaît plus, hommes et femmes se réunissent en une cohue bruyante augmentée encore par les enfants qui jettent des gâteaux de millet « à la grouille » comme nos parrains jettent des dragées les jours de baptême.

Le soir vient enfin, et les Aïnos vont chercher dans le sommeil un repos qu'ils ont bien mérité.

Le lendemain — la fête dure en somme trois jours — nouvelles réjouissances, car il s'agit de dépecer l'ours, son âme seule étant divine, l'on ouvre la fête par une nouvelle absorption de *saki* et de gâteaux.

Le plus jeune des villageois se pare magnifiquement et remplit l'office de boucher ; il commence par distribuer le foie qui est mangé à la croque au sel par les assistants. Puis, la tête de l'animal est dépouillée à l'exception du nez et des oreilles ; on la perce ensuite d'un trou à

l'occiput afin d'en pouvoir retirer la cervelle, mets renommé qui doit se manger comme le foie ; on remplit ensuite le crâne vide avec de fins copeaux ; on agit de même pour la cavité des yeux, et on remet la peau, afin que, sur son trône, l'ourson paraisse au complet autant que possible.

Le prêtre, lui, dispose l'arc et le carquois dans les pattes de devant et les danses reprennent avec une furie endiablée, entremêlées de libations au *saki*.

Les Aïnos savent s'amuser tout en satisfaisant les ancestrales croyances aux Dieux.

Cela ne vaut-il pas mieux que ces sacrifices humains qui se perpétrent encore chez tant de peuplades noires, voire jaunes, sans parler des rixes qui se déroulent même à Paris, la Ville Lumière, au vu et au su de toute l'humanité.

Roland **MONTCLAVEL.**

M. GABRIELE D'ANNUNZIO

Dans quelques jours, le théâtre de l'Œuvre va représenter pour la première fois en France la *Gioconda*, de M. Gabriele d'Annunzio, l'une des trois tragédies que le célèbre poète italien a réunies en volume sous le titre de *Victoires mutilées*.

M. Edouard Schuré rappelle quelque part avec juste raison que ce fut M. Melchior de Voguë qui présenta M. Gabriele d'Annunzio au public lettré de notre pays.

Dix ans se sont écoulés depuis l'apparition de ces pages et aujourd'hui les romans de M. d'Annunzio ont cessé d'être seulement un régal pour quelques initiés : ils sont devenus surtout familiers à cette sorte de classe oisivement intelligente de la société qui comprend nombre de jeunes gens et de jolies femmes.

La raison de la faveur rapide dont ils ont joui est des plus simples ; ils ont charmé, séduit les lecteurs, non point parce qu'ils lui parlent de l'amour, thème favori de tant d'écrivains, mais bien parce qu'ils savent lui en parler d'une façon divinement savante et perverse — et tout à fait exquise.

Existe-t-il un livre plus délicieusement troublant que l'*Enfant de Volupté* ?

« Combien tu me plais », murmure Hélène Muti à son amant... « il y avait une inexprimable séduction voluptueuse dans l'ouverture de ses lèvres, alors qu'elle prononçait l'unique syllabe de ce verbe, si fluide et si sensuel dans une bouche de femme ».

Plaire, voilà tout le secret de la puissance de M. d'Annunzio ; il veut avant toutes choses que son œuvre plaise, c'est-à-dire qu'elle soit agréable, facile et joliment artiste cependant.

Pour la rendre agréable et facile, il a éloigné d'elle tout ce qui pouvait provoquer la réflexion sur ces questions extérieures, ayant trait à l'existence des humbles; il s'est uniquement préoccupé de la vie sentimentale d'une élite et lorsque, par hasard, il a tenté de donner à sa littérature une portée politique et sociale, comme dans le prologue des *Vierges aux Rochers*, il n'a abouti à rien de pratique, il n'a rencontré aucune réalité.

M. Marinetti, dans une étude pleine d'intéressants détails : *M. d'Annunzio intime*, a écrit que son œuvre est essentiellement littéraire; aucune formule ne saurait être plus exacte; mais il ne faudrait pas en conclure qu'elle a pour but de diminuer la grandeur du génie si personnel et si aristocratique de M. d'Annunzio : il a apporté à la littérature une note particulière dans les choses d'amour, d'une ténuité extrême, d'une subtilité suraiguë, d'une grâce enveloppante et toute païenne; il est le véritable romancier psychologue féminin, et, pour s'en convaincre, il suffit, après avoir lu l'*Intrus*, l'*Enfant de Volupté*, ou le *Triomphe de la Mort*, d'établir un parallèle entre sa manière et celle de nos romanciers contemporains.

S'il est l'égal des meilleurs par la profondeur de l'analyse des caractères, nul aussi bien que lui n'a communiqué à ses personnages une pareille intensité de sentiments. C'est comme une fureur de vivre, un besoin âpre, presque maladif, de multiplier joies et douleurs, c'est un désir toujours inassouvi qui tyrannise leur corps et impose à leur sensibilité exaspérée la recherche incessante de raffinements inconnus.

Rien de brutal pourtant : la fatalité de leurs passions les entraîne-t-elle à des actes d'égoïsme et parfois même de cruauté, il nous séduisent encore. Contre nos étonnements, nos scrupules, une poésie caressante et lumineuse les protège ; chaque trait en est revêtu ; toute l'œuvre en est imprégnée ; elle se manifeste en visions éclatantes ; elle s'insinue en des détails suggestifs ; elle nous prend ; elle nous emporte ; elle nous berce ; elle endort nos susceptibilités. Par elle, et quoiqu'ils fassent, les héros de M. d'Annunzio nous attirent ; notre sympathie leur est acquise ; ils nous apparaissent, jusques dans leurs vices, ennoblis d'une distinction souveraine qui nous les font aimer ou plaindre, toujours admirer ; par elle, leurs amours s'idéalisent, leurs détresses deviennent plus poignantes, leurs égarements pardonnables.

Cet intime mélange de passion frénétique et de poésie, de volupté féroce et d'intellectualité ; cette antithèse constante et d'un si attachant effet, c'est tout M. d'Annunzio. C'est aussi toute l'Italie ;

c'est le génie de sa race ; c'est le fruit de son sol ; c'est comme une effluve puissante de cette terre féconde, où l'activité exubérante des hommes s'est manifestée tour à tour dans les pires violences et dans les chefs-d'œuvre de l'art le plus élevé sans que, dans notre esprit, il subsiste désormais autre chose que le charme indéfinissable des légendes et un acte de foi vers l'éternelle beauté.

Nous ne connaissons d'Annunzio que par des traductions, et cependant qui ne se sentirait pris par la magie du style si coloré et si éclatant où abondent les expressions pittoresques et par le très habile procédé — que lui permettait sa solide érudition — non pas seulement d'entourer ses personnages avec le simple décor naturel mais bien encore de leur prêter une âme et un visage comparables à tel tableau, à telle statue, d'animer les murs de leurs palais et les meubles de leur appartement, qui, eux-mêmes, concourent ainsi au développement des passions, vivent avec les héros du livre, leur suggèrent une pensée, les poussent à une action, deviennent en somme des êtres agissants dans le drame qui se déroule.

Ainsi, dans *l'Enfant de Volupté*, où apparaissent plus clairement qu'en aucune autre partie de son œuvre les heureux effets de cette méthode, il n'est pas possible de séparer le souvenir de la liaison de Sperelli et de la duchesse de Scerni d'avec la description de la Rome des Papes, « la Rome des villas, des fontaines et des églises ». Les progrès et les incidents de leur aventure sont associés tour à tour aux monuments de cette « Rome divine » qui parle le plus à l'imagination et d'où se dégage le charme le plus discret et le plus pénétrant. « Partout où ils passaient, ils laissaient un souvenir d'amour » ; et M. d'Annunzio promène les amants, des églises écartées de l'Aventin aux villas des cardinaux et des princes. Il trouve pour décrire la solitude de ces sites et l'indéfinissable mélancolie de leurs multiples aspects des traits d'une simplicité émue qui mettent en relief leurs caractères ; il montre l'immense ville complice de leur amour ; il l'unit à cet amour d'un lien indissoluble et il les fait s'écrier avec le poète : « ô Rome, tu es vraiment un monde ! Mais, sans l'amour, le monde ne serait pas le monde, Rome même ne serait pas Rome ». Il les conduit dans les galeries de tableaux et de statues ; ils frémissent ensemble au spectacle du Beau ; et c'est « la salle du palais Borghèse, où, devant la Danaé, Hélène souriait comme devant la révélation d'elle-même », et c'est « la salle des miroirs où son image passait entre les amours de Ciro Ferri et les guirlandes de Mario de Fieri ; la chambre d'Héliodore, animée prodigieusement de *la plus forte palpitation*

de vie que Raphaël ait su infuser à l'inertie d'un mur ». La demeure d'André, le palais Zuccari, renferme des trésors merveilleux dont la nomenclature est destinée dans la pensée de l'écrivain, à rehausser encore l'éblouissante beauté d'Hélène : il lui prête comme baignoire un magnifique bassin d'argent ciselé dont le dessin des figures qui en faisaient le tour, de celles qui surgissaient du bord était attribué à Raphaël ; il drape sur sa splendide nudité une étoffe d'une richesse inouïe, digne d'une couche impériale, et qui provenait du trousseau de Blanche-Marie Sforza, femme de l'empereur Maximilien....

Que de pages faudrait-il puiser dans ce livre et dans les autres romans de M. d'Annunzio pour donner une idée de l'ensemble de l'œuvre ; il faudrait ajouter ses incomparables duos d'amour où la passion s'aiguise de tous les raffinements que peut concevoir un esprit voluptueusement pervers.

Mais il existe une partie du génie de M. d'Annunzio que bien peu connaissent, il est à regretter que des initiatives, comme celles qui vont prochainement se produire, n'aient pas permis au public d'apprécier plus tôt le curieux auteur dramatique des *Victoires Mutilées*. Il y a quelques années cependant, grâce à la hardiesse généreuse de Madame Sarah Bernhardt, le théâtre de la Renaissance donna, durant quelques jours, la *Ville Morte*. La tentative, trop courte, n'a été suivie d'aucune autre. La beauté de cette pièce n'avait touché qu'une élite ; le public, en général, n'avait pas compris l'admirable conception de haute poésie de la *Ville Morte* ; le sens véritable de ce *poème byronien* lui était demeuré inconnu ; tout ce qu'il avait vu et entendu allait à l'encontre de ses habitudes les plus chères et de ses goûts les plus personnels. En effet, dans son théâtre comme dans ses romans, M. d'Annunzio unit intimement le décor à la lutte des passions, ses individualités subissent les influences du milieu matériel qui les entoure. Le principal personnage de la *Ville Morte* c'est Mycènes elle-même, la mystérieuse cité des Atrides qui fait peser sur les acteurs du drame le poids terrifiant de la fatalité antique. La violation des tombeaux d'Agamemnon et de Clytemnestre, la mise au jour de ces gigantesques momies dorées, cette profanation accomplie au nom des recherches impies de la science, ce crime horrible ne restera pas impuni. Pour se venger, les âmes de ces morts, avec leurs passions désordonnées, se jettent sur les âmes des vivants... Et la tragédie s'enchaîne, se poursuit et se précipite dominée par l'invisible et implacable destinée.

Une figure douce et mélancolique éclaire cette sombre histoire :

c'est Anne, la jeune fille aveugle, que les tragiques grecs n'eussent point imaginé. Prophétesse comme Cassandre, elle ne se révolte pas contre l'arrêt du sort, elle est chrétienne et se résigne douloureusement à subir tous les maux qui s'acharnent sur elle, prête, au contraire, à donner sa vie pour le bonheur de ceux qui lui sont chers.

Beauté et fatalité, telles sont les deux idées maîtresses de l'œuvre littéraire et dramatique d'Annunzio. L'une et l'autre guident tous ses personnages ; par elles, ils nous sont rendus sympathiques ; grâce à elles, nous les absolvons quel que soit le crime qu'ils aient pu commettre : la destinée les y pousse et nous les plaignons, l'harmonieuse poésie dont ils sont enveloppés, nous séduit, nous charme, et, malgré nous, nous les admirons.

Marc VARENNE.

CARNET DE PARIS

Meeting de poètes.

Il faut espérer que devant les affirmations réitérées des faits, on nous laissera désormais tranquilles avec les perpétuels clichés sur l'humeur irritable des poètes. Voici d'abord M. Armand Bour qui se fait signer un vote de confiance par trois cents porte-lyres, et ceux qui n'étaient pas là se joignent certainement à leurs confrères pour fortifier cette manifestation pacifique. Que veut M. Bour? Jouer des pièces en vers ? Que demande-t-il pour le faire? Quelque marque de confiance, quelque subside du pouvoir, un encouragement effectif, une part des immenses crédits que l'État français accorde à ses théâtres subventionnés, et subventionnés pour jouer des pièces en vers. En surplus, M. Bour déclare souhaiter que les pièces en vers qu'on lui apportera soient amusantes. Rien de mieux, rien ne peut, même la critique, persuader à un poète que ses cinq actes en vers, ne sont pas amusants ; tout au plus (si ces cinq actes dédaignent d'être amusants), seront-ils au moins passionnants !

C'est le moins que chacun des trois cents poètes, auteur de l'un des trois cents manuscrits déposés chez M. Bour puisse concéder, et dans ces conditions, on était tous d'accord pour appeler sur M. Bour tous les bienfaits du ciel.

Autre manifestation pacifique de poètes.

M. Léon Bocquet, directeur du *Beffroi*, revue des poètes du Nord, a ouvert un plébiscite, sur une charmante chimère. « Si, un jour, dit à peu près M. Bocquet, un sage, ou un fou, un poète riche, un éditeur milliardaire, un Mécène, un Louis XIV moderne, s'avisait de faire comme Goncourt, et de créer une Académie de dix poètes, admis à toucher des rentes académiques, à donner des prix académiques, quels poètes vivants, voudriez-vous voir assis dans les dix fauteuils. Pégase ». Cent deux poètes, amis des belles espérances ont répondu à M. Léon Bocquet, et M. Léon Bocquet, qui sans doute s'irrite d'entendre discourir sans cesse du *genus irritabile vatum*, constate avec une fière simplicité que ces cent deux poëtes ont donné à cent soixante de

leurs amis, émules et confrères « des marques de sympathie » fondées ou non, on comprend bien que ce n'est pas l'affaire, mais chaudes et cordiales, ce qui est le plus important. On peut noter en parcourant le numéro du *Beffroi* qui contient cette enquête combien les jeunes poètes sont galants.

Il y en a bien la moitié qui tendent ces sièges chimériques, mais confortables idéalement, à la plupart de nos gracieuses poétesses. Le vers change de main. Il tend à remplacer la broderie que les Félix Aubert et les Courteix ont rendue si difficile et ont fait travail d'homme, la tapisserie que depuis William Morris on ne peut plus faire qu'avec des laines de choix et fabuleusement chères. D'ailleurs puisque les artistes du sexe fort envahissent tous ces jolis métiers de femmes et confisquent même le cuir d'art, n'est-il point légitime que les femmes se portent avec ensemble vers les terrains poétiques, et que les Muses parlent elles-mêmes, au lieu de choisir de grossiers truchements pour donner une idée imparfaite de leur beauté. Et puis ces interprètes ne donnent-ils pas dans la trivialité ; n'avaient-ils point une fâcheuse tendance à louer avec un exclusivisme de mauvais goût l'éclat et la pureté des yeux de gemmes, les parfaites arêtes du nez, le battement ailé des narines, la grâce fine de la lèvre, l'ovale de la face, tout cela d'une façon un peu opaque, et parfois ces poètes adressaient leurs louanges à des personnes peu alambiquées, et incapables de natter proprement une sextine. Cela criait vengeance, désormais le génie féminin s'énonce par lui-même. On accepte bien les formules créées par des hommes, mais cela ne durera pas. L'heure de la liberté approche et la bastille du sonnet sera confisquée. Les jeunes poètes, en attendant, ne voient pas ces terribles menaces, d'autant plus terribles que les plus gracieux sourires parent les lèvres qui les émettent, et les fronts où germent ces vastes et orageuses pensées sont de plus unis. Au moins le faut-il croire. Il y eut jadis des poètes célèbres qui tombaient amoureux d'une Muse.

L'histoire en fut à peu près racontée par Piron, dans *la Métromanie*. La Muse était un bon gentilhomme campagnard. Prenez garde ô poètes, le chemin du Parnasse féminin est plein d'embûches tendues à la critique, et la parure poétique des dames doit parfois quelque chose au couturier.

Eugène Süe et sa statue.

La province aime le bronze ; elle a raison ; sauf le beau marbre rien ne fait mieux entre les verdures d'une promenade publique nécessaire à la promenade hygiénique des tourlourous et des Hébés nourricières. Et s'il n'y a pas de promenade publique, ni mail, ni allée, ni cours ?

C'est bien improbable ! tout de même, il reste la place de la Comédie, et ce n'est déjà pas si mal un beau bonze, bien carré sur son socle de granit parmi la beauté des architectures. Il y a aussi un joli endroit, c'est la place de la Gare. En y dressant une statue on affirme la stabilité de l'esprit et les droits de la pensée éternelle, du grand songe de l'âme humaine, en face de la mobilité du voyageur ; ce n'est point une antithèse, c'est un symbole. Dressons des statues sur les places des gares. C'est les grands hommes qui manquent le moins.

Et voilà Eugène Süe qui va être statufié, homme devant qui, le critique se hâte inquiet, et réfléchit morose. Rien de ce qui constitue logiquement l'écrivain, ne fait partie du bagage d'Eugène Süe. Son influence ? elle fut néfaste, s'il est vrai que ce fut lui et non Girardin qui créa le roman-feuilleton. J'opine pour Girardin ; la raison, je ne la puiserai pas dans les savantes méthodes critiques de la Sorbonne, je l'emprunterai à la vieille méthode intuitive. N'est-ce point plutôt un directeur de journal ayant tous les jours à remettre du marbre au lendemain, sachant par ailleurs du maniement des campagnes politiques, qu'à force de taper sur un clou, on l'enfonce, qui eut l'idée de couper le roman en petites tranches, pour ces deux raisons, en donner le même jour le moins possible et gagner de la place, faire durer la péripétie et ainsi appâter le lecteur. L'homme de lettres, fut-il si peu homme de lettre qu'Eugène Süe, préfère produire une impression rapide, et si possible simultanée. Il engouffrerait volontiers le produit de ses veilles, pour ainsi dire, d'une seule bouchée dans la bouche d'un public, à qui volontiers comme Caligula, il souhaiterait une seule tête pour le mieux charmer, à la condition que cette tête devint tout de suite après une mer innombrable de têtes, dont toutes les bouches, de toute leur endurance, clameraient ses louanges.

Mais peut-on dire qu'Eugène Süe, était peu homme de lettres. Personne ne ficela autant de paquets de librairie émotive. Il eut surtout le dandysme de ne pas paraître un homme de lettres, mais un gracieux mondain.

« Vous avez donc la gale, Monsieur Eugène Süe, que vous gardez des gants pour dîner », lui dit un jour, parait-il une belle personne. Sans doute il les gardait pour écrire ; le style à manchettes de Buffon est noble, le style à gants de Eugène Süe est mou, flottant, veule, informe, il a les mains peu soignées. Pourtant c'est peut-être par antithèse, cette antithèse que Hugo avait mise à la mode que Süe, l'élégant trouva l'idée d'écrire un roman sur les bas-fonds et fonda sa gloire par les *Mystères de Paris*, en modelant sur ses désirs de Mille et une nuits parisiennes, et le rôle du calife qu'il y eut aimé jouer, le caractère du Prince Rodolphe.

Ces *Mystères de Paris*, il ne suffit pas de dire qu'on les lit encore ; on les publie encore. Les Directeurs de journaux qui sont énergiquement décidés à faire le minimum de sacrifices pour la littérature n'hésitent pas à en pavoiser leur rez-de-chaussée, et il y a encore dans

les lointains faubourgs où les camions roulants font un bruit de tambours, des petites filles qui épèlent les aventures de Fleur de Marie, de la Goualeuse, en *boulottant* deux sous de frites. Et ainsi la gloire d'Eugène Süe, se perpétue avec ce gros roman qui est un peu, les Misérables, du pauvre. Le peuple se fiche du style ; il est ainsi en communion étroite d'esprit avec les maîtres de quotidiens qui épuisent encore le succès des *Mystères de Paris*. Peut-on en vouloir au peuple. Il a peut-être raison. Du point de vue de Sirius, l'élégance de la phrase et l'imprévu de la métaphore c'est bien peu de chose. Mais tout de même le nouvel homme de bronze, Eugène Süe, abusait un peu.

Hogarth

M. François Benoit qui occupe à Lille la chaire d'histoire de l'art a publié un beau travail sur le graveur et peintre anglais Hogarth, travail qui manquait en notre littérature d'art. Il a eu l'excellente idée de suivre dans son illustration des séries entières de planches de Hogarth, ainsi, la vie du Libertin, et il permet de bien voir ce talent curieux dont tant de gens parlent et que si peu de gens connaissent. C'est un joli prêcheur puritain, un peu rogue. Il avait d'admirables dédains pour son public, pour les marchands de tableaux. Son procédé de vente mérite d'être conté ; il annonçait de temps en temps une mise aux enchères de ses œuvres inédites. On avait le droit, tout un jour, de visiter l'atelier. A la porte on trouvait un registre ; l'amateur y inscrivait ses noms, prénoms, qualités, le titre de l'œuvre qui lui plaisait, le prix qu'il y voulait mettre. Le lendemain en une séance de quelques minutes, chaque tableau était adjugé d'après l'offre écrite la plus haute. Hogarth trouvait là une belle économie de temps, et aussi l'occasion de se défaire de sa peinture aux pires conditions Un jour, un amateur s'inscrivit pour tout ce qui était exposé, avec une offre de quelques centaines de guinées. S'inscrivant pour tout, sans doute il découragea l'enchère, et il vida l'atelier à peu près pour rien.

Le peintre se considérait comme engagé. Ce ne sont plus les habitudes d'aujourd'hui, heureusement pour les peintres.

Fleurs de janvier.

Coquelicots et violettes ! Une de ces coquelicots est allé se coller à la boutonnière de Pierre Veber, auteur dramatique, ex-directeur de journal. Le journal de Pierre Veber, s'appelait *le Chasseur de Chevelures* ; il n'en était point le seul maître, Tristan Bernard scalpait avec lui, les nouvelles extravagantes. Pierre Veber s'était déjà fait remarquer au *Parti National*, journal qui vécut quelques ombres de mois. Il avait devancé le *Matin* dans ses Marches, et organisé une marche

de la littérature ; il fallait porter feu Sarcey, alors lourd et vivant pour obtenir le prix, après un raisonnable parcours de kilomètres ainsi rendus plus pénibles ; il n'y eut pas de concurrents réels, et la chose se passa dans un article. Depuis, il a accumulé les joyeuses fantaisies. Critique d'art et critique dramatique au *New-York Hèrald*, il est le plus laconique des aristarques. Dix lignes lui suffisent pour boucler un drame en cinq actes et six colonnes pour tous les Salons, et ce n'est pas mal fait.

Georges Ancey est aussi un auteur dramatique moins exclusif. Il a donné quelques chroniques, et dans des temps infiniment lointains, ses vingt ans peut-être, quelques vers. On n'a pas joué ces *Messieurs*, mais on les a beaucoup lus, et cela tenait l'intérêt à la lecture.

Les peintres ont pu trouver une occasion de constater que le labeur soutenu et complètement dépourvu de charlatanisme peut obtenir la croix, en voyant Miss Cassatt ornée du ruban. Elève de Degas, Miss Cassatt partage l'éloignement de son maître pour les salons, pour les expositions même. Ses œuvres, on en voit chez Durand-Ruel, ou à quelques occasions rares, comme lorsque MM. Bernheim se plurent à réunir les cinquante toiles à leur avis, les plus belles qu'ait donné l'impressionnisme. Miss Cassatt montrait à cette sélection, de solides bébés aux yeux rêveurs et des mères sobrement attendries ; c'est fortement modelé, avec une belle audace dans la juxtaposition des couleurs, et une grande harmonie d'arrangements.

L'Impressionnisme à eu trois femmes peintres. Madame Gonzalès, qui mourut jeune et dont il survit surtout un beau portrait que fit d'elle son maître Manet, Madame Morizot qui peignit d'une grâce exquise, des intérieurs, des paysages, des natures mortes. Elle a succombé aussi ; elle était la grâce de l'école, tandis que Miss Cassatt en était la robustesse.

C'est un encouragement pour la société des femmes artistes, qui ouvre aujourd'hui ses salles, avec de belles œuvres de Madame Duffau, de Madame Séailles, de Madame Crespel, qui se perdent parmi un ensemble de choses jolies, joliettes, aimables, un peu sucrées, un peu dessus de bonbonnières, comme il convient à une exposition de femmes artistes.

Il y a de jolies miniatures, cela ne vaut-il pas mieux que si les femmes artistes se mettaient à peindre des fresques immenses et cosmogoniques ! Elles font beaucoup de peinture, point n'est besoin qu'elles fassent de la grande peinture.

M. Fernand Kolney.

Voici un *jeune* qui se présente avec énergie ; on ne saurait lui reprocher le moindre fétichisme et les personnes qu'il a eu l'occasion de rencontrer dans « le Salon de Madame Truphot » préféreraient peut-

être n'avoir point fait sa connaissance. Je n'ai point l'honneur de connaître ce salon, autrement que par la réputation que lui fait M. Kolney ; avec diligence, avec amour, avec âpreté, il le lui confectionne détestable et pour que l'on n'ignore point que tel est son but, il donne ce titre « le Salon de Madame Truphot » à un roman de quatre cents pages, où il y a de la verve, de la fureur, du comique, et des aventures amusantes.

Ces aventures, l'auteur veut nous faire estimer qu'elles sont arrivées, et qu'il est un Tallement des Réaux un peu frotté de Juvénal, j'eusse préféré en faire honneur à son imagination, car il a trouvé des scènes bien comiques à narrer, toutes les histoires d'aigrefins besogneux et chasseurs de louis qu'on y rencontre ; la vive admiration que porte M. Kolney à M. Laurent Tailhade se trahit dans l'allure soigneusement féroce de certains portraits littéraires où des pseudonymes transparents sont tout de suite éclaircis par des indications si exactes sur certains détails pratiques, que l'euphémisme du pseudonyme semble ici une antiphrase.

Mieux vaudrait appeler les gens par leurs noms que de dévoiler ainsi leurs inconduites exactes, et celles dont on peut les supposer coupables ou capables. Ils se peut très bien d'ailleurs que les personnages de ce roman n'aient rien fait de ce dont on les accuse, et pour être employée à faux, la verve de l'auteur n'en demeurerait pas moins de la verve charriant des accords de mots imprévus, des notes piquantes, et des mots rares. Attendons M. Kolney, désencoléré de toute colère jetée en bouillonnement romanesque à un nouveau, à un second livre, aussi pittoresque et d'allures plus calmes.

PIP.

REVUE MUSICALE

Reprise du *Vaisseau-Fantôme* a l'Opéra-Comique

La mer et la nuit. Le vent souffle, la tempête fait rage : une traversée terrible... C'est l'immédiate suggestion du *Vaisseau-Fantôme* et de sa magistrale ouverture, dès son premier accord de quinte nue qui déchire l'espace et l'oreille ! Et ce fut l'odyssée même du poète-musicien quand il entrevit son œuvre d'après nature et d'après son âme, — Juif Errant de l'abîme...

Le mercredi soir 28 décembre 1904, quinze jours après *Tristan*, dans l'ombre de l'Opéra-Comique, est-il défendu de remonter le cours du passé rapide et d'évoquer les noires origines du *Vaisseau-Fantôme ?*

Alors, Wagner était l'adorateur de la *Muette* et l'auteur de *Rienzi*: Auber et Meyerbeer le fascinaient autant que le « Grand Opéra de Paris » attirait ses vingt-six ans. La France régnait sur l'Allemagne, avant que l'Allemagne envahît la France. Paris brillait au ciel de l'art. Mais l'âme du romantisme allait se dégager du mauvais goût rossinien : l'âme d'un Richard Wagner s'acheminait vers cette puissance personnelle inouïe, qui, selon l'image d'une admiratrice, « semble tout élargir autour d'elle ». Malheureux chef d'orchestre à Kœnigsberg, à Riga, dégoûté des petites intrigues et des petites scènes, Wagner s'est embarqué pour ce Paris dont il veut déjà la conquête : la tempête l'assaille, en lui révélant cette lointaine légende du *Vaisseau-Fantôme* parmi tous les frissons du Nord et de la nuit ; mythologie funèbre, le Hollandais maudit est né de la tempête... Pauvre à Paris, dans une vieille rue, avec sa jeune femme boudeuse et son gros chien vorace, le génie jeune brasse des labeurs indignes et, qui plus est, des comptes rendus complaisants : il encense la *Reine de Chypre*; mais il entend la *Neuvième*, et son rêve d'avenir rend « une visite à Beethoven ». Il s'est compris. Il a gardé dans son âme le froid de la nuit terrible et cette image de son destin : la légende du *Vaisseau-Fantôme* hante des yeux brûlés par les veilles. Et l'inspiration parle, impérieuse...

Enfin, au printemps de 1842, à Meudon, chez un peintre, en sept semaines, il réalise son rêve, il écrit sa partition, texte et musique. Le noir *Vaisseau-Fantôme* est apparu sous les bourgeons d'une banlieue française... Mais où le produire, ce douloureux *alter ego,* dont le spectre est trop grand pour plaire ? Et Wagner part le 7 avril, non sans avoir

vendu son livret pour 500 francs au directeur de ce Grand Opéra qui l'éconduit... C'est Dietsch qui musiquera sans gloire la traduction de ce scénario noblement étrange. Mais Wagner s'est réservé la propriété germanique de son *Fliegende Hollander*: le 2 janvier 1843, c'est la première — à Dresde ! Senta, la vierge aux nattes blondes, l'héroïne virginale émue par le portrait du Maudit, c'est la Schrœder-Devrient, l'interprète du *Fidelio* de Beethoven et l'inspiratrice dont Wagner vieillissant ne pourra prononcer le nom sans frémir.

Le germanisme a pris l'offensive contre l'italianisme : l'éternel pédant s'effare, mais l'éternel écolier tressaille ; toute la jeunesse allemande applaudit ; une race reprend conscience dans son art : est-ce pas d'un bon exemple ? Notre habituelle indifférence nationale aurait profit à relire les pages de la romantique *Neue Zeitschrift für Musik* saluant « l'étoile rédemptrice qui délivrera l'Allemagne de sa course vagabonde à travers les mers de la musique étrangère où voguent les sirènes italiennes, et lui fera retrouver la céleste patrie... » Et notre cher grand compatriote qui se croit « un musicien aux trois-quarts allemand », Hector Berlioz, voyageur, approuve ce coloris *orageux*, mais souligne âprement l'*abus du tremolo*.

En 1843, en dépit de sa cavatine, le *Vaisseau-Fantôme* a paru très allemand ; en 1904, malgré son souffle initiateur, il paraîtra presque italien : nos snobs hausseront l'épaule... Mais ils fredonneront la cavatine ! A la répétition générale, des sourires ont accueilli la rondeur très hollandaise du brave capitaine Daland, aussi cordial que barbu... N'étaient-ce point, par hasard, les mêmes sourires qui ridiculisaient la naïveté précieuse d'un enfant à la déjà lointaine répétition de *Pelléas et Mélisande*, en 1902, avant que la presse érudite n'eût sacré l'ouvrage un chef-d'œuvre et son auteur un génie ? Les snobs nous rendraient bourgeois, ils nous feraient souhaiter de revivre aux Italiens, tout près de Delacroix, de Musset, de Stendhal, en assez belle société ! Les snobs sont toujours plus royalistes que le roi, plus wagnériens que Wagner, — grand homme et peu wagnérien... *Tristan* ne leur suffit plus.

D'ailleurs, ce déplacement d'impression n'est-il pas la faute de Wagner lui-même ? C'est Wagner qui a démodé Wagner ; c'est *Tristan* qui fait dater ce *Vaisseau-Fantôme* : il aurait fallu l'entendre à son heure, avant *Tristan*. Très intéressant quand même, et surtout comme date, afin de faire pressentir la couleur et la philosophie du maître-ès-révolutions ! Tous ses premiers défauts sont encore là ; mais, déjà, se trahit la haute mysticité sensuelle du plus grand *artiste* de son temps. Sous la domination prolongée de Weber, Wagner est *déjà* Wagner : miroir sonore. l'orchestre bondit avec l'atmosphère de la tempête et de l'âme ; et la Rédemption par l'amour plane lumineuse sur l'obscurité. Singulier hymen d'italianisme et de légende populaire, de réalisme et de philosophie musicale ! La mer nocturne est le grand acteur et le dieu caché. Sur cette romantique toile de fond, du *Rienzi* encore, de la

grâce ridée : oui, la cavatine fera sourire ; le joli chœur virginal des fileuses n'est point déplacé du tout à l'Opéra-Comique ; le chœur des matelots en liesse a vieilli. Toute germanique cependant, cette « ballade en action » dévoile, dans un éclair, l'aspect puissant, violent, sauvage, impérieux, du génie qui prend conscience ; elle mêle aux radieux tressaillements de son réveil le vent noir d'une orageuse aurore, d'une aube triste ; elle agite toutes les serpentines ondulations d'un océan qui s'émeut. L'ombre vibre, angoissante, jusqu'à cette voluptueuse apothéose qui séduisait la poésie regrettée d'un Fantin-Latour...

En 1843, au lendemain de *Rienzi*, le *Vaisseau-Fantôme* étonnait par les progrès de la déclamation sur la formule, par la victoire du mythe sobre et sombre sur le grand spectacle historique, du drame musical sur l'opéra, de l'intimité sur le décor : disciple du *Freischutz*, le poète musicien s'y montrait novateur, et ses innovations faisaient douter moins du poète que du musicien : tel était, du moins, l'avis des grands centres ; heureux à Dresde, l'ouvrage échouait à Berlin. Les compositeurs encensaient le poète et les poètes exaltaient le compositeur : Wagner en faisait la remarque, avec une spirituelle amertume... Sa tentative déconcertait ; la fusion des arts trouvait les âmes indécises. N'était-ce pas l'origine du long procès entre la muse indépendante et les paroles qui l'asservissent, entre le poème autoritaire et la musique « qui est femme », — grand problème qui ne semble pas encore absolument résolu, malgré le génie de Wagner ?

En 1904, après *Tristan*, dont l'ivresse allemande est maintes fois italienne encore, le même *Vaisseau-Fantôme* apparaît submergé par l'italianisme : il représente moins un avenir qu'un passé ; des disparates à chaque page : à côté du *leit-motiv* naissant, hérité de Weber, de fréquentes répétitions de paroles, des joliesses surannées, une finale d'acte avec la coupe des vulgaires duos ; ce romantisme italianisant est saturé du « mauvais style musical » qui déchaînera contre *Tannhauser*, en 1861, la colère jalouse de Berlioz ; mais l'italianisme n'est-il pas la source de l'émotion musicale ? Chez le vieux Gluck, il ornait la forme ; chez le jeune Wagner, il l'exalte : c'est un parfum du Venusberg ; l'idéal mystique en est tout imprégné.

Mais, déjà, quel entraînant *dynamisme* ! Ce poète est né « sous une étoile enragée ». Promesse d'un crescendo sans pareil, son âme est en avance sur son art ; sa mélodie, souvent triviale, est continûment dramatique ; ses trois actes inégaux brillent par un sentiment, par une orchestation supérieure : oyez le chœur infernal sous le tonnerre du tam-tam ou la plainte lente d'un cor anglais... Tout Wagner y respire. Heureux présage, la pensée domine la forme ; l'ouverture et le poème dépassent les timidités de la mélodie. L'ouverture est l'essor d'un génie de l'orchestre ; ce n'est plus le badinage d'un Mozart ou d'un Rossini ; ce n'est pas encore l'impressionnisme amoureux du prélude sans pareil de *Tristan* : comme les maîtres du *Freischutz* et de *Fidelio*, le novateur du *Vaisseau-Fantôme* s'y venge par avance des conven-

tions de la rampe; l'ouverture résume le drame, elle le contient tout entier; le souffle de la mer a passé dans elle, et ce souffle anime tout l'ouvrage depuis l'exorde orageux jusqu'à l'ultime apothéose.

Aux trois séances wagnériennes des Italiens, fin janvier 1860, le romantique Baudelaire, qui trouvait dans l'étrangeté et « le condiment de toute œuvre d'art », appréciait mieux que Berlioz cette suggestive intensité. Baudelaire était plus libre : il ne composait pas.

Depuis ces origines reculées de notre éducation musicale, le *Vaisseau-Fantôme* a paru sur une scène parisienne : c'était le 17 mai 1897, à l'Opéra-Comique alors place du Châtelet, un an juste avant le beau *Fervaal*, plus wagnérien, de Vincent d'Indy. Coïncidence mystérieuse, qui semble avoir touché l'auteur de *l'Etranger* : du *Vaisseau-Fantôme* à *l'Etranger*, à soixante ans d'intervalle, la filiation n'est pas insensible ; les analogies superficielles frappent les sens, malgré la divergence foncière des sujets : ici, la noire légende germanique, où l'éternel Maudit voit enfin s'allumer l'étoile miséricordieuse dans le regard d'une vierge ; là, le symbole ensoleillé, où l'apôtre quadragénaire oublie son évangélique mission devant l'aimante jeunesse de Vita : et plus d'apothéose, mais un *De profundis*... Ici et là, comme décor, l'abîme qui reçoit les couples élus. La mer et de hautes pensées.

Donc, après sept ans de silence, revoici cette page d'histoire juvénile, vaillamment défendue par les puissantes ou douce voix de Renaud, Hollandais superbe, de Claire Friché, de Léon Beyle, de Cazeneuve, de Vieuille, des jolies fileuses, par le chaleureux orchestre de Luigini, par les décors profonds du maître-paysagiste Jusseaume qui vient de recevoir justement la croix, par la très-éloquente mise en scène du directeur-artiste qui vient de faire célébrer par l'admirable Emma Calvé la 1000e de *Carmen* et qui n'oubliera pas, au 20 novembre 1905, le centenaire de cet immortel *Fidelio* qui contient le grand secret de Beethoven.

Raymond BOUYER.

LES LIVRES

ELÉMIR BOURGES : *La Nef* (P.-V. Stock). — Sans que l'auteur ait eu besoin de recourir à la forme prosodique, *La Nef* est un poème épique par la force éblouissante des images, et profond par son caractère symbolique. Il est difficile de résumer ce nouvel ouvrage de l'auteur du célèbre roman *le Crépuscule des Dieux*, de l'artiste si personnel et si hardi qu'est Elémir Bourges. D'un verbe tragique, émouvant, avec une intensité continue d'accent et une merveilleuse variété d'évocation, il a chanté les souffrances et les visions de Prométhée : « Je sens refluer à mon cœur la sombre mer des douleurs humaines » ; ainsi parle le géant dominant le monde de son génie et et de son malheur.

H. C. WELLS : *Place aux Géants*. traduction de MM. H. D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. (Société du Mercure de France). — *Place aux Géants* remporte en ce moment en Angleterre et en Amérique, un grand succès et, simultanément, les lecteurs français vont pouvoir admirer à nouveau la prodigieuse imagination de H.-G. Wells, qui après ses merveilleuses *Anticipations* d'un tout proche avenir, revient au roman scientifiquement fantastique. *Place aux Géants* étonnera et charmera plus encore que *La Machine à explorer le temps* et les autres œuvres de l'écrivain Anglais. La traduction de MM. H.-D. Davray et B. Kozakiewicz est ce que doit être une traduction, c'est-à-dire fidèle, tout en arrivant à une forme littéraire parfaite.

YVONNE VERNON : *Terres de lumière* (Ollendorff et Cie). — C'est un récit rempli d'inspiration neuve, de détails pittoresques et d'enthousiasme. Mlle Yvonne Vernon dont c'est le premier livre peut être assurée d'un grand succès pour " *Terres de Lumière* " ; c'est un livre coloré et chaud qui exalte en nous le goût des beaux départs, et nous promène à travers les suggestives atmosphères méditerranéennes.

L'Art du Théâtre (Ch Schmid). — *Le Roi Lear*, tel qu'il fut donné au Théâtre-Antoine, représente, tant par l'ingéniosité des changements de décors que par la beauté des tableaux, une véritable révolution dans l'art de la mise en scène.

La « Millième » représentation de *Carmen* sur la seule scène de l'Opéra-Comique donne matière, bien que la Première ne remonte pas à trente années, à une fort curieuse histoire rétrospective. A côté des interprètes actuels, Mmes Calvé et Marie Thiéry, MM. Clément et Dufranne, *l'Art du Théâtre* publie des photographies et des reproductions de tableaux représentant les interprètes de la création, Mmes Galli-Marié et Bouhy, les auteurs : Bizet, Mérimée, Meilhac et Halévy, les Carmen célèbres : Mmes Delna, Georgette Leblanc, Litvinne, Nardi, de Nuovina, etc.

Femina et La Vie au Grand Air (Pierre Lafitte édit.). — M. Pierre Lafitte publie deux numéros sensationnels « *Femina* » et « *La Vie au Grand Air*. » Le premier dans huit pages en couleurs, nous offre : Les danses d'hier et d'aujourd'hui, par René Maizeroy, avec illustrations d'Albert Guillaume, Métivet, Widhopf, etc. ; deux superbes portraits de Mesdames Sorel et Hading ; un conte de Noël de Marcel Prévost ; l'heure du thé, illustrée par René Lelong ; quatre admirables planches de la mode au théâtre ; l'Académie Femina avec son programme et ses six prix de mille francs chacun.

Voilà bien des merveilles !

La « *Vie au grand air* » Nous montre le président de la République en automobile. La photographie de cet évènement est publiée sur la couverture de l'Illustré.

Une grande partie du numéro est consacrée à la prestigieuse exposition qui tient ses assises au Grand Palais et aux serres de la ville de Paris.

MARK TWAIN : *Exploits de Tom Sawyer Détective*, traduits par François

de Gail. (Société du *Mercure de France*). — On retrouvera dans ce volume, les qualités d'ironie subtile, d'émotion et de haut comique qui valurent à leur auteur une réputation universelle. Qu'on lise les *Exploits de Tom Sawyer*, *Le Journal d'Adam*, déjà célèbre par la presse, les *Commentaires sur Paul Bourget* et l'on vérifiera une fois de plus que la critique a raison lorsqu'elle place Mark Twain parmi les plus purs génies de l'autre continent, non loin d'Edgar Poe, qu'il égale en logique mais dont il corrige par sa verve bouffonne, la causticité et l'amertume.

Charles-M. Merly : *Les voix lointaines* (Messein). — C'est la voix d'une âme contemporaine dans laquelle de tous les coins des mondes, sont venus vibrer les échos éloignés des Doutes, des Souffrances, des Luttes intérieures ; où, loin du fracas quotidien sont écloses des plantes rares et des parfums subtils. Ce sont des sensations de mélancolie résignée où bout parfois cependant l'affolement d' " être autre chose ", le besoin d'idéal, dans un siècle qui sape à leurs fondements les temples du Rêve et hausse les épaules à la musique des vers magiques.

Emile Reich : *Du succès des Nations* (Ernest Flammarion). — Ce livre a fait sensation dans tous les pays de langue anglaise. Le Dr Reich reconnaît à chaque nation sa grandeur : il cherche à nous démontrer les qualités saillantes de chaque peuple, mais il ne manque pas en même temps d'en signaler les défauts. Pour nous autres Français, le chapitre le plus intéressant est celui où il fait la critique de nous-mêmes Nous nous voyons comme l'étranger nous voit : pour la femme française, le docteur Reich paraît avoir une admiration extrême, que nous ne pouvons que croire sincère.

Comme l'auteur (hongrois de naissance) le dit dans la préface, il a puisé ces idées non dans les bibliothèques, mais dans la vie même : après plusieurs années d'études, il désespéra de pouvoir tirer la vérité des livres, et c'est alors qu'il s'est mis à étudier l'histoire sur le vif. Cinq ans de séjour en Amérique, quatre ans en France, onze ans en Angleterre, il connaît, de plus, intimement, les pays allemands et slaves.

Charles Fuster : *Bretagne. Heures vécues* (Paris, Fischbacher). — M. Charles Fuster n'est pas seulement un poète, quoique son œuvre la plus considérable soit dans la forme poétique ; il est aussi romancier et conférencier. Mais voici de lui une œuvre nouvelle, et nouvelle à tout les points de vue. C'est une suite, une succession de tableaux bretons pris par un poète et écrits dans une prose chaude, colorée, vivante, qui est presque de la poésie. Du reste, pour ne pas perdre l'habitude de la langue chère à Lamartine et à Hugo, M. Charles Fuster intercale ça et là quelques pièces de vers.

Donc, malgré son titre, Bretagne n'a rien du guide et n'est pas davantage un livre d'histoire. Au gré de sa fantaisie, l'auteur nous promène dans les campagnes bretonnes, s'arrête dans les villes et les villages, savoure un coucher de soleil, décrit un passage en bac, ou sa promenade sur la Rance, mais donne sa prédilection à la mer. Quant il parle de la grande bleue, c'est en poète et en amant ! Et alors il s'enthousiasme, soit que ses vagues viennent doucement le bercer, soit que les flots furieux se dressent menaçants. Oyez, par exemple, ce bref récit d'une tempête :

« Le large s'embrumait sous une coulée de plomb. Les côtes étaient toutes noires. Et puis, plus rien n'apparut ; mais il nous semblait sentir la masse colossale gémir et trembler sous nos effrois. Plus aucun rayon ne frappait les vitres des doubles fenêtres ; la tempête passait, mitraillant le phare, tonnant dans les grottes, s'acharnant contre le sémaphore, et arrêtant toute parole sur les lèvres un peu pâlies, de ceux qui étaient venus dans le silence majestueux de ce veilleur des mers, le cap Fréhel ».

Et cette vision de plein air, n'est-elle pas exquise ?

« On dirait que maintenant, les nuages se mirent dans mon âme, pour y verser ce qu'ils virent : toute la Bretagne et toute la mer. Mieux encore. . De l'infini constamment en marche, de l'éther, un immortel chemin ouvert à nos rêves. Et, les yeux toujours plus ouverts, je sens descendre, descendre en moi ces abîmes de fraîche lumière, ces houles, cette sérénité Puis mes yeux se closent, et il me semble, un instant, que j'y ai enfermé le ciel ».

Oui, c'est un joli livre de chevet et aussi un aimable compagnon de voyage que le nouveau volume de M. Charles Fuster. Il donne envie de voir, ou de revoir la Bretagne.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Le Gérant : **Pierre LEMONNIER.** Auxerre. — Imp A. Lanier

LES AMBITIONS DU JAPON

Quelques vues d'avenir sur l'Asie et sur le pouvoir qui doit y exercer la prépondérance, énoncées par un professeur de l'Université nippone dans une revue qui porte le titre de *Revue diplomatique*, méritent de fixer l'attention. Le professeur Tomizu, en développant avec beaucoup d'érudition et de franchise la thèse que nous allons résumer, a rendu service aussi aux Occidentaux qui ont des intérêts en Chine ; il leur a montré jusqu'où vont les ambitions raisonnées du Japon, quelle est la conception qu'on s'y fait du rôle réservé à la nation japonaise.

Le professeur Tomizu considère la guerre russo-japonaise comme le plus grand événement de l'histoire nationale, infiniment supérieur aux expéditions en Corée et à la guerre sino-japonaise. Mais ce n'est qu'un commencement, un lever de rideau : la scène du futur drame du vingtième siècle, ce sera le Pacifique, avec l'Afrique, l'Océanie, l'Amérique et l'Asie.

Enumérant toutes les inventions scientifiques, toute l'extension du réseau ferré, télégraphique, téléphonique, le professeur Tomizu dit qu'en réalité Napoléon Ier n'était pas un homme des temps modernes, mais du moyen-âge ; tout empereur qu'il fut, il n'est pas monté une seule fois en chemin de fer, il n'a pas reçu une seule dépêche télégraphique. Bismarck aussi a été un homme du moyen-âge. Ce n'est que dans sa vieillesse qu'il a su ce que c'était que le téléphone ; il est mort sans avoir vu la guerre russo-japonaise..... Le dix-neuvième siècle n'a été en réalité que la fin, les dernières feuilles du moyen-âge.

N'est-ce pas là une façon tout à fait originale d'envisager les choses ? Il y a une saveur toute particulière dans ces paradoxes :

la modernité du monde commence évidemment du jour où le Japon à peine éveillé de son état féodal, dont il a conservé les qualités militaires, a été mis en possession de l'outillage le plus actuel. Mais continuons à écouter M. Tomizu : c'est grâce à tous les perfectionnements dans les communications que le prochain drame historique peut se jouer sur une scène aussi vaste que le Pacifique et que les continents dont il baigne les côtes.

L'Europe a joui des bienfaits de la paix depuis de longues années ; les peuples se sont enrichis, ils sont embarrassés pour trouver un débouché aux capitaux accumulés. Le développement des Etats-Unis est encore bien supérieur. Tout cet amoncellement de richesses rend encore plus grave le drame futur du vingtième siècle, qui se jouera sur le Pacifique. « Si l'on considère la position du Japon, elle est telle qu'il doit gouverner, dominer le Pacifique.... La guerre russo-japonaise, dont chaque bataille est une victoire, chaque attaque un triomphe, n'est que le lever du rideau ».

Le professeur Tomizu qui veut bien convenir que rien n'est plus secret que l'avenir, déclare que la révolution qui va s'opérer en Chine sera l'un des éléments du drame futur. Les idées du peuple se modifient rapidement en Chine. La civilisation de ce pays a été supérieure à celle des États voisins, qui étaient l'objet du plus profond mépris, mais il y a eu arrêt, stagnation au point de vue de l'adoption des procédés modernes. Mais grâce à la guerre de 1894-95, le Japon a forcé les Chinois à s'éveiller, à se tourner vers les sciences modernes ; l'insurrection des Boxers a eu le même effet ; elle a éveillé des comparaisons entre les armes des Européens et des Japonais et celles dont on se servait en Chine. Le résultat a été l'essor du « nouveau savoir » en Chine. On traduit en chinois l'histoire de la civilisation européenne et aussi la constitution du Japon. Cette invasion des notions scientifiques est un phénomène tout à fait nouveau, il aura des conséquences extraordinaires. Les Chinois, plus instruits, ne voudront plus vivre sous le gouvernement absolu ; ils voudront adopter de nouvelles institutions. Et l'on peut déjà constater dans l'intérieur de cette propagande ; il y a des mouvements au Kouangsi, par exemple.

Si le gouvernement ne sait s'adapter aux nécessités nouvelles, le mouvement révolutionaire grandira et la dynastie tombera d'elle-même. Si le gouvernement s'oppose à la diffusion du « savoir nouveau » il se prive des moyens de remédier à la faiblesse de la Chine, qui sera détruite par les puissances étrangères. La Chine n'a que le choix entre ces deux issues le Japon a été dans la même

situation avant qu'il ne se décidât à évoluer. Comme la puissance des Européens ne s'était pas encore développée en Extrême-Orient, le Japon a pu échapper au danger dont il a été menacé ultérieurement.

Etant donné cet état actuel de la Chine, la meilleure politique dans l'intérêt du Japon, c'est d'obtenir sur le continent un territoire touchant celui de la Chine. « Pour parler net, bien qu'on rende la Mandchourie à la Chine, il faut *qu'en fait elle soit possession japonaise*. C'est une condition qu'il faut nécessairement obtenir à la fin de la guerre russo-japonaise; grâce à cela, il aura été vraiment avantageux d'avoir fait cette guerre. Si on n'a pas l'intention de faire de la Mandchourie une possession japonaise en fait, si on ne regarde que la pauvre Corée, la Corée grande comme le front d'un chat, large comme le centre d'une cible, non seulement la fin de la guerre n'apportera pas de facilités au Japon pour développer sa puissance, mais encore il est impossible de prévoir si dans cinq ans, nous ne serons pas obligés de combattre de nouveau la Russie en Mandchourie. Sans doute, nous ne refuserons pas de faire la guerre avec la Russie aussi souvent qu'on voudra, mais c'est à *l'ouest du Baïkal* qu'il faudra se battre. Ce serait un désavantage pour le Japon de se battre encore une fois avec la Russie en Mandchourie. Mais la Mandchourie, devenue possession japonaise, lorsqu'il s'élèvera plus tard des troubles en Chine, le Japon pourra les apaiser immédiatement avec les troupes qu'il tiendra en Mandchourie. »

Le professeur japonais ne dit pas qu'il faille dès maintenant s'emparer des pays voisins; mais, comme les troubles éventuels qui peuvent se produire en Chine auront une importance mondiale, comme les nations européennes, dont l'ambition est insatiable, ne regarderont pas ces troubles les mains dans les manches, autrement dit les bras croisés, et comme ces événements sont à la veille de se produire, le Japon doit s'y préparer à l'avance ; il doit être prêt à faire entrer son armée en Chine. C'est donc là un argument majeur pour conserver de fait la Mandchourie, tout en ayant l'air de la restituer. La Mandchourie est contiguë au Chely : le maître de la Mandchourie peut aisément s'emparer de cette province, et il faut que le Japon soit en mesure de la prendre quand il voudra.

Si le Japon prend le Nord de la Chine, le Sud se détachera ; chaque province deviendra indépendante. Le Sud n'a pas de forte armée, et si les autres puissances n'interviennent pas, il sera possible de prendre le Sud avec les troupes qui auront pris le Nord.

Au besoin, le Japon pourrait faciliter aux provinces du Sud de se rendre indépendantes et de former une Confédération.

Le professeur Tomizu, pessimiste en ce qui concerne l'avenir de la dynastie et de l'État chinois, demande au Japon de se préparer à entrer en Chine lorsque les circonstances l'exigeront. La Chine est très facile à gouverner, sous la réserve de tenir compte de certaines conditions essentielles.

« Bien que la Russie, dans la guerre actuelle, offre le triste spectacle d'autant de défaites que de batailles, c'est cependant un grand pays, qui ne cède pas encore devant le Japon. A cause de cela, on ne peut pas savoir si la guerre ne durera pas plusieurs années. Les hommes d'État du Japon sont peut-être inquiets, les industriels et les commerçants tourmentés. » Mais c'est un avantage, au bout du compte; si le Japon avait eu la victoire trop facile, s'il avait pris d'emblée la Mandchourie, il aurait fallu peut-être la rendre à la Chine, et l'occasion d'implanter son pouvoir sur le continent eût été perdue. Grâce à la durée de la guerre, le Japon pourra s'implanter en Mandchourie, nouer des relations amicales avec le peuple, établir un gouvernement militaire, protéger l'agriculture, recueillir les impôts, installer un régime de longue durée et faciliter l'occupation militaire prolongée, en diminuant les frais d'occupation. La position japonaise est meilleure en Mandchourie que celle des Russes, qui, au point de vue des subsistances, en seront réduits aux terres infertiles de la Sibérie.

Le professeur est convaincu que les Japonais peuvent supporter une guerre prolongée. Depuis 1894-95, leur puissance financière s'est beaucoup accrue et consolidée. Est-elle de cinq fois, de dix fois supérieure ? Le fait est que l'accroissement est réel. Le taux de l'intérêt ne s'en est pas encore beaucoup ressenti. Avec la continuation de la guerre, l'industrie du Japon se développera, elle a en Mandchourie un débouché considérable (1).

Au commencement de la guerre, les Chinois, inquiets, se sont dit : Si le Japon est vainqueur, la Mandchourie deviendra peut-être possession japonaise, puis ils se sont dit : Le Japon rendra

(1) Dans la guerre actuelle, jusqu'ici la Russie a montré sa force au point de vue financier : une année de guerre laisse intactes l'œuvre de réforme monétaire et les assises budgétaires : elle a montré aussi qu'elle savait vaincre la distance et les difficultés de l'éloignement; le prince Hilkoff est parvenu à organiser sur une voie unique un service de 18 trains par jour, dont 13 sont réservés aux transports militaires, tandis qu'il reste 5 trains pour les voyageurs et les marchandises.

la Mandchourie à la Chine, mais la Chine devra payer une indemnité au Japon. Plus tard, ayant perdu toute inquiétude, ils se sont dit : Le Japon rendra la Mandchourie sans indemnité à la Chine. Il est naturel et logique d'agir ainsi. Tout le monde a vu que la Chine, en fait, avait été dépouillée par la Russie. Aujourd'hui les Japonais ont envoyé des centaines de mille soldats, versé leur sang, dépensé leur argent : finalement, ils se sont emparé de la Mandchourie. Qui croira qu'ils vont la rendre sans indemnité ? Certainement, le Japon doit la rendre à la Chine, mais, par contre, celle-ci doit payer une indemnité plus ou moins considérable. Mais, indemnité ou non, il est bon de ne rendre la Mandchourie que de nom. Si les Russes ne s'étaient pas heurtés aux Japonais, ils auraient fini par posséder la province non seulement de fait, mais de nom. Il faut que la Chine paie une indemnité et que le Japon garde de fait la Mandchourie, où il faudra attirer les capitaux étrangers.

La Mandchourie, c'est la clé pour avoir la prépondérance en Asie orientale.

Qui possède la Mandchourie, d'après le professeur, peut aisément faire un pas de plus et enlever la Sibérie. Il suffit que le Japon s'adjoigne seulement les contrées à l'est du Baïkal; dans la prochaine guerre, il devra placer son drapeau sur l'Oural et faire boire ses chevaux dans la Volga. Mais pour cela, il possédera d'abord la Mandchourie, qui sera la base solide de la seconde expédition; la Mandchourie lui garantira aussi la possession de la Corée.

Le refrain monotone de l'étude historique et diplomatique, c'est que sans la Mandchourie, la suprématie en Asie orientale n'est pas acquise au Japon. Naturellement, le professeur nippon insinue que la Russie voulait s'emparer du Chély, dominer Pékin, et pour cela construire de nouvelles lignes de chemin de fer.

Mais grâce à la guerre, la puissance de la Russie est brisée; c'est le Japon, qui, à sa place, possédera la Mandchourie et implantera sa suprématie en Asie orientale.

Jusqu'à présent, les plans qu'avaient formés les Japonais étaient de petites dimensions. Il faut profiter de l'occasion qu'offre la guerre actuelle pour établir un plan de vaste envergure et réaliser le développement complet de la puissance du Japon.

Maître de la Mandchourie, le Japon pourra conquérir le Sibérie, assister à l'écroulement de la Chine et implanter sa suprématie en Asie orientale

Un espace sans borne s'ouvre devant le Japon, dont les ailes ne cessent de grandir.

Toute manifestation un peu nette, précise et franche de la mégalomanie japonaise doit être recueillie avec soin et examinée avec attention. Le professeur Tomizu nous donne un nouvel avertissement : le Japon a les dents longues et tranchantes, les mains avides et l'Asie dans sa frange d'Extrême-Orient, avec ses îles et ses presqu'îles, c'est une sorte d'artichaut qu'on peut déguster feuille par feuille, province par province. Les succès des Japonais ont été considérables ; sur mer, ils ont ruiné la flotte que la Russie avait réunie dans les eaux de Port-Arthur ; après de longs mois d'un siège terriblement sanglant, marqué par la plus admirable défense et par l'attaque la plus acharnée, ils se sont emparés de la forteresse ; sur terre, après une année de campagne, ils sont en face de l'armée russe entourant Moukden. Ils connaissent leur propre force, ils l'exultent, ils font des projets d'avenir. Connaissent-ils aussi bien leur adversaire ? Savent-ils que jusqu'ici la Russie se bat en dehors de ses frontières nationales, qu'elle fait une guerre quasi-coloniale, tenant ses armes à bras tendu, à l'autre bout du monde. Savent-ils que si la guerre se rapproche davantage de la Russie, ce sont les armées russes et non celles de l'adversaire qui éprouveront un retour de vigueur et de force ? Croient-ils enfin que l'Europe continentale sur qui pèse en somme la responsabilité d'avoir atténué les avantages de la guerre sino-japonaise, restera toujours aussi placide devant les succès du Japon, en admettant leur continuité ? Est-ce que le Japon lui-même ne serait pas heureux aujourd'hui de trouver un terrain d'entente et de négociation avec la Russie, qui, moins heureuse que lui, est obligée de continuer la guerre ?

Cet article de la *Revue Diplomtique* japonaise ne vise d'une façon directe que la Mandchourie. Il est utile de le rapprocher d'autres manifestations de la pensée nationaliste et panasiatique des Japonais. Nous faisons allusion au rapport Kodama que l'*Echo de Paris* a publié, dont la légation du Japon, s'appuyant sur quelques erreurs de date, a déclaré apocryphe, mais qui peut cependant être une mosaïque de parties authentiques et de parties ajoutées par un compilateur très ingénieux. Malgré tous leurs démentis, les diplomates japonais ne transformeront jamais leurs compatriotes en gens paisibles, manquant d'ambition territoriale et en voisins désirables pour les possessions européennes.

Un Diplomate d'Occident.

L'ARMÉE MODERNE

ET SES CADRES [1]

Quand, sous l'impulsion d'un sentiment patriotique raisonné, et sur le conseil des meilleurs maîtres militaires de la France actuelle, nous avons entrepris, ici-même, d'esquisser un projet de réformes pour notre École Spéciale militaire, nous ne pensions pas que la pente naturelle des choses, des déductions et des événements nous porterait plus loin. Et pourtant nous sentions très bien, dès l'abord, que des principes, reconnus bons pour les jeunes gens et les futurs officiers, devaient, en se renforçant de toute l'expérience de la pratique, être bons pour les officiers eux-mêmes, à tous les degrés de la hiérarchie, et pour l'armée tout entière, dont le corps d'officiers constitue l'organisme et le moteur intellectuels.

Expression résumée du peuple qu'elle est chargée de protéger et de défendre, une armée doit à la fois *renfermer toutes les forces cohérentes, et présenter tous les caractères essentiels de la nation.*

Elle est comme la chambre de force où sont rassemblées toutes les énergies populaires, capables, sous la forme d'un ressort normalement comprimé, du maximum d'effort avec le minimum de volume.

Elle est aussi, en réduction, le portrait exact, dont les vigueurs

(1) L'étude que nous avons publiée ici il y a quelques mois sur les réformes que l'esprit moderne imposait à l'instruction technique et à l'éducation générale données à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, a obtenu le plus flatteur et le plus encourageant des résultats. Non seulement la plupart des mesures que nous prônions et préssagions sont déjà mises en vigueur, mais il nous revient de toutes parts qu'elles ont déjà commencé à produire les meilleurs effets sur le travail et sur l'esprit des promotions actuelles. La persévérance dans la voie nouvelle ne pourra que consacrer ces résultats, tout à l'honneur des éducateurs consciencieux et désintéressés, qui, dans le but social le plus élevé, ont su rompre avec des traditions que l'habitude leur rendait chères.

s'accusent encore par les raccourcis, de tous les traits de la figure nationale, de la physionomie générale que la race présente à l'objectif de l'histoire.

Ces deux formules, dont le caractère impératif n'est pas fait pour surprendre des esprits réfléchis, n'ont pas seulement une valeur philosophique : cette valeur est, à leur seul énoncé, si évidente, qu'il semble inutile d'en discuter les éléments. Elles ont aussi une valeur pratique, si nous considérons que tous les États, dont les victoires consacrèrent, sinon la durée, du moins la grandeur, usèrent, comme instrument principal de cette grandeur, d'armées dont la formation première et dont les éléments profonds satisfaisaient pleinement aux principes énoncés par ces deux formules.

La première de ces formules contient le devoir, la seconde contient le droit de l'entité nationale — ou ethnographique, vis-à-vis des organes chargés de sa sécurité générale.

En effet, si tous les éléments de force, de progrès, de mouvement, de vie, dont l'agrégat constitue une nation, ont besoin d'être protégés, dans leur action et leur épanouissement naturels, contre toutes tentatives restrictives ou destructives venant d'autres agrégats en concurrence, ils ont le devoir de fournir chacun, suivant les moyens de leur énergie et suivant les spécialisations de leurs aptitudes, les éléments de la défense nationale et ethnique correspondant à ceux qu'ils représentent dans l'organisme général.

En accomplissant ce devoir, ces éléments ont un droit : c'est de n'être point défigurés ; c'est que les énergies qu'ils prêtent en vue d'un but spécial ne soient pas, sous prétexte d'atteindre plus rapidement ce but, déviées de leur direction normale, et retournées contre les intérêts généraux dont elles ne doivent être que la sauvegarde. C'est, en un mot, que la somme des vitalités d'un peuple ne soit point *diminuée* de la quantité de forces consacrées à la défense de son principe ethnique, mais que, au contraire, ces forces, après leur utilisation temporaire, rentrent dans les forces totales de la nation, améliorées et renforcées ; et que, à chaque instant, l'énergie militaire soit la photographie parfaite et fidèle de l'énergie nationale.

Ces préceptes ont toujours été, même inconsciemment, observés par toutes les maisons souveraines et par tous les régimes politiques qui ont laissé un souvenir durable à la postérité. Il serait aussi pédant qu'inutile d'en rechercher des exemples dans l'antiquité, qui en fourmille ; mais l'organisation même des armées royales françaises avant 1789 fournit une excellente application

de ces propositions. A côté de la petite armée permanente, composée de volontaires et de mercenaires, qu'entretenaient nos rois autour d'eux, sous le commandement direct d'officiers obscurs et zélés, et sous le haut commandement d'officiers de fortune ou de courtisans qui achetaient leurs grades, à côté de ce petit noyau, se trouvaient les régiments provinciaux royaux, issus d'un sage recrutement régional, que le temps de guerre mettait mécaniquement en action ; en temps de guerre également, toute la noblesse prenait les armes, et les rois trouvaient dans cet ordre de l'état, dont les membres avaient été spécialement élevés pour la guerre, un corps d'*officiers de réserve* excessivement nombreux et, physiquement au moins, très bien préparés aux combats (où, pour lors, la valeur physique faisait presque tout le mérite et toute la compétence). C'était là vraiment une *armée nationale*, répondant bien aux deux principes énoncés plus haut. Et c'est l'existence de cette armée, et sa véritable instruction, qui permit, en deux ans, aux effectifs français (1792-1794) de monter de 139.000 hommes à 740.000 hommes, de remporter, sur l'Europe coalisée, les victoires de la fin du XVIIIe siècle, est d'assurer ainsi, à la fois, la durée et le triomphe de la Révolution française.

Donc, pour qu'une armée soit vraiment inébranlable et forte, il faut qu'elle prenne sa force, comme Antée faisait avec la Terre, par un contact perpétuel avec la nation ; il faut que l'armée soit l'énergie même de la nation ; il faut que les cadres de l'armée soient des cadres nationaux, afin que, aux jours nécessaires, la nation entre dans ces cadres, comme dans un vêtement à sa taille et préparé pour elle, et qu'animant ce mécanisme en bon état de son souffle collectif, elle l'entraîne, par des chemins sûrs et prévus, avec toute la vigueur d'un peuple qui se garde, vers les destinées que lui vaut son génie.

***

Ces bases posées, comment doit être composée l'armée française au commencement de ce vingtième siècle ? et quels sont les principes qui doivent causer son recrutement, son organisation, tout son être, en un mot ?

Nous avons, dans notre existence nationale et politique, inauguré un régime démocratique, de forme un peu Nouveau-Monde, qui s'adapte peut-être moins bien à l'âme française, sentimentale et passionnée, qu'à l'esprit américain, logique et froid. C'est aujourd'hui un fait acquis, sur quoi il n'y a point à revenir, et avec lequel il faut s'accommoder. Trente années d'expériences

sur des constitutions républicaines, et d'usage de toutes les libertés, ont inscrit, au plus profond de l'âme française, un sentiment démocratique, qui plus jamais ne s'effacera, et qui, en tous cas, actionne aujourd'hui tous les ressorts de notre politique et de notre mentalité. C'est avec cet état que nous devons faire concorder, pour la faire nationale, l'organisation de notre armée.

Quelle doit donc être l'armée d'un état démocratique ?

Cette armée, que nous devons avoir, l'avons-nous ?

Et, si nous ne l'avons pas, quels moyens devons-nous prendre pour nous la procurer ?

Le développement de ces trois questions comporterait des volumes : elles ont occupé, sans les lasser et sans leur avoir encore livré toutes leurs réponses, les travailleurs les plus acharnés de nos Parlements, et les esprits les plus passionnés des choses militaires, et notamment MM. Krantz, Raiberti, Maujan, Berteaux, Messimy, Gervais, etc. Mais, dans d'aussi complexes problèmes, c'est déjà une grande chose que d'établir des principes, de poser des espèces, et d'opérer la division du travail : c'est ce que nous allons nous efforcer de faire ici.

On l'a maintes fois répété ; il y a deux types d'armée : *l'armée de métier ; la nation armée*. Sans entrer dans des définitions oiseuses et de trop longues explications, il faut préciser encore une fois : que l'armée de métier se détermine par le *maintien* sous les drapeaux, pendant le plus long temps possible, d'une petite quantité du contingent ; que la nation armée se détermine par le *passage*, sous les drapeaux, pendant le plus court temps possible, du contingent tout entier.

Il y a des palliatifs ; mais ce sont là les caractéristiques des deux systèmes. Examinons ce qu'ils donnent, au point du principe d'abord, au point de vue du régime ensuite.

L'armée de métier crée un peuple militaire dans la nation ; elle crée des catégories dans les citoyens. Son nom même l'indique ; elle transforme le devoir de tous en un métier pour quelques-uns. Ceux-là ont, dans la communauté de la caserne, et dans la séparation du reste de la nation, une existence spéciale, propre évidemment à leur donner une âme exceptionnelle. Ce n'est que pendant un peu de temps qu'ils peuvent conserver cet état mental moyen, avec quoi ils sont entrés au service, et qui est l'état mental national. Le traitement prolongé de la vie militaire forme leur intelligence sur des moules nouveaux, et, pour tout dire, la déforme.

De plus, si le métier militaire est, en temps de paix, beaucoup moins dur et beaucoup plus assuré, comme résultats matériels, que pas mal de métiers civils, il faut reconnaître que la possibilité imminente d'une guerre — même si cette possibilité se fait attendre un demi-siècle, — crée, autour du soldat de métier, une atmosphère de dévouement occasionnel et « d'héroïsme pour demain », dont facilement il se grise : elle le fait même bénéficier d'une façon de « traitement de faveur » dans l'opinion publique, de telle sorte que, vraiment supérieur à ceux du reste de la nation quand il fait la guerre, le soldat de métier se croit supérieur, même s'il ne l'a pas faite, uniquement parce qu'il aurait pu la faire.

D'autre part, cet esprit de dévouement et de sacrifice dont il aurait pu faire preuve et dont si souvent ses chefs lui ont parlé, tous ceux que l'institution des soldats de métier a dispensés du service, n'ont jamais eu à en envisager les conséquences possibles, ni à croire qu'ils dussent l'acquérir. Et ainsi voici la nation coupée en deux : d'une part les héroïques, les *fils de Mars* que l'imagerie et la caricature représentent conquérant à la fois toutes les capitales de l'Europe et le cœur de toutes les bonnes d'enfants ; et, d'autre part, les sédentaires, les *pékins*, qui n'ont plus droit, de la part des premiers, qu'à une assez dédaigneuse bienveillance. Et, bien entendu, ce sentiment devient, dans les cadres, celui d'une caste à part, laquelle, pour le sacrifice que, peut-être, elle fera temporairement, se croit un droit à une supériorité continue sur la nation.

Est-ce là une armée d'un État démocratique ? Ce n'est pas non plus une armée nationale, attendu que tous les éléments de la nation n'y sont pas représentés ; que la grosse portion des contingents, qui ne paraît jamais dans les rangs de cette armée, non seulement l'affaiblit par son absence, mais encore se désintéresse d'elle et rompt les liens étroits qui les devraient unir ensemble ; et par ainsi, cette armée, qui ne puise plus constamment aux sources vives de la nation, s'étiole, s'atrophie, piétine sur place, ne communie plus aux progrès généraux de la science et de la pensée nationales, et, si constamment les guerres ne la tiennent à l'école, s'endort et descend doucement la pente qui conduit — nous l'avons vu — aux plus terribles réveils. — Est-ce donc là une armée qui résume les forces d'un pays ? Est-ce une armée qui représente la nation ?

Non point ; et, au nom, à la fois de l'esprit national que nous firent nos pères, et de l'esprit démocratique que nous nous sommes donné, sachons que nul de nous n'est digne de son état indi-

viduel et social que s'il sait le défendre; et qu'il n'y a d'armée, capable de vaincre, que celle où tous les hommes, qui sont intéressés à la victoire, sont appelés à y concourir et aptes à la contraindre.



C'est donc bien, encore une fois, le principe de la *nation armée*, qui, aujourd'hui comme autrefois, calque le mieux l'armée sur la nation, et répond le plus strictement à nos ambitions d'une armée nationale solide et aux aspirations de notre âme démocratique.

Tous les Français, qui bénéficient des avantages de la nationalité française, doivent la défendre des périls qu'elle peut courir. Et ils doivent la défendre d'une façon égale. Car il serait faux et presque insensé de dire ici qu'on doit défendre son pays au prorata des bénéfices qu'on retire de lui. Les bénéfices d'un statut et d'un état social constituent une série d'avantages collectifs où l'on ne saurait déterminer une mesure de participation. Et il demeure évident que tous les Français doivent à leur pays le service militaire, *et le même service*. Voilà le vrai principe égalitaire qui régit l'impôt du sang, et dont aucune poussée d'arbitraire ne pourra nous détacher désormais.

Ce principe a pour corollaire immédiat le court temps de service, puisque l'on ne saurait distraire longtemps de leurs fonctions économiques et sociales toutes les forces de la nation. Et ainsi, nous sommes contraints logiquement de considérer le système de la *nation armée* comme le seul compatible avec l'état démocratique où nous sommes. Et comme il nous donne la figure exacte de la nation (puisque toute la nation y participe de la même sorte) nous reconnaissons que ce système nous donne aussi l'armée nationale la plus compacte, la plus vibrante et la plus forte, puisqu'elle communie constamment aux masses profondes et aux énergies totales de la nation.

Mais il ne suffit pas de poser un principe, si l'on ne précise pas le mode général de son application. On ne peut utiliser une force, si, après avoir indiqué sa valeur et sa direction, on néglige de déterminer son point d'appui. C'est pourquoi il faut appuyer sur ce principe de la *nation armée*, pour en déduire, comme conséquences immédiates, les règles qui doivent déterminer, d'une façon générale, l'organisation et l'instruction des contingents et des cadres, et comment surtout ces contingents et ces cadres doivent former, par delà le temps obligatoire du service effectif, la *nation armée hors de la caserne*. C'est là une notion tellement obs-

cure aujourd'hui encore, qu'il faut en dire quolques mots très précis.

Nous devons distinguer ici les contingents et les cadres.

Toute la nation française valide, à un âge déterminé par la loi, passe sous les drapeaux un laps de temps, déterminé par la possibilité de donner et de recevoir l'instruction nécessaire au soldat pour le temps de guerre. Car notons que, avec les contingents énormes de la *nation armée*, le temps de service sera trop court, pour qu'on puisse enseigner au citoyen autre chose que les moyens de défendre leur sol et les intérêts qui y sont accumulés. Retenons aussi que nous n'avons que faire de connaître ce qu'on a appelé le *métier du soldat du temps de paix* : cela est un non sens pratique, un solécisme social, une fantaisie d'autocrate. Le soldat doit connaître les choses de la guerre qui incomberont au soldat ; et le caporal, les choses de la guerre qui incomberont au caporal, et ainsi de suite. Ce qui n'est pas en vue directe de la guerre n'est pas militaire ; c'est du métier civil ; il faut retenir que, dans un système militaire où l'État réclame de tous ses citoyens le sacrifice de deux ans, par exemple, de sa vie, consacrer tout ou partie de ces deux ans à apprendre à ce citoyen autre chose que les strictes nécessités de la guerre, c'est voler le temps à la fois de l'État et du citoyen. Et ainsi les hommes d'une classe doivent apprendre à être soldats, et non pas bottiers, tailleurs, plantons, jardiniers, musiciens ou domestiques.

L'armée n'est donc pas une institution permanente de paix pour quelques-uns ; elle est une école du temps de guerre pour tous.

Pendant cette instruction de guerre qui est donnée au soldat, au même titre que l'instruction primaire est donnée à l'écolier, ou l'instruction technique à l'artisan, les soldats sont jugés par leurs chefs, d'après leurs efforts, comme aptes à faire des caporaux, ou des sous-officiers, ou des officiers, ou à demeurer des soldats.

Le temps de leur instruction terminée, ils reçoivent les brevets correspondant à leurs capacités, *et ils quittent le lieu de leur instruction. Mais ils ne quittent point l'armée ;* ils en font partie intégrante, au même et exact titre qu'ils font partie intégrante de la nation. Ils ne deviennent pas du tout inférieurs aux soldats des contingents sous les drapeaux ; pas plus que des jeunes gens sortis des collèges ne sont inférieurs à ceux qui y restent ou qui y entrent.

Sauf l'âge et le brevet obtenu, il n'y a aucune différence entre le citoyen qui fait — et le citoyen qui a fait son service. Ils sont,

chacun à leur degré respectif, des défenseurs égaux du pays. Tout citoyen est un soldat en congé sans solde ; la limite de son congé : c'est la mobilisation. Ou si l'on veut, l'armée est un lycée militaire ; la nation est l'armée en congé.

Il est indispensable, pour que la notion exacte et pratique de la *nation armée* pénètre le cerveau de la foule, et surtout celui de nos officiers, il est indispensable que cette constatation soit reconnue comme l'expression d'une vérité absolue. On a restreint la conception de l'*armée* à une conception de corps spécial, et l'idée militaire à une idée de coercition, de discipline et de sensation. Le citoyen ne cesse pas d'être un soldat parce qu'il quitte la caserne, parce qu'il ne porte plus d'uniforme et qu'il n'a plus d'officiers pour le punir, non plus que le bachelier ne cesse d'être bachelier parce qu'il quitte le collège, qu'il ne porte plus de tunique, et qu'il n'a plus de professeurs ou de « pions » pour le mettre en retenue.

Le citoyen, rentré chez lui, est un soldat, libre et volontaire, et, par là, d'autant mieux conscient de son devoir et pénétré de sa part de responsabilité générale. Et cette réflexion que lui apporte son indépendance, et la force matérielle que lui apporte le développement naturel de l'âge font de lui, au physique et au moral, un meilleur soldat que celui qui est encore sous les drapeaux.

Ainsi, et au fond, il n'y a point de soldats du temps de paix ; il y a des élèves du temps de guerre ; et en temps de guerre, tous les citoyens sont soldats, et, au même titre, se sacrifient à l'intérêt supérieur de la nation. Voilà le principe égalitaire ; voilà l'armée de la démocratie. Et c'est la meilleure, la plus nombreuse ; car c'est la nation tout entière, avec toutes les qualités de la race, avec toute l'ardeur qu'elle a puisée au contact journalier du sol qu'elle habite, qu'elle féconde, et pour la défense duquel elle se lève.

Donc, sachons ne faire aucune différence au point de vue militaire, sauf celle de l'instruction, entre tous les citoyens d'un même pays. Avant la caserne, c'est l'enfant qui ignore ; pendant la caserne, c'est l'élève qui apprend ; après la caserne, c'est l'homme qui sait. Tous ils attendent la guerre pour être des soldats, et mettre ce qu'ils ont appris au service de la nation.

* * *

Ce qui vient d'être dit des contingents conduit directement à ce qui doit être dit des cadres. Et sans que nous puissions être

soupçonnés de vouloir blesser de légitimes amours-propres, il nous faut ici être plus affirmatifs encore. Comme les contingents, les cadres ne sont faits qu'en vue de la guerre. Et, au point de vue de la guerre, et de la science, et du dévouement à apporter à la guerre, il n'y a aucune différence à faire entre les officiers des cadres, en quelque position qu'ils se trouvent, active, réserve, ou territoriale.

Nous le répétons : *il n'y a pas d'armée faite pour le temps de paix ;* et en temps de guerre, la responsabilité, la valeur, le dévouement et les risques sont les mêmes pour tous les cadres de nos armées. Chacun, c'est le cas de le dire, en a selon son grade. Et donc, au point de vue militaire, tous les officiers d'un même grade sont égaux. Et les citoyens qui, fonctionnaires, industriels ou rentiers, sont inscrits à l'annuaire de nos cadres de réserve, sont des officiers en congé, parfaitement égaux aux officiers qui ne sont pas en congé. Ils font autre chose dans la vie. Voilà tout.

Que sont donc, dans la nation armée, les officiers des cadres actifs ?

Ils sont, en tant qu'officiers du temps de guerre, en « attente » tout comme les officiers de réserve, pendant toute la durée de la paix ; la fin de leur « attente », comme aux officiers de réserve, c'est la déclaration de guerre.

Et, en attendant, ils sont, tout comme d'autres officiers de réserve, des *fonctionnaires de l'État*. Ils sont des cadres d'instructeurs techniques de la nation, qui passe par leurs mains, classe par classe ; ils sont des professeurs militaires, avec autant d'exactitude et sans plus de panache que les membres de l'Université sont des professeurs de science ou de littérature, et que les ingénieurs sont des professeurs de mécanique, et que les philosophes sont des professeurs d'énergie. Et que l'on ne croie pas que nous entendons par là rapetisser leur rôle. Bien au contraire : si, dans les chefs qui contraignent au nom de la discipline, nous voulons voir surtout les éducateurs qui convainquent au nom de l'esprit et du cœur, nous entendons bien que nous leur faisons gravir un degré sur l'échelle intellectuelle et dans l'estime générale.

Nous nous sommes déjà expliqués succinctement sur ce sujet dans notre étude sur la réforme à introduire à l'École spéciale militaire, en ce qui regarde le rôle des officiers comme éducateurs de la troupe. Si on a demandé, — et si déjà on a partiellement obtenu que nos futurs officiers soient, dès l'École, investis des moyens nécessaires pour pouvoir enseigner aux autres ce qu'ils auront appris eux-mêmes, c'est dans la conviction profonde que

l'officier de la nation armée n'est pas seulement un répétiteur de théorie ou de maniement d'armes, mais qu'il est surtout un éducateur d'âmes, encore enfantines et inaverties, et, toutes les fois qu'il est possible, un informateur de cerveaux pleins d'idées encore enganguées et obscures. Le soldat de métier d'autrefois, dont la caserne bornait l'horizon, et dont un galon d'or bornait l'ambition, n'attendait rien de ses chefs, que l'initiation plus ou moins brève, au métier et à ses rubriques. Mais à présent qu'il n'y a plus de métier, et que le citoyen ne voit, avec raison, dans la caserne, qu'un lieu d'études ingrates mais nécessaires, au bout desquelles s'étend la vie de l'homme libre et responsable, ce citoyen n'admettra le bénéfice du sacrifice qu'exige l'État, que s'il sort de cette caserne, meilleur et plus instruit qu'il n'y est entré. C'est là le propre de l'armée d'un peuple démocratique ; c'est là ce que le citoyen qui est soldat, attend du citoyen qui est officier, et qui, par suite, est temporairement son guide et son supérieur.

Ainsi, il n'y a qu'un seul état d'officiers : tous ceux qui le composent savent leurs fonctions de guerre, et sont toujours prêts à l'accomplir ; en attendant, tous ces officiers — qui doivent former et en réalité forment l'élite intellectuelle de la nation — font profiter le pays de leurs connaissances et de leur énergie, les uns, en augmentant l'essor industriel, les autres en augmentant le patrimoine scientifique, et quelques-uns d'entre eux en instruisant la nation de ses devoirs de guerre. Nous aurons ainsi, avec l'unité de l'état des officiers, une parfaite concordance d'aspirations, de mérites et d'utilisations.

Nous avons encore et surtout l'inappréciable avantage de préciser ainsi ce qu'est l'armée d'une nation démocratique, non pas une institution fermée, mais une école ouverte, où l'on n'a ni le temps, ni le droit, ni le devoir d'apprendre autre chose que le devoir guerrier de la défense nationale.

Tout ce qui n'est pas professeur ou élève de cet enseignement n'est donc pas militaire et doit être impitoyablement exclu de l'armée ; c'est-à-dire que tous les services, hors cette instruction, sont des services *nationaux*, et non pas des services *seulement militaires*. On verra plus tard à quelles réformes capitales et à quelles économies heureuses conduira l'application de ce principe.

Conçoit-on bien quelle serait la valeur d'une armée dont les principes organisateurs satisferaient ainsi notre instinct national et notre sentiment démocratique ? Il faut bien la préciser dès

l'abord, car on s'imagine aisément que, ici comme ailleurs, tous les théoriciens et tous les applicateurs, artisans futurs d'une telle rénovation, vont se trouver en proie aux reproches violents de sacrilège et même de trahison, qui accueillent toujours ceux qui tendent à changer les habitudes, et à moderniser, en les perfectionnant, les mécanismes traditionnels. Et certainement le reproche le plus spécieux qu'on puisse nous faire est celui d'amoindrir la valeur de l'armée en voulant démocratiser et unifier ses principes. Aussi convient-il de ne pas même laisser poser cette objection.

L'armée nationale, telle que nous venons de la décrire, est bien, en temps de guerre, la nation tout entière ; elle est, en temps de paix, le cadre fait à l'image de la nation, cadre dans lequel elle peut rentrer facilement. Elle participe donc à toutes les qualités de la nation, et elle emprunte à toutes les ardeurs et à toutes les forces de son génie. Elle est donc *psychologiquement*, et par le fait même qu'elle est, en même temps, une école courte et intensive, elle est le réservoir de compression de toutes les forces nationales : elle est l'expression suprême de notre énergie. Nous sommes donc assurés de n'avoir négligé, dans sa formation, la représentation d'aucun des éléments de la race ; et nous y possédons, à l'état latent et en puissance, la France tout entière.

Mais cela encore ne serait pas suffisant. Il faut ajouter que, entre l'armée démocratique et la nation, il n'y a aucune barrière. C'est-à-dire que, à chaque instant, l'armée participe aux forces de la nation et aux progrès intellectuels de ses savants, et mécaniques de son industrie. Ainsi, au lieu de représenter la valeur nationale à un moment donné, puis de s'isoler et de représenter ainsi toujours cette même valeur, l'armée représentera la valeur nationale à tous les instants, avec tous ses progrès et ses fluctuations de tout genre. Et, chaque fois que, pour un service quelconque, elle s'adressera à la nation, elle prendra, à ce contact qu'il faut nécessaire, une vigueur nouvelle, et une conception plus exacte de son devoir et de sa propre constitution. Ainsi le tempérament militaire est le réflexe continu du tempérament national. Outre les avantages matériels et tangibles résultant de ce perpétuel échange et de cette continuelle identification, ne saisit-on pas que l'armée, issue de la nation et se conformant à ses mouvements journaliers, demeurera ainsi tout près de son intelligence et de son cœur ? Il faut que la nation se sente être *elle-même* dans son armée ; alors elle comprendra et aimera son armée comme elle mérite de l'être ; il faut que, en entrant dans la

caserne, le citoyen reconnaisse qu'il entre chez lui ; alors seulement il supportera volontiers le service. Et, en somme, cela n'est-il pas la vérité profonde ? le service militaire n'est-il pas une école que la nation a fondée de toutes pièces pour instruire ses fils du devoir de guerre ? Les officiers, le cadre actif nes ont-ils pas les professeurs que la nation nomme et entretient pour qu'ils leur enseignent ce devoir ?

Le devoir militaire n'est-il pas déjà par lui-même une charge assez lourde, sans qu'on cherche à l'aggraver de mille exceptionnelles mesures qui n'y ont aucun rapport et n'y apportent aucun avantage ? Pourquoi déchiqueter ce devoir général qu'on accepterait volontiers en mille obligations particulières et tyranniques devant lesquelles on s'étonne ? pourquoi, par d'inutiles barrières, diviser la nation armée en mille catégories, que seule la vanité distingue et que la vérité nie ? La nation ne se reconnaît plus dans ce miroir, qui devrait lui renvoyer son image unique et fidèle, et qui, décomposé en mille facettes fantaisistes, ne lui présente plus que des tronçons de figures. Si elle ne reconnaît plus son armée, elle s'en désintéressera.

Au contraire, cette armée nationale, que la nation alimente continuellement de sa pensée et de son sang, aux artères de laquelle elle sent battre ses propres pulsations, cette armée, plus forte, plus homogène, plus vibrante, plus *française*, pour tout dire en un mot, la nation l'aime comme elle s'aime elle-même, elle la soigne comme elle se soigne elle-même : que dis-je ? elle l'aime et la soigne bien davantage encore, puisqu'elle y voit l'instrument puissant de sa sécurité, qu'elle y reconnait son élite, travailleuse et énergique, et, à l'occasion, sacrifiée et glorieuse.

Ajouterons-nous que, si la nation armée reflète la physionomie et recèle les forces du pays, elle communie aussi à toute sa pensée? Combien n'éviterons-nous pas ainsi de discussions déprimantes ou exaspérantes ? On a répété, plus qu'il n'était de raison et de vérité, que l'armée professait des principes à part : mais à qui donc en revient la faute profonde, si ce n'est à ceux qui ont construit une armée à part ? On a, *a priori*, un tort absolu de contester le loyalisme d'une armée et de ses cadres, attendu que c'est lui inspirer la conception qu'elle pourrait n'être pas loyaliste ; et nous ne devons pas admettre cela ; nous ne pouvons pas admettre qu'un homme qui porte l'uniforme et touche la solde d'un État soit l'ennemi de cet État, ni qu'il soit possible de servir la France en desservant le gouvernement qu'elle s'est donné ; un tel *distinguo* ferait plus d'honneur à la duplicité normande

qu'à la loyauté française de celui qui se le permettrait. On ne doit pas supposer cela possible, hors peut-être quelques manifestations exceptionnelles à réprimer immédiatement. Mais avec le système de la nation armée, cette inquiétude disparaît mécaniquement. Comment supposer que l'armée, réorganisée sur le système national, pourrait avoir d'autres sentiments que celui que la nation a dans son cœur, puisque l'armée est le cœur même de la nation, et la représentation la plus fidèle de ses désirs et de ses affections ? Et ainsi nous obtenons, dans l'armée, naturellement et sans y penser même, non seulement le loyalisme national, mais la fidélité politique, qu'il semble si difficile et si délicat d'assurer aujourd'hui.



Cette armée nationale, qui est à la fois la plus logique, la meilleure et la plus adéquate à nos sentiments que l'on puisse constituer, l'avons-nous jamais eue ? l'avons-nous à la présente heure ?

J'ai dit, en commençant, comment la royauté, par la constitution des régiments provinciaux et de la noblesse militaire, avait eu un réel embryon de nation armée, et comment cette création avait procuré à la première République ses généraux, ses contingents et ses triomphes.

M. le député Raiberti, dans son rapport sur le budget de la guerre pour l'exercice 1901, a déterminé, d'une façon aussi excellente que résumée, comment, pendant le XIXe siècle, nos institutions militaires s'étaient tour à tour rapprochées et éloignées de la conception de la nation armée.

Il montre que le principe de la nation armée n'atteint son application totale et parfaite que dans les guerres de défense nationale ; car la défense du sol intéresse tous les Français, tandis que la guerre d'expansion n'intéresse, pour des motifs divers, qu'une partie de la nation. Avec le Directoire, le Consulat et l'Empire, le principe de la nation armée se mitige du principe de la conscription.

Au système de l'appel intégral des classes, se substitue l'appel d'une portion de ces classes, par voie de tirage au sort. Quinze ans de cet effort consécutif lassèrent et épuisèrent le pays.

La réaction de la restauration s'attaqua, non pas seulement à l'esprit de conquête, mais aux institutions militaires dont l'esprit de conquête était sorti. Les Chambres royales limitent le prélèvement en hommes à un strict nécessaire, dont elles fixent elles-

mêmes le chiffre maximum; elles étendent indéfiniment la durée du service; elles refusent de constituer les réserves; et elles séparent ainsi profondément, et d'une manière très dangereuse, l'armée de la nation.

A ce moment se produit un antagonisme curieux entre l'autorité royale, qui veut une armée à elle (armée de métier), et les officiers de la Révolution et de l'Empire; ces derniers, auxquels on ne contestera pas l'expérience militaire, déclarent tous que la nation armée est la meilleure armée que l'on puisse avoir : et les écrits des Foy, des Lamarque, des Morand, des Marbot, pour ne citer que ceux-là, qui prennent unanimement parti pour le service à court terme, nous sont de sûrs garants que, en réclamant, à l'heure actuelle, ce qu'ils réclamaient déjà en 1830, nous entendons procurer à la France le meilleur des instruments de guerre. En réalité, le service à long terme (8 ans en 1824, et 7 ans depuis 1832) n'a été établi que pour constituer une armée hors la nation, et pour exonérer le plus possible de citoyens du service militaire, c'est à dire pour deux motifs antidémocratiques, au premier chef, et même antinationaux.

En 1868, l'illustre maréchal Niel, un des esprits les plus prévoyants que nous ayions eu à la tête de nos troupes, demanda instamment à ce qu'on en revînt au système de la nation armée, par la création de la garde mobile. Les Chambres impériales votèrent le projet et refusèrent les crédits pour l'appliquer. Et l'armée continua à être un mécanisme à part, hors la vitalité nationale, et pourvue de tous les services accessoires, nécessaires seulement pendant la guerre et qui sont coûteusement entretenus et militarisés sur le pied de paix : contre-sens déplorable, dangereux, où s'engloutissent les budgets, qui ne servent plus à l'instruction.

Et, en 1870, cette armée permanente supporte seule le choc allemand. Quand elle est brisée, la nation, comme en 1792, se lève devant l'invasion. Mais on a négligé de l'instruire de sa fonction militaire; elle n'a point de savoir; elle n'a point de cadres : et elle succombe, n'ayant sauvé que l'honneur.

Ainsi, en rapprochant l'enseignement glorieux de 1792 de l'enseignement lamentable de 1870, on arrive à cette conclusion unique : que la force militaire de la France ne réside pas dans une armée active, identique pour les temps de paix ou de guerre, si disciplinée et si savante soit-elle, mais dans la nation elle-même, instruite en temps de paix, et levée toute entière en temps de guerre pour sa propre défense.

Après 1870, avec l'inconscient respect de la force triomphante,

on copia l'organisation du vainqueur, et on étendit la France sur le lit de Procuste allemand.

La loi de 1872 établit le service de cinq ans, c'est-à-dire un service de longue durée, où n'entra qu'une partie des contingents. On y adjoignit une réserve, comme prolongement, et une armée territoriale, distincte et indépendante, destinée seulement à la garde des forteresses.

C'est encore là une armée de métier, avec un accroissement d'effectif.

La loi de 1875 organise les cadres ; mais elle ne supprime pas les institutions antérieures.

« On continue, dit M. Raiberti, à croire et à professer qu'il n'y a d'armée que l'armée active ; qu'il n'y a de soldats que ceux qui restent longtemps sous les drapeaux ; qu'il n'y a d'officiers que ceux qui font des armes leur carrière exclusive, et que, dès le temps de paix, l'armée doit être pourvue de tous les services du temps de guerre. »



Enfin, avec la loi de 1887, le principe de la nation armée triomphe.

Le service est réduit à trois ans, et tout le contingent est instruit. Les réserves ne constituent plus une troupe de seconde ligne, mais forment la majeure partie de l'armée. Et pourtant nous n'avons ni ce régime de la nation armée, ni ses cadres, ni son organisation générale.

Le régime nous en sera donné par la loi de deux ans, si elle est adoptée.

Mais nos cadres sont toujours régis par la loi de 1875, et par cette idée, au moins bizarre, que seul un cadre actif peut encadrer des formations de réserve.

Et quant à l'organisation de l'armée, nous avons reculé devant l'application de la loi, même de la loi de 1872. Elle avait, en créant la subdivision de région, donné à la nation armée sa matrice.

C'était le creuset vivant, dit énergiquement M. Raiberti, d'où devait sortir l'amalgame de l'active et des réserves de la nation armée. Aujourd'hui, elle est réduite à être simplement le bureau de recrutement de l'armée permanente. Et comme ceux aussi d'une armée de métier, tous les services militaires du temps de paix sont restés constitués.

Nous avons donc deux états militaires, l'état de 1889, avec le principe de la nation armée, l'état antérieur à 1870, avec les applications, les services et les énormes dépenses de l'armée de métier.

Nous sentons profondément que désormais pour nous, qui avons une population sans accroissement et des finances grevées de lourdes charges infructueuses, le seul moyen de nous défendre efficacement, c'est la capitalisation de toutes les ressources humaines et matérielles du pays, c'est-à-dire la nation armée.

Mais l'attachement inconscient à des traditions — qui ne sont plus que des routines — et l'amour-propre de quelques personnalités à défendre, contre tout changement même progressif, l'état de choses par lequel elles ont vécu, nous maintiennent encore — pour combien de temps — dans une stagnation, dès aujourd'hui inquiétante, dès demain périlleuse.

Pouvons-nous l'avoir, cette armée vraiment nationale et totale? Nous le pouvons certainement, et nous en dirons les moyens, en étudiant les améliorations profondes qu'il convient d'apporter résolument dans l'ancien organisme.

Mais, afin que l'on soit dès maintenant certain que, avec le concours de toutes les bonnes volontés et de quelques dévouements, la chose est tout à fait réalisable, et dans les meilleures conditions de temps et d'argent, nous ne saurions mieux faire que de transcrire ici la conclusion, nette et consolante, des préliminaires de la proposition de loi que M. Messimy, ancien officier, député de la Seine, a présentée à la Chambre des députés, le 22 juin 1903, sur l'organisation de l'armée métropolitaine :

« Un tel programme est-il réalisable ? (Réduction des unités et des effectifs : réduction et rajeunissement des cadres : réduction de la durée du service ; encadrement des réserves, réorganisation du pied de paix, spécialisation des fonctions : utilisation des ressources nationales.) « J'ai foi qu'une organisation rationnelle de nos armées peut, tout à la « fois, diminuer dans des proportions très importantes nos charges « d'hommes et d'argent, et en même temps, donner à cette armée, « rationnellement organisée, commandée par des chefs peu nombreux « et jeunes, une vigueur normale, et une puissance, non point seule- « ment égale, mais supérieure à celle de la machine actuelle, qui est « coûteuse, archaïque, et lourde. »

Albert de POUVOURVILLE.

L'ATLANTIDE

« Etiam periere ruinæ! »
LUCAIN.

I

Le célèbre Platon écrit dans le « Timée »
Que, Solon, connaissant l'illustre renommée
Des prêtres de Saïs,
Les consultait un jour sur les antiques races
Qui, bien avant les Grecs, et, sans laisser de traces,
Peuplèrent son pays.....

— « O Solon, dit l'un d'eux, vous vantez votre gloire,
« Vos arts, votre science, et, quant à votre histoire,
« O Grecs, vous l'ignorez !...
« Aucun de vous ne sait quelle race héroïque
« Vous précéda jadis sur la terre hellénique,
« O fils dégénérés !...

« O Sage, que j'estime et que la Grèce admire,
« Ecoute-moi, Solon ! ce que je vais te dire
« Remonte à neuf mille ans !.....
« Ce n'est point l'exposé d'un récit légendaire,
« Car nos fastes sont là pour prouver le contraire
« Dans des termes troublants.....

« Oui, la Grèce eut, jadis, à combattre une race
« Dont le flot recula, refoulé par l'audace
« De vos mâles aïeux.....
« Cette race occupait, au couchant de l'Afrique,
« Une île immense alors, que la mer atlantique
« Baignait de ses flots bleus.....

« Car cette mer était aussi libre que sûre ;
« Cette île se trouvait non loin de l'embouchure
« Que ton pays si fier
« Désigne sous le nom de « Colonnes d'Hercule ».....
« C'est là qu'étaient, jadis, loin de ta péninsule,
« Cette île et cette mer.....

« C'était cette Atlantide, aux cités florissantes,
« Dont les illustres rois, sur leurs flottes puissantes,
« Ont parcouru nos mers,
« Colonisant, au nord, jusqu'à la Tyrrhénie,
« Et rangeant sous leurs lois l'Egypte, l'Ionie
« Et cent peuples divers.....

« Ce peuple, sans rival sur la terre et sur l'onde,
« Entrevoyait déjà la conquête du monde,
« Que rêvaient ses héros,
« Lorsqu'un jour l'Océan et le ciel en furie
« Ebranlèrent soudain le sol de leur patrie,
« Qu'engloutirent les flots !..... » —

II

Il a suffi d'une journée,
Pour que cette île infortunée
S'effondrât, soudain entraînée
Dans le gouffre béant !...
Faible jouet de la tourmente,
La vague terrible, écumante,
L'engloutit, encore fumante,
Au fond de l'Océan !...

O désastre ! l'île coquette,
En butte aux coups de la tempête,
Disparut bientôt sous la crête
Mugissante des flots.....
Et, de cette terre féconde,
Qui fut, jadis, reine du monde,
Hélas ! il ne resta sous l'onde
Qu'un immense chaos !...

Tout a péri ! Scène incroyable !
Cataclysme horrible, effroyable,
Dont le résultat pitoyable
Fit trembler nos aïeux !...

Dans un jour, une race entière,
Puissante, industrieuse, altière,
Disparut sous le bleu suaire
Des flots mystérieux !...

Oui, tu vécus, ô race atlante !
Car l'Atlantide pantelante,
Hélas ! frémit encor, brûlante,
Sous les flots irrités !...
Suprême effort, marquant sous l'onde
La place où sombra tout un monde,
Broyant, dans sa chute profonde,
Habitants et cités !...

Saïs a gardé ta mémoire,
Atlantide, et ton nom, ta gloire,
Grandes épaves de l'histoire
De cet âge lointain,
T'ont survécu dans l'Atlantique :
Amakonas, Guanches d'Afrique,
Incas, Aztèques d'Amérique
Connurent ton destin !...

III

Oui, touchant à l'Europe et presque à l'Amérique,
Florissait autrefois, reine de l'Atlantique,
Une île de Titans,
Dont les travaux fameux, la splendeur et la gloire
Réclament aujourd'hui la place que l'Histoire
Refusa si longtemps !...

L'Atlantide !... Ah ! ce nom sort de la nuit profonde,...
Et ressuscite un peuple, alors maître du monde,
Dont il fut le flambeau !...
Mais, qui saura jamais quelle fut ta puissance,
O terre, qui trouvas dans l'Océan immense
Un éternel tombeau !...

Ah ! qui saura jamais ton histoire sublime,
Atlantide, qui dors au fond de cet abîme
Avec tous tes héros,
Si fiers d'aller porter tes arts et ton génie
Dans l'Afrique, l'Europe et jusqu'à l'Ionie,
En se jouant des flots !...

Oui, ces vastes pays que baigne l'Atlantique,
Europe, Afrique à l'est, au couchant l'Amérique,
Reconnurent tes lois !...
Phéniciens, Gallois, Ibères, Yucatèques,
Guanches, Egyptiens, Quichès, Incas, Aztèques,
Chantèrent tes exploits !...

Ces peuples sont les fils de ton illustre race;
Car, chez eux, chaque jour, on retrouve ta trace,
O peuple de Titans !
Soit dans des monuments aux formes colossales,
Ou bien dans les récits de leurs vieilles annales
Que respecta le temps...

Quel peuple, autre que toi, conçut et fit ces œuvres,
Ces lézards monstrueux, ces immenses couleuvres
Dont leur sol est garni,
Ces grands Chéloniens, aux massives échines,
Ces boas déroulant jusqu'en haut des collines
Leurs anneaux de granit!...

Les Incas du Pérou, l'Aztèque du Mexique
Vénéraient ces travaux de ta race héroïque,
Où tout était marqué
Au sceau de la grandeur de la Mère-Patrie...
L'Indien montre encor, rempli de rêverie,
Uxmal et Palenqué!...

Prodigieux débris! Ruines séculaires!
Fantastiques palais! Temples et sanctuaires
D'uu peuple infortuné!
Le savant, aujourd'hui, gigantesques vestiges
D'une époque féconde en merveilleux prodiges,
Vous contemple étonné!...

O grand peuple, qui peut nier ton existence,
Quand tes œuvres sont là, révélant ta puissance
Et ta prospérité !...
Atlantide, salut! ta chute grandiose
Apparaît maintenant comme une apothéose
Devant l'Humanité!...

Dr CHAILLOUX.

LES MÉTIERS DE L'ÉMIGRATION

En partant, les émigrés comptaient revenir en France sous quelques jours. La plupart n'avaient emporté que le peu d'argent liquide qu'ils avaient pu se procurer chez leur notaire ou leur banquier et qui leur avait paru suffisant pour un court exil.

Les premiers temps du séjour à Coblentz furent très gais. La Révolution n'était pas encore entrée dans ses voies de colère. Personne ne s'attendait à ses crimes, ni ne prévoyait les prochains deuils. La vie mondaine continuait dans la jolie petite ville des bords du Rhin, avec plus d'imprévu et de variété qu'à Paris. Chaque jour amenait de nouveaux arrivants qu'on avait plaisir à retrouver. Les gentilshommes et les officiers devenus simples soldats dans l'armée de Condé, — les nobles à pied, — comme on les appelait sur les contrôles, rivalisaient de magnificence comme aux apprêts d'un carrousel, et les femmes mêlées plus intimement aux hommes par le voyage, la table d'hôte et l'exiguité des logements, répandaient sur tout un charme de galanterie. C'était là que s'était réfugiée toute l'élégance parisienne d'alors. Le boulevard des Italiens, dans sa partie comprise entre la Grange-Batelière et de la rue du Mont-Blanc, n'était qu'un diminutif de la cité rhénane. On l'appelait le « Petit-Coblentz ».

La diplomatie prussienne, dont Bismarck ne faisait que reprendre les traditions dans sa lettre à M. d'Arnim, trouva sans doute qu'elle n'avait pas d'intérêt à voir se terminer si vite une période d'agitation aux débuts de laquelle elle avait assisté avec un secret plaisir.

La brusque interruption de la campagne de 1792 fut le commencement des déceptions et des déboires pour les émigrés. Leurs ressources commençaient à s'épuiser. Beaucoup de familles furent bientôt réduites à une extrême pénurie. Les fugitifs se dispersèrent à travers l'Europe, à la recherche d'un gagne-pain.

* * *

Dans leurs histoires de l'Émigration, Montrol et A. de Saint-Gervais nous ont conservé l'indication de quelques-uns des métiers exercés par les émigrés. Elle fait songer à ce passage de Rabelais où Épistémon, de retour de l'enfer, raconte qu'il a vu tous les grands de ce monde réduits à d'étranges emplois : Alexandre rapetassait de vieilles chausses ; Annibal était coquetier et Trajan pêcheur de grenouilles.

A Coblentz même, la comtesse de Boyer, femme du colonel de La Fère avait déjà une « caféterie » et un commerce de bonneterie à l'usage des troupes de Condé, auxquelles elle envoyait sa femme de chambre, vendre des liqueurs et des bas, des chandelles et des cartes.

Le marquis de Boisfranc se fait libraire à Leipsick ; le chevalier de Montmorency fonde une pâtisserie à Hambourg ; M. de la Treiche ouvre une boutique de broderies à Berlin ; M. de Caumont est relieur à Londres ; Madame de Bermond, marchande de modes à Schwerin ; le baron de la Flotte, fermier près de Munster ; M. de Saint-Hilaire, tapisse une chambre chez Madame de Nellesteyn, aux environs d'Altona ; le comte de Grinel est distillateur ; M. du Vivier, marchand de musique ; le marquis de Chabannes, négociant en charbon de terre ; l'abbé de Juigné et le marquis de Maisonfort sont imprimeurs, le premier à Londres, et le second à Brunswick. Le comte de Cornulier-Lucinière, doyen du parlement de Bretagne, utilise ses connaissanees en agronomie dans lés établissements horticoles du digne abbé Caron.

A Wittwold, près de Ploën, en Oldenbourg, la comtesse de Tessé, fille du maréchal de Noailles, se fait un revenu du lait de ses vaches, dont le nombre, d'abord de trente, s'élève ensuite jusqu'à cent vingt. Elle est aidée dans les soins de l'étable et de la laiterie par sa nièce, la marquise de Montaigu, née d'Ayen. Les amis qui viennent les voir à Wittwold, travaillent avec elles à faire du beurre et du fromage.

M. Rey gagne sa vie, pendant quelque temps, à râper du tabac. Le marquis de Romans s'associe avec la comtesse d'Asfeld pour le commerce des vins et des comestibles à Hambourg ; M. de Montlau, officier aux Gardes Françaises, entre dans la troupe du théâtre sous le nom de Dubreuil, et M. Goffreteau de la Gorce « très bon gentilhomme du pays de Bordeaux » exerce les fonctions de souffleur. La comtesse de Neuilly monte un commerce

de lingerie et de parfumerie ; sa fille fabrique des bourses en perles et en filets ; elle brode des fleurs sur des rubans pour faire des ceintures. M. d'Hargicourt avec MM. de Toustain et de Château-Thierry gèrent un café et une « restauration ». M. de Milon s'établit à l'hôtel Potocki à Hambourg « pour les bals, le café de la Comédie et les soupers commandés », car Hambourg est devenu le quartier général de l'émigration en Allemagne. C'est de là que Rivarol et l'abbé de Pradt lancent leurs articles dans la presse européenne et vengent le parti royaliste par des épigrammes.

Les émigrés qui ont un talent ou des connaissances tâchent d'en tirer parti. Le comte de La Fruglaye enseigne le dessin ; le chevalier de Payen donne des leçons d'écriture ; le chevalier de Botherel est maître d'armes ; le comte de Pontual et la comtesse de Sécillon sont maîtres à danser ; le comte de Bizemont enseigne la peinture à Constantinople ; la marquise de Réan, la comtesse de Saisseval, la comtesse de Lastic donnent des leçons de harpe, de piano-forte et de guitare.

Les professeurs de français sont innombrables. On compte parmi ceux-ci, le comte de Las Cases, le chevalier de Merve, en Angleterre ; l'abbé d'Esparbès, à Hambourg ; un cousin du général Gouvion Saint-Cyr, à Kiel.

Beaucoup de soldats de l'armée de Condé se placèrent comme précepteurs dans les châteaux de Pologne. Jacques de Thibault du Puisact, écrivait dans son *Journal d'un officier de l'armée de Condé*, publié par le comte Gérard de Contades : « Les Polonais sont fort avides de Français pour cet objet, mais la plupart de ceux qui se sont consacrés à ce métier en sont très peu capables. Ils n'en ont pas moins de soixante à cent ducats par an, la table, un domestique et tous les agréments possibles. Certains individus, d'un savoir et d'un mérite au-dessous du médiocre, se sont présentés comme instituteurs, avec une hardiesse étonnante. »

Le comte de Bourblanc se fait professeur de rhétorique à Londres ; l'abbé de Levizac rédige une grammaire française ; Chateaubriand traduit de vieux parchemins apportés de France en Angleterre, pendant la guerre de Cent Ans ; l'abbé de Broglie fonde le collège de Kensington ; le baron Mounier dirige une maison d'éducation à Weimar ; le vicomte Anne-Henri de Dampmartin, maréchal de camp, publie des ouvrages d'éducation et d'histoire pour les libraires de Hollande et de Berlin.

Louis-Philippe, duc d'Orléans, est professeur au petit collège de Reichenau, dans les Grisons : « Ce seul acte en fait un homme et atteste quelque mérite ; assurément voilà le plus grand succès de

Madame de Genlis », disait Napoléon, qui n'était pas disposé à rendre pleine justice aux membres de la maison de France.

Le prince était caché sous le nom d'un jeune officier d'artillerie qu'il n'avait jamais vu, mais dont on lui avait appris l'extrême ressemblance avec lui. Un jour, par un hasard digne des romans les plus romanesques, ce jeune officier arrive dans l'auberge où logeait le duc. Il donne son nom; on s'étonne; on lui dit qu' « on a déjà dans la maison un pensionnaire ainsi appelé et qui peut-être est son frère ou son parent, car il lui ressemble beaucoup. » L'officier devine qu'il s'agit de son ménechme le duc d'Orléans; il craint de découvrir l'incognito du prince, et sans prendre le temps de faire un repas dans l'auberge, il s'éloigne de Reichenau.

⁂

C'est en Allemagne que les exilés rencontrèrent le moins de sympathies. Les aubergistes les exploitaient et leur extorquaient leurs derniers louis. Le *Journal d'un officier de l'armée de Condé* est rempli de plaintes contre la rapacité des populations : « Le peuple de Polingen, dit-il, est tout aussi avare et tout aussi fripon que ceux de Liège et de Hollande... » « Nous trouvons à deux lieues et demie autour de Dusseldorf les villages remplis d'émigrés, entassés dans les plus incommodes et les plus pauvres maisons, couchant tous sur de la paille, même dans des granges et des greniers. Ils vivent, en outre, fort misérablement et peuvent à peine avoir pour leur argent, des comestibles de première nécessité, moins encore en raison de la grande affluence des consommations, qu'à cause de la rapacité brutale de leurs hôtes... » « Beaucoup de gentilshommes étaient réduits à ne manger que du lait et des pommes de terre sans pain. »

Les paysans étaient franchement hostiles aux émigrés. L'auteur du *Journal* entendit chanter le *Ça ira* par une petite villageoise des montagnes de Bohême. Les collisions étaient fréquentes. A Homberg, dans le Wurtemberg, huit ou dix rustres armés de haches et de fourches, assaillent des soldats de l'armée de Condé pendant qu'ils sont à table. Ceux-ci se défendent à coups de baïonnettes et en blessent trois mortellement.

Quelques seigneurs allemands furent pleins d'égards et de bontés pour les émigrés, notamment les princes de Hohenlohe, dont la charité inépuissble ne se démentit jamais. Ils hypothéquèrent leurs biens et mirent en gage leur vaisselle d'or pour pouvoir

continuer à les secourir ; mais c'étaient là de rares exceptions et nombre de hobereaux germaniques étaient en communion de sentiments, à l'égard des malheureux Français, avec celui qui avait fait pendre cette pancarte à la porte de son domaine : « Défense d'entrer aux chiens et aux émigrés. »

Madame de Genlis, errante à travers la Thuringe et repoussée de partout avant de trouver un asile à Hambourg, souhaitait d'être la concierge de quelque pavillon paisible à l'entrée d'un parc : « Une seule chose dans ce plan m'embarrassait, dit-elle, c'était ma harpe ; je ne pouvais me résoudre à m'en séparer. »



Au péril de leur vie, des parents, des amis, des intendants restés en France envoyaient aux émigrés un peu d'argent ; mais les changes et les rechanges qu'il fallait subir le réduisaient dans des proportions énormes, quand il arrivait à l'hôtel *des Trois-Sans-Culottes*, ci-devant *des Trois-Rois*, à Bâle. Un envoi de douze cents francs ne fait plus à Cologne que six cents francs, pendant qu'en France une mère est punie de mort pour l'avoir adressé à son fils.

L'impératrice Catherine de Russie fit passer aux émigrés des sommes considérables. Elle offrit des terres à tous ceux qui voudraient former des établissements aux bords de la mer d'Azoff, avec une allocation de 60.000 ducats.

Le gouvernement britannique distribua des secours nombreux et les proscrits trouvèrent la plus généreuse hospitalité en Angleterre. Un comité se forma pour les secourir, à la tête duquel étaient les marquises de Buckingham et de Townshend, les comtesses de Cardighan, de Carlisle, d'Harcourt, de Mount-Edgessunbe, etc.

Les Harcourt anglais firent un accueil empressé à ceux de la branche française, les faisant passer partout les premiers comme étant les aînés de la famille. Lord et lady Harcourt établirent leurs parents émigrés à Staines, près de Windsor, et autour d'eux se groupèrent les Beauvau, les Verac, les Fitz-James et les Mortemart.

Les grandes dames anglaises ne voulaient plus porter que des broderies et des objets de toilette sortis des mains de leurs amies françaises. « Il était de mode, à Londres, dit le comte d'Haussonville, de payer fort cher les mille colifichets que faisaient en se jouant ces nobles exilées. »

Deux cents ecclésiastiques français travaillaient à des tapisseries à Winchester, où une manufacture avait été installée par les soins de la marquise de Buckingham.

Lord Bridgewater logeait dans son château un grand nombre de religieux ; mais quand il recevait des invités, un coup de cloche avertissait les pères capucins, chartreux, camaldules, etc., de vouloir bien se promener sur le gazon, en lisant leur bréviaire. Par la fenêtre de sa salle à manger, le maître du logis faisait remarquer le contraste pittoresque qu'offraient les nuances et les variétés des costumes... Si large que fut l'hospitalité de lord Bridgewater, on peut trouver que la charité de la marquise de Buckingham était plus délicate et mieux inspirée, en inventant un travail pour les prêtres émigrés, qu'en faisant de l'habit religieux un motif de décoration non prévu par Delille, en son poème des *Jardins*.

Les domestiques qui avaient suivi leurs maîtres en Angleterre n'avaient pas tardé à être congédiés. On ne pouvait plus les nourrir ; ils fondèrent des restaurants et des pensions. Un de ces établissements subventionné par le comité des émigrés et réservé exclusivement à ceux-ci, donnait à dîner à des prix fabuleux de bon marché. On y vit des gentilshommes et des grands seigneurs y remplir momentanément les fonctions de garçons. Là, du moins, ils trouvaient de quoi manger. Le porteur d'un des plus illustres noms de France, un La Rochefoucault, s'y vit, un jour, réduit, raconte M. d'Haussonville, « à revêtir le tablier de service et à s'armer d'une serviette. » Personne ne rougissait, ni ne croyait déroger, en cédant à la nécessité, pas plus que Charles XII, roi de Suède, ne perdait de son héroïsme ni de sa dignité en faisant pendant six mois sa cuisine à Demirtocca.

Plusieurs même sont tentés de se parer de leur misère et de l'exagérer. Ainsi, font ces deux gardes du corps, quelque peu déguenillés, qui vont s'asseoir à la place la plus en vue du restaurant et crient d'une voix stentorée : — Garçon, combien la portion de haricots ?

— Deux sous, Messieurs.

Les gardes du corps consultent longuement la carte en délibérant tout bas ; puis, enfin, la voix de l'un d'eux s'élève, dominant le bruit des conversations : — Garçon, servez-nous une demi-portion !

On supportait les privations avec une constante bonne humeur, et cette indifférence aux choses du confortable qui est comme le témoignage d'une haute naissance : « J'ai toujours remarqué,

disait la comtesse de Noailles, que les regrets donnés au matériel ne se montraient vivement que dans les parvenus. »

Du reste, aux temps les plus difficiles, la vie mondaine n'était pas plus interrompue qu'à Coblentz. La marquise de Jaucourt, dont le mari gagne quelques florins en faisant les écritures d'un marchand à Thoune, apprend qu'il vient d'inviter à dîner le comte de Narbonne et quelques amis. Elle va au marché, achète toutes les fleurs, en emplit la maison ; puis s'aperçoit qu'elle n'a rien rapporté pour le repas.

Le plus souvent, chaque invité fournissait son plat. Alternativement, les émigrés allaient prendre le thé les uns chez les autres ; mais on était prié d'apporter son sucre. Une galanterie à faire à une maîtresse de maison était de tirer une bougie de sa poche et de la poser allumée sur la cheminée.

***

Personne ne savait s'il aurait du pain le lendemain ; mais tout le monde était gai et souriant. Caraccioli raconte qu'il a lu cette inscription crayonnée sur les murs de Spolète : « Le chevalier de Marnon, français, a passé ici le 20 août 1751, en allant à Rome, n'ayant que 3 livres 10 sols pour toute ressource et n'en étant pas plus inquiet. » Telle était la philosophie des émigrés.

Les Anglais étaient déconcertés par cette persistante gaieté à laquelle ils ne comprenaient rien. Un jour, un navire qui portait des émigrants fait naufrage sur la côte anglaise. Les passagers en sont quittes pour un bain et la perte de leur bagage, ils parviennent à gagner la rive. Les douaniers et les agents du service sanitaire ne leur permettent pas de gagner tout de suite la petite ville voisine ; mais le bruit du désastre y parvient, et aussitôt une souscription s'organise ; la population émue de pitié, se porte sur le rivage avec des vivres et des effets de rechange. Quel n'est pas l'étonnement des Anglais en voyant les naufragés en manches de chemise qui jouaient une partie de barre ! Ils profitaient d'un rayon de soleil qui avait succédé à la tempête, pour se réchauffer en courant, pendant que les vêtements mouillés étaient étendus sur la grève.

Les émigrés riaient même parfois à leurs propres dépens, comme dans cette caricature que l'un d'eux avait dessinée. Elle représentait un malheureux émigré gascon pataugeant dans les boues de Hollande, accablé sous le poids de ses paquets, avec une grande rapière qui lui battait les flancs : « Jé mé souis émigré pour

rémettre lé roi sur son trône et jé l'y rémettrai, disait la légende; mais qu'il s'y tienne bien, car si jamais jé mé rémigre... »

Nous sommes le peuple de l'invincible espérance. La solution avait beau se faire attendre; on persistait à croire comme aux jours de Coblentz que c'était l'affaire de quelques semaines. Châteaubriant a noté ce fragment de conversation de deux évêques, entendu dans le parc de Saint-James :

— Monseigneur, croyez-vous que nous soyons en France, au mois de juin?

L'autre prélat après un instant de réflexion :

— Mais, Monseigneur, je n'y vois pas d'inconvénient.,.

***

Ambassadeur de France à Londres en 1822, Châteaubriant laissait sa voiture l'attendre sur une place et s'enfonçait tout seul dans les quartiers pauvres, où il avait vécu pendant l'émigration. Il évoquait, par le souvenir, « ses compatriotes reconnaissables à leurs gestes, à leur manière de marcher, à la forme et à la vétusté de leurs habits » ; il cherchait, sans les retrouver, « ces prêtres martyrs portant le petit collet, le grand chapeau à trois cornes, la longue redingote noire usée, et que les Anglais saluaient en passant ; » il se rappelait les promenades des exilés dans les allées droites des jardins de Kensington, où Madame Récamier, « la plus belle des Françaises, passait, suivie de la foule, » et les causeries du soir, après le travail, parmi les bruyères de la colline de Hampstead, ou sur le tertre vert de Primrose-Hill.

Quel contraste, quand au lendemain d'une fête de 40.000 francs, offerte à l'aristocratie anglaise, il se reportait au temps où pendant cinq jours il avait vécu en suçant un morceau de linge trempé dans de l'eau et mâché de l'herbe et du papier !..

Après avoir logé, pour six schellings par mois, « sous le latis d'un grenier » au bout d'une petite rue qui joignait Tottenham-Road, il s'installa aux environs de Mary-le-Bone street, dans un autre grenier dont la lucarne donnait sur un cimetière et où chaque nuit, son sommeil était troublé par la crécelle du watchman, annonçant qu'on venait de voler des cadavres. Il n'avait pas de draps, et quand il faisait froid, son habit et une chaise ajoutés à la couverture, servaient à lui tenir chaud.

Dans le même temps, une Montmorency se faisait porteuse d'eau pour nourrir son vieux père. Plus tard ses sangles et son seau furent exposés à Londres, dans un établissement public, à la

vénération des visiteurs, et en effet ils étaient bien des reliques !

D'autres émigrés avaient gagné des pays lointains et colonisaient des régions incultes. On sait quel essor donna le duc de Richelieu à la Nouvelle Russie ; la famille de Polignac fertilisa les terrains de l'Ukraine ; Dupont de Nemours se fit planteur auprès de New-York, et le comte de Latour du Pin sur les rives de la Delaware ; le marquis de Pezai et le chevalier Raphaël Duplantys s'enfonçaient vers le sud de l'Amérique, tandis que le chevalier Forgemol du Coudert, de la branche aînée de la famille du général Forgemol de Bostquénard, prenait du service dans les colonies anglaises, et parvenait à un grade élevé.



On cite quelques fortunes faites par des émigrés, chez qui les circonstances révélèrent le génie des affaires.

Un jour, à Waldeck, M. de La Rochelambert aperçoit un colporteur qui cherche une auberge : — Comment, c'est toi ! lui crie-t-il.

Le colporteur feint de ne pas le reconnaître.

— Tu es mon ami, le baron de Pontgibaud, insiste M. de La Rochelambert.

— Non, répond le colporteur, je suis l'émigré Labrosse...

Le faux Labrosse est mené au château où tout le contenu de sa balle lui est acheté par le prince de Waldeck, la famille de La Rochelambert et le chevalier de Puybourdeille. Avec son petit pécule, Labrosse part pour Trieste, s'associe à un marchand de diamants, s'enrichit, devient le banquier du gouvernement français des provinces illyriennes, sous l'Empire. En 1814, il reprit son nom et son titre pour rentrer en France, où il acheta une terre de Labrosse, en souvenir du nom d'emprunt qui lui avait porté bonheur.

On peut citer encore parmi les enrichis de l'émigration, l'industriel Hamoir, de Valenciennes, qui transporta à Hambourg, son commerce de batiste et y devint un des principaux négociants de la Bourse.

Picard dans le *Gil Blas de la Révolution* ou les *Confessions de Laurent Giffard* raconte un trait probabablement exact d'un émigré, homme d'affaires, dont il cache le nom sous celui de Derville.

Ce Derville, ancien magistrat, ancien conseiller de grande chambre dans je ne sais quel Parlement, avait pris ses mesures en vue de l'émigration, dès les premiers signes avant-coureurs de la

Révolution. Il avait vendu ses terres et envoyé ses fonds à l'Étranger. Établi à Stuttgard, il faisait valoir ses capitaux à Londres, à Vienne, à Hambourg, et se trouvait être plus riche qu'en France.

Un jour, un certain Darnal (autre nom supposé) vint à passer à Stuttgard. Ancien magistrat, lui aussi, il avait été à l'armée de Condé, et se rendait maintenant à Vienne où il espérait trouver des ressources chez une parente de sa femme, et donner des leçons de danse. Il était dans un absolu dénûment. On lui parla de Derville. Précisément ils avaient appartenu au même Parlement.

Derville fait à son collègue une réception chaleureuse :

— Eh ! c'est mon cher Darnal, mon bon et véritable ami !... Que je le serre dans mes bras !... Qui jamais aurait dit, quand nous siégions ensemble sur les fleurs de lis, que nous nous retrouverions ainsi en Allemagne, à Stuttgard, tous deux exilés ?... Cher ami ! Eh quoi ! vous avez été à pied dans l'armée des princes !... Un ancien magistrat, porter le mousquet !... Vous voulez que je vous prête vingt-cinq louis pour aller à Vienne où vous allez donner des leçons de danse?... Un ancien magistrat obligé de courir le cachet !... Quels horribles temps ! Quel renversement de toutes choses ! Quand je songe au nombre des infortunés qui sont dans votre situation !... C'est affreux !... Tenez, jugez-en par cette liste qui n'est que trop authentique... Vous y trouverez les noms les plus considérables de la noblesse, du clergé, de la magistrature :

« Liste des malheureux émigrés qui sont venus me demander des secours :

M. le chevalier de...	1.000 écus ;
M. l'évêque de...	4.000 francs ;
M. le duc de...	6.000 francs ;
M. le marquis de...	12.000 francs, »

et tant d'autres!... Où en serais-je moi-même, si j'avais prêté à mes chers compatriotes ces sommes qu'ils me demandaient, et dont le total s'élève, vous le voyez, à 98.400 francs ?...

J'ai gémi de refuser, ajouta-t-il, en prenant les mains de Darnal, et j'ai cru devoir tenir ainsi registre de toutes les demandes d'emprunt qui m'ont été faites afin de me prémunir, de m'armer contre la sensibilité de mon cœur, contre les conseils de ma compassion, comme je vais inscrire la vôtre de 600 francs, qui portera le total à 99.000 francs !

LEFEBVRE SAINT-OGAN.

CŒURS D'AMOUREUSES

(3)

IV

Léger, plus souple de corps et d'esprit plus brillant, plus satisfait qu'en aucun temps de sa vie, Davrat était rentré à l'hôtel, et se préparait à recevoir la visite annoncée.

Pour cela, il avait demandé à changer sa chambre des combles contre un appartement au premier. On lui donna, pour un jour, le numéro 1, deux pièces d'aspect confortable.

Son installation s'était faite en un quart d'heure, installation, d'ailleurs, où tout tenait dans la mise en scène : portes ouvertes donnant du salon sur la chambre à coucher, habile dispersion des quelques objets personnels, restes de sa grande époque, qu'il portait invariablement avec lui. Sur la table « à coiffer », là-bas, dans la perspective, il avait disposé les pièces d'un nécessaire de toilette dont les éclats mélangés, vifs et doux, du cristal et de l'argent, retenaient les yeux ; ici, un guéridon s'ornait des mêmes bibelots qui forment l'attirail du fumeur, et, tout près de la place qu'il occupait, tournée vers lui, se dressait, hautaine, la photographie, en un cadre extravagant, d'une comédienne de province — son amour distingué et intermittent — en costume d'une « plus que reine » quelconque. Il lui trouvait l'allure belle et n'était pas très certain qu'elle n'eût pas l'air d'une vraie grande dame ; en tous cas, elle « faisait » bien pour l'intimité, pour le chic sentimental en mettant « la femme » dans l'atmosphère.

Mon Dieu, rien d'autre ; mais il y avait lui, lui qui venait de se rendre beau, si beau, avec du linge de gentleman, un gilet blanc, une cravate de fiancé ! La moustache était en conquête, la chevelure dans son plus joli tour où la raie mordait comme le souffle sur une fourrure...

Renversé au dossier de son fauteuil, il gardait auprès de lui,

sur la table, ses gants, son chapeau, sa canne disposés ainsi qu'il est nécessaire pour l'homme pressé qui va sortir et aller dîner. En attendant, il roulait, de ses doigts purs aux ongles polis, une cigarette de tabac turc et il commençait à la fumer bien en pause, les jambes étendues sur un pouf, quand une voiture s'arrêta sous ses fenêtres.

Écoutant, il surprit un léger tumulte qui montait du vestibule, et signalait un arrivant. Pour lui ? Pour son voisin ? Un voyageur ou un visiteur ? La réponse fut prompte : on venait de frapper, lui coupant un fredonnement jailli de l'approche des pas qu'il avait suivis depuis la première marche de l'escalier. Négligemment, il envoya l' « entrez ! » plein de désintéressement d'un homme qui n'attache aucune importance à ce qu'on peut lui vouloir, du reste, qui est à cent lieues de la chambre d'hôtel, de Bordeaux, du moment présent, et il reprit incontinent son flonflon.

Le garçon qui avait poussé la porte, vint jusqu'à lui, demeuré paresseusement étendu, et lui présenta une carte sur laquelle il lut, comme il pouvait bien s'y attendre, le nom de Gabarnac. Mais son mouvement fut celui, supérieurement imité, de la surprise. Un saut plein de souplesse, le mit aussitôt sur ses pieds, et, jetant sa cigarette, il courut au palier d'où le visiteur avait pu suivre les diverses évolutions de son corps et de son esprit :

— Comment, Monsieur, vous avez pris cette peine !..

La confusion de Davrat paraissait à son comble.

Gabarnac s'était avancé, et tout de suite, avec une sorte de cordialité noble, qu'on pourrait appeler la cordialité du devoir, il fit un joli compliment au ton digne, aux mots chaleureux. Très plastronnant, très financier il parlait de sa reconnaissance comme d'une grâce accordée. Une large condescendance envers le sauveur de celle qui serait un jour « Mademoiselle Gabarnac», et beaucoup de tenue et d'importance, se mariaient agréablement sur des lèvres aimables : langage fleuri, sentiments réservés où, cependant, on sentait la puissante influence qui lui faisait répéter trop souvent ; « Madame Gabarnac m'a dit». Il était évident que madame Gabarnac lui avait dit d'être charmant, et il ne pouvait pas ne pas l'être; car il croyait ou feignait de croire tout ce que sa femme voulait qu'il crût.

Poliment, après avoir accepté un siège en face de Davrat, il demanda un récit circonstancié de « l'Accident », et l'écouta avec une gravité émue qui faisait honneur à l'imagination du conteur. Par instant, une question pressée, haletante, précisait l'intensité de son intérêt anxieux.

— Et vous n'avez surpris aucune indication sur ces coupables fous ?

— Aucune !...

— Personne pour les arrêter ?

— Personne !...

— Vraiment la police de nos rues est insuffisante ! C'est ce qu'on constate à chaque instant.

— Je dois avouer que je n'ai pas regardé autour de moi, observa Davrat. J'ai vu quelque chose de blanc — l'enfant ; au même instant, quelque chose de rouge — la voiture. Le péril m'a étreint. Je suis vif ; j'ai compris que je devais séparer le blanc du rouge, ce que je me suis appliqué à faire le plus promptement possible. Vous voyez, en tant qu'opération cérébrale, comme c'est simple... Heureusement, car si j'avais pensé : « Voilà un enfant dont la nourrice est surprise par l'ouragan d'une automobile qui fait du 80, lequel enfant et laquelle nourrice vont être enlevés comme une paille si quelqu'un n'est pas là pour s'y opposer », avant d'être arrivé à la fin de ma déduction, la nourrice et le nourrisson eussent été dans les roues, culbutés, en bouillie et je ne serais pas fier devant vous.

— Tandis que vous pouvez l'être, monsieur ! C'est à vous que je dois d'avoir revu le sourire de ma fille.

— Pourtant, ne venez-vous pas de me faire remarquer ma négligence ? J'aurais dû poursuivre le chauffeur, ameuter la population, chercher la police... et je n'ai songé qu'à la fillette, craignant d'apercevoir quelque horrible blessure sur la délicate petite chair... Par bonheur, rien, pas une égratignure, et, sans savoir qui elle était, j'ai pensé au papa et à la maman. Je tenais à la déposer chez eux, tant je voyais la nourrice tremblante.

— Ce dont je suis touché autant que ravi, monsieur ; car, sans le hasard de votre rencontre avec madame Gabarnac, je risquais de vous manquer et de n'avoir jamais l'avantage et le plaisir de vous exprimer notre gratitude.

— Madame Gabarnac a bien voulu exiger que je lui donne mon adresse...

— Elle y était strictement tenue, comme moi à vous faire rechercher, si je ne l'eusse connu d'elle.

Discrètement Davrat rompit sur le sujet en enveloppant d'une phrase flatteuse son « grand compatriote » dont la réputation était venue jusqu'à lui.

— Vous n'habitez pas toujours Bordeaux ? demanda le grand compatriote.

— Je n'y viens qu'en passant et pour affaires.

Mais cette première indication donnée sur lui-même, Davrat voyant Gabarnac attentif, commença, en acceptant le cigare que celui-ci lui offrait, un récit pittoresque de sa vie, de ses idées, de sa situation, qui montrait une figure énergique, avec différents points présentés si adroitement qu'on le découvrait, de plus, tout plein de supériorités curieuses et attachantes.

C'est « quelqu'un » pensa Gabarnac, dont l'importance se trouvait satisfaite que sa fille eût été sauvée par « quelqu'un » plutôt que par le premier venu. N'était-ce pas mieux et plus digne d'une Gabarnac? Il suivait ainsi complaisamment le chemin par où on le menait.

— Et voilà, dit enfin Davrat, comment après avoir quitté la diplomatie, qui avait son charme, quoique limitant trop le terrain d'activité d'un homme un peu entreprenant, je suis revenu à mes Landes que j'aime, comme on aime ce qu'on a vu en ouvrant les yeux, ce qui a enchanté votre enfance, à l'exclusion de toute autre joie, et vous a un peu pétri, fait ce que vous êtes, donné une âme...

— Et où vous vous reposez de vos grands voyages, de l'expatriation...

Davrat l'arrêta.

— Nullement! dit-il vivement, j'y travaille.

— Oh! parfait!

— J'y ai, en ce moment, une entreprise assez intéressante...

Volontairement il s'était arrêté, permettant ainsi qu'on le supposât très modeste ou très discret, et, à la grande déception de Gabarnac, le « présent » du jeune homme se trouva escamoté; car il repartit sur une autre voie : l'avenir.

Là, il fut tout à fait brillant, audacieux, grand, superbe.

— Est-ce qu'on doit jamais s'attarder à ce qui est acquis! J'adore mon pays, le plus beau du monde, et je le rêve encore plus complet, plus admirable, plus riche, plus heureux, plus dominateur. Que de choses à exécuter qu'on néglige et que je voudrais accomplir un jour en m'y dévouant! Il y aurait à tenter une évolution où tout peut concourir et participer : la terre, l'industrie, la finance. Nous serions des maîtres pour le monde, maîtres pacifiques, éducateurs. On verra... vous verrez et ce ne sera pas pour vous déplaire, vous, l'homme de l'initiative et des vues étendues.

Davrat ignorait absolument si Gabarnac avait la moindre initiative ou des vues quelconques; mais il sentit qu'il venait de toucher une fibre sensible.

La prudence du Gascon s'était un peu émoussée chez le banquier par nécessité professionnelle. De plus, il était vaniteux, et s'il possédait une grande situation, il désirait qu'on le proclamât ; s'il s'entourait de luxe, de tableaux, s'il donnait à dîner, à l'encontre de certains de ses concitoyens, plus discrets, il fallait que l'univers connût à quel point sa situation, ce luxe, ces tableaux, ces dîners étaient d'ordre supérieur. Il sentait quelque pitié pour ces gens, qui, au milieu d'objets d'art dignes de musées, n'introduisent jamais chez eux un étranger : — « Pour vous et vos cousins, je connais le principe, disait-il ; moi, j'élargis la parenté ; mes amis sont mes cousins ; bien mieux, je l'étends à tous les amis de ma femme, et chacun sait que tous les amis d'une femme, çà représente beaucoup de monde ! »

Il riait, ce qui permettait de rire quand il expliquait l'ampleur de son hospitalité. On reconnaissait, d'ailleurs, volontiers, qu'il participait à l'agrément de Bordeaux, et que c'était d'un bon citoyen en même temps que d'un excellent mari ; mais on ne craignait pas d'ajouter qu'il était aussi un malin, de se créer des dévouements qui l'entouraient si bien : — « Ma femme, ma femme, pas moi, rectifiait-il ». — Allons donc, vous en profitez !

On allait jusque-là, et cependant personne — ce qui prouvait que Gabarnac n'était pas une bête — personne n'aurait pu dire « Il sait ! » ou « Il ne sait pas ! ». Le mystère planait profond sur ce point essentiel.

Au premier contact, Davrat avait bien jugé le personnage : conscience légère, façons aimables, cordialité équivoque, qui n'était faite que de la nécessité du moment et de l'intérêt de l'avenir.

D'une main distraite, le sauveur de Mlle Gabarnac s'était mis à secouer ses gants qu'il avait gardé à sa portée sur la table auprès du chapeau. Il y mettait la nonchalance de ce qui est machinal et indifférent. Cependant, Gabarnac avisa le manège.

— Vous alliez sortir? fit-il, suggéré à la fois par le mouvement qu'il venait de remarquer, et le silence soudainement établi.

Davrat prit la mine d'un homme retombé sur terre après une belle envolée.

— Sortir, non, certes ! je n'ai plus à sortir maintenant que pour aller dîner.

— Mais, il est l'heure ! s'exclama le banquier, consultant sa montre... et si j'osais ?...

Le geste qu'esquissa Davrat fut facile à traduire par un « ne sommes-nous pas en confiance » qui, tout en restant discret, permettait « d'oser ».

— ... Si j'osais, poursuivit donc Gabarnac, et que vous ne soyez retenu nulle part, je vous prierais d'accepter que je vous emmène dîner à la maison. Madame Gabarnac sera ravie, vous reverrez le bébé qui vous doit tant, et bien que nous ayons ce soir quelques amis, la réunion restera intime.

— Hélas ! Monsieur, je suis ici en commerçant et non en homme du monde ; je n'ai point avec moi de quoi m'habiller !

— N'êtes-vous pas fort bien ainsi ?.. du reste, j'expliquerai la situation afin de vous éviter la moindre gêne. C'est dit, n'est-ce pas ? Je vous enlève ; ma voiture est en bas.

Cinq minutes plus tard, ils étaient « Cours de l'Intendance » où l'hôtel du banquier développait une façade « Louis quatorzième » pleine d'eurythmie.

Davrat fut reçu en héros par madame Gabarnac. Elle fit venir la nourrice portant l'enfant, et Pauline, avec un sourire de complicité à l'adresse du jeune homme, montra la pouponne :

— Voyez comme elle a gardé sa bonne mine ! elle n'a pas même eu le temps d'avoir peur.

Gabarnac, qui avait disparu un instant, reparaissait en habit, et la boutonnière fleurie.

Il fit les présentations aux personnes qui arrivaient, et le nouveau venu se montra fort à son aise, malgré que la révélation de son nom parfaitement inconnu, et de ses exploits, eussent laissé glacials des gens calés dans leur importante notoriété.

Gabarnac avait cependant glissé dans l'oreille des hommes : « industriel des Landes » — il entendait par là quelqu'un de chez nous, — mais on restait sous l'influence de l'histoire du sauvetage qui avait agacé, sans que pour cela on en eût soupçonné la fourberie, tant il est humain de railler les mouvements généreux qui ne profitent qu'au voisin. Aussi, tout en ne voulant pas conclure brutalement qu'on allait dîner auprès d'un aventurier, sentait-on entre soi et lui une distance qui fit qu'on se mit à table dans un calme morne presque déconcertant.

Madame Gabarnac avait vu se former le givre. Elle prit son air le plus enchanté, le plus souriant, non joué, car elle aimait la lutte particulièrement pour ses passions. Elle devrait donc imposer le nouveau venu à ces pontifes gourmés et vaniteux. Eh bien ! elle l'imposerait : « C'est un dieu de l'Olympe, pensa-t-elle, et un dieu doué de la plus riche imagination, qui avait su lui faire accepter, un moment, le conte impudent d'un mensonger sauvetage, comme la vérité. A elle ! »

Cette idée jaillissant de son observation et de ses réflexions,

elle se demanda incontinent le motif d'une telle imposture, et aussitôt y répondit avec ingénuité : l'ayant vue sans qu'elle se sut remarquée et touchée, par le magnétisme qui met l'amour au cœur, il avait usé d'un artifice de comédie classique, en s'assurant quelqu'un de sa maison : la nourrice. C'était précis, court et simple. Le romanesque hardi de cette tentative heureuse pour l'approcher, qu'elle croyait reconstituer exactement, ne pouvait pas la frapper d'une façon plus agréable par le rôle intrépide, jeune, exalté qu'il présentait. Elle allait enfin tenir, près d'elle, un front pur, des yeux de rêve, une audace.

Sur ses lèvres passa un sourire équivoque, tandis qu'elle promenait son regard autour de la table en se disant : tout Bordeaux va s'émouvoir et souffrir!

Justement, Davrat la contemplait. Il surprit cet air grisé et narquois. Pourquoi l'enivrement? Contre qui la moquerie? Sur ce visage à peine déchiffré, il chercha un instant; puis à son tour, d'un coup d'œil agile, il suivit le même parcours : la moquerie n'était pas pour lui. Rassuré, il put revenir à madame Gabarnac.

Quelque chose d'artificiel, de fait, de voulu, la rendait curieuse. Sans art, elle eut été laide ; avec tant de recherche, tant de parure, un luxe outré qu'on devinait, même là où on ne le voyait pas, elle présentait une sorte de beauté perverse : teinture, peinture, fards, parfums entêtants, joyaux, dentelles, tout par la violence même, l'excès, irritait l'imagination. Enfin, le ton était libre, et c'était chez elle un ensemble de provocations qui devait retenir ceux dont le goût serait la femme lustrée, fleurie, galante. Au hasard d'une rencontre, Davrat mêla ses yeux limpides aux yeux de faux reflets, ombrés de ténébreuses pensées qu'on plantait sur lui ; mais, prudent, il se détourna lentement. Ce mouvement, bien conduit, l'affermit dans l'aisance et le sang-froid qu'il devait, ce soir-là, conserver à tout prix, et il sut ne pas revenir à celle qui le cherchait encore. Alors, pour rester plus insaisissable devant l'investigation si insistante, il se jeta au milieu d'une conversation commencée. Il pensait y briller discrètement dans l'étalage de son calme et de sa bonne grâce, de son ton concentré, mélangé de ce rien de lassitude fière dont il s'ornait dans les belles circonstances ; cependant, s'il se fit écouter un instant, parlant bien et avec une adresse instinctive qui, dans ses broderies, lui faisait éviter trop de tapageuses et lourdes couleurs, il eut le tort de forcer son talent en essayant de se lancer sur des questions artistiques et littéraires, qu'on venait de soulever, et dont il était insuffisamment maître.

Un écrivain célèbre, assis à côté de la maîtresse de la maison,

ayant aisément dépisté l'ignorant, lui décocha, en réponse à une question candide, un « excusez-moi, monsieur, je n'entends rien à la littérature », qui faillit le déconcerter. Ce ne fut, néanmoins, pas un désastre ; car cette riposte brutalement ironique, arracha de différentes places, autour de la table, une de ces réprobations retenues qu'en cour d'assises, alors qu'est molesté un accusé sympathique, les chroniqueurs judiciaires signalent de leur fameuse parenthèse : « rumeurs ». Dans la salle à manger bourgeoise, les femmes s'insurgeaient.

Davrat eut un sourire, oh ! si joli, si complexe, de méprisante pitié pour le petit monsieur grisonnant et chétif qui voulait faire l'insolent, de remerciements attendris envers les femmes, dont la commune indignation le vengeait comme il aimait — avec le cœur, — et de légère raillerie à l'adresse des hommes, restés muets devant l'incartade du Parisien, que chacun resta émerveillé en recevant son dû. Les belles lèvres avaient tout dit, sans un mot.

Quant à madame Gabarnac, elle exultait, ayant tremblé en comprenant que l'écrivain avait jaugé Davrat : « Eh ! oui, graine d'aventurier, et c'était justement cela qui donnait l'étincelle à son allure ; mais graine d'aventurier qui lèverait. Toutes les femmes l'avaient pressenti, si tous les hommes ne le voyaient pas ».

De quel examen attentif, elle les enveloppa, ces femmes, encore animées de leur protestation : aucune n'avait fléchi devant le devoir de soutenir un beau garçon, pas même la reine de Bordeaux, reine de ton, de tenue, reine par la fortune de son mari, dont les navires couvraient les mers, cette altière madame Ambarès qui ne venait chez les Gabarnac que sous la contrainte des relations d'affaires, et y avait conduit, ce soir-là, pour la première fois, sa fille, une précieuse héritière au délicat physique, frémissante, douce, sensible, si haute de sentiment, si pure, que dans son monde on l'appelait le « jasmin, » le « lys, » l'assimilant à ce qui est le plus blanc, le plus noble, le plus embaumé. Et comme elle était glorieuse, madame Gabarnac, de pouvoir se dire que toutes les femmes, les médiocres comme les dominantes, qui sait peut-être aussi, l'éburnéenne Florence Ambarès, dont les yeux gris un peu douloureux jetaient des lueurs presque divines, étaient avec elle pour soutenir l'ami de demain.

Afin d'achever son triomphe, elle sut les retenir à ne plus s'occuper que de Davrat. L'accaparant, elles affectèrent de ne parler qu'à lui, de ne rien entendre en dehors de lui, et entreprirent une conversation à son adresse qui passa par dessus la tête de la gent masculine interloquée.

Il fut admirable, ne semblant pas même se douter d'un intérêt si franchement témoigné. Il dégustait les vins surprenants qui sont le faste des repas bordelais ; puis, toujours courtois, revenait aux chères créatures un peu vibrantes et exaltées d'une générosité dont les hommes font plus rarement leur parure.

En effet, en sortant de table, ils ne causèrent pas avec lui dans les petits coins à voix basse et confidentielle. Pour eux, il restait bien l'étranger présenté d'un ton léger, et qu'on ne reverrait sans doute jamais. Gabarnac, pourtant, l'associa très aimablement, en le gardant près de lui, à un tour de galerie, entrepris pour admirer, auprès d'anciens tableaux, des nouveautés récemment acquises.

Incapable de reconnaître un Chardin d'un Meissonier, il ne se montra pas bavard, et comme l'homme de lettres esquissait une conférence sur l'art du XVIII[e] siècle, Davrat, tout en ayant l'air d'aller examiner de près, sous les réflecteurs, diverses toiles dont il s'approchait, les mains derrière le dos, dans une attitude d'amateur qu'il venait de saisir chez Gabarnac et ses invités, fila vers le salon voisin, près des femmes.

En brûlant ainsi la politesse à l'écrivain, il prenait sa revanche, et donnait à celles qu'il venait rejoindre, la meilleure opinion de leur protégé.

— Monsieur Davrat, il y a place ici, dit madame Gabarnac, en l'apercevant.

Il s'assit à ses côtés comme elle l'y conviait.

— Une cigarette ? fit-elle, en lui passant son étui après y avoir, pour l'entraîner, puisé elle-même.

Deux ou trois femmes fumaient déjà, et on se tassa un peu les uns contre les autres, en se prenant les allumettes. Seules, madame Ambarès et sa fille gardèrent leur espacement.

Davrat, silencieux, suivait le déploiement de la fumée de sa cigarette qui montait au plafond. L'odeur miellée du tabac d'Orient, la douceur d'un éclairage, tamisé par les fleurs de verre de Venise enveloppant l'électricité, lui plaisait. C'était joli, élégant, ça sentait bon ! Les hommes étaient restés dans la galerie où la conférence se continuait auprès des liqueurs et des eaux de vie ; mais la parole n'arrivait qu'en murmure jusqu'au salon. Elles et lui, se plaisaient au repos. Chaque femme suivait une idée, de la fantaisie, des chimères, la réalité selon ses nerfs. Florence Ambarès se tenait pelotonnée au fond d'une bergère, isolée et rêvant, le visage un peu tendu vers les fenêtres entr'ouvertes par où venait une bouffée de printemps. On était las, on avait cette mollesse qui suit les légères excitations ; on se sentait bien dans le silence.

Mais tout à coup Davrat se mit à parler avec cette grâce nonchalante dont il usait volontiers, et cette fois, sa voix caressante se nuançait, par instants, d'inflexions à la morsure virile.

Il se souvenait — oh ! le souvenir d'un temps presque oublié, quoique si proche, à ce moment où il le revivait par l'effet d'une opposition émouvante !... Et alors, il les entretint du pays lointain d'où il avait voulu revenir.

Etait-ce la France qu'il lui fallait revoir, son ciel, ses fleurs, le velours des prairies, les hautes ombres d'une forêt ?... Terrible angoisse des nuits où il cherchait sa douleur !... Un soir, enfin, il l'avait connue, mais plus poignante encore de sa révélation... il pensait aux femmes de France ; il le jurait à des femmes qu'il n'avait jamais vues et combien chères pourtant ! Il voulait les yeux des Françaises, et ils étaient si loin, plus loin, semblait-il, que les étoiles qui allument l'espace à l'heure où l'ombre muette aspire le jour. Celles-là, du moins, il les voyait, en pouvait suivre la palpitation, alors que les autres n'étaient plus pour lui que de la lumière perdue... Un mirage !...

Dans un mouvement unanime d'émotion, les femmes qui écoutaient, ces femmes françaises, baissèrent les paupières et d'un même mouvement unanime, les relevèrent aussitôt, avec une lenteur pensive, montrant ces lumières perdues, lumières retrouvées aujourd'hui, étoiles humaines, si près du solitaire d'autrefois.

— Ah ! quelles sont bonnes, pensait Davrat et comme elles vibrent bien, à l'endroit voulu, quand on les y convie ! Cependant, il parut ne rien voir, pas même Florence Ambarès qui, seule, avait gardé son regard droit où bougeaient des ondes grises. Elle n'eut donc pas ce retour dont Davrat avait senti la chaleur, et, d'elle, il ne put pas dire « qu'elle est bonne ! ». Il dut se contenter de penser « qu'elle est fière ! ».

V

Davrat obtint le concours financier de Gabarnac et ce qui donnait à son succès son entière valeur, c'est qu'il ne le devait qu'à lui seul. Personne ne se mêla de sa négociation ; pas un mot ne fut prononcé qui eut pu influencer le banquier, et il parut tout à fait élégant à Davrat de triompher avec ses propres moyens.

Sur le conseil même de Julie Lacoste, il prit une petite installation à Bordeaux. Ensemble, ils avaient fait le plan de leur nouvelle vie ; elle, généreuse et presque heureuse tant il lui avait montré de bonté à son retour à Yvos, s'était tout à fait sacrifiée :

« Reste à Bordeaux, lui avait-elle dit, ton avenir est là. Moi, je travaillerai ici à ce que je connais bien, et avec l'appui des forces que tu m'apporteras, nous marcherons ».

Il avait dû consentir. Une fois par semaine, il venait à Yvos constater que la maison se relevait ; de son côté, il apportait de nouvelles relations, étendait les affaires et donnait ses avis. Toujours il quittait la petite femme pleine d'espoir et reconnaissante de cette collaboration avisée qui l'avait soutenue et la guidait avec amabilité.

Vivant à Bordeaux, il était devenu naturellement un assidu de la maison Gabarnac. D'une splendide correction avec la maîtresse du logis, il s'établit plus familièrement auprès du banquier à qui, d'ailleurs, les deux attitudes plurent.

La femme, surprise qu'il ne lui fît pas la cour, demeura d'abord un peu songeuse. Pourtant, il l'aimait, pensait-elle. Une réponse lui vint : c'est qu'il n'est pas de grand, de véritable amour sans respect. Il l'aimait donc, mais il la respectait.

Ce fut, pour elle, une trouvaille, quelque chose d'inattendu, de délicieux, pour s'attendrir, pour s'enivrer : il la respectait !...

Oh ! la belle nuit d'insomnie que celle où elle comprit *tout ;* joie neuve, fraîche, rédemptrice et qui lui traçait sa conduite. Quel bouleversement en elle et chez elle !

Elle devint sévère avec les plus intimes de ses amis. La liberté de ton, de propos qu'on lui reprochait fit place à une ostentation de pruderie qui déconcertait ceux qui se souvenaient d'autrefois.

D'une main étincelante de joyaux, elle rayait l'air de feux, en coupant court d'un geste net à toute légèreté, à l'anecdote risquée, aux préceptes de morale facile, aux cyniques aphorismes dont elle se prévalait naguère si volontiers. Maintenant, elle s'engonçait de préjugés, se vêtait de principes, de ces principes dont jusque là, elle ne s'était servie que dans les rares circonstances où le grand cercle la contemplait, celui qui regarde de loin et pour qui presque tout le monde pose, parce qu'il représente l'opinion publique qu'aucune indépendance ne dédaigne.

Il n'y avait pas longtemps encore que dans l'intimité étroite du tête à tête, comme dans celle un peu élargie des huit ou dix personnes d'une coterie, elle fanfaronnait éperdûment sur la liberté qui convient aux femmes à notre siècle et, en particulier, se plaisait à proclamer l'égalité des sexes en matière d'amour. Mais aujourd'hui, auprès de Davrat, dans ce même milieu, envers lequel elle s'était accoutumée à rester franche, elle n'avait plus que de graves, de douces et sérieuses paroles où les idées de devoir, de cons-

cience, le mariage, la passion fidèle se pressaient en un noble tumulte.

Elle voulait se montrer telle que le beau garçon la jugeait, croyait-elle, ne se doutant pas qu'elle déconcertait ainsi ceux qui la connaissaient bien et ne faisait qu'amuser celui qui commençait à la connaître un peu. Seul, Gabarnac impénétrable, moitié ironique, moitié sincère, soulignait volontiers tant de beaux sentiments.

— Hein ! comme c'est solide ce qu'elle trouve là sans chercher, dans le courant de ces discussions où nous ne sommes pas tous brillants. Ah ! ces petites têtes féminines, ce qu'il y a dedans !...

Pour ne pas faire de cour avérée, Davrat n'abdiquait cependant pas une certaine galanterie. celle qui n'implique en rien la femme mais révèle le caractère de l'homme : c'étaient les visites ponctuelles, la satisfaction très démonstrative de partager quelques-uns de ses goûts et d'être attentif à ses opinions, une grande déférence pour ses désirs. Toujours à sa disposition, il allait, venait à son gré. Une fois, il avait couru à Paris relancer un couturier, qui menaçait d'être en retard dans l'envoi d'une commande impatiemment attendue. Il faisait ces sortes de commissions en garçon jeune et actif, heureux de rendre service. D'ailleurs, il recevait sa récompense. Fanny Gabarnac, l'admettait chez elle à toute heure, s'arrachant s'il le fallait à sa toilette pour lui jeter un mot relatif à son caprice du moment, et dont il avait à s'occuper. Elle arrivait à demi coiffée, parfois les cheveux épars. D'une main fébrile, tout en expliquant ses exigences et son histoire du jour, elle essayait de relever cette chevelure révoltée d'un roux trop fulgurant; mais, se hâtant, elle devenait maladroite et confiait à Davrat, pour être plus libre, le haut peigne quelle cherchait où piquer. C'était un bijou aux fleurs d'émail et de pierreries et il le mettait sur ses lèvres, le humant comme un bouquet. Elle le grondait un peu : — « Rendez-moi cela, enfant que vous êtes ! ». Mais il savait se défendre : — « C'est l'œuvre d'art que je caresse, madame; allez vous m'interdire de la goûter, de l'admirer parce quelle est votre parure ? » Elle n'insistait pas, et les mains libres rattachait sa robe lâche, passée sur elle en courant, fixait la ceinture luisante de chaînettes et de plaques où les jades et les opales jetaient des lueurs perverses.

N'était-ce pas joli, pensait-elle, la femme ainsi en costume de chambre, et qui, surprise, se fait correcte sans y songer, par pur instinct, n'offrant qu'élégance raffinée, doux toucher, satinement, grâce modeste en des gestes pudiques ?

Ne fallait-il pas le dresser et le manier avec précaution, ce Davrat, pour le rendre docile, dominé et fou? Dominé et fou, c'est-à-dire le tenir. Un rêve que les femmes manquent presqu'aussi souvent qu'elles le conçoivent. Quand elles se disent d'un homme « je le tiendrai », c'est lui qui les « tient. » D'avoir donné l'espoir qu'à une époque déterminée, il ne serait plus maître de lui, alors qu'au moment présent, il ne fait que ce qu'il veut, indique une supériorité que rien ne saurait réduire. On tient tout de suite, si on doit tenir. Ceux qu'on peut gouverner s'abandonnent avant qu'on le veuille soi-même, et vous tombent sur les bras avec l'imprévu des catastrophes ; point n'est besoin d'accélérer le mouvement : il y aurait plutôt à le parer.

Elle affecta aussi de s'intéresser à lui fraternellement.

— A votre âge, lui dit-elle un jour, on prépare son avenir.

— Et c'est ce que je fais.

Le ton était d'une hardiesse ambiguë.

— Alors, si vous voulez, je vous accapare et je vous guide, répliqua Madame Gabarnac, qui l'avait compris ; je serai de bon conseil : m'écouterez-vous toujours ?

— Tout le temps que vous me semblerez avoir raison.

Ferme et doux, il ne dissimulait rien de son indépendance.

Ce qui n'empêchait pas qu'il ne se multipliât en prévenances. Il envoyait souvent des fleurs, de ces fleurs très humbles qui touchent plus les femmes que les somptueuses, parce qu'elles y trouvent davantage le choix et la pensée. Fanny Gabarnac les recevait avec émoi, ces bleuets, dont la couleur jouait harmonieusement près de sa tête rousse et de son teint pâle. Elle se disait qu'offrir à une femme ce qui lui va particulièrement bien, c'est côtoyer les soins d'un amant. Elle appréciait donc tout de lui, et la petite résistance qu'elle devinait et les retours joliment attentifs où il savait rester modeste.

Jamais homme ne s'était mieux gardé de se poser en vainqueur ; au contraire, il cultivait sa réserve. L'indulgence des femmes ne lui avait-elle pas appris qu'il plaisait sans effort, simplement parce qu'il se montrait, que ses yeux pénétraient d'autres yeux, que sa voix était sa voix ? Il ne songeait pas à courir la femme, mais il spéculait sur les joies aimables, les joies fortes, toutes les joies qu'elle lui donnait, se disant que de leur esprit, de leur cœur, une puissance occulte jaillissait en sa faveur, et que cela devait être ainsi et se continuer.

Il laisserait faire, mon Dieu, oui, mais en se tenant à l'écart, confiant un peu comme l'enfant qui sait que pour lui on guette le

bonheur : il était celui qu'on aime avant de devenir celui qui aime et jusqu'où les naïves sentimentales, les petites amoureuses, n'étendent-elles pas leurs bontés !

En effet, si pour les amis brillants et heureux on se contente de broder des gilets dans lesquels on ne met qu'un peu de son âme, pour les petits compagnons qui ont à parvenir, on ne craint pas de donner davantage et de s'attaquer à plus vaste entreprise : — « l'avenir d'un homme ». En ces cas spéciaux et mille fois plus attachants, les gilets restent dans le panier à ouvrage et on se hausse aux grands élans qui, eux, jettent en pleine morale, à la recherche de la bienfaisance supérieure.

C'est pour l'accomplir que madame Gabarnac avait demandé à Davrat de la soumission à ses conseils, et il avait parfaitement compris qu'elle voulait prendre la direction de son destin ; mais ce destin, il entendait ne pas le brusquer et lui donner l'avenir.

VI

Il ne se montra pourtant pas rétif, quand, au début de l'été, madame Gabarnac lui parla de venir, au même moment qu'elle, s'installer à la campagne, à Cardagnan, près de la mer, où elle devait rester jusqu'à la fin de l'automne, ainsi que quelques-uns de leurs amis, qui possédaient, aux environs, villas ou châteaux.

Par pure forme, seulement, il fit certaines objections que madame Gabarnac réfuta aussitôt avec vivacité et particulièrement, quand il parla de sa crainte de faire figure d'intrus lorsqu'il allait se trouver pris dans l'intimité de son monde, de ces rencontres journalières que créent les villégiatures. Un intrus, lui !...

D'un mouvement de la tête, il repoussait dans sa masse la chevelure d'ombre qui mangeait l'ivoire de son front, et montrait un visage dégagé, resplendissant de toutes les fiertés.

Ces révoltes étaient pour Fanny Gabarnac des flèches transperçantes, et le résultat, prévu par Davrat, fut quelle insista en précisant son idée :

— Je connais là-bas, dit-elle, un chalet étroit, caché, à l'écart, qu'un garçon pourrait prendre et qui, avec le secret de sa vie, abriterait bien une solitude que je proclamerais volontaire. Aimeriez-vous cela, la solitude avec la liberté et pourtant la présence proche d'amis sur qui on peut compter ?

— Tout est tentant qui me retient près de vous, madame.

Elle lui donna sa main à baiser et il le fit fort bien, tout autre-

ment qu'au baise-main du bonjour et de l'adieu, auquel il gardait sa froideur de salut. Cette fois, on lui accordait une faveur et il importait qu'il en sut profiter. Il y mit une verve, un sentiment dont sa protectrice tira mille sensations — toutes exquises.

Le soir même, il soumit le projet à Gabarnac en lui demandant son avis.

— Cardagnan ?... qu'y ferez-vous, mon bon ami ?...

— Mais quelque chose d'à peu près semblable à ce que vous y ferez vous-même.

— Pardon, ma femme et ma fille s'y établissent, et je les accompagne parce que j'y retrouve ma maison.

— J'irai pour moi seul !

— Alors, vous vous mêlerez à la jeunesse qui s'amuse. Vous aurez le jeu et les filles... de province.

— Qui m'empêcherait de vivre chez moi et en dehors de la jeunesse qui s'amuse ?

— En sauvage ?

Le banquier caressant sa belle barbe, ouvrait des yeux surpris.

— Ne puis-je donc plus compter sur vous? demanda Davrat très calme.

— Je n'ai rien dit de pareil; mais enfin, nous, ce n'est que nous, mon cher.

— Et votre entourage ?

— Oui, des gens qui, à la maison, se montreront certainement polis avec vous, quoique sans insister, qui vous salueront, il n'en faut pas douter, si dans la rue vous vous trouviez nez à nez, et... ce sera tout. Là-bas, comme à Bordeaux, il y a ceux qu'on connaît et ceux qu'on ne connaît pas, et ce n'est pas connaître que de rencontrer chez une tierce personne, à peine depuis deux mois, quelqu'un qui a jailli comme d'une trappe... Tenez, les Ambarès, que vous trouverez à Cardagnan, dans leur merveilleux château, eh bien ! mais les Ambarès ne se rappelleront même pas qu'ils ont dîné avec vous chez moi — vous savez, le jour de Zezette ? — et si, après vous avoir revu encore une demi-douzaine de fois, Ambarès, la première fortune de Bordeaux, vous soupçonne enfin, ce sera un honneur... qu'il me fera, et dont j'aurai à lui tenir compte. Quant à vous adopter ! Ah ! mon pauvre ami, ni lui, ni d'autres !

Il était certain que Gabarnac n'introduirait pas le « sauveteur » dans son monde, et moins encore chez les Ambarès qu'ailleurs.

Sans céder, Davrat n'insista pas, seulement il jeta négligemment que les affaires l'avaient fatigué, ces derniers temps, et qu'ayant besoin de repos, le séjour de Cardagnan lui agréait.

— A votre aise ! répliqua le banquier désintéressé.

En retrouvant Fanny Gabarnac, Davrat reprit le sujet.

— Oui, je vous suivrai puisque vous le voulez et qu'on ne saurait vous résister ; mais que de difficultés vont surgir !...

— Et pourquoi donc ?

— J'ai réfléchi que je devrai à peine vous voir là-bas, afin de ne pas m'imposer à ceux qui vont constamment vous entourer... et cela, pendant que je vous saurai si près !...

Madame Gabarnac se fâcha.

— Encore, fit-elle, et malgré ce que je vous ai dit. N'êtes-vous pas de mes amis ?... D'abord, il y a les Ambarès : ils vous aimeront ceux-là, parce que je veux qu'ils vous aiment.

— Les Ambarès !...

Et Davrat prit le ton d'ironie, le rire strident de Gabarnac, puisque la scène était retournée, et qu'elle se dessinait sous sa face opposée.

— Ne vous ont-ils donc pas déjà rencontré et ne vous reverront-ils pas chez moi ?

— Les Ambarès !...

L'éclair de ses dents passa entre ses lèvres soulevées.

— Oui, eux, affirma, rageuse, madame Gabarnac.

Très froid, Davrat déclara :

— Les Ambarès croiront vous faire un honneur, un grand honneur, s'ils daignent me reconnaître, même chez vous.

Comme il se félicitait d'avoir conversé quelques instants avec Gabarnac !

— Un honneur, mon cher ami, vous verrez cela. Ce sont eux, c'est elle, qui vous priera de considérer sa maison comme la vôtre, et vous qui lui accorderez une grâce en acceptant.

Une fois de plus, Davrat admira l'intrépidité féminine. Peut-être s'amuserait-il près des flots.

VII

Davrat s'établit à Cardagnan, dans le chalet que madame Gabarnac lui avait désigné.

La niche, enfouie sous les arbres, se composait d'un seul étage, trois pièces au rez-de-chaussée, coiffées d'un toit hardi. Le feuil-

lage des chênes verts frémissait aux fenêtres, jetant avec les pins de l'entourage des arômes âpres ou doux qu'épandait la brise de l'Océan. Des volets verts — c'était écrit — d'un vert tendre de jeunes pousses, recevaient l'étroit encadrement de rougeâtres bégonias. Les clématites et les étoiles blanches du jasmin étreignaient les murs jusqu'aux tuiles, et, c'était sous ses fleurs et dans les parfums que, du perron, on apercevait la mer.

Lorsqu'elle était forte, son jusant râclait la grève avec un chant frais, animé, qui venait toucher la maison en dominant tous les murmures. La nuit, le vent du large étouffait parfois ces bruits plus proches et apportait de loin un tumulte dont la violence poussait la porte et faisait fléchir les vitres. Mais toujours un grand mouvement d'air tournoyait, qu'il s'élevât d'un bond en traînant le flot onduleux derrière lui, ou, qu'indolemment, il se balançât, envoyé, puis rejeté du bleu de l'horizon aux ombres des bois. Léger comme puissant, il était le maître, remuait la piquante lumière du matin et, vers le soir, berçait les hautes cîmes.

Au flanc de *la niche*, la chaleur dormait, retenue par la muraille épaisse et les incultes fourrés. C'était là, qu'à l'abri de tous les yeux, Davrat aimait à étirer ses nonchalances, à échafauder et poursuivre des rêves fourmillant d'images séduisantes. Ce coin de prédilection avait reçu tout de suite son baptême : « l'Eden », petit éden fleuri, ombragé et feutré jusqu'au prodige, et qu'on ne soupçonnait pas de la route, là façade y gardant son aspect sauvage de maison de conspirateur ou de faux-monnayeur, ainsi que l'avait fait remarquer madame Gabarnac, la première fois qu'elle désigna *la niche* à ses amis.

Plutôt antre d'amour ! pensèrent quelques femmes, et toutes eurent envie d'aller l'y surprendre et de regarder un peu de près l'homme qui cachait sa vie sous de si grands arbres, dans une maison de mystère.

C'est qu'en effet, loin de rechercher le monde, Davrat paraissait le fuir. A peine réprimait-il un mouvement de contrariété lorsqu'une rencontre le forçait de saluer quelqu'un « qui avait commencé ». Il paraissait ne tenir à personne, évitant les inconnus comme il évitait les familiers de Gabarnac. Mieux encore, il devenait résistant avec les Gabarnac mêmes, ne craignant pas de refuser leurs invitations d'un mot d'homme sérieux : « Permettez !... mes occupations !... »

Je l'ai rendu prudent ! se dit le banquier ; comme il se tient !

— Qu'a-t-il ? se demandait sa femme, émue d'une apparence de

bouderie dont cependant elle ne trouvait pas l'expression sur le visage charmant de son ami.

Un soir, n'y tenant plus, sous prétexte de promenade à la clarté des astres, elle vint errer près de *la Niche*. La route était déserte. De l'unique endroit où on pouvait apercevoir la maison de Davrat, elle regarda. Était-il sorti, était-il chez lui ? seul, pensif et sage, ou bien ?...

Prise d'une crainte de savoir, elle pensa à fuir, mais elle demeura retenue par les fenêtres entr'ouvertes qui ne laissaient passer aucune clarté, par le silence.

Une voiture passa qui la fit se cacher ; puis vint un groupe de quelques personnes, bruyant et traînard, enfin, deux jeunes silhouettes, homme et femme, les bras enlacés, épaule contre épaule, la frôlèrent presque. Des yeux, elle suivait leur ombre.

Longtemps, elle entendit les voix à l'accent du pays. Ils parlaient du *bo soireu* et de la *luneu* qui se levait, c'était de ce ton attendri qu'ont ceux qui s'aiment et se croient seuls à s'entendre.

Il est vrai, le soir était beau et la lune montait.

Tout à coup. — oh ! que ce fut délicieux ! — du jardin de Davrat, une modulation perçante, en coup de gosier, telles les premières notes d'un chant de rossignol, s'élança. Mais c'était bien une voix humaine qui bientôt, siffla des variations à la stridente langueur, sur un thème italien. Et c'était juste et c'était pur, d'une sensibilité, d'une virtuosité d'artiste qui, pour une fois, faisait l'homme supérieur à la bête.

En sifflant, Davrat marchait. L'oreille pouvait suivre sa promenade. Il s'éloignait, revenait, parfois avec une évidente lenteur, parfois d'un pas plus hâté, et son accent traduisait l'impulsion de son corps : nonchalant ou animé selon qu'il allait.

Ah ! s'il m'aimait songeait Fanny Gabarnac, quelles belles heures d'amour nous déroberions à la lourde vie !

Elle s'était approchée la pensée audacieuse, et touchait l'entrée. Un peu d'hésitation, à peine, et d'un élan de toute la chair et de tout l'esprit, les paumes en avant, des deux mains, elle poussa la porte comme on enfonce un obstacle.

Il n'était pas besoin d'une pareille dépense d'énergie. Fermé, sans même un simple tour de clef, le pêne céda avec un faible grincement qui ne dépassa pas les plus proches alentours.

(*A suivre.*) Mme Hector MALOT.

LES DANGERS DE LA MORT APPARENTE

Nous ne cesserons de le répéter : la peur d'être enterré vivant est très légitime et se trouve être pleinement justifiée par les faits observés. Il existe des cas indéniables, absolument authentiques, qui se présentent avec toutes les garanties scientifiques et se dressent, comme une preuve écrasante, en face de ceux qui, sans raison d'ailleurs, osent encore nier la réalité d'un si redoutable danger.

Nous croyons inutile de rappeler ici les faits nombreux que nous avons déjà publiés, et d'autres faits que nous réservons pour une prochaine publication. Le plus sévère contrôle a présidé à l'observation de ces faits : ils se présentent à nous avec un tel cachet d'authenticité que nous les croyons de nature à porter la conviction dans l'esprit des plus incrédules. Dans trois de ces observations, la mort avait été officiellement constatée, et les sujets sont revenus spontanément à la vie juste au moment où, toutes les formalités étant achevées, on s'apprêtait à les porter en terre : nous avons relevé sur les registres de la mairie et nous tenons en main, comme preuve indéniable, les certificats de décès de ces trois pseudo-morts, que l'on a dû, de nouveau, déclarer *être revenus à la vie* et dont l'état-civil porte, de ce chef, la trace indélébile, officielle, de l'erreur dont ils ont failli être victimes.

Le danger de la mort apparente est à craindre partout et en toutes circonstances, mais c'est surtout lorsque le décès a lieu hors de la famille que l'erreur est à redouter. La vérification du décès est alors faite en toute hâte, sans aucun examen sérieux. Le plus souvent même, cette vérification si incomplète n'a pas lieu, et les corps ne sont l'objet d'aucun soin, d'aucune surveillance qui puissent suppléer à l'insuffisance ou à l'absence du diagnostic de la mort réelle. C'est ce qui se passe dans les hôpitaux et sur les

champs de bataille, ainsi que nous comptons le démontrer dans une prochaine étude.

Mais ceux qui meurent à la guerre ou dans les établissements hospitaliers, ne sont pas les seuls qui laissent à l'administration publique le soin de constater leur décès et de veiller sur leurs dépouilles mortuaires ; d'une façon générale, chaque fois qu'un décès a lieu hors de la famille, le corps du décédé appartient à l'autorité, laquelle a charge de faire appliquer rigoureusement toutes les dispositions de la loi. Nous allons rapidement passer en revue les différentes circonstances où le décès peut avoir lieu hors de la famille, exception faite des hôpitaux et des champs de bataille, et nous verrons si la façon de procéder pour la vérification des décès expose au danger de la mort apparente.

I. — Décès dans les prisons, dans les maisons de réclusion et de détention

Certains prisonniers, mettant à profit le peu de vigilance que l'on emploie pour la constatation des décès dans les prisons, ont pu réussir à s'évader en faisant les morts. Des observations de ce fait nous ont été données par Avicenne, Camerer, Cardan, Bruhier, Monti, Chauvet, Percy et Laurent.

L'erreur est donc possible : il existe, du reste, des faits qui prouvent qu'elle a dû avoir lieu maintes fois.

Il est certain même que des cas d'autopsie hâtive durent être enregistrés à l'époque où médecins et étudiants, pour faire de la dissection, devaient acheter des bourreaux les cadavres des suppliciés. Voltaire, dans le passage suivant de *Candide*, fait allusion à cet accident : « Il est vrai, dit Panglos, que vous m'avez vu pendre ; je devais naturellement être brûlé ; mais vous vous souvenez qu'il plut à verse lorsqu'on allait me cuire ; l'orage fut si violent qu'on désespéra d'allumer le feu ; je fus pendu parce qu'on ne put mieux faire : un chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui et me disséqua. Il me fit d'abord une incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicule..... je respirais encore..... L'incision cruciale me fit jeter un si grand cri que mon chirurgien tomba à la renverse, et, croyant qu'il disséquait le diable, il s'enfuit en mourant de peur, etc... »

Notre hypothèse se trouve d'ailleurs justifiée par les nombreuses observations de suppliciés revenus spontanément à la vie.

Anne Green, exécutée à Oxford le 14 décembre 1650, était restée attachée au gibet durant une demi-heure. Elle était déjà dans le cercueil et on se disposait à la porter en terre, lorsqu'on s'aperçut qu'elle présentait certains mouvements alternatifs de la poitrine. Les docteurs Peyty, Willis, Bathurst et Clarck lui donnèrent des soins et elle revint à la vie.

Un meunier des environs d'Abbeville, passant près d'un endroit où était exposé un voleur qui avait été pendu la veille, crut remarquer que ce supplicié n'était pas mort. Un mouvement de compassion l'engagea à éclaircir son doute qui, d'ailleurs, se trouva bien fondé. Il détacha le corps avec l'aide de son charretier, le mit dans sa charrette, et l'emmena chez lui ; au bout de quelques jours, le pseudo-mort était complètement sur pieds.

Hortius rapporte l'histoire d'une femme qui, deux heures après avoir été descendue du gibet, accoucha de deux jumeaux pleins de vie. Il est permis d'admettre que la vie persistait encore chez cette femme au moment où on la regarda comme étant définitivement morte : elle n'aurait pu, en effet, dans le cas contraire, mettre au monde des enfants vivants, l'espace compris entre le moment de l'accouchement et celui de la mort était vraiment trop long pour permettre la persistance de la vie chez les deux fœtus si la mère avait été réellement morte.

Une citation que nous empruntons au célèbre anatomiste, J. Riolan (1), semble nous dire combien l'erreur dût être fréquente à l'époque où le supplice de la corde était très répandu : *Quamdiù calet corpus, si parum distat a suspendio, incidi non debet, quoniam humanitas et pietas a nobis exigunt, ut si quis vitæ nondum extintæ spiritus effulgeat, omne arte suscitetur ut vita restituatur ad pænitentiam agendam.*

Des faits plus récents et même très récents prouvent que de nos jours l'examen de ceux qui meurent dans les prisons n'offre guère plus de garantie.

Le professeur Tourdes cite un auteur « qui a eu connaissance d'individus que l'on croyait morts de la fièvre des prisons, et qui furent rappelés à la vie au moment même où l'on se disposait à les enterrer (2). »

Un individu, condamné à mourir par la corde, avait subi sa peine à Turin le 14 mars 1853. Son corps, détaché de la potence et

(1) J. Riolan : *Anthopographie*, Paris 1618, in-8.

(2) Cité par Tourdes in *Dict. encyclop. des sciences méd.* Deuxième série. Tome IX, p. 605.

déposé dans une bière, avait été porté au cimetière suivant l'usage; mais, un éclat de toux étant parti du cercueil, on s'aperçut que le pendu n'était pas mort. Immédiatement il fut transporté dans la demeure du chapelain où tous les secours lui furent prodigués. Quelques heures après, il succomba (1). Cet événement étrange impressionna vivement l'opinion publique; la presse s'en occupa longuement. Des interpellations eurent même lieu à la Chambre des députés, laquelle, après une longue discussion, adopta l'ordre du jour suivant, auquel se rallia le ministre de la justice : « La Chambre, en invitant le ministre à présenter une loi qui corrige les dispositions actuelles du code pénal au sujet de la peine de mort, passe à l'ordre du jour. »

Les deux faits qui suivent ont été constatés par des médecins, et nous devons les admettre comme absolument authentiques dans tous leurs détails. C'est ainsi que les considère M. le professeur Brouardel à qui nous les empruntons : « Ces deux faits, dit-il, ne permettent aucun doute (2). »

Le premier est dans la thèse de Parot (3). Il s'agit d'un condamné qui fut pendu à Boston en 1858, et qui fut observé par les docteurs Clarck, Ellis et Schaw. Le supplicié était resté pendu durant vingt-cinq minutes, et lorsqu'on fit cesser la suspension, il n'y avait plus ni bruit ni impulsion cardiaque, la pupille était dilatée, la mort, en un mot, paraissait ne faire l'objet d'aucun doute aux yeux des médecins. Mais voilà qu'à onze heures trente minutes, c'est-à-dire une heure et demie après le commencement du supplice, un mouvement de pulsation régulier se montre dans la veine sous-clavière droite : « En appliquant l'oreille à la poitrine, on s'assura que cela dépendait bien du cœur et l'on entendit 80 fois par minute un battement seul, régulier et distinct, accompagné d'une impulsion légère. On ouvrit alors le thorax et on mit à nu le cœur, ce qui n'excita aucunement ses mouvements pulsatoires. L'oreillette droite se contractait et se dilatait avec énergie et régularité. A midi, le nombre des pulsations était de 40 par minute; à une heure quarante-cinq minutes, il y en avait 5 par minute. Les mouvements spontanés cessèrent à deux heures quarante-cinq minutes, et l'irritabilité ne disparut qu'à trois heures dix-huit minutes, plus de cinq heures après la pendaison. Bien que le docteur Clarck ne le dise pas, il est infiniment probable que

(1) Josat : *De la mort et de ses caractères*, Paris, 1854, p. 154.

(2) Brouardel : *La mort et la mort subite*, Paris, 1895, p. 24, 25 et 26.

(3) Parot : *De la mort apparente*, thèse d'agrégation, Paris 1860.

le choc entendu par l'auscultation, avant l'ouverture du thorax, provenait des mouvements de l'oreillette droite et non des ventricules. »

Le professeur Brouardel, après avoir signalé l'étrange désinvolture avec laquelle les médecins de Boston pratiquèrent leurs expériences sur un homme vivant, ajoute : « Il n'y a pas à le nier, cet homme a été pendu, sa mort a été constatée par des médecins, et pourtant cet homme a donné des signes indiscutables de la persistance de la vie. »

Le second fait ressemble au premier, mais il n'y eut pas d'autopsie, puisque le supplicié se réveilla tandis qu'on le transportait : « Il s'est passé à Pesth, il est rapporté par Hoffmann (1). Il s'agit encore d'un criminel condamné à la pendaison ; il portait, autour du cou, des ganglions qui neutralisaient en partie, probablement, la constriction du nœud coulant qui l'enserrait. Quoiqu'il en soit, cet individu resta pendu pendant vingt minutes, un médecin constata la mort, et le corps du supplicié fut transporté, au galop, dans un fourgon, à la salle d'autopsie ; la distance du lieu du supplice à cette salle est assez longue ; quand le fourgon arriva, les médecins qui attendaient un cadavre, furent fort surpris de voir se dresser devant eux un individu qui les regardait avec des yeux effarés : le pendu était revenu à la vie ; on télégraphia au ministère de la justice pour savoir ce qu'il fallait faire, et le ministère répondit de surseoir et d'attendre. Il ne fallut pas attendre trop longtemps, car trois à quatre heures après, le pendu mourait d'une congestion pulmonaire, due évidemment aux suites de sa pendaison. »

Nous garantissons l'authenticité absolue du fait suivant : il prouve bien à lui seul toute la négligence que l'on apporte dans les prisons à la constatation des décès. Il est d'usage, dans certaines maisons de détention situées dans le voisinage d'une Faculté de Médecine, de faire transporter à l'amphithéâtre de dissection les corps des prisonniers décédés. Il y a quelques années, un professeur de Faculté, qui exerçait aussi les fonctions de médecin dans une très importante maison de réclusion, se trouvant par hasard à l'amphithéâtre, fut surpris d'y voir le cadavre d'une de ses détenues dont le cas pathologique l'intéressait vivement, et qu'il vérifia du reste sur-le-champ. Or, il avait

(1) Hoffmann : *Nouveaux éléments de médecine légale* avec introduction et commentaires par Brouardel, Paris 1880.

signé lui-même le certificat de décès de cette femme, mais, comme toujours, sans faire aucune constatation, sans même se rendre compte de qui il s'agissait, se contentant simplement, pour légitimer sa signature, de l'affirmation d'un gardien.

II. — Décès dans les hôtels et maisons meublés

Un décès dans un hôtel est un événement très regrettable pour l'hôtelier, et celui-ci, pour que la fâcheuse nouvelle ne s'ébruite pas, se hâte de faire disparaître le corps le plus tôt possible ; notre situation de médecin dans un quartier où se trouvent réunis presque tous les hôtels de la ville de Marseille, nous permet d'affirmer que, presque toujours, on devance l'heure du décès. Il n'est pas rare que l'enlèvement du corps se fasse le matin, avant le jour, alors que le décès remonte à peine à la veille au soir ou à quelques heures seulement dans la nuit.

Qu'arrive-t-il, disait Marc, lorsque le décédé n'appartient pas à une famille qui s'intéresse vivement à sa personne ? On cherche à se débarrasser le plus promptement possible du corps ; on fait à l'officier de l'Etat-civil une déclaration fausse, et nous ne croyons pas trop dire en assurant que, dans plusieurs grandes villes, où la surveillance est plus difficile, au moins un quart des inhumations se pratique dix-huit heures au lieu de vingt-quatre après le décès. Dans les hôtels, en déclarant morts la veille au soir les individus décédés le matin, on arrive à diminuer de moitié le délai légal.

Le cardinal Donné, dans son discours au Sénat (séance du 27 février 1866), signalait cette déplorable façon de procéder dans les hôtels et maisons meublés : « J'ajoute, disait-il, que, dans ma conviction, celles des maisons qui sont ouvertes aux étrangers à toutes les heures du jour et de la nuit, sont plus souvent qu'on ne pense le théâtre de ces erreurs déplorables, qui font sacrifier, sans qu'on s'en rende compte, la vie des voyageurs au désir de se débarrasser d'une présence incommode et effrayante. »

Dans toutes les villes des continents, disent William Tebb et Vollum, les hôteliers, par suite d'une frayeur insensée de la mort et du tort que la présence d'un cadavre leur porte, font mettre immédiatement les décédés dans des cercueils et les font emporter pendant la nuit quelques heures à peine après la mort (1).

(1) William Tebb et Wollum : *Premature Burial*, Londres, 1896, p. 152.

Le docteur de Lignières, de Paris, raconte qu'il a vu des enterrements, dans des circonstances analogues, six heures après le moment supposé de la mort. D'après l'auteur, « ces actes scandaleux et homicides arrivent tous les jours, les propriétaires rapaces n'ayant aucune peine à obtenir des certificats de décès de vérificateurs de morts complaisants : tous ceux qui logent dans les hôtels des villes d'eaux, des stations balnéaires peuvent s'en assurer par eux-mêmes. » (1).

En 1833, à Paris, au plus fort de l'épidémie de choléra, deux cercueils fermés et cloués allaient être dirigés vers le cimetière, lorsque le maître de l'hôtel reçoit une lettre qui annonce l'arrivée très prochaine d'un parent de l'un des décédés. On met à l'écart l'un des cercueils; quelques heures après, lorsqu'on l'ouvrit, il fut reconnu qu'il y avait méprise, et le parent fut obligé de procéder à une exhumation. Josat, à qui nous empruntons cette observation ajoute qu'il connaît plusieurs faits analogues (2).

Nous avons été nous-même témoin du fait suivant : Le 17 janviet 1903, vers neuf heures et demie du matin, nous fûmes appelé dans un hôtel des plus fréquentés de Marseille, situé au centre même de la ville, pour constater le décès de la nommée Juglary Marie-Thérèse, lingère, âgée de 29 ans, originaire de Cogolin (Var). Nous ne pûmes nous rendre à l'hôtel que vers onze heures, et voici les renseignements qui nous furent donnés par le directeur de l'établissement. La demoiselle Juglary était entrée à l'hôtel comme pensionnaire, le 15 janvier au soir : elle était infirme, percluse des deux jambes. La nuit n'avait pas été mauvaise. Le 16, elle n'avait rien accusé d'anormal et ne s'était plainte d'aucun malaise. N'ayant point à se louer de la personne chez qui elle avait habité jusque-là et qu'elle avait institué son héritière, elle avait mandé son notaire, M[e] Sayou, lequel était aussi son compatriote, pour refaire son testament. Celui-ci s'était présenté le matin même, vers huit heures et demie, et, accompagné d'un garçon, était monté chez sa cliente. On frappe à la porte de la chambre : aucune réponse; on insiste, même silence. Le garçon pénètre alors dans la chambre et trouve la pensionnaire gisant dans son lit, inerte et insensible : pas le moindre mouvement, elle était bien morte, et le décès devait remonter très avant dans la nuit, puisque, quelques instants après la constatation faite par le

(1) D[r] de Lignières : *Pour ne pas être enterré vivant*, Paris, 1893.
(2) Josat : *De la mort et de ses caractères*, Paris, 1854, p. 355-356.

premier garçon, un deuxième garçon avait trouvé que le corps était froid, et que les membres étaient raides. Le notaire, arrivé trop tard, s'était retiré : on avait informé de l'événement le commissaire de police du quartier, et on avait écrit à la famille pour lui apprendre la triste nouvelle ; on n'attendait plus que notre certificat pour procéder à l'enlèvement du cadavre ; et l'hôtelier, non sans une mauvaise humeur, ajoutait, en terminant, que, nous aurions dû mettre un peu plus d'empressement et délivrer immédiatement le certificat demandé, car nous ne devions pas ignorer tous les inconvénients que la présence d'un cadavre peut créer dans un hôtel. Le corps aurait dû être enlevé dès le matin.

Muni de ces renseignements, nous montons en toute hâte à la chambre occupée par la défunte. La mort, au dire de l'hôtelier, devait avoir eu lieu dans le courant de la nuit. Nous fûmes étonné de trouver le corps encore chaud et les membres absolument souples. Nous auscultâmes le cœur ; et nous constatâmes la persistance des contractions cardiaques : celles-ci étaient faibles, il est vrai, mais nettement perceptibles. Le pouls, d'ailleurs, quoique très petit, presque filiforme, battait régulièrement. Nous appliquâmes aussitôt un traitement approprié : frictions énergiques, aspersion d'eau froide sur le visage, injection d'éther. La respiration redevenait aussitôt apparente, et, quelques instants après, une demi-heure au plus, la pseudo-morte rouvrait les yeux et répondait par des mouvements de tête à toutes nos questions. Bientôt nous causions ensemble, et la malade était complètement revenue de son état de mort apparente.

Que serait-il advenu, en cette circonstance, si le médecin appelé à constater le décès, eût signé le certificat sans examen du corps, ou encore, si le fait se fût passé dans une ville où le certificat médical n'est pas exigé par le bureau de l'Etat-civil ? Sûrement, à l'heure où nous nous sommes présenté, la demoiselle Juglary eût été ensevelie, clouée dans son cercueil, peut-être même déjà inhumée ou tout au moins transportée au dépositoire. La chambre qu'elle occupait était obscure, et, au moment où l'on crut à son décès, elle devait être loin de présenter les signes de vie que nous pûmes si facilement constater trois heures après, toutes causes qui auraient favorisé l'erreur et auraient empêché l'infortunée d'échapper à l'effroyable malheur d'être enterrée vivante.

Les pouvoirs publics ont eu bien raison, pour mettre un frein à cette violation perpétuelle de la loi de la part surtout des hôteliers, d'établir *que le délai de vingt-quatre heures, prescrit par l'article 77 du code civil, ne commencerait à courir qu'à dater du*

moment de la déclaration faite à la mairie. Mais encore, faudrait-il, que le médecin à qui l'hôtelier demande si hâtivement le certificat de décès, se donne la peine de se rendre auprès du supposé décédé pour vérifier si la mort est bien réelle !

III. — Décès des indigents sans famille, assistés à domicile

Les hôpitaux ne reçoivent pas tous les indigents ; ils seraient d'ailleurs trop insuffisants si on voulait les obliger à remplir ce devoir. De nombreux malheureux, en France comme à l'Etranger, doivent se contenter des soins que l'Administration de l'Assistance publique leur fait donner à domicile, si toutefois on peut considérer comme un domicile, le triste réduit qui les abrite, seuls, sans famille, à la garde de Dieu et de quelques voisins charitables. Les visites du médecin de l'Assistance gratuite ne sont que trop rares, dans des cas très urgents seulement, et après des appels réitérés. En Allemagne, dans un très grand nombre de villes, ce sont les étudiants qui, sous le contrôle du professeur, vont soigner les pauvres à domicile.

Il est bien rare que, dans de telles conditions, le médecin se dérange pour aller constater le décès d'un indigent : sur l'affirmation d'un voisin, il n'hésite pas à déclarer comme réellement mort, un malade qu'il n'a souvent plus visité, depuis plusieurs jours. Il arrive alors que des doutes s'élèvent sur la réalité du décès, doutes que ne justifie le plus ordinairement aucune preuve de la persistance de la vie, mais qui s'expliquent par la négligence du médecin traitant.

Il y a quelques années, à la rue Neuve Saint-Martin, n° 7, à Marseille, mourut un vieillard, sans famille, soigné par l'Assistance publique : le médecin traitant délivra le certificat de décès sans visiter le corps. Au moment des funérailles, des voisins émirent des doutes sur la certitude de la mort, le Commissaire de police fut prévenu, et ordre fut donné de surseoir à l'inhumation. Nous fûmes délégué pour examiner le corps : la mort était bien réelle, mais elle aurait pu n'être qu'apparente ; en tous cas, ce fâcheux incident n'aurait pas eu lieu si le médecin avait visité une dernière fois son malade.

IV. — Décès dans les chauffoirs publics, asiles de nuit et dépôts de mendicité

Il n'existe dans ces établissements aucun dépôt mortuaire, et les corps des indigents qui viennent y laisser la vie, n'y font qu'un séjour de courte durée : si l'identité du décédé est établie, le corps est dirigé le plus tôt possible vers le dépositoire du cimetière ; dans le cas contraire, on le transporte à la morgue de la ville pour y rester exposé jusqu'à l'heure légale de l'inhumation.

Ces décès, surtout par les saisons rigoureuses, sont plus fréquents qu'on ne croit. Souvent on peut lire dans la chronique des journaux des grandes villes des entrefilets dans le genre de celui-ci : « Deux malheureux sont morts, hier matin, au chauffoir municipal : le premier, un inconnu, âgé d'environ 50 ans, a succombé, vers 5 heures du matin, à une affection cardiaque ; son corps a été transporté à la morgue de l'Hôtel-Dieu. Le second, nommé Joseph Buffon, âgé de 63 ans, est mort d'une congestion pulmonaire, à 3 heures du matin. Son corps a été transporté au dépositoire du cimetière ». Sans doute, les corps de ces infortunés ne franchissent point le seuil de ces établissements sans que la pièce administrative constatant leur décès ait été établie en bonne et due forme ! Mais comment et par qui le décès a-t-il été établi ? Le plus souvent par un médecin requis à la hâte, qui déclare, sans aucun examen d'ailleurs, la mort réelle en l'attribuant à une cause banale quelconque : congestion pulmonaire, congestion cérébrale, rupture d'anévrisme, etc., etc. Dans certaines villes, ces genres d'établissement constituent une dépendance de l'hôpital : en cas de décès, il n'y a alors aucune constatation, aucun médecin n'est mandé, et c'est l'interne de l'hôpital qui, sur l'affirmation du gardien, signe le certificat de décès.

Nous pourrions citer un dépôt de mendicité d'une ville importante, dépendant d'un asile de vieillards, où les décès sont constatés par un pensionnaire valide faisant fonction d'infirmier : ce dernier déclare à l'administration qu'un mendiant est mort, et aussitôt, sans plus ample examen, le corps du malheureux est descendu dans une cave noire et humide, qui est le dépôt mortuaire de l'asile.

V. — Décès sur la voie publique

Un passant est pris subitement d'un malaise et tombe inanimé dans la rue : on le transporte à la pharmacie la plus voisine.

Bientôt un médecin arrive flanqué de deux agents de police : on lui montre le corps étendu sur le parquet, couché de tout son long, ce qui rend impossible la pratique de l'auscultation cardiaque. Le médecin prend le bras et constate l'absence du pouls ; il examine la pupille et la trouve dilatée et immobile ; c'est tout, le décès est vérifié, toutes les pièces administratives sont en règle, le cadavre peut partir pour la morgue ou le cimetière.

L'inanition, le froid, la chaleur et l'alcool sont les facteurs les plus importants du danger de la mort apparente sur la voie publique.

La mort par inanition, c'est-à-dire par défaut de nourriture, n'est pas rare, mais avant que le malheureux affamé arrive à rendre le dernier soupir, il est pris d'une telle langueur qu'il risque d'être déclaré comme étant réellement mort alors qu'il est simplement en état de mort apparente. Le fait peut s'observer chez de pauvres infortunés qu'une trop longue privation de tout aliment oblige à tomber, et dont les corps semblables à des cadavres gisent sur la route, inertes et inanimés. Lors de la famine qui désola l'Irlande, en 1846-1847, tous les membres d'une famille qui depuis longtemps pâtissaient de la faim, épuisés, à bout de force, furent considérés comme morts, et faillirent être inhumés vivants (1).

Les victimes faites par le froid sont encore plus nombreuses : tous les hivers, des malheureux sont trouvés sur la voie publique tués par cette température glaciale qui d'abord lentement engourdit les sens, paralyse les membres, et finit par déterminer ce sommeil fatal auquel on cède, parait-il, si agréablement, pour ne jamais plus s'éveiller. Sur les rivages glacés de la Terre de feu, Sollander disait impérieusement à ses compagnons d'infortune : « Quiconque s'assied s'endort, et quiconque s'endort ne se réveille plus ». Et cette tendance au sommeil est tellement forte, absolue, que plusieurs de ses hommes y succombèrent et que lui-même, quelques instants, s'affaissa épuisé sur la neige.

« La mort apparente par le froid, dit Tourdes, est une de celles qui se prolongent le plus, avec des chances de guérison ». Il ne faut jamais abandonner trop tôt les victimes du froid.

En 1765, un forgeron, traversant les Pyrénées, tombe engourdi par le froid : il resta quatre jours enseveli jusqu'au cou dans la neige, et ne se réveilla que le cinquième, la figure couverte d'un masque de glace (2).

(1) Voir *Journal de Dublin* du 15 au 20 janvier 1847.
(2) *Journal de Roux*, t. XXVII, 1767.

Reeve nous a transmis le cas d'une femme, qui, assaillie par un tourbillon de neige, resta huit jours ensevelie à six pieds de profondeur environ : au bout de ce temps, elle fut retrouvée vivante et ayant toute sa sensibilité.

Krajewski raconte qu'un paysan russe, surpris par une tempête de neige, fut enseveli avec son traîneau et son cheval et retrouvé vivant douze jours après : la neige formait autour de lui une voûte épaisse.

La conservation de la vie, dans ce cas, est due à la faible conductibilité de la neige, et c'est ce qui explique pourquoi les habitants du pôle Nord, pour conserver la chaleur de leur corps et éloigner une température qui pourrait leur être funeste, construisent des huttes avec de la glace et de la neige.

Le premier janvier 1777, un militaire fut trouvé dans la rivière de l'Ill, à Strasbourg, debout, la tête hors de l'eau, raide comme un pieu. On le considéra comme mort sans ressource, et déjà l'on disposait ses funérailles lorsqu'un jeune chirurgien demanda qu'on lui laissât faire quelques tentatives, et il réussit à rappeler le grenadier à la vie.

Par les fortes chaleurs de l'été, bien des personnes tombent dans la rue, sur les routes, dans les champs sous l'action thermochimique des rayons solaires : nous citerons bientôt plusieurs exemples. Quelquefois la chaleur n'agit point seule : elle ne fait que joindre son action sidérante à l'action congestive et déprimante de l'alcool, dont il nous reste à étudier le rôle dans l'étiologie de la mort apparente sur la voie publique.

Le premier effet de l'alcool est d'exciter les fonctions cérébrales, mais bientôt celles-ci se pervertissent et finissent par se déprimer si la dose de poison absorbée a été considérable. Le coma, qui, dans certains cas, accompagne la phase ultime de l'ivresse, est tellement profond que rien ne peut tirer le malade de son état de torpeur. L'intelligence est absolument éteinte, toutes les sensibilités sont anéanties, la résolution musculaire est complète. On peut alors pratiquer les opérations les plus douloureuses sans éveiller chez l'ivrogne aucune sensation : un ivrogne fut amputé de la cuisse par Blandin et n'eut aucun sentiment de l'opération ; une femme en état d'ivresse accoucha naturellement et n'eut aucune conscience du travail (Deneux) ; un autre ivrogne dont les deux maxillaires étaient fracturés comminutivement et les lèvres coupées dans toute leur hauteur, ne manifestait aucune souffrance (Thomeux).

Par suite d'une dilatation des capillaires cutanés, l'ivrogne éli-

mine par le rayonnement une grande quantité de chaleur; d'autre part, les globules sanguins fixent une moins grande quantité d'oxygène; aussi la température baisse-t-elle très rapidement, et on a vu des ivrognes dont la température rectale arrivait à peine à 24° ! La pupille est dilatée, l'œil est vitreux et atone, le pouls est misérable lorsqu'il est encore sensible, et la respiration, presque toujours stercoreuse, peut se trouver quelquefois à peine appréciable.

On comprend comment un ivrogne, trouvé ivre-mort sur la voie publique, le corps inerte, la face pâle ou livide, sans pouls, sans respiration apparente, absolument froid, puisse être pris pour un cadavre et abandonné comme tel. Les erreurs de ce genre sont fréquentes ; nous citerons seulement les suivantes :

Un mendiant, à la suite de libations copieuses, tombe sur la route et ne peut plus se relever; le lendemain, on le trouve les membres raides; on le croit mort et l'on se dispose à l'enterrer. Un médecin examine le corps : il est froid, sans souplesse le cœur est sans mouvement, la respiration suspendue. Néanmoins, le médecin prodigue des secours qui, après quatre heures, finissent par provoquer le retour à la vie. (Vigné).

Un homme, jeune encore, en proie à des préoccupations morales très vives, avait beaucoup mangé et bu, bu surtout, jusqu'à tomber ivre-mort dans la rue Vivienne, où il fut relevé à deux heures après minuit par des sergents de ville qui le transportèrent incontinent au poste de l'arcade Colbert. Là, ils se mirent à lui prodiguer des soins plus empressés qu'éclairés, pendant qu'ils envoyaient un soldat à la recherche d'un médecin. Ce fut le docteur Josat qui vint. Lorsqu'il arriva, le corps du malheureux jeune homme était relégué dans un coin du corps de garde et considéré comme privé de vie. L'erreur avait été d'autant plus facile pour ces braves gens que Josat, lui-même, au premier aspect, crut avoir affaire à un cas de mort consommée. Ce ne fut qu'après un examen attentif qu'il reconnut l'état de mort apparente. Le lendemain, au jour, lorsqu'il alla pour reconnaître l'état de l'ivrogne, celui-ci s'était sauvé du corps de garde pour gagner son domicile aux Batignolles.

Au mois de novembre 1843, un mendiant de profession est trouvé gisant sur la route de Nantes à Vannes, près d'un bourg où il s'était enivré. Il est déclaré mort à l'État-civil, on procède à la levée du corps qu'on dépose sur de la paille en attendant l'expiration du délai pour l'inhumer ; le lendemain, à midi, quand on vint l'ensevelir, l'ivresse était dissipée (Briand et Chaudé).

Cet ivrogne ne dut d'échapper à l'épouvantable torture de s'éveiller dans le sein de la terre pour mourir définitivement de la plus terrible des morts, qu'au délai légal dont il fallait attendre l'expiration pour procéder à l'inhumation. Mais que serait-il arrivé si cette méprise eût eu lieu en temps d'épidémie ? En cette occasion, tout le monde est pressé ; le médecin, les employés de l'administration, tous rivalisent de zèle pour se débarrasser le plus rapidement possible d'un cadavre, considéré, avec raison comme un danger pour la salubrité publique. Et alors, non seulement les malades atteints du fléau peuvent passer pour morts bien qu'ils ne le soient pas, mais on regarde aussi, et on traite comme tel, tout malade qui paraît avoir succombé avec des symptômes douteux, exemple le fait suivant :

« Pendant l'épidémie cholérique de 1884-1885, dans le Midi de la France, un brave fossoyeur de village, pour se donner du cœur à la besogne, avait fortement fait appel aux réconfortants alcooliques ; sous leur impression peu mesurée, il était tombé sur le bord de la route et avait évacué le trop plein de ses voies gastriques et intestinales. Il demeurait inerte, insensible ; on le crut atteint de choléra foudroyant, contracté dans ses pénibles fonctions ; avec un empressement quelque peu hâtif, on le plaçait déjà dans la tranchée funèbre et on l'aspergeait hygiéniquement de chaux-vive. Ce fut le salut : à ce contact, le malheureux manifesta sa sensibilité vitale, on l'aida à sortir de ce pénible et prématuré contact avec sa clientèle, et, bientôt, il put reprendre ses fonctions. » Le professeur Morache, à qui nous empruntons cette observation, la fait suivre de cette juste réflexion : « Dans combien de cas, dit-il, pareils accidents n'ont-ils pas pu se produire ? (1) »

On sait avec quelle coupable négligence on accueille à l'hôpital les malades, qui, transportés trop tard, presque agonisants, meurent avant d'atteindre le but de leur voyage, soit qu'ils viennent de leur domicile, soit qu'ils aient été ramassés sur la voie publique : leurs corps, sans aucun examen sérieux, sont immédiatement dirigés à la salle des morts. Nous citerons à cette occasion plusieurs observations de malades, transportés à l'hôpital, qui avaient été recueillis sur la voie publique dans un état de mort apparente complète déterminée par l'inanition, le froid ou l'alcool. Il n'y a qu'un seul hôpital, celui de Turin, qui se soit préoccupé dans son règlement de la possibilité de cet accident et ait indiqué

(1) G. Morache : *Naissance et Mort*, Paris, 1904, p. 225-226.

à l'externe de garde ce qu'il fallait faire en pareille circonstance pour éviter une erreur de diagnostic.

VI. — Décès en cours de route : dans une armée en marche, durant un voyage en mer

Les causes que nous venons d'étudier, comme susceptibles de provoquer le danger de la mort apparente sur la voie publique, peuvent agir sur les collectivités avec plus d'intensité encore que sur les simples particuliers; leur action souvent sera aidée, surtout dans les rangs d'une armée en marche, par l'état de surmenage et de dépression dans lequel peut se trouver le militaire. Mais ici, par le fait même des climats extrêmes dans lesquels une armée fréquemment est retenue par les nécessités de la guerre, les causes qu'il faudra le plus souvent incriminer seront le froid et la chaleur.

Des armées entières et des armées victorieuses qui avaient triomphé d'ennemis puissants et surmonté les plus grandes difficultés, ont été vaincues par le froid. Xénophon, avec ses dix mille vaillants guerriers, Alexandre le Grand avec sa puissante armée, ne purent résister à ce terrible ennemi qui fit périr un si grand nombre de leurs soldats. Pendant l'hiver de 1709, deux mille hommes de l'armée de Charles XII, dans une marche à travers l'Ukraine, tombèrent morts de froid. En 1719, sept mille Suédois, partis pour faire le siège de Drontheim, succombèrent tous dans les montagnes qui séparent la Suède de la Norwège. A son arrivée en Prusse, l'armée de Napoléon I[er] ne comptait plus que trois mille hommes. C'était le reste, écrit Larrey, d'une armée de plus de quatre cent mille hommes que les habitants du pays avaient vu défiler six mois auparavant dans toute sa force et dans tout son éclat... La route de Miedzeski à Wilna était couverte de cadavres. » Il est certain que, parmi tous ces soldats laissés pour morts, plusieurs vivaient encore et auraient pu, avec des soins, être tirés de leur engourdissement.

Pendant la guerre de la première République, vingt prisonniers autrichiens, perdus pendant vingt-six heures dans les glaces du Mont-Cenis, trouvés engourdis et ne donnant plus aucun signe de vie, furent guéris au moyen de frictions avec de la neige, suivies de lotions d'eau froide, dont on élevait successivement la température.

Au cours de la présente guerre russo-japonaise (février 1904), les

troupes russes campées sur les bords du lac Baïkal eurent à supporter une si basse température (40 degrés au-dessous de zéro) que 500 soldats moururent de froid. La colonne japonaise, qui avait débarqué dans la baie de Plaksin et s'était dirigée vers la frontière de Mandchourie, fut obligée de revenir à la côte après avoir souffert les plus terribles privations, par suite du manque de nourriture et de froid : des 2.500 hommes composant la colonne, un millier environ moururent de froid, de maladie et de faim. Chaque année, près de quatre cent mille pèlerins s'en vont à la Mecque gagner le titre de *hadji* qui doit leur assurer le bonheur dans la vie future : il en meurt toujours environ cinquante mille, de maladies infectieuses, du choléra, de la peste, de fatigue, d'insolation ou de faim.

Des cas isolés de coups de soleil sont fréquemment enregistrés au cours des manœuvres, mais on a vu aussi des victimes tomber en masse. Le général Bugeaud, ramenant une colonne de 3.000 hommes, eut à subir une température excessive qui lui fit perdre 200 soldats dans l'espace de trois heures. En 1853, les deux tiers d'un régiment belge furent foudroyés par la chaleur, et, en 1859, pendant la campagne d'Italie, 2.000 hommes sur 15.000 tombèrent sous le coup de la thermo-héliose.

Que faire lorsque des décès si fréquents surviennent en pareilles circonstances? L'armée ne peut interrompre le cours de sa route, et elle ne saurait, d'autre part, traîner avec elle des cadavres! Force est donc de se débarrasser des supposés décédés, le plus tôt possible, immédiatement ou à la première halte, et le diagnostic de la mort réelle doit nécessairement être exposé à de fréquentes causes d'erreurs.

Entre autres observations qui prouvent la possibilité de la méprise, en pareilles circonstances, nous citerons les deux suivantes :

En mars 1877, l'aide chirurgien Borthwick, attaché à un régiment anglais dans l'Inde, reçut l'ordre en compagnie d'autres chirurgiens, d'accompagner un convoi. En cours de route, il montra de violents symptômes de choléra, dont il souffrit toute une nuit, et le lendemain on le trouva froid et raide; il fut considéré comme mort. « Nous n'osâmes retourner en arrière, dit le docteur Chew, de Calcutta, à qui nous empruntons l'observation, à cause du conseil de guerre devant lequel nous aurions été déférés pour avoir désobéi à des ordres absolument formels; n'osant, d'autre part, disposer du cadavre en l'abandonnant, nous décidâmes de continuer notre route en l'emportant avec nous ». Pendant toute

la journée, aucun mouvement, aucun signe ne vint indiquer que la vie n'était pas encore complètement éteinte, et la mort paraissait toujours réelle le lendemain, quand, vers cinq heures du soir, le convoi arriva à Peshawur. Le cadavre fut alors retiré du chariot et porté dans le dépôt mortuaire de l'hôpital où flambait un feu ardent; or, tandis que l'on signait les papiers et que l'on prenait les dernières dispositions pour l'inhumation, Borthwick, sans doute sous l'action de la chaleur, revint à la vie. « Jusqu'en 1880, ajoute le docteur Chew, Borthwick servit dans la même station militaire que moi, vers la frontière nord-est. Il m'accompagna à la Faculté de médecine de Calcutta, où nous nous séparâmes en février 1882. Je partis alors pour l'Égypte, et lui, pour le service de la frontière; nous avons d'abord correspondu régulièrement, mais depuis 1885, nous nous sommes perdus de vue. »

Nous empruntons encore au même docteur Chew, de Calcutta, l'observation suivante : « Peu de temps après la guerre de l'Afghanistan de 1878, le chirurgien T. Barnwell et moi, fûmes chargés de conduire jusqu'à Deolali un grand nombre d'invalides et de blessés, qui, ayant terminé leur service, devaient de là partir pour l'Angleterre. Quelques blessés étaient dans un très piètre état, nécessitant de grandes précautions, en particulier un homme, le cavalier Holmes du 10e hussards, qui avait une grave blessure produite par une balle, se prolongeant sous la cuisse gauche jusqu'à l'aine ; notre seul moyen de transport pour ces pauvres malheureux était le *palki* sorte de litière soumise à un certain balancement par le fait de la marche des quatre porteurs. A notre arrivée à Nowshera, Holmes semblait en bonne voie de guérison, mais le balancement de la litière le fatiguait beaucoup, au point que son état s'aggrava de jour en jour jusqu'à Hassan Abdool, où nous ne pûmes parvenir à lui faire prendre aucune nourriture avant de continuer notre route, et bientôt nous dûmes le considérer comme réellement mort. N'ayant ni le temps ni la commodité de procéder aux *formalités après décès*, nous transportâmes le cadavre avec nous jusqu'à John Nicholson, où, étant données les mêmes difficultés du chemin et le peu de facilités pour procéder à un enterrement, nous fûmes obligés de renvoyer les *formalités après décès* à un autre moment, et de transporter encore le cadavre jusqu'au camp de repos de Rawal Pindi où il fut étendu par terre sous la tente mortuaire, recouvert d'une toile. Voici ce qui fut son salut : le lendemain matin, c'est-à-dire le troisième jour après sa mort, quand on souleva la toile pour procéder aux *formalités après décès*, plusieurs centaines de mulots (ces régions sont renommées

par le grand nombre de ces animaux) sortirent de dessous précipitamment, et nous nous aperçûmes que Holmes respirait encore, quoique très faiblement — cinq ou six respirations par minute — et nous remarquâmes que les dents de ces animaux avaient laissé des traces sur les mollets qu'ils avaient attaqués. Pour éviter le renouvellement du cahotement, pendant la marche qu'il nous restait encore à faire, nous le laissâmes entre les mains du personnel de l'hôpital de la station qui l'entoura de soins, et l'envoya rejoindre bientôt les quartiers généraux de son régiment à Meerut (1). »

Ces deux militaires qui font l'objet de ces observations, n'ont dû leur salut qu'au retard apporté à leur inhumation, et il est certain qu'ils auraient été enterrés vivants, si on les avait abandonnés en cours de route.

Les prescriptions légales à suivre, en cas de décès, à bord des navires, sont déterminées par l'article 86 du Code civil :

Art. 86. — En cas de décès, pendant un voyage maritime, et dans les circonstances prévues à l'art. 59 (2), il en sera, dans les vingt-quatre heures et en présence de deux témoins, dressé acte par les officiers instrumentaires désignés en cet article (3) et dans les formes qui y sont prescrites (4). (*Suivent les dispositions d'après lesquelles doivent être effectués les dépôts et transmissions des originaux et des expéditions de ces actes*).

L'instruction relative aux actes de l'état-civil à bord des navires de commerce, publiée par le Ministère de la Marine, à la date du 3 octobre 1893, consacre un chapitre « aux mesures à prendre pour la constatation des décès et des disparitions à bord des bateaux armés au bornage, à la pêche côtière ou au pilotage, et généralement des embarcations qui ne s'éloignent pas des côtes ». Nous citerons de cette instruction, comme nous intéressant plus particulièrement, les paragraphes 6 et 8.

§ 6. — Si, par suite de tempête ou de toute autre cause de force majeure, le bateau était forcé de tenir la mer au point qu'il fut impossible de conserver à bord le cadavre, sans danger pour la

(1) William Tebb et Vollum : *Premature Burial*. Londres, 1896, p. 92 et 95.

(2) C'est-à-dire, pendant un arrêt dans un port, lorsqu'il y aura impossibilité de communiquer avec la terre ou lorsqu'il n'existera pas dans le port, si l'on est à l'étranger, l'agent diplomatique ou consulaire français investi des fonctions d'officier de l'état civil.

(3) Ces officiers sont : sur les bâtiments de l'État, l'officier du commissariat de la marine ou, à son défaut, le commandant ou celui qui en remplit les fonctions ; et, sur les autres bâtiments, le capitaine, maître ou patron, ou celui qui en remplit les fonctions.

(4) C'est-à-dire que cet acte devra faire mention de celle des circonstances dans laquelle il a été dressé, et être inscrit à la suite du rôle d'équipage.

santé de l'équipage, les maîtres ou ceux qui les remplacent dresseraient un acte de décès dans la forme indiquée au paragraphe 4, après quoi le cadavre serait jeté à la mer.

§ 8. — Les patrons ou maîtres, et les hommes de leur équipage déclareront au commissaire de l'Inscription maritime ou au Consul, qui en dressera procès-verbal en double expédition, les circonstances du décès, et, s'il y a lieu, les causes qui ont nécessité l'immersion du cadavre.

Cette même instruction a bien soin de faire remarquer que les prescriptions d'ordre général, contenues dans l'article 77 du Code civil, doivent rigoureusement être observées à bord. « En conséquence, les officiers instrumentaires devront, avant de dresser l'acte de décès, se transporter auprès de la personne décédée avec le médecin, s'il y en a un à bord, pour s'assurer du décès. En outre, et à moins que la salubrité du bord ne s'y oppose, le délai de vingt-quatre heures, prévu audit article, sera observé pour l'inhumation ou l'immersion ».

Or, il résulte de notre enquête que le délai de 24 heures avant l'immersion, n'est presque jamais observé, et le plus ordinairement, la lugubre opération est faite à la pointe du jour pour tous les cadavres, alors même que le décès n'aurait eu lieu que dans le courant de la nuit. Cette pratique, dont l'exactitude nous a été certifiée par un très grand nombre de marins dignes de foi, est d'autant plus regrettable que bon nombre de navires de commerce sont dépourvus de médecin. En 1642, le marquis d'Aubigné partit avec sa femme et ses enfants pour se rendre à la Martinique. Au cours de la traversée, Françoise d'Aubigné, plus tard Madame de Maintenon, alors âgée de 7 ans, se trouva si mal qu'on la crut morte. On allait la jeter à la mer lorsque sa mère, voulant l'embrasser une dernière fois, sentit battre une artère, et la jeune Françoise d'Aubigné fut sauvée.

VII. — La morgue : on doit s'y préoccuper de la possibilité du danger de la mort apparente

Les conditions hygiéniques défectueuses de la plupart des morgues sont trop connues, pour que nous croyons utile d'insister sur l'état déplorable dans lequel se trouvent ces établissements dans le plus grand nombre des villes. La morgue de Marseille, pour ne citer qu'un seul exemple, est un véritable foyer d'infection : elle

se compose uniquement d'une petite salle, dont les fenêtres, par ordre administratif et sur la plainte des voisins, doivent être tenues toujours hermétiquement closes. Les cadavres s'y renouvellent nombreux, mais l'air y est toujours le même. Appelé en juillet 1904, pour examiner un cadavre, nous nous trouvâmes plongé dans une atmosphère infectée d'une telle puanteur que nous dûmes renoncer à achever notre tâche, suivi d'ailleurs dans notre retraite par le gendarme qui nous avait accompagné et qui, lui aussi, déclara ne pas pouvoir résister plus longtemps.

Exceptionnellement, dans quelques villes, la morgue peut être considérée comme un monument impeccable au point de vue hygiénique et social, mais il n'est que trop vrai que, même là, on ne se préoccupe nullement de la possibilité du danger de la mort apparente. Tout y a été prévu dans le but d'éviter la contamination, d'assurer la conservation des cadavres et d'écarter tout ce qui pourrait blesser le sentiment public dans le respect de la mort, mais rien n'y laisse supposer que ceux qui ont présidé à la construction du monument aient un instant songé à la possibilité du danger de la mort apparente. Le fait d'être transporté à la morgue semble tenir lieu de preuve, et démontrer que la mort ne fait l'ombre d'aucun doute. Or, quels sont ceux dont les corps sont transportés à la morgue? Justement, ceux-là même dont le décès a lieu hors de leur famille, et dont la mort, ainsi que nous venons de le démontrer, n'est jamais sérieusement vérifiée! Nous savons combien sont nombreux les cas de résurrection inattendue, mais encore faut-il, pour que cette chance de salut reste à l'infortunée victime d'une méprise, que le milieu dans lequel est déposé le corps jusqu'à l'heure légale de l'inhumation, ne s'oppose pas à la reprise de la vie en achevant de tuer celui qui ne serait pas encore définitivement mort!

Dans de nombreuses villes d'Allemagne, il existe des *obitoires*, c'est-à-dire des salles de dépôt où l'on garde les morts jusqu'à l'apparition du signe évident de la putréfaction. Tous ceux qui ont visité ces sortes d'établissements, sont unanimes à reconnaître leur mauvaise tenue, exception faite pour quelques *obitoires*, tel celui de Munich qui est le modèle du genre. Il paraîtrait, d'après certains auteurs, qu'on n'a jamais eu à enregistrer dans ces asiles de la mort « de ces résurrections dont on aime à effrayer l'imagination populaire », et ils tirent de ce fait un argument qu'ils croient sans réplique contre la réalité du danger de la mort apparente. Mais ces auteurs, qui reprochent aux autres d'être si crédules quand on leur cite une observation de mort apparente, ne

sont-ils pas eux-mêmes trop crédules lorsqu'ils affirment, sur la foi d'autrui, que dans les obitoires d'Allemagne on n'a jamais eu à constater des cas de mort apparente ? Personnellement, nous n'avons fait qu'une enquête très succincte dans ce dernier pays, et nous avons pu néanmoins nous procurer l'observation d'un cas de résurrection survenue dans un obitoire, observation que nous pouvons donner comme authentique, puisque, comme pour les cas cités plus haut, les registres de l'Etat-civil en portent la mention officielle. Au reste, voici la lettre que nous a écrite à ce sujet, à la date du 4 novembre 1903, le bourgmestre de Ludwigshaffen-sur-Rhin, la ville de Bavière où le fait a été observé :

« En réponse à votre honorée, je m'empresse de vous dire que, le 13 juin 1903, on a porté, en effet, vers six heures du soir, au dépôt mortuaire de notre ville, un enfant de quatre jours qui, une heure après son transport au dépôt, donnait des signes de vie. Voici comment le fait s'était produit : Une ouvrière de fabrique allait chercher dans le courant de l'après-midi un médecin pour lui annoncer la mort de son enfant qui avait eu lieu à neuf heures du matin. *Le médecin examina l'enfant, trouva tous les signes de la mort*, et par conséquent, fit transporter le cadavre au dépôt. Après son retour à la vie, l'enfant fut rendu à sa mère, au domicile de laquelle on le rapporta, mais il mourut, le même soir, à dix heures. »

Pour prouver combien notre observation est justifiée, nous ajouterons les faits suivants :

« On apporta à la morgue de Strasbourg, dit Tourdes, un homme qui venait de se brûler la cervelle, nous étions là avec quelques élèves au moment où on le déposa sur les dalles ; la face était affreusement mutilée ; procédant à l'examen extérieur, nous apercevons que cet homme donne des signes de vie, mais il succombe pendant qu'on cherche un brancard pour le transporter dans une salle ». (1).

Durant une épidémie cholérique qui sévit à Hambourg, un jeune homme, ayant été atteint de la maladie, passa pour mort et fut transporté à la morgue pour y attendre l'heure de l'enterrement; quand les porteurs entrèrent, quelques heures après, pour enlever les cadavres au nombre de cent environ, ils trouvèrent le jeune homme assis, très souffrant et dans la plus grande frayeur. On le porta dans une salle d'hôpital où d'ailleurs il guérit rapidement. Ce fut durant la même épidémie que la jeune fille dont nous

(1) Tourdes. Art. Mort *in Dict. encyclop. des sciences méd.*, 2e série, tome IX, p. 607.

avons donné ailleurs, l'observation, revint à la vie, au cimetière même, sur les bords de la tombe.

En 1878, un régiment anglais, en détachement dans l'Inde, fut décimé par le choléra. Le sergent E. Thall et le caporal Bellamy furent envoyés pour être inhumés, comme décédés cholériques, dans la partie du cimetière de Nowshire, spécialement affectée à cet effet. La difficulté de se procurer du bois pour faire les cercueils ayant fait retarder l'ensevelissement, les deux corps furent placés dans le dépôt mortuaire où l'on répandit en abondance des désinfectants pour éloigner la contagion. Or, il arriva que Thall d'abord, Bellamy ensuite, recouvrirent leurs sens et reprirent peu après leur service. L'année suivante, Bellamy fut envoyé en convalescence en Angleterre « où j'ai appris, dit l'auteur à qui nous empruntons cette observation, qu'il jouit atcuellement d'une excellente santé ». (William Tebb et Vollum.)

Conclusion

Dans une précédente étude (1), nous avons fait connaître toutes les garanties que le citoyen français est en droit d'espérer des prescriptions édictées par la loi, et des mesures ordonnées par l'administration dans le but d'écarter les dangers de la mort apparente. Afin de mieux faire saisir, par comparaison, les graves inconvénients que présente la pratique suivie le plus ordinairement pour la constatation des décès, nous croyons utile d'indiquer simplement, sous forme de sommaire, ce que la loi et l'administration exigent en France pour éviter, à celui qui a été enregistré comme mort au bureau de l'état-civil, l'épouvantable malheur d'être enterré vivant.

1° Les difficultés du diagnostic de la mort réelle et le danger de la mort apparente sont signalés et reconnus officiellement par l'administration.

2° Les décès doivent être constatés par un médecin vérificateur assermenté, docteur en médecine, et non simple officier de santé.

3° Le corps du décédé doit être toujours examiné d'une manière attentive et complète, et aucun certificat ne devra être délivré par

(1) Icard. — *Les prescriptions légales et les mesures administratives en France pour éviter le danger de la mort apparente* : Annales d'hygiène publique et de médecine légale, Novembre 1903, p. 341 à 473.

le médecin vérificateur avant qu'il ait constaté la rigidité cadavérique et la putréfaction.

4° Les médecins vérificateurs doivent être contrôlés par des médecins inspecteurs afin de rendre plus efficace encore la vérification des décès.

5° Le moment où doit se faire la vérification du décès ne doit pas être trop rapproché du moment supposé de la mort, afin que le médecin, pour plus de garantie, puisse constater certains signes importants dont la manifestation spontanée n'est pas immédiate.

6° Le délai légal de vingt-quatre heures avant l'inhumation compte à partir du moment de la déclaration du décès à l'état-civil, et non à partir du moment supposé de la mort.

7° Jusqu'à l'expiration complète du délai légal, il est défendu de procéder à l'ensevelissement et à la mise en bière.

8° Jusqu'à l'expiration complète du délai légal, il est défendu de procéder à l'autopsie et à toute opération susceptible de transformer la mort apparente en mort réelle.

9° Jusqu'à l'expiration complète du délai légal, le décédé doit être simplement supposé décédé : il doit être considéré comme malade et traité comme tel.

10° Les Pouvoirs publics, pour rendre encore moins fréquent le danger de la mort apparente, ont voulu que les familles fussent instruites des soins dont elles doivent entourer le corps de toute personne déclarée décédée, jusqu'à l'expiration complète du délai légal.

11° Le délai légal doit être abrégé dans certains cas, mais à condition que le décès ait été constaté avec le plus grand soin, et qu'il ait été prouvé que la mort est bien réelle.

La loi et les Pouvoirs administratifs ont donc tout prévu dans le but d'écarter le danger de la mort apparente. Malheureusement ces mesures, empreintes de tant de prudence et d'une si haute sagesse, sont lettres mortes : les médecins et les familles n'en tiennent aucun compte, ignorent leur existence, et les traités classiques de médecine légale n'en parlent même pas. si bien que la plupart de ceux qui meurent en France, ne trouvent pas dans la pratique suivie pour la constatation de leur décès, une garantie suffisante contre le danger de la mort apparente. D'une façon générale, la vérification médicale n'est pas exigée, et si elle a lieu, elle consiste le plus souvent à jeter un vague coup-d'œil sur le corps du supposé décédé. La plupart des médecins considèrent le certificat de décès comme une pièce administrative au bas de

laquelle ils doivent apposer leur signature pour remplir une simple formalité, sans que la loi les y contraigne, uniquement pour donner satisfaction à un usage : le plus souvent même, le certificat de décès est délivré sans examen préalable du corps.

Quelle garantie peut avoir celui qui meurt abandonné, ignoré de tous, si ceux qui meurent au sein de leur famille, sont, de la part de leurs proches, victimes d'une telle négligence ! Nous devons laisser à la mort, le soin d'achever son œuvre libératrice avant de disposer de la dépouille de tout supposé décédé, quelles que soient la position sociale de celui-ci et les circonstances particulières qui ont accompagné sa mort : en aucun cas, on ne doit procéder à l'inhumation avant d'avoir acquis la preuve certaine de la réalité de la mort ! Or, nous pensons l'avoir amplement démontrée, les moyens employés pour donner satisfaction à la loi sont le plus souvent insuffisants, si tant est qu'on y ait recours quelquefois dans les circonstances spéciales dont nous venons de parler.

Tous les auteurs reconnaissent que c'est dans l'arrêt complet et prolongé de la circulation du sang qu'il faut chercher le signe infaillible et précoce de la réalité de la mort. Lors d'une épidémie cholérique qui sévit à Hambourg, les médecins conçurent un tel doute sur la valeur de leurs moyens de diagnostic que, vers la fin de l'épidémie, pour ne point se tromper et établir avec certitude la preuve de la réalité de la mort, ils prirent la précaution de pratiquer l'artériotomie chaque fois qu'ils étaient appelés à constater des décès de cholériques.

Mais les moyens préconisés pour obtenir des renseignements sur l'état de la circulation, y compris l'artériotomie, ne sont pas d'une application pratique, en temps d'épidémie surtout. Du reste, tous ces moyens présentent un très grand inconvénient au point de vue de la certitude absolue que doit présenter le diagnostic de la mort réelle : ils ne nous renseignent sur l'état de la circulation que pendant le court espace de leur application. L'arrêt de la circulation indiqué par ces moyens peut être définitif, mais il peut aussi n'être que momentané ! Si l'artère, si la veine, si les capillaires ouverts ne donnent pas de sang, si l'examen du fond de l'œil indique l'absence de toute circulation, si l'oreille la plus délicate ne peut percevoir le moindre bruit cardiaque, si l'aiguille à cardio-puncture est immobile, si la radiographie montre l'arrêt du cœur, c'est parce que, au moment et pendant tout le temps de l'emploi de ces moyens, la circulation était complètement arrêtée. Or, la reprise de cette fonction peut avoir lieu après le moment

même où cessera l'emploi des moyens de contrôle. Cette éventualité est d'autant plus possible que l'emploi des moyens pour constater l'arrêt ou la persistance de la circulation ne peut être que momentané, ou tout au plus n'être prolongé que pendant un temps très court, surtout dans les circonstances spéciales qui nous occupent. C'est ainsi que l'auscultation, pour qu'elle ait toute sa valeur, doit être pratiquée, pendant cinq minutes au moins, sur chacun des quatre points cardinaux de la région précordiale, soit durant vingt minutes au moins. Le procédé n'est vraiment pas pratique !

La véritable épreuve, l'épreuve infaillible, la seule qui mérite une confiance absolue, est celle qui démontre l'arrêt complet et aussi prolongé qu'on voudra, l'arrêt définitif de la circulation, épreuve que nous avons fait connaître il y a quelques années (1). Le procédé consiste à injecter profondément dans le tissu cellulaire une solution de fluorescéine : si la circulation persiste, cette substance est absorbée, la peau et les muqueuses deviennent jaunes, le sujet injecté paraît avoir une jaunisse intense ; l'œil prend une superbe coloration verte, il semble qu'une émeraude ait été enchâssée dans l'orbite.

La persistance de la circulation du sang, tant que la mort n'existe pas, est une nécessité physiologique. Mais supposons qu'il existe des cas de mort apparente s'accompagnant d'un arrêt complet de la circulation. Cet arrêt ne peut être que momentané ou définitif : s'il est définitif, la mort apparente deviendra bientôt la mort réelle, ce qui sera indiqué par l'absence d'absorption de la fluorescéine injectée, absence constatée à des moments différents et aussi éloignés les uns des autres qu'il plaira de le fixer au critique le plus exigeant ; si l'arrêt n'est que momentané, le produit injecté, qui était resté sur place, sera pris et entraîné par le sang dès que celui-ci recommencera à circuler ; nous constaterons alors l'absorption, et cette simple constatation nous permettra d'affirmer la persistance de la vie, bien avant qu'aucun des moyens préconisés jusqu'ici nous ait prévenu du rétablissement de la circulation.

Ce qu'il faut, pour éviter toute erreur, c'est un moyen de contrôle permanent, automatique, un véritable appareil enregistreur. Or, le moyen que nous préconisons possède, au plus haut point, toutes ces qualités : l'application de ce moyen est *permanente* et *continue*, puisque ce moyen est incorporé au décédé lui-même, si

(1) Voir notre livre : *La mort réelle et la mort apparente*, couronné par l'Académie des Sciences, Paris, 1897, Félix Alcan, éditeur.

bien que celui-ci l'emporte avec lui dans la tombe ; ce moyen est *automatique*, puisque les résultats se manifestent spontanément, et il constitue un véritable *appareil enregistreur*, puisqu'il suffit d'un simple coup d'œil pour être pleinement renseigné sur la persistance de la vie ou la réalité de la mort. Tous les auteurs qui ont étudié la question reconnaissent au procédé de la fluorescéine cette insigne supériorité sur tous les autres procédés. Nous ne citerons l'opinion que d'un seul, celle de G. Morache, le distingué professeur de médecine légale de la Faculté de Bordeaux : « On pourrait diviser, dit-il, les signes de la mort en signes de possibilité, de probabilité, de certitude ; ces derniers ne sont pas nombreux, *jusqu'à présent même, il n'en est qu'un* : celui de Séverin Icard (1). »

Chaque cadavre, avant d'être transporté au cimetière, recevra une injection hypodermique de fluorescéine, et si, une heure, deux heures après, au maximum, il ne présente aucun signe d'absorption, si la peau et les muqueuses ne sont pas devenues jaunes, si les milieux de l'œil n'offrent pas la coloration vert-pré caractéristique, on pourra affirmer, en toute sécurité, sans aucune crainte de se tromper, que la mort est bien certaine, qu'elle a été dûment constatée, et cela, aussi sûrement que si l'on se trouvait en face d'un cadavre marqué du stigmate infaillible de la putréfaction avancée.

Docteur ICARD,
de Marseille.

(1) G. Morache, *Naissance et Mort,* Paris, 1904, p. 256.

INTERPOLATIONS DANS LES FRESQUES DE LA SIXTINE

Erreurs de Vasa .

Qui le croirait ? Depuis bientôt quatre siècles que l'œuvre de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine excite l'admiration des visiteurs du monde entier, aucun Champollion n'a su encore en déchiffrer le symbolisme : 56 sujets sont restés à l'état d'énigme. Bien mieux, les commentateurs, et Vasari tout le premier, ont erré dans la dénomination de certains sujets épisodiques. La raison en est, que jusqu'ici aucun ne s'est aperçu que les tableaux du Centre ne sont point placés dans l'ordre chronologique.

Ceux qui ont visité la chapelle Sixtine, ou l'ont simplement étudiée d'après des reproductions, savent que dans la longueur de l'axe de la voûte sont disposés neuf tableaux représentant les phases de la création et terminant à l'Ivresse de Noé. Ces tableaux sont encadrés de moulures linéaires limitant, alternativement, un compartiment étroit et un compartiment large. Or, Michel-Ange composa ses cartons sans se préoccuper du compartiment leur revenant logiquement ; deux fois, il dut intervertir l'ordre chronologique, parce que l'espace était trop restreint pour sa composition.

L'assertion de Vasari est exacte, quand il dit que le maître commença l'exécution à fresque par les sujets ayant trait à Noé. La première interpolation existe précisément pour les deux tableaux du *Déluge* et du *Sacrifice de Noé* ; ce dernier précède l'autre. La vaste composition du déluge universel exigeait une certaine surface, et comme le compartiment qui eût dû lui être attribué se trouvait être un étroit, l'artiste y plaça le sacrifice, comportant une mise en scène plus restreinte, et il réserva le compartiment large au déluge, intervertissant ainsi l'ordre chronologique.

Vasari, et de même ses continuateurs, ne s'est point rendu compte de cette interpolation. Comme la fresque représentant l'holocauste précède le grand drame universel, il en a conclu qu'il s'agissait du double sacrifice d'Abel et de Caïn. Un simple aperçu de la scène et des personnages suffit à convaincre que le tableau représente bien le sacrifice d'action de grâces offert par Noé au sortir de l'Arche.

Le centre de la fresque est occupé par l'autel rustique érigé par le patriarche et ayant la forme d'un cube. A la face antérieure est pratiquée une ouverture pour l'introduction du combustible; accroupi, un jeune homme de son souffle attise la flamme. Au premier plan, le sacrificateur vient d'égorger un bélier; il le maintient sans lui, pendant qu'il tend à une belle hiérophante, la tête ceinte du corymbe, une coupe remplie du sang recueilli. Deux autres fils de Noé s'avancent de chaque côté de l'autel; l'un amène un second bélier, l'autre porte une brassée de bois, tous deux se sont arrêtés pour regarder le geste de leur sœur, qui, en recevant la coupe, laisse voir sa crainte d'en laisser déborder le contenu. Toute cette mimique concentre l'attention du spectateur sur ce point attractif du tableau. Derrière l'autel, alors, apparaît Noé entre sa femme et une autre de leurs filles, la plus jeune. Le patriarche, auquel une longue barbe blanche donne un aspect vénérable, adresse à l'éternel une fervente prière. Sa compagne le regarde d'un air interrogateur, tandis que la jeune fille présente un morceau de chair à la flamme du foyer, dont le vif rayonnement lui fait faire un petit mouvement de recul.

La famille se compose de trois fils et deux filles; elle ne peut donc être celle de nos premiers parents. En admettant même que Caïn fut le victimaire du premier plan, nous ne pouvons voir Abel en la personne du vieillard placé derrière l'autel.

Un auteur contemporain a cru redresser l'erreur de Vasari en baptisant le tableau : *Sacrifice du Juste*, et la coupe de sang devient, pour sa cause, une coupe de lait. Cette dénomination n'est pas plus acceptable que celle de l'auteur de la vie des peintres, et pour enlever les derniers doutes, s'il peut encore y en avoir après notre description de la scène et les personnages, nous ajouterons qu'à l'arrière-plan du tableau se trouve l'arche stationnaire. De plus, on voit, à gauche, une tête de bœuf, une tête de licorne, une tête de cheval et la croupe d'un éléphant. Il ne convenait pas à Michel-Ange de peindre les différentes espèces d'animaux sortis de l'Arche; les indications qu'il donne peuvent symboliser les continents.

Passons à la seconde interpolation.

A l'autre extrémité de la voûte, vers l'autel, se déroulent les phases des Genèses, les phases initiales de la colossale épopée représentée par Buonarroti à la chapelle Sixtine. Ici aussi, l'ordre est interverti pour le deuxième et le troisième tableau, c'est-à-dire que, logiquement, le deuxième devrait occuper le troisième rang et réciproquement. Les scènes, placées dans l'ordre voulu, représentent successive-

ment ces trois phases de la création : *Dieu débrouille le Chaos. Dieu rassemble les eaux et en guide le cours. Dieu crée les mondes et règle la marche de l'Univers. Dieu féconde la Terre.* Dans ce dernier tableau, le créateur est représenté en deux actes différents.

Notre thèse s'appuie sur un fait généralement inobservé. Le maître a indiqué l'ordre logique des scènes de la création par le fini des figures, lequel est gradué selon la progression du drame génésiaque. Lorsqu'il concevait le créateur mettant l'ordre dans le chaos, il subissait les exigences inhérentes à l'essence même du sujet. Déchirant les brouillards qui remplissent l'étendue, Dieu s'élève, emporté dans une trajectoire impétueuse ; les jambes repliées sous l'élan, de ses bras étendus, il sépare les éléments. La tête, rejetée en arrière, laisse à peine entrevoir les lignes fuyantes du visage ; avant que la lumière ne soit, la face du créateur ne peut, évidemment, se profiler avec netteté. Une pensée juste préside donc à la forme donnée à cet acte préliminaire de la création.

Le chaos dissipé, Dieu, poursuivant son œuvre, réunit les eaux et leur ordonne de se déverser dans les abîmes ouverts pour les recevoir. Le geste des mains est en concordance avec le mouvement des ondes; pendant que la droite indique la direction à suivre, la gauche, soulignant la pensée divine, maintient la masse liquide ; celle-ci modère progressivement l'impétuosité de son premier élan ; elle se détend, se développe, imposante et majestueuse, dans un cours invincible qui n'a plus d'autre loi que celle de l'éternité. Dociles au geste qui les guide, les eaux s'arrêteront à la limite fixée par la volonté de celui qui a dit à l'Océan : *Non procedes amplius.*

En cette deuxième période des Genèses, la face du Créateur est déjà plus apparente ; sa forme de même s'accentue, et le torse se présente avec son ampleur herculéenne. Puis, le seigneur n'est plus seul ; deux anges sont à ses côtés, mais la physionomie de ce premier être de la création n'est pas encore déterminée.

Au deuxième tableau de la voûte, qui, comme nous le disons est le troisième dans l'ordre chronologique, nous voyons, suspendue dans l'espace, la monstrueuse sphère du monde dormant du lourd sommeil de la matière. Dominant la scène de toute la hauteur de son buste largement développé, la colossale figure du Créateur se meut. Sans arrêter son vol dans l'infini, il énonce ses ordres. A son attitude exprimant à un degré terrifiant la force et la volonté, on sent que quelque chose de grand s'accomplit. La pensée ordonnatrice est ponctuée par un geste immense ; écartant les bras dans les directions déterminant les routes opposées à suivre, Dieu commande aux sphères d'ouvrir leur marche harmonique et constante dans l'incommensurable. Le mouvement commence et ne s'arrêtera plus.

Le deuxième acte, où Dieu féconde la Terre, s'accomplit à un niveau plus bas. Planant et vu de dos, le Créateur a changé de direction ; sur le globe qui a commencé son évolution, il étend la main et,

d'un geste sacerdotal, le bénit. Tout à l'heure aride et désolée, la terre a subi un changement à vue; les germes cachés dans la matière se sont gonflés de vie végétative et, opérant leur œuvre de fécondité, ont fait éclater le sein de la grande nourrice : l'*Alma Mater*. Des arbrisseaux, des arbres étendent leurs rameaux au-dessus de l'herbe soyeuse. Une parole d'amour est descendue des lèvres du divin auteur, et cette parole a trouvé un écho dans l'hymne éternel du printemps.

Plusieurs anges entourent le premier créateur lançant les mondes dans l'espace, et forment avec lui une masse s'enlevant sur un fond nuageux. Alors que Dieu sépare les eaux, on entrevoit l'idée de la création des anges par l'apparition de ceux-ci à l'arrière-plan et dans une forme rudimentaire ; maintenant, de la brume de la pensée ils passent à l'évidence de la réalité ; leur forme est mieux définie, seulement la fonction de ses esprits célestes est encore uniquement contemplative ; leur rôle de ministres du Très-Haut devient actif au tableau suivant où Dieu crée l'homme.

La conception de l'artiste, en son développement, suit donc la progression de l'œuvre créatrice, et des indices parfaitement sensibles déterminent les étapes de la synthèse inscrite dans ces compositions des genèses. Les changements gradués que présentent les physionomies des trois premiers Créateurs sont significatifs ; il est facile de se convaincre, en suivant la progression de leur fini, que, chronologiquement, la place du troisième tableau est au second rang et réciproquement. De même, Michel-Ange a *fini*, graduellement, la physionomie de l'être céleste ; à l'état d'ébauche lorsque le Créateur sépare les eaux et en dirige le cours, ses traits sont mieux marqués à la période suivante : enfin, à sa troisième apparition, il a sa forme et son caractère définitifs.

Mais une autre indication capitale s'ajoute à l'appui de notre thèse.

Nous venons de dire que le Créateur qui lance les mondes dans les espaces, est entouré de plusieurs anges formant avec lui une masse s'enlevant sur un fond nuageux. Entre celui qui émerge en avant du groupe et le Tout Puissant, apparaît le haut du corps d'un personnage ayant le bras droit replié sur la tête. Le sujet donne l'idée d'une catégorie d'êtres autre que celle des anges ; la forme, le galbe du bras, qui se laisse voir a dessein, et, de même, les traits du visage sont ceux d'une femme. Comment, dira-t-on, Michel-Ange a-t-il pû faire figurer la *femme* en compagnie du Créateur avant même que *l'homme* fut créé ? L'objection est toute naturelle et nous allons y répondre.

De même que pour les anges, le maître, pour la Femme, a procédé par étapes. Elle a sa formule idéographique, ou, plutôt, *idéative* dans cette phase de la formation des mondes, alors que le Créateur souffle la vie aux germes, aux êtres organiques de la Nature. L'intuition de son rôle se fait jour dès que l'homme entre dans la création ; d'abstraite, d'abord, la forme de la Femme devient concrète lorsque Ève prend place dans la vie comme Mère du Genre Humain.

Si nous suivons la progression de la physionomie de la Femme, nous avons une autre preuve que le deuxième tableau de la voûte devrait occuper le troisième compartiment et précéder immédiatement la *Création de l'Homme*, où cette forme de femme réapparait mieux définie. Dans ce dernier tableau, l'artiste donne à l'Ouvrier divin une volonté calme ; le bras puissant qui a semé les soleils dans l'espace a un geste adouci pour la Créature que, du néant, il élève à une suprême perfection. Au cintre formé par le bras gauche du Créateur, surgit le haut du corps d'un personnage appuyant la main sur ce même bras. Ce personnage est de nouveau une femme ; elle observe avec une vive curiosité le protoplasme gisant à terre et qui vient de se mouvoir. Un enfant, sur lequel appuie l'index du Seigneur, enlace de ses bras la jambe de la femme.

Quelques théologiens ont voulu voir, en ces deux personnages, la Vierge et l'Enfant Jésus, c'est-à-dire la pensée figurée de la Rédemption. Toute respectable qu'elle soit, cette interprétation, si elle devait être acceptée, annoncerait un manque de logique chez l'artiste ; la place de telles figures symboliques s'expliquerait mieux ailleurs. Cette manière de voir est détruite, du reste, par le fait de la présence de la femme déjà au tableau de la *Création des mondes*.

La pensée du maître a été plus complexe et son analyse exige une attention un peu soutenue.

Reportons-nous à la précédente figure de femme, au bras en arc au-dessus de sa tête, placée près de la Divinité créant les mondes. De forme indécise encore, ce simulacre représente, ainsi que nous l'avons dit, la conception en germe de la femme, increéée encore mais que Dieu avait alors dans l'idée de son plan. Par cette effigie allégorique, l'artiste symbolise également la vertu procréatrice donnée à tous les êtres, vertu qui rend permanente l'action créatrice; déterminant la cause première, il donne en même temps la formule des causes secondes. Au tableau de la *Création de l'Homme*, Michel-Ange expose alors la thèse complète, absolue de la création; la seconde apparition de la femme porte en elle l'idée spécialisée de l'amour et de la fécondité. Tout en donnant avec la vie, la priorité, la force, l'autorité à Adam, le Seigneur par son attitude, témoigne de sa protection, de son affection même à *celle* qui en sera la compagne. Ensuite, d'un geste bien significatif, il désigne le fruit en perspective de l'homme et de la femme c'est à dire la progéniture représentée par l'enfant. Au tableau qui suit, le concept du créateur arrive à éclosion, sa pensée se traduit en fait, le symbole devient réalité : nous assistons à la radieuse incarnation de la Femme, que Dieu réservait pour le couronnement de son œuvre.

A remarquer encore dans cette composition de la *Création de l'homme*, que tous les anges entourant le créateur, contemplent, avec une vivacité enfantine pleine de charme, la forme nouvelle et parfaite à laquelle il va donner l'être. Tous et aussi la femme sont attentifs au phénomène en voie de se produire ; seul, l'enfant que Dieu touche du

doigt, a le regard tourné du côté opposé à Adam. Il est encore dans l'avenir.

Ces figures métaphoriques, tout en étant au second plan et pour ainsi dire effacées, s'assimilent néanmoins au jeu de la scène, mais sans détourner l'esprit du spectateur de l'idée maîtresse. Quand après un examen soutenu, on isole du groupe où elles sont, ces figures secondaires, peu à peu elles absorbent et finissent par se poser en énigmes. Si le trait jaillit, si l'énigme devient rayon et de sa flamme augmente le faisceau lumineux déjà acquis, alors le cadre s'élargit, l'horizon recule et livre à l'investigation de nouvelles profondeurs. Le génie du maître, d'abord incomplètement saisi, se dévoile tout à coup comme celui d'un penseur aussi profond que le peintre est puissant dans sa technique, l'artiste sublime dans son esthétique. Le penseur élève encore l'incomparable ouvrier.

Eug. AUBERT.

KHRILI LE GARDIEN DE VIGNES

Récit Algérien

---

(3)

VII

On était le 5 juin, un dimanche, jour de paie pour les indigènes placés sous les ordres de Bel Kacem.

Le bureau de l'économe-comptable n'existant pas encore, ce dernier, provisoirement installé sur le derrière des bâtiments de l'Ecole, dans une petite pièce attenante à la salle d'études, se transportait, le dimanche matin, avec sa caisse, dans le bureau du directeur dont l'unique fenêtre donnait sur la cour d'honneur. Il se tenait là, debout, dans l'intérieur de la pièce, devant la baie largement ouverte, assisté de deux élèves, choisis parmi les plus âgés et les plus intelligents, chargés de lui faciliter sa besogne : en dehors, stationnaient, à droite, le surveillant de culture préposé au contrôle du défonçage tenant à la main le carnet de poche sur lequel figurait le relevé au jour la journée du travail éxécuté, et à l'aide duquel il établissait, en un clin d'œil, le compte de chacun des ayants-droit, à gauche, Bel Kacem faisant fonction d'huissier audiencier, et fournissant à l'Econome les renseignements que celui-ci lui demandait. Quant aux Arabes, au nombre d'une quarantaine, appartenant tous aux trois tribus des Ouled Ferguen, des Ouled Gherabas et des Ouled Mellal, dont le territoire confine aux divers domaines de l'administration, ils vaguaient dans la cour, la cigarette à la bouche ou le chapelet au bout des doigts, sous la surveillance des deux gardes du domaine départemental, le

garde européen Robert, un ancien gendarme, et le garde indigène Ben Yamina ben Kadour.

A l'appel de son nom, prononcé d'une voix forte par Bel Kacem, chaque Arabe s'avançait, à son tour, vers la fenêtre, recevait son dû, après vérification sur le carnet du surveillant de la somme de travail fournie par lui, et cédait la place à un autre.

Les paiements avaient lieu en argent, condition expresse du contrat verbal de louage. Le besoin d'un appoint en monnaie de billon se faisait rarement sentir, tant les indigènes se montraient experts à calculer à l'avance le nombre d'heures qu'il leur fallait consacrer à l'ouvrage pour avoir droit au compte rond. C'est qu'en ce moment, il convient de l'avouer, « sévissait » sur l'Algérie, comme elle allait sévir quelques mois plus tard sur la France tout entière, l' « épidémie » du sou espagnol : les caisses publiques, les particuliers, principalement les commerçants, devenus très regardants sur le chapitre de la monnaie de cuivre, refusaient inexorablement les centimes, cinq centimes et décimes de provenance susdite.

Le règlement de comptes, commencé à dix heures et demie, touchait à son terme : la cour d'honneur se vidait peu à peu. A midi, le clairon — à l'Ecole Roudil, tous les actes de la vie quotidienne sont soumis à une réglementation quasi-militaire, — annonça l'heure du déjeuner.

Le dernier Arabe payé, l'inspecteur, le directeur et l'économe, passèrent dans la salle à manger.

On était à table depuis dix minutes à peine, lorsque, soudain, éclatèrent au dehors de sourdes exclamations, bientôt suivies de cris aigus, puis de détonation d'armes à feu. Au même moment, les volets de la salle à manger, tenus clos à cause de la chaleur, s'ouvrirent brusquement, laissant apparaître par l'entrebâillement le visage apeuré d'un élève.

— Venez vite, Monsieur le directeur, on s'égorge à la cantine !

Du coup la table est déserte. En un rien de temps, inspecteur, directeur, économe, se trouvent transportés sur le théâtre de la rixe, car c'est d'une rixe entre indigènes et ouvriers étrangers qu'il s'agit. De toutes parts, on brandit des matraques ; des lames de couteau brillent au soleil ; du haut de la butte sur laquelle se dresse la cantine, Jaty Loubignac, son fusil épaulé, menace de tirer sur un groupe d'Arabes qui fait mine de donner l'assaut à son logis ; autour de lui, des ouvriers européens, le revolver au poing, se préparent à une défense énergique ; un peu plus bas, près d'un petit bassin qui reçoit l'eau d'une source captée par l'entrepreneur

pour son usage personnel, se tiennent Khrili et son beau frère Ari-Boudjema couverts de sang ; non loin d'eux, couché tout de son long sur le sol, on aperçoit un homme que plusieurs de ses camarades essaient de relever. Voici ce qui s'est passé tout à l'heure :

Chaque dimanche, les Arabes, la paie terminée, avaient coutume, avant de regagner leurs douars respectifs, de faire de menus achats chez Jaty Loubignac lequel, à son commerce de comestibles, avait annexé un débit de tabac — la vente du tabac est libre en Algérie — et un comptoir de mercerie. Khrili, Ari-Boudjema et quelques-uns de leurs coreligionnaires étaient donc venus s'approvisionner à la cantine.

Simple chartreuse en double cloisonnage sur soubassement en maçonnerie pleine, la cantine de Jaty Loubignac comprenait trois pièces, la première de dimension moyenne servant de boutique, la seconde, la plus vaste, servant d'entrepôt, la troisième, la moins spacieuse, à usage domestique, cuisine, salle à manger et chambre à coucher à la fois. Une terrasse en glaise battue la précédait, et, tout le long du mur extérieur, face à l'Ecole Roudil, plusieurs tables étaient dressées sous une façon de berceau, recouvert de *prélats*, qui permettait de prendre des consommations en plein air, à l'abri du soleil.

Tandis que Khrili s'attardait à causer sur le pas de la porte, Ari-Boudjema avait pénétré dans l'habitation, où évoluait, affairée, au milieu de clients, Madame Loubignac, son mari vidant des couffins de sucre dans l'entrepôt. En échange d'un paquet de cigarettes, il avait donné une pièce de cinquante centimes qu'il venait de recevoir en paiement de son travail de défonçage ; le paquet de cigarettes ne coûtant que trois sous, Madame Loubignac lui avait remis ès-mains la différence, soit trente-cinq centimes ; il s'éloignait, comptant pièce par pièce sa monnaie, lorsqu'il s'aperçut que parmi les trois décimes, il s'en était glissé un d'origine espagnole ; aussitôt, il rétrograda et, jetant la pièce de monnaie sur le comptoir :

— *Meskin*, mauvais ! prononça-t-il en arabe, car il parlait peu et fort mal le français.

Madame Loubignac, tout entière à un nouveau client, répliqua sans seulement daigner tourner la tête :

— Que me chantes-tu là, sale *arbi* ?... Cette pièce ne vaut rien ?

— *Lalla*, non !... *Espana*... *Espana* !

— *Barca*, assez ! reprends ta pièce et f...iche moi la paix !... Il fallait réclamer quand je t'ai rendu ta monnaie... Qui me dit qui

tu ne cherches pas à me carotter, en m'obligeant à prendre une mauvaise pièce dont tu ne sais comment te défaire ?

Indigné, Ari se rebiffa.

— Méchante *moukère!* fit-il, en ébauchant un geste de menace.

Geste imprudent ! car, sans hésiter, la femme de l'entrepreneur sauta sur l'indigène, le saisit à la gorge, et, d'une vigoureuse poussée, l'envoya dehors.

— Va-t-en au diable, coquin ! ajouta-t-elle, en manière de congé.

Surpris par cette brusque attaque, Ari-Boudjema n'eut pas le temps de s'accrocher aux jambages de la porte et dégringola, à reculons, sur la pente du monticule.

Or, à ce moment même, « Il Comandante Taddéo » après avoir étouffé plusieurs « perroquets », faisait la sieste près de la petite fontaine des Loubignac, à mi-côte. Couché sur le dos, la tête supportée par ses deux mains entrelacées, son chapeau de paille tiré sur son visage pour éviter les atteintes brûlantes du soleil, il restait là, les genoux remontés, enfoui dans sa paresse, comme la marmotte dans son terrier. Il ne dormait pas, mais ennuyé d'avoir le gousset vide — ce n'était pas jour de paie pour les ouvriers européens — empêché, par conséquent, d'aller faire la noce à Médéah, il sifflottait une marche militaire, dédaignant d'entretenir la conversation qu' « Il Sacerdote », son compagnon dévoué, assis non loin de lui, avait essayé, à différentes reprises, d'entamer.

Cependant, toujours dégringolant, Ari-Boudjema arriva au droit des deux Italiens. Ce fut-il de la part du commandant un mouvement involontaire ou un acte réfléchi de malveillance ? Toujours est-il, qu'à l'instant précis où Ari-Boudjema passait à sa portée, l'ex-officier se prit à détirer ses membres, et, en les détirant, projeta si intempestivement sa jambe droite en avant, qu'elle barra le chemin à l'indigène, fit broncher celui-ci, et si malencontreusement, qu'il tomba à la renverse, laissant s'échapper la matraque qu'en vrai montagnard, il n'avait pas lâchée jusque-là.

Vif et alerte, Ari, tout meurtri qu'il fût par la chute, eut vite fait de se relever et de ramasser son bâton.

— *Hallouf, roumi!* cochon de chrétien ! proféra-t-il violemment : toi, vouloir faire tomber moi !

— Je ne t'ai même pas vu venir, espèce de moricaud ! répliqua Taddeo sans se déranger.

— Oui, oui ! toi fait exprès !

Et Ari-Boudjema, aveuglé par la colère, lança un coup de matraque à l'Italien.

Instantanément redressé à demi, l'Italien para le coup de la main gauche, fouilla de la droite dans la poche de son pantalon, d'où il sortit un revolver, ajusta froidement son assaillant, et pressa la détente.

— Voilà pour t'apprendre à vivre, malotru! ricana-t-il méchamment.

Touché à l'épaule, Ari poussa un cri de douleur, voulut foncer devant lui et ne put.

Mais déjà Khrili, qui, des yeux, avait suivi à distance les diverses phases de cet incident, accourait au secours de son beau-frère. En le voyant s'avancer, tout de gô, Taddéo laissa errer sur ses lèvres un imperceptible sourire, comme s'il se fût attendu à cette intervention ; en même temps, sans changer de place ni d'attitude, sans se départir de sa froide impassibilité, il tira sur le gardien de vignes, dès qu'il le vit assez proche de lui, un premier coup de revolver qui l'atteignit en plein visage et, tout de suite après, tandis que Khrili levait le bras gauche pour garantir sa poitrine, un second coup qui, portant, cette fois, dans le poignet, rabattit le bras sur la hanche.

Khrili chancela : mais, arc-bouté sur ses jarrets, il resta debout ; puis, malgré la douleur que devait lui causer sa double blessure, il se rua sur l'Italien, lui arracha son arme avant que celui-ci put en faire usage une quatrième fois, le retourna comme on retourne un enfant qu'on veut châtier, le maintint sous son genou la face contre terre, et, à bout portant, lui envoya une balle dans les reins.

La fatalité voulut que la presque totalité des ouvriers européens en train de boire sous la tonnelle, ou éparpillés, sur la butte en attendant de pénétrer dans la cantine, appartînt à la nationalité italienne. En quelques secondes, tout ce monde fut sur pied, se précipita vers Khrili dégouttant de sang. A leur tour, les Arabes présents accoururent à la rescousse, envoyant aux échos leur terrible cri de guerre :

— *Nezlou ! Nezlou !* à mort ! à mort !

A cette explosion de clameurs sauvages, les indigènes qui n'avaient pas encore quitté l'Ecole et ceux qui, l'ayant quittée pour rentrer chez eux, se trouvaient néanmoins à portée de la voix humaine, s'élancèrent du côté d'où partait l'appel de leurs coreligionnaires ; au même instant, Jaty Loubignac sortait de son logis le fusil au poing, et ralliait autour de lui les italiens armés de stylets ou de revolvers.

Le sang allait couler à flots dans une mêlée générale.

C'est alors, à cette minute suprême, qu'étaient apparus le direc-

teur, l'inspecteur et l'économe, suivis des deux gardes, Robert et Yamina, du père Chalette, des surveillants de culture et de la plupart des élèves.

Aussitôt la situation changea, les indigènes n'osant résister en face à M. Paul R..., dont le prestige était grand à leurs yeux, les ouvriers européens subissant, en dépit de tout, le poids de l'autorité patronale de Jaty Loubignac lequel, avec son sang-froid revenu, avait récupéré le sentiment de sa responsabilité. En un clin d'œil, le sommet de la butte fut déblayé : devant quelques paroles énergiques de M. Paul R..., devant un appel vibrant à l'esprit de conciliation qui doit animer de braves gens appelés à vivre à côté les uns des autres, Européens et Arabes se dispersèrent silencieusement.

L'ordre rétabli, on s'occupa des victimes de la bagarre.

VIII

Le commandant n'est pas mort, mais il est grièvement blessé : il ne peut se planter, de lui-même, sur ses jambes; son camarade Giuseppe Ruffini le prend à bras le corps, le redresse, le met sur son séant. On s'aperçoit alors que sa ceinture en laine est en train de brûler, le coup de révolver ayant été tiré de si près qu'il a mis le feu. Impossible, pour le moment, de se rendre compte de la gravité de la blessure : Taddéo n'a pas la force de se prêter à cet examen ; il a conservé cependant toute sa connaissance et garde un silence farouche. Le père Chalette et Giuseppe Ruffini lui passent, chacun de son côté, le bras sous l'aisselle, après l'avoir soulevé, et sans cesser de le soutenir, le traînent, plutôt qu'ils ne le conduisent, vers l'Ecole, chez le Directeur.

Dans le salon, qui fait suite à la salle à manger, un matelas est posé sur le parquet: on étend, avec précaution, « Il Comandante » sur cette couchette improvisée : on le déshabille à moitié, afin de procéder à une rapide exploration des reins. La poudre, en explosant, a dessiné sur la peau un cercle bleuâtre, moucheté de points noirs, du diamètre à peu près d'un canon de revolver, et au milieu duquel se voit une tache rouge-brun pas plus large qu'une tête d'épingle. C'est par là qu'a pénétré la balle sans qu'une goutte de sang coulât, vu l'étroitesse de l'orifice. Quel trajet a suivi le projectile, seul un chirurgien pourrait le dire après sondage : toutefois, la blessure lavée à l'eau tiède, on peut constater, en s'aidant d'une bougie allumée, que la balle, après avoir pénétré dans la partie postérieure du thorax, à droite et à hauteur de la sixième

ou septième vertèbre, se trouve probablement engagée dans l'épaisseur des muscles. Existe-t-il une lésion du poumon ? de la moëlle épinière ? Pour l'instant, on ne peut pas savoir : en tout cas il y a fort à parier qu'un gros épanchement sanguin s'est produit dans les régions profondes.

La pharmacie portative de l'Ecole fournit les éléments d'un pansement provisoire à l'eau phéniquée, puis Taddéo est replacé dans la position horizontale, une pile d'oreillers maintenant sa tête suffisamment relevée. Il est en proie à une fièvre intense, ne parle pas, se borne à gémir par intervalles assez espacés ; on lui donne à boire de la tisane d'orge coupée de rhum pour étancher la soif qui le dévore. Giuseppe Ruffini est autorisé, sur sa demande, à rester près de lui. Tandis qu' « Il Sacerdote » s'installe dans un fauteuil, on ferme à demi les volets de l'unique fenêtre du salon qui donne, à hauteur d'appui, sur la courette en contre-bas de la route de Laghouat : le vitrage restant ouvert, l'éclat du jour se trouve amorti sans qu'il soit mis obstacle à l'entrée de l'air dans l'appartement. En sortant, le Directeur prescrit au garde Robert, d'avoir à seller immédiatement Saïd, son meilleur cheval et de partir à franc étrier pour Berronaghia : il le charge d'instruire de sa part l'Administrateur des événements dont l'école Roudil vient d'être le théâtre et, dans le cas où ce fonctionnaire serait empêché de se déplacer, de prendre ses instructions, écrites ou verbales, sur la conduite à tenir en pareille circonstance ; le garde devra passer, d'abord, chez le docteur P..., médecin de colonisation, pour le prier de se rendre, toutes affaires cessantes, à l'Ecole où sa présence est absolument nécessaire.

Ce détail réglé, le Directeur et l'Inspecteur se dirigent vers la salle d'études ou Khrili et son beau-frère ont été conduits par l'Économe pour y être l'objet des soins que réclame leur état.

Assis côte à côte sur le même banc, les deux indigènes, impassibles se prêtent une mutuelle assistance. Ils se sont laissés panser sans proférer la moindre plainte. La blessure d'Ari Boudjema ne semble pas offrir de gravité : le coup de révolver qui l'a atteint ayant été tiré de bas en haut, la balle a troué la peau sous la clavicule droite, traversé le tisssu cellulaire sous-cutané et, après avoir frôlé le muscle, est allée sortir au sommet de l'épaule.

Des deux blessures reçues par Khrili, la première paraît sérieuse ; la balle a frappé le gardien de vignes au moment où, poussant un cri de fureur, il bondissait sur le commandant Taddéo ; entrée par la bouche grande ouverte, elle s'est logée dans la joue gauche, un peu au-dessus de la pommette, non sans avoir cassé

deux molaires du maxillaire supérieur, légèrement entamé lui-même ; quand on appuie le doigt à cet endroit, on sent bouger le projectile, que sa forme cônique et lisse rend mobile. La blessure a saigné abondamment ; la face du gardien, violacée, a beaucoup enflé ; l'œdème s'étend jusqu'au bord du cuir chevelu. En ce qui concerne la seconde blessure, la balle a fait seton sur la partie interne du poignet, ne lésant ni nerf, ni tendon, ainsi que le démontre la facilité avec laquelle Khrili manœuvre le membre blessé.

Renverra-ton les deux arabes chez eux, conformément à leurs pressantes instances? Cela ne se peut : sans parler de la question d'humanité afférente aux soins médicaux qu'il convient d'assurer aux deux indigènes dans les meilleures conditions possibles, une raison majeure s'oppose à leur départ ; il faut attendre l'administrateur de la commune et, à défaut de sa personne même, les instructions qui lui ont été demandées.

L'ordre et la tranquillité ont repris possession de la colonie...

La demie de deux heures sonnait à la pendule-colonne en faction dans le vestibule du corps de logis principal : tout à coup, un break, emporté au galop de deux chevaux arabes couverts d'écume et de poussière, pénétra avec un joyeux bruit de grelots dans la cour en ce moment déserte ; un monsieur et une dame en toilette d'été mirent pied à terre devant la résidence directoriale et l'Econome, qui s'était penché à la fenêtre au roulement de la voiture, reconnaissait dans les deux arrivants Madame et M.B..., le directeur du Pénitencier agricole de Berronaghia et sa femme, venant rendre à l'Inspecteur la visite que ce dernier leur avait faite quelques jours auparavant.

Accueil empressé, échange de compliments.

Le salon étant occupé par un ouvrier blessé, on s'excusa près des visiteurs de les recevoir dans la salle à manger ; ceux-ci, au surplus, avaient rencontré en route le garde Robert qui les avait mis au courant de l'événement. On fut donc naturellement amené à dire quelques mots de ce qui venait de se passer à l'école et, même, à laisser, par politesse, Madame et M. B..., jeter un coup d'œil sur le blessé. La porte de communication entrebâillée permit de voir le Commandant allongé sur sa couchette dans une profonde immobité, le visage pâle, les yeux clos ; dans un fauteuil, près de la fenêtre mi-fermée, se tenait Giuseppe Ruffini, lequel, du reste, à la vue de la société, se leva de dessus son siège et s'avança, l'échine courbée, vers M. Paul R...

— Monsieur le Directeur, lui dit-il à voix basse et d'un ton mielleux, le pauvre Taddéo repose : veuillez m'autoriser à mettre à profit ce moment d'acalmie pour me rendre chez moi, où j'ai affaire. Dans quelques instants je viendrai reprendre ma place au chevet de mon camarade.

— Allez! fit M. Paul R... qui ne vit aucun inconvénient à laisser s'absenter ce doucereux personnage.

« Il Sacerdote », les yeux baissés, se glissa à travers les assistants et gagna la sortie.

La porte de communication refermée, sans que Taddéo eût ébauché un mouvement ni prononcé un mot, les visiteurs, ainsi que leurs hôtes, s'installèrent dans la salle à manger, où des rafraichissements venaient d'être servis, rafraichissements tout à fait de circonstance après la longue course en voiture fournie par Madame et M. B..., et en raison de la chaleur sénégalienne qu'il faisait cet après-midi de Juin; puis, on causa, et, sans trop s'attarder à la collision entre Italiens et indigènes, on aborda des questions d'un caractère général ayant trait soit au Pénitencier de Berronaghia, soit à l'Ecole Roudil, surtout, à un projet de voyage à Boghari qu'on devait entreprendre de concert la semaine suivante.

Le temps s'écoula à deviser et personne ne se doutait que la causerie durât depuis une heure et demie, lorsque le garde Robert, de retour de Berronaghia, entra rendre compte au Directeur de la mission que ce dernier lui avait confiée. Appelé par un télégramme du Préfet, l'Administrateur était parti, le matin même, pour Alger ; le premier adjoint, chargé de l'intérim, ne pouvait quitter son poste en l'absence de son collègue, le deuxième adjoint, forcé de se transporter avec le juge de paix et le docteur P... dans un douar de la section du Camp des chênes, où un crime venait d'être commis; mais il avait donné ordre au maréchal des logis, commandant la brigade de gendarmerie à cheval, de se transporter à l'Ecole Roudil pour y procéder d'urgence à une enquête sommaire. Mieux monté que le maréchal des logis. le garde était parti devant, afin de prévenir le directeur.

Madame et M. B... prirent congé de leurs hôtes et, dix minutes plus tard, le maréchal des logis, accompagné de deux gendarmes et d'un cavalier indigène de l'Administrateur, faisait annoncer son arrivée.

Après qu'en termes brefs M. Paul R... eut confirmé, en les précisant, les renseignements déjà communiqués par le garde au maréchal des logis, ce dernier se mit en devoir de remplir le mandat qu'il avait reçu de l'Administrateur-adjoint.

Pendant qu'on envoyait chercher Khrili et Ari Boudjema, on se disposa à passer de la salle à manger dans le salon.

IX

La porte à peine ouverte, une exclamation de surprise s'échappa des lèvres de toutes les personnes présentes : le matelas et les oreillers étaient bien à leur place, mais Taddéo avait disparu !... Le vitrage rabattu sur l'embrasure de la fenêtre, les volets déployés sur le mur extérieur indiquaient le chemin qu'avait dû suivre l'italien pour s'évader. Inutile d'ajouter qu' « Il Sacerdote » n'était pas dans le fauteuil : le bonhomme n'avait point reparu — on l'apprit bientôt après — depuis qu'il avait obtenu l'autorisation de s'absenter pour quelques instants.

Il ne fut pas difficile au directeur et à son entourage de reconstituer la scène de l'évasion, à coup sûr préparée avec le consentement de Taddéo, probablement, même, à son instigation, par Giuseppe Ruffini, et exécutée par des ouvriers italiens.

Quatre de ces derniers, choisis parmi les plus robustes et les plus résolus avaient pénétré avec précaution dans le salon, dont la fenêtre était restée, comme on sait, entr'ouverte et, mettant à profit la conversation animée qui se poursuivait entre Madame, Monsieur B... et leurs hôtes dans la pièce à côté et dont le bruit couvrait celui de leurs pas sur le parquet, avaient soulevé le Commandant par les quatre membres, puis, au moyen d'un plan incliné, une planche, sans doute, qu'ils s'étaient procuré à l'avance, l'avaient transbordé, du salon dans la courette, par dessus la fenêtre à peine élevée d'un mètre vingt-cinq centimètres audessus du sol ; le reste, c'est-à-dire le transport du blessé dans l'endroit destiné à le recevoir, s'était accompli également dans le plus grand mystère et avec non moins de facilité, les élèves et les surveillants étant en promenade, les Espagnols, les Maltais et les Marocains, sans oublier les Français, ayant pris le chemin de la cantine ou bien encore utilisant l'après-midi du dimanche pour s'enfermer dans leurs baraques et s'y livrer en paix soit au lavage de leur linge de corps, soit au raccommodage de leurs vêtements.

Certes, il avait fallu à Taddéo une forte dose d'énergie pour supporter sans plaintes, crainte de donner l'éveil, les souffrances horribles que devait lui causer le plus léger mouvement imprimé à sa pauvre carcasse ; mais les raisons étaient majeures qui l'avaient déterminé à prendre une pareille résolution. Informé par Giuseppe Ruffini que la justice allait évoquer cette affaire de

meurtre, qu'une instruction judiciaire, dans laquelle il serait forcément impliqué, ne manquerait pas d'être ouverte, sachant d'ores et déjà qu'inévitablement, vu sa qualité d'étranger, des renseignements seraient demandés sur son compte, par voie diplomatique, dans son pays d'origine, l'ex-officier avait compris sur-le-champ la gravité de la situation. Il était trop intelligent, trop instruit pour concevoir le moindre doute sur l'aboutissement logique d'une procédure vigoureusement et habilement conduite ; le résultat de cette information légale, c'était son nom de famille dévoilé, la fange de son passé remuée, remontant à la surface et s'étalant au grand jour, c'était, peut-être, après intervention de la Consulta, la Chancellerie italienne, l'extradition et, alors, devant la Cour d'assises de sa dernière garnison, sous les yeux de ses anciens camarades de régiment et des personnes de la société qui l'avaient accueilli chez elles, l'évocation de toutes les vilenies, de toutes les turpitudes, de tous les méfaits dont il s'était rendu coupable depuis son renvoi de l'armée ! Et, devant cette sombre perspective, une suprême révolte de ses traditions familiales, de sa dignité abaissée, de son orgueil humilié avait brusquement éclaté en lui.

— Tout, s'était-il écrié, sans doute, tout plutôt qu'un pareil scandale, tout plutôt qu'une telle honte !...

Et, incontinent, il avait pris un parti énergique. Savait-on, d'ailleurs, si avec la complicité non moins prudente qu'audacieuse de Giuseppe Ruffini, son fidèle ami, avec l'aide dévouée de ses compatriotes en quelque sorte hypnotisés par son titre d'ancien officier, il ne parviendrait pas, d'une façon ou d'une autre, à se soustraire au sort qui l'attendait, dans le cas où la lourde main de la justice ferait mine de s'abattre sur son épaule ?

Et l'évasion, aussi rapidement exécutée que rapidement conçue et concertée, avait réussi.

— Mais, où donc le commandant avait-il été transporté ? Quel était l'endroit assez retiré, assez mystérieux pour qu'il put se flatter de s'y trouver à l'abri de toutes les recherches ?

Ce furent les questions que se posèrent immédiatement l'Inspecteur et M. Paul R.... émerveillés, en somme, de ce coup de théâtre, tandis que le maréchal des logis de gendarmerie, déconfit, songeait que la disparition de l'auteur principal du drame sanglant qui motivait sa présence à l'Ecole Roudil, compliquait singulièrement les choses. Krili et Ari Boudjema n'étaient guère en état de fournir des explications claires et précises, le premier articulant quelques mots à grand'peine, par suite de la nature de sa blessure, le second, esprit borné, ne comprenant qu'imparfaitement le

français et, d'ailleurs, incapable de formuler nettement sa pensée. Soucieux, néanmoins, d'accomplir jusqu'au bout le devoir qui lui incombait, le maréchal des logis décida d'entendre, dans la mesure permise, les deux indigènes, d'en tirer ce qu'il pourrait, d'interroger ensuite Madame Loubignac et son mari, sans préjudice des Italiens connus pour avoir figuré sur le théâtre de la rixe ; quant aux Arabes accourus au secours de leurs coreligionnaires, outre qu'il était improbable qu'ils déposassent impartialement, il n'y avait point lieu d'espérer qu'on en dénichât aucun, tant que les caïds de leurs douars respectifs ne seraient pas entrés en campagne pour les contraindre à comparaître devant qui de droit.

Le cabinet directorial fut mis à la disposition du représentant de la loi et l'interrogatoire commença : il ne donna que ce qu'on avait prévu, ce qu'il pouvait donner, au surplus, entamé dans de pareilles conditions, c'est-à-dire des renseignements confus, incomplets et contradictoires. Pas un ouvrier italien ne comparut : ils se dérobèrent tous et nul, parmi leurs camarades de nationalité différente, ne consentit à désigner les défaillants, bien qu'ils les connussent individuellement ; seul « Il Sacerdote » se présenta ; encore, déclara-t-il, n'avoir été qu'incidemment mêlé à la bagarre dont l'origine lui avait échappée ; il se refusa même, par scrupule de conscience, à faire une déposition en règle ; son trouble avait été tel, à l'en croire, quand les coups de feu avaient retenti et que le sang avait coulé, qu'il redoutait, s'il s'en fiait à ses souvenirs, d'induire la justice en erreur ; interrogé ensuite sur sa participation à l'enlèvement de son compatriote et ami, il prétendit y être demeuré totalement étranger, cet enlèvement ayant eu lieu après qu'il avait eu quitté le blessé, ainsi qu'en témoignerait à coup sûr M. le Directeur de l'Ecole Roudil, et pendant qu'il vaquait, dans son modeste logis, derrière la montagne du « dix-septième » à des travaux domestiques. D'autre part, les dépositions de M. et de Madame Loubignac furent des plus anodines : Monsieur, se souvenant fort à propos qu'il était entrepreneur et cantinier, se garda bien mieux d'incriminer la conduite des Italiens, ses ouvriers et ses clients ; Madame, ne se dissimulant pas qu'elle avait encouru au début de la querelle une responsabilité tout au moins morale, se fit un devoir d'apporter dans ses déclarations une réserve qui leur imprimât le caractère d'une neutralité bienveillante.

L'interrogatoire terminé, les gendarmes, sous la conduite de leur chef, entreprirent des recherches dans les baraquements afin de découvrir la cachette de Taddéo : au bout de deux heures,

ces perquisitions furent abandonnées ; elles n'avaient donné aucun résultat. L'aventure devenait étrange. L'étonnementt était au comble.

— Mais où donc « Il Comandante » était-il passé ?

La curiosité s'avivait de plus en plus, ne trouvant pas à se satisfaire.

Après avoir laissé le cavalier de la commune de planton à l'école et annoncé que les recherches recommenceraient le lendemain, dirigées, cette fois, par le Juge de paix en personne, le maréchal des logis reprit avec ses hommes le chemin de Berronaghia, non sans que M. Paul R... lui eût remis à l'adresse de l'administrateur une lettre priant ce dernier de lui envoyer une réquisition en forme afin de faire admettre Khrili et Ari Boudjema à l'hôpital de Médéah, formalité rigoureusement exigée en pareille occurrence : en attendant, les deux beaux-frères, dont les familles avaient été déjà prévenues par l'intermédiaire du garde indigène Yamina, devaient passer la nuit à l'école dans une chambre de surveillant, les soins réclamés par leur état morbide exigeant qu'on les eût sous la main jusqu'au moment de leur départ pour Médéah.

Le lendemain, le Juge de paix descendit à l'Ecole en grand appareil : le greffier-notaire, les caïds et les gardes champêtres des trois tribus voisines, le commissaire de police de Berronaghia, le brigadier de gendarmerie et sa brigade au complet l'accompagnaient. Enquête et recherches recommencèrent sur nouveaux frais, mais pour aboutir au même résultat que la veille. Guiseppe Ruffini, toujours scrupuleux à l'excès, ne trouva mot à dire sur la bagarre, dont les péripéties lui avaient échappé, et, de plus fort, excipa de l'alibi, déjà invoqué par lui, pour justifier de sa non complicité dans l'évasion d' « Il Comandante Taddéo » ; Khrili et Ari Boudjema se montrèrent aussi nuls que devant, peu disposés qu'ils étaient, d'ailleurs, par un sentiment de générosité chevaleresque assez fréquent chez les Arabes, à incriminer aux yeux de la justice la conduite d'un ennemi ; les ouvriers italiens furent unanimes à donner tort aux Arabes et, réciproquement, les Arabes unanimes à donner tort aux *roumis;* enfin, les Loubignac « tirèrent au renard » suivant une pittoresque expression de troupier. Par comble de malchance, Taddéo resta introuvable : on eut beau fouiller toute la journée les baraquements un à un et même étendre les perquisitions aux fermes environnantes ; en vain fonctionnaires, caïds, gendarmes, gardes champêtres déployèrent-ils le zèle et l'activité les plus méritoires, le mystère de cette dispa

rition ne fut pas percé à jour, et le Juge de paix dût rentrer à Berronaghia comme il était venu, en grand appareil, et les mains vides.

Le gardien de vignes et son beau-frère furent envoyés à l'hôpital de Médéah, le Directeur de l'école ayant reçu la réquisition attendue.

X

En dépit des scènes tragiques dont ce coin, d'habitude si paisible, du Tell, venait d'être le théâtre, l'activité des chantiers ne s'était pas un seul instant ralentie : tous les ouvriers indistinctement s'étaient remis à la tâche ; les murs des caves montaient à vue d'œil, la bouverie prenait bonne tournure, le gros œuvre de la bergerie touchait à sa fin et la porcherie était à ce point avancée qu'elle avait reçu quelques jours avant la bagarre, dans une de ses loges, plusieurs habillés de soies ; enfin, l'achèvement de la cour de la ferme s'annonçait très prochain.

L'autorité administrative, toutefois, à défaut de l'autorité judiciaire, ne semblait pas avoir dit son dernier mot : la présence de gendarmes, gardes-champêtres ou cavaliers indigènes était chaque jour signalée autour de l'école ; pour être circonspecte la surveillance exercée sur les chantiers et les baraquements n'en était pas moins active ; les agents de la force publique poussaient même de temps en temps des pointes du côté de la gare ou du village de Ben Chicao, voire des fermes disséminées dans la région, pour s'informer des bruits qui couraient sur la disparition de Taddéo et recueillir tous indices propres à mettre la justice sur la trace de l'ex-officier italien. D'autre part, les douars voisins se tenaient en éveil, les indigènes s'étant faits les auxiliaires bénévoles de la force armée dans des recherches dont ils appelaient à cor et à cris le succès.

Taddeo restait introuvable.

Après avoir excité l'étonnement de l'Inspecteur départemental et du Directeur de l'École, cette situation, par l'obscurité même dont elle s'enveloppait, commençait d'inquiéter les deux fonctionnaires. Tenus à une grande circonspection aussi bien vis-à-vis des chefs que du personnel de l'entreprise, ne sachant à qui s'adresser pour se renseigner, ils demeuraient dans une ignorance complète du sort d' « Il Comandante ; » du reste, les entrepreneurs, le surveillant général, allaient leur « trin trin » accoutumé, affichant un calme parfait ; les ouvriers, à quelque nationalité qu'ils appartinssent, ne soufflaient mot des récents événements, et les jeunes colons eux-

mêmes témoignaient sur ce point d'une discrétion absolue ; il existait là comme une conspiration du silence dont nul ne paraissait disposé à violer le secret.

L'Inspecteur et M. Paul R... ne doutaient pourtant pas que jaty Loubignac et le père Chalette, pour ne parler que de ceux-là, fussent pleinement édifiés sur le compte de Taddeo : l'indifférence de l'un, non moins que l'insouciance de l'autre, était évidemment toute de surface ; les exigences de l'entreprise tenaient, en effet, une trop large place dans leurs préoccupations ordinaires pour qu'il en put être autrement. Au surplus, quelques mots, échappés devant eux comme par inadvertance, semblait-il, au père Chalette, eussent suffi pour les confirmer dans la justesse de leur appréciation : « Il y avait lieu de craindre que les ouvriers italiens « quittassent en corps les chantiers dans le cas où leur compa- « triote, le commandant Taddeo, viendrait à tomber aux mains « de la justice par la faute des entrepreneurs ou de leur subor- « donné, le surveillant général des travaux. » En présence d'une éventualité si redoutable, l'hésitation n'était pas permise : l'Inspecteur et le Directeur devaient plus étroitement que jamais s'enfermer dans une prudente réserve et n'attendre que du hasard la découverte d'un mystère que la police elle-même était impuissante à démêler.

Sur ces entrefaites, Khrili et Ari Boudjema vinrent reprendre leur place dans l'équipe de Bel Kacem. Ni l'un, ni l'autre n'avait fait un long séjour à l'hôpital de Médéa : c'est que le gardien des vignes de l'assistance, pas plus que son beau-frère, n'avait confiance dans « le taleb » français, le savant français, aux lumières de qui ils n'avaient eu recours, en définitive, que par pure déférence pour le Directeur de l'Ecole Roudil.

La balle extraite chez l'un, la blessure à l'épaule pansée chez l'autre, tout deux avaient réclamé leur « exeat » et s'étaient sauvés de toute la vitesse de leurs jambes, malgré les objurgations du médecin-major, chef de service : Rentrés dans leur *gourbis*, ils avaient fait appeler *le boubi*, le médecin arabe, qui s'était empressé de sucer les plaies, puis, à l'aide d'une branchette, de les bourrer d'herbes aromatiques écrasées entre les paumes des mains. Cette médication, accompagnée de force purgations à *l'hocheba*, salsepareille, dont les arabes font un usage immodéré, avait eu pour résultat d'opérer une rapide cicatrisation, de sorte que la guérison était assez avancée, au bout de quelques jours, pour permettre à Khrili et à Ari Boudjema de manier de nouveau « le crochet ».

Et, toujours, pas de nouvelles du commandant Taddéo !...

Depuis-quarante huit heures le siroco faisait rage : au ciel, pas un nuage, pas un rayon ; l'atmosphère, chargée d'une poussière grise impalpable, brûlait comme du feu ; on respirait difficilement ; la sueur coulait de tous les fronts ; sur les chantiers, le travail, commencé aux premières clartés du jour, était interrompu à dix heures pour ne recommencer qu'à trois et finir à cinq.

La température, ce jour là, avait été particulièrement accablante ; une lassitude invincible avait, plus encore que la veille, paralysé l'activité générale, et, soit pour un motif, soit pour un autre, ignorés de la Direction, on n'avait pas entendu retentir ces chants qui, d'habitude, accompagnent le travail manuel et prêtent une physionomie si gaie aux agglomérations ouvrières. L'Inspecteur et M. Paul R..., quand ils avaient fait leur tournée quotidienne, l'après-midi, avaient été frappés de cette attitude équivoque qui trahissait chez les ouvriers, notamment chez les ouvriers italiens, sans cesse le fredon aux lèvres, une espèce de mélancolie à grand' peine contenue : le père Chalette, lui-même, avait perdu son enjouement traditionnel, et Jaty Loubignac courait, virait, la mine asssombrie, le sourcil remonté en accent circonflexe. L'absence de Giuseppe Ruffini n'avait pas moins surpris les deux fonctionnaires, d'autant que, d'un propos tenu par un de ses compatriotes, il résultait que « Il Sacerdote », n'avait point paru depuis la veille au milieu de ses camarades. Amenés à se communiquer leurs impressions, à la suite de leur tournée, l'Inspecteur et le Directeur se demandèrent si la personnalité du commandant Taddéo n'était pas pour quelque chose dans les manifestations du vague malaise dont ils venaient d'être témoins.

Que se passait-il ? Avait-on de mauvaises nouvelles ?

— Vrai, observa l'Inspecteur, la persistance de ce mystère est déconcertante !

— Déconcertante est le mot, confirma le Directeur. Quel complot admirablement organisé ! Rien ne transpire sur le compte de cet aventurier italien... Le lien de solidarité qui unit ces hommes entre eux doit être bien fort, que pas un seul ait osé enfreindre l'engagement, évidemment pris par tous, de se taire quand même !...

Des nuages envahirent le ciel. Le vent était tombé, mais la chaleur n'avait pas perdu de sa violence, preuve qu'un orage menaçait ; chacun, du reste, indigène ou européen, l'appelait de tous ses vœux.

N'en pouvant plus de fatigue, les ouvriers de l'entreprise Walter et Loubignac abandonnèrent prématurément la tâche commencée.

On ne s'attarda pas à veiller. Devant les baraquements, les feux s'éteignirent de bonne heure. A huit heures et demie, les pupilles de l'Assistance regagnèrent leurs dortoirs. L'Inspecteur, le Directeur et l'Économe, non moins harassés que les personnes de leur entourage, montèrent se coucher avant dix heures.

Situées au premier étage du corps de logis principal, et voisines l'une de l'autre, les chambres de M. Paul R... et de l'Économe donnaient sur la cour d'honneur ; celle de l'Inspecteur, sur le même palier, mais tout à l'opposé, confrontait au Nord-Est, avec vue sur la route nationale.

L'Inspecteur se dévêtit lentement; la chaleur dans l'appartement était telle que, pour pouvoir respirer sans trop de gêne, il lui avait fallu laisser la fenêtre grande ouverte. Couché, il ne put dormir, tant à cause de l'élévation de la température, qu'à cause du bruit qui retentissait sur la route, bruit de chariots, de voitures, de chevaux, de convois de chameaux et de troupeaux de moutons venant du Sud et filant rapidement, empressés de gagner avant l'orage, si possible, l'étape des Hassen-ben-Ali.

N'y tenant plus, l'inspecteur ralluma sa bougie et se rhabilla d'une main preste afin d'aller prendre le frais — espoir problématique — dans la cour de l'école ou sur la route.

Au moment où il ouvrait la porte de sa chambre, il se trouva brusquement face à face avec M. Paul R... qui débouchait sur le palier, un flambeau à la main, suivi de Stop, son inséparable : en proie à l'insomnie provoquée par l'approche de l'orage, M. Paul R... avait eu, lui aussi, le désir d'aller à la recherche d'un peu d'air frais au dehors.

— Dirait-on pas que nous nous sommes donné le mot? dit gaîment l'inspecteur. Enchanté, d'ailleurs, de la rencontre. Un bout de causerie nous distraira tandis que nous ferons les cent pas dans la cour.

—Pas dans la cour, si vous le voulez bien, répliqua le directeur; la terre, imparfaitement tassée, y rendrait la promenade difficile.

— C'est juste ! nous serons mieux sur la route et le spectacle sera moins monotone.

Descendus, au rez-de-chaussée, dans le vestibule, les deux fonctionnaires prirent par la porte basse qui débouche sur le derrière des bâtiments de l'école. Mais, à peine le battant de la porte s'entrebâillait-il que Stop, se faufilant entre les jambes de son maître, s'élançait, à gauche, dans la direction de la ferme.

— Ici, Stop ! ici ! s'écria M. Paul R..., vexé que son chien lui faussât compagnie.

Mais, sourd à cet appel, le braque continua sa course tout en répondant par des coups de gueule retentissants aux aboiements furieux d'un animal de son espèce, probablement posté aux environs des Caves.

— Stop a reconnu les aboiements de Tempête, observa le directeur : il se hâte de rejoindre son camarade... C'est égal, sa désobéissance m'étonne : probable qu'il se passe par-là quelque chose d'insolite.

Et, du bout du doigt, M. Paul R... désignait l'espace qui s'étendait au Nord-Est.

— Si nous allions y voir ? questionna l'inspecteur.

— Volontiers.

Les deux fonctionnaires avancèrent prudemment, ayant de la peine à se maintenir en équilibre au milieux des débris de moellons, des fragments de planches, des flaques de chaux diluée qui parsemaient le sol : arrivés sans encombre à l'extrémité de l'aile gauche du corps de logis principal, il s'arrêtèrent, hésitant à se hasarder plus loin.

Il faisait noir, en eflet, comme dans un four, pour employer une expression populaire. Par instant, toutefois, mais par intervalles d'assez longue durée, des éclairs, zébrant le ciel de bout en bout, emplissaient les alentours de lueurs rapides ; les montagnes prochaines apparaissaient alors décalquées sur un fond bitumeux, tandis que le marabout de Sidi Amar bou Liane s'illuminait pendant quelques secondes d'un éclat vif et phosphorescent. Le roulement sourd du tonnerre succédait lentement à la fulguration des éclairs.

Plus de bruit sur la route de Laghouat : voitures et charrettes, moutons et chameaux, interrompant leur marche devant les premières manifestations de l'orage, avaient dû se garer dans les quelques auberges, maisons cantonnières ou fermes, échelonnées le long de la voie nationale. Par contre, dans la cour de l'École, les aboiements des chiens avaient redoublé de violence ; à la faveur des éclairs, on apercevait de temps en temps les bruyants animaux, côte à côte, raidis sur leurs pattes de devant, le museau pointé dans la direction de la Ferme.

— Je commence à croire, intervint M. Paul R..., que Stop et Tempête ont flairé la présence soit d'un rôdeur de nuit, soit d'un animal sauvage, hyène ou chacal.

— Peut-être bien, répondit l'inspecteur ; attendons, nous ne saurions tarder d'être fixés sur ce point.

Ses regards essayèrent de percer les ténèbres.

— Voyez ! fit-il tout à coup, en saisissant le bras de M. Paul R..., au moment où un nouvel éclair traversait le massif d'ombre qui les enveloppait.

Un spectacle étrange, aussitôt disparu, venait de surgir brusquement devant eux.

XI

Sous le pignon nord-ouest du bâtiment dont le périmètre embrasse, à la fois, la bergerie, la porcherie et le hangar, de frêles lueurs, irrégulièrement espacées, pointillaient les ténèbres; on eut dit des étoiles mobiles, émergeant d'un lieu obscur et glissant à un mètre au-dessus du sol.

Un éclair plus lumineux, plus prolongé que tous ceux qui l'avaient précédé, ayant incendié le ciel, il fut facile de se rendre compte de ce qui se passait à l'endroit indiqué.

Un cortège processionnel s'organisait devant la porcherie; en tête, deux hommes, porteurs de lanternes allumées, en précédaient un autre qui allait seul, érigeant au-dessus de sa tête un objet vague, indistinct; en arrière, à brève distance, marchaient trois autres individus, dont deux, également porteurs de lanternes allumées, encadraient le troisième, comme eussent fait des acolytes; celui-ci, un livre entre les mains, semblait lire ou, plutôt, réciter à voix haute, d'un ton grave, solennel; quatre porteurs suivaient, soutenant chacun, à deux mains, une des extrémités du brancard, sur lequel s'allongeait une forme blanchâtre; des assistants, en grand nombre, sortis de derrière le mur qui les avait abrités jusque là, s'égrenaient, par couples, à la file.

L'inspecteur et le directeur échangèrent un regard d'intelligence; le mystère qui tenait, depuis plusieurs jours, leur curiosité en échec, venait de se dévoiler à leurs yeux.

— Taddéo a succombé à sa blessure, murmura M. Paul R..., et ses compagnons de labeur procèdent en secret à ses funérailles.

Oui, tout s'expliquait, maintenant, et avec la dernière évidence. En conformité de sa volonté expresse, et pour l'arracher aux mains de la justice, quelques-uns de ses compatriotes, de connivence avec Giuseppe Ruffini, avaient transporté Taddéo dans la loge non encore occupée de la porcherie, le seul endroit où nul ne se fut certainement avisé de l'aller chercher, les Arabes encore moins que personne, étant donnée l'aversion qu'ils professent pour les animaux de la race porcine; et c'est là que, huit jours plus tard, il était décédé, sans médecin, sans médicaments, sans autres soins,

probablement, que ceux d' « Il Sacerdote », qui récitait, en ce moment, les prières liturgiques sur sa dépouille mortelle. Qu'elles avaient dû être atroces les souffrances, les angoisses de la misérable créature! Combien lente, combien douloureuse avait dû être son agonie !...

Poursuivant sa marche à la lueur intermittente des éclairs, le cortège se dirigeait vers la montagne du dix-septième, qu'il s'apprêtait à contourner : à l'instant même où il en atteignait la base, un épouvantable coup de tonnerre ébranla le sol, et, presqu'aussitôt après, toutes les cataractes du ciel crevèrent à la fois...

Une minute plus tard, tout vestige de la funèbre apparition avait disparu derrière la montagne.

Les chiens s'étaient tûs. Stop rejoignit son maître ; Tempête retourna vers sa niche.

Cinglés par une pluie battante, péniblement impressionnés par l'affligeant spectacle qui venait de se dérouler devant eux, l'Inspecteur et le Directeur regagnèrent à grands pas leur logis.

. . . .

Le lendemain, le ciel avait recouvré sa teinte d'azur immaculé, l'athmosphère était redevenue claire, et le soleil rayonnait avec plus de majesté que jamais, tandis que, sous l'action bienfaisante de la pluie, les arbres, les près, les vignes. les buissons, faisaient chatoyer de nouveau l'éclat lustré de leurs verdures si curieusement et si finement nuancées.

De bon matin, l'Inspecteur se rendit sur les chantiers dans l'espérance de surprendre quelques traces des émotions poignantes de la nuit : son espérance fut déçue ; cette ruche laborieuse respirait le plus grand calme, la plus profonde tranquillité ; toutes les équipes de travailleurs, sans distinction de nationalité ni de profession, besognaient vaillamment, jusqu'au « Sacerdote » onctueux et béat, selon son habitude, qui charriait paisiblement sur son épaule son augette tantôt pleine, tantôt vide.

Après avoir consacré quelques minutes à converser avec les maçons, à examiner leur travail, l'Inspecteur se dirigea vers l'orée du chemin qui, de ce côté, franchit la voie ferrée au moyen d'un passage à niveau et accède aux vignes : la voie traversée, comme s'il avait l'intention de visiter le vignoble, il tira à droite, dans la direction du ravin de Tchoucouch, et contourna la montagne ; sûr, alors, d'être à l'abri des regards indiscrets, il escalada le talus, traversa de nouveau, — en sens inverse, cette fois, — la ligne du chemin de fer, grimpa le long des pentes assez raides qui se dressaient en face de lui, et finit par se trouver en plein pâtus,

au milieu d'un terrain couvert d'une herbe rare et courte, d'où s'échappaient de ci, de là, avec des genêts, des fougères et des lissiers, quelques arbres rabougris entremêlés de rocaille. Parvenu à moitié croupe de la montagne, dans un ressaut de terrain, il hasarda encore quelques pas, mais n'alla pas bien loin : au pied d'un genévrier centenaire, pas plus haut qu'un cep de vigne et tout hérissé de piquants, il venait de voir briller un objet grisâtre, de forme symbolique, dont la présence en ce lieu répondait directement à ses préoccupations intimes ; s'étant approché, il constata qu'il avait, en effet, sous les yeux une croix, une croix en bois ; aux trois-quarts enfoncée dans le sol, elle portait, écrits au crayon sur la tige transversale, ces trois mots :

Requiescat in pace !

Le gazon enlevé motte par motte, une fosse avait été creusée au pied du genévrier et le corps du défunt y avait été déposé ; puis, la fosse comblée, les mottes de gazon une à une remises en place, et la pluie étant tombée pendant une partie de la nuit, l'herbe, redressée, avait retrouvé sa vigueur primitive, si bien que tout vestige de la funèbre besogne avait déjà disparu.

Ainsi, c'était là que dormait de son dernier sommeil, sans désignation de nom, de prénom, d'âge, de patrie, celui que, de son vivant, on avait appelé « Il Comandante Teddéo » ; c'était dans cet étroit espace, au fond d'une tombe anonyme creusée sur la terre d'exil qu'était venu misérablement échouer un homme doué des plus belles qualités de l'intelligence, un officier promis au plus brillant avenir !

Et, sous l'empire des réflexions attristées que lui suggérait cette fin tragique, l'Inspecteur ne put que murmurer les trois mots latins qu'il venait de lire sur la petite croix de bois et qui résumaient éloquemment dans une formule concise le sentiment de pitié dont son cœur débordait :

Requiescat in pace !

Antonin MULÉ.

SOLEIL...

Les bouquets ont flétri sur la chair de mes seins,
les songes sont mourants dans les plis de ma robe,
un jardin merveilleux étale à mes desseins
des climats de parfums où l'âme se dérobe.

Les sonores baisers du vent dans les forêts,
comme un flot tourmenté, soulèvent ma poitrine,
je ne respire plus qu'un ciel tranquille et frais
où montent des brouillards de rose et de résine.

Les chants mièvres sont morts, les rêves sont flétris ;
au palais de mon cœur règne une joie heureuse
que le vieux souvenir, avec ses doigts meurtris,
ne doit point ramener dans la cité brumeuse.

Sous l'encens des soleils s'illumine le soir
où le temps promenait ma tragique tristesse,
et des gestes très doux balancent l'encensoir
de ce charme secret qui remplit ma paresse.

Les roses Séraphins servent tous mes désirs,
et les esprits du soir s'éloignent de ma vie,
semblables aux oiseaux lassés de parcourir
un monde ténébreux de lignes infinies !

J'habite un pays clair gardé par les étoiles,
ses temples de cyprès consacrés à l'amour,
un ciel inexploré me découvre ses voiles
où s'agitent sans fin ses multiples détours.

Marie WEYRICH.

UNE EXCURSION AU MONT-PELÉ

Ce matin-là, de bonne heure, nous nous trouvons toute une bande joyeuse prête à partir en excursion. Depuis longtemps, malgré le danger signalé par les bulletins quotidiens publiés sur l'état du Mont-Pelé, il a été résolu que nous irions passer quelques jours dans la zone dangereuse, au pied du volcan.

Il y a là toute l'élite de la société créole de Fort-de-France, et bientôt, après le premier brouhaha, inséparable de tout départ ici, nous voici roulant, par un gai soleil, sur la route qui, de la Trinité, doit nous mener à l'usine Vivé.

Elle est très pittoresque cette route, en corniche sur la mer, ou virant capricieusement au milieu des champs de cannes, et notre attelage de mules va d'une belle allure. Il fait beau, très beau ; l'atmosphère a cette transparence lumineuse spéciale aux pays chauds, qui vous fait maudire le retour aux pays brumeux et froids du Nord. Tout ici respire la gaieté, la facilité, le bonheur de vivre, jusqu'aux petites vagues de l'alizé qui viennent briser à côté de nous et de leur ronronnement discret, semblent bercer quelque rêve très doux qu'on croirait vivre. Et pourtant, maintenant même, je frôle une tristesse. Les hommes ont gâté ce paradis en y apportant toutes les petites vilenies et les mesquineries de leur vie quotidienne, et le simple récit de menus faits que l'on me raconte fait un contraste navrant.

Nous traversons, sans nous arrêter, Sainte-Marie que dominent quelques têtes de palmiers tout roides. Sur le pas de leurs portes, où elles jacassent leur patois sonore et doux, quelques négresses nous regardent passer en souriant. L'usine Sainte-Marie que nous longeons a repris pleine activité. Elle se dresse au milieu d'une plaine, ancienne vallée d'une petite rivière dont les débordements sont fréquents et qui, maintenant, donne à peine quelques filets d'eau coulant sournoisement sous le pont où nous passons.

Par une pente vertigineuse, où il faut la sûreté de pied d'une mule pour ne pas culbuter, nous arrivons au bourg de Marigot qui doit son nom à une lagune du voisinage. Comme partout bêtes et gens

sont dans la rue, vivant en plein air ; chèvres, enfants et chiens — ceux-là, sans poils, hideux — jouent au milieu de la chaussée ; entre les tas d'ordures, les petits cochons noirs folâtrent, le bâton au cou — ce bâton, dont les paysans de France, chasseurs et braconniers dans le sang, demandaient la suppression pour leurs chiens en 1789, et qui, ici, prévient de trop grands dégâts.

Nous passons à gué, sur une chaussée soigneusement rempierrée, une petite rivière qui, à certains jours, doit couper toute communication. Plus loin, nouveau gué, mais de fortune celui-là ; notre voiture va de chocs en chocs, heurtant d'énormes pierres, menaçant de nous verser à chaque instant. Il y a bien un pont de bois, mais si vermoulu qu'on n'ose plus le franchir ; cela restera ainsi jusqu'au jour où il n'y aura plus que des ruines, et alors on fera quelque chose de provisoire qui durera très longtemps.

Voici le poste d'observation d'Anier, à l'extrême limite de la zone dangereuse tracée autour de la Montagne Pelée. Nous passons et nous entrons dans un pays en quelque sorte indépendant : ni police, ni autorité, ni surveillance, quelle qu'elle soit. Tout contrôle cesse sur ceux qui sont revenus ici. Aussi des déprédations de toutes sortes n'ont-elles pas tardé à se produire dans les propriétés désertées, et les planteurs ont été obligés de faire leur police eux-mêmes. La chose marcha rondement, paraît-il ; quelques exemples sévères firent réfléchir. Jamais l'ordre n'a régné sans moins de difficultés. Jamais aussi les récoltes n'ont été meilleures : les pluies de cendres qui ont couvert toute cette partie de l'île lui ont fait comme un manteau nouveau de fertilité.

Le travail reprend lentement, car les bras manquent. Peu à peu, cependant, les habitants de cette partie Est qui, de la zone atteinte a été la plus épargnée, reviennent chez eux et l'ouvrage avance. L'usine Vivé, qui est le but de notre voyage, a un regain d'activité. Elle appartient à M. Fernand Clerc, le « Grand Feudataire du Nord, » comme nous l'appelons ici, dit le planteur si sympathique, actuellement notre hôte. Tout y a été plus ou moins saccagé et pillé, mais néanmoins, nous y trouvons de quoi nous installer à peu près confortablement.

D'ici, nous dominons la vallée de la Capote, dont les eaux font marcher l'usine. Autrefois cette rivière assez mince, avait un cours régulier, mais quelque peu sinueux entre deux berges couvertes de roseaux. Aujourd'hui le volcan a laissé, là aussi, des traces. L'ancien lit a disparu sous près de cinq mètres d'un conglomérat compact de boues et de cendres, à travers quoi on cherche la rivière. Elle court tout au fond de quelques coupures, égarée

dans ces canons en miniature. Du milieu des sables et des cendres surgissent des touffes de roseaux à demi enfouis qui furent des îles, ou quelque tronc d'arbre à demi-brûlé dont la sève desséchée n'a pas eu assez de force pour reprendre vie. Des champs entiers ont disparu, et le sol, à présent, s'élève jusqu'aux basses branches d'arbres dont quelques-uns continuent à vivre dans ce chaos.

Venus jusqu'à la côte, des débris de toutes sortes descendus de la montagne, ont envahi la mer. Là où il y avait jadis plusieurs mètres d'eau à l'aplomb des quais d'embarquement, s'étend maintenant une longue plage de sable noir. La mer a reculé de deux cents mètres.

Autrefois, à l'usine Vivé, on embarquait sucres et tafias à l'aide d'une grue située à l'extrémité d'un pied en maçonnerie. A présent, on amène les tonneaux jusqu'à une chaloupe placée sur des rouleaux, et quand la mer est très calme, on lance la chaloupe à la mer, et elle va déposer son chargement dans une goëlette qui, au large, roule bord sur bord, et de là se rendra à La Trinité ou à Fort-de-France, d'où se font les départs pour l'Europe. On conçoit quelle perte de temps et d'argent cela doit être !

***

De Vivé, nous ne pouvons pas ne pas tenter l'ascension du volcan ; aussi est-elle décidée d'enthousiasme.

A trois heures du matin, après une nuit blanche dûe aux tribus de moustiques et de maringouins qui peuplent nos chambres, une joyeuse fanfare nous réveille. « En selle ! »

Quatorze chevaux ou mules et six guides chargés du transport des provisions attendent devant la porte. Nous sommes au complet, sept hommes et sept femmes. C'est la première fois depuis la catastrophe qu'en aussi grand nombre on ose s'attaquer à la Montagne, et nos amies seront les premières femmes, après Madame Lacroix, à avoir foulé son sommet.

Après quelques luttes avec nos montures, nous partons dans le noir, à la file indienne. Sur la grand'route d'abord, tout va bien ; mais celle-ci, bientôt, fait place à de petits sentiers, et plus d'une fois, sous de sombres voûtes de feuillage, nos pupilles dilatées ne distinguent plus rien ; nous devons alors nous fier à l'instinct de nos chevaux. Nous longeons des précipices cachés sous la verdure, et qu'une trouée révèle soudain ; nous franchissons de profondes ravines où nous devons remorquer nos chevaux.

Le jour vient, sous un ciel couvert.

La végétation toujours intense, par place commence à montrer quelques troncs blanchâtres, cuits par la cendre qui y adhère encore par plaques : nous approchons de la zone dévastée. Plus loin, quelques cases où les habitants sont courageusement revenus se mettre au travail. Et nul ne peut expliquer pourquoi, lors des éruptions, à côté d'une case en planches encore intacte, les murs à peine gris de cendre, pourquoi la voisine, identique, a été littéralement aplatie sur le sol, au point qu'il n'en reste que le toit de feuilles bouillies et racornies, à moitié enfouies. Le volcan a de ces bizarreries.

Nous montons toujours. Les arbres, subitement, cessent à un tournant, et devant nous, sombre et farouche, la Montagne. Autour de nous, ce ne sont plus que les squelettes de ce qui fut une forêt, déchiquetés, blancs et gris, lamentables. Dans le demi-jour qui vient, nous passons en silence, saisis par une sorte de terreur sacrée de cette forêt spectrale.

Les troncs d'arbres deviennent bientôt rares, puis cessent complètement, emportés ou enfouis, et au pas, toujours, nous montons la pente relativement douce qui nous mènera au cratère.

Mais le brouillard nous attendait, froid et pénétrant, et nos costumes sommaires, qui feraient bien rire nos amis de Paris, s'ils les voyaient, sont vite transpercés. Bientôt les chevaux refusent d'avancer. Pied à terre, et en avant bravement.

L'herbe cesse, et voici que commencent les difficultés. Au gazon pelé qui donnait encore prise au pied, succède le gravois nu, raviné par les pluies qui y ont fait de profondes coupures, et il faut sauter constamment. On glisse, on se raccroche au voisin, et en chœur on déboule, sans se faire grand mal. On fait trois pas, on en perd un, mais on avance. Le brouillard qui nous cache la route à faire, empêche le découragement.

Le sol devient noirâtre ; par endroits des troncs complètement carbonisés affleurent et craquent sous les pieds. Nous suivons une crête étroite. De chaque côté, un précipice, dont le fond se cache dans le brouillard : il ne ferait pas bon perdre la ligne droite..

Enfin la pente diminue ; le sol de gravois devient de cendre fine semée de pierres ponces et de bourbes volcaniques ; et dans l'air plus froid, le brouillard court plus léger et plus transparent : Nous sommes sur l'emplacement de l'ancien lac des Palmistes, complètement comblé.

Encore quelques mètres, et à nos pieds, le bord du cratère. Quelques grondements sourds montent par instants, une épaisse fumée

rousse se dégage en lourdes volutes et roule lentement en montant. Une éclaircie se fait, et nous apercevons le fond du cratère et la base du cône qui est inaccessible.

Que l'on s'imagine une immense cuvette, ébréchée d'un côté — la coulée de la Rivière Blanche, face à Saint-Pierre — et au milieu de laquelle est posée une bouteille. Le cône affecte, en effet, à présent, cet aspect, mais rien n'est plus instable que sa forme. Les gravois mélangés de grosses roches qui le composent sont en effet sans cesse en mouvement ; le fond du cratère est comblé, et par des fissures invisibles laisse filtrer des vapeurs rousses. Quelques fois, la pression est trop forte, le couvercle saute, le cône s'ébranle et tombe en partie pour se réédifier et s'ébranler encore ; et cela incessamment. Les bords du cratère, minés par en dessous, surplombent, de sorte qu'il est fort dangereux de s'y aventurer ; les cendres extrêmement friables vous entraîneraient sans secours possible.

Une poussée plus forte de vapeurs rousses se produit ; l'un de nous crie : « Vous en avez assez vu, allez-vous en ! » Affolement général, chacun fuit ; d'aucuns invoquent Saint-Antoine de Padoue tout en courant, pendant que nous redescendons tranquillement, car s'il y a danger, ce n'est pas une question de secondes et de vitesse, et il nous serait impossible de l'éviter.

Et la descente commence, la panique calmée. Si nous avons mis longtemps à monter, nous redescendons souvent plus vite que nous le désirons, au milieu d'un nuage de poussière et d'une avalanche de cailloux. Nous faisons des sauts vertigineux comme on n'oserait en faire qu'en rêve, bondissant, sautant, trébuchant, reprenant à peine haleine sur quelque grosse roche projetée là, pour repartir avec une ardeur nouvelle. Et cela a quelque chose de fantastique, cette descente en plein brouillard qui déforme tout !

Mais sans nous en apercevoir, un de mes amis et moi, nous obliquons un peu sur notre gauche et quelques moments après, nous avons perdu la trace qui nous avait guidés jusque là. Nos amis étaient derrière nous, assez loin : nous étions perdus dans le brouillard. Nous essayons de revenir sur nos pas ; au bout de quelques instants, il faut y renoncer : le sol plus dur en cet endroit n'a pas conservé d'indices certains. Que faire, seuls sur cette montagne qui nous est inconnue, près du cratère, n'osant nous aventurer ni d'un côté ni de l'autre, par crainte de nous égarer davantage ? Suivre la pente qui nous conduirait en plaine ? Est-ce faisable ? Ne savons-nous point combien il est facile de perdre toute direction dans ce brouillard, et la pente ne conduit-elle pas pres-

que infailliblement à la coulée de la Rivière Blanche, le point le plus dangereux, constamment exposé ? Nous hélons ; personne ne répond ; et le silence règne plus lourd, un silence de tombe enlinceulée de brume. Nous prenons le parti le plus sage qui est d'attendre nos amis, s'ils passent à portée.

Un moment s'écoule, puis un autre. Rien ! Aucun bruit ! Le brouillard absorbe tout son. De fines gouttelettes se déposent sur nous en rosée froide, un vent léger bourdonne à nos oreilles et nous glace davantage. Cela nous semble un rêve, égaré dans quelque coin désolé de l'Enfer du Dante.

Enfin, là-bas, très loin, de grandes ombres passent sans bruit : ce sont nos amis, nous sommes sauvés. Quelques pas seulement et nous sommes dans le bon chemin. Et joyeux de nos transes finies, nous continuons gaiement notre descente.

Mais soudain, le voile fantômal se déchire, et dans les clairs rayons d'un soleil déjà haut, la plaine et les premiers contreforts de la montagne resplendissent devant nous. L'aspect est saisissant !

En face de nous, l'étroite arête par laquelle nous sommes montés, couverte de végétation dans le bas. De chaque côté des précipices, striés par les pluies de raies noirâtres, semblent avoir été dans un mouvement convulsif à jamais figés dans une morne vitrification. Le sol flamboie. A droite et à gauche descendent dans une grisaille lumineuse, des pentes douces, jadis recouvertes de forêts denses dont les troncs lamentablement blanchis dressent encore leurs squelettes tordus et brisés, comme une suprême expression de la lutte titanesque de la forêt vierge vaincue par le volcan.

Et l'on frissonne, car l'on sent plus que jamais le danger latent et tangible, et le peu qu'il faudrait pour nous réduire à rien : un peu de cette cendre grise qui craque sous nos pieds.

R. MILIANE.

LE THÉATRE SOUS LE CONSULAT

Mesdemoiselles Volnais, Gros, Bourgoin, Lange,
Mézeray, Devienne.

Presque en même temps que Mesdemoiselles Georges et Duchesnois, débutait, dans le rôle de Junie de *Britannicus*, Mademoiselle Volnais, une actrice de quinze ans, douce, naïve, modeste, charmante, non pas à cause de sa beauté, mais par les grâces de sa personne. Sa taille et son visage, quoique agréables, n'étaient pas majestueux, et les grands rôles de reine de tragédie ne pouvaient lui être attribués; ceux des ingénues plutôt : Junie, Attalide, Iphigénie, Zaïre, dont elle s'empara. Elle y fut trouvée satisfaisante. Geoffroy, avant de s'être attaché à Mademoiselle Georges, louait cette enfant, qui lui rappelait Mademoiselle Desgarcins. « Bouquet prêt à s'épanouir », écrivait-il, et les autres critiques dramatiques répétaient cette jolie phrase. « Qu'importe ! disaient-ils, si sa beauté n'égale point celle de Mademoiselle Georges ». La Champmeslé de Racine, était laide, et pourtant elle eut des adorateurs, comme le jeune comte de Sévigné. Son visage, on le sait, se transfigurait sur la scène, et prenait toutes les beautés du rôle qu'elle remplissait : privilège du talent; elle s'idéalisait. Le compliment était trop fort. De Mademoiselle Volnais à la Champmeslé, l'assimilation était impossible. Elle n'était point laide, au surplus; jeune seulement, très jeune, et son âge excusait son inexpérience et ses légers défauts de débit.

Elle descendait, en ligne directe, des Placides, danseurs de corde et bateleurs en plein vent que la foule des boulevards avait souvent applaudis. La veille de ses débuts, dans un souper, chez Dazincourt, son professeur, qui avait invité quelques personnages de marque, destinés à servir de protecteurs à sa jeune élève, on

lui changea son nom ; et comme le généreux vin de Volney coulait à flots à la table du comédien, ce soir-là, la petite Placide garda le nom de Volnais.

Après celle-ci, se présenta Mademoiselle Gros. L'affiche indiquait son âge, seize ans. Geoffroy demeurait incrédule, et si l'âge est réel, écrivait-il, la nature s'est hâtée de former cette grande personne, à la taille superbe, aux traits impassibles, fiers et un peu durs. Ses rôles de début furent ceux des grandes princesses tragiques : Aménaïde, Andromaque, Alzire, Didon, Chimène. Aucun ne laissa de souvenir inoubliable sur elle. Son débit était chantant: sa voix, grasseyante ; son visage, sans expression ; ses yeux, peu ouverts. Enfin, elle s'abandonnait, ne réagissait point contre ses défauts ; elle dut se contenter des rôles de confidentes. Dugazon, cependant, se targuait d'avoir été son professeur.

Mademoiselle Bourgoin était plus âgée que les deux précédentes, lorsqu'elle entra, au commencement du siècle, au Théâtre Français. Elle avait vingt ans. Mais Ribié, le directeur de la Gaîté, l'avait employée déjà comme danseuse, et ensuite en un rôle de petite fille. Ses parents étaient pauvres. Voyant se développer la beauté de leur enfant, ils la destinèrent au théâtre, et confièrent son éducation à un ami de Lekain, Anthoine, le frère du sculpteur. Dumesnil s'était occupé, aussi, de la petite Bourgoin. Dugazon et sa sœur, Madame Vestris, la virent, et lui donnèrent des leçons. Madame Vestris, surtout, qui fut sa maîtresse la plus attentive, la plus bienveillante, et la plus influente sur elle.

Elle était jolie, au lieu d'être belle, intelligente, étourdie, délurée, toujours riant, toujours se moquant, lançant, à pleine gorge, autant de gros mots que de paroles piquantes; plus apte assurément à la comédie qu'à la tragédie. Et, néanmoins, elle voulut se consacrer aux deux genres. Elle débuta dans *Mélanie*, de La Harpe, et dans *l'École des Femmes*, où elle remplit avec un esprit malicieux, avec une petite mine sournoise, et tout à fait amusante, le rôle d'Agnès. Elle fut louée tout de suite. Sa figure agaçante et spirituelle retenait et accaparait l'attention. En scène, on ne voyait qu'elle, lorsqu'elle y était, et dans les coulisses, au foyer des acteurs, on n'entendait qu'elle aussi, lorsqu'elle les traversait avec sa gaieté débordante.

Elle joua la tragédie ; elle parut dans Zaïre et dans Iphigénie. Elle y réussit, parce qu'elle savait tirer parti de ses rôles, ne fai-

sant point de fautes, en son débit, récitant les vers avec justesse, avec clarté, mais toujours comme une bonne élève, sans originalité, sans qualité déterminante. Geoffroy lui préféra Volnais. Le vieux Palissot, on ne sait pourquoi, intervint dans les critiques du feuilletoniste des *Débats*, et ce fut, entre les deux écrivains, une polémique furieuse, dans laquelle, par ses violences, Geoffroy eut le dernier mot. Quant à Mademoiselle Bourgoin, elle conçut pour Mademoiselle Volnais, à partir de ce moment là, une aversion profonde. Elle criblait sa jeune camarade de ses saillies spirituelles, dès que l'occasion lui était offerte. Mademoiselle Volnais avait acheté, pour un prix considérable, une villa près de Paris. Les autres comédiennes, jalouses, s'en étonnaient. « Vous apprendrez, reprit Mademoiselle Bourgoin, qu'elle a fait un appel au peuple ». On connaît sa réponse à Talma, qui la voulait épouser, en divorçant une deuxième fois. Une aventure qui lui arriva dans les bureaux du Ministère de l'Intérieur, où elle avait été appelée, lui valut la protection du ministre Chaptal, et le sociétariat, immédiatement après ses débuts. Bonne, d'ailleurs, généreuse, dévouée à ceux qui lui étaient sympathiques, ce fut grâce à elle, si Mademoiselle Duchesnois put paraître, dans ses premières tragédies, en travestissements convenables. Elle lui avait prêté sa bourse (1).

Jusque-là, elle s'était moquée de toutes les critiques et n'en faisait qu'à sa tête. Une grossesse l'éloigna du théâtre pendant un an. Et lorsqu'elle y revint, elle se montra fort soumise à tous les avis, espérant se perfectionner dans la tragédie, mais sans y réussir. Elle resta toujours meilleure comédienne. Malade, elle abandonna définitivement le théâtre ; elle était riche. Brifaut, qui avait écrit une tragédie, *Ninus II*, lui confia le rôle du jeune Zorane. « Elle

(1) Véron, en ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (T. 1, p. 129), a écrit sur Mademoiselle Bourgeoin et le baron Capelle.

« Dans sa jeunesse, le baron Capelle était simple employé au Ministère de l'Intérieur, sous le Comte Chaptal. Il rencontre, un jour, dans l'antichambre du chef de bureau des théâtres, une jeune personne, dont les beaux yeux étaient mouillés de larmes, et dont les vêtements avaient subi un certain désordre. Il s'approche, il s'enquiert, et reconnait Mademoiselle Bourgoin. Elle venait de débuter au Théâtre-Français. — « Que vous est-il arrivé ? — Je sors du bureau de M. Esménard, qui vient de se conduire envers moi, avec la plus effrayante brutalité » — A mesure qu'elle racontait, ses larmes cessaient de couler, et elle regardait avec émotion son inattendu protecteur. — « Encore, ajouta-t-elle d'une voix douce, si cet Esménard était moins laid ! » — Le jeune Capelle raconte l'anecdote au Comte Chaptal, et le Ministre de l'Intérieur se laissa entrainer à faire de la science et de la chimie pendant plusieurs années avec cette séduisante actrice. En peu de temps, elle devint sociétaire ».

l'accepta, en riant, écrit-il, et elle le joua de l'air le plus égrillard, avec une petite perruque frisée à cent boucles, un petit accent de soubrette, et une petite mine de fille de boutique ».

Voilà bien Etiennette Bourgoin.

Les aventures de Mademoiselle Lange avaient défrayé la curiosité du parterre, lorsqu'elle se retira du théâtre, en 1798, après son mariage avec M. Simon, riche carrossier de Bruxelles. D'abord, elle avait eu un procès tapageur, avec un de ses anciens amants, négociant de Hambourg, à qui elle réclamait sa petite Paméla, issue de sa liaison avec lui, tandis que le père la voulait garder, pour la soustraire à la contagion de l'exemple, Mademoiselle Lange n'étant point d'une moralité indiscutable. Son amour de l'argent, presque de l'avarice, l'avait brouillée ensuite avec le peintre Girodet. Lui, s'était vengé avec esprit, du refus de la jolie actrice de prendre livraison d'un portrait qu'elle disait d'un prix trop élevé. Il l'avait produite en public, sous l'apparence d'une nymphe, sous voiles et couchée, recevant, par l'ouverture d'une lucarne, une pluie d'or.

Sa beauté et son esprit la rendaient irrésistible. Ses yeux, d'une limpidité de source, son nez régulier, ses dents d'une blancheur rayonnante, entre deux lèvres ardemment colorées, son abondante chevelure au ton châtain, souple, légère et suffisante à tous les caprices de la coiffure, son teint de peau doré, tout, en elle, produisait le charme le plus séduisant. Elle était, en outre, d'une intelligence vive, qui lui permettait de comprendre les finesses d'un rôle, et assez experte comédienne, pour ne jamais dépasser le ton nécessaire à ses reparties et à ses tirades. On la vit réussir dans la tragédie et dans la comédie ; dans *Mahomet*, aussi bien que dans l'*Intrigue Epistolaire*, et dans la *Fausse Agnès* (1).

(1) Arnault. — *Souvenirs d'un Sexagénaire*. T. II, p. 51. Sur Mademoiselle Lange. « Quant au physique, il n'est pas possible d'envisager des traits plus réguliers et plus gracieux que les siens. De grands yeux bruns, un nez parfaitement dessiné, une bouche admirable de forme et de fraicheur et ornée de dents de la blancheur la plus éblouissante et de la proportion la plus régulière ; un teint dont l'éclat était encore relevé par celui de ses longs cheveux châtains faisaient de sa tête une des plus parfaites qui aient jamais reposé sur des épaules humaines. Ses mains, ses pieds ne le cédaient à son visage, ni en délicatesse, ni en blancheur ; elle eut été la plus parfaite des créatures, si les proportions de sa taille eussent répondu à l'élégance du reste de sa personne. Quant au moral, elle n'avait qu'à se louer aussi de la nature. Sans avoir cet esprit, qui, dans Mademoiselle Contat, éclatait en saillies si brillantes, et s'exprimait en traits si profonds, elle ne manquait ni de sagacité, ni de pénétration. Elle possédait surtout cette vivacité d'intelligence qui saisit toutes les finesses de la pensée d'autrui, et rien ne lui plaisait tant que la con-

— Elle partie, Mademoiselle Mézeray, qui, depuis 1791, appartenait au Théâtre-Français, hérita de son répertoire. Jolie comme sa devancière, fille d'un limonadier de Versailles, spirituelle, intelligente, sachant développer ses gestes, donner à sa voix quoique d'un ton élevé, une sonorité agréable, elle devint tout de suite une rivale redoutable pour Mademoiselle Contat, et, sans doute, elle l'aurait supplantée, si elle eût été plus sévère pour elle-même, travaillant davantage, aimant moins les fanfreluches de la toilette et les plaisirs de la galanterie. Mademoiselle Contat, rassurée bientôt contre le danger menaçant, n'appelait plus sa jolie camarade que la *Bambelina* (petite poupée).

Coquette, Mademoiselle Mézeray remplissait, avec succès, tous les rôles de coquetterie. Elle aimait la musique et chantait avec goût. Elle s'adonnait à la lecture, et écrivait ses lettres, en un style léger, souvent moqueur, dont raffolaient ses amis. Le frère du premier consul, Lucien, fut pendant quelque temps son protecteur, d'autres aussi, non moins illustres. Elle aurait pu être riche ; ses toilettes dispendieuses la ruinèrent.

Mademoiselle Thévenin était la fille d'un honnête menuisier de Lyon. L'intérieur compassé et religieux de sa famille n'annonçait point, qu'un jour, la jeune fille serait une actrice du Théâtre Français. Mais les vocations dépendent quelquefois du hasard. Une soirée passée au théâtre de Lyon opéra cette métamorphose. La petite Thévenin, prise d'un désir immodéré d'être actrice, finit par le réaliser. A quelque temps de là, elle répétait chez Préville et se faisait appeler Devienne.

Au Théâtre Français elle fut remarquée dans les rôles de soubrette, et avec Louise Contat, elles se partagèrent les rôles de Mademoiselle Dangeville, lorsque celle-ci renonça au théâtre. Soubrette elle avait voulu être, et soubrette elle fut toujours, avec sa physionomie expressive, son petit minois fripon, éveillé et moqueur. Les pièces de Marivaux lui procuraient toujours un triomphe, et peu d'actrices surent, autant qu'elle, mettre en lumière l'esprit et la profondeur de Molière.

Son caractère la portait à être modeste dans le monde où elle était reçue. Elle savait se tenir à sa place, ne cherchait point à briller, comme Mademoiselle Contat ; à s'emparer de l'attention

versation des gens supérieurs. Douée, d'ailleurs, d'une grande égalité d'humeur, elle était de la société la plus douce, quoiqu'elle fut un peu moqueuse. Enfin, si elle avait quelques défauts, ils étaient assez rachetés par ses qualités, pour qu'elle eût réussi à se faire aimer de tout le monde, voire de la fille que son mari avait eue de son premier mariage. »

ou de la conversation; répondant à ses interlocuteurs, avec simplicité, avec grâce. On eut dit une bonne bourgeoise, et non une femme de théâtre. Elle aimait son intérieur, l'entourage de ses amis et de ceux de son mari, Gévaudan, qui devint plus tard député au Corps législatif. Dans son château, près de Paris, durant les loisirs que lui laissait son emploi, elle vivait sans façon, tantôt comme une fermière, tantôt comme une châtelaine; car, chez elle, le château n'était séparé de la ferme que par une porte. D'un côté, le luxe raffiné de la ville, les beaux meubles, une décoration élégante; de l'autre, la simplicité paysanne. Mais, au milieu du luxe, comme dans la simplicité de la ferme, toujours gracieuse et affable, sans recherche, sans prétention (1). La décence ne lui faisait jamais défaut.

C'est l'actrice, d'après le comédien Fleury, en ses mémoires, qui pouvait le plus se passer de son auteur. « Elle l'aide, quand elle ne crée pas, écrit-il. D'un regard, d'un geste, elle fait un bon mot. D'une inflexion, d'un silence, elle fait la fortune d'un vers. Cette prose est-elle languissante ? Elle presse son allure, elle la papillote, et voilà que cette prose éclate en étincelles ».

(1) Damas, un acteur très ordinaire du Théâtre-Français, eut aussi sa maison de campagne. Charles Maurice à la date du 3 juillet rapporte sur lui cette anecdote :

« Aujourd'hui, j'ai diné chez Damas, à sa campagne, à Saulx-les-Chartreux. C'est une gentille habitation. Tout y respire l'ordre, et les soins les mieux entendus. Nous nous y sommes amusés, malgré le petit incident de jeu de billard à deux sols la partie. Très piqué de toujours perdre avec moi, Damas a jeté sa queue en disant : « On ne vient pas chez le monde pour lui gagner son argent. » Quelques pas, dans le jardin, ont suffi pour dissiper sa mauvaise humeur dont il a franchement plaisanté. Le petit espace circulaire, qui contient sa source d'eau vive, est pour les visiteurs une occasion de surprise, à laquelle se plait le propriétaire. Il montre de jolis cailloux placés au fond. (Je crois, en vérité qu'ils sont choisis comme tous les détails de cette demeure) Puis, il vous invite à prendre un de ces cailloux. On veut y porter la main, croyant que l'eau, tant elle est limpide, n'est pas encore arrivée à sa source, et on la retire aussitôt mouillée, sans avoir beaucoup plongé. Il n'y a pas jusqu'au choix du bétail qui n'ait été l'objet d'une attention particulière, afin de n'avoir que des sujets agréables à la vue... « Voyez, m'a dit Damas, en me présentant sa vache, comme elle est bien coiffée ! Je ne l'aurais pas, si elle était mal encornée. Petites faiblesses; mais pour les jouissances de l'intérieur, elles sont précieuses. »

Au sujet de Mademoiselle Devienne, Chateaubriand fait un portrait réussi de l'un des amis de la jolie actrice, M. Saget : « Cet antique et maigre garçon, jadis marié, dit il, portait une casquette verte, un habit de camelot gris, un pantalon de nankin, des bas bleus et des souliers de castor. Il avait vécu beaucoup à Paris, et s'était lié avec Mademoiselle Devienne. Elle lui écrivait des lettres fort spirituelles, le gourmandait et lui donnait de très bons conseils. Edmond Biré, dans dans ses notes, ajoute : « Aussi estimée pour sa conduite que goûtée pour son talent, Mademoiselle Devienne était née à Lyon, comme son ami, M. Saget ».

Mademoiselle Louise Contat, Mademoiselle Mars, Mademoiselle Simon et autres...

Lorsque Mademoiselle Louise Contat, une parisienne, débuta au Théâtre Français, à seize ans (1760-1813), elle était jolie, sculptée en statue, la taille svelte, toute la personne d'une grâce attirante. Elle savait rire, montrer une rangée de dents admirables, parler avec distinction, avec élégance. Seulement, sa beauté, son enjouement, sa vivacité d'allure, composaient tout son talent, et le parterre lui montra, par sa froideur, que ces dons naturels n'étaient pas suffisants pour une actrice qui avait la prétention de remplacer Madame Préville. Louise Contat, en revenant dans les coulisses, sentit plus d'une fois les larmes inonder ses yeux. Elle avait conscience de tout ce qui lui manquait. Et elle travailla; elle se pénétra de l'esprit de ses rôles; elle s'appliqua au débit des vers et de la prose; elle devint actrice, enfin. Beaumarchais, qui la vit, pressentit son talent naissant, sa destinée glorieuse, et il lui confia le rôle de Suzanne dans le *Mariage de Figaro*. Elle y fut éblouissante.

Il y a, dans ce rôle de Suzanne, tout l'esprit que Beaumarchais possédait lui-même, et encore tout celui qu'il y voulut accumuler. Mademoiselle Contat le rendit avec son mordant qui en doublait la valeur. A l'esprit de Beaumarchais, elle surajoutait le sien; elle enflammait les mots, les phrases, les proverbes de l'auteur. Elle leur donnait un sens plus que malicieux, souvent cruel, et cette langue épicée avec un condiment nouveau, brûlait au passage, comme un charbon ardent. (1)

Elle était coquette. Sa nature la destinait à ces rôles de moquerie, d'impertinence, et de petits mensonges envers les hommes pour les dominer. Elle y persévéra; elle y devint supérieure, inimitable; elle y apporta presque du génie. Mais, en même temps, elle s'enferma si bien en ce caractère, qu'elle n'en sortait jamais,

(1) Mademoiselle Contat (disait Arnault, T. I, p. 126), ajoutait à ce rôle déjà si séduisant, une valeur dont Beaumarchais, lui-même, était étonné. L'esprit du rôle appartenait bien à Beaumarchais, mais non l'esprit avec lequel ce rôle était rendu. Celui-ci appartenait tout entier à l'actrice, et elle en avait peut-être autant que l'auteur lui-même; elle créait en traduisant. Jamais musique n'a prêté à la parole une expression pareille à celle que recevaient, en passant par la bouche de son spirituel interprète, les saillies d'un des hommes les plus spirituels qui aient jamais écrit. »

et réduisit, en coquette, tous ses rôles. Mère, veuve, amoureuse, elle gardait cette empreinte indélébile. Jouait-elle Araminte, des *Fausses confidences* ? Elle affectait, avec son amant, un petit ton de persiflage tout-à-fait plaisant, dont elle savait tirer parti.

Dans les *Femmes savantes*, jouait-elle Philaminte, c'était encore pour se moquer de Trissotin. Elle ne se dépouillait jamais de ces petites grâces, qui excitent l'amoureux, le désespèrent, et le retiennent tout à la fois. Malgré soi, et quoique la représentation du lendemain fut le pendant de celle de la veille, on admirait toujours le jeu si fin de la sémillante actrice, ses minauderies, ses jolies façons de regarder sa victime, et de détailler le dialogue pour le rendre plus caustique : satiété dont on était toujours friand.

Son répertoire forcément ne s'élargit plus. Mlle Contat, nantie, avec le temps, d'une puissance suprême au théâtre, ne joua désormais que les pièces où elle trouvait un rôle à sa convenance de coquette : *Tartuffe*, les *Fausses confidences*, les *Surprises de l'Amour*, la *Coquette corrigée*, le *Philosophe sans le savoir*, la *Gageure imprévue*, le *Philosophe marié*, les *Deux Pages*, le *Mariage de Figaro*, le *Misanthrope* ; et, plus tard, lorsque l'âge l'eût atteinte de sa malfaisance, en rendant sa taille épaisse, le *Vieux célibataire*, où elle ravissait tous ses auditeurs, dans le personnage de la gouvernante, Madame Évrard. Sans doute, elle ne pouvait s'abuser sur la déformation de sa beauté, mais elle cherchait à se faire illusion à elle-même, et, sur la scène, à s'entendre dire encore qu'elle était jeune et que le temps était impuissant contre elle. Alors, on reprenait les *Femmes* de Demoustier, où son interlocuteur lui jetait ces deux vers :

> Mais, Madame, du temps les redoutables traces.
> N'ont pas même altéré vos attraits et vos grâces (1).

(1) Ida Saint-Elme (la contemporaine) rapporte une visite qu'elle fit à Lyon à Mlle Contat et à Molé (T. II, p. 139.)

« Je n'avais jamais vu d'actrice hors de la scène et je partageais à cette époque la sotte prévention de tant de femmes, qui s'imaginent, que l'éclat des lumières, le rouge et la toilette font seuls toute leur beauté, comme l'esprit de leur rôle fait seul la grâce et l'élégance de leurs manières. La vue de Mlle Contat, son langage, ses façons si distinguées me désabusèrent entièrement. Il était impossible de trouver une femme plus fraiche et plus jolie, et de posséder mieux le ton de la bonne société, qui faisait de son jeu sur la scène la continuation des habitudes de sa vie. Elle était alors âgée de trente à trente-deux ans. Déjà elle était fort grasse. Mais cet embonpoint n'ôtait rien à la souplesse de sa taille, qui me parut même plus élégante encore dans le salon qu'au théâtre. Rien ne la gênait, et une robe du matin en marquait les gracieux contours..... J'admirais la grâce que Mlle Contat mettait à donner aux actrices (de Lyon) des conseils dont elles avaient grand besoin. »

On applaudissait. Le parterre paraissait convaincu de la jeunesse persistante de son idole. Elle était heureuse. Et si la *Jeune Hôtesse*, de Flins, revenait si souvent à la scène, c'est que le travestissement du personnage, représenté par Mademoiselle Contat, lui donnait une grâce charmante. Enfin, le rôle comportait le chant d'une romance dont elle s'acquittait fort bien, et ces menus détails, infiniment agréables pour elle, lui laissaient penser qu'elle n'avait pas vieilli.

Ses succès l'avaient rendue volontaire et despotique. Elle ne souffrait aucune contradiction. Alexandre Duval lui avait attribué le rôle de la duchesse d'Athol, dans son drame, *Edouard en Ecosse*. Elle poussa la résistance si loin, dans une répétition, en refusant d'écouter les observations très justes de l'auteur, que, dans un moment d'impatience, elle lui lança ses papiers au visage et quitta la scène. Alexandre Duval reprit flegmatiquement son manuscrit au souffleur, et sortit du théâtre, emportant son œuvre. Mlle Contat dut s'excuser de sa vivacité, aussi bien que de ses prétentions présomptueuses, et Alexandre Duval rapporta son drame.

Vers la fin de sa vie, après son mariage avec le neveu du poète Parny, elle souffrit d'un cancer. Elle ignora d'abord la nature de son mal. Corvisart, le médecin de Napoléon, et son médecin aussi, avait eu garde de la lui révéler. Corvisart, étant goutteux, ne faisait plus de visite qu'à l'Empereur. Un matin donc, Mme de Parny arrive chez le docteur. Il était encore au lit. On la fit attendre dans le cabinet où, sur le bureau, une lettre ouverte à Hallé, le célèbre confrère de Corvisart, indiquait l'état de la malade. Et qu'y voit-elle ? Qu'elle est atteinte d'un cancer : sa mort avant quatre mois. A ce moment Corvisart entra. Il aperçoit la lettre. L'avait-elle lue ?... Il vit l'infortunée comédienne, si enjouée, si maîtresse d'elle-même, qu'il se rassura. Elle n'avait rien lu... Il affecta aussitôt un air bonhomme. Le mal dont elle souffrait, disait-il, n'était que passager, un rien, un « bobo », dont elle serait guérie avant longtemps. Il lui remit une longue ordonnance où les plus calmantes potions étaient inscrites, et il la congédia satisfait.

Ainsi, sa mort était prochaine ; elle en était avertie par son

Quant à Molé, il me parut beaucoup moins indulgent et moins poli. Il avait une brusquerie parfois fort offensante Lorsque je le connus mieux, j'acquis la certitude que cette brusquerie n'avait pas son principe dans un sot orgueil, mais dans l'amour excessif qu'il avait pour son art, et dans l'impétuosité naturelle de son caractère. Il était vieux. Cependant, à la chaleur de son jeu, on eut pu le prendre pour un homme encore dans la fleur de l'âge. On pouvait voir aisément qu'il avait dû être beau. »

indiscrétion ; et, le soir, en son salon, au milieu de ses amis, jamais elle ne fut plus gaie, jamais elle ne parut plus heureuse, jamais avec une liberté d'esprit plus grande, elle ne présida à la conversation, lançant les mots piquants avec plus d'à-propos. Elle se rappela qu'elle avait été comédienne pour éblouir ceux qui l'aimaient. Cependant, si l'on se fût approché près, bien près de son cœur, on l'aurait entendu battre plus rapidement en sa poitrine, et sur ses enfants qui la venaient caresser, on aurait remarqué qu'elle attachait sur eux, avec une persistance émue, ses regards les plus tendres. Mme Sophie Gay, qui rapporte l'anecdote, ajoute que trois mois après, elle était morte. C'était en 1813.

Mademoiselle Mars (1779-1847) doit être considérée plutôt comme une comédienne de l'Empire que du Consulat. En 1804, son talent n'offrait encore que des espérances. On ne se rappelait d'elle que ses petits rôles joués chez la Montansier, en travesti : le petit frère de *Jocrisse*, le Benjamin, d'*Omasis*, de Baour-Lormian, puis le sourd-muet de l'*Abbé de l'Épée*. Sa voix restait faible, aiguë, sifflante ; sa complexion, maladive ; et sa poitrine, étroite et plate, n'indiquait pas même son sexe. Monvel, son père, l'avait abandonnée ainsi que sa mère, une obscure artiste de province, Mademoiselle Salvetat, en s'exilant en Suède, et la petite Mars grandit, sans cette protection, presque dans la misère, recevant les leçons de Walville, un vieux comédien, qui partageait l'existence de Mademoiselle Salvetat. Cependant, lorsqu'elle fut admise à jouer au Théâtre Français, Dugazon et Mademoiselle Contat la prirent en affection, Mademoiselle Contat surtout. Dès ce jour, son talent se développa. Elle jouait avec une timidité, une décence, une subtilité charmantes, les rôles d'ingénue, auxquels son âge et son inexpérience la condamnaient. Elle n'y était point vulgaire. Sous sa candeur et sa simplicité, on discernait une nature exquise, une grâce, qui n'attendaient que l'occasion de s'épanouir. Ce fut la première période de sa carrière théâtrale. Bientôt, sa santé raffermie, sa voix étendue et plus sonore, sa poitrine élargie et proéminente, et l'âge lui donnant de l'assurance, elle ne craignit plus de remplir les rôles de coquette, que la retraite de Mademoiselle Contat laissait vacants. C'était en 1808, elle avait trente ans. Déjà, sous l'œil bienveillant de sa protectrice, elle s'était emparée du rôle de Silvia, dans la comédie de Marivaux, *Les Jeux de l'Amour et du Hasard,* et elle y avait

réussi (1). Elle s'était fait, alors, une manière de débiter la prose, qui excitait l'admiration de ses auditeurs. Aucune enflure dans la récitation, aucune précipitation que l'on appelle aujourd'hui « le déblayage », mais de la simplicité, de l'émotion, mais un arrêt subit sur le mot qu'elle voulait distinguer, le mot sur lequel l'auteur avait concentré tout l'esprit du rôle, le mot nécessaire qu'il fallait séparer du reste du dialogue. Et cet art, tout nouveau, trouvé d'elle-même, que sa nature de comédienne, sa finesse, son intelligence, lui rendaient si facile, impressionnait le parterre à ce point, que la pièce en acquérait une saveur insoupçonnée avant elle. Pas une nuance du caractère, pas un relief de la passion, pas une tendresse de l'âme ne passaient inaperçus.

Elle creusait le rôle ; elle dressait son personnage en être vivant et complexe, tel que la nature l'avait mis sur pied. Les coquettes, en elle, ne furent plus celles de Mademoiselle Contat ; elles eurent plus de dehors, plus de facettes, plus de saillies, plus d'imprévu. Et son talent s'agrandit. On la vit, tour à tour, ingénue et coquette. Un chroniqueur du temps écrivait « qu'il suffisait de rappeler, pour la plus charmante naïveté : Betty, de la *Jeunesse de Henri V*, par Alexandre Duval ; pour la plus intime sensibilité : Lady d'Athol, d'*Edouard en Ecosse*, du même auteur ; pour l'ingénuité la plus parfaite : Victorine, du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine ». Et encore : « Quel délicieux babil, dans Madame d'Orbeuil, du *Secret du ménage*, de Creuzé de Lessert ; quelle intéressante gradation, dans Julie, de la *Coquette corrigée*, de Lanoue. D'abord vive, étourdie, dissipée, inconséquente, l'actrice finissait, en passant par tous les degrés de la conversion, par être touchante et presque tragique. Quel intérêt elle savait donner aux emportements de Rose de Volmar, dans la *Jeune femme colère*, d'Etienne ; quel rire épanouissant et communicatif, dans la Comtesse de l'*Amant bourru*, de Monvel ; ne l'avons-nous pas vue, dans son âge mûr, telle encore qu'on nous la dépeignit, aux années de sa plus belle jeunesse dans Suzanne, du *Mariage de Figaro*, pleine de vivacité, de malice, de coquetterie, avec des yeux brillants comme des éclairs, dans lesquels pétillait le désir de plaire » ?

Ce fut surtout lorsqu'elle entra dans les hautes comédies de Molière, qu'elle dépassa toutes ses devancières. Même après

(1). Sophie Gay. *Les Salons célèbres*, p. 89.
« Jamais, dit l'auteur au sujet de cette pièce, le bon goût, les manières naturellement pudiques de l'actrice n'ont mieux triomphé d'une situation scabreuse. »

Mademoiselle Contat, Célimène devint, avec elle, une coquette nouvelle, parce que la nature cassante de l'actrice, ses inégalités d'humeur, ses caprices, ses lubies même, donnaient à ce rôle de grande coquette une allure très personnelle. Simple coquette, ce n'est pas assez pour représenter la vraie Célimène, de Molière ; il y faut encore l'humeur capricieuse de la beauté qui ne sait pas être contente d'elle-même ; et le caractère de Mademoiselle Mars s'alliait parfaitement à l'idéal qu'avait conçu le grand poète comique (1). Car, dans le monde, comme au théâtre, Mademoiselle Mars se montrait beaucoup trop soumise à ses fantaisies : un jour, tout entière à ses amis, qu'elle blessait ensuite de ses remarques caustiques, se brouillant avec elles, boudant, s'éloignant, pour revenir avec des sourires charmeurs, ramenant les fâchées en son salon et les en éloignant bientôt par de nouvelles boutades.

Mademoiselle Contat avait été despotique au théâtre, mais non méchante ; volontaire avec les auteurs, mais bienveillante avec ses camarades. Mademoiselle Mars n'était ni bonne, ni bienveillante pour aucune d'elles, surtout si elles étaient jolies, et si elles possédaient du talent. Mademoiselle Bourgoin, qui avait eu à se plaindre de ces accaparements jaloux, se vengeait en ne la désignant que sous le nom de la vieille, quoiqu'elle ne fut pas beaucoup plus jeune qu'elle. Mais elle savait combien cette dominatrice coquette tenait à paraître jeune.

Ce fut le malheur de Mademoiselle Mars de penser qu'elle vieillissait. Elle n'en pouvait supporter la vision : et pour cette raison seule, elle avait éloigné d'elle un fils de sa jeunesse qui vivait obscurément à Paris, dans les bureaux d'une maison de

(1) Geoffroy écrivit en 1810 : « Mademoiselle Mars a justifié les transports qui l'ont accueillie à son entrée, par les manières dont elle a joué Célimène. Aimable et imposante, tout à la fois, elle joint à beaucoup d'aisance et de grâce une tenue pleine de dignité. Elle emploie, tour à tour, et suivant l'occasion, la hauteur et la fierté, la tendresse et le sentiment, l'enjouement et la finesse, l'ironie et la satire, la décence et la raison. Tout cela est soutenu de l'action de deux yeux vifs et brillants qui ne s'arrêtent jamais. Mademoiselle Mars est la véritable coquette peinte par Molière ».

Un autre écrit : « le mot a elle attribué, qu'une femme avec un éventail est plus forte qu'un homme avec une épée, n'était jamais plus vrai que lorsque l'éventail était dans sa main ».

Madame Sophie Gay au sujet du rôle d'Elmire, dans le *Tartuffe* dit aussi : (Les salons célèbres, p. 89). « Jamais l'odieux du caractère de Tartuffe n'a été plus frappant, car nulle démarche inconséquente, nul regard agaçant n'ont dû encourager ses propos corrupteurs. Jamais cette femme, belle et honnête, n'a mérité l'insulte d'une pareille déclaration, et l'on se sent ému de pitié, en voyant la torture que lui impose l'incrédulité de son mari ».

banque. Elle lui laissa néanmoins sa fortune estimée à sa mort (1847) à près d'un million, malgré les pertes énormes faites à la Bourse, par le jeu effréné de la comédienne.

On remarquait également, en ce temps-là, Mademoiselle Simon, qui rappelait, disait-on, la tendre Gaussin, et Madame Thénard, à qui on reconnaissait « un jeu sage et consommé », et Mademoiselle Patrat, « la petite Patrat », écrivait à son mari, Madame de Rémusat, alternativement confidente et duègne, et Emilie Contat, la sœur de Louise Contat, sur qui pas un chroniqueur de l'époque n'a écrit un mot aimable. Elle jouait la soubrette, et si mal! Et la vieille Madame Suin, qui ne laissait rien échapper de la contexture d'un vers, en le récitant; et Madame Lachassaigne, aussi ancienne que Madame Suin; et Mademoiselle Doligny, une jeune première, dit Madame Vigée-Lebrun, « qui avait à la fois, tant d'esprit et de décence, qu'on en oubliait sa laideur! »

Gilbert STENGER.

LE CENTENAIRE DE L'ANNÉE

Le grand Centenaire de l'année ne sera point un Centenaire de première grandeur, et la commémoration sera médiocre qui rappellera aux lettrés qu'Auguste Barbier, le poète des *Iambes*, est né en avril 1805. Pourtant, il n'y a point trente ans, les histoires littéraires, les manuels, les anthologies plaçaient Auguste Barbier parmi la grande pléïade romantique à côté d'Hugo, de Vigny, de Lamartine et de Musset. Il fut l'auteur populaire des *Iambes*, puis l'illustre académicien, auteur des *Iambes* et d'*Il Pianto*, et peu à peu, il entra dans une gloire bonhomme et sereine, appartenant, de plus en plus, à un 1830 politique, plutôt qu'à un 1830 littéraire, ornement des Trois Glorieuses, mais étranger à la bataille d'Hernani et à tout le développement romantique.

Ce n'est point qu'après les poèmes qui lui valurent la gloire immédiate, Auguste Barbier n'ait travaillé. Après les *Iambes*, parut *Il Pianto*, et ensuite les *Chants civils* et puis les *Silves*, recueil de petits poèmes. Il y ajouta une traduction du *Jules César* de Shakespeare ; il tâta du roman, ou plutôt de la nouvelle un peu longue ; *Trois Passions*, les *Contes du soir*. Ses exécuteurs testamentaires, MM. Lacaussade et Edouard Grenier ont publié avec quelques souvenirs d'une brièveté voulue, avec des *choses vues* non sans intensité et notées de style concis, tout un volume d'études dramatiques, de plans, de scènes faites avec des indications corollaires qui témoignent d'une longue préparation, d'un effort continu vers une création d'œuvres dramatiques qui n'eut jamais lieu. Mais jamais, Auguste Barbier ne retrouva, même de bien loin, l'heure de succès des *Iambes*, et sa production parut si manifestement inférieure à l'*Idole* et à la *Curée* qu'on songea à lui contester la paternité de ces poèmes et qu'on les attribua non sans méchanceté et injustice à Brizeux, son ami.

Or, si les *Iambes*, détonent dans l'œuvre complète de Barbier, l'œuvre contrasterait davantage encore avec l'œuvre du doux Brizeux ; sans doute, Barbier, même dans sa passion décorative pour l'Italie, même dans quelques ouvertures qu'il eut vers la poésie sociale, ne sut remonter sa voix à l'éclat lyrique des *Iambes !* Mais encore souligne-t-il d'un trait ferme, la physionomie d'un Michel-Ange ! Brizeux est simplement et toujours idyllique, et sa grâce un peu fruste est plus loin encore du lyrisme populaire que les œuvres calmes et un peu tassées qu'écrivait Barbier au soir de sa vie.

Barbier ne demeura point un romantique ; il le fut à ses débuts littéraires, alors qu'écrivant un roman : les *Mauvais garçons*, il contribuait à la bibliographie du romantisme moyen âge. Il l'est encore, quand, mêlant dans son *emballement*, l'enthousiasme de l'ode classique et le réalisme pittoresque qu'admettait le romantisme, il écrit les *Iambes*. Ensuite, il revint au classicisme, et si son œuvre est tarie, c'est qu'au lieu de se développer selon les contingences de son époque, en parallèle avec les belles trouvailles d'exotisme et de coloris dans le rendu de la passion propres aux romantiques, il se détourne d'eux pour reprendre un idéal classique élargi, ou bien revient à son fond propre, à son tempérament qu'avait dévié le vigoureux mouvement de ses contemporains vers le lyrisme exubérant. A ce compte, les *Iambes* sont plutôt le dérivé logique des *Mésséniennes* de Casimir Delavigne, que la lointaine indication des *Châtiments*. Barbier qui tient à Brizeux, prépare avec lui les romantiques raisonnables ou les classiques chercheurs de variété que furent les Ponsard et les Laprade. Ses *Iambes*, donnent sa formule sincère sauf qu'il ne la sut plus ranimer ; il y échappe déjà au romantisme qu'indiquent les *Mauvais garçons* (qu'il écrivit avec l'espagnolisant Alphonse Royer) et on voit à lire les Iambes que c'est d'ailleurs, qu'il vient.

En effet, les grands romantiques, ceux qui furent à ce moment là, les grands poètes, étaient, politiquement parlant, moins avancés que Barbier.

Hugo, Lamartine, que leur amour du mouvement, que leur curiosité du nouveau littéraire, et des mélancolies du passé, rattachent à Chateaubriand, se sont jusqu'en 1830, complu à aimer le régime historique de leur pays. La découverte artiste du moyen-âge, la résurection du moyen-âge par la chronique, leur ont fait identifier le but de leurs recherches littéraires avec l'avenir social de la France, et ces beaux esprits qui doivent, par la suite, jouer un tel rôle dans la formation de la France républicaine, appartiennent alors à la France royaliste et partagent les impressions des classes dirigeantes et de l'aristocratie. Barbier, lui, tient par des liens solides, à cette bourgeoisie qui lit Courier, qui chante Béranger, qui écoute Benjamin Constant, à qui les tragédies de ton relativement moderne de Casimir Delavigne donnent des prospections suffisantes.

Il est juste-milieu artistiquement, mais il suit la marche des idées libérales, en leur cours logique et sûr, vers un but inéluctable, vers une reprise fatale des idées d'égalité. Il a les qualités, la force, les défauts de cette bourgeoisie qui créa un Laffitte, un Casimir Périer ; sa culture littéraire, sa connaissance de Shakespeare, une notion assez précise des nouveaux modèles littéraires, ajoute à ce fonds simple et robuste, des ressources d'expression et d'audace, dont ne disposent pas les classiques purs. Peut-être, éprouve-t-il plus d'éloignement pour

Etienne, ou Jay, ou Arnault que pour Hugo; pourtant, il tient aux classiques, et on peut le placer à côté de ces romantiques de la première heure, d'un romantisme si modéré que sa nuance si peu violente, se fond, de loin, avec le ton gris du classicisme d'alors, Soumet, le baron Guiraud, et même Emile Deschamps. Il est ainsi, étant libéral, admirateur de Foy et de Lamarque, plus prêt que les romantiques à saluer de beaux vers, et la Liberté en armes, guidant la *Sainte Canaille* du tableau de Delacroix. Ensuite, lorsque les grands romantiques dessillés par le coup de tonnerre de 1830, hâtent le pas pour prendre la tête de la démocratie, Barbier n'est plus de force; la faiblesse de son registre, sa sobriété verbale, l'essoufflement de son élan, la sagesse de ses conceptions, lui sont autant d'obstacles à garder un rôle de poète populaire que vont lui disputer les grands lyriques. Il n'a plus qu'à devenir Académicien, et à vivre littérairement en touriste et en dilettante, notant des regrets sur l'Italie, qu'il alterne de quelques contes, d'études d'art, d'études sur les vieux poètes. Evidemment on peut noter des sursauts parmi cet enlisement lent et continu. Si Barbier traduit Jules César c'est, d'abord pour se remettre en contact avec le violent ruissellement d'images de Shakespeare et courir aux mêmes sources que les romantiques, c'est aussi pour retrouver cette atmosphère de foule mobile, ardente, surexcitée qui lui a dicté ses beaux vers encolérés, mais la sève n'y est plus, ou bien, la timidité de ses conceptions l'empêche d'arriver directement à son sujet préféré, de formuler à nouveau, par lui-même, la houle violente des passions populaires, puisqu'il n'y revient que par une traduction. De même, par sympathie pour le plus violent des romantiques avec Delacroix, pour Hector Berlioz, il écrira le livret de *Benvenuto Cellini*. Ses recherches sont multiples; il va, à un certain moment, vers le mysticisme, et c'est lui qui donne la version française, d'une des œuvres les plus caractéristiques du romantisme étranger, des pages les plus visionnaires qu'avant Edgar Poë, ait fourni le romantisme anglo-saxon; il traduit sa prose, la *Chanson du vieux marin* de Coleridge.

Efforts vers la fable populaire mystique, vers l'illuminisme, vers la légende, vers l'histoire, rien ne lui suggèrera, à nouveau, des œuvres personnelles, à marque ardente; la minute de fusion romantique avec son esprit classique et libéral qui lui a donné *les Iambes*, ne se renouvellera pas.

Ce n'est point que parmi tant de plans qui se pressent dans ces *Etudes littéraires* que publièrent, après sa mort, MM. Lacaussade et E. Grenier, les idées ingénieuses fassent défaut; certains de ces plans de drames ou de tragédies sont solides; il trouve même de beaux sujets audacieux et neufs, pour leur temps de conception. Il a noté le scénario d'un drame tout contemporain encore, de la vie de Prud'hon. Constance Mayer, dont le Louvre a gardé une aimable toile, a aimé son maître Prud'hon. Elle s'aperçoit fort bien que l'âge a inscrit sur sa face et aux lignes de son corps les premiers des irréparables

outrages, et que le peintre s'en aperçoit trop. En même temps, une jeune fille, qui comme elle autrefois, vient dans l'atelier de Prud'hon, avec des promesses de talent, avec une admiration toute vibrante pour le maître, est loin de demeurer indifférente à l'artiste. Pour ne point déchoir dans l'amour plastique de Prud'hon, Constance Mayer se tue, et voilà déjà, mais porté au tragique, le sujet de la *Massière*.

Barbier n'a laissé du drame qu'une indication et une scène; il manque à ce squelette, toute la vie, toute la couleur, toute la fièvre, et l'intérêt qui eut été plutôt que le fait brutal du suicide de Constance Mayer, l'analyse de cette âme délicate, et l'étude du caractère de Prud'hon, et la mise en milieu du drame. Encore, voit-on, qu'il était capable d'extraire de la vie ambiante, l'essence dramatique qu'elle peut offrir.

⁂

Il n'est point que Barbier, qui classique d'esprit, et ayant subi largement l'influence romantique, ne se soit de tous ses efforts, rétracté pour ainsi dire, de cette atmosphère, un peu violente pour ses désirs, de forme simple et de pensée sage; d'autres esprits s'effrayèrent aussi de la complexité romantique, et rêvèrent ce classicisme orné que réalise un Ponsard, et qui devint en face de l'école des hardiesses, l'école du bon sens. Ils crurent en évitant la complexité, atteindre la pureté, et ils se félicitaient d'avoir obtenu de belles proportions esthétiques alors qu'ils accomplissaient simplement de bons devoirs d'écoliers. Le leurre de cette tentative fut grandi pour ces esprits distingués, de l'applaudissement de la province, et les fleurs des succès locaux leur dissimulaient l'ornière où ils allaient s'enliser. Succès d'Académie, succès de salons modérés, succès de cercles littéraires dans les grandes villes de France, ils obtinrent tout, sauf ce que seul le progrès dans l'évolution romantique, qui était alors l'évolution libre, pouvait leur donner, c'est-à-dire, des chances de survie. Mais l'assentiment, le triomphe contemporain ne leur manquèrent jamais, et ainsi s'explique que la gloire d'Auguste Barbier pût survivre si longtemps, à ses *Iambes* avant de s'effriter brusquement.

C'est une leçon du temps que l'histoire de cette gloire et de celle des Pierre Lebrun, des Ponsard, des Laprade, des Autran, des Augier, pour ne citer que les meilleurs. Les œuvres mixtes ne durent pas; elles font merveille à leur apparition, et le public, guidé par les sages de la critique, par les prudents, et les conservateurs qui croient de leur devoir et de leur habileté de se montrer sensibles à l'alliage d'un peu de nouveauté avec beaucoup de convenu, leur accordent toujours de grandes louanges, et puis le temps passe qui détruit toutes les œuvres de convention, qui sape les écoles à base d'archaïsme et renvoie dans la poussière des bibliothèques, en glose aux classiques réels, les livres des néo-classiques. Rien ne peut ressusciter une chose morte, rien ne peut ressusciter les adaptations de l'antique, et tous les jours, à chaque fouille nouvelle, le coup de pioche qui révèle un peu plus

ce que furent la culture grecque et l'art grec réels, diminue la valeur des hypothèses d'art classique qui furent un accord d'un esprit de timidité et de vasselage envers la tradition, et d'un esprit d'imitation des proportions classiques. Le néo-grec a remplacé le néo-classique, et rien ne peut faire croire de façon certaine, que ce néo-grec qui est l'élargissement, simplement, de la formule néo-classique, ait davantage de chances de durer. Il ne demeure que les œuvres audacieuses, sincères, desquelles on peut dater une courbe nouvelle, si brève soit-elle, de l'art littéraire.

Et d'ailleurs, l'art littéraire ne se développe-t-il pas normalement, comme la musique, comme la vie elle-même vers plus de complexité? Les critiques qui assimilent *grosso modo*, la critique littéraire historique et la biologie, commettent sans cesse l'erreur de méthode, de nous expliquer comment l'art littéraire évolue sans cesse, et en même temps de tenter sans relâche de nous ramener vers de vieux modèles. Comment leurs esprits arrivent-ils à donner l'hospitalité, tout ensemble, à ces deux croyances opposées, à ces deux opinions qui se combattent, c'est assez inconcevable. Il tendrait à faire croire que la netteté de leur pensée n'est point égale à la netteté de leur style; par peur de la complexité et de la nuance, ils arrivent peut-être à une confusion qui n'est guère de goût classique. Mais nous voici, dans la ligne même de notre sujet, bien loin d'Auguste Barbier, de cet esprit violent qui s'éteignit de timidité, de ce poète lyrique qui se continua par la prose académique, de ce poète pittoresque qui devint incolore, de ce satirique enflammé qui s'assoupit en essayiste un peu grisâtre; mais la vie d'un artiste n'a d'intérêt que lorsqu'on peut la confronter à un cas général, et ce n'est qu'examinée ainsi que cette mémoire hélas trop académique peut encore retenir une juste curiosité.

Ce n'est point que Barbier ne se soit retrouvé, en quelques occasions, d'accord avec les tendances modernes. Les travaux de la fin de sa vie le montrent intéressé par le débrouillage que l'on fit assez récemment du folk-lore français. Une préface de lui, à un livre de *Chansons de métier*, le montre attentif à ces sources que des novateurs ont vers le même temps, consulté utilement. Il est bien certain que cette lumière de l'esprit populaire qui lui dicta les vers, qui firent sa gloire, il l'a toujours regardée, mais ses yeux la virent sans cesse, plus menue, plus clignotante, plus incertaine. C'était le fonds même de son inspiration, ou tout au moins son meilleur acquêt. Il le négligea et renonça ainsi à une formule qui avait été la sienne propre.

Gustave KAHN.

CARNET DE PARIS

De la belle Peinture.

On en peut voir, en ce moment, à quelques endroits. D'abord chez Graves, rue Caumartin, à l'exposition de MM. Ernest Laurent et Henri Martin. Trait commun : ces deux artistes ont admis l'impressionnisme jusqu'en ses dernières trouvailles y compris le néo-impressionnisme ou pointillisme. Ils possèdent donc toutes les ressources de luminosité, et surtout ce magnifique modelé de la figure sur la toile, que peuvent donner cette technique. En surplus, ils savent tout ce que peut apprendre la tradition, tout ce que donnent les méthodes de l'école ; ils s'en servent dans les utilités que cela présente, c'est-à-dire sobrement ; l'alliance de ces harmonies nouvelles et des solidités anciennes produit chez eux un métier très sûr, très neuf, et comme ce sont deux artistes d'une sensibilité profonde et étendue, ils produisent des œuvres de la teinte la plus curieuse ; là s'arrêtent d'ailleurs les analogies, ou plutôt les affinités électives qui les font exposer ensemble ; leur personnalité est très diverse.

M. Ernest Laurent est le meilleur portraitiste de l'heure présente. Une sorte de don, d'intuition, qui lui fait saisir l'âme même du modèle et la faire affleurer aux yeux, un art de la mise en place qui encadre une pose toute naturelle, habituelle, dans des accessoires fort bien choisis, en harmonie avec la figure peinte, s'il place le portrait dans un intérieur, caractérise ses effigies. Quelquefois, c'est en pleine nature qu'il situe ses figures et qu'il les baigne d'un tiède sourire ensoleillé des choses. Toujours le portrait est très heureux, fait ressortir l'individualité du modèle, toujours c'est mieux qu'un portrait, c'est une traduction de caractère. Aussi M. Ernest Laurent, d'un art infiniment délicat, aborde le nu. On a vu, il y a quelques années, de lui, à une exposition du groupe Mourey, une femme à sa toilette, qui compte parmi les plus beaux morceaux de la peinture moderne.

On retrouvera chez Graves de ces nus, modelés avec passion, d'un art libre, ou la lumière baigne les joliesses, les renflements, les rondeurs du corps, où le pinceau a donné plus qu'en aucune autre peinture, par le modelé et la lumière comme l'élasticité d'une chair jeune. Un *mono-*

type qui présente une jeune femme le torse nu, la jupe lâche, le corps frais et blond, tordant une chevelure rêche et rebelle, abondante et dorée, est un des meilleurs morceaux de M. Ernest Laurent.

Ces *monotypes* ressortent d'une technique neuve que peu de peintres pratiquent encore, soit avec M. Laurent, M. Bunny, M. Belleroche, M. Gillot quelques autres encore. Ils offrent l'aspect de l'eau-forte en couleurs avec plus de souplesse et de fondant, avec autant de relief. On peint sur une plaque de cuivre, on tire une épreuve, une seule, avant que la couleur ne soit sèche.

Ce n'est point de la gravure, c'est de la peinture rehaussée par un joli procédé, très curieux, très piquant.

M. Henri Martin expose des paysages que noie une lourde lumière. Il saisit à merveille le pittoresque à la fois, puissant et désert des causses mélancoliques du Quercy et des villages qui se logent au pli des coteaux parmi les pierrailles. Il est à la fois précis et panoramique.

Des maisons dorment à l'heure la plus épaisse du soleil sous leur encadrement de glycines, des maisons sont voilées de l'ombre chaude de l'après-midi. Aux confins d'Espagne, à Fontarabie, il a trouvé des maisons lourdes avec des lumières éclatantes sur les murs jaunes, avec le pavoisement bariolé, aux balcons de bois, de loques qui pendent, rouges, bleues, brunes. Il expose une étude faite pour un panneau décoratif destiné à la *Maison du Poète*, à Cambo, soit la maison d'Edmond Rostand, où toute la joie et la beauté de la forêt ensoleillée éclate en clair fouillis de verdures.

Chez Serrurier, boulevard Haussmann, exposition des aquarelles de Gaston Prunier, un excellent artiste dont les progrès s'accusaient de Salon en Salon. M. Gaston Prunier est un des bons peintres de Paris, qu'il étudie dans ses aspects les plus variés. Un Paris ouvrier, singulièrement large s'accuse dans cette belle page le *Chantier des Bateaux-Omnibus* (*Auteuil*), que le Musée du Luxembourg vient, avec raison, d'acquérir, à ces *Terrassements* aux Glaisières, à une étude très subtile, *Démolition de Mazas*.

L'Exposition de 1900 a fourni à M. Gaston Prunier, l'occasion d'études mixtes, et l'apparition dans son décor de Paris des formes bizarres de l'exotisme, comme en un intérieur de la Pagode Khmer, où de l'ampleur d'art industriel qui se démontrait aux coupoles du Creusot. M. Gaston Prunier n'est d'ailleurs pas qu'un peintre de Paris, et sous les ciels durs de Bretagne, dans le grouillement dru des rues du Havre, dans de beaux paysages Pyrénéens, il montre un art souple et sûr, très consciencieux, d'une vitalité très nette, avec des harmonies de couleurs très à lui, d'une originalité captivante.

C'est aussi chez Druet une exposition de M. Charles Lacoste. M. Francis Jammes assure dans la préface du catalogue que M. Charles Lacoste, est un des plus grands peintres de son temps ; propos d'ami qui peuvent être nuisibles, quoique dits en toute sympathique fran-

chise. L'art de M. Ch. Lacoste est extrêmement curieux, avec de jolies simplesses et de touchantes intimités.

La Mort des Ministres.

Les Norvégiens viennent d'abolir la peine de mort, sauf pour les ministres; touchante sollicitude pour la personne de ceux qui seront appelés à veiller à la sûreté de l'État. En attendant qu'il existe des crimes d'État, les Norwégiens organisent en tous cas, le châtiment d'État. Il est tout probable que la loi terrible demeurera inutile, comme un glaive fixé dans son fourreau par des tenons robustes. Il y eut ainsi longtemps, des villes, qui, la peine de mort étant supprimée de fait, se conservèrent un bourreau. Et ce bourreau était d'autant plus romantique qu'il était inutile; il continuait à habiter une maison modeste au plus loin de la ville; il gardait un manteau rouge, et on lui passait en consigne, outre un billot de première grandeur, une hache démesurée; les jours de fête, où les peines légères de prison étaient l'objet de grâces, on promenait tout de même le bourreau de la ville au bout des cortèges; encore que la fonction fût simplement d'apparat, et que ce bourreau n'ait jamais tué que des guêpes hostiles, ou des mouches taquines, la mauvaise réputation qui s'attache au métier de bourreau, ne le quittait point. Désormais sans doute, en Norwège, on logera le bourreau au ministère de la Justice.

La Cuisine de Postdam.

L'Empereur Guillaume II n'a pas uniquement passé ses dernières semaines à distribuer des aigles rouges ou noirs à toutes les personnes qui se battent sur la surface de ce globe terraqué, il a aussi fait construire une cuisine.

Mais ce n'est point une cuisine ordinaire ; c'est une cuisine princière et impériale, en même temps qu'une cuisine scientifique. Le but de cette cuisine, où l'on se plaît à croire que les cuivres familiers auront la forme, un peu, du casque de Lohengrin, et les moules à gâteaux des aspects également chevaleresques, est de servir de théâtre aux études culinaires de la princesse Victoria-Louise. La tradition germanique veut que la femme soit au courant de la vie économique de son pays et surveille la nutrition des héros; rien de mieux; les anti-féministes se figurent que la décision de Guillaume II les favorise, et que le kaïser se range parmi les adeptes du bonhomme Chrysale. Quelle erreur! Le kaïser n'a songé qu'à assurer ainsi, pour l'avenir, sur le plus grand nombre possible de fourneaux, l'hégémonie des Hohenzol-

lern; il sait que pour les snobs de tous les pays, une sauce princière sera toujours la plus agréable des sauces et que si la princesse Victorine-Louise, a la chimie culinaire inventive, elle régentera tous les loyaux estomacs de l'Europe centrale; les socialistes mêmes imiteront ses procédés et utiliseront ses recettes par curiosité. En attendant que ces beaux jours soient éclos, que la princesse Victoria-Louise ait obtenu les titres de docteur que peut et doit conférer une entente scientifique et philosophique de la cuisine, Guillaume II peut rêver devant les fourneaux qu'il a fait ériger. Il ne pourra les inaugurer qu'avec du charbon étranger, anglais, français, ou belge, puisque les mineurs de la Ruhr ont justement choisi, ce point précis de sa vie et de son travail pour se mettre en grève. Ce ne serait point un bon moment pour commander la photographie qui existera certainement un jour et ornera toutes les cuisines de la bourgeoisie allemande, de cette scène touchante : Guillaume II, dans la cuisine d'études du palais de Postdam, goûtant à la première soupe, œuvre de la princesse Victoria-Louise. Mais on peut toujours se préparer pour quand la grève sera finie.

A l'Œuvre.

Répétition générale à l'Œuvre; public modifié un peu; les fidèles anciens, les admirateurs d'Ibsen se mêlent à de nouveaux amis qu'attire la gloire un peu fanfaronne et chantante d'Annunzio. Ibsen du Nord, Ibsen du Midi, car il y a de l'Ibsen dans le d'Annunzio, et du Mæterlink et bien d'autres choses; mettons que ce soit de l'airain de Corinthe où se fondent harmonieusement les plus beaux métaux.

Les couplets de bravoure, les couplets nietzschéens sont très applaudis par les mêmes qui assuraient la figuration de *l'Ennemi du Peuple* par les écrivains qui préludaient en rédigeant l'En-Dehors au procès des Trente en ondulant autour de Stockmann.

Lugné-Poë ne s'est attribué qu'un rôle modeste, un peu modeste, dont il a tiré tout le parti; depuis qu'Antoine faisant le Roi Lear a pris le parti d'empiéter sur le territoire pratique de l'Œuvre, Lugné, le lui pour rend en se faisant la tête d'Antoine pour jouer le moderne.

Suzanne Desprès a été extraordinaire, dans sa lutte avec la chimère. C'était un rôle à sa taille que celui de Silvia, et adapté à ses aptitudes. La variété de notes est infinie et personne n'a plus d'art sincère. La voici grande tragédienne, à cette Œuvre où elle vint comme débutante, voulant apprendre, voulant travailler, criblée de défauts, de défauts heureux, de défauts féconds qui sont devenus des qualités; les dons sont éclos magnifiquement, et en demeurant la statue vivante de la maternité et de l'amour douloureux elle a eu un des plus poignants effets qu'on ait vus au théâtre. Si elle avait été servie par un drame

d'allure plus brève, plus nette, moins orné de belles surcharges lyriques, elle eût pu faire mieux encore apparaître plus nettement en ce beau geste dramatique d'écroulement final que d'Annunzio a trouvé, mais a un peu noyé de trilles à l'italienne.

La soirée de *la Gioconda* a été superbe pour Lugné. On cherche à créer le Théâtre des poètes. Eh bien, il est tout fondé depuis dix ans, il existe et depuis longtemps ; il suffirait d'arriver à transposer en théâtre régulier le théâtre errant et intermittent qu'est l'Œuvre; ce serait facile.

La réforme de l'orthographe.

Les poètes sont-ils hostiles ou dévoués à la réforme de l'orthographe? Nous n'allons pas tarder à le savoir. Une jeune revue du Nord le leur demande, ou du moins publie une protestation indignée contre les menées de M. Paul Meyer, pourtant suivi par M. Faguet, et demande des adhésions à cette protestation.

A-t-elle raison? Sans doute bien des sonnettistes vont écrire à la suite de M. de Hérédia qu'ils ne comprennent pas *ritme*, et que leur fidélité entière est acquise à *rythme*. Aussi pourront-ils dire qu'ils sont devenus les chevaliers servants des redoublements inutiles, parce qu'ils ont compté avec cet élément en scandant leurs vers.

Et puis après; ô poètes vous en verrez bien d'autres! La réforme de l'orthographe, c'est le premier coup de pioche à une syntaxe arbitraire; le reste suivra.

Vous avez tort de vous insurger contre M. Paul Meyer et ce faisant vous commettez un paralogisme. Car vous obéissez à Vaugelas, à Boileau, à des personnes qui se fondaient comme M. Meyer sur la science et avaient vis-à-vis de lui cette infériorité, qu'ils n'étaient pas savants.

PIP.

REVUE MUSICALE

La première d'*Hélène* et la reprise de *Xavière* à l'Opéra-Comique

Ni la *Belle Hélène*; ni la *Bonne Hélène*: Hélène tout court! Ce n'est pas que l'humoriste savant de *Phryné* ne puisse manier l'opérette et l'ironie, s'il lui plaît de rivaliser avec la blague parisienne de nos meilleurs académiciens, en surpassant Offenbach! Mais, aujourd'hui, l'héroïne caricaturée par l'irrévérencieux Institut, depuis Meilhac et Halévy jusqu'à Jules Lemaître, est restée dans l'ombre, à la cantonade; et la statue de chair qui se montre aux feux bleuis de la rampe est celle qui perdit Troie, la Beauté fatale, promise à l'Amour.

Camille Saint-Saëns oublie d'être le plus Parisien des Immortels pour se manifester vraiment français, pour jeter son grain d'encens parmi les rites séculaires de notre culte en l'honneur de la Beauté grecque. Le sobre peintre de la haute fresque des *Barbares*, d'abord destinée au théâtre romain d'Orange où la ruine est si belle, a dû se souvenir d'un menu bas-relief du Musée de Naples où le riant Alexandros (Pâris) se tient auprès d'Hélène au geste harmonieux : ainsi David s'inspirait d'un petit camée quand il polissait une miniature trop grande, évoquant Pâris avec Hélène pour le Salon, peu fréquenté, de 1789!

Le reproche d'un trop vaste cadre ne saurait être adressé par les artistes de 1905 à Camille Saint-Saëns, poète et musicien, qui a rimé lui-même ce sonnet théâtral qu'il appelle un *poème lyrique* en un acte. L'ouvrage ne dure qu'une heure, à peine (est-ce une protestation spirituelle contre ceux qui commencent à sept heures et demie?) Et son architecture, volontairement symétrique comme le *pronaos* d'un temple, est curieuse : imaginez un grand portail central avec deux petites portes latérales, — une nef et deux bas côtés, diraient les lecteurs moyen-âgeux d'Homère, — c'est-à-dire une grande scène d'angoisse et d'amour où Pallas apparaît pour faire pièce à Vénus, entre deux brèves scènes, deux tableaux plutôt, où l'on entend d'abord un lointain chœur nocturne, où l'on voit enfin le voyage éperdu des amants qui voguent vers Ilion... Le tout sans arrêt de l'orchestre qui relie musicalement le bas-relief capital à ses deux palmettes décoratives.

La musique ne s'interrompt pas de commenter le drame de la Beauté victime de l'Amour : dès le prélude, un sombre thème de clarinette sur un frisson des timbales, puis, après le chœur et les invisibles danses, une plainte fatale des bois présage le triomphe de la Destinée... Hélène survient sur la falaise, au jour naissant, et son long monologue se partage entre l'angoisse et l'ivresse : harpes et violons frémissent dans la nuit grecque, très semblable au jour ; le thème à voix basse reparaît. Vénus sort de l'onde et ses vocalises se mêlent à l'immoralité des flûtes lascives.

Voici le matin lumineux, voici Pâris ; mais, à la prière d'Hélène, le ciel s'est assombri, la foudre éclate, et, blanche dans l'obscurité, Pallas Athéné montre à la désobéissance du séduisant séducteur l'image prochaine et plaintive de Troie qui s'embrase... Ici, le gluckiste, adorateur de Virgile et du Berlioz des *Troyens*, n'a-t-il pas beau jeu ? Le jour refleurit, l'amour triomphe avec la lumière naissante, et son épithalame coupable nous chante une phrase de *Phryné*, l'extase de l'archonte athénien devant la Beauté qui se révèle... L'ironique *Phryné*, déjà, contenait un magnifique éloge d'Aphrodite, suivi de quel délicieux trio ! Je vais blasphémer, sans doute ; mais j'avoue préférer ces deux pages lyriques à la sculpturale passion d'*Hélène !* Il était, d'ailleurs, presque impossible d'émouvoir musicalement la Beauté sans déplacer un peu ses lignes...

Mary Garden est une harmonieuse et mélodieuse *Hélène* qui se souvient d'avoir été naguère la frêle *Mélisande* ; Edmond Clément est un Pâris convaincu, dont la voix évoque les triomphes, plus récents encore, du chevalier Des Grieux et de l'Espagnol Don José... Mademoiselle Sauvaget (Vénus) chante moins juste que Mademoiselle Rival, une Pallas parente de la Walkure. Luigini, chef d'orchestre, et Jusseaume, décorateur, sont une fois de plus des artistes, c'est-à-dire les dignes collaborateurs de M. Carré. La tunique violette ondule sur une mer de saphir ; et la flûte ranime le parfum des roses de l'Ida.

Autre bluette méridionale, mais plus moderne, la *Xavière* de Théodore Dubois, d'après le frais roman de l'austère Ferdinand Fabre, est une *idylle dramatique* en trois actes, qui renferme un duo célèbre et qui permet à Fulcran-Fugère de renouveler un ancien triomphe, aujourd'hui partagé par l'intelligente Marié de Lisle et par la toute gracieuse Marie Thiéry. *Hélène* et *Xavière*, après la millième de *Carmen* et la cinq centième, non moins applaudie, de *Manon* : n'est-ce pas l'Ecole française classique disant à Wagner :

Et moi aussi je joue de la flûte !

Raymond BOUYER.

REVUE DRAMATIQUE

Théatre des Bouffes-Parisiens : *Les Merlereau*, pièce en trois actes, de M. Georges Berr. *Anne-la-Simple*, farce en un acte, de M. Maurice Allou.

Théatre de l'Œuvre : *La Gioconda*, tragédie en quatre actes, de M. Gabriele d'Annunzio, traduction de M. G. Hérelle.

Tout récemment, les poètes rassemblés passage Choiseul, par les soins de M. Armand Bour, décrétèrent en masse la mort sans phrases du théâtre en prose. Il se trouva même un porteur de lyre dont l'intransigeance poétique alla jusqu'à exiger le bannissement perpétuel de l'amour, considéré comme un sujet épuisé et totalement indigne de la ferveur des « véritables » poètes. Les fleurs de ce serment du Jeu de Paume esthétique portèrent des fruits inattendus : trois actes de vulgaire quoique joyeuse prose couvaient dans les desseins à peine secrets du directeur des Bouffes-Parisiens. *Primo vivere* pensait M. Armand Bour aux trois quarts dévoré par la Muse alexandrine. Le quart de sa personne encore intacte, il le consacra à M. Georges Berr, homme charmant comme chacun sait et peu épris des sommets éthérés où l'air n'a pas la densité préconisée par les hygiénistes. M. Bour, ayant donc résolu de faire une cure de succès facile, ne pouvait trouver de meilleur médecin que M. Georges Berr porteur des *Merlereau* comme ordonnance. Les Merlereau sont une famille composée à l'instar de la Sainte-Trinité, de trois personnes, le père Merlereau, la mère Merlereau, le fils Merlereau, de braves gens, riches d'argent et de vertu. Le fils Merlereau, qui eût été Pascal pour les dames s'il eût ressenti quelque faiblesse à leur endroit, est un jeune homme sage, très sage, puisque son père, sa mère et sa fiancée elle-même l'incitent, l'épée dans les reins, à faire la noce. Cet éphèbe « aux sens de marbre » consent enfin à aller à Paris en compagnie d'un vieux noceur, Gourgançon, un ami de son père. Rien n'y fait : Pascal veut rester sage et c'est son père venu à Paris pour se rendre compte des progrès faits par son héritier qui se laisse prendre aux rets de la demoiselle Jeannine de Brécy. Madame Merlereau, inquiète, s'embarque à son tour escortée de la fiancée de son fils et du père d'icelle. Pour sauver l'honneur paternel, Pascal endosse la paternité des frasques dont il est innocent ; la digne et tendre Madame Merlereau comprend mais ne souffle mot ; la fiancée pardonne, et Pascal, auréolé de débordements

imaginaires, fera le mari compétent et expérimenté qu'elle rêve en petite oie qu'elle est. Tout s'arrange et les Merlereau repartent pour Nantes d'où M. Armand Bour voulut bien les faire venir. L'interprétation est des plus brillantes : MM. Huguenet, Barral et André Brûlé partagèrent les applaudissements avec Madame Dux, une mère belle et douce comme Madame Pierson, Madame Demarsy, adorable Jeannine de Brécy ; Mesdames Dallet et Bertile Leblanc et les autres.

Anne-la-Simple, très amusante farce de M. Maurice Allou retenait par ses vers M. Armand Bour à son programme. L'amour conjugal d'Anne-Bertile Leblanc méritait fort d'être récompensé par Thibaut-Bénédict.

∴

M. Lugné-Poë, qui poursuit avec une indomptable et farouche énergie la réalisation de son programme, donne au Nouveau-Théâtre de la rue Blanche, une série de représentations de *La Gioconda* de M. d'Annunzio qui seront suivies dans quelques jours de *La fille de Jorio* du même auteur.

Le sujet de *La Gioconda*, n'est pas une de ces trouvailles que des auteurs très ingénieux découvrent dans les traités de médecine ou dans les recueils jurisprudents. On pourrait dire que ce sujet est banal, si le mot banal n'était impie et blasphématoire envers ce qui est l'art lui-même.

Lucio Settala est sculpteur ; il est marié à Silvia, une compagne aimante dont le dévouement va jusqu'à l'absolu sacrifice de soi-même. Silvia ne vit que pour son mari en qui elle adore l'artiste comme elle adorerait Dieu.

Mais Lucio a rencontré une femme, Gioconda Dianti ; elle a posé pour lui et cette femme s'est en quelque sorte identifiée avec son œuvre ; et, vaincu par sa beauté, attiré vers elle par un irrésistible vertige, il a abandonné Silvia ; pris de dégoût et de honte, il a essayé de se tuer. La mort n'a pas voulu de lui ; Silvia l'a soigné nuit et jour et « ses divines mains lui ont fait le don de la vie. » Mais avec la vie lui revient l'image de la Gioconda, la femme qui est pour lui toutes les femmes, « cette femme, toujours diverse, comme un nuage qui, de seconde en seconde, apparaît changé sans qu'on voie qu'il change. Chaque mouvement de son corps détruit une harmonie et en crée une autre plus belle. » Cette femme qui a « la vie des yeux, le regard, cette chose indicible, plus expressive que tout son et toute parole, infiniment profonde et toutefois instantanée comme l'éclair, plus rapide encore que l'éclair, innombrable, omnipotente : en un mot, *le regard.* » C'est tout cet hymne à la beauté que chante Lucio au deuxième acte qu'il faudrait citer et qu'il faut lire avec piété comme une des pages les plus nobles et les plus belles de toute l'œuvre.

La fatalité s'accomplit : la Gioconda revient à l'atelier de Lucio

dont elle a gardé la clef; elle se trouve en présence de Silvia la gardienne de l'amour conjugal et de la vie de l'artiste. La scène est dramatique. Silvia reproche à Gioconda Dianti d'avoir arraché son mari « à la paix du foyer, à la noblesse de l'art, à la générosité du rêve qu'il nourrissait depuis des années avec la fleur de sa force. » Elle lui crie sa malédiction pour la douleur et le deuil qu'elle a apportés avec elle. Et ce sont avec des paroles douloureuses aussi, malgré leur apparent orgueil que répond la Gioconda : « pour nous, la seule vérité qui vaille, c'est la vérité d'amour! » Et elle dit le rêve de l'artiste qui s'est réalisé grâce à elle; grâce à elle, Lucio se transfigurait devant son œuvre, il retrouvait la force, la foi! « Sa force, sa jeunesse et sa lumière, c'était moi, c'était moi! Le sang qu'il a versé, là, sous ma statue ce fut le dernier sang de sa jeunesse... En ce jour, j'emporte avec moi tout ce qui fut sa puissance, et sa joie et son orgueil, tout!... Il a vécu! » Et Gioconda se précipite sur la statue qui est en quelque sorte le symbole de leur amour, et la renverse. Le marbre en tombant tranche « les douces et belles mains » de Silvia.

Désormais, affreusement mutilée, morte au geste qui enlace, elle ne peut même plus serrer sur son cœur la petite Beata, l'enfant qu'elle eut de l'artiste qu'elle aimait et qui est parti avec celle dont il ne peut pas se passer, son âme créatrice, plus impérieuse que le besoin de la vie elle-même.

Un souffle puissant de noblesse et de beauté passe dans ces quatre actes et l'on regrette qu'une traduction qu'on dit fidèle ne « chante » pas davantage la vibrante épopée de l'amour et de la douleur.

Madame Suzanne Després tragique et simple dans le rôle de Silvia « aux belles et saintes mains » que créa, en Italie, Madame Eléonore Dusi; Mademoiselle Carmen de Raisy, dont la beauté ténébreuse, jointe à une voix admirable qui gagnerait à se laisser aller à plus de lyrisme; Mesdemoiselles Ventura et Marie-Louise Derval remportèrent un véritable triomphe aux côtés de M. Henry Burguet-Lucio à la flamme esthétique presque trop puissante, M. Lugné-Poë, un sobre Lorenzo Gaddi et M. Saillard-Cosimo Dalbo.

Henri AUSTRUY.

LES LIVRES

Albert Soubies : *Almanach des Spectacles* (1903) (Flammarion). — La mise en vente de l'*Almanach des Spectacles* (1903), de notre confrère Albert Soubies, marque, à la fois, l'apparition de la trentième année de son élégante et si utile publication, et le quarantième anniversaire de son entrée dans la critique.

Son nouveau petit livre contient, notamment, la nomenclature curieuse des pièces qui, en 1903, ont réalisé dans chacun des théâtres de Paris les recettes les plus élevées :

Faust (Opéra)............Fr.	22.069 41
La Damnation de Faust (Théâtre Sarah-Bernhardt)..	14.878 »
Les Aventures du capitaine Corcoran (Châtelet).......	14.261 »
Werther (Opéra-Comique)..	12.990 »
Paris aux Variétés (Variétés)	12.809 »
Hérodiade (Gaîté)..........	11.766 50
Le Bourgeois Gentilhomme (Comédie-Française).......	9.309 »
Le Retour de Jérusalem (Gymnase)................	7.756 »
L'Adversaire (Renaissance).	7.622 »
La Citoyenne Cotillon (Ambigu).......	7.551 »
Les Sentiers de la Vertu (Nouveautés)...............	7.318 »
Cyrano de Bergerac (Porte-Saint-Martin)	6.595 »
Heureuse (Vaudeville).......	6.456 »
L'Arlésienne (Odéon)........	6.019 »
La Marmotte (Palais-Royal)	6.005 »
Le Jumeau (Folies-Dramatiques)	5.631 25
Le Prince Consort (Athénée)	4.780 »
Florodora (Bouffes-Parisiens)	4.394 »
Maternité et la Paix chez soi (Théâtre-Antoine).....	3.739 »
Monsieur la Pudeur (Cluny)	3.148 »
Napoléon (Château-d'Eau)...	1.665 »
Le Sursis (Déjazet).........	1.557 50

Alphonse Daudet : *La Petite Paroisse* (Ernest Flammarion). — La collection illustrée des œuvres d'Alphonse Daudet vient de s'augmenter d'un nouveau volume : *La Petite Paroisse* (Mœurs conjugales, avec illustrations de Dillon.

Henri Bouchot : *Les Primitifs français*, 1292-1500 (Librairie de l'Art ancien et moderne). — L'Exposition des primitifs français a été un succès sans précédent : elle fut, à la fois, une révélation et une révolution. Cent cinquante mille visiteurs un catalogue tiré à très grand nombre, complètement épuisé et introuvable, toute une littérature nouvelle née de ce mouvement, tel est le bilan de cette manifestation.

M. Henri Bouchot, le promoteur et l'organisateur de l'exposition, qui a publié un grand album de cent planches, complètement épuisé, donne aujourd'hui à la *Librairie de l'Art ancien et moderne* l'ouvrage qui résume la doctrine sur la peinture des Primitifs.

C'est le complément raisonné et mûri du catalogue, en même temps qu'une véritable histoire de l'art français, entre 1300 et 1500. Enfin, ce n'est plus là une réunion d'articles anciens, mais un ouvrage inédit qui nous renseigne sur l'École de Paris, aux XIIIe et XIVe siècles, sur l'École d'Avignon, sur celle de la Loire, notamment, grâce à un fait nouveau, sur *le Maître de Moulins*, ce peintre exquis, unanimement admiré.

Le Théâtre (Manzi, Joyant et Cie). — Dans son numéro de Noël *Le Théâtre* parle de *Monsieur de La Palisse*, de *Don Juan*, *Armide et Gildis*. Cinq planches en couleurs, quarante gravures en noir, les plus jolis minois de Paris et les plus rares beautés, ce sont les présents de Noël du *Théâtre*.

L'Art du Théâtre. (Ch. Schmid). — — De nombreuses illustrations accompagnent *l'Escalade* et *le Bercail*. A propos de la « millième de *Carmen* », *l'Art du Théâtre* publie encore une lettre fort intéressante de M. Gustave Charpentier. La reproduction de la pittoresque mise en scène d'*Armide et Gildis* et les splendides décors de M. Moisson sont encadrés par les beaux vers de M. Camille de Sainte-Croix.

REVUE FINANCIÈRE

L'émission du nouvel emprunt de la *Ville de Paris* est définitivement fixée au 11 février prochain.

Les nouvelles Obligations, au nominal de 400 francs, amortissables en trente-cinq ans, et qui rapporteront 2 3/4 o/o d'intérêt, soit 11 francs par an, seront offertes au prix de 380 francs, et les souscripteurs auront à verser 40 francs en souscrivant et 60 francs à la répartition. Le solde à payer sera divisé ainsi : 150 francs devront être versés du 1er au 15 septembre prochain et le reste du 1er au 15 mars 1906. En fait, donc, la Ville accorde aux souscripteurs de son nouvel emprunt un délai d'un an pour la libération intégrale. D'autre part, la libération anticipée pourra avoir lieu presque immédiatement après la répartition, au gré des souscripteurs.

Ces nouvelles Obligations, divisées en Obligations entières et en quarts d'Obligations, seront dotées de 400.000 francs de lots par an, répartis en deux tirages semestriels, qui auront lieu le 1er février et 1er août de chaque année. Chacun de ces tirages comprendra un lot de 100.000 francs, deux lots de 25.000 francs et 50 lots de 1.000 francs. Le premier tirage aura lieu le 1er août prochain. Cette proportion des tirages sera vivement appréciée de la petite épargne, à qui la Ville a encore réservé la faculté de souscrire, moyennant le payement intégral du premier versement de 100 francs par Obligation, à une, deux et trois Obligations irréductibles, et à un, deux et trois quarts également irréductibles, moyennant un premier versement de 25 francs par quart.

Ajoutons, pour donner une idée du succès qui attend cette émission, que les nouvelles Obligations se traitent par anticipation à la Bourse avec 8 fr. 50 de prime.

En ce qui concerne le nouvel *Emprunt Ottoman*, il est confirmé que le grand vizir a reçu du sultan l'ordre de signer le mazbatta relatif à l'emprunt de cinq millions de livres turques avec le Syndicat français, représenté par la Banque ottomane. Le nouvel emprunt sera garanti par les impôts, jusqu'à concurrence de 175.000 liv. t. par an, et de 70.000 liv. t. par les recettes des douanes, laissant ainsi une marge de 20.000 liv. t. en plus de la somme totale nécessaire pour le service de l'emprunt, dont l'intérêt est fixé à 4 o/o et l'amortissement à 1/2 o/o.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Le Gérant : **Pierre LEMONNIER.** AUXERRE. — IMP. A. LANIER.

LA DERNIÈRE TORTURE

PERSONNAGES

D'HÉMELIN, consul	MM.	GOUGET.
GEORGES GRAVIER, chancelier		SCHULTZ.
BERNARD, interprète		FLANDRE.
MORIN, caporal d'infanterie de marine, détaché à la garde du Consulat		LAUNAY.
LOREAU, soldat d'infanterie de marine		BUSSY.
KERDREC, matelot		RATINEAU.
BORNIN, soldat d'infanterie de marine		BROU.
CLEMENT, volontaire		BAUR.
DENISE D'HÉMELIN, fille du consul	Mmes	BARRY.
UNE FEMME		BAILLY.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du « Grand-Guignol », le 2 décembre 1904. (Direction MAX MAUREY).

DÉCOR

En Chine, au mois de juillet 1900, lors de la révolte des Boxeurs.

La scène représente le Consulat français, où les chrétiens assiégés se sont barricadés.

A gauche, le bâtiment du Consulat, maison chinoise en briques, élevée sur perron, avec son escalier de six marches gardé par deux monstres ; maison d'un seul étage aux piliers de bois laqué rouge, au toit de tuiles vernissées.

Au fond et à droite, la scène est coupée par une barricade formée de sacs de terre, de voitures renversées, de débris de toutes sortes Derrière cette barricade, est le canal, invisible, mais au-dessus duquel est jeté, vers le milieu de la barricade, un pont courbe, à la chinoise, orné de monstres, et auquel on accède par des marches.

Au loin, c'est la campagne chinoise, immense plaine nue, avec ses champs de sorghos, à perte de vue. On aperçoit seulement, tout au fond, la *Ville*, immense carré de murailles rouges, crénelées, avec une haute porte à étages et fortifiée.

La toile se lève.

C'est la nuit. Des lueurs d'incendie dans la ville, au loin.

Deux hommes (GRAVIER, BERNARD) *montent la garde près du pont.* D'autres, MORIN, LOREAU, KERDREC, CLÉMENT, *dorment, couchés à terre, leur fusil auprès d'eux, baïonnette au canon.*

Un long silence. Coups de canon, continuellement, au loin.

GRAVIER, *bas à Bernard.* — Regarde, comme ça flambe...

BERNARD. — Toute la cité chinoise est en feu.

(*Un silence.*)

GRAVIER, *écoutant.* — Le canon... comme la nuit dernière !

BERNARD. — On doit se battre... là !

GRAVIER. — Du côté des pagodes...

(*Un silence. Soudain, Bernard montre l'horizon où l'incendie jette de nouvelles flammes.*)

BERNARD. — Tonnerre de Dieu !

GRAVIER. — Qu'est-ce qu'il y a ?

BERNARD. — Ils ont mis le feu au bâtiment des douanes !

GRAVIER, *sombre*. — Oui... L'insurrection s'avance.

(*Un silence.*)

BERNARD, *réfléchissant*. — Nous sommes fichus.

GRAVIER. — Pas dit ! Si les réguliers repoussent les boxeurs hors de la cité violette, on peut espérer ! Nous gagnons du temps... les troupes d'Europe peuvent débarquer.

BERNARD. — Trente-deux jours qu'on les attend !

GRAVIER. — Elles sont peut-être là ! Peut-être ce sont elles qui bombardent, là-bas, en ce moment, la ville Jaune ! Nous ne savons pas ce qui se passe !

BERNARD. — Il se passe... des dépêches entre les puissances... des notes diplomatiques... Compter là-dessus... Ah ! bien ! Nous avons le temps de mourir !

GRAVIER. — Mais si les réguliers...

BERNARD. — Quels réguliers ?

GRAVIER. — L'armée impériale chinoise ! — Ces Boxeurs sont des rebelles !

BERNARD. — Ils s'entendent ensemble, réguliers et Boxeurs !

GRAVIER. — Il faut tenir, cependant...

BERNARD. — Tenir !... Il fallait fuir... (*Geste ironique de Gravier.*) Oui... fuir ! passer le canal, avec les autres... Cette idée de s'enfermer au Consulat, « sous la protection du drapeau français... » ! Ah ! il nous protège bien ! — On peut, peut-être, fuir encore...

GRAVIER. — Fuir ? maintenant !... vous croyez qu'on peut sortir d'ici.

BERNARD. — Et Bornin ? Et Carel ? tous ceux qui sont partis ?

GRAVIER. — Où sont-ils en ce moment !

BERNARD. — En sûreté, peut-être... S'ils ont trouvé une jonque à la Grande-Rivière, ils ont gagné Tien-Tsin... Et là, aux concessions françaises, ils sont en nombre, il y a des armes, des vivres...

GRAVIER. — Ils seraient revenus nous délivrer...

BERNARD. — Ils viendront, peut-être ! Ce n'est que sur eux que je compte... Ah ! ce que je donnerais pour entendre leur signal... la charge... le clairon de France...

(*Il fredonne la charge en tapant de la crosse de son fusil.*)

BERNARD. — Chut ! (*montrant les autres endormis.*) Ne les réveille pas. Ils ont bien mérité de dormir...

(*La porte du Consulat s'ouvre ; on entrevoit, un instant, la salle éclairée. D'Hémelin paraît sur le seuil, un falot à la main. Il ferme la porte, descend lentement, enjambe les corps endormis.*)

D'HÉMELIN. — Sentinelle !

GRAVIER. — Présent.

D'HÉMELIN. — Ah ! c'est vous, Georges ! — Rien de nouveau ?

GRAVIER. — Rien ! — (*Montrant la ville*). L'incendie, là-bas...

D'HÉMELIN. — J'ai vu. — Qui marche là ? Ah ! c'est vous, Bernard ?

BERNARD, *s'avançant*. — Oui, monsieur le Consul.

D'HÉMELIN. — Vous non plus, rien de nouveau ?

BERNARD. — Vers minuit, il m'a semblé entendre quelque chose, en bas, dans les herbes... J'ai couru au canal !...

D'HÉMELIN. — Eh bien ?

BERNARD. — Je n'ai plus rien vu... Ces herbes sont si hautes... Et c'est peut-être une idée ! A force d'écouter, on se figure entendre...

GRAVIER. — Nous ne serons pas attaqués, la nuit : les Boxeurs ont peur des esprits !

D'HÉMELIN. — Je sais. Mais, tout de même, ce silence m'inquiète. Qu'est-ce qu'ils préparent ?

(*A ce moment, partent du bâtiment du Consulat de longues plaintes*).

BERNARD. — Ah ! ces plaintes... Ces femmes enfermées là...

GRAVIER. — Toute la nuit, on les a entendu sangloter.

D'HÉMELIN, *douloureusement*. — Elles s'affolent et nous affolent... Que faire ?

(*Les lamentations redoublent.*)

GRAVIER. — Si on allait voir...

D'HÉMELIN. — Ah !... A quoi bon ! (*Les lamentations cessent. Un silence.*) Elles se calment... Tout se tait.

(*Bernard s'éloigne.*).

GRAVIER, *après un silence*. — Et mademoiselle Denise ?

D'HÉMELIN. — Ah ! ma fille ! ma fille...

GRAVIER. — Elle n'est pas plus mal ?

D'HÉMELIN. — Je l'ai veillée toute la nuit. Elle a eu la fièvre avec un peu de délire... Elle m'appelait : mon petit père ! Elle me jetait ses bras autour du cou... me disait : ils veulent me prendre... Sauve-moi... sauve-moi ! — Elle vient seulement de s'endormir. Je ne l'ai jamais vue aussi faible !

GRAVIER. — Elle allait mieux cependant, ces temps derniers.

D'HÉMELIN. -- Elle allait mieux.

GRAVIER. — Mais maintenant !... les privations, la faim... Elle a faim !

D'HÉMELIN. — Il faut ménager les vivres.

GRAVIER. — Mais nous... on peut encore prendre sur notre ration. Nous sommes valides...

D'HÉMELIN. — Vous avez à vous battre... Les combattants d'abord ! — Ah ! mon ami, nous devions bientôt revenir en France... Je voulais revenir ! J'avais demandé ma retraite... Depuis la mort de sa mère elle dépérissait, je me disais : si je ne rentre pas tout de suite, elle sera perdue... ce climat me la prendra, comme il m'a pris l'autre — ma femme ! Elle se sentait mieux déjà, quand on a fixé le départ... Là-bas un ciel plus doux, un climat plus égal... Je l'aurais guérie ! Je

l'aurais guérie ! Et voilà une autre mort, que je n'avais pas prévue...

GRAVIER. — Monsieur le Consul !

D'HÉMELIN, *avec un rire douloureux.* — C'est vrai... Je ne dois pas... Je suis le chef, moi... il faut que je commande... que je donne de l'espoir à tous... Ah ! mon ami...

GRAVIER. — Espérez... espérez... C'est votre devoir de chef...

D'HÉMELIN. — Ah ! celui-là est simple. Si je n'avais que ce devoir-là !

GRAVIER. — Que voulez-vous dire ?

D'HÉMELIN. — J'en ai un autre... un devoir épouvantable... J'ai peur d'y songer... Et cependant l'heure approche... L'heure où il va falloir... Ah ! Georges, mon ami... Si tout était désespéré...

(*Un temps.*)

GRAVIER. — Eh bien ?

D'HÉMELIN. — Plus tard ! plus tard...

Voix de BERNARD *qui revient précipitamment par le pont.* — Monsieur le Consul !

D'HÉMELIN. — Quoi donc ?

BERNARD, *montrant l'horizon, de plus en plus rouge.* — Regardez à l'Est ! La légation d'Autriche... Elle flambe ! Les flammes atteignent la Porte Rouge.

D'HÉMELIN. — Voilà donc ce qu'ils préparaient !

GRAVIER, *désespéré.* — Les légations en feu !

D'HÉMELIN. — Ce sera bientôt notre tour !

(*Un silence. Le canon, au loin.*)

BERNARD, *énergiquement.* — Mais enfin ! qu'attendons-nous ici, Monsieur le Consul ? Essayons au moins de fuir !

D'HÉMELIN. — C'est leur idée à tous... Fuir ! Si c'était possible, est-ce que je serais-là, moi ?... Et ma fille ?... Ah ! C'est un cercle d'enfer... Fuir ! Les Boxeurs sont partout. Le pays entier est avec eux... Pas un village, pas une maison qui ne soit ennemie.

(*En parlant, il heurte un homme endormi.*)

MORIN, *se réveillant en sursaut.* — Heu... Quoi !... Qu'y a-t-il ?

D'HÉMELIN. — Rien, mon ami. Pardon ! C'est moi...

MORIN. — Ah ! vous, Monsieur le Consul... Vous... — J'ai eu peur... j'ai cru...

D'HÉMELIN. — Il n'y a rien... Dormez ! dormez !

MORIN. — Ah ! oui... dormir... c'est si bon... dormir... J'étais en train de faire un chouette rêve. Est-ce que je vais le retrouver ? Là-bas... ah ! oui... au pays... je rêvais que c'était la moisson... on faisait la moisson !... Ah ! oui... un chouette rêve...

(*Il se rendort.*)

BERNARD, *après un temps.* — Le pays ! quand le reverrons-nous !

D'HÉMELIN, *fait un geste vague, puis :* — Laissons-leur l'espoir — jusqu'au dernier moment !

GRAVIER. — Il n'est pas loin, le dernier moment !

(*La porte du Consulat s'ouvre. Denise paraît, affolée et descend l'escalier*)

DENISE. — Père ! Père ! Viens vite !

D'HÉMELIN. — Où cela ?

(*Des lamentations recommencent dans la maison.*)

DENISE. — Vite ! C'est affreux ! la pauvre mère...

D'HÉMELIN. — Qu'est-ce que c'est ?

DENISE. — Oh ! père !... la Bretonne ! Son petit vient de mourir. Elle devient folle. Entends-là ! (*Des cris deviennent aigus.*) — Il est déjà tout froid ; elle veut encore lui donner le sein... Il faudrait lui arracher cet enfant. Nous ne pouvons pas !

D'HÉMELIN. — La malheureuse !

(*Les cris se changent en un rire nerveux. Puis la folle se met à chanter.*)

DENISE. — Ecoute. Maintenant elle chante... Elle est folle !

(*Une femme paraît sur le seuil.*)

LA FEMME. — Mademoiselle ! On ne peut plus la tenir ! Elle veut sortir, maintenant !

D'HÉMELIN. — Empêchez-la ! empêchez-la ! — (*A sa fille.*) Rentre auprès d'elle, ma chérie !

DENISE. — Oui, père. Mais... (*elle se retourne soudain et pousse un cri, en voyant l'horizon.*) Oh ! l'horizon est tout rouge. C'est le feu ..

D'HÉMELIN, *la poussant doucement vers la maison.* — Mais non, ma fille ! Rentre...

DENISE. — Qu'est-ce qui brûle ?... Oh ! cet incendie !

D'HÉMELIN. — C'est le jour qui se lève...

DENISE. — Le jour ! Oh ! non... Là ! regarde...

GRAVIER, *s'avançant.* — Si, Mademoiselle, c'est le jour... Le jour de la délivrance... On se bat près de la ville... C'est ce qui fait cette lueur... On vient à notre secours !

DENISE. — Vrai ? C'est vrai ? Père ! est-ce vrai ?

D'HÉMELIN, *avec force.* — Oui... oui... la délivrance. Ce n'est, peut-être, qu'une question d'heures... Va leur donner courage ! va, ma fille... (*Elle sort. D'Hémelin aussitôt change de visage et se retourne vers Bernard.*) Bernard ! Il va falloir enlever ce petit cadavre à sa mère, et puis... l'enterrer là, tout près... n'importe où... dans les fossés !

BERNARD. — Y a-t-il du linge pour l'ensevelir ?

D'HÉMELIN. — Le linge est pour les blessés, non pour les morts ; l'enfant se passera de linceul !

BERNARD, *hésitant à entrer.* — Pourvu que la Bretonne se laisse faire ! S'il faut lui enlever le petit de force, ça ne va pas être commode.

D'HÉMELIN. — Attendez, mon ami, je vais avec vous ! Nous allons essayer doucement, tout doucement ! (*A Gravier.*) Vous, veillez, n'est-ce pas, — surtout de ce côté.

(*Le Consul et Bernard entrent dans la maison. On entend les lamentations qui redoublent, puis qui cessent. Gravier les écoute un instant, puis s'éloigne, en scrutant l'horizon vers la droite. Coups de canon au loin. Le jour commence à poindre. Loreau qui dormait, étendu à terre, s'agite, puis se soulève sur son coude et colle son oreille à terre.*)

Loreau. — Qu'est-ce qui gratte, là-dessous? Qu'est-ce qui gratte, là? (*Il suit à terre une piste imaginaire.*) Là... ici... Ce n'est pas un rêve! Je ne dors pas... Non! Je n'entends plus... Si... Cela court, cela grignote... C'est sous la terre, comme une taupe... (*affolé*) une mine que l'on creuse... Nous sauterions tous... (*Secouant Clément, qui dort près de lui.*) Clément! Clément! Réveille-toi. Tu ne m'entends pas? Tu dors?

Clément. — Hein! quoi? C'est toi, Loreau?

Loreau. — Réveille-toi... (*montrant le sol*) Écoute.

Clément. — Qu'est-ce que tu as?

Loreau. — Je ne peux pas dormir. Je crois entendre des choses... Tu ne sais pas, j'ai peur.

Clément. — Bah! Tu as la fièvre!

Loreau, *montrant toujours la terre.* — Toi, écoute!

Clément. — J'entends le canon, là-bas.

Loreau. — Ici, sous terre!

Clément, *colle son oreille à terre.* — Mais non!

Loreau, *avec fièvre.* — Moi, j'entends... Moi, j'entends! C'est une mine qu'on creuse... Il faut donner l'alarme... (*Un silence*). Je n'entends plus rien... Je deviens fou, je deviens fou... Pourquoi est-ce que j'ai peur?... Je me battais bien, contre eux... Ils pouvaient attaquer! j'étais là pour répondre... C'est la nuit, quand ils nous laissent... c'est dans le silence...

Clément. — Tu as faim. Voilà tout.

Loreau. — Oui, peut-être... cela me tire. Des hallucinations...

Clément, *sortant une bouteille cachée.* — Tiens! Prends cela... bois un coup. Ça te calmera... C'est ce qui me reste! Partageons...

Loreau, *buvant.* — Oh! merci... Tiens! (*Il lui repasse la bouteille*). A toi!

Clément, *buvant à son tour et vidant la bouteille.* — La dernière! Encore une que les Chinois n'auront pas! Ni ma peau! ni ma bouteille!

(*Il jette la bouteille. Elle se brise.*)

A ce bruit, Kerdrec, qui dormait auprès d'eux, se réveille en sursaut en poussant un cri, saute sur sa baïonnette et la lance au hasard.

Kerdrec, *affolé.* — Aux armes!

(*Il blesse Clément à l'épaule.*)

Clément, *blessé.* — Ah!

(*Morin se réveille et s'élance vers Kerdrec. Gravier arrive en courant.*)

Loreau, *saisissant Kerdrec à bras le corps.* — Malheureux!

Morin. — Tu es fou! Qu'est-ce qui te prend?

Gravier. — Qu'y a-t-il?

Kerdrec, *revenant à lui et reconnaissant Clément.* — Toi! Toi...! Qu'est-ce que j'ai fait!

LORBAU, *à Clément.* — Tu es blessé?

CLÉMENT. — Non! Rien. Plus de peur que de mal.

D'HÉMELIN, *sortant du consulat.* — Que se passe-t-il?

KERDREC, *encore ahuri.* — Je ne sais pas. Un vertige... J'ai cru que c'étaient eux... autour de moi... je les entendais hurler... (*fondant en larmes.*) Toi... C'était toi! je t'ai blessé...

CLÉMENT. — Eh! Tais-toi donc! Ce n'est rien.

D'HÉMELIN. — Vous saignez?

CLÉMENT. — Un petit coup, dans le gras. Ce n'est rien! Si je n'avais pas tant fait de bruit, avec ma bouteille!

KERDREC, *pleurant.* — Oh! j'aurais pu te tuer... Je ne suis qu'une brute! Une brute!

GRAVIER. — Calmez-vous, Kerdrec!

LOREAU. — Ce n'est pas de ta faute!

D'HÉMELIN. — L'affolement! Trente-deux jours de siège! — Allons, allons, ce n'est rien. — Morin! Veillez par là!

(*Morin sort par la droite.*)

KERDREC. — Oh! tous... autour de moi... leurs faces jaunes, grimaçantes... Leurs cris! — Un cauchemar!

D'HÉMELIN. — Nous avons tous des cauchemars.

KERDREC, *abattu.* — Si on se tue les uns les autres, maintenant!

CLÉMENT. — Et puis après? Un peu plus tôt, un peu plus tard, faudra bien en venir là, peut-être! et ce sera peut-être moi, qui te la casserai, ta caboche. Tu ne veux pas tomber vivant entre leurs mains?

KERDREC. — Être charcuté... Non!

CLÉMENT. — Alors, la paix. On se tuera peut-être ce soir, parce qu'on est des amis!

D'HÉMELIN, *qui depuis un instant se trouble, brutalement:* — Mais taisez-vous donc! Les femmes peuvent entendre!

CLÉMENT, *grommelant.* — Ah! oui... les femmes!

LOREAU. — Ça rend lâche, d'avoir des femmes autour de soi...

KERDREC. — Ah! sans elles...

CLÉMENT. — Oui, entre hommes... on aurait pu faire une trouée.

KERDREC. — Gagner Tien-t'sin.

LOREAU. — ... Faire comme Bornin, Carel...

CLÉMENT. — Comme Robert, comme les autres.

KERDREC. — Ils se sont sauvés, eux!

LOREAU, *farouche.* — Pour moi, j'en ai assez! Trente-deux jours que ça dure... trente-deux jours qu'on est dans les transes, qu'on a faim... qu'on les entend hurler à la mort... J'aime mieux me battre.

TOUS *ensemble.* — Et moi donc! — Parbleu, oui... — Se battre! En finir! Se battre...

D'HÉMELIN. — Nous en sommes tous là, mes amis! Moi aussi, j'aimerais mieux me battre! J'ai été à Gravelotte, jadis, — une vraie bataille! — Aujourd'hui, c'est plus dur! Il faut un autre courage! Il

n'y a pas seulement, comme en guerre, à faire respecter, ici, le drapeau de la France...

LOREAU. — Ah ! la France ! elle s'occupe bien de nous !

D'HÉMELIN. — Il y a des faibles... des femmes, des enfants, à défendre ! Il y a un devoir sacré...

CLÉMENT. — Moi aussi, j'ai une femme, des enfants... Et ils ont besoin de moi !... Et je voudrais les revoir !

LOREAU. — Alors, sortons d'ici !

D'HÉMELIN. — Sortir d'ici ! Malheureux ! à deux pas, vous seriez massacrés.. Si même vous échappiez aux Boxeurs qui nous guettent...? Tout ce pays dévasté, tout un peuple hostile... Pas un toit, pas un recoin qui ne cache un ennemi... Ces puits empoisonnés, les fleuves charriant des cadavres... Où mangerez-vous ? où boirez-vous ?

KERDREC. — Je ne sais pas... j'irai devant moi ! Ici je deviens lâche...

CLÉMENT. — J'irai devant moi et j'en tuerai !

KERDREC. — Je ne crois plus à la délivrance !

LOREAU. — Eh ! personne n'y croit plus !

CLÉMENT. — Pas même vous, Monsieur le Consul !

D'HÉMELIN. — Je crois.. Je crois qu'à nous sept nous les tenons-là, depuis plus d'un mois... Et ils sont des centaines, se ruant au devant nos balles, poitrine nue, se croyant invulnérables, fanatisés... Toute leur furie se brise contre nous... contre nous sept !... parce que nous sommes là, unis, disciplinés, qu'ils ignorent notre nombre — et qu'il y a en nous une force plus grande que le courage ! — Sortis d'ici, vous n'êtes plus que des hommes, sept hommes contre des milliers, contre une foule en furie...

CLÉMENT. — Mais Carel, Bornin...

D'HÉMELIN. — Ceux qui ont tenté de fuir ..

LOREAU. — Ils sont loin, eux !

CLÉMENT. — Ils sont sauvés !

D'HÉMELIN. — Ils sont morts, mes amis. — Hier, devant le canal, vous ne les avez pas vus ? Des Boxeurs sont passés tendant vers nous au bout d'une perche un panier de jonc. Dans ce panier il y avait une tête coupée...

(*Un silence d'horreur.*)

CLÉMENT. — Alors, si on ne peut pas sortir d'ici — qu'est-ce qu'il faut faire ?

KERDREC. — S'il n'y a plus même moyen de faire savoir à personne au monde, ni aux siens, ni aux alliés qu'on est ici, vivants, mais qu'il faut du secours, — vite — qu'est-ce qu'il faut faire ?

LOREAU. — Quand il n'y aura plus de balles, plus de riz, plus d'eau... qu'est-ce qu'on fera ? Dites-le !

D'HÉMELIN. — Alors, mes amis, nous nous battrons — et je ne céderai pas ma place, je vous le jure !

(*A ce moment la porte du consulat s'ouvre. Bernard revient, accablé.*)

BERNARD. — Monsieur le Consul! elle est comme enragée! Il a fallu l'enfermer.

D'HÉMELIN. — Et le cadavre?

BERNARD. — C'est fait.

D'HÉMELIN. — Vous l'avez jeté?

BERNARD. — Oui.

(*Un silence.*)

KERDREC. — Elle n'avait plus de lait. Le petit est mort de faim.

LOREAU. — J'en avais un de cet âge-là!

CLÉMENT, *montrant le poing à la ville.* — Ah! ils nous le paieront!

KERDREC. — Ah! oui, avant de mourir, on en tuera, on en tuera!

LOREAU. — On en tue, mais c'est de trop loin! je voudrais bien voir leurs sales gueules jaunes!

(*On entend au loin un cri étouffé.*)

D'HÉMELIN. — Silence! — Écoutez... On a crié.

LOREAU. — Oui... là! tout près!

(*Le même cri plus près.*)

GRAVIER. — Un cri de blessé... Morin est en sentinelle!

CLÉMENT. — Il est attaqué.

D'HÉMELIN. — Il aurait tiré pour donner l'alarme.

VOIX DE MORIN, *au loin.* — Alerte!

D'HÉMELIN (*prenant le fusil de Bernard*). — Votre fusil. — Allons voir (*il fait signe à Kerdrec et s'avance*).

VOIX DE MORIN (*plus près*). — Alerte!

GRAVIER. — Attention! A genoux, tous.

(*Tous arment leur fusil et se cachent derrière la barricade*).

MORIN, *accourant au devant du consul.* — Ne tirez pas! Ne tirez pas!

D'HÉMELIN. — Qu'y a-t-il?

MORIN. — Un homme qui rampait, là... dans les herbes... j'ai vu...

GRAVIER. — Un Boxeur...

D'HÉMELIN. — Un espion!

BERNARD. — Un incendiaire...

CLÉMENT. — Fallait le crever!

MORIN. — Non! un Européen... blessé, couvert de sang! Il se traînait... Je crois... je crois que c'est lui...

D'HÉMELIN. — Qui?

MORIN. — Bornin! J'ai cru le reconnaître.

TOUS. — Lui... Lui! Bornin... Impossible.

MORIN. — Il se traînait... il râlait! C'était comme un fantôme...

TOUS. — Bornin...

(*Plainte dehors...*).

CLÉMENT. — Écoutez...

D'HÉMELIN. — Allons lui porter secours... (*Tous se précipitent*). Non... Vous, Kerdrec, seulement. Vous autres, veillez par là...

La voix de Bornin. — A moi... A moi... Ah ! Monsieur le Consul...

(*Au moment où le consul et Kerdrec vont au-devant de lui, Bornin s'est relevé d'un suprême effort; il entre et vient tomber sur le devant du théatre, si vite que tous se reculent effrayés*).

Tous. — Lui... Bornin ! Bornin... Est-ce toi ? D'où viens-tu ?

Bornin. — Oh ! je souffre ! je souffre...

(*Tous l'entourent. Il est tombé sur ses coudes, couvert de sang et de poussière. Et se relevant à demi, il montre ses deux moignons sanglants* :)

Bornin. — Ils m'ont scié... les poings... Oh ! je souffre ! Achevez-moi !

Tous, *reculant d'horreur*. — Malheureux ! Malheureux !

(*Un long silence*).

Clément, *se rapprochant*. — Et les autres, où sont-ils ?

Bornin, *râlant*. — Ah !.. ah !

Clément. — Robert ?

Bornin. — Mort.

Kerdrec. — Carel ?

Bornin. — Mort !

Loreau. — Jean-Louis ?

Bornin. — Mort ! Tous morts... massacrés... suppliciés... Et moi... Ah ! (*On le soutient, et d'un reste de force, vite, fiévreusement, il parle* :) Carel, je l'ai vu mourir... On lui a arraché les ongles, crevé les yeux, j'entends les cris... son appel... Ah ! Puis, ç'a été mon tour... Ils m'ont tenu, sur le même billot... plein de son sang... Et alors mes deux poings... ils m'ont scié les deux poings... Et puis...

Tous. — Et puis...

Bornin. — Ah ! je ne sais plus... J'ai entendu du bruit, comme des coups de canon... Je suis revenu à moi, j'étais seul, il y avait des éclats d'obus, des flaques de sang... J'ai appelé : Carel ! Et j'ai cherché son corps... Son corps... plus rien, des débris... Il y en avait ici, il y en avait là... Il y en a sur moi !

Tous. — Ah !

D'Hémelin. — Bornin ! Bornin ! Courage.

Morin. — Va, mon vieux ! nous te sauverons !

Bornin, *hurlant*. — Ah ! mes mains...

D'Hémelin. — Courage !

Bornin. — Mes mains ! Mes mains. Ah ! Ah !

Clément. — Nous te soignerons, va, mon vieux ! Nous te guérirons...

Bornin. — Mes yeux ne guériront pas de ce qu'ils ont vu. Si vous saviez... j'ai vu... une femme du couvent des Lazaristes... ils l'ont prise, liée, garrottée... ils lui ont arraché les ongles aux pieds, aux mains... et puis... oh ! ces cris... leurs tenailles chauffées au rouge... ils lui ont arraché la langue, ils lui ont arraché les seins... Ah ! ah ! (*sa tête retombe*).

D'Hémelin. — Bornin !

Bornin, *avec un dernier effort.* — Monsieur le Consul ! je me suis traîné jusqu'ici pour vous dire... Ils sont là...

D'Hémelin. — Où ?

Bornin. — Tout près, le long du canal... des milliers, des milliers... ils se cachent dans les herbes... Ils remplissent toute la plaine... Il n'y a plus d'espoir. On ne peut plus fuir... Vous êtes perdus... Alors...

D'Hémelin. — Alors ?

Bornin. — Alors... songez à Carel, à moi... à tous ! Ne vous laissez pas prendre vivants... Oh ! non — pas vivants ! pas vivants... pas vivants !

(*Il tombe. Tous se précipitent, le relèvent à demi.*)

Morin, *le regardant, terrifié.* — Oh ! ces yeux !

Loreau. — Tout vitreux !

D'Hémelin. — Bornin ! Bornin !

Clément. — Il ne répond plus...

Gravier, *le touchant.* — Le cœur a cessé de battre.

D'Hémelin. — Mort !

Gravier. — Mort.

(*Tous se relèvent en silence et se découvrent*).

D'Hémelin. — Que ceux qui croient en Dieu prient pour lui ! — (*Long silence, le temps d'une prière. Kerdrec seul a fait le signe de la croix. — Le consul alors montrant le cadavre*) : Clément ! — Kerdrec !

(*Kerdrec et Clément comprennent. Ils soulèvent le cadavre et l'emportent lentement.— Tous suivent, dans un profond silence*).

Gravier et d'Hémelin, *s'arrêtent, laissent partir les autres, et restés seuls, face à face, se regardent sans oser se parler.*

D'Hémelin, *tout bas.* — Vous avez entendu... mon ami ! Plus d'espoir.

Gravier, *sombre.* — Cette fois, c'est la fin !

D'Hémelin, *parvenant à peine à articuler les mots* — Et quelle fin ! Alors... j'ai un service... atroce... à vous demander.

Gravier. — A moi !

D'Hémelin. — Vous seul ! Moi, je ne pourrais pas ! Moi, mes mains trembleraient... Ce serait monstrueux... — Et pourtant je ne veux pas qu'ils la prennent vivante... — Vous, mon ami...

Gravier, *suivant le regard du consul vers le bâtiment où est enfermée Denise.* — Moi...

D'Hémelin. — Vous seul...

Gravier, *épouvanté.* — Oh ! pas moi ! pas moi !

D'Hémelin.—Vous ! oh ! je vous en supplie... Oh ! je vous en supplie.

Gravier. —Mais je ne pourrais pas !... Songez... Ici... à cette même place... —Denise ! — c'était ici... Je lui ai parlé d'espoir... d'avenir... je lui ai avoué... on devait vous le dire, plus tard... je lui ai avoué que je l'aim..

D'Hémelin, *atterré.* — Vous ! vous aimiez ma fille... vous, Georges ! (*Une seconde d'attendrissement, puis, hagard*) : Alors, il faut que ce soit moi, — moi, son père... (*Il s'arrête, puis, sombre*). Je ne veux pas.

qu'elle tombe vivante entre leurs mains... non! pas vivante!... pas vivante!...

(*Une détonation retentit. Cris. Tous reviennent d'un bond sur le théâtre. Fusillade dehors*).

GRAVIER, *commandant*. — Couchez-vous ! — Joue ! Feu !

(*Tous les hommes sont blottis derrière les barricades, et tirent. Des coups de feu répondent au loin. Entre les éclats de fusillade on entend les hurlements des Boxeurs, les cris : Châ! Châ! les coups de gongs, les tintements de clochettes*).

BERNARD, *au Consul, seul resté debout*. — Prenez garde! Monsieur le Consul! On tire sur vous.

D'HÉMELIN. — Ils visent mal!

MORIN. — Pas si mal.

LOREAU. — Ils rectifient leur tir.

KERDREC. — Ils touchent les cassines...

(*Le bruit augmente. De plus en plus distincts les cris de Châ! Châ! les coups de gongs et les clochettes retentissent*).

BERNARD. — Ils passent le canal.

CLÉMENT. — Là ! Tenez... rasant les murs.

GRAVIER. — Tirez dans les herbes !

LOREAU, *abandonnant son poste*. — Nous sommes débordés.

D'HÉMELIN. — Il en vient de partout.

GRAVIER. — La meute approche...

(*Bruit de canon*).

TOUS.—Par ici...—Par ici...—Face à droite!...—Les voilà! Les voilà!

(*Nouveau coup de canon qui éclate tout près*).

D'HÉMELIN. — Ah! du canon maintenant!

GRAVIER. — Perdus... On ne peut plus tenir!

D'HÉMELIN. — Descendez... Aux cassines! ne restez pas ici...

LOREAU, *s'élançant*. — En avant, nom de Dieu!

KERDREC, MORIN, BERNARD. — En avant!

KERDREC. — Fichus... mais j'en tuerai...

LOREAU. — Ils paieront cher ma peau.

(*Tous poussent un grand cri : En avant! et s'élancent. Seuls dans la fusillade croissante, Gravier et le Consul restent en arrière*).

GRAVIER. — Ne restez pas là, monsieur le Consul...

D'HÉMELIN. — Ah! Laissez-moi!

GRAVIER. — Vous allez vous faire tuer !

D'HÉMELIN. — Ah! si je pouvais... — Allez! vous n'avez plus qu'à mourir, vous! (*Il le repousse brutalement et seul*) : Mais moi... moi... Ah! Denise!

(*Un boulet de canon éclate sur la scène même. La porte du consulat vole en éclats. On entend le cri des femmes épouvantées qui se sauvent, et une d'elles, blessée à mort, vient tomber sur les marches du consulat. Denise, affolée, se précipite dans les bras de son père.*

DENISE. — Père ! Père ! Au secours ! Au secours...

D'HÉMELIN. — Tu es blessée ?...

DENISE. — Fuyons... fuyons.... j'ai peur.

D'HÉMELIN. — Denise !

DENISE. — Oh ! père ! père sauve-moi... Les Boxeurs ! Sauve-moi...

D'HÉMELIN. — Te sauver... oui... oui...

DENISE. — Ce sont eux !... (*Au loin, cris de blessés et fusillade, plus près*). Ah ! Ces cris !... On s'égorge... Père ! sauve-moi !

D'HÉMELIN, *la tenant enlacée.* — N'aie pas peur... n'aie pas peur.. Denise... ma petite Denise...

DENISE. — Sauve-moi ! sauve-moi !

D'HÉMELIN. — Te sauver... Oui, te sauver... Denise... ma petite Denise !

Lentement, de la main droite, il a tiré son revolver, et par derrière, il amène l'arme à la nuque de sa fille, et tire. — Sans un cri, tenant toujours son père embrassé, Denise se raidit et sa tête retombe.

La fusillade continue, puis soudain, se ralentit, s'arrête.

Un silence. D'Hémelin soutient toujours sa fille morte entre ses bras.

Et soudain, très loin, indistinct d'abord, un clairon retentit. Le bruit s'approche. On distingue les tambours, des cris lointains, de nouveaux coups de feu.

C'est la charge.

Une rumeur croissante lui répond : LES ALLIÉS, LES ALLIÉS !

VOIX de KERDREC, MORIN, BERNARD, CLÉMENT, *au dehors.* — Les alliés ! Les alliés ! Sauvés ! Sauvés ! Les alliés !

Clairons, tambours. La charge se rapproche.

GRAVIER, *blessé épuisé se précipite au-devant du Consul.* — Monsieur le Consul ! Monsieur le Consul ! Sauvés... Les alliés... les alliés...

Il s'arrête net devant d'Hémelin immobile, sa fille entre ses bras.

D'HÉMELIN, *fou, balbutiant* : — Sauvés... sauvés...

Et il laisse tomber sa fille sur le sol, tandis qu'une grande rumeur se mêlant aux clairons et tambours de la charge, salue l'arrivée et le triomphe des troupes européennes.

Le rideau se baisse lentement

André de LORDE et Eugène MOREL.

LA SITUATION COMMERCIALE DE LA FRANCE EST-ELLE EN PÉRIL ?

La France est en pleine crise commerciale ! L'avenir économique de notre pays apparaît sous un jour des plus effrayants ! Voilà le cri d'alarme qu'on jette aujourd'hui de tous côtés.

Le 18 janvier dernier, en procédant à l'installation des membres de la Chambre de Commerce de Paris nouvellement élus, le Ministre du Commerce s'exprimait cependant ainsi :

« Ce que nous pouvons constater avec une satisfaction très vive, c'est qu'au milieu des difficultés nombreuses, nous avons atteint pendant l'année 1903, le chiffre d'échanges le plus élevé qui ait jamais été consigné dans nos statistiques commerciales. Dépassant tous les chiffres relevés sous les régimes antérieurs, aux époques que l'on cite comme ayant été celles de notre plus grande prospérité industrielle, ou qui ont été le mieux servies par les circonstances, la France, pour la première fois, a vu, l'année dernière, son mouvement commercial franchir le chiffre de 9 milliards, en augmentation de plus de 400 millions sur 1902. »

Qu'y a-t-il donc alors ? De quel côté se trouve la vérité ? D'où vient que la situation, jugée désespérée par les uns, apparaît, aux autres au contraire, sous un aspect des plus rassurants ?

L'explication de ces profondes divergences de vues est pourtant des plus simples. Il est indéniable que le mouvement de nos échanges est en constante augmentation. Il ne peut venir à l'idée de personne de le contester. Les chiffres, si complaisants qu'on les accuse, ne permettront jamais aux détracteurs systématiques de notre expansion commerciale, de prétendre et de soutenir le con-

traire. De 7 milliards qu'ils étaient en 1895, nos échanges — ventes et achats réunis — ont atteint le chiffre de 9 milliards en 1904, soit une augmentation de 30 o/o en 10 ans — nos ventes seules, dans ce même laps de temps, se sont accrues de plus d'un milliard, et, en 1904, nos exportations ont vu le chiffre de 4 milliards 475 millions qui n'avait jamais été atteint. Ce sont là des constatations rassurantes dont nous pourrions certainement nous réjouir.

Il est à remarquer cependant que, si dans son ensemble, notre commerce extérieur est en progrès, c'est surtout à l'extension de nos ventes dans nos colonies, bien plus qu'au développement de nos échanges avec l'étranger que nous le devons. Le marché étranger nous échappe et passe en d'autres mains. Les capacités d'achats des différentes nations augmentent pourtant sans cesse, mais l'on achète de moins en moins à la France. Voilà la vérité. Nous touchons ici le point sensible. Ce n'est plus la France et l'Angleterre qui sont les principaux fournisseurs de l'Univers, mais l'Allemagne et les Etats-Unis. C'est là un fait patent indéniable et c'est de ce côté, si nous n'y portons pas remède, que nous devrions envisager l'avenir, avec une certaine crainte et quelque appréhension.

***

Les causes de cette transformation économique sont multiples et bien connues. Les Etats-Unis, grâce surtout à la richesse vraiment inouie de leur sol, plutôt qu'à la supériorité si souvent vantée de leurs nationaux, ont pu, dans ces derniers temps, donner à leur industrie et à leur commerce, un essor prodigieux et tel, que la vieille Europe en a été et en est encore toute saisie. De gros acheteurs qu'ils étaient, il y a seulement vingt ans, les Américains sont actuellement les gros vendeurs du globe. Qu'on le veuille ou non, certains articles américains, inonderont, fatalement et à brève échéance, notre marché national. Et qu'on ne vienne pas soutenir que nos droits de douane ne sont pas assez élevés ; vouloir les élever davantage serait, de notre part, un renoncement à la lutte et l'aveu d'une infériorité manifeste. Nous devons en prendre notre parti. Pour certaines marchandises, les Etats-Unis peuvent, nous le répétons, devenir nos fournisseurs ; mais, de notre côté, nous devons en échange prétendre, pour beaucoup de produits français, conquérir le marché américain.

* *
*

La situation n'est plus du tout la même pour l'Allemagne. Nous avons, ici, à côté de nous, une rivale qui, depuis 1870, a pris une extension économique considérable. En 1875, elle chiffrait ses débouchés à 3 milliards, ils dépassent aujourd'hui 7 milliards, soit une augmentation vraiment fantastique de 150 o/o, en trente ans.

Certes, il est indéniable que la guerre de 1870, alors qu'elle paralysait la France pendant une longue période, donnait au contraire, à l'Allemagne, un essor prodigieux. Notre relèvement a été, il est vrai, des plus rapides; mais au dehors, le terrain était irrémédiablement perdu, et jamais, depuis, nous n'avons pu enlever à nos concurrents la place qu'ils nous avaient prise sur les différents marchés du monde.

C'est de ce côté-là, surtout, que nous devons reprendre la lutte et diriger tous nos efforts; c'est à faire revenir à nous notre ancienne clientèle qu'il faut nous appliquer. Elle a conservé de la France le meilleur souvenir et ne demande qu'à lui donner la préférence. Notre influence morale est toujours très grande dans le monde : il faut qu'elle puisse nous servir à reconquérir le terrain perdu. Les batailles économiques sont aujourd'hui de beaucoup les plus importantes, et l'avenir appartient à ceux qui sauront les livrer avec succès.

Mais pour agir vite, et avec efficacité, nous avons d'abord à nous mesurer avec nos adversaires, et à apprendre à nous bien connaître réciproquement, nous verrons alors que la supériorité de nos voisins tient à bien peu de chose et que, pour les vaincre, il faut seulement un peu de volonté et d'énergie de notre part.

Écoutons ce qu'on dit de nous à l'Étranger. Un Allemand, le Dr Rommel, a fait du commerçant français un portrait d'une réalité vraiment saisissante :

« Tranquillement assis derrière son comptoir, le bourgeois français, dit-il, est surpris de ce que, de moins en moins, on vienne lui demander sa marchandise. Il semble ignorer que son ancienne clientèle, en France et à l'Étranger, est visitée à toute heure de la journée, par des essaims de commis voyageurs, Allemands, Anglais, Américains, etc., qui se l'arrachent, qui connaissent ses goûts, ses fantaisies, ses besoins, ses moyens, sa langue. Pourquoi cette clientèle, sollicitée de tous côtés, qui voit, qui palpe la marchandise, qui en apprend le prix sans sortir de chez elle, s'en irait-elle frapper à la porte du négociant français ? Il ne

sait que gémir sur le calme des affaires et se plaindre du Gouvernement...

« Par droit de naissance, vous restez la Grande Nation, vous le placardez sur toutes les murailles, vous en tapissez vos devantures, mais cela ne vous fera pas vendre, quarante sous, une poupée que nous livrons à un mark...

« Allons! Quittez le coin du feu et venez apprendre à Berlin comment nous fabriquons à si bon compte l'article de Paris...

« A qui les Japonais, les Turcs, les Chinois et autres peuples désireux, les uns de se relever, les autres d'élever le niveau de leur civilisation, vont-ils demander des armes, des matériaux, des ingénieurs, administrateurs, officiers, professeurs? C'était à la France; c'est à nous maintenant depuis 1870.

« Décidément, le monde a changé de fournisseur. »

Ce portrait n'a besoin d'aucune retouche. Nous n'avons qu'à le méditer et à en faire notre profit. Il n'est que trop vrai malheureusement que le commerçant français manque de hardiesse et d'initiative. En un mot : il a peur. C'est pourtant en luttant pied à pied avec nos concurrents que nous arriverons à accroître nos débouchés ; c'est sur place seulement que nous pourrons vaincre. N'oublions pas que sur tous les marchés du monde nous sommes menacés par la concurrence de pays neufs qui, hier encore, étaient nos clients. La France, ainsi que le dit, dans son rapport, M. Picard, l'éminent président de la commission des valeurs de douane, n'a pas seulement à soutenir la concurrence des autres pays de civilisation avancée. De même que ces pays, elle se heurte contre les efforts de nations plus récemment initiées au progrès, contre leur hardiesse et leur esprit d'initiative, contre le bon marché de leur main-d'œuvre, contre les avantages que leur assure un matériel moderne créé de toutes pièces et, dès lors, plus perfectionné. Les barrières de douane, qui partout se sont peu à peu renforcées, rétrécissent encore le champ d'expansion de sa puissance productive.

Pour résister à la puissante organisation économique de ces pays, nous ne devons pas, nous ne pouvons pas rester inactifs. Ce qui fait la force incomparable de nos rivaux : c'est leur incroyable souplesse et leur prodigieuse activité. Ils ont pour règle inflexible de s'adapter aux goûts, aux caprices et même aux préjugés du client qu'ils veulent conquérir. Ils savent se plier aux exigences de la clientèle, ils ne s'imposent pas, ils ne critiquent pas, ils se glissent furtivement dans la place, savent circonvenir et amadouer le client et réussissent ainsi à enlever une première commande, bientôt suivie de

plusieurs autres, là, où nous nous sommes retirés, persuadés qu'il n'y avait rien à tenter. C'est de la sorte, que peu à peu, les marchés nous échappent au profit de nos concurrents.

Eh bien ! nous avons plus et mieux à faire, qu'à épiloguer et à nous lamenter sur nos qualités et nos défauts réciproques. Nous avons plus et mieux à faire, qu'à imiter servilement nos rivaux. Nous connaissons le mal, il faut que, résolument et sans plus tarder, nous y portions remède.

***

Nous devons d'abord prendre nous-mêmes l'initiative de ce relèvement. Jusqu'à ce jour, nous avons trop compté sur l'intervention de l'État pour nous guérir de tous nos maux. Nous l'appelons à notre secours, à tout propos ; nous ne pouvons rien faire sans lui. Cette intervention, cette protection exagérée a été considérée, avec raison, comme la dose croissante de morphine qui a engourdi notre industrie. Nos tarifs douaniers de 1892 se sont trop inspirés du préjugé général contre l'importation étrangère. N'oublions pas qu'il existe un parallélisme étroit entre nos ventes et nos achats, et que plus nous importerons, plus nous pourrons exporter. Ainsi que le disait M. Bruwaert, consul général de France aux États-Unis, dans les rapports si remarqués qu'il envoyait de New-York, du moment qu'il est admis que les ventes à l'Étranger sont un bien pour notre travail, notre production, notre pays, il faut admettre que des retours sont inévitables soit en or, ce qui n'a pas fait encore la fortune des pays inondés de ce métal, soit en marchandises, ce qui a toujours ajouté à la puissance productive du pays destinataire.

Notre marine marchande, élevée au biberon de la prime, s'effondre lamentablement. Ce n'est pas les 150 millions que nous lui avons versés, sans compter, qui lui ont fait transporter une tonne de plus de marchandise. Aujourd'hui comme hier, les navires anglais et allemands viennent faire la cueillette dans nos ports et réussissent à transporter les trois quarts de nos marchandises. De ce chef, nous payons chaque année un tribut de 200 millions environ à l'Étranger.

Les compagnies de navigation ont pourtant un grand rôle économique à remplir. En matière d'exportation, les questions de transport sont capitales, et la France est très mal desservie par les Compagnies françaises de navigation. C'est à elles seules, cependant, qu'il appartient de ne pas laisser prendre la place aux nations

rivales. En secondant nos négociants par la modération de leurs tarifs, elles donneraient une plus grande importance à leur trafic, et, partant, plus de fréquence et d'intensité à nos relations.

La sériciculture, la filature, les fabricants et raffineurs de sucre reçoivent ou ont reçu de larges subventions. Il n'est pas prouvé non plus, que ces industries aient pris sur leurs rivales étrangères un bien grand avantage.

Ce n'est donc pas du côté d'une plus grande protection et d'une plus grande intervention de l'État, pas plus que dans le relèvement de nos impôts, qu'est le salut.

Certes, nous n'allons pas jusqu'à prétendre que l'État doive être laissé en dehors de toute action. Il appartient à notre Chancellerie d'intervenir utilement et de préparer un rapprochement et une entente plus intimes entre la France et les autres nations. Il serait à souhaiter aussi que, par le même intermédiaire, nous obtenions des concessions importantes des Gouvernements étrangers. Dans cette voie, le champ d'action est des plus vastes et les résultats peuvent être des plus féconds.

Mais là seulement doit se borner l'intervention de l'État.

***

Pour arrêter la décadence de notre commerce extérieur, il n'y a, de l'avis de tous les gens compétents, qu'un seul moyen vraiment efficace. C'est la création, en France et à l'étranger, de groupes d'expansion commerciale.

Jusqu'à ce jour, cette institution, unanimement réclamée par tous nos consuls, nos chambres de commerce et nos conseillers du commerce extérieur, était restée à l'état de projet, tant sa création paraissait soulever d'insurmontables difficultés! Aujourd'hui, sa réalisation est un fait accompli. Des hommes d'énergie et d'action pratique ont pris résolument l'initiative de cette organisation. A leur tête, nous trouvons l'infatigable M. Demolins, directeur de l'École des Roches, auteur de *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, ouvrage qui a soulevé de si vives et si intéressantes polémiques. Après avoir étudié le problème sous toutes ses faces, il a compris qu'il fallait le résoudre sans plus tarder, et que là seul était le salut. Disons tout de suite que son projet, réalisé aujourd'hui, donne des résultats pleins de promesses et paraît appelé à un très grand développement et à un succès complet.

Des groupes de concentration et d'expédition de produits ont déjà été créés sur divers points de France. Ces centres d'exporta-

tion ont pour but de centraliser et d'expédier, dans les conditions les plus rapides et les plus avantageuses tous les articles de vente courante.

A ces groupements commerciaux en France, correspondent, à l'Etranger, des comptoirs de vente directe, où nos commerçants et nos industriels pourront écouler leurs marchandises. Un de ces comptoirs fonctionne régulièrement déjà à Londres. Il aura aussi pour but d'établir des représentants actifs, intelligents, connaissant parfaitement la langue et les habitudes commerciales de nos voisins. Toutes les branches de notre industrie et de notre commerce pourront largement y avoir recours. On conçoit, dès lors, quelle impulsion un organisme aussi vivant peut donner à nos affaires au dehors.

Un bureau central d'études fournit tous les renseignements demandés et fait toutes les démarches nécessaires pour faciliter l'exportation de nos produits. Il organise publicité, enquêtes, musées d'échantillons, exposition de produits, créera de nouveaux comptoirs et sera en quelque sorte l'organisme vital qui donnera l'impulsion à tous les groupements.

Le champ d'action est ouvert à toutes les initiatives, à toutes les bonnes volontés. Le commerçant français sera pris par la main, conduit à l'Etranger, forcé de prendre part à la lutte dans des conditions telles que le succès est assuré. Nos produits, qu'on le sache bien, ne craignent aucune comparaison et défient toute concurrence. Nos industries de luxe, surtout, sont sans rivales au monde. Que nos commerçants et nos industriels se pénètrent bien de ces vérités élémentaires, qu'ils aillent résolûment et en toute confiance à la bataille. De larges débouchés leur sont ouverts. Il n'y a plus une minute à perdre, le succès est à ce prix.

Antoine TOUCHE.

LETTRES DU MAROC

Opinions d'un Témoin

I

26 décembre 1904.

La question du Maroc passionnera l'opinion publique parce qu'elle met en cause des intérêts supérieurs pour notre pays et pour tous ceux qui cherchent à fonder, par-delà les mers, une plus grande France. Il est évident que l'empire du Moghreb est, selon la formule expressive dont on se sert trop souvent sans réalité, à un tournant décisif de son histoire. Opposant, jusqu'ici, une inertie hostile à la pénétration des idées modernes, cette dernière forteresse de l'Islam, avec une ténacité orientale, hérisse contre la civilisation européenne toutes les armes du fanatisme le plus irréductible.

Un bras de mer, pourtant, sépare le Maroc de l'Espagne ; mais, malgré le voisinage dissolvant de la vieille nation latine, cette montueuse et africaine région demeure, à l'aurore du vingtième siècle, ce qu'elle fut, il y a trois cents ans, avec une organisation beaucoup moins barbare qu'on se le figure, et dont les faiblesses sont issues uniquement de la prévarication des uns et du despotisme des autres. Le pouvoir chérifien, en effet, n'est point un leurre : basé sur les conceptions féodales qui ont assuré aux grands suzerains la domination des feudataires divisés, en guerre continuelle les uns contre les autres, il a précisément organisé sa résistance aux ingérences étrangères en laissant les mêmes rivalités jalouses grandir contre elles le Maghzen.

Grâce aux compétitions ombrageuses des diverses nations de l'Europe, l'inviolabilité de l'empire marocain s'est accrue encore de toutes nos défiances ; mais l'heure vient de sonner, au gré des diplomaties enfin concertantes, où la même politique ne suffira plus au maintien de cette farouche intégrité. La France a reçu la

mission d'assurer au Maroc les bienfaits d'une civilisation trop longtemps retardée, et de faire régner, sur l'amalgame turbulent de ses tribus, la concorde pacificatrice qui va permettre au pays de tirer enfin parti de ses richesses et des avantages essentiels de sa situation géographique. Aussi les ennemis de toute pénétration franque ont-ils suscité contre nous la seule ligue qui pouvait, désormais, nous tenir en échec : celle du fanatisme religieux. Ce n'est plus à quelque conseiller d'Europe, dissimulé derrière son trône musulman, ce n'est plus à un favori, gagné à la cause de telle ou telle nation, que le sultan Mouley Abd-el-Aziz prête furtivement l'oreille ; il n'entend désormais gronder contre nous — contre lui, s'il nous soutient trop ouvertement — que les hordes exaltées des tribus insurgées au nom du Coran.

C'est ainsi que le terrain se dérobe sous les pas incertains de Mouley Abdel-Aziz ; le prétendant Bou Hamara, de concert avec l'agitateur qui répond presque au même nom (Bou-Amama), coupe les communications de Fez avec le nord et l'ouest de l'empire ; le trésor, éternellement dilapidé et reformé à grand renfort de violences et de menaces, se tarit aussitôt, permettant à peine, lors des dernières fêtes officielles, de réunir quinze cents soldats dans la capitale ; les sarcasmes les plus injurieux pour le souverain circulent parmi les habitants de Fez, lettrés redoutables par leur esprit frondeur ; les uns affirment au sultan que la convention de Londres n'est pas autre chose que l'acte de vente du pays, dressé par les Anglais au bénéfice de la France ; les autres démontrent que l'accord franco-espagnol morcelle définitivement, entre les deux sœurs latines, les territoires acquis ainsi. Enfin, un chériff arrive de La Mecque et, au nom de son autorité sacrée, insurge contre nous les partisans du sultan et ceux de l'Islam, confondus dans une même haine religieuse.

C'est le saint pèlerin qui montre à Mouley quelle anarchie dévore son pays et quelles réformes urgentes et mêmes brutales peuvent encore sauver son trône et le Maroc ; il ne reste plus au souverain qu'un moyen de raffermir à jamais son autorité chancelante : lever l'étendard de l'Islam contre les étrangers, assez audacieux pour s'être, sans le consulter, partagé son populeux empire.

« Tu crois nécessaire », lui a-t-il dit, « d'accomplir des réformes. Réalise-les. Mais tu n'as pas besoin des Chrétiens pour les imposer! J'ai voyagé beaucoup ; j'ai parcouru la Turquie et l'Égypte : partout, j'ai constaté que les pays restent fidèles au Prophète quand les musulmans y sont administrés par des musulmans. Parmi tes

sujets, tu trouveras aisément des gens habiles, très au courant des réformes européennes, instruits par l'étude qu'ils en ont faite et les exemples dont ils peuvent l'appuyer ! »

Conseils tendancieux, bien faits pour plaire au Maghzen qui n'aura plus qu'une idée : retarder, par tous les moyens possibles, la venue de notre ministre à Fez et stériliser d'avance les mesures prises par la France : elles eussent eu, pour premier résultat, d'arrêter les dilapidations dont s'enrichissent les conseillers du sultan !

Aussitôt se noue l'enchaînement des faits : éloignement et disgrâce de Si Mohamed-el-Guebbas, ministre de la guerre tout dévoué à la France et seul qualifié pour traiter avec nous ; — notre ami Si Abd-el-Kérim ben Sliman écarté ; — mise en quarantaine de notre mission d'instructeurs militaires ; — enfin, la lettre outrageante de Si El Mokri et Torrès aux ministres de France, d'Angleterre et d'Espagne, les invitant à retirer leurs nationaux, employés par le Maghzen, ajoutant qu'ils devront quitter Fez dans le délai d'un mois et donnant comme prétexte à ces mesures des raisons d'économies.

Le sultan a fait partir Si El Mokri pour une mission à l'étranger ; il s'est embarqué à Tanger, dans le plus grand secret, se rendant, dit-on, à Madrid, à Londres et à Paris, pour protester contre les accords intervenus entre les puissances au sujet du Maroc. Mais ce n'est là qu'un faux prétexte. En réalité, Si El Mokri va chercher à contracter, au nom de son maître, un emprunt destiné, dans sa pensée, à rembourser ses prêteurs français et à se délivrer ainsi de leur tutelle. Son ambassadeur doit terminer son voyage par Constantinople, y voir le sultan Abdul-Hamid et lui demander son appui, afin de réaliser, avec l'aide de quelques-uns de ses sujets, les réformes dont Abd-el-Aziz comprend, malgré tout, la nécessité impérieuse.

C'est là, comme on voit, un nouvel état d'esprit qui nous opposera les plus grandes résistances. Dans son impétuosité juvénile, le sultan, sans discerner que la Turquie a subi toute une évolution avant d'arriver où elle en est, a saisi l'occasion qui lui était offerte par le pèlerin de la Mecque...

Le programme proposé par M. Saint-René Taillandier au gouvernement français ne peut qu'être suivi ; il consiste à signifier au souverain notre volonté à peu près en ces termes :

« Quoi qu'il arrive, la France, ayant assumé devant le monde entier une haute mission civilisatrice, entend la mener à bien, quelles que soient les difficultés. Ayant toujours envisagé le bien-

veillant concours du Maghzen, elle a, aujourd'hui, le devoir de lui faire sentir son manque de bonne foi et sa perfidie; mais, décidée à réussir, elle se refuse à entendre la sommation du souverain en ce qui concerne sa mission militaire. Elle est résolue à prendre des mesures énergiques, à rompre toutes relations diplomatiques avec le Maghzen s'il persiste dans l'erreur de son attitude actuelle et à rappeler son consul à Fez et le chef de sa mission militaire, avec tout le personnel, en leur donnant douze jours pour les préparatifs de leur voyage vers la côte. »

Tel est le sens de l'ultimatum de notre Ministre. C'est avec confiance qu'il faut attendre la réponse du Maghzen.

II

28 décembre 1904.

Les vétérans de la politique africaine, — que l'on n'écoute pas toujours, même à la veille du jour où ils vont être appelés au pouvoir, — donnent des consultations, pleines, à la fois, de sagesse et de dignité.

« Que faire ? » demandait-on au plus qualifié de nos hommes d'État algériens.

— « Mais c'est bien simple ! » a-t-il répondu. « Donner l'ordre à nos nationaux de quitter Fez, alors que le Maghzen l'a déjà exigé, c'est nous incliner devant sa décision, nous humilier sans retour. Il faut, au contraire, protester énergiquement contre la mesure du sultan, la considérer comme non avenue et se rendre sans répit, sans perdre une heure, à Fez, sous bonne escorte. Pendant ce temps, expédier à Tanger trois ou quatre navires de guerre nouveaux et donner l'ordre aux troupes de la frontière algérienne de se préparer à la franchir. Ainsi, notre ministre pourra parler haut au sultan et, s'il résiste, nous occupons les ports et les places de sûreté. Le rappel de nos agents serait, au contraire, aux yeux du Maghzen et de l'Europe l'aveu solennel de notre impuissance et laisserait le sultan livré aux conseils de nos ennemis ! »

On ne saura jamais — officiellement, du moins ! — les tergiversations, les demi-mesures, le temps perdu en adjurations bien françaises : « Et surtout, pas d'affaire ! » qui marquèrent les débuts difficiles de nos résolutions. Pourtant, malgré les alarmes de la politique dans un incident où elle n'avait que faire, une direction énergique finit par se faire jour ; après des retards qui ne venaient pas de lui, notre ministre put *parler haut*, selon l'expres-

sion de notre homme d'État, et obtenir, d'emblée, une capitulation partielle : ignorant, au fond, l'étendue de ses droits et des nôtres à la suite des conventions internationales, le sultan nous donnait des gages de son retour à composition. C'est ainsi qui Si Mohammed-el-Guebbas, le ministre de la guerre ami de la France, n'était plus rélégué dans la région de Marakech ; Ben Sliman, le ministre des affaires étrangères, reprenant sa situation à la cour chérifienne, faisait connaître à notre ministre que le souverain avait décidé de régler l'affaire de El Menehbi selon les propositions de la France. On se souvient que cet ancien vizir, disgrâcié, avait sollicité la protection anglaise et qu'en vertu de la convention de Londres, la liquidation de sa situation avait été présentée par notre diplomatie, au nom de l'Angleterre.

Ces revirements sont la monnaie courante de la politique marocaine : elle subit les influences du Maghzen, évolue dans le sens de ses divisions intestines : la victoire de tel ou tel groupe de ministres, la versatilité du sultan, tour à tour passionné, dans sa fougue juvénile, pour les théories réactionnaires et acquis de bonne foi aux idées nouvelles, ont leur répercussion sur les affaires extérieures du Maroc. Cependant, le retrait de notre personnel diplomatique donne à réfléchir à la cour chérifienne ; mais les troubles dans les provinces aggravent encore son indécision.

Les nouvelles sont mauvaises partout : à Arzila, après des violences graves, les transactions commerciales sont suspendues et la misère s'abat sur les populations ; à El-Ksar, la guerre civile a heurté l'une à l'autre deux tribus rivales ; à Tanger même, on vient d'assassiner un Espagnol pour lui voler un troupeau, tandis qu'un israélite, acquitté devant la juridiction du pacha pour un crime passionnel, est enlevé par les bandits d'Eiraissouli. Rien de plus étrange, au demeurant, que la situation de ce dernier : reconnu caïd par le sultan impuissant à le punir de l'enlèvement de M. Perdicaris, il exerce son autocratie sur Tanger ; les Marocains font appel devant lui des jugements du pacha, et c'est, bien souvent, la justice du brigand qui paraît la plus équitable !... Le Maghzen aura à nous rendre compte de cette police de Tanger ; car on a trop considéré, en France, les promesses du sultan comme des actes réalisés. Il a, par exemple, envoyé le capitaine Fournier à Tanger pour « organiser, administrer, instruire les troupes et diriger la police la plus sévère. » Ce sont les termes mêmes de la lettre chérifienne qui l'introduit auprès du pacha.

Mais il n'y avait là que paroles inutiles : pas une seule fois, le capitaine Fournier n'a pu exercer son autorité. Le pacha, dont la

vénalité paraît excessive dans un pays où les pires extorsions sont, pour ainsi dire, admises par tous, n'a jamais pris la moindre mesure pour assurer la sécurité du commerce international. Aussi les marchandises européennes s'accumulent-elles dans les magasins, trop étriqués, de la douane; débarquées lentement, en la pénurie où l'on est de tout moyen pratique de transbordement, elles sont exposées à tant d'avaries que beaucoup de vapeurs repartent sans avoir débarqué leur frêt. L'importation, multipliée par les assurances de ceux qui garantissaient la pénétration pacifique du Maroc, est irrémédiablement compromise, sinon à jamais découragée. Tout est paralysé, annihilé par le mauvais vouloir de l'*administration* marocaine, si un tel terme peut, sans faire sourire, s'appliquer à pareille anarchie. Le nombre des étrangers augmente, grossi sans cesse par l'espoir de voir un pays nouveau s'ouvrir à l'activité européenne. Les consulats et les légations sont assaillis de demandes, de réclamations et de suppliques, qui finissent par échouer dans les bureaux de la légation de France, absolument débordée malgré le dévouement de son personnel.

Du côté d'Oujda, le Maghzen fait tout ce qu'il peut tenter pour détacher Bou-Amama du prétendant; sa diplomatie y réussirait; mais faute d'une méhalla qui appuie ses démarches, elles demeurent sans sanction pratique.

A Fez, les ulémas et le chériff El-Kébir el Tattani conservent toute leur influence. C'est, selon toute vraisemblance, entre le samedi et le dimanche (31 décembre-1er janvier) que doit nous parvenir la réponse du Maghzen. La lettre que le Ministre a envoyée à Ben-Sliman, sur l'ordre de Paris, ne parle point du délai de douze jours, fixé à notre personnel pour quitter Fez. C'est pour mieux laisser au sultan la facilité de réfléchir et de répondre; des indices nous permettent d'espérer que Sa Majesté chérifienne aura compris l'injonction courtoise du procédé et qu'elle y répondra selon nos espoirs secrets...

***

***

... On connaît la suite des évènements, dont nous publierons les principaux résultats au fur et à mesure de l'arrivée des prochains courriers. Notre collaborateur est monté, de Tanger à Fez, sous la protection de l'escorte officielle, et c'est de la capitale de l'empire, au cœur même du pays vers lequel se détournent les regards de la diplomatie européenne, que seront désormais datées ses lettres.

N. D. L. D.

LE JEU A PARIS

Les Bohèmes de la Bourse

Etude Parisienne

En dépit de la marche en avant du progrès social, la société contemporaine est impuissante à fournir à tous ses membres, la possibilité d'un travail régulier, c'est-à-dire le gain de l'existence par l'effort normal. La constatation de cette vérité, plutôt mélancolique, incite l'esprit à des conclusions diverses, entr'autres celle-ci : aujourd'hui — on peut l'affirmer sans exagération — la moitié de Paris joue pour demander au jeu un supplément de ressources pécuniaires.

Toutes les formes du jeu sont mises à contribution : opérations à la Bourse, paris aux courses, manipulations des cartes. Cependant la psychologie du joueur contemporain est peu passionnelle ; chez lui, l'envie du jeu n'est pas exacerbée. Il regarde le jeu comme un mode de travail, auquel il doit consacrer quelques heures de sa journée, ou de sa soirée, pour se créer un budget absent, ou pour augmenter une matérielle insuffisante.

Présentement, pareille conception du jeu est entrée dans l'esprit d'un grand nombre ; et l'obligation, le besoin du jeu, considéré comme un rouage quotidien de la vie, est une évidence qui ne choque plus personne.

L'existence actuelle est coûteuse et compliquée ; l'argent, en raison de l'effroyable concurrence ambiante, devient de plus en plus difficile à gagner. Il y a là un problème ardu qui s'impose à chacun ; et chacun s'efforce de le résoudre, en cherchant des ressources à côté ; or, la grande ressource à côté est l'appel à la chance, c'est-à-dire le gain trouvé par une péripétie de jeu.

Récemment, un aimable ironiste nous disait : — « Aujourd'hui « Henry Murger ne pourrait plus appeler la pièce de cent sous un « animal féroce ; elle vaut à peine quarante sous ; l'argent est « tombé à quatre-vingts francs le kilo, en attendant qu'il tombe « à cinquante francs. Avec un taux pareil, nos contemporains « devraient être abondamment pourvus de numéraire.

Et, cependant cet argent, si déprécié comme métal, reste toujours de conquête laborieuse. Les conditions de l'existence actuelle se sont si profondément modifiées, qu'aujourd'hui on n'est plus riche, de la même manière qu'on l'était, il y a cinquante ans. Alors la pièce de cent sous valait réellement cinq francs, et procurait en objets de consommation un rendement double de celui d'aujourd'hui. Alors florissait ce fonds national — hélas! disparu — qui s'appelait le 5 o/o. Alors un capital de cent mille francs vous gratifiait d'un revenu annuel de cinq mille francs : une jolie aisance sous la monarchie de juillet !

La lecture de certains romans de Balzac nous apprend tout le luxe, tous les plaisirs de la haute vie parisienne que procurait, à la même époque, la possession d'un simple million. Et, les jeunes mondains des romans de Paul de Kock, quelle existence fastueuse avec un revenu de six mille francs! Semblable somme leur donnait garçonnière cossue, maîtresse élégante, avec tilbury et un groom. Vrai, on éprouve le regret de n'avoir pas vécu dans ce temps — pas encore bien lointain — où la jouissance du grand luxe coûtait si bon marché.

Symptôme plus grave : actuellement l'homme riche, le capitaliste important ne connait plus cette sécurité d'esprit, cette confiance dans l'avenir qui était autrefois l'apanage de l'opulence. L'appréhension le hante ; le temps présent est gros de menaces pour le capital. Avec les conversions périodiques des fonds d'état, les crises de l'industrie, la baisse des valeurs qui s'y rattachent, qui est assuré de l'intégralité et de la conservation de sa fortune ? Récemment, la baisse presque subite de certaines valeurs de traction — considérées jusqu'alors comme des titres de premier ordre — n'a-t-elle pas causé des pertes sensibles à de riches portefeuilles ?

Donc l'homme riche ne se sentant pas rassuré, joue, spécule pour défendre son avoir, pour se créer un capital à côté, destiné à boucher les trous que des circonstances fâcheuses font à sa fortune (1).

Jamais la grosse bourgeoisie et la bourgeoisie moyenne n'ont autant pratiqué qu'aujourd'hui les jeux de la bourse et du hasard. Aussi le rendement de l'impôt sur les opérations boursières grossit-il annuellement ; et le palais de la Bourse, jugé désormais trop petit, s'est agrandi.

(1) On calcule qu'au marché du comptant, annuellement, en France, les opérations boursières sur les valeurs s'élèvent au chiffre de 5 milliards ; sur le marché du terme, les transactions s'élèveraient à 100 milliards !

Puis, il est arrivé que le désir, le besoin de demander des ressources au jeu s'est singulièrement développé et démocratisé. Toutes les formes du jeu, tous les appels à la chance ont été mis à la portée des bourses les plus modestes.

D'ingénieux industriels ont imaginé de multiples combinaisons pour satisfaire cet appêtit de jeu qui règne également dans les couches inférieures de la population parisienne.

Il y a quelque temps un de nos distingués confrères racontait aux lecteurs d'un grand quotidièn les procédés de ces intermédiaires louches qui, dans certains cafés et brasseries de la capitale, ramassent les mises des petits employés, des modestes commerçants et des ouvriers, désireux de jouer aux courses, mais empêchés par leurs occupations de fréquenter les hippodromes. Le journaliste en question estimait que le chiffre des fonds, ainsi raccolés, égalait presque le montant des recettes effectuées par les guichets du pari mutuel.

Récemment, un incident a appris au public que de nombreux cafés de la rive gauche deviennent, aux heures de la soirée, de véritables tripots, où les étudiants demandent aux péripéties du poker des ressources hasardeuses pour suppléer à l'insuffisance de la pension familiale.

Il en est de même pour les opérations de Bourse. Mais, objectera-t-on, les intermédiaires, à la Bourse, ne font pas crédit ; pour tenter la chance, même sur le marché du terme, les banquiers, les agents de change, les coulissiers exigent des clients une avance de fonds, appelée *couverture*, laquelle est toujours d'un certain chiffre.

Erreur ! Depuis quelques années le mécanisme des opérations boursières — sur le marché du terme — s'est considérablement modifié. A côté du marché officiel, s'est constitué un marché particulier, spécial, qui a démocratisé, popularisé la petite spéculation sur les fonds publics, et sur toutes les valeurs de la cote. Successivement, dans les rues qui avoisinent le monument de la Bourse, des agences financières ont été ouvertes : ce sont des comptoirs financiers, des maisons de contre-partie, dont les directeurs font le contrat direct avec les clients, et pratiquent le fractionnement des opérations boursières pour la commodité de ces derniers ; et cela moyennant une très modeste couverture déposée d'avance.

Ces maisons de contre-partie — dont l'existence est très légale — font aujourd'hui une certaine concurrence au marché officiel ; elles sont fréquentées par une foule de petits clients : joueurs pau-

vres, spéculateurs miséreux, épaves de professions libérales, et de mondes divers. Très justement, ces gens méritent la dénomination de *Bohèmes de la Bourse*,

Maintenant racontons la circonstance première qui a donné naissance aux maisons de contre-partie; et initions le lecteur à quelques-unes des pratiques des *Bohèmes de la Bourse*.

I.

Il y a quelques années, un changeur établi rue Vivienne — appelons-le X, peut-être vit-il encore — eut l'idée originale d'appliquer sur le marché de Paris des agissements financiers, déjà usités aux Etats-Unis et à Bruxelles, où les transactions boursières sont absolument libres.

Notre personnage voulut réaliser un moyen neuf, ingénieux, pour mettre la spéculation sur les valeurs de bourse à la portée de tous, en un mot, pour populariser et démocratiser les jeux de la Bourse.

Voici comment il procéda :

Il acheta sur le marché du terme une certaine quantité de rente 3 o/o, un certain nombre de titres; puis il proposa à sa clientèle — une réunion de petits joueurs, de modestes spéculateurs — de participer à cet achat par contrat direct avec lui, et avec la facilité du fractionnement des opérations. Des explications orales et des prospectus savamment distribués expliquaient le mécanisme de cette combinaison qui était, et est restée la suivante :

Alors qu'à la Bourse officielle — même sur le marché du terme — le minimum d'achat pour la rente 3 o/o est de 1.500 francs, et que pour les valeurs cet achat doit être au moins de vingt-cinq titres — et les intermédiaires demandent pour ces opérations une garantie pécuniaire assez forte, X donnait à ses clients la facilité d'opérer sur des fractions minimes, moyennant un faible versement.

Ainsi l'opération pouvait porter sur 300 francs, 600 francs ou 900 francs de rente 3 o/o ; et, sur les valeurs, le minimum d'achat était abaissé à cinq titres. Si le client préférait vendre au lieu d'acheter, il était libre de prendre position de vendeur. Dans l'établissement de X les transactions boursières ne s'opéraient ni se débattaient de gré à gré entre les clients et lui. Les opérations d'achat ou de vente se faisaient aux cours pratiqués à la Bourse, et au moment même où le client voulait agir. Sur un mur du local

était placé, bien en évidence, un tableau donnant, pendant toute la durée de la Bourse, les cours à terme de la rente et des valeurs de spéculation. A côté de ce tableau se trouvait un autre tableau indiquant les écarts des primes. Ces cours étaient ceux pratiqués, au moment même, par le parquet des agents de change et par la coulisse de la rente et des valeurs. D'instant en instant, des messagers venaient apporter les variations des cours en hausse ou en baisse ; et ces nouveaux cours étaient aussitôt inscrits au tableau. Au moyen de cette organisation les clients pouvaient opérer en toute sécurité ; ils n'avaient qu'à passer au guichet une fiche d'achat ou de vente pour entamer ou liquider une opération. Cet intermédiaire qui s'appelle l'agent de change ou le coulissier était supprimé ; le client devenait l'exécuteur de sa transaction boursière.

Cette organisation, inaugurée dans le comptoir financier de X, — organisation qui a été conservée dans toutes les maisons de contre-partie surgies depuis — avait l'avantage de remédier à un inconvénient qui se produit à la Bourse, relativement à l'exécution des ordres : inconvénient qui ne va pas sans léser les intérêts des clients. Quand un ordre est donné soit à un agent de change, soit à un coulissier, il ne faut pas croire que la volonté du client soit réalisée de suite. Quand l'ordre est donné au mieux, presque toujours l'exécution subit un retard provoqué, ou par l'encombrement des affaires, ou par les soubresauts de la valeur ; rarement ce retard constitue un bénéfice pour l'intéressé. Si, au contraire, l'ordre est donné à un cours fixé, souvent il reste inerte ou ajourné.

Par le fait du contrat direct, cet inconvénient n'existait pas dans le comptoir financier fondé par X, puisque le client opérait lui-même au cours du moment, ou à celui qu'il s'était fixé.

Par le fait du fractionnement des opérations, le petit joueur, le modeste spéculateur pouvait, à partir d'un mince achat, opérer sur la rente ou sur telle ou telle valeur qu'il voulait. Pour l'achat ou la vente de 300, 3 o/o de rente ferme, X demandait un simple versement de 100 francs. Alors, pendant un mois, — le laps d'une liquidation à une autre — le client, acheteur ou vendeur de 300, 3 o/o de rente, pouvait exécuter plusieurs opérations quotidiennes, suivant les fluctuations du marché. La variation de un centime sur une fraction de rente de 300, 3 o/o se traduit par un franc de hausse ou de baisse, suivant l'orientation de l'opération. Selon sa chance ou son habileté, le petit client pouvait récolter un gain quotidien qui lui facilitait sa vie matérielle. Les agissements

financiers inaugurés par X constituaient donc une innovation sur le marché de Paris; cette innovation eut de suite le succès qui s'attache à un progrès opportun. X vit affluer dans son établissement une clientèle bigarrée; et, lentement, graduellement, sur le pavé de Paris, une nouvelle catégorie de Bohème surgit : la petite Bohème de la Bourse ! Au point de vue de la législation financière, le fonctionnement du comptoir financier de X n'était pas illégal ; la chambre syndicale des agents de change ne songea pas à entraver ses opérations. Après une période de réussite, les affaires de notre personnage périclitèrent pour les causes suivantes. La direction, l'existence d'une maison de contre-partie demande la possession d'un capital important, ou l'appui d'une forte commandite, pour parer à des éventualités multiples. Ce nerf manquait à X. Afin de se créer des ressources, il jouait à la Bourse pour son propre compte; quelquefois il connaissait la déveine. La clientèle ressentait le contre-coup de cette malechance. Quand notre homme avait de l'argent, il payait les clients créditeurs ; quand il n'en avait pas, il ne donnait que des promesses et des explications. Ce dernier mode de règlement suscitait des altercations plutôt fâcheuses. Un jour, X dut fermer sa maison. Mais, bien avant sa débâcle, celui-ci avait eu des imitateurs : dans le voisinage de la Bourse, des agences financières similaires — mieux organisées, mieux argentées que la sienne — avaient surgi. L'innovation créée sur le marché de Paris par X n'a pas disparu avec lui.

Aujourd'hui, plusieurs de ces comptoirs financiers — où se pratiquent avec une vogue toujours croissante le contrat direct et le fractionnement des opérations boursières — sont en pleine prospérité, avec une clientèle nombreuse. Ils sont administrés par des hommes — volontiers, ils s'intitulent banquiers — dont les noms sont connus à la Bourse, possédant des capitaux importants. Ceux-ci vivent en bonne harmonie avec la coulisse et avec le parquet, pour lesquels ils sont des clients sérieux. Enfin l'administration ne gêne pas leur commerce : ils paient exactement au fisc l'impôt sur les opérations de Bourse :

Récemment, désireux de nous documenter sur le sujet qui nous occupe, nous allâmes visiter le local d'une de ces agences financières, laquelle s'élève dans une rue voisine de la Bourse. Le bureau des opérations est l'intérieur d'une boutique ouvrant sur la rue, avec une devanture en verre dépoli; le local est agencé à la manière d'une classe. En file, s'alignent des tables de bois noir ; et devant ces tables — avec tout ce qu'il faut pour écrire — des

sièges, où les clients, les habitués de l'endroit prennent place, et opèrent au hasard de leur inspiration. Sur un des murs de la boutique est appendu un grand tableau de bois noir, et un commis qui se tient devant le tableau appelle les cours de la rente et des valeurs, et les inscrit à la craie. De cinq minutes en cinq minutes, des petits jeunes gens — venant en hâte de la Bourse — apportent des fiches, où sont inscrits les cours faits sur le marché. Un employé, assis à l'autre bout de la salle, derrière un guichet, après avoir lu les fiches, fait à haute voix l'appel de ces cours, lesquels sont répétés par le commis placé devant le tableau. On le voit, ce mécanisme pour renseigner les clients est simple. L'agence a deux entrées ; l'une d'elles conduit au cabinet du directeur du comptoir financier; curieux d'avoir un entretien avec celui-ci, nous allâmes le visiter à l'heure de la clôture de la Bourse. Son accueil fut amical ; l'établissement du personnage prospère et compte une nombreuse clientèle. Le métier est bon, à condition d'avoir des capitaux pour toujours tenir le niveau, et doubler le cap des liquidations onéreuses.

— Vous venez, nous dit-il, me demander des renseignements sur notre système de pratiquer la Bourse ? Volontiers, nos gros confrères de là-haut — les agents de change et les coulissiers banquiers — nous tiennent en petite estime ; ils ont tort ; mes confrères et moi, en faisant le contrat direct, *le détail*, le fractionnement des opérations boursières, nous démocratisons la spéculation, nous ouvrons la Bourse aux petits, aux humbles.

En souriant, nous répondîmes :

— Oui, vous donnez à ces derniers la faculté de perdre leur argent à bon marché.

Le personnage eut un geste de protestation.

— Oh ! n'en croyez rien ; les gaillards savent bien défendre leur mise. Tenez, la Bourse va finir, voulez-vous que je vous montre l'assemblage de mes clients ?

— Volontiers.

Alors le directeur de l'agence financière, après avoir tiré un rideau masquant un vitrage, l'intérieur du hall apparut à nos yeux, et nous eûmes la vision des clients de l'établissement, encore ; assis devant les tables, et causant à demi-voix entre eux, après l'appel des derniers cours de la Bourse. Ah ! l'étrange agglomération d'individus ! tout un monde de petits joueurs, d'humbles spéculateurs, de décavés de la vie sérieuse se montra à nous : employés sans emploi, professeurs sans élèves, domestiques sans place, et autres personnages vagues, sans présent, sans

profession, échappés sans doute à la Grande Bourse, mais gardant encore quelques écus, et venant les risquer dans l'endroit, avec l'espérance d'un maigre gain pour alimenter une existence réduite à sa plus simple expression. Quelques femmes d'âge plutôt mûr, de mise modeste, étaient mêlées à ce monde bigarré. Jugeant notre curiosité satisfaite, le directeur de l'agence laissa retomber le rideau sur le vitrage. Nous nous écriâmes :

— Les étranges bonshommes ! c'est une partie de la Bohème de la Petite Bourse qui fréquente chez vous ! Il y a là des individus qui ont dû coucher sous les ponts, et se nourrir de reliefs achetés à la halle.

Le personnage eut un geste de dédain.

— Oh ! le passé, le genre de vie de ces gens, tout cela m'est indifférent ; mais il n'y en a pas un qui ne m'ait versé au moins cent francs. Autrement, ils n'auraient pas le droit de se tenir ici. Dans notre métier, pas de crédit ; et, je vous le répète, parmi ces Bohèmes, ces décavés de la spéculation sérieuse, se rencontrent des gaillards connaissant à fond la stratégie de la Bourse, et toutes les roueries du marché. Aussi avec quelle habileté savent-ils faire durer leur mise !

— Mais un jour ou l'autre, ces pauvres diables finissent par perdre la modique somme leur permettant de travailler chez vous... Que deviennent-ils ?

— Ils disparaissent ; ils plongent je ne sais où ; puis, ils reviennent, lorsqu'ils ont trouvé une autre mise. Par quel moyen ? cela, je ne m'en inquiète pas.

Après une pause, notre homme ajouta :

— Les gens que vous venez de voir constituent ma clientèle pittoresque, ma clientèle de passage ; mais sachez que je possède aussi, à Paris et en province, d'autres clients d'une surface plus argentée, d'une envergure plus sérieuse, qui me transmettent des ordres importants que je fais exécuter par l'intermédiaire d'agents de change, ou de coulissiers banquiers. Dans ces cas là, mon rôle est celui d'un remisier.

Suffisamment édifié, nous ne tardâmes pas à prendre congé du tenancier de ce comptoir de la petite finance.

II

Maintenant, étudions la psychologie d'un de ces Bohèmes de la Bourse qui, moyennant quelque argent versé à la caisse d'une agence financière, conserve encore le rang de vague unité dans la

mêlée sociale. Si effacé que soit le personnage par les heurts de l'existence, il demeure un curieux spécimen d'observation pour l'écrivain, pour le sociologue.

Qu'a-t-il été dans le passé? Un raté de professions diverses? Un perpétuel malchanceux, ou un être qui a donné sa vie à une passion fâcheuse? Mystère. Toujours est-il que son passé est un amas de débris, et il préfère ne plus s'en souvenir. Sa préoccupation présente est de ne pas sombrer définitivement, d'essayer de durer : un retour heureux de la chance peut lui échoir. Et, puis notre homme a le concept que sa qualité de petit client d'un comptoir financier lui confère une sorte de profession, un aspect d'attitude sociale.

Pendant tout un mois — d'une liquidation à une autre — *il travaille* ; l'obligation s'impose à lui de combiner un ensemble d'opérations qui le feront créditeur, et lui permettront de passer à la caisse. Ceci est un labeur qui demande du flair, de l'opportunité et de la chance. Il ne faut pas se tromper trop lourdement, ce serait la diminution ou la perte de la modique couverture. A la hausse ou à la baisse, le Bohème de la Bourse pratique au moins une opération quotidienne ; l'exiguité de la mise n'est pas un obstacle à son effort. Pensez que certaines agences financières acceptent un humble versement de cinquante francs, comme garantie d'un achat ferme de cent cinquante francs de rente 3 %. Avec tel enjeu, notre personnage peut gagner, soit comme acheteur, soit comme vendeur, une modeste matérielle. Voici généralement la distribution de sa journée : de bonne heure, il sort du logis, le plus souvent une chambre d'hôtel garni dans un quartier éloigné. Il est d'âge indécis : rarement il est très vieux ; il est seul. Il n'a pas de liens de famille apparents. Comme il est très pauvre, il n'a pas d'amis ; pas de femme dans son existence. Les solitaires de ce genre sont légion sur le pavé de Paris. Le costume est encore convenable : la redingote ou le veston pas trop fatigué, souliers décents, linge ordinaire ; aspect d'un petit employé de commerce qui se rend au bureau.

Notre homme déjeune dans un établissement culinaire où l'addition n'est jamais élevée : pendant le repas il lit un journal... qui a beaucoup de papier... pour s'initier aux événements survenus depuis la veille. S'il passe devant la boutique d'un changeur qui affiche, au dehors, la feuille d'une agence de renseignements financiers, il consulte ladite feuille, sans ajouter une trop grande créance aux informations imprimées. Puis, il se rend vers le palais de la Bourse, où il a l'habitude de faire une halte, avant le

coup de cloche de midi qui annonce l'ouverture du marché. Ce stationnement dans l'intérieur de la Bourse lui fournira l'orientation nécessaire pour engager l'opération quotidienne dans le comptoir financier, dont il est le modeste client.

— Quelle va être l'allure du marché aujourd'hui ? Comment va se passer la séance ? Quelle sera *la tendance ?*

Telles sont les interrogations mentales qui se dressent quotidiennement, avec une égale curiosité, aussi bien dans l'esprit du gros spéculateur que dans la tête du pauvre bohème de la Bourse. Si la tendance se dessine en hausse, il faut acheter de suite : c'est le bénéfice récolté, c'est le gain acquis, au moins pour un jour. Si, au contraire, la tendance annonce la baisse, il faut se mettre vendeur. Mais discerner immédiatement le sens de la tendance du marché n'est pas toujours une opération facile, surtout pour le petit joueur qui manque de renseignements précis. Il arrive souvent que l'ouverture de la séance est terne, incolore, et ne semble pas présager un mouvement important. Puis, subitement, au moment où on s'y attend le moins, un souffle passe à travers la Bourse, une rumeur, une nouvelle circule à travers les groupes ; souvent on ne sait qui a fait circuler cette nouvelle. Mais aussitôt le marché s'allume : au parquet, à la coulisse, le personnel s'agite, les voix s'enflent, les gestes deviennent actifs : c'est *la tendance,* en hausse ou en baisse, qui se manifeste. Le moment précis d'acheter ou de vendre est arrivé : il faut en profiter, peut-être le mouvement ne sera-t-il qu'éphémère. Aussi comme les demandes et les offres se précipitent ! De quel tapage retentit le vaisseau de la Bourse ! Avec quelle activité les intermédiaires, le carnet en main, s'empressent autour des clients !

Le gros spéculateur, le capitaliste important qui a des relations, des ramifications dans la haute banque, connaît d'avance — sauf, circonstances imprévues — la tendance qui déterminera l'allure du marché ; il lui est donc loisible de profiter du mouvement dans toute son ampleur.

Mais le Bohème de la Bourse, qui lui indiquera d'avance la tendance du jour ? Quelle circonstance propice lui fournira l'orientation de son opération boursière ? Il n'a pas accès dans les milieux où l'on recueille de bons tuyaux ; il ne possède aucune accointance dans le monde sérieux de la finance. Cependant il a un moyen pratique, presque certain, de discerner l'orientation du marché, au jour le jour.

Divulguons son procédé.

Notre homme connaît de vue et de nom les coulissiers impor-

tants — les coulissiers à la feuille — qui opèrent spécialement sur la rente 3 o/o. Ceux-ci se tiennent autour de ce pilier spécial, où se brassent les affaires sur notre fonds national. C'est de cet endroit que part la majeure partie du vacarme qui, pendant trois heures de temps, emplit quotidiennement l'intérieur de la Bourse. Des informations recueillies dans le petit monde boursicotant autour de lui l'ont documenté, au sujet de ces coulissiers qui vocifèrent et gesticulent avec une si belle ardeur : ceux-ci sont les intermédiaires de gros clients qui, suivant la circonstance, achètent ou vendent un stock considérable de rente 3 o/o. Tel coulissier agit pour le compte d'un grand établissement de crédit, tel autre opère pour le compte d'un établissement non moins important. Celui-ci passe les ordres d'un richissime banquier; celui-là est l'agent de plusieurs capitalistes opulents. Enfin tous ces gens exécutent, au jour le jour, des transactions qui, influençant le marché dans un sens ou dans un autre, déterminent la tendance.

Alors se comporte ainsi le bohème de la Bourse : il se tient à proximité du pilier de la rente; aussitôt que le coup de cloche annonce l'ouverture de la séance, attentivement il observe les attitudes de coulissiers importants qui commencent à crier et à gesticuler. Si de la part de ceux-ci les demandes dominent de suite les offres, les cours montent. Les demandes persistent-elles ? De minute en minute les cours s'enflent. Alors c'est la hausse, la tendance est à la hausse. C'est dans ce sens qu'il faut opérer, et sans retard.

— Bigre! se dit notre homme, on ouvre *chaud*, la séance va être bonne pour les acheteurs.

Et, avec toute la vitesse de ses jambes, il se précipite vers son comptoir financier, lequel se dresse dans une rue voisine. Après s'être assis devant une table, sur une fiche, il libelle un ordre d'achat; puis, il passe au guichet cet ordre qui est aussitôt inscrit sur un livre de comptabilité.

La séance se poursuit.

D'instant en instant, les cours appelés et inscrits au tableau accusent la hausse, hausse qui s'étend à tous les compartiments : fonds d'Etats étrangers, mines du Sud-Africain, valeurs cuprifères. Londres est bon, satisfaisants également les marchés de Bruxelles, de Francfort. Cette attitude de hausse réjouit la clientèle de l'agence financière ; généralement, tout ce petit monde est acheteur.

L'horloge de l'établissement marque deux heures ; c'est le

moment de la réponse des primes. Depuis l'instant où le bohème de la Bourse a passé un ordre d'achat, la rente a monté de vingt centimes, c'est très beau ; il juge opportun de liquider cette opération, en conséquence, il libelle un ordre de vente.

Résultat : Vingt ou dix francs de bénéfice — moins le courtage — suivant qu'il a fait trois cents ou cent cinquante francs de rente. Après la réponse des primes, les cours faiblissent ; la seconde partie de la séance est moins satisfaisante que la première : réaction qui provient de réalisations d'acheteurs en gain.

Voici trois heures : c'est la fin de la Bourse ; dans le hall de la maison de contre-partie, les choses ont un train identique à celui qui se passe à la Bourse officielle. Le dernier cours du comptant et le dernier cours de la coulisse sont appelés et inscrits au tableau. Lentement les clients se retirent, en devisant des péripéties de la séance.

Alors notre homme, désireux d'exercice et de grand air, se dirige vers les boulevards ; il va se mêler à la circulation parisienne. Cette promenade boulevardière ne va pas sans quelques arrêts où il satisfait sa curiosité. Ainsi, devant une colonne Moris il lit les affiches de théâtres, comme s'il se consultait dans le choix d'un spectacle du soir. Il stationne devant les étalages de libraires, feuilletant les divers recueils à la portée de la main, lisant les titres des livres nouvellement parus. Cette rapide inspection des choses de la librairie lui insuffle dans l'esprit une parcelle de l'actualité littéraire. Devant les kiosques il regarde les illustrations de certaines feuilles parisiennes. Cette illustration lui donne la vision des événements du jour. S'il passe devant l'établissement du Crédit Lyonnais, une curiosité le hante ; il pénètre dans le grand hall pour voir les cours effectués, après Bourse, et inscrits sur les feuilles blanches de l'appareil télégraphique. Quelques fois ces cours donnent l'indication de l'ouverture de la Bourse du lendemain. Cette curiosité satisfaite, le bohème reprend sa déambulation boulevardière ; devant le café Napolitain, le dernier café littéraire du Paris de la rive droite, il suspend sa marche pour regarder certains gens de lettres — qu'il connaît de vue — assis à la terrasse, si la température est favorable. Il allonge sa course jusqu'à la Madeleine ; si c'est un des jours du marché aux fleurs, il ne manque pas de faire le tour de l'édifice religieux. La vue des fleurs multicolores, des arbustes verts réjouit ses yeux ; pendant quelques minutes il a l'illusion d'une promenade dans un jardin à la campagne. Puis, il reprend sa marche, mais sur le côté du bouvard opposé à celui qu'il a déjà parcouru. Arrivé à l'angle de la rue

Drouot, il s'engage dans cette voie, et gravit l'escalier de l'hôtel des ventes. La visite d'une exposition de tableaux, ou d'objets d'art, le stationnement dans une salle où s'opère une vente parisienne, annoncée à l'avance par une savante publicité, retiennent notre homme pendant un certain laps de temps.

Mais il est cinq heures : l'heure de l'apéritif ; alors il se rend vers un de ces bars qui pullulent dans le quartier du faubourg Montmartre, offrant à bon marché des breuvages divers aux consommateurs. Ceux-ci, en ces endroits, ont le loisir de lire les journaux parus, entre quatre et six heures, lesquels, avec des titres sensationnels, annoncent, commentent les nouvelles, les événements survenus au cours de la journée.

C'est dans semblable établissement que le bohème qui nous occupe, assis devant une table avec la double occupation d'une dégustation d'un alcool quelconque, et de la lecture de feuilles diverses, attend le moment du dîner.

Cette opération culinaire accomplie à un prix modeste, la journée de vie sociale de celui-ci est terminée. Le lendemain, il recommencera un train d'existence identique, peut-être avec moins de chance dans sa petite aventure financière.

En résumé, ce pauvre diable qui a sans doute connu des jours meilleurs, n'est ni un paresseux, ni un lâche. C'est un *travailleur* à sa façon ; c'est, aussi, un philosophe. S'il a quelque littérature, il peut s'appliquer cette réflexion formulée par un personnage d'un roman de Balzac :

— Si je suis au-dessous de la fortune, je suis au-dessus de mon destin.

III

Le type de ce bohème de la Bourse, pauvre hère qui lutte désespérément pour ne pas dégringoler du dernier échelon social, et devenir un lamentable miséreux, couchant sous les ponts de la Seine, ne constitue pas — nous devons le dire — l'unique catégorie de clients qui opèrent dans les maisons de contre-partie. Celles-ci comptent d'autres habitués, mieux en forme sociale, avantagés de quelques ressources personnelles : petits employés, modestes commerçants, humbles rentiers, gens de maison, tous désireux d'augmenter leur maigre matérielle par des opérations boursières.

Généralement, ces gens sont influencés par la lecture de certaines brochures, de certains opuscules, écrits par des publicistes spéciaux, et traitant de la façon de gagner de l'argent à la Bourse. Dans les annonces des grands quotidiens, ces brochures financières

sont indiquées, et proposées à titre gratuit. Leur propagation n'est pas absolument fallacieuse : ça et là se rencontrent des indications utiles. Cependant c'est dans la lecture de ces opuscules que le petit joueur novice, le petit spéculateur inexpérimenté apprend de suite la façon de perdre de l'argent à la Bourse.

Il faut bien le déclarer : l'art de gagner quelques sous à la Bourse, au moyen d'opérations spéciales, dépend d'une stratégie, d'une pratique obtenue par une expérience qui souvent a été coûteuse. Mais certaines combinaisons effectuées sur la rente 3 o/o peuvent donner des résultats bénéficiaires.

Voici, par exemple, une de ces opérations : nous la donnons avec quelques détails, à titre de curiosité ; elle est très simple ; elle permet au boursier, important, ou modeste, d'engager une affaire quotidienne.

On achète 300, 1.500 ou 3.000 francs de rente ferme 3 o/o, selon ses ressources — puis on vend simultanément pour le lendemain, avec un écart qui existe toujours, la prime dont 0,05. En langage de Bourse, cette pratique s'appelle *vendre un sou*. Le lendemain, à l'heure de la réponse des primes, il arrive ceci : ou l'acheteur est abandonné par suite de la variation des cours, alors il encaisse 5 francs, 25 francs, ou 50 francs, suivant le chiffre de son opération ; puis il revend encore pour le lendemain une prime dont 0 fr. 05 ; ou l'acheteur est levé, et il bénéficie de l'écart qui lui est acquis. Comme il se trouve liquidé, il lui est loisible de recommencer une opération identique pour le jour suivant.

Les spécialistes qui écrivent des textes sur l'art de gagner de l'argent à la Bourse, affirment que cette opération est une des plus intelligentes, une des plus opportunes à pratiquer. Son emploi est d'un mécanisme simple. On nous a rapporté que cette opération est celle la plus fréquemment employée par les directeurs d'agences financières pour se *couvrir* contre les risques de la contre-partie, engagée avec les clients de leurs maisons.

A propos de cette combinaison boursière, le fait suivant nous revient à la mémoire.

Il y a quelques années un professionnel de la petite finance lançait dans le 9e arrondissement de nombreux prospectus, où il était dit, que moyennant 7 fr. 50, on pouvait être quotidiennement acheteur ou vendeur de 300 francs de rente 3 o/o, et cela sans être engagé au-delà de cette mise. Puis le rédacteur du prospectus, en un style précis, expliquait l'opération suivante : quotidiennement, il achetait au compte du client 300 francs de rente 3 o/o dont 05 pour le lendemain — coût 5 francs — ; puis, le jour suivant,

entre midi et deux heures, avant la réponse, s'il voyait une hausse de dix, quinze ou vingt centimes — à cette époque la rente n'avait pas encore atteint le pair — il liquidait l'achat de la veille. L'acheteur bénéficiait ainsi d'un gain intéressant ; et sa première mise, demeurant intacte, lui permettait pour le lendemain le recommencement d'une opération semblable. La somme de 2 fr. 50, réclamée en sus, payait le courtage. En cas de non réussite, il était bien spécifié que le client ne pouvait pas perdre plus de 7 fr. 50. Si celui-ci, au lieu d'être acheteur, préférait se mettre vendeur, l'alternative lui était permise. Enfin, innovation originale et tentante, le client, en cas de bénéfice, recevait le jour même, à l'issue de la bourse, le montant de son gain. Il n'avait pas à attendre la fin du mois pour être réglé.

Le propagateur de cette ingénieuse combinaison boursière était un petit bossu aux paupières rougies, à la bouche ironique, et dont le visage dénónçait les péripéties d'une existence agitée. Il tenait bureau dans une maison de la rue Saint-Lazare. Son prospectus lui attira de suite un certain nombre de modestes clients, habitants du quartier, désireux de faire une opération de bourse quotidienne, moyennant une mise aussi restreinte, et alléchés par le paiement immédiat du gain, en cas de réussite pour eux. Notre homme encaissait les mises ; mais il ne se dérangeait pas pour aller opérer à la Bourse ; tout simplement, il faisait la contre-partie en chambre. Pendant quelque temps, il tint bureau ouvert, exécutant les conditions de son programme ; puis, un jour, il disparut. Le concierge de la maison apprit aux clients plutôt ennuyés que son locataire était parti pour la Hongrie, à l'effet de surveiller les travaux d'une mine de pétrole, dont il était devenu propriétaire. Mais des mauvaises langues insinuèrent que le personnage avait été appréhendé par la police, pour des faits antérieures à la mise en pratique de sa combinaison financière, laquelle était d'exercice très légal.

Dans ces dernières années, la petite, spéculation, imitant les agissements de la grande spéculation, s'est beaucoup occupée des fonds d'Etat étrangers. L'Extérieure Espagnole, l'Italien, le Brésil, le Portuguais, la rente Turque ont atteint, presque sans interruption, des cours élevés ; et même, sur quelques-uns de ces fonds, la hausse n'a pas dit son dernier mot. Cette ferveur du public de la Bourse pour ces valeurs réside dans ce double motif : la recherche d'un taux d'intérêt plus élevé que celui du 3 o/o Français, et l'évidence que notre fonds national, après avoir atteint un instant et dépassé le cours du pair, n'offrirait plus grande

marge aux ébats de la spéculation. Aussi les malins, les avisés qui avaient eu de suite cette compréhension, ont-ils encaissé depuis quelques années d'importantes différences. Le petit monde des joueurs, des spéculateurs, en un mot, les Bohèmes de la Bourse, ont voulu avoir leur part de cette aubaine de hausse, et beaucoup l'ont eue.

Les maisons de contre-partie, les comptoirs financiers, dont nous venons de parler, pratiquent également le contrat direct et le fractionnement des opérations, relativement aux fonds d'État étrangers.

Dans la grande clientèle de la Bourse qui s'occupe des fonds étrangers, c'est l'Extérieure Espagnole qui tient la tête. La mobilité de ses cours, l'ampleur de ses mouvements font de cette valeur un merveilleux instrument de spéculation. L'Extérieure a un marché cosmopolite considérable : à Paris, à Londres, à Bruxelles, à Francfort, on opère d'énormes affaires sur l'Extérieure, et cela avec une orientation différente. Souvent il arrive ceci : quand le marché de Paris est acheteur, les marchés de Londres, de Bruxelles, de Francfort sont vendeurs.

Le chiffre de l'Extérieure Espagnole est environ de 1.100.000 ; il n'y a donc donc pas pléthore de titres, eu égard à l'ampleur des transactions.

Quand il y a abondance de titres chez nous, il y a souvent du découvert à l'étranger ; et à l'époque des liquidations, la contre-partie, l'équilibre ne s'établit pas sans d'énergiques soubresauts. Encore une fois, c'est cette multiplicité d'affaires sur les principaux marchés européens qui explique la mobilité, l'ampleur des cours de l'Extérieure, et cela dans chaque séance de la Bourse. Il en est ainsi depuis la guerre hispano-américaine, 1897. Pendant cette période calamiteuse pour l'Espagne, l'Extérieure perdit même le cours de trente francs ; et la majorité des spéculateurs, pleins de défiance, dédaignèrent de ramasser le titre. Des vendeurs à découvert annonçaient le cours de vingt francs.

Avec la fin de la guerre le marché se raffermit ; et les joueurs, gros ou petits, qui ont opéré sur l'Extérieure, à partir du cours de quarante francs, ont réalisé en cinq ou six ans de magnifiques bénéfices. A un moment, ce fonds d'État fut à quatre-vingt-douze francs, soit cinquante-deux points gagnés, depuis l'époque dont nous parlons. Notez que l'Espagne a toujours fait honneur à ses engagements ; elle a toujours payé l'intérêt dû aux porteurs de titres.

Sans doute la manipulation d'une telle valeur ne va pas sans

risques ; la tendance n'est pas toujours facile à discerner, et un achat ou une vente d'Extérieure donne au client la sensation d'une partie de baccarat, ou d'une séance à Monte-Carlo. Si l'on s'est trompé, il faut des ressources pour payer les différences, et continuer le jeu dans la liquidation suivante. Du jour au lendemain, ou même dans le cours d'une séance, aisément l'Extérieure baisse d'un point. Au milieu de tels soubresauts, les modestes couvertures sont vite absorbées.

Ainsi, il y a deux ans environ, l'Extérieure — pour des motifs déjà oubliés — rétrograda du cours de 89 francs au cours de 81 francs. Les acheteurs sur tous les marchés de l'Europe subirent des pertes considérables. Puis, à partir du mois de Décembre 1902 suivant, la hausse reprit le dessus ; en deux liquidations, les cours perdus furent regagnés, et même dépassés. En Février dernier, l'Extérieure a subi, de nouveau, pareille baisse ; puis, en quelques semaines, elle a retrouvé son niveau. Aujourd'hui, l'Extérieure est à 87 francs — à terme — ; la conquête du cours de 100 paraît très probable. Les spéculateurs prudents sur le marché officiel, ou les Bohèmes de la Bourse dans les comptoirs financiers, se gardent bien d'acheter, ou de vendre ferme de l'Extérieure. Ils opèrent au moyen d'un achat de prime : prime dont 10 pour le lendemain, prime dont 50 ou dont 25, pour l'issue de la liquidation.

Cette combinaison, en cas de baisse, limite la perte au coût de l'écart entre le ferme et la prime.

Le joueur qui sait manœuvrer habilement son achat à prime peut récolter un bénéfice très satisfaisant, parce que, en cas de hausse, le gain est illimité.

Après l'Extérieure Espagnole, c'est la rente Italienne qui, depuis quelques années, a le plus favorisé les spéculateurs. L'Italien est d'un maniement plus facile ; ses soubresauts sont plus calmes. En 1896, après le désastre d'Adoua, l'Italien tomba au cours de 76 francs. Puis, les capitaux en quête de placement recherchèrent ce fonds d'État : graduellement, la hausse se fit. Aujourd'hui, l'Italien est à 102 francs : 27 points gagnés en sept ans ! Pareille aventure est arrivée sur la rente Brésilienne 4 %. Il y a quelques années — après la révolution qui renversa l'empereur don Pedro — ce fonds d'État descendit au cours de 40 francs, et personne ne s'en souciait. Aujourd'hui, la rente Brésilienne cote 79 francs environ, avec tendance à la hausse. A l'époque où le crédit de l'Italie et du Brésil était le plus discuté, il n'y eut jamais de défaillance dans le paiement des intérêts de leurs dettes.

Pareillement les cours de la rente Portugaise et de la rente Turque se sont beaucoup améliorés dans ces derniers temps, donnant des bénéfices intéressants aux spéculateurs qui ont opéré sur ces fonds d'État.

Récemment, un professionnel de la Bourse nous disait :

— Les spéculateurs qui, depuis quelques années, ont engagé leurs capitaux dans les fonds d'État étrangers, ont gagné une fortune.

Coïncidence ironique : dans cette même période où une majoration considérable se produisait sur les rentes étrangères, une notable dépréciation atteignait certains titres du portefeuille français, considérés jusqu'alors comme des valeurs solides, et de tout repos.

IV

La présente étude serait incomplète, si nous n'esquissions pas encore — pour l'édification des lecteurs — deux silhouettes de bohèmes de la Bourse de destinée différente, et qui fréquentent les comptoirs financiers, avec l'espérance de gagner quelque argent.

Quel est cet homme qui, assis devant une table de l'endroit, pérore et gesticule, avec plus d'entrain que les auditeurs dont il est entouré ? Il est plus jeune, et moins résigné que le type de bohème que nous avons dépeint plus haut.

La mise du personnage est plutôt délabrée : redingote noire fermée et luisante, pantalon fatigué de même couleur, chaussures visiblement retravaillées, linge à peu près absent ; sur la tête un haut de forme, rougi et bossué. Il a le regard aigu, la bouche sarcastique, le poil mal taillé ; il donne l'impression d'un de ces *réfractaires* que Jules Vallès a si bien décrits dans son livre. C'est souvent un employé de commerce qui ne trouve jamais de place ; c'est quelquefois, aussi, un professeur libre, auquel le manque de leçons et d'élèves donne trop de liberté. Il vit d'intermittents travaux de copie. Il est encore jeune ; il a des appétits... Le perpétuel frottement de ses semelles sur tous les pavés de Paris lui a donné le sens, le désir d'une autre existence que la sienne, et qu'il pourrait réaliser avec un peu d'argent. Mais il n'en aura jamais ; il porte l'estampille de ces malechanceux avec lesquels l'argent n'aime pas à cohabiter.

Un jour, il est entré dans le hall d'un comptoir financier, et il est devenu un des bohèmes de la Bourse, à peu de frais. Voici son opération habituelle : au commencement du mois, notre homme achète 300 francs de rentes 3 o/o dont 10 — coût : deux pièces de cent sous — et il attend. Puis, si la hausse se produit, amenant la

rente au-dessus du cours de son achat de prime, il vend ferme, et bénéficie de l'écart. Il lui est loisible de recommencer l'opération, si les circonstances le permettent.

Donc, moyennant une mise de 10 francs, le personnage est autorisé à s'intéresser, pendant un mois, aux péripéties de notre fonds national; il a l'illusion de faire de la finance sur le pavé de Paris ! Tous les jours, il vient s'asseoir à une des tables du comptoir financier, où il *travaille;* il lit les journaux, jouit du chauffage, en hiver. Quand il n'est pas plongé dans la lecture des quotidiens, il entame des discussions, des causeries avec les clients de l'endroit. Sur toutes les questions il a des opinions motivées, arrêtées, et il les formule en phrases imprimées, en clichés. Parle-t-on autour de lui de la Banque d'Angleterre et de sa puissance financière, il ne manque pas de s'écrier :

— La Banque d'Angleterre, c'est le porte-monnaie de l'Europe !

La causerie est-elle relative aux péripéties financières qui ont permis à la rente 3 o/o de conquérir le cours de 100 francs pour la première fois ?

Notre homme, très documenté sur la question, parle ainsi :

— A la fin de l'Exposition de 1889, notre fonds national était à 88 francs environ ; eh bien, dans la période de trois années, par le fait d'une hausse continue, pour ainsi dire, le 3 o/o à gagné douze points. En ce temps, les déposants à la Caisse d'épargne professaient une belle ferveur pour la rente ; ils réclamaient tous le remploi de leur argent en achats de rente. Depuis, le vent a changé ! Un jour de septembre 1892, je me trouvais à la Bourse, au pilier de la rente. On avait ouvert chaud; cependant on avait monté, la veille, on avait monté, l'avant-veille. Et la rente montait encore dans ce jour-là ; de minutes en minutes, les cours s'enflaient; et les demandes ne décessaient pas. Alors, soudainement, un coulissier cria d'une voix tonitruante : « Je suis preneur à cent francs, je demande de la rente à cent francs. » Et, à l'audition de cette demande qui, pour la première fois, annonçait la conquête du pair, de bruyantes exclamations, de sonores applaudissements retentirent dans le palais de la Bourse ; une joie communicative agita tous les assistants. Sur les marches, sous galeries extérieures du monument des cris joyeux éclatèrent ; les gens levaient leur chapeau et battaient des mains. Cette manifestation n'était pas seulement un témoignage de satisfaction donné par une spéculation triomphante ; elle était aussi le signe d'un plaisir patriotique. Aussitôt, le coulissier qui, le premier, avait

appelé le cours de cent francs, se jeta dans une voiture pour aller annoncer l'heureux événement au ministère des finances; et des pigeons furent lâchés qui allèrent apprendre aux principales Bourses de France cette bonne nouvelle.

Depuis, le cours du pair à été perdu; mais les fervents de la rente espèrent son retour prochain.

Quand le personnage a raconté à ses auditeurs des anecdotes de ce genre, très sincèrement, il a la croyance qu'il fait partie du bloc de la petite finance.

Maintenant, voici la silhouette d'un autre bohème qui forme contraste avec ce dernier; il mérite d'être portraicturé. L'individu est d'allure bourgeoise, d'âge mûr; son vêtement est correct, son chapeau a des reflets de bon aloi, et dans son portefeuille se trouvent encore des billets bleus. Il a des antécédents financiers. Lesquels ? Il aime mieux ne pas en parler. Peut-être a-t-il été au nombre de ces messieurs importants — ayant le sac et le chèque — qui circulent, pendant la séance, sous les galeries extérieures de la Bourse, en proférant des pronostics subtils sur les valeurs. Aujourd'hui, il n'est plus qu'un joueur ayant eu des jours de splendeur, devenu client d'une agence financière; son état d'esprit est celui d'un clubman qui dans une salle de cercle engage une grosse partie de poker, ou celui d'un joueur qui, dans un champ de course, ponte fortement sur un cheval outsider. Il procède ainsi :

Quotidiennement, il engage, à la hausse ou à la baisse, une opération d'un certain chiffre sur une valeur mouvementée : l'Extérieure Espagnole, le Rio Tinto, la Sosnowice. Il ne recherche pas seulement le gain; il veut aussi la sensation, la péripétie d'une partie de jeu. Pendant le cours de la séance, il a l'habitude de liquider l'opération, soit avec gain, soit avec perte. Avant de se retirer, il passe à la caisse pour recevoir ou pour payer. Il ne veut pas de compte mensuel ; avec lui, l'affaire est réglée au jour le jour. Très volontiers, les directeurs de comptoirs financiers acceptent cet arrangement, quand le client offre quelque surface. Cette combinaison permet à ce dernier d'encaisser immédiatement son gain, si la chance le favorise. Le personnage est distant, c'est à dire qu'il ne se familiarise pas avec le petit monde boursier qui opère autour de lui. La lecture des journaux épars sur les tables ne l'intéresse pas. Attentif à l'appel des cours et à leur inscription au tableau, il ne se préoccupe que de l'écart, en hausse ou en baisse, qu'il se propose de trouver dans son opération du jour.

Aussitôt cet écart atteint, il se liquide, et passe à la caisse. Puis

cette formalité terminée, il se retire sans attendre la fin de la séance. Le lendemain, il recommence le même manège.

Ce dernier type de bohème est plutôt à l'état d'exception.

Les femmes aiment et pratiquent volontiers le jeu de la Bourse. Les maisons de contre-partie comptent donc un certain nombre de femmes dans leur clientèle. Les unes encore jeunes, les autres d'âge plus indécis. Celles-là, s'adonnent aux valeurs mouvementées, connaissent les émotions du jeu et leur conséquences ; celles-ci, plus pondérées, opèrent d'habitude sur la rente 3 o/o ; elles sont initiées à la petite stratégie boursière d'où découle le gain ; aussi connaissent-elles assez souvent la satisfaction du compte créditeur, à la fin du mois....

Parvenu au terme de cette étude qui sera une révélation pour beaucoup de lecteurs, nous tenons à leur donner l'assurance que ce tableau des agissements, des pratiques du petit monde de la Bourse à Paris, est absolument exact.

Gabriel FERRY.

UN MINISTRE
DE L'AGRICULTURE

Vous connaissez le reproche classique adressé à l'Agriculture : l'Agriculture manque de bras, elle est archaïque et vieillotte ; ses procédés et ses méthodes sont inspirés par l'esprit de routine le plus invétéré. Il est de bon ton de s'approprier et de répéter ces appréciations dans les milieux qui ne connaissent de l'Agriculture que ce qu'il est possible d'apercevoir à travers les vitres d'un wagon qui file à toute vapeur, déroulant dans sa course, aux yeux du citadin, le panorama fugitif de nos campagnes.

Il est aussi certains économistes amateurs pour lesquels toute science agricole consiste à échafauder des systèmes et des organisations rurales, assis sur le même fauteuil et contre la même table qui virent l'élaboration d'un vaudeville ou d'un sonnet. De bonne foi, toutes ces personnes s'imaginent de faire de la science agricole parce qu'elles parlent de l'Agriculture.

Et toutes également oublient, ainsi que le disait La Bruyère, que « *l'on ne peut bien parler que de ce que l'on aime.* »

Aimer les champs, aimer les vastes espaces, aimer la montagne verte au casque de neige ; se complaire dans la solitude des monts, dans le silence des profondes forêts ; s'imprégner agréablement de toutes les sensations d'un monde extérieur qui incitent à la rêverie, puis à la réflexion, voilà des impressions que l'âme doit avoir ressenties, avant que l'esprit puisse utilement s'appliquer à l'étude des graves problèmes que provoquent les phénomènes économiques engendrés autant par les lois naturelles que par la volonté consciente de l'homme.

A toute culture économique rurale, il est une certaine initiation qui résulte d'un contact fréquent avec la nature, d'une certaine curiosité qu'éveillent dans l'esprit certains phénomènes dont la cause ne peut s'expliquer par les mêmes raisons que l'on donne communément pour des phénomènes où la main de l'homme a une plus large part. De là, pour l'esprit en formation, une tendance à ne pas séparer le fait économique qui se manifeste de la loi naturelle qui en est souvent la cause efficiente.

L'amour profond du sol, la compréhension de la poésie des champs et des larges horizons, la curiosité et la vivacité de l'esprit qui perçoit rapidement les relations de cause à effet, telles sont, pour ainsi dire, les qualités initiales, sinon indispensables, à tout homme qui cherche d'abord à comprendre, puis à expliquer à autrui et à vulgariser les phénomènes économiques qui ont à leur base les lois de la nature.

C'est dire que remplir ces conditions présume un idéal qui n'est que très rarement atteint par des esprits dont la forte culture intellectuelle est l'élément primordial en vue de l'examen des problèmes de tout genre que pose tous les jours la vie rurale.

Le temps n'est pas loin où l'on posait en axiome que dans la vie des champs les fils devaient procéder comme avaient agi les pères, et sainte *routine* ne pouvait trouver place au calendrier parce qu'elle était célébrée involontairement tous les jours.

De même, pensait-on, il y avait assez de science agricole dans les *Almanachs*, pour se croire dispensé d'acquérir la haute culture intellectuelle qui est nécessaire à l'agriculteur plus qu'à tout autre membre de la société.

Une réaction très marquée contre cette mentalité et ces tendances se manifeste fort heureusement depuis quelques années.

Il est des « jeunes » que la science agricole attire de plus en plus, et le temps n'est pas éloigné où s'occuper de questions d'agriculture sera un travail utile non seulement pour le bien général et la prospérité du pays, mais constituera une profession élégante et distinguée.

L'agriculture que l'on persiste à trouver toujours vieillotte va se voir transformer par cette infusion de sang nouveau, qui lui apportera les ardeurs et l'énergie créatrice des jeunes.

Cette école des « jeunes » compte déjà des maîtres.

Ces maîtres se sont formés, dès leur enfance, au contact amoureux de la belle nature. Ils ont aimé, d'un amour profond et passionné, ce sol parfois ingrat que leurs pères ont arrosé de leurs sueurs, pour l'améliorer pour leurs enfants. Et ceux-ci, à leur tour, ont compris que le travail des champs serait rendu plus facile, si l'on arrivait à modifier les procédés de culture, et à étudier les phénomènes économiques ruraux en les rattachant à des lois générales déduites de l'expérience de tous les jours.

Pour aborder l'étude de ces lois économiques, il est essentiel d'avoir à la base une intelligence développée et formée par la contemplation des beaux spectacles de la nature. Il faut savoir diriger l'effort de ses études vers cette haute culture scientifique qui, seule,

permettra l'examen utile de tous les phénomènes qui constituent la vie économique de notre démocratie rurale moderne.

Cette vie économique est si complexe qu'il est indispensable d'acquérir la science philosophique qui est susceptible d'expliquer les relations de causalité qui unissent entre eux les faits économiques. La science juridique et économique n'est pas moins nécessaire pour débrouiller l'écheveau parfois inextricable de tous les changements, de toutes les mutations, de toutes les transformations qu'a subis la propriété à travers tous les siècles, et pour trouver la conciliation future possible entre tous les systèmes qui ont pour but de donner plus de bien-être et de prospérité aux êtres organisés en société.

Une telle culture dénote, direz-vous, *l'homme complet*, au bon sens où l'entendaient nos classiques. Quand elle se trouve réalisée, elle constitue une exception qu'il est nécessaire de signaler, afin de montrer aux *jeunes* la meilleure voie à suivre pour devenir un *maître* dans l'art de rendre service à son pays, en se rendant utile à une industrie qui constitue sa principale production : *l'agriculture.*

Nous devons nous montrer heureux des vicissitudes de la politique qui ont permis de mettre à la tête de notre agriculture nationale un de ces *jeunes maîtres* dans la personne du nouveau ministre de l'agriculture.

Rien ne manque à notre nouveau grand-maître de l'Agriculture M. Ruau de ce qui est nécessaire pour réaliser de vastes desseins.

Le Benjamin du nouveau Ministère est à cet âge heureux où toute l'énergie et la vitalité de la jeunesse persistent malgré un long apprentissage dû à l'expérience et à la pratique de hautes fonctions publiques remplies pour le plus grand bien du pays et de tous ceux pour lesquels elles étaient accomplies.

Ses longs et fréquents séjours, depuis son enfance, au pied des riantes montagnes des Pyrénées ont inculqué à son âme cette empreinte indélébile qui fait que l'on porte en soi *l'amour profond des champs*, alors surtout que l'on en est le plus séparé. Son existence s'est écoulée, en grande partie, au milieu de ces laborieuses populations rurales, dont il a su pénétrer toute la psychologie et connaître les besoins, grâce à cet esprit de vive compréhension et de réflexion critique qui sont une des caractéristiques du jeune ministre.

Ses compatriotes, d'ailleurs, avec la finesse de leur esprit montagnard, n'ont pas tardé à deviner en lui l'homme qualifié pour

représenter les intérêts généraux de toute une partie de l'activité nationale.

D'abord maire, le Ministre de l'Agriculture a gravi rapidement, en les marquant par de brillantes victoires successives, tous les degrés de la hiérarchie des fonctions publiques. Successivement conseiller général, vice-président du Conseil Général, député, 1er vice-président de la gauche radicale, dans chacun de ces mandats, il a montré avec éclat ce que peut une intelligence éclairée, quand elle est guidée par une culture exceptionnelle, par la claire notion du devoir social à accomplir et par la ferme volonté d'adapter ses actes au but que la raison perçoit. La rectitude de la pensée et du jugement, une droiture de conscience poussée jusqu'aux plus extrêmes scrupules, l'amour profond du pays, la noble ambition de consacrer ces aptitudes exceptionnelles au bien-être moral et matériel de la nation, la fidélité irréductible aux principes, toutes ces brillantes qualités, le Ministre va les mettre aujourd'hui au service de la cause des agriculteurs, qui est celle de la plus grande partie de la France.

Pour remplir ce rôle, notre nouveau grand maître de l'agriculture arrive avec un bagage de connaissances qui font de lui le *chef incontesté* de l'agriculture du xxe siècle.

Tout se renouvelle autour de nous. Les choses suivent une évolution naturelle que les événements ne peuvent empêcher. Les hommes ont l'impérieux devoir de suivre cette même évolution et d'y adapter leurs méthodes et leurs procédés. Ce serait mal connaître les intérêts généraux de l'agriculture que de croire son sort lié à des pratiques ou à des personnes qui ont pu avoir leur effet utile, il y a quelques années, mais pratiques et personnes qui s'accommoderaient mal de la vive impulsion, de l'énergie, de la vitalité qu'exige aujourd'hui la direction des grands services publics, avec l'intensité de vie qu'il faut savoir faire produire à des organismes parfois voués par leur constitution même à la marche lente et trop prudente.

Il est besoin d'une volonté jeune, neuve, ardente parfois, quoique réfléchie par tempérament, pour imprimer aux hommes comme aux choses cette *activité ordonnée* qui est le propre de décisions clairement conçues et rapidement exécutées.

Il faut, en outre, que cette volonté ait la claire notion du but à atteindre et des moyens à employer pour y parvenir.

Cette qualité n'est pas innée. Il faut l'acquérir. On ne peut l'obtenir que par de longs efforts, tendus avec ténacité vers un idéal dont ne peuvent approcher que les âmes et les intelligences d'élite.

Notre Ministre a cette volonté et a acquis cette qualité. De fortes études littéraires et philosophiques ont préparé son cerveau à la conception des idées de généralisation et de synthèse, sans lesquelles ne peut exister l'esprit scientifique. Sur ce cerveau si bien préparé, s'est ajouté, comme sur une terre fertile, la culture juridique et économique qui seule permet de posséder une notion nette de la complexité des intérêts des individus et des solutions dont sont susceptibles les problèmes engendrés tous les jours par le conflit et le heurt de tous ces intérêts.

Aussi, avec quelle maîtrise et quelle aisance ont été abordées les questions agricoles dont notre Ministre a eu à s'occuper, soit dans ses remarquables rapports, soit au cours de ses discours !

L'initié et le connaisseur reconnaissaient de suite la marque du jeune maître dans la clarté des aperçus, dans la compréhension des besoins de notre agriculture et des moyens pratiques d'y pourvoir. Du premier coup, M. Ruau se signalait à l'attention de tous ceux qui désiraient un *renouveau* dans la direction de notre grande production nationale. On sentait en lui l'homme capable d'apporter cet air vivifiant et réconfortant nécessaire aux corps anémiés et fatigués.

Ministre, M. Ruau saura appliquer les idées qu'il a conçues pour l'amélioration des intérêts de notre agriculture. Son regard ne s'arrête pas à nos frontières. Il sait que le progrès vient parfois de l'étranger. Très consciencieusement informé, il saura prendre chez nos voisins les méthodes et les procédés qui ont fait leurs preuves, et qui sont susceptibles de produire chez nous les résultats heureux déjà constatés.

Il ne manquera pas de faire pénétrer dans nos campagnes les avantages dont peuvent bénéficier déjà d'autres corps sociaux.

Trop oublié et trop tenu à l'écart jusqu'à ce jour, notre corps social agricole doit pouvoir participer à toutes les idées généreuses, à tous les projets qui ont en vue l'amélioration du bien-être moral et matériel.

L'Economie sociale est *une*. Elle doit exister pour les cultivateurs, comme elle existe pour les ouvriers.

Avec une préparation aussi complète que celle qu'il offre, notre Ministre peut réaliser un plan de *politique agraire*, dont la pensée directrice sera, soyez-en certain, la ferme volonté de mener à bonne fin les projets qu'il aura conçus pour amener dans nos campagnes plus de bien-être et de prospérité.

CAJIRE.

ANCIENNE CHANSON

Peut-être, quelque soir, recueillant votre esprit
pendant une heure ou deux, triste et silencieuse,
songerez-vous aux vers qui vous furent écrits
et que je composai dans la nuit spacieuse.
Qui sait ? Si j'avais eu quelque peu de génie
j'aurais ravi mon âme et l'aurais mise à nu ;
vous auriez pu la voir comme un voile ingénu
sous lequel eût paru votre grâce infinie.
Pour Vous, j'aurais tissé le fin du sentiment,
je l'aurais ouvragé comme une broderie
afin de vous donner un plus doux vêtement
qu'on n'en ferait des fils de la vierge Marie ;
et j'aurais arraché mes désirs les plus fous,
tant d'aiguillons qui sont entrés dans ma poitrine,
tant d'aiguillons d'amour qui me viennent de vous
et qui font à mon cœur sa couronne d'épines !
Au bout de ces piquants j'aurais fixé des roses,
et par chaque pétale ouvert et frémissant,
dans ces fleurs de mon cœur étrangement écloses,
on aurait vu couler des gouttes de mon sang !
Or, comme à votre front il faut un diadème,
je vous aurais donné celui-là, tout rougi,
chaque ruban de sang vous l'auriez élargi
en voulant l'écarter avec votre main blème ;
mais, bientôt, tout ce sang vous aurait empourprée,
vous auriez eu sur vous un manteau rutilant
à vos pieds, Vierge Rouge, astre aux rayons sanglants,
le soleil aurait mis une traîne dorée.
Pour se jouer de ma passion les vents qui passent,
eussent froissé les nerfs tendus sur tout mon corps,
ils eussent suspendu de surprenants accords
aux ailes de douleur qui battent dans l'espace.

Pour Vous, j'aurais voulu, sur une lyre d'or,
animer ma pensée en quelque mélodie,
vous l'eussiez recueillie en votre âme agrandie,
elle eût chanté dans vous, la nuit, lorsque tout dort,
et mon amour en vous pénétrant à distance
aurait fait les frissons qui froissent votre chair
tout en réalisant mon rêve le plus cher :
celui de vous sentir unie à ma démence !
Mais je n'ai dans mes doigts qu'un archet en tronçons
qui brouille le papier en accouplant des rimes,
le cœur s'y refroidit, et ce serait un crime
de prétendre vouloir en tirer quelques sons,
et poète, je n'ai qu'une corde à ma lyre,
corde légère, où tant d'espoirs sont suspendus !
corde de l'infini qui donne le délire,
balancier, où plus d'un poète s'est pendu !
Pourtant, j'aurais voulu, comme un parfum subtil,
glisser à votre oreille une harmonie exquise,
mais, certe, il m'eût fallu le souffle d'une brise
sur les cordes d'un luth fines comme du fil.
Les mots d'amour sont tous les mêmes, les amants
les usent à les dire auprès de leurs maîtresses,
ils s'oublient ; on oublie aussi chaque caresse,
le rythme seul se noue avec le sentiment !
aussi peut-être un soir, recueillant votre esprit
pendant une heure ou deux, triste et silencieuse,
songerez-vous aux vers qui vous furent écrits
et que je composai dans la nuit spacieuse.

Daniel BAQUÉ.

L'AME DU PAYS BASQUE

Maïder

On avait roulé le lit de la jeune femme dans le cabinet de travail. La pièce claire donnait sur l'Esplanade des Invalides, et le store soulevé laissait voir, se détachant sur le pâle ciel parisien, quelques arbres encore dorés de leurs feuilles d'automne. On les eut mis dans un paysage de Corot, tant ils apparaissaient dans le cadre de la fenêtre, isolés, vivants et accablés.

« J'aime, ici, cette lumière grise, » dit la malade ; « ne trouvez-vous pas, ami, que le soleil convient peu à Paris ? »

L'ami approuva ; mais il songeait avec tristesse que, pour cette enfant du Midi, le beau temps ou la pluie ne comptait guère, depuis que son logis enfermait tout son horizon.

« Etes-vous mieux, aujourd'hui ? » demanda-t-il.

— « Oui », répondit-elle, et son regard remercia l'homme grave et doux penché sur elle.

Elle lui conta les songes de son insomnie. « Je n'ai pas trop pensé à vous », ajoutait-elle, « puisque je sais que mon appel vous réveille, et vous avez besoin, grand travailleur, de toutes vos heures de repos. »

Elle parlait d'une voix chantante à peine avec un accent pur, où se mêlaient parfois les intonations caressantes et les notes gutturales du parler basque brusque et doux.

Il la grondait de ce qu'elle n'eût pas pris les remèdes qu'il lui avait recommandés la veille. Mais elle s'excusait, laissant voir dans ses paroles une âme étrange, d'un atavisme particulier, affiné par la douleur chez cette maladive.

« La quinine », disait-elle, « coupe les ailes de la fièvre, et la nuit, rien n'est meilleur que les mirages de cette folie qui fait le pouls battre plus vite, et les idées s'accélérer. » Elle comprenait alors toute chose avec une lucidité effrayante, surtout celles qui ne s'expliquent pas. Elle devenait, alors, si ténue, si subtile, qu'elle percevait même l'intangible et communiquait avec ces esprits que le vulgaire appelle imaginaires.

Ils étaient les génies familiers qui peuplaient sa solitude ; car elle eut toujours l'épouvante du silence et des ténèbres. Que

n'étaient-ils venus, autrefois, lorsqu'elle cherchait une certitude pour sa pauvre âme craintive? Mais elle croyait qu'ils n'apparaissent qu'à travers la souffrance et le lent travail du cerveau, et, qu'à dix-huit ans, la vie s'épele encore.

Elle resta immobile, perdue ainsi dans le passé. Ses yeux sombres et beaux réflétaient l'âme vertigineuse, tour à tour profonde et enfantine, désespérée ou espérante; puis elle secoua l'obsédante vision. « Vous êtes-là ? » murmura-t-elle.

Il tenait, dans ses mains, ses mains à elle, frêles et blanches, et il se demandait comment ces doigts légers pouvaient si puissamment enserrer son cœur. Elle souriait, devinant ses inquiètes pensées. Lointaine et rare, elle dégageait toute l'énigme de son espèce; et lui se sentait pris au charme de l'Inconnu, avec ce qu'il y avait en cette femme d'énergies, de mysticisme et de superstition.

« Et pourquoi donc », interrogeait-elle, « ne pas croire aux talismans de mes bagues ? »

L'une surtout était étrange, comme un cadeau de vieille fée. Deux serpents formaient le long chaton; ils enroulaient des algues-marines aux reflets d'eau de mer. Leur ton n'était point pour répondre à l'ongle rose qui terminait l'index, mais bien parce que Maïder naquit sous les Gémeaux et que la pierre qui sympathise avec ce signe est l'émeraude.

« Cette gemme mystérieuse donne à celle qui doit la porter le pouvoir d'inspirer l'amour, » reprit-elle. « N'auriez-vous pas confiance en sa vertu?

— Non », dit-il, en posant ses lèvres dans le creux de la petite main qui se ferma pour garder le baiser; « mais j'ai foi en d'autres sortilèges. »

Et pour l'intéresser à des choses plus réelles, il dénoua, sur le lit de dentelle, un carton gonflé d'estampes. Le grand ami avait doucement et savamment dirigé chez cette impressionnable l'instinct si prononcé de l'art, que possèdent ceux de sa race.

Il fut aidé par la curiosité de Maïder, par son goût délicat et sa merveilleuse sensibilité. Elle aimait la ligne pour elle-même, la couleur pour elle seule, et l'œuvre esthétique l'enivrait. Mais la musique réveillait ses profondes tristesses, et de loin en loin, seulement, elle recherchait cette douloureuse volupté.

Pendant longtemps, sur sa guitare, elle joua le même air bizarre et nostalgique, que nul ne lui avait appris, et qui revenait, lamentable, sous ses doigts plaintifs. Un jour, la chanterelle se rompit en un grand cri strident; désormais, la guitare morte reposa sous un grand nœud de soie; il valait mieux ainsi.

Du moins, dans sa claire demeure, avait-elle su contenter son harmonieuse fantaisie d'artiste. L'endroit préféré était la pièce de travail, où pour subsister, de son fin pinceau, elle enluminait les précieux ouvrages, les textes liturgiques, et ces étroits livres de prières qui parfument les doigts d'encens.

Dans ce cabinet, le ton vert qui dominait allait se dégradant, avec, ça et là, des contrastes d'or fauve. Les fauteuils avaient l'éclat des algues humides alors que le reflux les laisse à découvert ; sur la cheminée, un coquillage rose était jeté là comme une fleur des eaux.

« Le vert produit sur moi une impression d'infini, » disait-elle, riant ; « il donne à cet étroit réduit des profondeurs d'Océan. » Elle songeait alors aux larges horizons des plages familières à son enfance.

Maïder vivait au milieu de ces choses jolies, les chérissant, leur donnant une âme, et vraiment un peu de la sienne s'était réfugiée en elles, tant, par l'amour elle dégageait de vie. Souvent elle leur parlait de joie et aussi de tristesse, puisqu'elle leur disait qu'elle allait mourir.

Un matin, après une nuit plus agitée que les autres, elle ne put se lever. Sous la couverture de soie, ses formes frêles se dessinaient ; sur l'oreiller se posait, plus pâle encore, sa petite tête si pâle ; et par la fenêtre ouverte, entrait toute la splendeur de l'automne.

L'ami, assis au pied du lit, questionnait la malade qui répondait à peine, l'esprit ailleurs. Elle avait toute la séduction de l'étrangeté et de la faiblesse. Il s'inquiétait de la voir ainsi défaite et si loin de lui ! Où était-elle ? La différence des races venait-elle, une fois encore, placer entre eux l'incommunicable ? Peut-être, tout simplement, s'enveloppait-elle de ce mystère de la femme qui la dérobe aux plus subtils ?

Elle comprit son tourment, lui abandonna ses mains menues, secoua d'un geste lent les lourdes boucles de ses cheveux, et murmura : « Tranquillisez-vous, je vous aime dans tous les temps et dans tous les lieux. » Sa voix, en ce moment, avait des notes gutturales, telles qu'elles se chantent, là-bas, au pays euskarien.

Car Maïder était basquaise ; elle avait vu le jour au pied des Pyrénées violettes, sur la côte de l'Océan bleu. Avec son fin profil de sphynx, ses yeux bruns, son front intelligent, sa lèvre dédaigneuse, elle était bien le délicat spécimen de ces fils d'Aïtor, les fiers Euscaldunac.

Elle aimait passionnément son pays si divers ; elle chérissait ses

sombres montagnes, son golfe de Biscaye et ses quatre vallées riantes et fécondes (1). Elle avait suivi ses routes blanches, respiré l'air clair de ses sommets et côtoyé, d'Anglet à Fontarabia, les courbes douces de sa mer. Elle savait le nom de chaque pic, et celui de chaque falaise.

Elle contait les merveilles de Tardets, bâti haut comme un nid d'aigle ; du vieux Mauléon jeté comme par des fées sur les pentes abruptes ; de Saint-Palais, noir et frais ; de Bayonne enserré de remparts. Et c'était, aussi, la Chambre d'amour qui vit mourir, surpris par la marée, Oura et Edera qui s'aimaient ; Biarritz étincelant sous l'écume argentée, avec ses rochers énormes où les navires viennent sombrer, et que protège pourtant la vierge calme et blanche dressée au-dessus des flots ; Bidart et Guéthary éparpillés sur les collines ; et Saint-Jean de Lumière et Hendaye mélancolique.

Elle était née dans la Villa des pins, au fronton triangulaire, dont les murs ressortent éclatants sous un treillage de bois rouge. Sur un monticule, cette maison basque domine la mer ; près d'elle, le phare projette au large les lueurs de son œil énorme, tandis qu'à ses pieds, Saint-Jean-de-Luz se déroule tout autour d'une anse bleutée. Les vagues viennent doucement mourir sur la grève blonde, depuis que le Socoa et Sainte-Barbe ferment le port par deux jetées. Entre elles, le rocher naturel de l'Arta apparaît haut de toute la fusée des lames.

Tout proche, la chaîne frontière, à la base continue, profile ses crêtes élégantes. La Rhune, comme un monstre accroupi, semble garder la cité basque, alors qu'un peu plus loin, la Haya dessine, moins âpres, ses Trois-Couronnes espagnoles.

Dans ce coin retiré, où l'air tiédi est une enveloppante caresse, toujours Maïder aurait voulu demeurer ; mais son heure de trouble ayant sonné, elle s'exila pour fuir le souvenir, qui la suivit pourtant.

Afin de tromper sa nostalgie, elle parlait souvent à son ami de ses frères de là-bas. Mais lui les connaissait, seulement de la regarder vivre si distincte de son entourage. « Comme votre éducation est vieille ! » lui disait-il quelquefois ; « comme vous êtes lente aux idées nouvelles, et, plus encore que les autres femmes, conservatrice des traditions ! »

C'est qu'en ses moments familiers, on apercevait, chez cette pri-

(1) Le pays basque français, enclavé dans les Basses-Pyrénées, comprend : Le Labourd, à l'ouest, la Basse-Navarre, au centre, et la Soule, à l'est.

mitive, tout le velouté de sa petite âme, bien qu'elle eût longtemps goûté à l'étude des Lettres et malgré la lecture de ces gros livres de science, qu'elle cachait, pudique, derrière les rayons.

Il l'avait rencontrée, un jour de lassitude, et il se laissa aussitôt prendre à la tristesse de ses grands yeux. Elle avait souffert ; il faisait si noir dans son âme, qu'il semblait que Dieu même s'en fût retiré.

Il pencha vers elle sa forte bonté d'homme et il réveilla au bonheur l'âme de cette enfant. Elle se reprit à croire et à espérer. Elle l'aima de toute sa reconnaissance, de toute son admiration, de toute sa fragile humanité reconquise.

De longs jours et de courtes années s'écoulèrent, dans la joie, dans la confiance, autant que peuvent en laisser l'existence encombrée et l'amour ombrageux. C'était son tour maintenant de le réchauffer de son cœur, tandis qu'il l'éclairait de son intelligence.

Mais à peine osait-il toucher aux principes de cette nature et, si chimériques qu'elles lui paraissaient, il respectait toutes ses idées. D'ailleurs, avec une logique bien féminine, elle les enchaînait toutes du rêve au rêve. Il la laissait dormir, pensant que les illusions tromperaient moins Maïder que les réalités.

Elle se berçait des légendes, des chants euskariens et de ces superstitions transmises par les grand'mères ; sa foi, rebelle aux nouveautés, acceptait des aïeux toutes les traditions. Elle avait pour les raconter des mots étranges qui résonnaient en une langue pleine de nombre, d'harmonie et de sonorité. Elle était fière de son parler si difficile à comprendre : « Le Diable », disait-elle à son ami, « est resté sept ans sur la montagne, parmi les miens, il n'apprit que *baï* et *ez* (oui et non).

— Je n'irai pas sur les brisées de Satan, » déclarait l'ami ; mais il écoutait, attentif, les explications des syllabes mystérieuses.

« Pour parler notre langue », insistait-elle, « il faut beaucoup de mémoire ; et du bon goût, pour qu'elle soit élégante ; avec une puissance extraordinaire d'agglomération, elle se plie à toutes les subtilités, à tous les raffinements. Elle peut être d'une variété, d'une rapidité étonnantes ; ces qualités dépendront de vous. Le mot et la phrase n'étant point soumis aux dépendances grammaticales, n'obéissent qu'à la pensée.

— Votre basque est un guet-apens, » répondait-il, « mais d'une étude bien intéressante. »

Il reconnaissait dans ses consonnes aspirées et dans certains sons pleins, le *x* grec et le *ssodé* chaldéen. Il ajoutait que certaines opinions rattachent cet idiome aux dialectes de l'ancienne Ibérie ;

d'autres au tartare, au japonais, à l'hébreu et au phénicien ; qu'enfin Leibnitz le supposait venu d'Afrique. « Toutes ces affirmations sont bien dubitatives, » ajoutait le savant ami ; « la vérité est que l'origine de cette langue est introuvable.

— J'ai entendu dire qu'elle est tombée du ciel au pied de la tour de Babel, » reprenait-elle, amusée. « Et un prêtre de chez nous avançait mieux encore : il insinuait que nos premiers parents parlaient l'*euscara* dans le Paradis terrestre. Le fait est que les mots se ressentent étrangement des traditions bibliques.

« Dans son sens propre, *arte*, la semaine, signifie commencement ; *urthe*, l'année, indique l'inondation. *Semé* veut dire fils ; *Ereba* est la traduction de sœur et, en décomposant, on arrive à : l'Ève du mâle. *Jaincoa*, Dieu, peut être interprété par « l'Attendu ».

Il plaisait à la jeune femme que ces travaux de linguistique n'eûssent point abouti ; toute enveloppée d'inconnu, son ascendance n'en était que plus poétique. Cependant, elle s'étonnait du silence de ce peuple si jaloux des traditions ; les légendes ne rappellent rien de son antique histoire, et ses monuments littéraires ne datent que de quelques cents ans.

« Pourquoi ces lacunes ? » demandait-elle.

Et l'ami suppléait par de bonnes raisons aux documents historiques : « C'est que, sans doute, pendant des siècles de lutte acharnée pour garder leur vie et leur territoire, les Basques, ces premiers maîtres de l'Espagne, ont perdu toute mémoire de leurs chants antiques. Dans des combats incessants, ils ne songeaient qu'à sauver le présent et à garantir l'avenir. Le mouvement, l'action chassent la poésie qui a besoin, pour se conserver, de silence et de recueillement. Le jour où le calme est revenu, il était trop tard pour se rappeler : les ancêtres avaient emporté leur secret dans la tombe.

— Ils furent vaincus par les Romains, n'est-ce pas ?

— Oui, mais non domptés. Repoussés jusqu'aux confins des Pyrénées, épuisés, réduits à l'état de tribu, ils restèrent libres sur leurs montagnes, où vous êtes encore. Votre Chant des Cantabres rappelle un épisode de cette longue guerre.

— On le dit notre plus vieux monument littéraire ; mais est-il authentique ? La langue en est flottante, abstraite. » Et d'une voix à la fois rauque et douce, elle murmurait ces fragments :

Les étrangers de Rome
veulent forcer la Biscaye, et
la Biscaye élève
le chant de guerre.

Octavien (est)
le Seigneur du monde,
Lecobidi
celui de la Biscaye.

Du côté de la mer
et du côté de la terre
(Octavien) nous
assiège.

Les plaines du rivage
sont à eux,
les bois de la montagne,
les cavernes...

. . . .

. . . .

Cinq ans durant,
de jour, de nuit,
sans nul repos,
le Siège (dure).

Des grands chênes
la force s'use
au grimper perpétuel
du pic.

Maïder ignorait la *Bataille de Béotibar* et le *Chant d'Altabiscar* (1) qui fait mention de la défaite de Roland à Roncevaux. Elle connaissait, surtout, les élégies amoureuses, les complaintes tragiques, les cantiques de Noël et de la Vierge Marie. Sa voix était flexible et harmonieuse, comme celle de presque tous les Basques, que les Romains appelaient Cantabres, *Kantor ber*, c'est à dire, doux chanteurs. Leur âme poétique a vibré aux souffles du milieu ; elle est avant tout musicale. Les airs les plus anciens sont touchants et colorés ; sur un rythme binaire, ils s'imprègnent d'étrangeté et de mélodie indéfinissable.

Qu'ils sont mélancoliques, entendus sur la montagne! puissants au bord de la mer ! fins et ironiques, quand ils bravent ! langoureux, les nuits des sérénades! vifs et joyeux, lors qu'ils accompagnent les pas légers du fandango !

Quand elle avait posé ses pinceaux, Maïder, pour se souvenir, chantait, et l'ami écoutait les échos du pays euskarien. Dans le

(1) Francisque Michel. *Le Pays basque.*

fourreau sombre de sa robe à longue traîne, toute mince, et noire, de la chevelure opulente au tout petit soulier, assise, avec ses mains diaphanes croisées sur les genoux, elle ressemblait à un vivant symbole. A cette heure où tombe la nuit, sur les lèvres de la jeune fille, la romance plaintive avait tous ses caressants effets. Elle disait :

Maïtenena.
Celuco izarren bidia
nic Baneki
han nir'ene maite gaztia
chuchen kausi,
bena gaour jagoiti nic houra
ez ikhousi.

Zuhain gazte bat nic aihotzaz
trencaturic,
uduri zait ene bihotza
colpaturic
herrouac errorico zeitzola
Eiharturic.

Ceren beitzen lili ororen
eigerrena
bai eta ene bihotzeco
maïtenena,
haren izanen da ene azken
hasperena.

Bien-aimée.

Si je savais le chemin des étoiles, je m'en irai chercher ma douce bien-aimée ; car désormais, hélas, je ne la verrai plus !

Mon cœur blessé est semblable à ce jeune chêne, que j'aurais abattu de la hache acérée ; ses racines tombent en poussière.

Parce qu'elle était la plus jolie des fleurs et aussi de mon cœur la plus aimée, je lui garde à jamais mon âme désolée.

Quelquefois, sur un autre ton, et avec un peu d'effroi, elle chantait les vers naïfs de cette légende souletine :

La veuve du jour même (1).

Je me levai le matin de bonne heure, le matin où je me mariai,
oui, et aussi je m'habillai de soie lorsque le soleil fut levé ;
j'étais maîtresse de maison parfaite à midi ;
oui, et aussi jeune veuve lorsque le soleil fut couché.

Monsieur d'Irigaray, mon seigneur, relevez la tête ;
si non, vous regrettez de m'avoir épousée.
— Non, non, je n'ai pas ce regret,
et je ne l'aurai pas tant que je vivrai, ma bien-aimée.

(1) Jean de Jaurgain. *Légendes poétiques du pays de Soule.*

J'avais une amie, en secret de tout le monde,
en secret de tout le monde et à Dieu seul avouée;
elle m'a envoyé un bouquet fait de fleurs rares,
fait de fleurs rares, et dont le milieu était empoisonné.

— Pendant sept ans, j'ai gardé un homme mort dans ma chambre
le jour dans la terre froide, et la nuit entre mes bras.
Je le lavais avec de l'eau de citron, un jour par semaine;
un jour par semaine et c'était le vendredi, au matin.

Ainsi lui apprenait-elle ces nombreuses complaintes dont l'âpre mélancolie est intraduisible. « Il faut », disait-elle, « les entendre là-haut, dans le silence.

— Que de tristesse !

— Mais non, nous savons aussi être joyeux. Et le mot pour rire est toujours prêt, même devant les moments les plus graves.

— L'ironie n'est pas de la gaîté.

— C'est vrai, nous sommes surtout des sensibles. Nos yeux ne disent jamais l'indifférence, ils ont la haine ou l'amour. Mais regardez-nous dans nos jeux.

— Vos jeux sont des exercices de force ou d'adresse, toutes choses faites pour employer les énergies comprimées de vos jeunes gens actifs, courageux...

— Et nos danses si gracieuses, si enjouées ? »...

Alors, elle se souvenait des soirs d'été remplis d'étoiles, là-bas, à Saint-Jean-de-Luz, et des quadrilles formés autour de l'orchestre sur la place Louis XIV. Elle revoyait tous ces corps souples se balancer et suivre la cadence vive ou voluptueuse, le pas marqué du bruit sec des doigts qui claquent.

Ollé ! C'était la *Jota* aragonaise; les petits pieds dans l'étroite sandale frappaient le sol, avançaient, reculaient, tandis que des hommes bruns, au visage rasé, sous le béret de laine, poursuivaient les ombres légères qui s'offraient, puis se refusaient.

Comme elle se rappelait!

Le vent du Sud faisait les nuits ardentes; les fantômes géants des montagnes proches se dressaient et sur la plage, les vagues blanches venaient sourdement mourir.

Les Basquaises aiment follement la danse. Le conseiller, Pierre de l'Ancre, raconte que, procédant, à Saint-Jean-de-Luz, à l'audition d'une sorcière, celle-ci avoua être allée au sabbat parce qu'on y dansait.

Cependant le *mutchico*, pas national, n'est sauté que par les jeu-

nes gens. Il s'exécute sur un arc de cercle, en va et vient rapide, vif, varié.

Mais les hommes sont des passionnés du jeu de paume. Chaque commune, si petite qu'elle soit, a son grand mur où la balle rebondit. Les Basques ont fait de cet amusement un art et un métier. Les *pelotaris*, autant que les toréadors, sont arrivés à la célébrité. On les appelle à Paris, à Londres, en Amérique. Chez eux, à Saint-Jean où à Saint-Palais, de grandes parties sont données.

Le *rabot* est élevé sur la place et les spectateurs affluent sur les gradins de pierre. Les partners arrivent en pantalons blancs, serrés à la taille par une large ceinture rouge, les pieds chaussés d'espadrilles, le gant de cuir au bras ; ils lancent la paume et la relancent avec une agilité, une adresse étourdissantes. Le jeu est délicat et nuancé, plein de ruse et de calcul, avec tout le charme des souples corps, si gracieux dans leurs mouvements.

Il est un autre divertissement qui vient des Maures, auquel les Espagnols ont initié les Basques : les courses de taureaux. Depuis quelques années, de vastes arènes ont été construites à Bayonne, pour remplacer l'ancien cirque de bois ; les meilleures *espadas* s'y font applaudir.

Maïder aimait ces fêtes de combat et de mort. Un secret instinct l'y poussait, obscur comme son lointain passé.

L'ami lui reprochait ce besoin de scènes émouvantes ; elle se fâchait et défendait ses *corridas* avec ardeur.

« Votre sensiblerie, gens du Nord, s'accommode volontiers de cruautés plus raffinées ; mais vous niez la grande poésie de ce courage d'homme, bravant, sans défense, la bête farouche, pour ne voir que l'épée qui abat le taureau, et les cornes qui éventrent le cheval. »

Elle s'exaltait à peindre les *cuadrillas*, tout de soie et d'or vêtues avançant lentement sous le soleil, au son du solennel hymne basque : le *Guernicaco Arbola* (1). Elle parlait du jeu enlaçant des *picadores*, de celui des *banderilleros*, si énervant ; des passes savantes du *matador*, sous l'envolée du manteau rouge ; et aussi du clairon sonnant la mort, tandis que le taureau tombait en un mugissement d'agonie. Oh ! le long frisson qui parcourait alors la foule délirante, et qu'affolait, peut-être, tout ce sang fumant répandu !...

« Après tout, « lui disait-il, » l'état mental se conforme au milieu ; vous êtes dans votre vérité...

(1) *L'Arbre de Guernica.*

— Que nos gouvernants vous entendent ! » répondait-elle, malicieuse ; « ils pourraient bien nous laisser ce droit de nous développer dans notre sens ; mais s'ils nous enlèvent notre *euscara*, nos religieuses, nos courses de taureaux..... »

Sur ce terrain, ils n'étaient plus d'accord ; il l'interrompait le plus souvent, en prenant dans les siennes ses petites mains de fièvre.

« Contez-moi plutôt votre amour, » implorait-il.

Et elle avait, pour le chérir, des mots d'une infinie tendresse. Il murmurait :

« Votre douceur, chère violente, m'épuise comme une volupté. »

Quand les soirs d'hiver arrivaient, et que, frileuse, dans ses grands châles blancs, elle se chauffait devant la grille sans flamme, elle songeait aux feux de bois, si clairs, des cheminées de son enfance. Elle disait :

« En ce moment, chez Etcheverry, chez Latsague, la *compagnie* s'est réunie autour du grand foyer. Les histoires commencent, les vieux parlent et les jeunes écoutent, attentifs. »

Elle en savait de ces légendes !

Sa grand'mère lui en avait tant raconté et aussi Magna, la dévouée servante qui prit soin de ses premiers ans.

Plus tard, bien qu'elle fût la *demoiselle*, elle s'en allait prendre sa place aux veillées des fermes voisines et partager les châtaignes bouillies qui doucement chantaient sur les bûches énormes.

Les jeunes gens riaient entre eux, en attendant les derniers arrivants qui s'annonçaient, au loin, par un cri étrange et prolongé, l'*irincina* des montagnards. Sur les hauts chenêts la résine crépitait, éclairant la vaste cuisine de ses lueurs tremblotantes.

Berterètche, le vieux paysan, était intarissable, et tout l'hiver se remplissait du merveilleux de ses récits. Il avait bien soixante-quinze ans ; ses mains noueuses gardaient toujours le « makilla » de néflier ferré, et sa tête glabre ne quittait pas le béret de laine ; il portait l'élégante blouse courte comme un boléro. Les sorcières lui avaient joué bien des tours. Il disait, entre autres, que dans sa jeunesse, un soir qu'il s'en revenait d'Ustaritz, avec ses bœufs et son char, près de l'orée d'un bois, sous un magnifique clair de lune, il entendit des laveuses qui battaient du linge, dans une mare toute argentée. Le tas blanchi montait tout autour d'elles, montait, montait... Elles l'appelèrent.

« Aidez-nous donc », lui dirent-elles, « à tordre ces draps et ces torchons. » Leurs bras nerveux ruisselaient d'eau ; leurs jupes

retroussées laissaient voir les jambes nues ; la pâle lumière baignait les tresses de leur noire chevelure.

Berterètche s'avança. Le linge passait si prestement dans les mains des lavandières que le Basque stupéfait eût ce mot familier aux siens : « Jésus ! » qu'ils prononcent : « Dièchou ! » A ce nom, les femmes aussitôt disparurent, et l'étoffe lavée se changea en larges feuilles de fougère.

« *Sorguine, pues, pues !* » (sorcières, loin de moi !) dit l'homme en se signant, puis il dirigea vers elles le pouce de sa main droite placé entre l'index et le majeur. « *Sorguine, pues, pues !* »

— Car c'étaient des sorcières ! » disait Maïder à son ami, alors qu'elle lui racontait cette scène nocturne.

— Quel ton convaincu ! répliquait-il. Je me demande comment il se fait que les Basques, si soupçonneux, d'un bon sens qui défie toute fausse science, professent, pour ce qui touche au surnaturel, une crédulité absolue. »

— Il est une autorité à laquelle nous avons recours pour motiver notre croyance en ce qui dépasse la raison : Dieu ou le Démon. Et d'ailleurs, qui peut savoir ce qu'il y a en toute chose de secrète vérité ? »

Lui qui s'intéressait à l'âme des peuples, aux attitudes de leur esprit, écoutait l'ardente Basquaise dans la naïveté de ces récits qui révélaient le caractère primitif de ces montagnards pyrénéens.

Il sut encore que le Seigneur-Sauvage, *Bassa-Jaon*, est celui qui habite au fond des précipices et dans les bois touffus ; celui qui appelle la nuit, quand vous passez, seul, sur la montagne et qui suit le voyageur de son pas cadencé. Il est grand et velu comme un ours, agile à la course comme un cerf ; il hurle dans la tempête et il gémit avec le vent des sapins ; il vient des lieux inconnus d'où partirent les Basques ; il accompagna les ancêtres ; voilà pourquoi, si effrayant qu'il soit, il est aimé.

Mais ces êtres malfaisants, les sorciers et les loups-garous, sont haïs et redoutés. Malgré la civilisation qui, chaque jour, s'insinue davantage, les sorts continuent à être jetés, et les sarabandes infernales du sabbat se dansent toujours.

Dans le village d'Itxassou, tout doré de ses bois de châtaigniers qui mènent à la gorge profonde et menaçante du Pas-de-Roland, habitaient, côte à côte, deux vieilles femmes, propriétaires de ces maisonnettes riantes, dont les murs sont vivants des plantes qui y grimpent.

L'une d'elle était Magna, la nourrice de Maïder, qui demeurait

là avec Dominica, sa petite-fille. L'autre, Gachucha, avait une mauvaise réputation ; on lui savait le pouvoir du « mal-donne. » L'enfant, un jour, ressentit des douleurs inexplicables que rien ne calmaient. Elle avait offensé Gachucha et celle-ci se vengeait. Maïder, consultée, mena « l'ensorcelée » chez un moine, à Bayonne ; il récita des prières spéciales, ordonna des frictions avec certaines plantes, annonça la mort de la vache de Magna, mais que la fillette serait sauvée. Et c'est ce qui arriva.

Une autre conviction, plus touchante, fait descendre du purgatoire les ombres tourmentées qui viennent réclamer des prières aux vivants.

Dans la rue de la Poissonnerie, à Bayonne, était une jeune ouvrière très sage, qui travaillait quelquefois bien avant dans la nuit. Un soir, qu'il était tard, elle entendit la clochette de l'enfant de chœur, annonçant l'hostie sacrée que l'on porte aux mourants. La jeune fille, de sa fenêtre, aperçoit, en effet, un prêtre revêtu de l'aube blanche qui tient un ciboire d'or. Elle descend se prosterner au passage du Dieu consolateur ; le prêtre, en la voyant, se dirige vers elle, et lui dit :

« Ame, bonne âme, je suis un malheureux, souffrant dans le Purgatoire ; pour entrer en Paradis, il me faut une messe payée par l'innocence et la pauvreté. Depuis longtemps je vous cherchais. »

A ces mots, il disparut ; mais il ne revint plus, car le lendemain, à la cathédrale, fut dite une messe pour son repos éternel.

Les marins, morts en mer, s'adressent, eux aussi, pour leur salut, aux êtres simples et doux qui aiment sur la terre. A la tombée du jour, par un temps brumeux, se montre, au large, un bâtiment noir que des cierges illuminent. C'est un signal ; les matelots qui ont fait naufrage demandent des prières. Et les mères, les sœurs, les amantes, devant l'autel de la Vierge des Tempêtes, roulent sous leurs doigts le rosaire des douloureuses. Bientôt après, s'évanouit de l'horizon le vaisseau-fantôme.

Ah ! ces femmes des Basques, comme leur âme n'est qu'anxiété ! Toujours elles tremblent pour l'existence de leurs hommes, la plupart pêcheurs ou contrebandiers. Ces voiliers fragiles qui emportent les uns, se gonflent sous le vent de la crainte et de l'espérance. Ils s'en vont vers les mers lointaines où les prises sont fructueuses ; mais reviendront-ils jamais !

L'audace de ces marins les menèrent poursuivre, autrefois, les baleines, jusqu'au Groënland et au Spitzberg ; et avant Christophe Colomb, ils touchèrent la terre d'Amérique.

A cet esprit aventureux obéissent, sans doute, les émigrants de ce pays et aussi à leur pauvreté. Ils partent s'enrichir dans les îles, et à Montévidéo, à Buenos-Ayres ; puis ils retournent à leur foyer vivre paisiblement. Car, sans les siens, le Basque souffre ; il a la haine de l'étranger. « L'étranger a la main dure, » dit son proverbe.

Mais, de jour en jour, la civilisation leur enlève de leur force, de leur originalité ; et cette race est toute prête à s'éteindre. Volontiers, maintenant, ils respectent les lois et leurs conscrits ne désertent plus. Cependant, les Euscaldunac d'Espagne (1), tout dernièrement, revendiquaient l'indépendance et brûlaient, au pied de l'Arbre des ancêtres, le drapeau aux deux couleurs.

La contrebande se fait moins âpre, depuis que d'autres destins appellent les jeunes gens ; mais certains partent encore en file, par les nuits pluvieuses, avec de lourds ballots.

Ils marchent sur la pointe de leurs sandales, en imitant le bruit de l'eau qui tombe ; les *carabineros* s'y trompent ; et le plus souvent, la troupe silencieuse passe inaperçue dans l'ombre. Quelquefois pourtant des rencontres ont lieu ; les longs couteaux brillent ; les balles sifflent ; et voilà pourquoi, dans les pauvres maisons de la montagne, les femmes prient, si longtemps, à genoux.

Maïder n'avait point de ces tourments, et lorsqu'avec ses compagnes, elle *se faisait tirer les cartes*, par Manech, le vieux chevrier, c'était pour savoir qui donc sous ses fenêtres avait, après minuit, chanté des sérénades. Sur les cartes rangées, le doigt rugueux de Manech courait : « ...3, 4, 5, 6, 7, jeune homme brun qui vous aime ; ... 4, 5, 6, 7, jeune homme blond qui vous trompe ; .... 5, 6, 7, avec une vieille femme ; .... 6, 7, un employé *de l'administration* vous protège.

— De l'Administration, Manech ?

— Oui, Mademoiselle, l'Administration, c'est les postes et les télégraphes... »

Ah ! les fusées de rire qui éclataient alors...

Comme il y avait loin de tout cela ! Il semblait à son cœur inventer cette histoire. Mais depuis qu'elle naquit à des jours nouveaux, elle pensait surtout à l'église de Saint-Jean-de-Luz, noire et massive, dont on a muré le portail où passa Louis XIV, le

(1) Les Basques espagnols sont en plus grand nombre que les Basques français. Ils occupent les provinces de Navarre, Guipuzcoa, Alava, Biscaye et une partie des Asturies.

matin de ses noces avec l'Infante. L'intérieur à galeries de bois sombre resplendit de son autel d'or. Elle revoyait le Christ naïf dans une niche illuminée, avec, à ses pieds, la Vierge et Madeleine, debout et habillées selon la mode espagnole.

Ce Christ de douleur, maladroitement colorié, semble par son air de pitoyable souffrance, plus près encore de nos humaines détresses. C'est lui qui allait dire à Maïder le secret de la vie en lui apprenant à mourir, et elle l'écoutait dans l'extase. « Aime, » conseillait-il, « tu es une femme pour aimer. J'ai donné à l'homme l'intelligence, je t'ai accablée du sentiment; mais fais qu'il ne soit que bonté. Aime les purs et les méchants, les humbles et les superbes; attache-toi à toutes les tortures; ouvre ton âme à toutes les misères, agrandis la jusqu'au ciel, c'est-à-dire jusqu'à la mort, et il te restera ce que tu auras donné. »

Ainsi faisait la jeune femme; elle mourait de trop d'amour. Comme un torrent de passion, elle se jetait hors de son ère, en s'affaiblissant chaque jour. « Oh ! faites », suppliait celui qui l'adorait, « oh! faites que votre cœur se repose ! » Mais les gaves bouillonnants de son pays peuvent-ils s'arrêter dans leur course?

Un soir, le prêtre vint porter les huiles saintes; Maïder, sur le lit de dentelle, était plus blanche que sa robe de mousseline, à la lueur des cierges qui brûlaient auprès du crucifix d'argent.

On lui avait mis la fine chemise, le jupon brodé, les bas de soie, préparés d'avance pour la mort, ainsi qu'il est coutume au pays basque. Chaque année, dans un sachet, elle enfermait sa toilette funèbre; et voici qu'elle était parée pour la tombe...

Ses yeux, voilés d'agonie, cherchaient encore le regard de son ami désespéré; elle dit un mot de consolation où passa tout ce qui lui restait de vie; ses mains eurent un geste vague; l'ombre de l'éternité descendit sur son front; il se pencha pour prendre sur ses lèvres le dernier soupir...

Eg. LASSAUGUE.

MORTEL SECRET

— Bonne nuit, père ! Bonne nuit, mère !

Elle avait scellé ces deux souhaits d'un baiser pareillement tendre, et légère, souriante et jeune, elle avait quitté le balcon où tous trois s'attardaient à goûter le charme de cette nuit splendide d'été, au ciel profond piqué d'étoiles vives, pour gagner sa chambre voisine de la leur.

Une excursion était projetée pour le lendemain dont les moindres détails étaient arrêtés depuis la veille. A six heures les chevaux de selle seraient à la porte de la Villa, encadrant le vieux landau de louage qui conduirait jusqu'au pied du Sancy les deux familles amies, tandis que leurs enfants tenteraient l'ascension du Pic. On avait convenu qu'en vrai touriste chacun dormirait à neuf heures, et qu'à cinq heures, au lever du jour, tout le monde serait debout.

En même temps que sa fille, Madame Davesnes avait abandonné le balcon et feuilletait, à la lumière de l'ampoule électrique tamisée d'un voile de soie pâle, un album de vues photographiques des environs de La Bourboule.

Cet album était l'œuvre du Dr Levoulx, un ami de la famille, qui, depuis des années déja, désertait Paris au début de la saison des Eaux pour n'y rentrer qu'à l'automne et, marcheur infatigable, dans un rayon de vingt kilomètres, avait battu tous les sentiers existants. A côté des sites traditionnels, que le touriste le moins enthousiaste est forcé d'avoir vus, il avait su découvrir, dans ses longues promenades solitaires, devançant l'heure de ses consultations, cent coins de nature délicieux sur lesquels les guides les mieux informés restaient muets, et qu'il avait fixés le premier sur la plaque sensible avec un art si consommé, un sentiment si délicat de la perspective et de la lumière, qu'à tourner les pages de son album on croyait se mouvoir et respirer tour à tour dans les différents tableaux qu'il y avait réunis.

Madame Davesnes, qui ne connaissait guère du paysage d'alen-

tour que ce qu'on en distingue de la route et de la voiture, goûtait un plaisir infini à forcer ainsi, de chez elle et par le secours du docteur, les clairières où l'on ne parvient qu'après avoir rampé sous bois, les gorges profondes où l'eau se heurte en mugissant contre les roches éboulées, les sommets presque à pic qu'on ne gravit qu'avec l'appréhension continuelle d'une chute, mais qui vous révèlent, une fois atteints, tout le versant de la plaine qu'ils cachaient.

Bien qu'elle possédat maintenant dans ses moindres détails chacune des gravures de l'album, toujours elle les revoyait avec un plaisir neuf, aux heures de repos et d'oisiveté, et ne pouvait se résoudre à le rendre au docteur qui le lui avait prêté. Et quand elle le rencontrait au théâtre, dans le grand parc du Casino ou à l'établissement thermal, elle s'excusait d'une façon charmante :

— Je vous demande pardon, docteur, j'ai encore gardé l'album, mais il est si ravissant que j'ai peine à m'en défaire ; voulez-vous m'accorder une dernière prolongation de deux jours ?

Et le D[r] Levoulx, flatté de tant d'admiration pour son œuvre, consentait de la meilleure grâce du monde au délai demandé, ajoutant parfois qu'il venait d'achever quelques nouvelles épreuves dont il comptait l'enrichir.

Comme elle tournait la dernière page Madame Davesnes interrogea d'une voix douce de prière et de sollicitude :

— Si tu rentrais, mon ami ? Tu sais qu'il monte une brise glaciale de la rivière et que les enfants ne nous pardonneraient pas de manquer demain l'heure du départ.

M. Davesnes à son tour déserta le balcon de la Villa dominant le lit étroit de la Dordogne, grosse depuis trois lieues des deux ruisseaux qui la forment, et qui roule à cet endroit un flot tumultueux sur un fond de roches basaltiques.

Chaque nuit, quand l'orchestre du Casino s'est tu, quand les dernières flammes sont mortes aux fenêtres d'hôtels, la rumeur de la petite rivière qu'entraîne sa pente rapide berce ainsi le sommeil des baigneurs.

Il ferma la fenêtre, et sur elle les lourds rideaux qui protégeaient la chambre de l'irruption trop matinale des premiers feux du soleil levant et quand ils furent intimement seuls :

— Sais-tu à qui je songeais à l'instant, accoudé au balcon, en suivant des yeux l'eau froide de la Dordogne où de folles lueurs dansaient ? Cherche un peu. Il s'agit d'une remarque que j'ai faite, depuis des mois déjà, sans m'y arrêter autrement puisque je ne m'en suis ouvert à personne, pas même à toi, et qui, ce matin à la

buvette thermale, s'est imposée à moi avec plus d'insistance. Je voudrais être sûr qu'elle m'est personnelle et douter de son exactitude, mais je serais étonné si elle n'avait pas rencontré chez toi son écho. Tu ne devines pas ?

Madame Davesnes fit un rapide examen mental au cours duquel ses regards mobiles enflammés par l'effort de la recherche, tour à tour fixèrent vingt points divers de la chambre, puis confuse un peu de n'avoir pas trouvé :

— Mais non, mon ami, voyons, qu'est-ce ?

— Blanche...

— Oui, oui... sa santé, n'est-ce-pas ?

— Sans doute, tu vois que tu as été frappée toi aussi de l'altération qu'elle semble subir depuis des mois, et surtout depuis notre arrivée ici. Son caractère se modifie, elle n'a plus cette gaîté si charmante qui faisait d'elle et de notre fille deux sœurs de complexion semblable. Rappelle-toi ces rires dont toutes deux remplissaient le salon, l'hiver dernier. Si Jeanne, elle aussi, est devenue moins expansive, c'est qu'elle s'observe et que sa situation de fiancée lui découvre des horizons nouveaux, l'entraîne à des réflexions moins juvéniles, mais il est visible que le fond de son caractère n'a pas changé, et, malgré le soin qu'elle apporte à revêtir par avance un peu de la gravité de la femme, son enthousiasme, la ferveur de ses croyances qu'aucun doute n'effleure, sa franchise d'expression dans le geste et la voix trahissent encore l'enfant. Autant je m'en réjouis pour elle, autant je m'alarme pour Blanche de cette humeur soudainement assombrie.

Madame Davesnes écoutait son mari traduire en termes très sûrs ces observations qu'elle avait notées, elle aussi, mais d'une façon plus fugitive.

— J'irai même plus loin, ajouta M. Davesnes qui s'était interrompu pour marcher quelques pas dans la chambre, et je crois pouvoir affirmer que Blanche souffre avant tout de quelque secret de jeune fille — et il souligna cette appellation d'un sourire indulgent — d'un de ces secrets qui s'exaspèrent d'être gardés et que pourtant elle n'ose avouer. Elle s'efforce à ne pas paraître incommodée du poids trop lourd qui l'oppresse, mais elle est inhabile ou plutôt impuissante à toujours dissimuler sa peine, qui la terrassera quelque jour, si elle ne la confesse.

— Crois-tu que Verteuil ou sa femme se soient aperçus de cette tendance à la mélancolie où s'abandonne leur fille depuis un mois surtout ?

— J'ai bien peur que non, mais n'en suis pas étonné outre

mesure : il arrive souvent, en effet, que les parents ne soient pas tout d'abord sensibles à ces variations du moral de leurs enfants qui n'échappent pas à un étranger. Je m'explique très bien d'ailleurs que Verteuil, éloigné de son intérieur par ses affaires, dont l'esprit est sans cesse occupé de quelque combinaison nouvelle, n'ait pas noté ce changement du caractère de sa fille. En tous cas je compte lui en parler demain, au cours de l'excursion, et chercher avec lui le remède à ce qui me paraît n'être encore qu'un mal léger, susceptible pourtant d'aggravation, si les soins n'intervenaient.

Les deux familles Davesnes et Verteuil s'étaient liées d'estime au lendemain de leur formation. L'amitié qui unissait au lycée ceux qui plus tard en devaient être les chefs n'avait pas éprouvé l'atteinte qu'elle subit le plus souvent au seuil de la vie libre. Elle s'était conservée la même au cours des dix années qui suivirent, d'études d'abord, et de lutte ensuite menée de front de part et d'autre, puis accrue soudain, par le fait de leurs mariages presque simultanés, de toute l'amitié que s'étaient vouée leurs deux femmes. Pour compléter le parallélisme de leurs deux existences, une fille à chacun, à quelques mois d'intervalle, leur était née. Et bien qu'un écart existât maintenant, se fut creusé, depuis quelques années, entre leurs deux situations, cette amitié était restée immuable.

Verteuil, en effet, avait vu la sienne s'élever soudain à une fortune rapide. Après une longue et patiente période de recherches, il avait réalisé la construction d'un nouveau moteur d'automobile, et les commandes, dont le chiffre grossissait sans cesse, l'avaient obligé à doubler, par l'adjonction d'une aile, la superficie de son usine de l'Avenue de la Grande Armée. Le labeur de cette année était si écrasant que, malgré les instances de sa femme, il avait décidé de ne s'accorder qu'une semaine de repos.

Arrivé de l'avant-veille, tiraillé entre son amour très profond pour les siens et le sentiment que sa place était à l'usine au milieu des travaux qu'il dirigeait, il attendait presque avec impatience le jour du départ.

C'était cette nécessité pour lui d'une absence aussi brève qui avait résolu Madame Verteuil à passer avec sa fille la saison à La Bourboule, où les Davesnes se rendaient chaque année. Cette séparation à laquelle l'obligeaient les affaires de son mari lui serait moins pénible en leur compagnie, et les deux enfants Jeanne et Blanche s'étaient réjouies à l'idée de ces vacances communes.

Davesnes, d'un caractère moins téméraire, moins entreprenant,

avait depuis une dizaine d'années, mis un frein à ses ambitions ou plutôt, parvenu à ce qu'il estimait être la réalisation de ses désirs moins étendus, s'y maintenait en une aisance satisfaite que nulle poursuite d'un mieux, dont il n'éprouvait pas le besoin, ne venait traverser. Il avait dû, par une sorte de timidité scrupuleuse, par une droiture un peu cornélienne, dont aucune considération n'aurait pu le faire se départir, par un besoin constant de sincérité, abandonner, presque dès le début de son exercice, cette carrière du barreau, à la préparation de laquelle il s'était donné avec un enthousiasme sans borne, et qui, dès qu'il s'en était rendu maître, lui avait laissé des déceptions dont il avait souffert profondément. Alors il avait acccepté cette direction générale du contentieux à la *Société des Transports Internationaux*, qu'il exerçait encore aujourd'hui avec une conscience qui ne s'était jamais démentie.

Moins combative, d'action plus restreinte que celle de son ami Verteuil, sa vie, qui suivait pour Davesnes un cours tranquille, allait se couronner d'une joie nouvelle, celle-là très profonde et très douce : le mariage de sa fille Jeanne avec le jeune André Malville.

Fils d'un ami de collège, dont Verteuil avait eu l'occasion d'apprécier lui aussi l'intelligence profonde et la sûreté de cœur et que la mort, depuis trois années avait emporté en pleine activité, entraînant avec lui sa femme à quelques mois de distance, André Malville s'était trouvé à vingt-deux ans, sans famille et sans fortune, petit boursier d'agrégation à la Faculté de Lille. Il avait su vaincre par un labeur acharné le chagrin que lui causait la double perte soudaine de ses deux seules affections et venait d'être reçu, au concours de juillet, premier à l'agrégation d'histoire.

Fiancé à Jeanne Davesnes depuis Avril, cette victoire avait été posée comme condition de leur mariage, condition fort bénigne en vérité, puisque personne ne doutait du résultat, André moins que tout autre.

Il allait être nommé, à la rentrée, à une chaire que son rang lui permettait de ne pas choisir trop éloignée de Paris dont il s'emploierait par la suite à forcer les portes.

Le mariage était projeté pour Novembre.

Il avait pensé, après quelques jours de repos, consacrer à de nouveaux travaux, personnels ceux-là, les deux mois de liberté dont il disposait avant Octobre, mais M. Davesnes l'en avait dissuadé, lui avait vanté avec tant d'éloquence la beauté des lieux où chaque année il revenait en pélerin fidèle, qu'il avait

consenti à délaisser pour ce temps ses chères études et à vivre de la même vie qu'elle, avec sa future famille.

Il serait donc le lendemain de l'excursion, et s'était engagé à conduire les deux jeunes filles au sommet du Pic du Sancy.

***

Impatiente de cette longue promenade à cheval, dans l'air vif et pur du matin, Jeanne s'était levée avec le jour naissant. En hâte, mais non sans un souci visible d'élégance, de coquetterie même à l'adresse de son fiancé, elle avait achevé sa toilette puis ouvert sa fenêtre toute grande au souffle parfumé de l'aurore.

Au pied de la Villa, la Dordogne roulait son flot limpide que des roches détachées de la montagne balafraient de rides fantasques tout illuminées de soleil clair. Une brise légère, envahissant sa chambre, lui apportait un mélange de toutes les senteurs silvestres draguées en dévalant de la Montagne de Charlannes qui surplombe la Villa de sa masse imposante. Au-delà du petit pont qui relie l'une à l'autre les deux rives du fleuve nain, la place du marché était encore déserte. Un âne roux, les flancs chargés de deux paniers d'osier, pareils à deux cornes d'abondance bourrées de légumes aux couleurs fraîches, humait avec une satisfaction comique l'eau courante de l'abreuvoir où nul mufle encore n'avait trempé. Comme la Perrette de la fable, des filles du pays allaient et venaient, portant sur la tête une sorte d'amphore pour le lait dont elles alimentaient les hôtels avant le réveil des baigneurs.

Un bruit de grelots la fit se pencher plus avant : c'était le landau d'excursion, conduit par son loueur, qui venait se ranger au bas du perron, suivi à quelque distance, de deux gamins pieds nus, les yeux encore gonflés de sommeil sous la broussaille des cheveux, qui menaient par la bride les trois chevaux de selle choisis la veille par M. Davesnes et sa fille.

De contentement, elle cingla l'air de sa cravache, puis frappa de la pomme contre la porte de la chambre voisine. Madame Davesnes vint lui ouvrir. Tendrement la mère et la fille s'embrassèrent.

— Déjà prête ? Nous aussi, tu vois !

Jeanne toute rayonnante de gaîté, dont le teint avait la fraîcheur des fleurs d'été qui s'éveillent au jour, dans un mélange charmant des sentiments dont elle débordait, s'exclama : « Avez-vous bien dormi ? — Mère, as-tu vu ? quel temps magnifique ! — Tu sais que les chevaux sont en bas ! — Père, si je descendais faire serrer les sangles ? — Pourvu que Blanche ne soit pas en retard !

Dans la salle à manger, déserte à cette heure, un repas léger était servi. A six heures précises on serait à table, en voiture et en selle, à six heures et demi. M. et Madame Davesnes n'étaient pas dans le petit salon d'attente depuis cinq minutes, que les Verteuil les y rejoignaient. Ce fut un mélange de voix sonores et graves, affectueuses et gaies, expansives et discrètes, traversées de rires et d'exclamations. On admirait le temps si favorable, on s'étonnait d'être aussi matinal, on s'interrogeait sur l'appétit : « Vraiment nous avons une chance ! — Il y a bien deux ans que je me suis levée si tôt ! — Prendrez-vous quelque chose ? Moi, j'ai une faim ! »

André à son tour, fit son entrée, serra les mains à la ronde, eut un mot charmant pour chacun, et remit une gerbe de fleurs aux deux jeunes filles, puis on se dirigea vers la pièce voisine dont une servante en costume du pays venait d'ouvrir les portes.

La table était chargée de fruits, les uns détachés de l'arbre la veille, les autres confits, glacés, expédiés de Clermont qui excelle à leur préparation. On passa quelques viandes froides, des crêmes diverses, une tarte spéciale à la contrée, le tout arrosé d'un vin aux tons de rubis, et l'on partit. Blanche n'avait goûté que du bout des lèvres à ce repas rapide.

Jeanne, avant de monter en selle, bourra de gâteaux les poches des petits palefreniers dont la gourmandise dilata les prunelles que le sommeil tenait encore mi-fermées.

André avait jonché de fleurs la capote du landau qui s'ébranla au trot de ses deux bêtes tranquilles. Elles auraient fait la route les yeux fermés, et sans le secours de leur cocher cocassement sanglé dans une livrée presque centenaire, ces bêtes résignées, qui depuis quinze ans, avaient conduit tant de touristes au pied du « plus haut pic de la France natale ».

Déjà, par un temps de galop, André, Jeanne et Blanche, s'étaient séparés du landau et formaient, à deux cents mètres sur le ruban poudreux de la route, un groupe jeune, aux formes sveltes, aux gestes souples, dont Mesdames Verteuil et Davesnes se félicitaient, de la voiture.

Leurs montures, de sang docile, se dépassaient l'une l'autre en une chevauchée soudaine dont un arbre avait marqué le but, puis se groupaient à nouveau, et l'on devinait des rires et des cris de victoire et de saines rougeurs coloraient les visages.

Quelquefois Jeanne s'éloignait de la route, attirée par un aspect dont la distance grossissait le mystère. Alors, si la révélation répondait à son attente, elle conviait par de grands signes André et

Blanche à la rejoindre, et Malville aussitôt accourait, tandis que Blanche, traversée de pensées douloureuses, goûtait une sorte de plaisir amer à s'isoler. Ou bien, si sa reconnaissance l'avait déçue, elle regagnait la route en toute hâte et narrait sa déconvenue avec une bonne humeur coupée de mots drôles et d'éclats de rire.

Intrépide, comme elle venait de franchir une haie limitant une prairie particulière, un petit paysan se dressa qui, hurlant à la violation de la propriété, l'obligea à payer son saut d'une pièce blanche. Plus loin, un lièvre, qui lustrait ses pattes à la crête d'un talus et que cette toilette absorbait au point de lui faire oublier sa propre sécurité, pris de frayeur subite à la vue de ce trio de cavaliers, déboucha sur la route, et Jeanne encore partit après lui en une poursuite effrénée.

Maintenant, le soleil, déjà haut sur l'horizon, inondait de lumière et de chaleur l'immense panorama qu'un tournant de la route laissait découvrir. Les vapeurs, qui, depuis le matin, voilaient les sommets, se dissolvaient sous son haleine chaude, et les rideaux de brume, brûlés de trous comme un papier sous la lentille, s'en allaient en lambeaux. La silhouette précise des monts se découpait sur le ciel bleu avec une netteté qui permettait de suivre des yeux leurs moindres arêtes. La *Banne d'Ordenches* avait l'air d'une trompe de pâtre-titan dont les monts d'alentour auraient été le troupeau; le *Puy-Gros*, par la géométrie de ses lignes, semblait un rempart dressé vers le ciel pour son escalade. Leur base à tous deux, ceinte de forêts de marronniers et de chênes, baignait comme en un flot de verdure profonde, d'où leur tête aride émergeait, glabre, sur le ciel clair.

On distinguait dans la vallée, vers l'ouest, la station du Mont-Dore, menue et blanche comme une bergerie posée sur la pente d'un pré, au fond de cette cuvette que la Dordogne arrose et qu'un cirque de monts grandioses domine.

Au delà du Mont-Dore, qu'on allait traverser tout à l'heure, le Sancy dressait, par-dessus les puissants contreforts qui l'appuient, l'aiguille acérée de son pic, la reine du massif central. De son flanc, ouvert comme par une blessure, jaillissait une coulée d'argent où l'or du soleil venait fusionner : c'était la Cascade du Serpent.

Des troupeaux, minuscules à cette distance, mais nombreux, qui pouvaient compter deux cents têtes, paissaient l'herbe saine qu'arrose l'eau sans cesse renouvelée de la rivière à sa source. Le soir venu, à son de trompe dont l'écho heurtait la paroi basaltique des monts, on les réunissait pour la traite, puis on les parquait jusqu'à

l'aube. Une lueur tremblante, qui ne s'éteignait qu'à l'aurore, témoignait qu'on travaillait la nuit dans les burons.

La petite caravane, dont les deux jeunes filles et leur compagnon formaient comme la pointe d'avant garde, ne tarissait pas d'admiration sur la beauté de ce spectable vraiment féerique dont elle se reposait par l'examen de détails gracieux aux côtés mêmes de la route. Les buissons s'éveillaient, une vapeur légère flottait au-dessus d'eux, celle de la rosée dont la nuit les avait mouillés, les fleurs frileuses, les sensitives ouvraient leur corolle endormie, des mouches d'or passaient en bourdonnant, la bruyère rose semblait écarquiller des myriades de menus yeux curieux et fureteurs.

Rapidement, on traversa le Mont-Dore, déjà plus animé que La Bourboule ne l'était au départ : des baigneurs allaient et venaient en costume spécial de traitement, des groupes de touristes se formaient, un vieil Arabe achevait près du théâtre l'étalage de son bazar oriental. Dans le cadre de sa porte, surélevée de trois marches, le chef de l'*Hôtel des Voyageurs*, plus blanc vêtu que le Gilles de Watteau, un couteau de cuisine au côté, regardait passer cavaliers et voitures et supputait déjà les bénéfices qu'il tirerait d'un repas servi à ce beau monde. Mais c'était au retour seulement de l'excursion, après l'ascension du Pic, que devait avoir lieu le déjeuner.

Comme on sortait du Mont-Dore, en forçant un peu l'allure pour brûler rapidement les sept kilomètres qui le séparent du pied du Sancy, un cri partit d'un taillis, et les têtes toutes ensemble se tournèrent dans sa direction. C'était un homme que la distance empêchait de reconnaître, et dont les intentions, traduites en une gesticulation bizarre, pouvaient être interprétées diversement. Il courait maintenant face à la route en agitant les ailes grises de son feutre et ce ne fut qu'après plusieurs minutes d'attente inquiète que M. Davesnes mit fin à la curiosité générale en s'écriant : « Mais c'est le docteur Levoulx ! »

Instantanément, comme s'il avait eu l'intuition qu'on venait de le reconnaître, l'homme abandonna sa course pour une marche moins rapide et, quelques minutes plus tard, saluait voyageurs et cavaliers. C'était bien, en effet, le docteur Levoulx. Il avait troqué ce jour-là son précieux appareil contre la boîte verte du botaniste et, triomphant de sa découverte, ne sut pas résister, les premières paroles échangées, au plaisir d'en extraire un magnifique spécimen de *Dianthus Carthusianorum* qu'il recherchait vainement depuis des mois, et qui manquait à son herbier. On le félicita chaudement,

Mme Davesnes promit qu'elle irait lui porter le lendemain le fameux album et l'attelage reprit sa course dont le terme maintenant était proche.

On devait employer le temps de l'ascension que les enfants allaient tenter à la visite d'un buron voisin. Tandis que les dames s'attardaient à se faire conter par le menu les différentes phases de la fabrication des fromages, à goûter les pâtes dont un jeune berger leur faisait l'offre intéressée, Davesnes avait pris Verteuil à part et lui confiait ses craintes touchant sa fille Blanche. Verteuil avoua n'avoir rien remarqué, mais fut touché de la sollicitude de son ami et lui jura d'appliquer le remède dès que le mal lui serait connu.

Ils étaient à peine sortis du buron, qu'à mi-chemin du lacet boisé de la base à son milieu, ils aperçurent la silhouette ténue de leurs enfants qui se rapprochaient lentement du col où ils devaient abandonner leurs montures pour achever à pied l'ascension.

Instinctivement, sans l'ombre d'un calcul, en tous cas, dont ils n'étaient capables ni l'un ni l'autre, André et Jeanne, peu à peu, se détachaient de Blanche dont ils semblaient oublier la présence. Ils obéissaient, sans y prendre garde, à un besoin impérieux de tête-à-tête que semblait augmenter encore la solennité du décor environnant. Tous deux se sentaient émus des mêmes pensées qui germaient dans leur esprit à la même minute précise ; leur cœur débordait d'une joie très douce dont il les inondait ; ils n'éprouvaient même plus le désir du langage parlé qui n'eût pas exprimé la délicate éclosion de leurs sentiments et auquel ils préféraient la communion parfaite qu'ils écoutaient s'établir entre eux dans le silence. En même temps qu'ils gravissaient les dernières pentes qui les séparaient du sommet du mont, ils atteignaient à ce degré d'élévation de l'âme où il semble qu'elle s'évade de son enveloppe corporelle, pour s'unir au-dessus du monde tangible, en une sorte de royaume idéal, à celle qu'elle a choisie.

A deux ou trois reprises, ils s'étaient aperçus de l'espèce d'exil indifférent où ils reléguaient leur compagne, et vite ils s'étaient rapprochés d'elle en implorant un pardon qu'ils s'imaginaient leur être accordé de grand cœur. Et Blanche, en effet, coalisait tous ses efforts pour que l'accent de ce pardon ne trahit pas la douleur dont son cœur était meurtri.

Il y avait des mois qu'elle luttait contre l'amour qu'elle avait ressenti, lors de leur première rencontre, pour le fiancé de son amie. Elle avait tout entrepris pour se l'arracher du cœur, où contre toute vraisemblance il s'était implanté, mais ses essais

étaient restés stériles. La raison qu'elle invoquait de toutes ses forces, qu'elle avait appelée cent fois à son aide pour la camper en face du sentiment mauvais qu'elle voulait détruire avait toujours été vaincue par lui, et de ces assauts répétés, elle se retirait à bout d'espoir et d'énergie. Elle savait qu'André n'avait pour elle, ne pouvait avoir d'autre sentiment que celui d'une estime profonde, d'une amitié respectueuse et que jamais il ne serait répondu à celui qu'elle lui témoignait secrètement mais l'impossibilité d'être jamais entendue de lui ne suffisait pas à détruire cet amour ignoré dont elle souffrait. Entre cet amour et l'amitié que depuis l'enfance elle vouait à son amie Jeanne, elle redoutait un conflit. Malgré les vœux qu'elle formait pour son bonheur, elle ne pouvait se défendre de l'envier, et craignait qu'un jour la jalousie n'intervînt et peut-être la haine après elle. Une seule chance de salut lui était offerte : confier son secret à plus fort qu'elle, à quelque généreux esprit qui l'eût conseillée et c'était justement la seule qu'elle eût négligée. Elle avait mis au contraire une sorte de soin jaloux à garder sa souffrance, à n'en rien laisser paraître à personne comme si elle eût voulu expier en se la réservant tout entière la faiblesse qu'elle avait eue de succomber. Pourtant malgré son application constante à dissimuler le mal qui la minait, peut-être même à cause de cette application, M. Davesnes avait pu se rendre compte du changement survenu dans son caractère, et, sans lui donner toute sa gravité, avait sagement fait, en avertissant le père de sa constatation.

Ils arrivaient à l'auberge du col qui n'est plus distante du sommet que d'une centaine de mètres. Un paysan qui guettait leur lente ascension s'approcha pour conduire leurs montures à l'écurie de planches dont est flanquée la buvette. Malgré le soleil assez ardent, mais que des nuages obstruaient de temps à autre, l'air était d'une vivacité pénétrante. Blanche prétexta une certaine fatigue et la crainte du vent qui ne pouvait manquer de souffler au faîte du pic pour s'asseoir à l'auberge et laisser Jeanne accomplir avec André la dernière étape qu'elle associait à la montée du plus cruel des calvaires.

Les deux fiancés atteignirent le sommet. Seuls ils dominaient l'immensité du paysage qu'ils contemplèrent un instant. A leurs pieds la gorge d'Enfer ouvrait sa brèche sauvage et désolée dont trois rocs énormes gardaient l'entrée, puis au-delà, c'était la chaîne des Monts Dôme, et au-delà encore les Monts du Cantal, les Cévennes et les montagnes du Forez. Le lac Chambon et le lac de Guéry, rompaient, par l'éclat de leur miroir dormant au cratère

de volcans éteints, la dureté des arêtes un peu sombres dressées vers le ciel et le menaçant.

Puis ils s'assirent au pied d'une croix que la foudre a tordue et dans une étreinte très pure se jurèrent un amour que seule la mort pourrait interrompre.

***

Blanche venait de s'éveiller, incertaine de l'heure, car les grands rideaux qui voilaient sa fenêtre ne laissaient filtrer qu'une lueur timide qui pouvait n'être pas encore le jour. Au même instant, comme pour lui éviter la contrariété de cette incertitude, le timbre de la petite pendule de Saxe, dont le tic-tac berçait ses heures d'insomnie entre les vases parés de fleurs frileuses, se mit à sonner. Elle compta jusqu'à huit et fut heureuse et surprise à la fois en constatant qu'elle avait dormi. Ses yeux maintenant habitués à la pénombre devinaient la forme des choses familières qui meublaient sa chambre de jeune fille. Inconsciemment elle compara la glace profonde de l'armoire à l'eau dormante des grands lacs d'Auvergne.

Après cette glace, dans la demi-ténèbre où la chambre était toujours plongée, c'était, près de la fenêtre, la table où reposaient, comme sur une nappe blanche d'autel, tous les remèdes impuissants jusqu'ici à la guérir, qu'elle distinguait le mieux. A plusieurs reprises elle y laissa poser ses regards. Elle eut presque un sourire pour le bâton de montagne rapporté de La Bourboule en souvenir des ascensions qu'elle avait faites, comme le jouet des Pyrénées rapporté par la Renée Mauperin des Goncourt.

Une autre table était encombrée de cadeaux qui presque chaque jour lui étaient adressés par des amies de pension ou par des amis de son père, auxquels le brillant industriel contait avec des paroles navrées la maladie de sa fille.

Au dossier d'un fauteuil, sur lequel sa mère passait de longues heures près d'elle, s'étalait la dernière toilette offerte, de velours de soie et de dentelles, qu'elle devait vêtir au premier jour de sa convalescence. Et le souvenir précis de ces choses joint à ce qu'elle distinguait de leurs formes si vagues dans l'ombre de la chambre les lui faisait percevoir presque avec la même netteté qu'en pleine lumière.

Elle se sentait pour ainsi dire un peu plus forte, ce matin-là, sans doute à la faveur du sommeil où elle s'était abandonnée. Puis il lui revint que cette nuit non plus n'avait pas été tout entière paisible et reposante, que des rêves l'avaient hantée, celui d'une

neige abondante à flocons épais qui aurait recouvert Paris, et surtout qu'elle avait recommencé pour la centième fois le cauchemar de la crise qui l'avait abattue le soir même de son ascension du Sancy.

A nouveau, un à un, tous les détails de cette fin de journée lui étaient revenus : sa souffrance à cheval, au cours de la descente du Puy, ses efforts pour la dissimuler, l'espèce de fièvre dont elle s'était sentie saisie en retrouvant au pied du mont ses parents et ceux de Jeanne. Et rien dans son rêve n'était omis, ni la tristesse du déjeuner à l'hôtel du Mont-Dore, ni la lassitude du retour, ni les inquiétudes des siens à l'arrivée ni celles de Jeanne et de sa famille, ni le dévouement d'André qui de suite, était allé chercher le docteur Levoulx.

Plus tard le retour, en wagon-lit, par ce rapide lancé dans la nuit, et l'arrivée au matin dans cette immense et silencieuse gare d'Orléans où les trains semblent s'en aller pour toujours ou ne revenir que de l'oubli, et d'où elle était partie presque joyeuse et presque robuste deux mois auparavant.

Naturellement on avait attribué d'abord à la vivacité de cet air de montagne, à la traîtrise du vent brutal qui tout à coup drape le corps échauffé par la montée pénible comme d'un manteau de glace, ce malaise soudain auquel elle avait succombé.

Et le docteur Levoulx lui-même, au premier moment n'avait pas semblé lui trouver d'autre cause. Seule Blanche aurait pu les éclairer et dire que la scène d'amour si pur entre Jeanne et André, au sommet de la montagne, dans la solitude grandiose de ce panorama dont les limites couvraient plusieurs provinces du sol français, était la cause déterminante de son affaissement. Mais elle s'était obstinée à garder pour elle seule ce secret dont le poids l'oppressait et qui divulgué, l'aurait déja soulagée comme une confession.

Pour lui éviter les fatigues du voyage, et aussi parce que l'air des montagnes lui pouvait être plus favorable que celui de Paris, on avait prolongé son séjour à La Bourboule jusqu'à la fin de Septembre.

Le docteur Levoulx, qui la voyait chaque jour mais, pour ne la pas effrayer, s'efforçait de ne donner à sa visite qu'un caractère médical secondaire, et disait venir en ami, en voisin prendre de ses nouvelles, avait à dessein différé la date de rentrée à Paris pour la faire coïncider avec la sienne et lui continuer ses soins sans interruption.

Verteuil, le père, que réclamait la direction de son usine s'arrachait à ses travaux deux jours par semaine et accourait auprès

de sa fille autour de laquelle les dévouements s'étaient multipliés. Sa mère ne l'avait guère quittée et son amie Jeanne et Mme Davesnes étaient venues la voir et lui tenir compagnie autant de fois qu'elle avait pu supporter leur présence sans trop de fatigue. Jeanne lui apportait la franchise de sa belle humeur et lui promettait de l'associer à toutes sortes de joies et de plaisirs, sa guérison achevée.

Nulle amélioration n'était encore survenue, lorsqu'avait eu lieu, sur la fin de septembre, le départ pour Paris.

L'hiver précoce, surgi presque sans automne, s'annonçait comme très rigoureux. Le ciel maussade gardait une teinte uniformément grise, ou bien charriait, comme une mer démontée ballotant des épaves, des nuages sombres que le vent déchiquetait. Les dernières heures du jour surtout, dégageaient une mélancolie profonde : elles s'éteignaient sans lutte, découragées d'avance par la défaite qu'elles savaient certaine et comme suivies d'un cortège de regrets. Blanche songeait au sourire des crépuscules d'été, doux comme une caresse et qui consentent sans remords à l'enveloppement progressif de la nuit, parce qu'ils auront pour les venger le triomphe éblouissant des aurores.

De son lit, elle apercevait une partie de l'Avenue du Bois dont les arbres se dépouillaient chaque jour davantage et que désertaient ses promeneurs habituels. A chaque rafale, une pluie de feuilles jaunies ou vertes encore, mais que la rouille marquait pour une chute prochaine, s'abattait sur les pelouses qu'un jardinier balayait avec le geste rythmé du faucheur.

Elle constatait chaque matin que la maigreur des ramures s'était accentuée et en concevait une tristesse indicible, comme si les pauvres feuilles étaient tombées pour toujours, et comme si la sève, au printemps prochain, ne devait pas faire éclater à nouveau des bourgeons neufs. Elle songeait aussi que les feuilles mortes n'avaient jamais éveillé en elle la tristesse qu'elles lui faisaient éprouver à cette heure, et cherchait le pourquoi de ce changement. Un souvenir d'enfance au contraire lui revenait : celui d'une cabane de branchages morts et de feuilles, bâtie par elle et ses petites amies, un automne, dans la forêt de Rambouillet, et dont la construction les avait tant diverties.

Vers trois heures de l'après-midi, l'Avenue s'animait un peu, des attelages la descendaient, quelques-uns même découverts, abritant sous une ample couverture de fourrure quelque personnalité de la grand'ville. Il lui arrivait parfois de découvrir un visage connu, et elle se sentait vers lui un élan involontaire, comme si

elle avait oublié pour un temps sa situation de recluse que le mal retenait à la chambre depuis tant de jours.

Les mêmes journées grises se succédaient privées du soleil qui paraissait avoir sombré pour toujours au gouffre morne de l'horizon réduit qui enserrait Paris. Le docteur Levoulx exploitait assez heureusement la mélancolie de ces journées d'hiver précoce, et lui promettait qu'au premier rayon de soleil réapparu, elle pourrait sortir en voiture, et même tenter une courte promenade à pied dans les allées du Bois.

Elle tira de dessous le drap frileusement ramené sous le menton, une main amaigrie qu'elle tendit vers le timbre électrique, à la tête de son lit. La porte de sa chambre s'ouvrit presqu'aussitôt, sans violence, avec le désir appliqué d'étouffer tout bruit qui aurait pu la blesser, et la bonne Julie, la nourrice de Blanche, qui n'avait jamais quitté la maison depuis dix-neuf ans, entra sur la pointe des pieds avec un regard vers le lit, inquiet, plein de sollicitude où elle s'efforçait de faire passer de la tranquilité et de l'assurance.

— Eh bien, mademoiselle, comment avez-vous passé la nuit ? Êtes-vous mieux ce matin ?

Et l'on distinguait dans sa voix un mélange de déférence et d'attachement profond, un élan du cœur que retenait un peu le sentiment d'une distance respectueuse à observer.

— Ouvre les rideaux, ma bonne Julie. Est-ce qu'il est tombé de la neige, cette nuit ?

— Oh ! pour cela oui, mademoiselle ! Les pelouses de l'Avenue en sont couvertes ; quel terrible hiver nous aurons cette année !

Elle se fit donner un grand peignoir ouaté et quand on eut ranimé dans la cheminée le feu qui toute la nuit avait couvé, quand une flamme haute entoura les bûches nouvelles, elle voulut se lever et s'asseoir un peu près de la fenêtre.

Les arbres tendaient leurs branches décharnées et revêtues de givre. Le flux de la sève devait être figé au cœur des troncs et il ne semblait plus possible que des feuillages nouveaux s'épanouissent jamais autour de ces bras morts.

Une automobile silencieuse passa sans laisser d'autres traces que l'empreinte rectiligne de ses roues. Sur la nappe blanche qui recouvrait l'allée des cavaliers, de l'autre côté de l'avenue, un cheval avait laissé la marque de ses quatre fers lancés pour un galop.

Comme Blanche s'approchait de la cheminée, Madame Verteuil entra, surprise de la trouver déjà levée. Tout de suite elle la

rejoignit et la serra contre elle dans une étreinte où elle essayait d'étouffer le mal qui terrassait sa fille et de faire passer en elle la meilleure part de la santé dont elle jouissait. Puis elle la couvrit d'un regard qui cherchait à lire sur son visage à la fois la raison cachée de ce mal et la trace de ses progrès.

— A quelle heure viendra le docteur, aujourd'hui, mère chérie ?

— A dix heures, ma chère mignonne.

— Alors, Julie, vite à ma toilette !

Et lentement, avec mille caprices et des interruptions où la fatigue l'obligeait, elle se fit coiffer par la nourrice.

Pressé de questions par Verteuil, de qui l'esprit scientifique inclinait à s'étonner que la maladie de sa fille ne fut pas à cette heure qualifiée de façon précise, le docteur Levoulx n'avait pu que conclure à une dépression nerveuse d'un caractère suraigu à l'origine de laquelle était une douleur secrète dont M. Davesnes avait eu tout d'abord l'intuition.

Sans y réussir, chacun, à tour de rôle, s'était employé à confesser Blanche au sujet de cette douleur. Au contraire, elle avait semblé ne pas comprendre les allusions détournées que l'on faisait au secret pénible qu'elle se refusait à dévoiler.

Le docteur Levoulx qui devait tenter ce jour-là un nouvel interrogatoire adroitement combiné, coupé de considérations médicales et de digressions agréables, encourut un nouvel échec.

Octobre allait finir.

Une après-midi, comme Jeanne en partant embrassait son amie, après une longue visite de deux heures où toutes sortes de souvenirs avaient été évoqués, Blanche qui s'était un peu redressée sur son lit, la retint contre elle et les yeux traversés d'une flamme étrange, interrogea :

— Tu ne me parles plus de ton mariage, la date en est-elle changée ?

— Mais non, ma chère Blanche, c'est toujours le 11 novembre qu'il doit avoir lieu, seulement je suis tellement peinée de ton absence que volontiers je l'aurais différé si les circonstances l'avaient permis.

— Sais-tu, si tu étais bien gentille, Jeanne, vous viendriez me voir une fois ensemble, toi et ton fiancé, avant ce jour de grand bonheur auquel je n'assisterai pas.

Et Jeanne avait promis.

Ils vinrent tous deux le mercredi suivant, accompagnés de Madame Davesnes.

Blanche, dont l'état s'aggravait de jour en jour, avait

voulu quitter son lit pour les recevoir debout, mais elle dut le reprendre quelques instants avant leur arrivée.

Elle fut d'une gaîté exagérée et se fit conter par le menu les mille détails de la cérémonie. Elle voulut savoir le nom du prêtre qui les bénirait, celui de leurs témoins à tous deux, celui des demoiselles et des garçons d'honneur, la nuance et le style des toilettes. A chaque révélation nouvelle, elle partait en exclamations enthousiastes, en bravos, en rires.

Et quand, de lassitude à la fin, elle dut s'étendre à nouveau sur les oreillers, elle leur demanda la main à tous deux et gardant un instant ces deux mains unies entre les siennes que la fièvre embrasait, un souffle s'échappa de ses lèvres qui disait : « Soyez heureux ! »

Les derniers jours de la semaine furent plus calmes. Il lui était tenu compte de cette victoire gagnée sur elle-même, et de l'accent de sincérité profonde, quoique si faible, avec lequel elle avait souhaité un bonheur dont elle mourait.

Le lundi suivant eut lieu le mariage de Jeanne et d'André. M. Davesnes en rentrant chez lui, le soir, trouva la dépêche suivante :

« Mon ami,

« Blanche est morte à midi, à l'heure même où ta fille appro-
« chait de l'autel. Je te sais assez fort pour supporter ce coup au
« milieu de ta joie, et je n'ai, du reste, personne autre à qui crier
« ma douleur, mais n'avertis les tiens que plus tard avec ména-
« gement. — Georges VERTEUIL. »

Henri DESLINIÈRES.

UNE NOUVELLE PHILOSOPHIE POÉTIQUE DE L'AMOUR

La Muse des cinquante dernières années ne blasphémant plus à vide avec Rolla, ne rugissant plus avec le titan Olympio, a su dans sa beauté recueillie exprimer peut-être avec plus de nuance et de profonde vérité toutes les blessures secrètes et toutes les exaltations harmonieuses où tour à tour chantent, prient et pleurent les rêves sublimes de l'humanité ; aussi n'est-il pas sans intérêt de constater, en ce point de vue peu étudié jusqu'ici, un nouvel échec du romantisme qui négligea trop vraiment, même en ses plus majestueux rythmes, de s'assimiler la méthode, toujours mystérieusement simple, de la Vie.

Sans doute, notre temps apparaîtra comme ayant mieux dégagé, que les siècles précédents une notion plus exacte de toutes choses, et particulièrement de l'amour. L'Aimée, à cette heure pour les poètes, ce n'est plus l'entité très vague dans laquelle Dante et Pétrarque déroulaient les dissertations de leur mysticime scholastique ; ce n'est pas davantage, dans un sens opposé, la truande un peu lourde, la belle Heaulmière, sœur des réalistes statues flamandes, qu'a chantées Villon ; c'est autre chose que la dame engoncée dans le hennin et torturée dans les souliers à la poulaine qui fut le culte de la pédanterie froide ou du badinage de cour à la mode chez les rimeurs du XVe siècle ; l'Amante d'aujourd'hui ; on la voit différente aussi de cette Diane de Poitiers, sculptée en Diane chasseresse par le sensualisme de la Renaissance, puissant et passionné, mais toujours encombré d'un bric-à-brac d'antiquités artificielles. L'héroïne cornélienne, farouche et barbare d'un stoïcisme espagnol et catholique, étonne, mais n'attire pas, et quand les amoureuses de Racine pliant sous le fardeau chrétien de la

grâce, tendent leurs bras défaillants, on peut les plaindre et les pleurer sans éprouver le désir, suprême instinct de l'amour, de s'endormir confiant sur leur cœur. Mais, si, dans l'oubli des roses fades du marivaudage XVIIIᵉ siècle qui ne se teignirent de vrai sang, que sous l'échafaud d'André Chénier et de la Jeune Captive, on salue l'éveil littéraire de la Restauration, il faut considérer que le XIXᵉ siècle apporta quelque révélation dans la poésie de l'Amour. Néanmoins, tout en sachant témoigner une particulière déférence au romantisme d'avoir remis en honneur le lyrisme sentimental selon l'admirable exemple des grands troubadours du XIIᵉ siècle, cette gratitude doit à demi se réserver : car dans la sensibilité romantique, il y a vraiment peu de charme noblement profond, tant elle s'épancha en éloquence rhétoricienne, résultante de ce nervosisme exaspéré qui, emportant l'Europe derrière le souvenir des grandes chevauchées impériales, se consolait par une fougue verbale de la fougue, plus grossière encore, des coups de sabre.

Ainsi donc, il est nécessaire d'opposer, à l'expression bien romantique d'un Univers ennemi implacable de la Pensée (selon l'antique dualisme de la Nature et de la Grâce), la poésie de la seconde moitié du XIXᵉ siècle, plus mâle et plus compréhensive qui, disciplinée par l'incomparable penseur et artiste que fut Alfred de Vigny, a voulu se modeler sur la majestueuse sérénité des lois de l'Univers et dont le rêve dans un besoin d'harmonie et de vérité vénère l'Amour comme le maître radieux de toutes les forces du monde.

La Vie ne semble plus une pièce de théâtre à imaginer, mais une tâche à la fois familière et grande à réaliser par l'harmonie de nos sensibilités, car ce qu'il y a véritablement de plus prodigieux dans la Vie, c'est le *tragique quotidien* de Mœterlinck, c'est le mystère du seul fait d'exister. Le temps est passé des gondoles où promener une attitude de passions criminelles, apparaissant par là même comme surhumaine. Le meilleur mode d'embellir et de mettre en valeur notre existence ne consiste plus à la parer d'un décor — illusoirement chatoyant, mais à la prétention profondément grotesque — de Venises et d'Alhambras d'opéra-comique, pour vivre là, en dehors des choses réelles — contre la Vie : la plus haute manière de réaliser notre obscur destin semble d'aimer toutes nos pures émotions, si menues soient-elles, et un unique baiser enseignera désormais à un sage ce que tant d'autres hommes ont appris seulement dans les tempêtes et dans la mort.



A prétendre, même très imparfaitement, dégager de la poésie moderne, la conception neuve et grandiose de l'Amour qu'elle lèguera à l'histoire, ce serait se priver d'une très essentielle équité, que de ne pas incliner devant la gloire initiatrice d'Alfred de Vigny l'hommage le plus admirativement reconnaissant. L'auteur des *Destinées*, cet esprit si richement et si douloureusement sensible, a le premier cessé d'isoler sur un piédestal romantique la femme, idole tantôt de boue et tantôt de bronze ; il l'a peinte dans toute la force et toute la faiblesse de sa beauté, tour à tour caline et inquiétante par sa propre inquiétude, vraie compagne de l'homme qu'elle reflète en le complétant, et le couple mystérieux qu'il montre tendrement enlacé devant la « maison du berger », au-dessus des grands pays muets de la Nature et de l'Avenir, est bien la plus magnifique et la plus réelle de toutes les symbolisations de l'Amour.

D'ailleurs, dans cette rénovation de l'expression sentimentale, non loin de Vigny, quoique bien inférieurement à ses strophes, — les plus belles de la poésie de tous les temps —, l'Amour qui se plaît à donner du génie à ceux qui ont du cœur, inspira de menus chefs-d'œuvre ; il est curieux de soustraire à la tourmente romantique de rares pièces, que ne devront pas méconnaître les anthologies de demain, et où s'affirme déjà une poétique sensibilité, toute prochaine de celle de Verlaine et de Sully-Prud'homme. De quelle discrète et émouvante passion ne débordent-elles pas en effet, ingénieusement, ces trois petites strophes de Madame Desbordes-Valmore, ces *Roses de Saadi* de la douloureuse Marceline?

J'ai voulu ce matin vous rapporter des roses,
mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
que les nœuds trop pressés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté : les roses envolées
dans le vent, à la mer, s'en sont toutes allées,
elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée,
ce soir, ma robe encor en est tout embaumée,
respirez-en sur moi l'odorant souvenir.

Et ces quatorze vers du très obscur lauréat de l'Académie française que fut, sous la monarchie de Louis-Philippe, Amédée Pommier, évoqueront toujours au silence des cœurs, quelques images mortes, mais inviolables :

Entre quinze et vingt ans, le cœur tout neuf qui sort
de sa torpeur première et qui commence à vivre
s'enflamme quelquefois tout de bon, et s'enivre
dans un profond secret d'un amour grand et fort.

Honteux de laisser voir cette ardeur qui le mord,
c'est sous un dehors calme et serein qu'il s'y livre
et l'on se dit, craignant les troubles qui vont suivre :
n'éveillons pas trop tôt un cœur d'enfant qui dort.

Grâce aux fermoirs, cachets et scellés qu'on y pose,
homme et femme à cet âge ont l'âme si bien close,
qu'on n'en peut soupçonner les intimes combats.

On serait bien surpris si l'on y pouvait lire
combien dans leur jeunesse ont aimé sans le dire,
combien furent aimés qui ne le sauront pas !

Il est inutile de consulter sur son apport à l'expression du lyrisme sentimental l'école d'art hautain et probe qu'on nomme le premier Parnasse ; en réaction contre la sensiblerie déclamatoire où s'épanchaient les disciples — combien dégénérés — de Lamartine et de Musset, il prescrivit, hors du cénacle de ses sculptures impassibles, les divines et mobiles Muses de la Tendresse et de la Pitié : certes, il ne faut point prétendre que Leconte de Lisle et Baudelaire aient ignoré l'Amour (le *Manchy* ou l'*Invitation au voyage* démentiraient un tel paradoxe), mais il convient — comme ils l'ont souhaité — de ne point souiller d'une interrogation ardente la virginité d'Hypathie ou ce beau rêve de pierre qui n'a pleuré jamais et jamais ri.

Pourtant, il fut à leurs côtés deux artistes qui, vraiment grands à certaines heures, surent animer le marbre éclatant et rigide des strophes parnassiennes d'une émotion puissante, celle de l'Amour — mystérieuse Psyché seule capable de faire rayonner sur les œuvres humaines un divin éclat d'immortalité. Sans oublier les redites et les amplifications dont sont encombrés les livres d'Armand Silvestre, il faut proclamer qu'ils valent mieux que les artifices de Gautier, de Banville, et surtout de Coppée, car d'innombrables et purs vers y frémissent d'une large passion brûlante, d'un murmure de caresses tour à tour exaltées et contenues par le respect de ce qu'il y a de secret dans l'Amour, comme prises à la fois d'un tremblement devant cet infini que la Chose aimée est pour l'homme, et d'un immense besoin de s'anéantir à jamais en Elle. Celui qui pensa qu'

on se sent immortel rien que d'avoir aimé,

mérite bien suivant la parole de cet autre grand poète Laurent Tailhade, la vraie gloire, la plus douce de toutes : quelque fleur qui se fane oubliée par une belle rêveuse, aux marges du sonnet qui le rend immortel. D'autre part à Leconte de Lisle, déclarant devant la foule dans un admirable sonnet :

> Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
> je ne danserai pas sur ton tréteau banal
> avec tes histrions et tes prostituées,

un de ses disciples put répondre aussi admirablement, et avec plus de raison peut-être :

> ... Si l'Humanité tolère encor nos chants,
> c'est que notre Élégie est son propre poème
> et que, seuls, nous savons, sur des rythmes touchants,
> en lui parlant de nous, lui parler d'Elle-même.

Oui, sans doute, il est tout à fait déplorable de pousser à bout le subjectivisme, surtout en littérature ; mais quand une âme sait revêtir de haute forme artistique, ses sentiments et son émotion, elle a le droit et le devoir, même, de donner un écho à l'émotion universelle : si le Poète a été réellement blessé, s'il a réellement aimé, usant de cette langue immortelle dont parle Musset, ses larmes sont semblables à des perles nées sur une coquille vulgaire, mais dans la plainte majestueuse de l'océan. Dans les œuvres de M. Sully-Prudhomme s'est condensée toute la conception neuve, puissante et féconde de l'Amour qu'avait pressentie Vigny. C'est la pudeur amoureuse, autant en les chaudes caresses qu'en la légère ingéniosité des aveux ; c'est, — dans la communion de l'esprit et de la chair magnifiée par l'Amour, — la vénération de la Beauté plastique conçue comme un peu d'Inconnaissable divin se dévoilant à nous, et c'est, en même temps, dans la tendresse une grande nostalgie de sacrifice, provenant, à la fois, de la compréhension philosophique de l'humilité du Moi humain devant le Tout, et de cette grandeur mystique, de ce pouvoir immense que prend l'objet aimé aux yeux de celui qui aime : pour Sully-Prudhomme, les lèvres qui se joignent scellent les secrets du Destin. De multiples effigies d'Éros se pressent à chaque page de ses œuvres infiniment expressives dans leur pure sobriété, car l'Amour, si chargé de matière qu'il soit, ne prend jamais des attitudes théâtrales, et son tragique est ce qu'il y a d'admirablement tragique dans le seul fait d'Exister ; pour ce poète, tout est très grand, même dans la passion la plus humble : l'Humanité n'est qu'un reflet de

l'immense univers, et les chers yeux, bleus ou bruns, sont le plus sublime et le plus fidèle miroir des Étoiles. Ce splendide sonnet des *Epreuves* ne signifie-t-il pas que — l'Amour satisfaisant souverainement les cœurs qui se sont donnés à lui, — ceux qui ont aimé ont eu la part la plus belle de l'harmonieuse Nature ?

Ceux qui sont morts d'amour ne montent pas au ciel;
ils n'auraient plus les soirs, les sentiers, les ravines,
et ne goûteraient pas aux demeures divines
un miel qui du baiser put effacer le miel.

Ils ne descendent pas dans l'Enfer éternel,
car ils se sont brûlés aux lèvres purpurines,
et l'ongle des démons fouille moins les poitrines
que le doute incurable ou le dédain cruel.

Où vont-ils ? Quels plaisirs, quelles douleurs suprêmes
pour ceux-là, si les cœurs au tombeau sont les mêmes,
passeront les douleurs et les plaisirs sentis ?

Comme ils ont eu l'Enfer et le Ciel dans leur vie,
l'Infini qu'on redoute et celui qu'on envie,
ils sont morts jusqu'à l'âme, ils sont anéantis.

Malheureusement cette âme des *Vaines Tendresses* qui est probablement une des plus hautes et des plus complètes de son siècle, n'eut pas souvent pour s'exprimer le don de la véritable image et du vrai style poétique qui, chez des poètes plus proches de nous, parèrent, d'une grâce incomparable et comme d'un sortilège inconnu, d'identiques émotions : si quelques tout récents écrivains, plus particulièrement de l'école méridionale, semblent bannir l'Amour de leur œuvre, non plus pour la très respectable pudeur de Leconte de Lisle, mais par une sorte de dédain de la femme, nous doutons fort que cette erreur passagère compte devant l'Avenir, en opposition de l'œuvre des Verlaine, des Henri de Régnier, des Samain, des Fernand Gregh, œuvre qui incarne les plus profondes sensibilités de notre race.

Tandis en effet qu'après l'échec définitif du Parnasse, en 1875, Mallarmé et Heredia s'essayaient, en l'écart de leur admirable silence, à leurs visions purement métaphysique et plastique, Verlaine apportait à la poésie française enrégimentée en un art poétique trop étroit, des plaintes inentendues ; s'il nous a laissé une œuvre peut-être décousue et inégale, du moins de ses pitreries et de ses platitudes s'épeure devant l'Univers le cri d'admirables et infinis sanglots, surtout sanglots d'amour, où la tendresse confiante se vêt d'ingénuité caline et touchante :

Le soir tombait, un soir équivoque d'Automne;
les Belles, se pendant rêveuses à nos bras,
dirent alors des mots si spécieux, tout bas,
que notre âme, depuis ce temps, tremble et s'étonne.....

Il dort: c'est étonnant comme les pas de femme
résonnent au cerveau des pauvres malheureux.....

Beauté des femmes, leur faiblesse et ces mains pâles
qui font souvent le bien et peuvent tout le mal.

C'est de telles imprécisions d'âmes frissonnantes, de telles nuances sentimentales — le raccourci de quelques images évoquant un mystère, d'apparence indéfinissable — qu'est faite toute l'admirable poésie amoureuse d'aujourd'hui. Les Élégies d'Albert Samain, il faudrait se les murmurer à l'heure chargée de pitiés et d'espoirs, où le vent tiède apporte au front des jeunes filles et aux lèvres des adolescents, les premiers baisers des lilas d'avril ou les suprêmes enlacements des roses d'octobre: dans ces vers d'une douceur et d'une suavité ineffable, des modulations de cristal vibrent comme au fond d'un parc, où l'écho des mandolines perdues répond au jet d'eau qui pleure, et une Amie y semble toujours fuir avec la Vie, tandis que les Étoiles, ces amantes éternelles, qu'ont les Hommes dans la Nature, descendent sur les cœurs pour les apaiser.

Oh! garder à jamais l'heure élue entre toutes
pour que son souvenir comme un parfum séché
quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché
console notre cœur seul, le soir, sur les routes...

C'est la Pitié qui pose ainsi son doigt sur nous
et tout ce que la Terre a de soupirs qui montent,
il semble qu'à mon cœur enivré le racontent
tes yeux levés au ciel si tristes et si doux!

Devant la Muse de M. Henri de Régnier, on est plutôt hanté par l'image d'une blanche statue antique, ramenant sur son visage des voiles à la fois transparents et lourds, et immobilisant sa douleur dans un lent geste de Beauté: mais cette apparition n'est point sculptée au roide Paros qu'œuvrait Leconte de Lisle: une mélancolie sereine monte à nos yeux de sa contemplation, tant l'ardeur de l'amour est nostalgique dans ses bras aussi délicats que ceux de la Phèdre racinienne, tout tremblants d'étreindre un ami fugitif emporté par l'Oubli ou par la Mort. Son mystère même, nous fait mieux pressentir les divins secrets de l'Amour, car celui-ci emprunte une parure de plus au symbolisme des

choses qui nous entourent. Il faut suivre à travers les épigrammes amoureuses de M. de Régnier, innombrables et pourtant si variées, les étreintes furtives et souples des amants dans les soirs qui retentissent de leurs sourires ou qui pleurent de leurs larmes, se mêlant à la Nature, non pour l'implorer ou la maudire comme faisaient les romantiques, mais pour rêver sous son ombre solennelle à l'immuable Beauté :

> Et je te reconnais, charme ineffable et sombre,
> délice, cher parfum, présence qui toujours
> revis dans le regard et survis dans les ombres
> des êtres et des lieux qu'a visités l'Amour.

Moins dissimulé, moins drapé se présenta ces derniers ans à nous le Songe, — presque toujours incliné vers l'Amour, — de M. Charles Guérin. Ce poète exprime directement les émotions qu'il emprunte à la Vie, mais s'il ne les revêt pas de l'attrait magicien du Symbole, si même il les traduit quelquefois en un presque romantique emportement, il sait toujours les contenir dans la plasticité d'une forme suavement classique. En ses recueils, l'Amour, tour à tour, mystique ou charnel, est ardent jusqu'au sacrifice. Sa philosophie d'amant, — c'est même sa vraie et tout entière philosophie, — est l'acceptation de toutes les joies et de toutes les peines, une résignation reconnaissante devant la Vie, la Vie si belle, qui a donné aux hommes pour s'y reposer dans leurs labeurs et dans leurs défaillances, les bras tendrement berceurs de la femme :

> Souvent, le front posé sur tes genoux, je pleure
> plus faible que ton cœur amoureux, faible femme,
> et ma main qu'ont mouillée une à une tes larmes
> se dérobe aux baisers brûlants dont tu l'effleures.
>
> — Mais, dis-tu, cher petit enfant, tu m'inquiètes,
> j'ai peur obscurément de cette peine étrange !
> Quel incurable rêve ignoré des amantes
> l'Infini met-il donc au cœur de ces poètes ?

Mais voici qu'après une semblable inquiétude, le récent et très beau livre, les *Clartés Humaines*, de M. Fernand Gregh, dont la puissance pensive égale l'art savant, répond dans une magnifique sérénité :

> Sache vivre ta vie humblement acceptée (1),
> au lieu de mourir jeune en ta mort méditée...
> .... Poète, admets ta vie,

(1) C'est comme un écho de l'admirable maxime de Spinoza : « la philosophie n'est pas une méditation de la Mort, mais de la Vie. »

admets-la, aime-la d'une âme inassouvie;
goûte l'infini de l'instant
et l'absolu de la seconde!

Dans la coupe d'opale ou d'azur que nous tend
le doux ciel nuageux, le beau ciel éclatant,
bois, fondue en l'essence innombrable des temps
comme une perle aux flots d'une liqueur profonde,
l'Eternité dissoute en chaque heure du monde,
sans chercher, sans penser, sans rêver, sans souffrir!

Et puis, ne sens-tu pas que tu ne peux mourir

∴

Aujourd'hui donc l'Amour est vivifié par la pensée, et l'âme humaine n'avait jamais d'une telle voix sublime, magnifié son rêve sentimental. La sensation brutale, la galanterie fade ou la froide rhétorique sont bien loin de nos poésies contemporaines, mais au contraire l'Idée austère s'y unit à la songerie, l'Amour nous paraît la plus haute signification de l'Univers, et se dégageant des formes inférieures, unissant à la force nécessaire de la matière, la Foi en l'Idéal, c'est-à-dire, en cet Esprit pur cher à Chénier et à Vigny, il recule indéfiniment les bornes de son domaine, ou plutôt, il rentre triomphalement dans ces jardins infinis des Etoiles dont le Christianisme l'exila; car si notre sensibilité moderne semble si riche, c'est qu'elle s'appuie sur l'inépuisable fonds de la Nature. Nous ne connaissons plus les amertumes dessé-chantes et cruelles de la folie romantique, parce qu'est mort en l'âme d'aujourd'hui ce qui les avait enfantées : la vieille idée chré-tienne que l'Amour est mauvais, — que la Beauté est le Péché; nous croyons, au contraire, que sans la chair, l'Amour n'est qu'imposture, en réservant, certes, que la chair n'envahisse pas toute la Passion.

L'Amour, en un mot, pour les poètes de cette heure, grosse d'un grand Avenir, c'est dans la loi d'harmonie avec la Nature, la réalisation d'un peu d'éternité pour nos âmes tourmentées par l'infini du Beau. L'unique chose absolument certaine, le seul point fixe de la morale humaine montrant que nous sommes les dépositaires de la Vie, et que la Vie naît de l'Amour, la poésie sentimentale n'apparaîtra plus, désormais, l'exaltation folle et mensongère des adolescences, mais l'expression la plus haute de l'Être, — ce Divin suprême, — car, identique, un Rythme, mystérieux et sublime, emporte les cœurs et les cieux.

Pierre **FONS**.

CŒURS D'AMOUREUSES

(4)

Maintenant, droite dans l'allée du jardin, Fanny écoutait. On sifflait toujours, mais là-bas, derrière le chalet. Alors, lentement, à pas retenus, en défiance, les oreilles à tous les bruits, les yeux à toutes les lueurs, sur le gravier, sur les buissons, qu'un peu de brise marine faisait trembler, voilée par la dentelle qui enveloppait sa tête, son visage et ses épaules, comme un fantôme, elle avançait. La voix mâle la guidait, elle aperçut Davrat trouant les demi-ténèbres de son costume blanc.

Elle s'arrêta. Mais l'ombre allongée de son corps allait la trahir, elle eut le temps de se jeter dans le plus voisin massif dont les fusains se refermèrent sur elle. Et il passa sans la voir.

Après avoir été jusqu'à la porte qui était retombée dans le cadre, il revint de son côté. A cet instant, une idée traversa le cerveau de l'entreprenante Fanny, une idée qui prit instantanément la forme d'un guet-apens sentimental. Elle ne se demanda pas si un droit quelconque sur le cœur de Davrat l'autorisait à l'adopter. A peine saisie, nettement entrevue, sans scrupule, et au risque d'une profonde confusion s'il tombait au piège, elle l'exécuta.

Au moment où, pour la seconde fois, il allait passer devant elle, elle sortit de son feuillage, et se présenta sous le voile, sombre, sans forme précise, sans un geste, sans un mot, sans un mouvement qui put la faire reconnaître, et lui ferma le chemin.

D'abord surpris, il s'arrêta court. Puis, très vite, il se reprit. Madame Gabarnac attendait, pantelante de la crainte que ce qu'elle avait cherché pût se produire, qu'il prononçât un nom autre que le sien et que, par son subterfuge scabreux, elle fut édifiée non seulement sur les sentiments, mais sur la vie du jeune homme.

Fut-ce long, fut-ce rapide ; une éternité ou une seconde? Ni à cet instant, ni plus tard, elle n'eut la conscience du temps écoulé. Elle s'était senti saisir les mains où des baisers étaient jetés et enfin, un mot avait frappé son oreille :

— Madame !...

Attendant plus de précision, elle n'avait pas répondu. Elle ne languit point.

— Ah ! si vous saviez !...

Il prit quelque courage pendant une pause, et poursuivant :

— ... Si vous saviez tout ! Vous étiez devant mes yeux avant de paraître, non telle que je vous vois, mystérieuse et méconnaissable, mais comme vous êtes chez vous les jours où nous sommes seuls tous deux, pleine d'un charme, d'une bonté dont je fais à la fois ma joie et ma désolation. C'est cette bonté qui est le bonheur, cette séduction qui me rend si ombrageux, sauvage à ne plus vouloir jamais vous rencontrer, jamais ! Aussi combien ai-je résisté à courir près de vous, me privant de ce qui m'était si doux, pour me sauver de ce qui fait mal. C'est la lâcheté des hommes de ne pouvoir pas souffrir !...

Il l'attira près de lui.

— ... Que vous êtes généreuse ! fit-il de sa voix la plus intime et la plus pénétrée, de me permettre de m'expliquer aujourd'hui... faut-il dire de me défendre ?

Et il approchait ses yeux des yeux brillants sous les dentelles, mais sans aucun souci apparent d'investigation. Comme il paraissait sûr que cette femme n'était autre que Fanny Gabarnac !

Pourquoi ?

Il était impossible qu'il l'eût reconnue. Rigide, la tête enveloppée, vêtue d'un costume qu'il ne lui avait jamais vu, gantée jusqu'au coude, muette, inerte, rien d'elle ne se révélait et c'était bien à elle qu'il s'adressait.

Probablement parce qu'elle en était certaine, elle lui demanda d'une voix qu'étouffait la mantille :

— A qui parlez-vous donc ?

Bas, à son oreille, presque dans un murmure, il le lui dit.

— Et vous n'avez pas douté que ce ne fût moi ?

— Qui pouvait venir ici, si ce n'est vous ? répondit-il avec ingénuité.

Oh ! l'ange, le héros !

Elle lui prit le bras et ils allèrent sous les pins derrière la maison, dans l'Eden.

Ils s'y assirent à l'endroit même où la lune venait s'étendre, nappant les mousses de sa lumière solennelle.

— Vous voulez bien rester ainsi, demanda Davrat, et me garder comme je suis là... encore plus près ?

Il était dans ses jupes, à ses pieds.

— Oui !... et j'accepte aussi de vous écouter, puisque vous avez des choses à dire.

Aucune circonstance ne prenait Davrat au dépourvu. Il n'attendait pas madame Gabarnac, plus ce soir là qu'un autre, et ne s'était pas entraîné aux beaux discours mais sans trop s'écarter de la réserve qu'il lui avait constamment montrée, il se disposa à lui parler comme il le fallait. Elle devait recevoir de lui la secousse qu'envoie ce qu'on attend, et ce qui paraît pour cela délicieux et parfait, supérieur à ce qu'on a jamais connu.

Lui ayant repris les mains, il l'avait dégantée et jouait avec ses doigts reluisants de pierreries. Il remuait les bagues, les tirait, les repoussait, songeur comme un enfant qui a des paroles et des idées un peu embarrassantes à dire, et ne sait par lesquelles commencer. Tel un enfant encore, il fit ses conditions.

— D'abord serez-vous indulgente ?

— Sans doute !

— Promettez !

— Je promets.

— Oh ! mes impostures, toute mon indignité que vous allez connaître !

— Soyez sincère dans votre confession et, d'avance, je pardonne.

— Oh ! tous les péchés dont je suis lourd, et que je dois vous avouer !

— Allez sans crainte !

— Comme vous êtes grande !

— J'attends !

— Si vous saviez !

— Mais, allez donc !

Il prit un temps, puis balbutiant :

— Je... je... hélas ! je n'ai pas sauvé Zézette !

— O joie !...

Elle venait de se dégager, et posait les deux mains sur les épaules de Davrat, les yeux au fond de ses yeux.

— ... Et pourquoi ? demanda-t-elle, dites tout.

— Vous ne voulez donc pas comprendre ?...

Elle baissa les paupières un moment, puis les relevant :

— C'est fait, dit-elle pudiquement, j'ai compris !

— Eh bien, oui, madame, vous ayant aperçue un jour, je n'étais plus maître de moi ; il m'a fallu vous revoir. J'ai menti ; j'ai montré un homme que je ne suis pas, vous dissimulant celui que j'étais...

— Que vous êtes encore ?

Ce fut à lui de détourner les yeux en prenant l'air confus que son aveu exigeait.

— Que je suis encore !.. et bien coupable de vous avoir si longtemps caché la vérité, plus, peut-être, de n'avoir pas triomphé de mon mal.

— Si vous l'aviez voulu vraiment !

— Je l'ai voulu et n'ai pas pu guérir.

— Davrat !...

— Non. Il y a huit jours, hier, ce matin, je me détournais de vos regards. Qu'ai-je obtenu ? Ce soir, mon délire est à vos pieds.

Suppliant, joignant les mains sur celles qu'il avait reprises et emprisonnait dans les siennes, il demanda.

— Votre vertu aura-t-elle assez de pardons pour tant de fautes.?

La vertu de madame Gabarnac avait assez de pardons pour tant de fautes, elle en avait pour plus encore. Cependant elle n'entendait pas la répandre, sans en faire valoir le prix.

Après une pause, où leur légère respiration se soulevait à l'unisson, un peu oppressée, quoique sans tumulte dramatique, elle déclara d'une voix grave :

— J'excuse le passé Jean Davrat.

Impétueux, il intervint.

— Le présent, oh ! le présent ?

— Comment ne vous en pas blâmer ?... avez-vous vu l'abîme ?

— J'en connais le fond !

— Alors ?

— Alors, je souffrirai. Je veux souffrir, moi, maintenant. Je ne suis plus lâche, puisque vous permettez que je sois près de vous.

— Mon devoir, n'en reste que mieux tracé, et il exige de vous retenir et de vous défendre contre vous-même.

— Non, dit Davrat, car vous m'avez volé mon secret.

— Volé !...

Superbes tous deux, leur voix s'enflait.

— Oui, volé !... J'étais seul, presque heureux, chantant des airs tendres où vous passiez. Tout à coup, vous, vous vivante devant moi !... Ma raison a chancelé, les paroles ont jailli, et vous avez su mes tourments, ce qu'a été ma vie d'hier, ce que sera celle de demain avec votre image de charme et de rigueur, scintillant dans ma solitude et dans mes nuits... Ne me défendez rien, je n'obéirais pas...

Il s'était levé. Elle le fit rasseoir.

— Après ? dit-elle, sévère.

— Après ?... Ce que vous avez pris de moi est à vous, reste à vous.

Elle se cacha le visage à deux mains.

Doucement, il les lui rabattit.

— Je ne demande pas, dit-il d'une voix suave, presque divine, où toutes les inflexions étaient d'amour : j'offre.

Cela était de belle allure. Ils eurent chacun leur frisson : lui de donner, elle de recevoir.

Le silence tomba.

Comme il lui plut!

Mais il ne craignit pas d'aller plus loin encore dans sa générosité. Il reprit :

— Je demande si peu, fit-il, que je n'aurai pas l'hypocrisie, comme tant d'hommes, de vous dire : du moins soyez l'amie, celle qu'on respecte autant qu'on l'aime, plus complète, plus touchante, plus émouvante, plus brillante qu'une camarade, plus haute que l'amante, plus chère que l'épouse, celle qui n'est ni la sœur, ni la femme... ni l'autre et qui, n'étant rien, devient plus que tout : toutes à la fois. Non, je ne mendie pas les suspectes conventions qui nous donnent une moitié de femme, un lambeau de cœur, des fragments de pensées, des bribes de tendresse ; c'est à vous toute entière, madame, que va mon désir, et voilà pourquoi je ne parle ni de ceci ni de cela, que je n'exige que la liberté de mon émoi, de mes soucis et de mes rages...

— Assez! laissez-moi partir, Davrat!

— Partir?... Ainsi, vous m'écoutez! Ce n'est pas l'indifférence et la lassitude que vous inspirent tant de paroles vaines envoyées aux étoiles?... Mais alors, mais madame!...

Elle était debout ; il se leva à son tour et étendant les bras :

— Vous ne passerez pas sans me dire...

— Quoi ?... Que je me déteste en songeant que je suis venue ici comme on va à un rendez-vous d'amour, et qu'en ayant l'horreur, j'ai goûté les émotions d'un crime dont nous sommes innocents et pourtant coupables. Oui, coupables : moi de supporter, dans l'isolement et la nuit, une éloquence qui souffle la fièvre, et de vous laisser parler de sentiments indignes, comme d'une gloire ; coupable, vous, de ne pas ménager une âme éperdue... Plus coupables nous serions encore de poursuivre un entretien... Mon Dieu, je devrais dire : un débat qui brise. Vous êtes impérieux, alors que je suis frémissante, et nous nous défendons, tous deux, contre nos pensées avec la violence qu'on a dans l'épouvante... Laissez-moi, je veux fuir ; que faut-il faire quand on veut fuir?...

La question ne manquait pas d'imprévu dans son désordre, Davrat y sut donner une chute heureuse.

— On reste ! murmura-t-il, doucement.

— Oh !...

Elle essaya de secouer l'étreinte qu'il maintenait.

— Si...

— La raison, le devoir, la conscience !...

Il ne répondait plus, il regardait. Qu'était l'autre entraînement, celui des paroles, à côté du magnétisme des yeux ! Ils avaient leur tour, « ils donnaient », comme on dit dans les combats, alors que, pour décider de la victoire, on fait appel aux forces irrésistibles tenues jusque-là en réserve. Ils furent vainqueurs, puisqu'ils devaient l'être.

Et une fois de plus, Fanny Gabarnac trouva que le geste est beau d'un homme qui prend une femme.

VIII

Maintenant, quand elle parlait du passé avec Davrat, et elley revenait souvent, madame Gabarnac ne dissimulait pas d'avoir autrefois provoqué des sentiments exaltés, et cela en plus grand nombre qu'il n'eût fallu. Mais quoi que les médisances, découlant de ces jalousies que crée le succès des femmes, pussent insinuer, elle n'avait pas alors connu l'amour, cet amour qui vous livre ravagée et pantelante aux pieds d'un maître.

Poli, il feignait de la croire, et il était entendu entre eux qu'ils subissaient la fatalité d'une de ces passions inscrites au ciel depuis des millénaires. C'était le choc et l'éclat prévus, ce qui ne peut pas ne pas être, parce que la volonté de Dieu s'y trouve. Qu'est-ce que Dieu venait faire là ! Mais madame Gabarnac tenait à l'y mettre, jugeant qu'il ennoblissait le nouveau caprice dont elle voulait tirer une passion, une vraie, cette fois.

Quoique femme et rusée, en cette seule qualité, elle n'avait rien surpris de la mentalité de son héros. Personne moins qu'elle, ne se doutait qu'au lieu de lui appartenir, Davrat, libre comme jamais, lui imposait ses volontés et ses idées.

Croyant parler de lui selon son sentiment et ses yeux, elle ne faisait que répéter ce qu'il voulait qu'elle en dit ; elle pensait répandre son imagination à l'expliquer, à le faire reluire, et son imagination n'avait vibré qu'à l'instigation du doux pouvoir : — la revanche de l'homme bafoué par la femme, depuis que le monde

est monde, et que ce vengeur des mâles réussissait à merveille :

« Il a ceci, il est ainsi, il mérite cela, il aura cela ; avouez-donc qu'il est beau. Et comme il marche, et comme il nage, et comme il pense et comme il parle ! »...

Les femmes impressionnées en écoutant madame Gabarnac, à l'ordinaire fort insensible aux supériorités de ses intimes, ne songeaient plus guère à se demander : d'où vient-il ; qui est-il ; que veut-il ? Il plaisait.

Il plaisait par la farouche hauteur de sa nouvelle attitude, alors que naguère il avait plu par ses insinuantes façons. On recherchait ses soins et il les réservait. N'était-ce pas mieux que de les imposer à qui aurait voulu s'en défendre ?

Chaque jour, il passait sur la plage, indifférent et secret, à une certaine distance des tentes où les femmes qui le connaissaient, étaient réunies, souvent parlant de lui. Il se savait guetté, attendu avec le battement d'âme qui dispose bien pour celui qui se présente. Sans jeter les yeux autour de lui, il saisissait le mouvement, et aussitôt s'appliquait à l'examen des vagues et de la couleur des cieux.

Coquetterie indigne d'un homme et qui le contrariait un peu, mais sur laquelle il ne s'abusait nullement : « le sang de ma mère », songeait-il, avec cette subite émotion et mélancolie qui l'envahissait parfois et était le meilleur de lui.

Pour entrer dans la mer, il attendait que personne n'y fût et son plongeon prenait de ce fait quelque chose de sensationnel. Il reparaissait si loin, que parfois, il fallait des lorgnettes pour le retrouver entre le remous des lames, dans le sillon du flot creusé, ou surgissant d'une crête mousseuse qui fondait à l'entour de sa tête brune et de ses bras blancs. Son chien, don récent de madame Gabarnac, l'accompagnait et le suivait. C'était un grand terre-neuve qui nageait aussi bien que lui, mais pas mieux certainement, puisque les jours de houle, il devait le soulever par son collier de sa main puissante et le tenir un peu au-dessus de l'eau enflée, menaçante et lourde. Joli spectacle, presque émouvant, pour ceux qui cherchent le beau côté d'un acte, et donné avec une grâce sans seconde, en un jeu d'athlète qui badine.

Souvent aussi, ils disparaissaient tous deux, l'homme et l'animal, perdus même pour les vues d'aigle, et un poids d'angoisse tombait sur les curieuses qui n'osaient plus chercher à les découvrir. On fermait les paupières sans parler et c'était toujours quelque voix jeune — les yeux et le courage étant meilleurs à vingt ans — qui s'élevait pour crier : « Les voilà. »

Maintes fois, Florence Ambarès qui se distinguait par son calme, sa vue perçante et, il faut le dire aussi, par l'attention étonnée qu'elle portait à cette exhibition de force et d'adresse dépensées simplement pour éblouir une galerie de badaudes, avait signalé le retour. Son sage esprit était choqué, mais son âme supérieure et indulgente la retenait d'en rien montrer.

Ils revenaient donc, l'un près de l'autre, maître et chien, poussés par la vague à laquelle ils s'abandonnaient comme des épaves, et qui les apportait dans sa souple palpitation d'eau déferlante, coiffés d'écume et cependant remettant pied sur terre, avec l'air vaillant qu'ils avaient montré au départ.

Le chien se secouait, projetant autour de lui un embrun de gouttelettes ; l'homme se redressait très vite, et d'un geste léger repoussait de son front la chevelure plaquée qui, à l'instant, reprenait quelque chose de ses beaux plis connus.

S'il arrivait que des maris, des frères, des pères assistassent au captivant exercice, le plaisir des femmes se trouvait atteint par leurs observations agressives.

Un jour, M. Ambarès observa que si des hommes se tassaient ainsi cyniquement pour voir une jolie créature dans la vague, il n'y aurait pas assez de sarcasmes et de mots piquants à l'adresse des passions masculines.

— Mais vous ne faites pas autre chose, dit une épouse, que de vous tasser pour regarder les femmes dans la vague.

— Avec d'autres idées que les vôtres...

— Vantez vous-en !

— Une autre tenue !

— Il n'est pas difficile que la nôtre soit meilleure, aussi l'est-elle.

— Enfin, sans nous montrer béants devant des acrobaties et des témérités qui ne sont qu'un spectacle.

— Pas le moins du monde. Il se baigne à sa façon, ce qui est son droit, je suppose, et il ne sollicite ni notre admiration ni nos regards.

— Ce serait bien superflu, puisqu'il les a tous, vos regards.

— Et moi, dit très haut madame Gabarnac, j'affirme que si M. Davrat tient à nager au large, c'est non seulement par besoin de dépenser ses forces et par goût du danger, mais encore pour ne se mêler à quiconque, et rester ce qu'il est, un sauvage un peu dédaigneux !

Les femmes restèrent sérieuses, mais l'éclat de rire fut général chez les hommes.

— Dédaigneux, ce gas-là ! s'exclama M. Ambarès.

— Mettons fier, insista madame Gabarnac.

— Je ne vois pas cela clairement, non plus.

— Cela ne saurait empêcher qu'il en soit ainsi !

— Vous l'a-t-il fait entendre ?

— Il m'a suffi de le deviner, et j'ajouterai que vous ne sauriez pas davantage nous juger dans cette circonstance. Contrairement à ce que vous imaginez, ce n'est pas par le bel homme que nous sommes captivées, mais par la crânerie du bel homme. Voilà qui élargit singulièrement notre intérêt et lui donne une moralité qu'on ne rencontre pas toujours dans certaines de vos impulsions. .

Un silence accueillit la déclaration de madame Gabarnac. Elle reprit.

— ... Hein ! encore une supériorité sur vous, fit-elle ironique. Quand vous vous occupez des femmes, en vrais païens, uniquement pour leur plastique, nous, nous savons voir autre chose, et nous pensons plus à la beauté morale d'un être qu'à sa beauté physique, à ce que j'appellerai le caractère, et c'est ce qui nous attache aujourd'hui, un exemple de volonté et de courage... car il y en a, messieurs, à faire ce qu'il fait...

Elle riait d'une pensée qu'elle suspendait, et que chacun pouvait deviner : « Qui de vous en oserait autant ? ».

IX

Ah ! que les hommes ont tort de vouloir ramener les femmes à la sagesse par la contradiction ou le bon sens ! Ils avivent ainsi des passions qui se pourraient dissiper sans le plaisir de fronder, de prouver son indépendance, de ruser, de dissimuler.

Il fallait ne pas remarquer Davrat, ne pas le discuter, le tenir indéfiniment pour inconnu, et peut-être, eût-il paru moins digne de sentiments particuliers ? Mais les tracasseries avaient donné à l'engouement pour lui une vigueur irrésistible.

Comment vit-il, où passe-t-il son temps, ses soirées, ses nuits ?... Au jeu ?... Et les jours ?...

Quelques amies de madame Gabarnac la supplièrent d'arranger une visite à *la Niche*. Il y serait le seul homme, et elles viendraient toutes lui demander simplement à se promener dans son jardin. Alors, il leur permettrait, sans doute, en les voyant très discrètes, de visiter la maison dans les coins, et d'aller de la cave au toit. De cette manière, elles n'ignoreraient rien. Il est bien rare qu'une femme qui va chez un homme ne découvre pas un peu de sa vie.

Le plus insignifiant objet traînant, une bouffée de parfum, la fleur des vases, et les secrets sont pénétrés. C'est une manière de lire un roman, plus amusante que dans les livres, le document est entre les mains, sous les yeux : caprice, passion, morne lassitude sentimentale, fiançailles, tout a sa trace qu'on relève et qui nous éclaire.

Mais Davrat se fit prier.

— Qu'est-ce qu'elles viendront faire chez moi, qu'est-ce qu'elles veulent ?

— Vous connaître mieux, vous regarder.

— Elles me voient chaque jour !

— Trop cérémonieusement, de trop loin.

— Je ne suis pas plus intéressant de près.

— Quelle erreur !

— Et le fond de cela, c'est qu'on veut savoir qui je reçois... qui j'aime...

— On ne le lira pas écrit sur vos murs.

— Si, on verra comment je vis.

— Avez-vous donc quelque chose à cacher ?

— Vous, chère !

Ce souci de sa réputation flatta madame Gabarnac ; mais elle insista quand même, et Davrat sembla accorder une grâce en laissant tomber son consentement.

— Amenez-les, puisque vous le voulez.

Il était content. Le battait-il assez à fond, ce Gabarnac, avec ses prédictions insolentes : « vous ne serez rien dans notre milieu, on ne vous parlera pas », on ne vous connaîtra pas, un paria !

Elles vinrent :

— Oh ! que c'est gentil ! et des fleurs et de la mousse et des arbres !

Le chalet était grand ouvert ; d'un geste, elles furent invitées à entrer.

— Comme vous êtes bien ici, mon Dieu que vous êtes bien !...

Elles furetèrent, déclarant que les célibataires sont vraiment heureux, personne ne venant les déranger dans leurs habitudes.

— Ah ! votre fauteuil !...

— Lui-même !

— Vous y rêvez le soir ?...

On l'essaya, et quelqu'un déclara qu'il était un peu étroit pour le juponnage à froufrou.

— Madame, jusqu'à présent, j'en ai usé sans juponnage.

— Oui, vous tout seul !...

Elles sourirent, sortirent, rentrèrent, se disputant le maître du

logis, si beau ce jour là, tout en blanc à son ordinaire, mais portant des lainages particulièrement souples et d'une douce teinte crémeuse que relevait une écharpe bleue autour des reins.

Cependant l'écharpe déplut à madame Gabarnac.

— Vous avez l'air d'un chanteur Napolitain ! lui souffla-t-elle, entre deux portes.

Docile, pour ces sortes de choses, il disparut, et revint bientôt avec une ceinture noire qui lui faisait une taille de femme.

Ce changement de tenue ne passa pas inaperçu. Quelques-unes regrettèrent l'écharpe bleue, d'autres approuvèrent la ceinture noire.

— Le noir est si distingué ! dit une voix.

— Joint au blanc ou seul, observa la raffinée de la bande, mêlé aux nuances vives, il perd son élégance.

— Par exemple !... le jaune et le noir, le noir et le rose !

— Couleurs de carnaval !

— Mais si jolies !...

La question n'était pas de celles qui se résolvent en un instant. Tout le monde s'y jeta et passionément avec une tapageuse intransigeance, du haut de son goût qui était le « bon goût ».

Davrat, impassible et souriant, attendait l'apaisement qui fut long à s'établir. Pour conclure, on lui demanda son avis.

Il s'excusa.

— Je ne sais positivement pas...

On insista.

— ... J'aime ce que vous aimez.

— C'est de la galanterie, ce n'est pas une opinion. Nous ne pensons pas toutes de même.

— Alors ce que préfère la dernière de vous qui ait parlé.

La réponse fit une impression sensationnelle.

— Qui a parlé la dernière ?

— Madame Gabarnac, dit indolemment, madame Ambarès.

Avec une adresse et une dextérité simiennes, Fanny Gabarnac envoya, du bout des doigts, un baiser à Davrat. Ce fut fait sans que personne, que celui à qui il était adressé, pût le saisir.

Cela disait « merci, c'est bien... je vous aime ».

Et Davrat sourit plus joliment encore, de toutes ses dents si gourmandes et si fortes.

On s'assembla au jardin pour goûter.

Le service était très incomplet, et ce qui s'y trouvait n'était pas toujours suffisant. On s'en amusa un moment, cela paraissant très drôle, à des femmes habituées à tourner leur sucre avec du ver-

meil et à boire dans des porcelaines précieuses. Mais une idée germa et gagna de proche en proche.

— Qu'est-ce qui vous manque ici, monsieur Davrat ?

— Rien quand vous y êtes.

Le compliment n'était pas de choix ; cependant il parut exquis et on se défendit de le mériter.

— Non, ne dites pas ce que vous ne pouvez penser. Soyez sérieux. Que voulez-vous ? C'est-à-dire, quelles sont les choses que vous ayez d'ordinaire sous la main, agréables à l'œil ou nécessaires, ou commodes qui vous fassent défaut ?

Madame Gabarnac vint au secours de Davrat.

— Si nous voyions nous-mêmes ? proposa-t-elle.

D'abord, on fit l'inventaire de la table encore servie ; puis des meubles de jardin et, instantanément, on prit des notes. Restait la maison. Elle suggéra la déclaration que M. Davrat était la victime d'un abominable propriétaire ; ensuite, la proposition de remédier au plus vite à ce fâcheux état et d'une façon bien simple. Chacune des personnes présentes aurait à envoyer au jeune homme ce qui lui était indispensable pour retrouver ces « chères habitudes ». Toutes, chez elles, possédaient, en double, en triple, ce qu'il lui fallait.

Dans les objets de toilette, rien à signaler. Elles avaient remarqué le fameux nécessaire qui avait déjà avantageusement figuré à Bordeaux et qui, cette fois, fort bien exposé, apparaissait très complet, soigné, scintillant, bref, digne de Davrat. D'ailleurs, la question toilette était trop intime, et elles n'eussent osé insister. Mais la nudité des murs, mais l'insuffisance du grossier mobilier ! Et ce qu'on s'était permis de lui donner comme linge de maison !

— Qu'est-ce qu'un homme connaît de ces détails? C'est dit, monsieur Davrat. Vous permettez?

Les yeux de Davrat vinrent à madame Gabarnac.

Elle fit « oui » du regard et un autre joli « oui » sonnant, celui-là, plein de rondeur et de gaieté, tomba des belles lèvres où on s'était suspendu.

« Il veut, il veut ! »

Quel triomphe !

— Vous verrez comme nous vous ferons beau.

— Moi, j'ai des affiches japonaises qu'on posera aux murs.

— Moi, des fauteuils en paille de riz qui certainement vous plairont.

— Et moi donc, mes rocking-chairs, où littéralement on a la tête

en bas et les pieds au ciel, ce qui est l'idéal de positions pour ceux qui n'ont pas le préjugé de la tenue... Avez-vous des préjugés, monsieur Davrat ?

— Aucun, madame !

— Comme il a bien dit cela !... Alors, acceptées mes balançoires pour regarder les astres ?

— Avec reconnaissance !

Madame Gabarnac proposa l'argenterie dont elle avait plus qu'il ne lui était nécessaire à Cardagnan, et madame Ambarès offrit une des tables tonkinoises qu'elle possédait en grand nombre d'exemplaires.

— Oh ! l'Extrême-Orient ! s'écria une snob.

— Eh bien ! quoi ? l'Extrême-Orient, demanda Davrat.

— Eh bien, ça n'a pas de style l'Extrême-Orient, ce n'est pas esthétique et, d'ailleurs, n'aurez-vous pas déjà les affiches ?

Mais la table, si peu esthétique et d'un style si lâche qu'elle pût être, fut réclamée avec une insistance douce et respectueuse par Davrat qui ajouta, s'adressant à la seule madame Ambarès :

— J'aime l'Orient, sa couleur et sa fantaisie. Pendant le temps que vous voudrez bien, Madame, me confier votre table, elle embellira ma maison, tout à fait selon mes préférences et mon goût.

— Eh ! mais comme il va, pensa Fanny Gabarnac, qui fit claquer ses doigts.

Cependant tout ne tient pas dans le petit confortable et les petits agréments matériels que ces charitables âmes voulaient offrir à leur nouvel ami. L'une d'elles poussa plus avant son intérêt et ses soins. Elle avait relevé dans ce logis d'homme solitaire une lacune, un trou formidable, un abîme auprès duquel rien ne paraissait plus sérieux. Il n'y avait pas un livre à *la Niche*, pas un ; pas une revue, pas une, ni blanche, ni bleue, ni saumon, ni verte, ni jaune, ni rose : le néant, le désert ! En revanche des journaux à un sou, et des humoristiques sur chaque siège. Donc, pas un poète, pas un « auteur tendre », pas un philosophe, pas un sociologue, pas un moraliste !

Ah ! le choix des femmes en littérature ! Ce qu'on lui proposa !

Le malheureux, effaré, et qui ne voulait pas se défendre, acceptait tout. Il eut même la complaisance de déclarer qu'il ne détestait pas la lecture : un « bon » livre, le soir par exemple... pour s'endormir.

Etait-ce de l'ingénuité, était-ce une ironie ?

Le mot fut bien pris, et la promesse d'une petite bibliothèque « choisie » se greffa sur les autres promesses.

Mais c'est ici que la snob, à la fois mystique et précieuse, se distingua, en tirant de sa poche devant les femmes dépitées de l'à-propos, un petit volume dont elle ne se séparait jamais et qui n'était autre que le livre de prières de Gaston Phébus, comte de Foix (1385). Sur la première page elle mit un baiser; puis le tendant à Davrat :

— Prenez-le, dit-elle, je lui dois tout ce que je suis ; lisez-le, relisez-le, embaumez-vous en, et quand vous vous sentirez meilleur, souvenez-vous que c'est là — elle frappa sur le plat — là que vous avez puisé vos forces et votre perfectibilité.

Et ce fut une belle fin de journée avec le triomphe de l'esprit sur la matière.



Elles tinrent parole. Il fut pourvu. *La Niche* s'agrémenta de la pensée de celle-ci, de la prévoyance de celle-là.

Au chevet, Gaston Phébus; sur les murs, les béates petites japonaises. Les rockings-chairs — un succès, les rockings-chairs — montaient perpétuellement de la terre aux nues, ou descendaient des nues à la terre. La table tonkinoise occupait un bon coin, et le vermeil avait fait son apparition aux goûters, inaugurés avec simplicité, et qui, par la suite, devenaient succulents, chacune apportant sa gourmandise, le triomphe de sa cuisinière ou de son chef.

Davrat ne songeait pas à se plaindre; mais ses amies étaient encore beaucoup plus heureuses que lui, parcequ'elles satisfaisaient leur tyrannique et presque pathologique besoin de gâter, de protéger, d'être de bienfaitrices amantes, et que dans l'accomplissement de ces fonctions, que quelques-unes assimilaient à la maternité, elles savouraient le plaisir plein, de suivre l'instinct et la nature. Pour un certain nombre d'entre elles qui n'auraient pas été offusquées — au contraire — d'attirer une partie ou l'ensemble des pensées amoureuses de Davrat, d'autres en revanche, restaient assez désintéressées sur ce point, et se contentaient d'être utiles et aussi un peu bénies. Eh ! oui, bénies, admirées ; les femmes veulent l'être. Vivant dans la rivalité, quelles que soient leurs intentions, elles entendent plaire, parfois honnêtement, c'est entendu, cependant, alors même que l'amour n'est pas en jeu, se sentir *la première*, celle dont on attend le plus, être l'objet d'une prédilection du jeune, du vieux, de celui qui est beau, de celui qui est spirituel, de celui qui est exigeant, de celui

qui n'ose rien, du protégé, du protecteur, du timide, de l'audacieux, de l'homme dont on rit, de l'homme dont on meurt! Et Davrat était si bon équilibriste que toutes pouvaient se dire : c'est à moi seule qu'il songe, et cela sans que madame Gabarnac en pût prendre ombrage.

Elle savait néanmoins, fort bien, qu'après avoir été en troupe, à des jours, à des heures fixes chez lui, chacune d'elles avait cherché des prétextes — trouvant excellents les plus inconsistants, les plus torturés, les moindres — pour y venir seule en toilette de bataille, avec la mine pétrie de ces prétentions.

Dans ces tête-à-tête, elles gardaient le même dominant souci : être admirées, d'abord, le confesser ensuite; apprendre à quoi tendait sa vie; car si, pour de multiples raisons, on admet qu'un homme reste votre ami ou... votre enfant, il est impossible de supporter l'ignorance de ses amours et de ne pas les diriger. Davrat devait donc subir l'assaut des questions tendancieuses dont, d'ailleurs, il sortait avec une dextérité superbe. On lui tendait des pièges pour l'embarrasser, s'il mentait; mais il savait ne pas mentir et avoir l'air de dire quelque chose alors qu'il ne disait rien, tournant les questions de façon à faire plaisir encore à celle qu'il jouait.

— Ce que j'aime, ce que j'espère, ce que je désire ? Est-ce donc cela qui vaut qu'on en parle ! Croyez-moi, rien ne m'intéresse que vos grâces d'aujourd'hui, l'arrangement de votre chevelure, et... ce que veulent bien me donner votre regard ou votre sourire.

Il allait jusqu'à y plonger les doigts dans ces chevelures qu'on lui montrait de tout près, pour qu'il en corrigeât le tour, s'il le trouvait bon, et comme son œil était prompt et critique, il arrivait à transformer un visage avec une mèche aplatie ou soulevée.

La première à qui l'aimable intermède avait été proposé en avait défailli de joie. Puis la fierté, en quittant *la Niche*, l'avait conduite sur la plage.

— Je viens d'être coiffée par Davrat, moi!...

— Vous, et comment cela ?... Vous vous décoiffez donc chez lui ?

— Non pas, c'est lui qui décoiffe.

— C'est bien ainsi que nous l'entendions.

Il devint le juge des toilettes, car il n'est pas que les frisures et les chignons qui comptent dans la beauté. Parfois, sans respect pour le grand couturier, il déplaçait une dentelle, busquait une ceinture, refaisait un nœud ; enfin, y « mettait la main ». Ne fût-ce qu'une imposition, tout de suite, cela prenait une ligne qui

transformait la femme. On ne se sentait bien que passée au crible du « goût Davrat », et satisfaite, que lorsque on pouvait se dire : il ne « verra » que moi.

Il fut convenu que les jours de réunion chez lui, la mieux habillée selon sa décision, car il devait trancher, devenait, durant l'après-midi, la maîtresse de la maison.

Il aurait bien voulu éviter ce choix qui paraissait peu galant ; mais il y eut une telle insistance, aucune ne doutant d'être toujours la préférée, qu'il dût céder au caprice.

Il ne se fit pas d'ennemies, il n'en pouvait avoir.

Chacune à son tour devenait la reine d'une heure, et avait le petit frisson de se dire : « je suis sa plus chère », oubliant la « plus chère » de la semaine précédente. Et c'est ainsi que le jour de la victoire efface toujours celui de la défaite.

Madame Ambarès, par exception, fut élevée deux fois, en peu de temps, à ce rôle de « plus chère ». Il est vrai qu'il ne l'avait jamais coiffée et ne touchait pas plus à ses rubans qu'à sa chevelure. Très dame, elle était sa fierté, et cela bien autrement que les jeunes et les provoquantes. Avec elle il narguait les hommes : madame Ambarès venait chez lui, et avait un rôle dans son ménage de garçon. Mieux encore, il était maintenant admis au tennis Ambarès et les tennis de madame Ambarès ne s'installaient pas sur la plage comme ceux du fretin, mais bien dans son parc, sur son sable, à l'ombre de ses arbres.

— Faut-il qu'elles s'embêtent, ces femmes, pour vous choyer de la sorte ! lui dit une fois Gabarnac vexé.

Davrat dédaignait la discussion.

— Oh ! certainement, leur désœuvrement doit être extrême pour qu'elles me choient de la sorte, répondit-il, simplement.

— Et cela s'explique, fit Gabarnac : nous ne sommes ici que cinq ou six familles du même monde, et qui se voient chaque jour, du matin au soir. Il en résulte qu'on se connaît trop, et que irrésistiblement, on va au nouveau.

— Très heureux de profiter de cette lassitude !

— Autrefois, il n'en aurait pas été de même, et c'est la raison qui fait que, fort mal à propos, je vous ai mis en garde contre l'isolement.

— Je n'ai retenu que l'intention, fit Davrat, très doux, mais croyez que je n'ignore pas à qui je dois la bienveillance qu'on me témoigne.

— Pardi, à ma femme !

— Je ne me serais pas permis...

— Moi, je ne me gêne pas. Voilà, mon cher, ce que c'est qu'une femme de belle tenue: on ne lui résiste pas. Sans doute, le monde peut soulever des critiques ; contre qui s'en gênerait-il ? Cependant on l'écoute, on la suit, et son autorité fait loi.

— Comme c'est vrai ! opina Davrat fort grave.

XI

Davrat sentait de ses succès un plaisir d'espèce particulière qui était fait d'espoirs vifs plutôt que d'un état acquis, délicieux. C'était vraiment gentil ces aimables créatures autour de lui, les jolies et les laides, les jeunes et les mûres, qui ne pensaient qu'à lui plaire; mais il attendait bien autre chose de la vie et même de l'amour. Il n'acceptait le présent que comme un prélude au bonheur, non qu'il brodât sur un fond tout tendu, apprêté, échantillonné et qu'il se dit: « il viendra ceci et puis cela, et plus encore. » Il ne cherchait pas à devancer les évènements parce qu'il ne s'en croyait pas le maître et préférait laisser ce souci et ces soins à ses fées. Il avait des réveils d'oiseau dans son feuillage. L'odorante fraîcheur des aubes venait jusqu'à lui sans qu'il fit d'autre effort que le geste aisé d'ouvrir sa fenêtre. C'est ainsi qu'il aimait l'existence. De gestes aisés il était plein, aucune circonstance ne l'aurait laissé gauche: grâce des yeux et des mains ; tendres, beaux mouvements irrésistibles où se suspendent les cœurs épris de vertige ; mots qui percent, il avait tout, et pour cela aimait à se prodiguer. Aux autres à faire le reste. Quelles autres ?. . Elles, les amoureuses. Pourquoi se fût-il employé davantage, puisque plus il apparaissait indolent, jouisseur, cigale, plus elles s'empressaient, industrieuses en trouvailles, en formes neuves de touchantes démonstrations. Il n'avait qu'à laisser aller ; ce serait toujours bien ce qu'elles trouveraient et adroit et filé !... « Allons chères miennes, pensez à moi, dédoublez-vous, multipliez-vous, ingéniez-vous; entraînez-moi dans vos volontés, jeunes mères, tendres amies d'un garçon qui ne demande qu'à voir enfin se dessiner pour lui les grands bonheurs ! »

Il se vantait de n'avoir point de vices. Les honnêtes femmes de sa coterie voulaient s'en réjouir, d'autres parurent le regretter ; car, il faut le reconnaître, l'homme vertueux se pose mal en ce monde, et limite son prestige. Mais il n'allait pas jusqu'à parler de ses qualités: pas de vices, simplement. Cela paraissait vrai.

Jamais il ne s'asseyait à une table de jeu ; il ne rôdait pas autour des gueuses, et quand il s'absentait, personne n'ignorait où il allait : — A Yvos, pour ses affaires.

L'une de celles que cet étalage d'excellente conduite agaçait passablement, et qui, du reste, demeurait incrédule, laissa un jour pénétrer le fond de sa pensée, en déclarant qu'il se moquait d'elles toutes, et qu'il n'y avait pas à douter qu'il ne fut « une rosse ». Elle appuya avec délice, enveloppant complaisamment le mot argotique de tout ce qu'on peut lui prêter de séduction perverse, de canaillerie légère et charmeuse. Chose étrange, imaginer que le cher Davrat pouvait être « une rosse », fit plaisir et la présomption en fut acceptée sans débat.

— Il nous ment, il nous berne, poursuivit la hardie psychologue, et ce n'est pas nous qui l'intéressons; par-dessus nos têtes, il découvrira, il a peut-être déjà découvert ce qui lui plaira vraiment.

— Comment, aucune parmi nous ?...

— Non, son regard va plus loin, à autre chose sans doute.

— Mais encore ? demanda madame Gabarnac attentive.

— Oh ! je n'imagine rien de précis... tenez, si, par exemple, il était incapable d'aimer ?...

— Incapable d'aimer ?...

— ... Et ne fut qu'un ambitieux à la poursuite de sa chance !

Révolte, puis clameurs de toutes les femmes : « Sa chance est dans l'amour, c'est-à-dire en nous. »

C'était un cri de revanche.

— Qui sait ? murmura agressivement l'une d'elles, peut-être aimera-t-il qui ne lui sacrifiera jamais rien.

— On lui résisterait ?

— Oh, cela !...

L'invraisemblance semblait trop grosse pour qu'on la pût admettre.

— Qu'a-t-il, qui est-il pour se montrer à ce point vainqueur et maître de nous ?

— Mesdames, nous l'avons adopté !

Fanny Gabarnac tendit la main à madame Ambarès qui venait de parler.

— Merci, chère amie, lui dit-elle, de n'avoir pas oublié que c'est chez moi qu'il vous a été présenté !

Elles devinrent plus raisonnables, et même un peu honteuses de s'être laissé emporter.

— En somme, que nous fait ?...

— Quand on s'occupe d'un homme, si purement, si saintement que ce soit, on entend qu'il réponde à la sollicitude qu'on lui témoigne par de la confiance.

— Sa confiance ou ses secrets ?

C'était encore la voix de madame Gabarnac.

— Ses secrets pour vous, la confiance pour nous, là !...

Mais il n'avait qu'à paraître :

— Monsieur Davrat, venez que je vous dise ; monsieur Davrat si c'était mon dîner que vous honoriez ce soir ?

Il y avait toujours, à quatre ou cinq tables, un couvert mis pour lui, et comme il ne pouvait se diviser, la coutume était venue, tant les compétitions se faisaient vives, de le tirer au sort.

C est ainsi que le sort devait l'offrir à madame Ambarès. On allait partir, après le goûter à *la Niche*, quand on posa la question :

— Où dînez-vous ce soir ?...

Davrat en veine de taquinerie avait répondu précipitamment :

— Chez moi.

— Pas chez vous ; je vous veux.

— Permettez, dit une autre, c'est mon tour aujourd'hui.

L'heure avait sonné de faire appel au hasard.

Les rivalités se calmèrent pendant qu'on inscrivait sur des carrés de papier le nom des femmes présentes. Ce fut celui de madame Ambarès qui sortit le premier. Mais comme Davrat n'avait jamais été invité à poser le pied sous son toit, et que le jardin paraissait ne lui être ouvert que les jours de tennis, il crut devoir s'excuser : une migraine « affreuse » le retenait à la maison, et pour parler sincèrement, ce qu'il voulait, ce n'était pas dîner chez lui, comme il l'avait dit en plaisantant, mais ne pas dîner du tout.

— Migraine très soudaine, observa madame Ambarès incrédule.

— Ne faut-il pas avoir la pudeur de la maladie et n'en parler que contraint ?

— Eh ! bien ! monsieur, essayez de la vaincre et vous vous en trouverez mieux, croyez-moi !

— Quelle figure ferais-je à votre table, si je n'y puis rien prendre ?

— Vous y prendrez quelque chose, quand ce ne serait que la médication que je vous ordonnerai pour votre migraine, et qui, à moi, me réussit toujours... Voulez-vous essayer ?

Il dut s'incliner.

En se tournant, il jeta les yeux sur Fanny Gabarnac, et la vit triomphante : il y pénétrait donc, chez ces rogues Ambarès, dans leur intimité, cette fois, et non pas pour ces petites réunions de plein air sans conséquence, où on le maintenait avec tant d'intention.

En le quittant, elle lui donna une poignée de main nerveuse, moitié d'amour, moitié de protection ; en même temps, il lut dans son regard le « ça y est » qu'on aime à se dire, alors que réussit quelque chose de difficile dont tout l'honneur nous revient.

En rentrant chez lui, M. Ambarès apprit de sa femme, qu'il dînait le soir même avec M. Davrat.

— Quelle bonne fortune! et chez qui ?...

— Ici, chez vous, mon ami.

Il fallut toutes les souples et subtiles grâces de Florence Ambarès, pour maintenir le courroux que cette nouvelle avait fait éclater.

— Chez moi, chez vous, à notre table, l'aventurier, l'enjôleur, le sauveteur, le nageur!...

— Le charmeur, ajouta Florence, de son ton calme d'ironie rêveuse.

Mais le père ne sourit point.

— Quand j'affirme que toutes les femmes sont folles, reprit-il, toutes !... plus que toutes !

— Vous allez exagérer, papa, prenez garde!...

— Je sais ce que je dis : celles qui sont à naître, celles qui ne sont plus. Il y a une folie féminine qui n'a ni commencement ni fin, que rien ne peut détruire : l'immortelle folie prise par la mère à l'aïeule, par la fille à la mère, et au milieu de laquelle nous devons vivre, nous autres, les jobards et les victimes!... Mais pourquoi ici, pourquoi à ma table... et ce soir ?...

— Mon Dieu, ce soir ou demain ?... intervint encore Florence, en regardant sa mère qui, dédaigneuse de s'expliquer et un peu suffoquée du ton de son mari, se taisait.

— Ce soir, c'est aujourd'hui !

— C'est même tout à l'heure ; mais demain, ce sera devenu hier, quelque chose du passé et vous n'y penserez plus.

Cinq minutes avant le dîner, les deux femmes, vêtues sans aucun apparat, causaient dans un petit salon, tandis que M. Ambarès, rageur, feuilletait des revues avec une énergie fort mal employée.

Deux coups de timbre, et Davrat parut en smoking, très chic.

Madame était « servie », et elle passa devant avec son convive, le père et la fille les suivant.

— Est-ce assez complet ? murmura M. Ambarès à Florence, nous avons l'air d'être en famille.

On s'assit, et alors seulement madame Ambarès, regardant son mari, dit du bout des lèvres, avec la supériorité d'une femme qui dans une discussion va donner à son adversaire la preuve qu'il a les torts :

— Nous devons l'avantage d'avoir aujourd'hui M. Davrat à une circonstance qui, je le crains, l'a un peu contrarié. Il se flattait de rester chez lui, pour y soigner une terrible migraine ; mais ses amies, qui toutes le voudraient le même jour, ont inventé de faire décider le sort à qui l'aura chaque soir. Mon nom est sorti, et il devenait de mon devoir de ne pas laisser mon hôte se soigner seul.

Et se tournant vers le maître d'hôtel, madame Ambarès ordonna :

— La soupe à l'oignon de M. Davrat, copieuse et brûlante.

M. Ambarès, rasséréné, demanda en riant à Davrat :

— Il n'y a donc pas de bulletin blanc qui serait à votre avantage, comme le zéro à la roulette est à l'avantage de la banque ? On tire le bulletin blanc, et vous êtes libre de dîner chez vous si bon vous semble, ou d'y soigner votre migraine autrement qu'avec des remèdes personnels et artistes, plus ou moins de votre goût... Proposez cela, on criera, sans aucun doute; mais, que diable, vous avez bien le droit de vous défendre !

— J'y songerai, répondit Davrat, d'excellente humeur ; pourtant, ce ne serait pas sans regrets.

— C'est que, ma parole, les femmes sont d'une exigence !...

— Charmante !

— ...Insupportable ! féroce ! rectifia M. Ambarès.

La mère et la fille se regardèrent rassurées : ça allait bien.

Alors, la conversation devint sérieuse, portant beaucoup sur les affaires. Elle pouvait ne pas paraître très gaie, mais prenait un tour agréablement familier.

Quand on quitta la table, les deux hommes allèrent fumer dans le jardin, près des femmes.

En passant, M. Ambarès questionna Davrat sur son établissement des Landes; puis, on s'étendit davantage, on parla de la France, de son avenir commercial. Ce sujet, déjà vaste, devint plus vaste encore, avec les colonies et enfin, l'Etranger. La

statistique et les chiffres intervinrent, jaillissant d'un léger conflit d'opinion. On les discuta, les agita, retranchant, ajoutant, interprétant, si bien qu'un moment peu flatteurs, ils se présentèrent, après les avoir supputés avec d'autres vues, tout à coup plus rassurants. Davrat blâmait l'indifférence française, qu'il qualifiait « d'inertie générale », mal moral, cause de ce tassement dans l'acquis, dans le repos, et l'aisance médiocre, qu'ont les invalides qui redoutent le pas de plus, le pas en avant, dont la veille, il se sont dispensés.

— Nous ne sommes ni assez misérables, ni assez heureux pour nous complaire à l'aventure, et c'est un grand mal que cette soumission aux petits bonheurs, aux petits succès, aux petites jouissances... Je rêve autre chose et peut-être parce que je ne suis pas un satisfait. Si j'avais quelque puissance, j'aimerais entreprendre ce que j'appelle des « Affaires françaises » — il souligna d'un geste précis « Affaires françaises » — qui sortiraient de notre richesse seule, de nos talents propres, et deviendraient de belles choses, bien à nous. Attirer les grosses entreprises, nous implanter en pays neufs, ce dont nous avons si peur, toucher aux mines, au chemin de fer, à la navigation, aux forêts, à la terre, à la mer, à la finance, et que ce soit nous qui essayions d'être « là » pour y rester, alors que ce sont toujours les autres qui sont « là », et qui restent. Notre paresse de dilettante se plaît tant à l'ouvrage et à la réussite du voisin, que si, par hasard, nous devons, sous l'impulsion de quelques rares fièvres, donner le premier coup de pioche, il en advient que, par la plus paradoxale des évolutions, nous nous mettons soudainement à trembler de notre audace, et que nous ne nous tranquillisons qu'en nous débarrassant au bénéfice d'un nouveau venu — qui n'est pas de chez nous — de nos profits, de notre renom, de notre gloire. Serait-ce que nous en portons trop lourd sur nos bras et que nous jetons les miettes de notre génie et de nos trésors à de moins heureux ? Aucunement. Il ne semble pas que nous soyions à une de ces époques resplendissantes qui permettent de rien laisser passer sans y poser la main. L'esprit d'à-propos, qui n'est en somme que de la hardiesse et de l'initiative, nous a abandonné : nous faisons « dodo » et nous nous éveillons tard parce que nous avons de bons lits. Les bons lits sont des pervertisseurs d'énergie.

M. Ambarès écoutait comme un homme de la veille écoute un homme du lendemain, plein d'objection et de critique, mais aussi avec quelque chose de cette curiosité nerveuse que donne le mouvement nouveau, la vigueur des autres.

— Dans ces idées, demanda-t-il, pourquoi avez-vous quitté les colonies ?

Davrat, une fois de plus, expliqua à sa façon son départ étourdi, le découragement de sa jeunesse isolée et l'erreur sur sa vocation.

— Et les choses intéressantes que vous avez pu remarquer ?...

— J'ai su ne les point oublier...

— Cependant sans en avoir profité jusqu'ici ?

— Il me fallait recommencer ma vie, et, d'abord, m'assurer la sécurité matérielle.

— C'est juste !...

— A quel point, pensait Davrat.

Un lent tour de parc qu'on fit, réunis, termina la soirée. La conversation était devenue générale, et assez souvent, on s'arrêtait face à face, pour s'entretenir plus directement, préciser ce qu'on venait de dire et se convaincre, mais dans l'abandon des réunions intimes, en délassement d'esprit, et on se regardait de très près sous un ciel pur animé de l'éclair bleu des étoiles, qui, avec la brise paisible et tiède, faisait la nuit à la fois tendre et brillante.

XII

Madame Gabarnac, voyant Davrat en si bon chemin, n'admit pas qu'il s'en tint à cette entrée furtive dans la maison Ambarès. Elle s'était emparé du mari et de la femme, et les travaillant, les influençant, leur tendant des pièges, il advint que son protégé se trouva un beau jour faire partie des familiers du château.

Cela s'était assez vite affirmé, mais non sans nuance. Il soutint cette faveur avec une discrète modestie, qui cependant laissait percer tout le prix qu'il attachait à un tel honneur. Dès lors, ayant un peu changé de manière, on le vit souvent prenant un ton plus grave qui lui habillait l'âme, ainsi que le costume de cérémonie vêt le corps de dignité.

Et un jour, il s'attendrit, ayant eu l'occasion de remercier Florence pour de récentes gracieusetés dont elle s'était plu à se faire la dispensatrice.

— De belles dames, lui dit-il, il y en a parfois qui veulent bien n'être pas trop rudes aux pauvres diables de ma sorte ; mais de belles demoiselles, telles que vous, si généreuse, il n'en est point d'autres. C'est peut-être qu'habituée à verser le bonheur, vous ne pouvez avoir que de la bonté, même pour le moins intéressant des

hommes. Sachant tout pénétrer, tout vous touche. Vous avez senti que de la femme je n'ai pas connu le meilleur, et que c'est plutôt par divination que par expérience que j'en ai appris les vertus. Je n'aurais jamais osé vous mendier le bienfait du regard indulgent qu'on prend pour qui n'a pas encore connu le bonheur... de vous-même ; vous me l'avez montré, et il me semble vivre un de ces songes purs qui furent toute la joie de mon enfance, songes du sommeil que le réveil dissipait si vite, et où j'imaginais que j'étais sage, protégé et heureux...

Ce n'était plus le moins du monde l'athlète de la conche de Cardagnan, le compagnon hardi d'un grand toutou dont il faisait, par instant, son meilleur ami, comme si le reste était méprisable, et encore moins le railleur teinté d'impertinence, des réunions du petit chalet. Il avait ce mérite, ou cette duplicité subtile, de se plier à toutes les formes de l'esprit féminin, sachant précisément ce qu'il devait dire pour toucher une place vibrante, flatter une sensibilité dans ce qu'elle a de plus tendre et de plus excitée. Jamais il n'imposait ce qu'il aurait pu considérer comme ses supériorités ; au contraire, il s'assouplissait aux fantaisies et aux caprices de caractère et de nature qu'on lui opposait. La vraie malice, pour s'instruire, étant de regarder agir et d'écouter parler les autres, il regardait et écoutait. C'est ainsi que, portant aux femmes une infatigable attention, il prenait cette connaissance de leurs pensées et de leurs goûts, qui lui donnait des airs de devin.

Sans hypocrisie donc, par pure éducation, par respect et maintien, en homme qui va dans le beau monde, il endossait pour la délicate Florence Ambarès la grande tenue morale qu'agrémentait un rien de fanfreluche mélancolique et d'émotion : le brin de muguet au revers du frac, l'innocence auprès de la rigide correction.

Ah ! comme il laissait voir l'amertume de n'être que ce qu'il était : l'infortuné qui s'agite pour la vie, quelle vie ! Et sans qu'il formulât rien de précis, on le devinait appelant de tous ses vœux une existence d'ordre et de sagesse, près d'êtres chers qui eussent cherché en lui autre chose que le rossignol à l'œil de flamme, que le ténor des soirs d'été. Dans ses yeux, passait le nuage d'une tourmente.

Florence l'écoutait, attentive, lui demandant pourquoi, s'il allait contre ses goûts, il s'était plié à la vie dissipée que lui faisait son cercle féminin, des influences d'excentriques.

Le grand regard qu'il jeta pour lancer cette phrase courante qui a servi à toutes les coquettes et qui traîne sur toutes les lèvres de femmes :

— J'aime qu'on m'aime !

— Trop ! fit-elle étourdiment.

Il ne se défendit pas.

— Oui, trop, jusqu'à la folie, j'aime...

Il s'arrêta ; puis rectifiant :

— ... J'ai aimé qu'on m'aime. Ce que mon enfance n'a pas eu, ma jeunesse l'a demandé. Sans doute, je n'étais pas de ces forts qui se grandissent de l'abandon... et d'ailleurs, pour qui me garder, qui verra jamais de moi autre chose qu'un gueux, un bohème ballotté dans le vaste monde, alors que les heureux se serrent, se soutiennent et se défendent... Ah ! ne m'accablez pas !... si vous saviez !... Ce n'est pas de me dire : vous faites mal ! qui me rendra meilleur, c'est de me laisser espérer qu'un jour tout ne sera pas mauvais de moi... Si on me permettait d'imaginer cela, il n'est pas d'efforts que je ne pusse tenter pour qu'on eût raison. Mais pensez-vous qu'en un instant, on dépouille, sans que rien en subsiste, un passé méandreux, désordonné, aux mille combinaisons, où j'ai été prodigue, puis pauvre ; par instants moins malheureux, et cependant retombant toujours à des vanités de misérable... Voulez-vous sauver un homme ?... Pardon ! ..

Il ferma les yeux pour rompre l'entraînement, et, s'étant repris, il demanda, plus froid :

— ... Ai-je raison d'admettre ma perfectibilité ?

— Tout être est perfectible, répondit Florence, prudente.

— Moi ?...

— Comme un autre, sans doute.

— Pas plus ?...

— Le sais-je ? Je ne vous connais pas.

Il frémit, et son beau teint mat devint plus pâle encore.

Pourtant Florence avait parlé avec douceur, sans aucune intention entêtée ou dédaigneuse, au contraire, toute fondue de simplicité innocente :

« Je ne vous connais pas ! »

(A suivre.) Mme Hector MALOT.

LA HARPE

Pourquoi me reprocher d'être triste et morose
d'hésiter en mon œuvre, et de n'achever pas ?
vaut-il pas mieux me faire un collier de tes bras
et guérir mon tourment que d'en savoir la cause ?

Vois-tu ! lorsque mon cœur palpite à se briser
comme une barque, en mer, tourne au gré de l'orage,
ces mots là, seulement me sembleront très sages
qui glissent en mon âme avec un long baiser !

La sagesse n'est point la gloire du poète
tu le compris, le soir, où pâle, lentement,
contre mon front brûlant tu vins placer ta tête
et tu donnas ta bouche à mes lèvres d'amant !

Or, ce soir là, mon rêve envahit tout l'espace
rêve éclos de ton souffle, ô mon amie, et tel
qu'il enferme l'espoir d'un poème immortel
sans toi rêve d'enfant qui scintille et s'efface !

Parfois en la splendeur des tièdes soirs mourants
où tu passais, parmi les jardins odorants,
effleurant de tes doigts les grands iris bleu-sombres
n'as-tu pas entendu non loin de toi, dans l'ombre,
monter comme un soupir mélancolique et doux,
puis comme un chant léger, puis de longs appels fous
puis un son lent... C'était la harpe délaissée
par le caprice errant d'un zéphyr, caressée
sans rythme, sans beauté. Tu t'approchais alors,
ardente, et sous tes doigts pressais les cordes d'or.

Et c'était la romance antique et familière
que les filles des champs apprirent de leur mère
puis les refrains vibrants et les vives chansons
que sifflent les faucheurs courbés sur la moisson,
les paroles d'amour languissantes et douces
les murmures d'amants enlacés sur la mousse,
puis, ainsi qu'une marche au rythme auguste et fier
le choc des lourds marteaux, qui font jaillir du fer
un diadème ardent de claires étincelles...
puis mille carillons de cloches aux voix grêles...

Et la harpe riait, et la harpe pleurait,
contant les soirs de deuil et d'angoisants regrets,
les muets désespoirs de femmes au front blême
qu'un amant délaissa quand il eut dit : « Je t'aime ! »
Le troupeau bondissant des vœux et des désirs.
Elle disait l'effroi de ceux qui vont mourir
et sentent s'effacer sous leurs paupières closes
le suprême reflet des êtres et des choses...

Puis, c'était un chant large et beau ; comme la mer,
comme les pics altiers qui couronnent les airs,
comme l'azur profond où tremblent les étoiles,
comme la grande paix qui tombe... Tel un voile
éternellement blanc sur toutes nos douleurs...

Ainsi que cette harpe au vent du soir, mon cœur
au souffle du destin sanglote ou bien soupire
et, préludant aux chants harmonieux, expire
sans atteindre jamais les sublimes accents !

Et, comme le luth d'or sous tes doigts frémissants,
mon cœur peut s'éveiller demain, ô ma chérie,
consacrer noblement le travail et la vie,
nous libérer, enfin, des stériles remords
et nous porter unis au delà de la mort.

Jean CANORA.

MADAME RÉCAMIER

(d'après un livre nouveau)

Un remarquable travail de M. Edouard Herriot vient préciser à l'aide de documents nouveaux (nombreuses liasses de lettres, biographie inédit de Ballanche, etc.), cette séduisante et énigmatique figure de Madame Récamier. La vie de Madame Récamier touche à la réaction thermidorienne, à la joie de vivre qui emplit la société parisienne après la fin de la Terreur, à l'histoire de l'opposition libérale sous l'Empire, à l'histoire politique et littéraire de la Restauration. Madame Récamier traversa ces époques troublées, avec ce calme et cette sérénité auxquels font allusion les Goncourt, quand ils l'appellent la « Madone de la Conservation ». Elle a été l'Egérie de Chateaubriand, de Benjamin Constant, de Ballanche, des Ampère ; elle a été l'amie de Madame de Staël, Madame Swetchine. Elle paraît avoir concilié ses contraires, elle a passé par des alternances de fortune et de quasi pauvreté, sans que sa puissance morale en ait été atteinte. Elle a été très aimée, très écoutée, très respectée. C'est une figure du XVIIIe siècle, perpétuée dans le XIXe. Elle a eu un salon littéraire et politique. Elle a eu de la sagesse dans la fortune et de la fidélité au malheur. Ce sont là bien des raisons pour qu'elle survive dans la mémoire humaine. Il en est une, encore plus forte, qui retient autour d'elle l'attention ; elle est énigmatique, elle est diverse, au point que son portrait peint par David et son portrait peint par Gérard, ne semblent point représenter la même femme ; de même, à travers tous les contemporains qui l'ont connue, elle apparaît diverse, multiple, avec, comme seule unité, une douceur et une force de persuasion que reconnaissent même ses ennemis.

Sainte-Beuve a parlé du doux génie de Madame Récamier. Barbey d'Aurevilly qui détestait l'empire féminin sur la littérature, qu'elle se formulât par des œuvres ou par des conseils, l'a attaqué. Prosper Mérimée lui reproche d'avoir trop adouci les angles du caractère de ses amis, des personnes sur lesquels s'exerçait sa lénifiante influence. Marceline Desbordes-Valmore, qui fut une élégiaque agissante, de même que Madame Récamier paraît avoir été une élégiaque contemplative, écrit lorsque meurt Madame Récamier : « Adieu, Madame Réca-

mier, et sa grâce et ses douces mains bien courageuses aussi, pour attirer et soutenir les plus souffrants. La perte de M. Chateaubriand l'a déracinée de la terre. Ses beaux yeux sont devenus aveugles, et cette créature, jugée légère parce qu'elle souriait, même en pleurant, a voulu mourir ». Les opinions sur elle sont divergeantes, mais, partout, on y trouve un reflet de celles de ses amis fidèles, du bon Ballanche, la déclarant toute suavité et toute bonté, en des formules qui confinent au lyrisme extatique.

Balzac, qui l'a un peu approché, aurait fait d'elle le modèle de sa comtesse Fœdora de la *Peau de Chagrin*, femme ambitieuse qui sait ne se point donner, pour demeurer plus désirée, et qui a avant tout le culte de sa beauté ; ce serait reprendre l'écho de certaines attaques contre elle, mais n'y a t-il pas pensé aussi, en écrivant *le Lys dans la Vallée*, et en décrivant auprès de Madame de Mortsauf, et en elle-même, tous les jours, et toutes les douleurs d'un platonisme sincère et exaspéré. Dans son allure de vignette demi-romantique, qui reste calme auprès de l'agitation de Benjamin Constant, et qui adopte, volontiers, les aspects de grande mélancolie de Chateaubriand, elle évoque un type de femme distinguée du commencement du siècle ; physiquement c'est une beauté à la Grecque ; intellectuellement, c'est une femme de Keepsake, et tout de même, avec ses airs perdus dans le rêve, avec ses sensitivités, avec ses adresses diplomatiques vis-à-vis des soupirants, qu'elle cherche à retenir auprès d'elle une fois calmés, spectateurs enthousiastes et pacifiés de toute bonne grâce, elle a exercé une influence. Les autres femmes l'ont imitée ; elle a mis à la mode ce *voile*, contemporain des premiers romantismes, des méditations, ce voile qui convient à l'éplorement, à la mélancolie enveloppée, au flou de ces héroïnes romantiques, qui ne sont que des personnifications des désirs des poètes, et les porte-paroles de leur amativité. Ce voile qui se fixe à une couronne de cheveux sur le sommet de la tête, qui drape les épaules, qui évoque le mystère oriental et les brumes du nord, qui est une échope légère où ces voiles d'épousée, qui laisse après lui, une traînée de candeur, calmante ou prévoyante, en son vague, en son amplitude, en son imprécision ; c'est le caractère dont elle s'enveloppait. Celui qu'elle traçait autour de son caractère vrai qui semble être d'avoir aimé, et d'avoir exercé avec douceur une autorité respectée. Elle a dominé par son élégance et inspiré l'imitation de ses manières à toutes les femmes que le génie viril et bousculant de Madame de Staël éloignait, avant que George Sand et Daniel Stern vinssent apporter leurs formules de révoltées et de penseuses, à l'admiration de leur temps.

Le trait le plus distinctif de Madame Récamier, c'est son égalité d'âme. Elle admire Madame de Staël, on l'exile à cause de Madame de Staël, elle l'accepte. Un changement politique lui rouvre Paris et le monde, elle y revint uniment ; ses lettres ne déclassent jamais ; c'est du même calme, qu'elle écarte l'amour du prince Auguste de Prusse qui

lui offre le voisinage du train, et celui de Benjamin Constant sur la volonté de qui elle a du poids et de l'emprise. Elle apparaît aux uns, comme une bonne fée ; aux autres, comme une déesse; ainsi la vit le bon Ballanche qui tenta d'en faire une femme de lettres, mais Ballanche est une des naïvetés les plus vraies et les plus profondes qui aient apparu dans le monde.

M. Herriot attacha la plus grande importance à la vision de Madame Récamier que lui laissa Ballanche ; il a raison, en ce sens, que les belles qualités littéraires de Ballanche le rendaient tout à fait propre à laisser, des choses qu'il sait, une image élégamment fidèle, et qu'il est incapable de trahir la vérité. S'il s'agissait d'un cas ordinaire, rien ne serait plus définitif que le témoignage de cet honnête homme. Mais il semble bien que la vie de Madame Récamier ait pu rouler à côté de lui des torrents de passions et des aventures compliquées, sans qu'il s'en doutât le moins du monde. Il s'était fait d'elle une image définitive ; il s'y tenait ; il la plaignait. M. Herriot est aussi d'avis, avec Sainte-Beuve qu'il fallait la plaindre un peu. Récamier lui-même, son mari, qui devait avoir de son caractère quelque expérience lui écrivait (on était à l'époque très épistolière, très analyste, très littéraire vis-à-vis l'un de l'autre) que son caractère ne rentrait point dans les catégories connues ; ni le juger avec avec des maximes toutes faites. C'est très probablement la vérité, et il suffirait, je pense, pour éclaircir le caractère de Madame Récamier, une fois admis cette originalité douce, de constater qu'elle s'y plaisait infiniment, qu'elle eut été navrée de n'avoir point dans son caractère, abondante matière à épiloguer pour ses amis, et que de ses originalités de caractère elle fit à la fois l'étude et l'ornement de sa vie.

Quoi qu'il en soit, c'est une figure : Aime-t-elle, n'aime-t-elle point ? Fut-elle fidèle à M. Récamier ? M. Herriot a là-dessus la conjecture la plus intéressante. En interrogeant bien les souvenirs de Madame Lenormant qui publie sur Madame Récamier ce que la famille avait besoin de faire connaître, et qu'on appelait non sans quelque ironie, « le chef de cabinet de Madame Récamier » en notant avec quel soin Madame Lenormant parle toujours de l'affection filiale de Madame Récamier, pour son époux, M. Herriot arrive à cette opinion, que Madame Récamier ne fut Madame Récamier que de nom. Madame Lenormant dit que « le lien (le mariage avec M. Récamier) ne fut jamais qu'apparent ; Madame Récamier ne reçut de son mari que son nom. Ceci peut étonner, mais je ne suis pas chargée d'expliquer le fait ; je me borne à l'attester, comme auraient pu l'attester, tous ceux qui ayant connu M. et Madame Récamier, pénétrèrent dans leur intimité. M. Récamier n'eut jamais que des rapports paternels avec sa femme... Madame Récamier ne fut ni épouse, ni mère ». Madame de Staël parle à Madame Récamier « de la couronne blanche qu'elle peut encore porter et du bonheur que l'avenir lui réserve ».

Sans doute Madame de Staël n'eût pas parlé de ce bonheur à venir,

si elle avait pu croire que c'était à cause de particularités physiologiques que Madame Récamier avait encore tous droits à la couronne blanche. C'est à Mérimée qu'on prête l'affirmation du cas physiologique, mais l'autorité de Mérimée, en cette affaire, est fort diminuée en ce sens, que le propos qui apporte cette opinion, na pas été trouvé sous sa signature, et qu'il est rapporté par Maxime du Camp, ce qui est fort loin d'être une garantie d'authenticité.

La théorie d'ailleurs n'a point été accueillie par les médecins, et elle serait inadmissible si l'on en croit M. le professeur Poncet, consulté en cette occasion par M. Herriot et qui note chez Madame Récamier, l'équilibre, l'absence d'irritabilité, l'harmonie physique de sa beauté, comme antithétique à des infirmités. On sait d'ailleurs, et M. Herriot le représente, que lorsqu'elle eut trente ans Madame Récamier pense au divorce, au mariage avec le prince de Prusse, et qu'obligée d'y renoncer devant les prières de M. Récamier, Madame Récamier essaiera de se tuer.

Les documents nouveaux qu'apporte M. Herriot, rendant donc inadmissible la théorie prêtée, peut-être tout gracieusement, à Mérimée ; ils confirment aussi l'opinion de Madame Mohl, laquelle estime que Juliette Bernard, était la fille illégitime de Récamier, et que celui-ci, au moment de la tourmente révolutionnaire, se croyant visé par les hommes de la révolution, cherchant un moyen d'assurer la transmission de sa fortune à Mademoiselle Bernard, n'ait rien trouvé de mieux, que de contracter un mariage blanc, estimant que la Révolution ferait bientôt d'elle une jeune veuve. Le mariage se fit, Thermidor vint, et Madame Récamier demeura Madame Récamier, et serait ainsi non point un *cas* physique, mais un *cas* moral. Il s'en faut d'ailleurs que la démonstration soit complète, M. Herriot en donne l'indication et les pièces, sans aller jusqu'à conclure sur de simples probabilités.

Le grand intérêt d'ailleurs de la vie de Madame Récamier n'est point résumé en elle-même ; il porte surtout sur ceux qui vinrent s'y mêler, en amoureux impatient, ou en esclave dompté ; cet esprit si attirant par ses forces et ses faiblesses, ce Benjamin Constant qui n'est point homme de lettres, mais qui laisse un des plus beaux romans de son temps, comme un Stendhal qui eût été paresseux ; qui semble politiquement versatile, au premier abord, mais dont la tendance libérale ne se dément pas, lui apportait son dernier amour, avant que sa lassitude de tout n'alla s'amuser aux salles de jeu. Sans doute, elle l'avait trop vu auprès de Madame de Staël pour s'intéresser à ses entreprises. Lui-même ne s'obstina pas et après taut d'inquiétudes de vie, il devint vite, le député libéral qui venait toujours à la Chambre, en uniforme, pour pouvoir protester contre toute atteinte aux libertés, et montrer tant qu'il le fallait à la tribune, quelqu'inopinée que soit la nécessité de son intervention. Est-ce-là, la modification en un tempérament nettement combatif de ce caractère irrésolu et

curieux dans la passion, un bénéfice pour Constant de la fréquentation calmant de Madame Récamier ? On en peut douter.

Influa-t-elle sur Ballanche ? on peut également en douter. Ballanche demeure toujours le même. La passion contemplative eût sans doute été la même devant toute femme douée de beauté et qui lui eût témoigné de la bonté, qui eût correspondu avec lui, sur le mode littéraire, et eût écouté ses lectures. C'était « l'Hiérophante » ainsi l'étiquetait Châteaubriand qui le souffrait très bien auprès de Madame Récamier, sans que cela portât ombrage à son besoin d'admiration exclusive ; Châteaubriand peut-être point mal dépeint Ballanche, lorsqu'il écrit à Madame Récamier « l'Hiérophante est venu hier au soir ; ne vous effrayez pas de sa tristesse ; il est fort animé de sa gloire et se passe de vous à merveille, toute réserve faite de son attachement pour vous. Il est bien certain que lorsque Madame Récamier rencontra Ballanche à Lyon, chez cette Madame de Sermésy, qui s'était faite sculpteur, dans sa douleur d'avoir perdu ses enfants, pour leur ériger un mausolée, elle fut frappée par le contraste qu'offrait sa complexité intellectuelle un peu désordonnée, et sa grande simplicité, Ballanche était persuadé que toute la vie était coupable envers Madame Récamier « vous étiez primitivement une Antigone, dont on a voulu à toute force faire une Armide ; on y a mal réussi, nul ne peut mentir à sa propre nature ».

Ni Antigone, ni Armide ; le tempérament de Madame Récamier ne se porte pas à ces excessivités ; c'est un type mixte de la dame du XVIII[e] siècle tenant salon, bureau d'esprit philosophique et de beauté, et de la femme plus moderne, tenant salon politique, aimant s'entourer d'écrivains, toute glorieuse d'être un centre de pensée, une Egérie autour de laquelle on pense ; probablement bonne et aimable, Muse Blanche à tendances académiques.

Ce qui ne l'empêche point d'être une figure de charme, à laquelle les plus éminents et les plus subtils de ses contemporains n'ont point résisté. Elle en a gardé suffisamment d'éclat doux et il est demeuré à sa correspondance, aux études que l'on fit sur elle, un parfum d'une séduction assez forte pour que ses biographes deviennent très facilement des panégyristes. M. Edouard Herriot n'a pu résisté à l'attirance et le portrait qu'il fait d'elle est bienveillant et délicat, en plus teinté de pastel, mais cela n'empêche point que le livre soit documenté comme le sont très rarement les livres d'histoire littéraire, et cette précision d'érudition arrive à jeter sur le joli masque de Madame Récamier des lueurs persistantes de vie.

Gustave KAHN.

CARNET DE PARIS

L'Exposition Morizot.

Comme une réplique à la décoration de miss Cassott, voici une exposition de Berthe Morizot ; tableaux et pastels, avec les jolis qualités douces, les belles lumières bleues et tremblées, le jeu coquet de reflet et d'ombre, où se plut l'artiste. Déjà une exposition chez Durand-Ruel avait montré, dès la mort de l'artiste, une grande partie de l'œuvre. Le catalogue en est précieux qui renferme une jolie préface de Stéphane Mallarmé ; il renferme aussi cette coquille que dans le sein des natures mortes, on y trouve indiqué une toile qui y figure certes indûment, puisque son titre est « Portrait de ma tante » ; mais rien n'est sacré pour les typographes et on n'a jamais su qui corrigea l'épreuve de ce catalogue facétieux.

Tout le talent de Berthe Morizot s'épand en gammes très ténues en blondeurs, en blancheurs crèmes, en bleuités fines. Elle aime rendre les reflets du soir venant envahir le silence calme d'un appartement quasi recueilli dans la douceur de l'heure. Elle fut un peintre délicat de l'élégance des graciles fillettes. Ce fut un peintre de grâce, et on a raison de nous rappeler son œuvre, c'est un joli souvenir d'une belle époque d'art.

Angelo.

Angelo, tyran de Padoue, fut un être bien romantique qui s'exprime de préférence en prose, sans qu'on y voie des raisons bien nettes. Pourquoi Hugo, maître de ce beau vers souple et ample qui convenait si bien aux livrets d'opéras sans musique, que sont ses drames, préfère-t-il faire parler en prose. Tisbée, la courtisane, Homédei et Angelo, tyran de Padoue. Sans doute, pour se servir, bien avant Dumas fils, d'un vocabulaire bizarre, scandé de près, haché violent, bien antithétique aux jolies traînes de poésie dont il enrubanne ses autres drames. Angelo ne recueillit que d'une façon relative l'admiration populaire ; la vue manquait. Sa première fut simple ; il n'y vint point de gilet rouge. La pièce fut bien mieux lue que d'autres drames d'Hugo, mais le drame y gagna en compensation de devenir quasi du Hugo rare, du Hugo peu connu. Comme on le connaissait moins, on se plut à en faire le parangon d'un certain drame romantique, d'une nuance

de drame romantique tout à fait truculente et exaspérée. C'est la même chose, c'est bien, c'est beau, c'est curieux, c'est Angelo, tyran de Padoue, et cela n'est pas plus romantique que tant d'autres romantismes plus souvent feuilletés.

Cadet sénateur.

La nomination de Coquelin Cadet au Sénat, comblera une lacune. Avec Fabre d'Eglantine et Hérault de Séchelles, la Convention avait donné place à des représentants de l'art dramatique; la tradition sera reprise, et pourquoi pas? Les *desiderata* de l'art dramatique, ne sont-ils point assez considérables et assez désidérants pour être représentés au sein du Parlement. Toutes les corporations ne devraient-elles pas être représentées dans l'enceinte législative. S'y opposer, ce serait démontrer cette haine des spécialistes qui fut jadis, chez nous, d'un si fâcheux effet. Le théâtre a droit à la représentation; s'il l'avait proportionnelle à celle qu'il occupe dans la vie, cette représention occuperait une place énorme, la moitié du parlement, de même que la moitié de la journée est prise par le théâtre. L'inconvénient est qu'un seul pays aura le plaisir d'élire Coquelin Cadet. Si, au lieu de voter par arrondissements et départements, on votait par exemple par profession, quel beau titre ce serait que celui de député des comédiens de France, quelque chose comme le Tzar de la parole, du jeu, du monologue et des genres similaires, plus divertissants les uns que les autres. Cadet n'aura pas ce bonheur; ce sont des filateurs et des brasseurs qui le mettront sur le pavois.

Au Salon d'automne.

Nous l'avons échappé belle, pas en dormant, mais en pensant à autre chose, à la Mandchourie, à Pétersbourg, au ministère, à une foule de choses d'une importance moins capitale; ce n'est point un tourbillon qui a passé mettant notre globe à deux doigts de sa perte; c'est plus que ça. Il a failli se produire une scission au salon d'automne. A... B... C... D..., et une foule d'autres peintres, sculpteurs, graveurs, critiques, ont reçu, un blême matin, un petit imprimé qui les invitait à scissionner d'avec les autres, au nom de la liberté des esthétiques. Evidemment, dans les brumes du réveil, on n'a qu'un souci médiocre de la liberté des esthétiques; c'est pourquoi on n'y donne point un maximum d'attention, et on alla tout de même en promesses, avec, comme but, d'aller voter tout ce que voulait le groupe non fabricant de factums, le groupe fort calme et silencieux de la majorité des membres du Salon d'automne. Donc il n'y aura pas de scission, ou s'il y a scission, il y aura si peu de scissionnistes que cela ne fera qu'un tout petit

salon à côté, qu'on pourra appeler Salon d'Hiver: c'est le seul vocable qui demeure disponible.

Paris-Chine.

La célébration du jour de l'an chinois a ravi nos chroniqueurs. Ils ont eu là de l'exotisme à foison, à leur rappeler feue l'Exposition de 1900 où la Chine était représentée par un si brillant restaurant. Un de nos confrères a eu l'idée de demander le compte rendu de cette petite fête où, dit-on, les beaux costumes aux jolies harmonies de tons ne furent point rares, à Mme Judith Gautier. Mme Judith Gautier a, en effet, une spécialité sinologique. On ne pensait point encore à prendre la Chine à bail qu'elle s'en annexait délicatement les poésies. Chine et Japon, avant qu'elle se mît ainsi à la conquête de l'Inde, tel fut le domaine de Mme Judith Gautier, et la Chine et le Japon ont pour elle, sur l'Inde, un droit d'antériorité ; elles furent vraiment ses premières colonies. Il y a longtemps, oh ! qu'il y a longtemps, c'était au moment où les romans naturalistes accaparaient l'attention, elle donna, sous ce titre, *l'Usurpâteur*, le plus joli roman d'aventures, où les mousmés étaient tendres, et les samouraïs féroces et aventureux, mais chevaleresques au premier chef. Etait-ce japonais ? Je n'en sais rien, mais c'était charmant et l'on eût dit, à parcourir ces pages écrites d'une langue svelte et toute poudrée de jolies épithètes, qu'on regardait de ces délicieux séjours, où des fils d'or, très ténus, courent sur des fonds blancs, figurent des fleurs, en marge d'un large espace, où il y a un grand ciel, un petit lac, des beaux arbres étoilés de fleurettes roses et de toutes petites maisons.

Un Mécène Parisien.

Ils sont plusieurs du nom de Paul et l'on ne sait quel est le moindre : après MM. Paul Bourget, Paul Eychêne, Paul Yaki, Pôlyte, il faut citer leur ami commun : Paul Daumont. Dans son splendide hôtel de la rue Copernic, où chaque pan de mur est mieux que tapissé de billets de mille, entre des toiles optimistes où le temps est au beau fixe, dans un décor d'or de ciel d'été, les nuits d'hiver, ce conservateur obstiné du soleil, se plaît à réunir tout ce que Paris compte d'artistes séduisantes et fêtées, celles, surtout, dont la chair vivante et si palpitante cache à peine, sous quelques fleurs, des fruits tendres, dont le parfum invite à la cueillette et fait trembler d'envie la main des maraudeurs. Tous les arts sont conviés dans ce palais féerique par le coup de baguette de l'Enchanteur, qui, de son air méphistophélique, d'une voix grave et sonore, sait faire vibrer sans peur de les briser, les fibres tendus de tant de cœurs fragiles ! Quelquefois sait jouer les « auguste » Mécène. Il a sa cour, mieux : son jardin.

Au milieu d'un parterre diapré, « Une rose d'automne est à nulle autre exquise, » Marcelle Dartoy offre l'âme de son calice, d'où s'exhalent toutes les harmonies. Dans le fond, M[lle] Antoinette Degas, qui a coutume de briller aux feux de la rampe, descend magnifiquement l'escalier de pourpre, au bout duquel se dresse celui qui, de nos jours, a élevé l'art pictural le plus haut : le peintre de la tour Eiffel, un peu girouette, disent-elles. Devant le buffet, l'œil ouvert sur les friandises, le roi du madrigal et du clair de lune, le Marquis, boit dans sa coupe toute la mousse qu'il fait monter sur la lèvre de la Baronne russe, sa voisine. Par-dessus les éclats de rire, les notes claironnantes et bien timbrées, la voix de Daumont domine comme le tonnerre du Jupiter olympien ; il joue cependant le rôle du bon Dieu, ou plutôt du bon Diable, qui projette des saillies et des traits d'esprit en pétarades, en fusées, dont chaque invité se fait une auréole de gaîté. Ah ! si Paul Daumont consentait à être du Midi (il en a l'accent), avec sa fougue héroïque, il ne ferait qu'un bond du Capitole au Palais-Bourbon !

Aux Mathurins

M. Maxime Formont y a donné *Paris-Bagatelles*, une charmante revuette délicieusement jouée par Mademoiselle Rose Syma et par M. Maxime Léry. Nous extrayons quelques vers de Paris-Bagatelle.

O Brimborion, Bagatelle,
jouets posés sur le gazon,
architecture de dentelle,
pelouse, berceau, cascatelle,
Bagatelle, Brimborion !
Que de Sylvanires, d'Olympes,
dont les cœurs battaient sous les guimpes,
se glissèrent dans vos réduits,
au temps des amoureux déduits.
Duthé, l'étoile de la danse,
par le frère du roi de France
y laissa piller ses appas :
au prince, on ne résiste pas !
O blanc chalet de Bagatelle,
logis d'amour parle-nous d'elles,
n'est-ce pas, c'était fête au Bois,
quand Duthé venait voir d'Artois ?
On entendait frémir les arbres,
on voyait tressaillir les marbres,
et les nymphes dansaient, pieds nus,
le rigodon de Dardanus.
O solitude bocagère,
asile délicat et lég r,
où d'Artois, le royal berger,
avait la Duthé pour bergère.

A l'Epatant.

Du Weerts, c'est-à-dire des petits portraits très bien faits, très poussés, très minutieux qui donnent la physionomie et pas le caractère des Jacques Blanche, des portraits qui donnent en un format plus grand, la physionomie et pas le caractère, un portrait de Maxence, ce qui est plus savoureux. M. Edgar Maxence a peint beaucoup de jolies, très jolies femmes, dont il a rendu la joliesse avec infiniment de complaisance. Il sertit cette joliesse des plus beaux atours moyen-âgeux, et ordinairement ses toiles offrent une séduction incontestable, dûe à un faire assez habile, très habile même, et à un parti-pris d'élégance quand même. Une partie de ses qualités fait défaut à M. Maxence lorsqu'il peint des littérateurs. Ah ! qu'il retourne à ses jolies personnes du moyen-âge ! M. Baugnies a d'incontestables dons d'arrangement ; il est très alerte, comme M. Rosset-Granger, comme M. Gervex. M. Cormon se lance dans la plus fastueuse orgie romaine. Ainsi s'amuse-t-on romainement au Bal des Quat'z'Arts, car M. Cormon nous l'a indiqué discrètement d'une esquisse, c'est là qu'il pioche son antique, son nu, et son préhistorique. M. Georges Clairin se mire au bord des étangs. Va-t-il abandonner tout à fait ses grands chiens violets et ses nobles Abencerages ? Espérons que non, mais son Etang a du bon ; les dieux, ici, c'est Bonnat et Humbert. Nous sommes dans un Panthéon très-classique où règne l'accord de tous les dieux très calmes et très-prudents des deux salons ; être moins moderniste qu'aucun des deux salons rivaux, voici le record réalisé à l'épatant, et c'est très *épatant !*

Jeunes.

Ne prêtez pas aux jeunes filles, *le Prêteur d'Amour*, mais lisez-le. Ah ! ce n'est point qu'il y ait là-dedans des descriptions chaudes ; le maximum de couleur lascive est accordé par l'auteur aux beaux arbres des colonies plus qu'à leurs salaces hétaïres.

Aussi dans Paris, l'œil de M. John-Antoine Nau aperçoit plus de pittoresque triste que de coquetterie ou de luxure. Le livre n'est pas absolument captivant, ni intéressant, mais lisez-le tout de même, car on y trouve une force bizarre, une véhémence qui se veut assourdir et estomper. Quelque cruauté pas féroce, une cruauté de désabusé qui crie un peu, mais ne ferait pas de mal à une mouche, et il y a là le combat des petites forces supérieures, qui effilochent la volonté de l'homme, la présence des parques sociales qui font de la charpie avec de la jeunesse, de la force et de l'amour.

Lisez aussi *Pantins et Ficelles*, de Charles-Henry Hirsch. Vous y trouverez un ton léger qui est britannique avec l'accent français, ou français avec un rien d'accent anglais, une urbanité parfaite, c'est le sens du petit comique de la vie. Mais quoi, le grand comique, le bouf-

fon, la farce sublime vers laquelle s'esclaffent les derniers romantiques, n'est-elle pas chez les bons auteurs, obtenue par une accumulation de détails ? Et ce sang-froid raillant de Hirsch est bien supérieur aux essais de *chorée* persuasive de tel ou d'un autre, que nous n'avons pas envie de citer, car cela leur ôterait le plaisir de se reconnaître... Qu'il leur suffise de se chercher parmi les doyens de notre rire, ce qui explique que leur rire ne soit pas jeune. Le langage de Ch.-H. Hirsch est toujours châtié, pur et expressif comme celui d'un homme qui a fait des vers son occupation quasi exclusive pendant plusieurs années; c'est encore du comique, du bon comique que dans notre société claire et logique, le plus net bénéfice que recueillent les poètes de leur effort lyrique, ils le retrouvent dans leur succès de prose. Il y a des chevaux qui se refusent à sortir de leur écurie, vis-à-vis desquels on emploie le stratagème de les faire tourner plusieurs fois sur eux-mêmes, pour leur faire oublier le désir de la direction, et ils vont en plein ciel en croyant retourner à la mangeoire. Ainsi le poète doit-il tourner et retourner son public pour leur faire admettre la vision réelle et simplifiée, tragique ou comique.

Cette vision du bas-fond de Paris par M. C.-H. Hirsch qu'il expose dans de courtes nouvelles qui s'enchaînent comme un roman, pourrait bien rencontrer le gros succès, celui qui consiste à demeurer en bonne place dans la bibliothèque des lettres, et à décroître, en fortes piles, sur les étals des libraires.

PIP.

REVUE MUSICALE

Daria, de Georges Marty, à l'Opéra, et la *Croisade des Enfants*, de Gabriel Pierné, aux Concerts-Colonne.

Le Salon de l'École française... Non pas celui qui passe inaperçu dans le Palais poudreux de la Femme; mais celui, plus vivant, bien qu'idéal, formé par la coïncidence des événements musicaux, et dont chaque cadre est une partition : millième de *Carmen*, avec la dramatique Emma Calvé; cinq centième de *Manon*, avec l'aimable Marguerite Carré, qui part à Monte-Carlo, pour les répétitions du *Chérubin*, de Massenet, auquel nous souhaitons l'auréole du modeste et triomphant *Jongleur de Notre-Dame*; et l'antique *Hélène*, de Saint-Saëns, devenu poète-musicien; et la *Xavière* florianesque de Théodore Dubois !

Au concert même, renaît la musique française : à ses incomparables séances de piano, Risler admet la monumentale *Sonate* de Dukas, après Liszt et Beethoven ; en dehors du mérite de l'exécution, les séances annuelles du Quator Parent nous proposent une véritable histoire de la musique française contemporaine en groupant les noms et les œuvres de César Franck, d'Ernest Chausson, de Vincent d'Indy, de Claude Debussy, de son continuateur amusant, Maurice Ravel, en associant les nouveautés les plus avancées aux plus fiers chefs-d'œuvre allemands, désormais classiques ; la modernité la plus farouche nous ramène aux douceurs de la *musique pure*, et la tradition revit dans l'innovation.

Enfin, voici deux ouvrages fort bien accueillis, quoique français : *Daria*, drame lyrique en deux actes, de Georges Marty ; la *Croisade des Enfants*, légende musicale en quatre parties, de Gabriel Pierné. Deux succès.

Daria? — C'est la petite héroïne d'un petit drame d'actualité, puisqu'il est russe ! Au siècle dernier, vers 1820 : Daria, c'est une *serve*, abandonnée par son maître, adorée par un *moujick*. Daria n'écoute guère le loyal Yvan, car elle aime encore le traître Boris : elle évoque le doux passé plein des promesses qui s'oublient... Et comme elle tressaille, au retour de l'infidèle ! Mais l'infidèle épouse une riche héritière et repousse la jolie fille. « Il est trop tard ! » Daria câline et menace : n'est-elle pas la maîtresse de son maître ? A bout d'arguments plus tendres, elle fait siffler une cravache... Pour la punir, Boris, ironique, la

jette en mariage au loyal Yvan dont le front s'illumine... Un pope vient sur l'heure bénir leur union.

Le plus suave et le moins long des entr'actes nous achemine, à travers le temps et l'espace, vers le bonheur isolé des nouveaux époux. Au fond de l'Ukraine : une *izba*, dans la forêt. Daria, conquise par la mâle bonté d'Yvan, n'aime plus le bellâtre, son seigneur ; compagne exquise et jeune mère, elle balance un petit berceau... Mais « le passé n'est pas mort » : un cor a sonné ; voici Boris. Il s'est égaré volontairement ; chasseur de cœurs, il veut reconquérir la femme en grisant le mari. Le bon géant Yvan simule l'ivresse : il chante, il danse, il se démène, il s'endort... pour se réveiller quand Daria, vertueuse, s'écrie à son tour : « Il est trop tard ! » et pour étrangler le noble suborneur ! Le feu mis à la cabane anéantira les traces de ce sombre devoir ; et la petite famille s'en va, protégée par la forêt verte...

Anecdote intime et violente, un peu menue dans l'or de l'Opéra, mais clairement contée par nos confrères, MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, intelligemment présentée par ses trois « interprètes » : Mademoiselle Geneviève Vix, qui s'était violemment distinguée aux derniers concours du Conservatoire, a tempéré son geste sans voiler sa voix, Daria svelte et vive, avec une flamme vindicative en ses yeux luisants ; ténor éprouvé, M. Rousselière est un Boris élégant, d'une froideur dédaigneuse, en tous cas, très slave ; Delmas, c'est Delmas, ou plutôt, c'est une incarnation neuve de ce magnifique *artiste* : imaginez un Kurwenal, bon serviteur, qui manifesterait discrètement, avec une barbe encore blonde, la passion sublime du noble Hans Sachs ; auprès du mauvais *barine* Boris, il est le bon *moujick*, de la tête aux pieds, botté, carré, puissant, mais tendre, olympien toujours, et naturellement, dans la tendresse, ou devant les icones, ou dans l'ivresse feinte : il aime avec onction, puis s'agite superbement. Sa vivante majesté collabore au succès de l'anecdote russe, avec la musique, élégante, savante, — non sans émotion fluide et forte, — puisqu'elle est de Georges Marty.

La loyauté du compositeur a poétiquement compris la loyauté de son héros, sa tendresse robuste, et la séduction de Daria. L'occasion s'offrait de faire chanter la *couleur locale*, atmosphère du drame, et le musicien s'est longuement penché sur l'écrin de la musique russe, langoureuse et colorée comme l'Orient. De la saveur donc, avec quelque monotonie.. Romance, berceuse, chœurs, danses russes, chanson cosaque et dansée, se désagrègent dans le *continuo* d'un orchestre moderne, tel un paysage estompé dans les larges eaux d'un Volga. Les hautbois fleurissent les aveux des voix, et les rythmes berceurs sont contrepointés aux querelles d'amour : dans un décor volontairement sobre, la grâce française en adoucit la mélancolie pittoresque...

N'est-ce pas un charme, après le *Rigoletto* de Verdi, d'un romantisme ultra-provincial avec ses roulades tragiques, les longs saluts de

ses virtuoses, à rampe relevée, après chaque air de bravoure, ses rares beaux cris et ses trombones forains ? Issu de l'italianisme, Richard Wagner a rendu l'italianisme impossible ; car il nous a révélé la *tenue*, qui ne va point sans quelque *retenue* dans l'effort nouveau des nôtres. Georges Marty, Gabriel Pierné sont des sages, qui se méfient trop de la folle du logis ! Après Verdi, pardonnons-leur très volontiers... Et, même après le quatuor violent de *Rigoletto*, leur fine écriture est un réconfort. Ce sont deux excellents musiciens français, qui ne sont pas seulement deux beaux chefs d'orchestre. A l'heure opportune, *la Croisade des Enfants* vient confirmer la preuve offerte par *Daria*.

A l'heure où Pietro Mascagni joue au *kapellmeister* devant le superbe orchestre du Nouveau-Théâtre, la *Croisade des Enfants* triomphe au Châtelet. Notre jury municipal lui préféra le *Sang de la Sirène*, en vertu, sans doute, du moindre nom du lauréat... Mais son regretté rapporteur, Samuel Rousseau, disait, sans hyperbole, de cette jolie partitionnette achevée en 1903 : « L'œuvre, très-élevée de style, admirable de forme, est digne du vigoureux musicien de l'*An Mil* ». Il ajoutait justement : « La légende est curieuse ». La voici :

Vers ce temps-là, beaucoup d'enfants, sans chef et sans guide, s'enfuirent ardemment de nos villes et cités vers les pays d'outre-mer. Et quand on leur demandait où ils allaient, ils répondaient : « A Jérusalem, pour quérir la Terre-Sainte! » *Ils portaient escarcelles, bourdons, et la croix sur l'esclavine... Et certains venaient depuis Cologne. Ils arrivèrent jusqu'à Gênes et montèrent sur sept grandes nefs pour traverser la mer. Et une tempête s'éleva, et deux nefs périrent; et tous les enfants d'icelles deux nefs furent engloutis... Et lorsqu'on interrogea ceux qui revinrent, pour connaître la cause de leur départ, ils répondirent : « Nous ne savons point...* »

Ainsi jasent les vieux parchemins enluminés. Et l'érudit Marcel Schwob en a tiré le plus philosophique des contes, avant ce poème en prose qui prend la forme de l'oratorio moderne, avec de la couleur dramatique et la présence d'un récitant. Sur les quatre parties du fabliau mystique, *le Départ*, d'abord, la nuit, dans une ville flamande, en 1212, où descend la voix impérieuse des Anges : « Réveillez-vous ! Allez à Jérusalem ! Allez, Jésus attend ! », puis *sur la Grand'Route* ensoleillée, où le *leit-motiv* d'une alerte chanson ranime l'espoir d'Alain, le petit aveugle (la charmante Lucy Vauthrin), conduit par sa petite amie d'enfance Allys (l'exquise Mathieu d'Ancy), *devant la Mer*, ensuite, devant les flots bleus où les récits légendaires se mêlent à l'entrain de l'embarquement, à travers l'ombre, enfin, qu'illumine *le Sauveur dans la Tempête* : « Laissez venir à moi les petits enfants ! », plane une jolie couleur berliozienne ou franckiste, avec un parfum de Gounod vaporisé dans l'harmonie : sensibilité française mariée à l'esprit français, pour transfigurer cette satire attendrie des croisades, après avoir modernisé la *Nuit de Noël*, ou mêlé la Messe de l'Ane et la Fête des Fous aux noires terreurs de l'*An mil !* Finesse colorée d'un Gabriel Vicaire de la

musique, et qui n'exclut point la puissance! Oyez la Tempête, qui s'achève en neuvième *Béatitude* : c'est, dans l'humble légende, l'intensité de l'orchestre et de l'art modernes, le coloris inauguré par Berlioz, la polyphonie introduite par César Franck, admirateur de Wagner et de Bach. La *Croisade des Enfants* est le meilleur ouvrage couronné par la Ville depuis l'admirable *Chant de la Cloche* (1886), de Vincent d'Indy magistral, avec son tableau sonore de l'Incendie, égal à la mystérieuse *Mort de Wallenstein*, aux plus fières péroraisons de *Fervaal* et de l'*Etranger*...

La musique française n'est donc pas morte? Et la poésie non plus? L'avenir dira que de sceptiques auditeurs de 1905 ont applaudi la *Croisade* enfantine, après avoir exalté l'*Enfance du Christ*, et les *Béatitudes*, et le *Jongleur de Notre-Dame ;* il nous demandera compte de cette indulgence pour notre moyen-âge et pour un nouveau romantisme ; il expliquera notre émotion devant ces chœurs d'enfants qui seront des hommes et des femmes, et dont les petites voix aiguës répètent la foi naïve de jadis avant de balbutier les plaintes éternelles ou les grands espoirs : ah! chers enfants de France, nos frères et nos sœurs, n'oubliez jamais le jour où vous fûtes admis par un des nôtres aux honneurs charmants du grand art ; et, quels que soient vos destins avant la nuit de la mort, à travers l'évolution des âmes et des choses, ressuscitez, lumineuse en vous, la parole divine à force d'être humaine :

« Aimez-vous les uns les autres comme je vous aimais ! »

Raymond BOUYER.

P. S. — Par extrême raffinement, comme la sculpture grecque au temps d'Hadrien, la musique française contemporaine se retourne d'instinct vers l'archaïsme ; et nous venons d'ouïr, chez Pleyel, *l'Orfeo*, dorénavant fameux, de Claudio Monteverdi (Mantoue, 1607), reconstitué par Vincent d'Indy, directeur de la *Schola Cantorum*, moins en archéologue timoré qu'en artiste, — exécuté par ses élèves de la rue Saint-Jacques aux applaudissements de tous les lettrés de l'art musical.

R. B.

REVUE DRAMATIQUE

Manigances, 1 acte de M. Athis ; *L'Amourette*, comédie en 3 actes de M. Pierre Veber ; *Les Experts*, 1 acte de M. Bénicié.
Le Gigolo, comédie-vaudeville de M. Miguel Zamacoïs.
Maison de Poupée ; — *Angelo* ; — *Dernière Torture*, etc.

Littré définit « manigance » : Manœuvre secrète et artificieuse. Artificieuses assurément et secrètes un peu sont les manœuvres que tente le jeune avocat Victor pour rompre avec une sienne maîtresse, qui a cependant toutes les qualités qu'on peut demander à une femme : beauté, tendresse et dévouement. Obéissant à une loi, qui serait déconcertante si la question bienséance sociale accompagnée de celle non moins à l'ordre du jour de la forte dot ne venaient tout expliquer, le jeune robin veut convoler en justes noces. Ce n'est point qu'il aime la jeune personne dont il a le désir de faire sa femme, mais il est décidé à devenir un homme sérieux et pour être un homme sérieux il est indispensable d'estimer négligeable ce qui touche au cœur et à la chair. A l'instar de Tannhaüser las des délices du Vénusberg, le basochien Victor aspire à quitter le nid tiède et voluptueux où Charlotte le couve d'un amour sans faiblesse et sans nuage. Comment faire pour donner congé ? Victor pourrait déclarer tout net à Charlotte qu'il en a assez et qu'il faut se quitter. Mais Victor n'est pas un homme bien décidé et les résolutions brusques et franches ne sont point de son goût. Il usera donc de « manigances » pour se détacher de Charlotte, et ce qui serait préférable, ne serait-ce pas que ce soit elle qui veuille la séparation ? Tout finirait ainsi en douceur. Or Victor a un ami : Marcel, qui aime Charlotte et qui rêve de devenir son amant, les deux hommes arrangent donc entre eux cette petite affaire : Charlotte passerait simplement des mains de Victor aux mains de Marcel, mais il faut que ce soit elle qui se jette dans les bras de son nouvel amant. En une scène de déclaration, Marcel provoque en vain la manœuvre ; non seulement Charlotte ne se jette pas dans les bras de Marcel, mais elle comprend toutes les « manigances » dont elle fait violemment reproche à son amant. Celui-ci prévoit un tas de difficultés à son mariage, et, à la réflexion, il se dit qu'il est bien bête de quitter une femme qui l'aime et qu'il aime pour

une autre femme dont rien ne lui garantit la tendresse et le dévouement. Le rideau se baisse sur le replâtrage de ce faux ménage qui semble en valoir beaucoup d'authentiques. Cette intéressante pièce de M. Athis, est jouée par Mademoiselle Jeanne Lion et par MM. Signoret et Bonarel.

Les trois actes de M. Pierre Veber : *L'Amourette* sont d'une charmante fantaisie et sans grande prétention à la psychologie transcendante. Un bourgeois cossu a deux filles en âge de prendre époux ; dans la maison fréquentent deux jeunes gens dont l'un est le fils d'un riche marchand de porcelaines, l'autre sans fortune mais auditeur au Conseil d'État et doué d'un intarissable bagoût. Naturellement le second de ces éphèbes passe aux yeux des jeunes filles pour le prince charmant. L'aînée, Jeannine, se met à l'adorer ; mais comme le père Laverton, malgré les conseils de son vieil ami Maingaut, refuse son consentement, Jeannine se fait enlever par Claude et c'est l'automobile d'Emile qui sert à cette opération. Les voyages mûrissent la jeunesse et éprouvent l'amour ; celui de Jeannine ne résiste pas aux tribulations que les jeunes gens démunis d'argent rencontrent sur leur route. Rejoints par les parents, Jeannine est très heureuse de rentrer au bercail ; décidément Claude n'est pas l'homme qu'elle croyait. Elle l'épousera néanmoins puisqu'elle a été compromise par lui, mais il est convenu que ce mariage sera un mariage blanc, car le divorce les séparera le plus tôt possible et elle épousera Emile, qui, enfin, y est allé de sa déclaration. Comme la sœur de Jeannine, Marthe aime en secret Claude, elle arrange tout et la petite sœur-providence fait épouser Emile à Jeannine tandis qu'elle garde pour elle le futur Conseiller d'État. Tout cela est possible, car l'enlèvement a été un enlèvement pour rire et que la vertu de Jeannine est restée intacte. Dans le domaine de la fantaisie, l'affabulation d'une pièce n'est rien ; ce sont les détails : le dialogue, l'entrain, les mots, qui font la pièce elle-même. *L'Amourette* fut fort bien accueillie, car elle est infiniment gaie et spirituelle et le sourire et la grâce de Mlle Andrée Méry l'animent merveilleusement. A ses côtés, Mlle De Villers remplit de façon fort touchante le rôle de Marthe tandis que Madame Ellen Andrée se fait applaudir en vieille fille grincheuse et Madame Miller en mère un peu terrifiée par son mari qui est l'excellent M. Mosnier. M. Antoine parfait de naturel dans le personnage du vétérinaire-philosophe Maingaut, M. Vargas plein de finesse et M. Capellani plein d'entrain dans les rôles des deux fiancés, complètent heureusement la distribution avec M. Francès un merveilleux Pandore et M. Degeorges un pittoresque client de caboulot.

M. Bénière, dont le Théâtre-Antoine donna, il y a deux ans, une comédie : *Les Tabliers Blancs*, houspille très éloquemment les experts près les tribunaux. Aurait-il été quelque peu leur victime ? C'est un malheur qui peut arriver à tout le monde et principalement aux gens qui, comme M. Bénière, sont à la tête de grosses entreprises. Un ouvrier a été victime d'un accident et quatre experts ont été commis pour

examiner le cas. Il importe pour les experts que le patron soit déclaré responsable, car si l'ouvrier n'a droit à aucune indemnité, comment ces messieurs récupéreront-ils leurs honoraires ? Le patron, exaspéré, consent une transaction ; il verse deux mille francs sur lesquels l'ouvrier finit par toucher cent francs contre une renónciation définitive. L'expert-président — M. Degeorges — déclare qu'il faut bien que les experts vivent comme tout le monde, il a raison, car au fond, les experts travaillent ; leur travail est inutile, mais ils travaillent ; donc ils doivent être payés. Le fonctionnement de la justice sera modifié quelque jour ; un abus sera remplacé par un autre abus, les anarchistes protesteront, les sages esquisseront un sourire, et les choses humaines continueront à marcher dans le chemin de l'éternité où *les Experts* de M. Bénière les accompagneront.

.˙.

M. Miguel Zamacoïs a voulu écrire un vaudeville divertissant : ses efforts ont été couronnés de succès. *Le Gigolo* dilatera les rates les plus prédisposées au racornissement. Le Théâtre des Nouveautés refusera du monde, bien que ce soit un théâtre de mœurs essentiellement urbaines. MM. Germain, Torin, Landrin et Mesdames Suzanne Carlix, Maud Amy et Guitty, font, tous les soirs, applaudir *le Gigolo*.

.˙.

Dans le domaine de « l'Idée », M. Lugné-Poë continue à régner en maître. Cet apôtre infatigable avait fait connaître *Maison de Poupée*, il y a de cela déjà plusieurs années, et, aujourd'hui, il nous montre une autre maison, avec la même poupée, mais moins ibsénienne, plus française. La nouvelle maison est habitée par une poupée qui garde l'instinct maternel (horreur !...) Ce dénouement a été interdit dans les pays scandinaves, car sous ces basses latitudes, dès que, entre deux époux, surgit ce que nous autres méridionaux, nous appelons *un nuage*, un ice-berg infranchissable se dresse et c'est fini de tout un passé, quelquefois fort long, de bonheur et de vie commune. Heureux climat, où la « mathématique » du cœur fonctionne avec la précision d'une comptabilité régulièrement tenue ! Pauvre Nora, ce n'est pas en Norwège que vous auriez eu la faiblesse de rester à un foyer que vous avez sauvé au prix de surhumains efforts ! C'est pour nous plaire, à nous autres Français, que vous l'avez fait. Peut-être avez-vous bien agi puisque vous avez suivi la loi d'humanité, transgressant les principes d'étroits clochers qui tomberont... « quand toutes les *poires* seront mûres... » comme dit la chanson.

M. Lugné-Poë prépare *la Fille de Jorio*, de M. Gabriele d'Annunzio. Le soleil vaincra les brumes septentrionales, et Mme Suzanne Desprès trouvera dans cette inédite manifestation artistique une nouvelle occasion de montrer son merveilleux talent.

⁂

M. Max Maurey, qu'il régit les destinées du Grand-Guignol avec une habileté dont les fruits se manifestent sous les espèces de fortes recettes au contrôle de la salle, souvent trop petite, de la rue Chaptal, donne en ce moment, avec son grand succès « *Dernière Torture* », de MM. André de Lorde et Eugène Morel, que la *Nouvelle Revue* offre à ses lecteurs, dans le présent numéro une reprise de : *Un Début dans le Monde* de M. Paul Mathiex et de M. Max Maurey, le directeur-auteur ; *L'Affaire Pascuit*, un acte de bon Courteline ; *Le point d'honneur*, de M. Bonis-Charancle, où les professionnels des combats singuliers sont fort ridiculisés.

⁂

Madame Sarah-Bernhardt a monté sur son théâtre avec le goût qu'on lui connaît : *Angelo, tyran de Padoue*. Ce drame n'est peut-être pas le plus beau du théâtre de Victor Hugo, et les moyens employés sont bien un peu beaucoup mélodramatiques, mais l'éternelle jeunesse de Madame Sarah-Bernhardt anime merveilleusement le personnage de Thisbé, dans lequel elle a remporté un véritable triomphe.

Henri AUSTRUY.

LES LIVRES

Lucie Delarue Mardrus : *Horizons* (Fasquelle).— Une des trois poétesses de l'heure actuelle ; elle a même plus de talent que les deux autres.

Jean Saint-Yves : *La Route s'achève* (Ollendorff). — Un livre coloré, avec d'éblouissantes visions désertiques et de très poignants épisodes.

René Schneider : *L'Ombrie*. L'Ame des Cités et des Paysages (Hachette). — C'est le journal d'un voyageur, dans un pays nouveau malgré son ancienneté, et c'est surtout le livre d'un dilettante délicat, très averti de tout, très pittoresquement impressionné par les ressouvenirs de l'Italie. Belle langue et savante méthode descriptive.

Alfred Capus : *Notre Jeunesse* (Fasquelle). — Le plus grand succès de théâtre depuis dix ans et le plus assuré succès de librairie. Double éloge mérité.

Paul Besnard : *Au Pays de Sologne* (Ed. Cornély). — Le recueil folk loriste d'un fervent Solognot. Du patois.

Henri Vignemal : *Double Jeu* (Ollendorff). — Un roman de théâtre, adroitement agencé, un peu subtil peut-être, mais assez intéressant. Du style, du relief et pas d'humour.

Fernand Gregh : *Etude sur Victor Hugo* (Fasquelle). — Un vrai poète y parle d'un grand poète ; mais le livre nous choque (sans cesser, d'ailleurs, de nous charmer) par les idées des autres études éparses et, surtout, l'excès de ses enthousiasmes pour des contemporains qui, dans vingt ans, passeront pour de délicats fumistes. Fernand Gregh ne peut prendre au sérieux les fantoches en baudruche qu'il déifie et c'est agaçant.

Henri Bouchot : *Les Primitifs Français, 1292-1500* (Librairie de l'art ancien et moderne). — Un beau livre de bibliothèque, guide sûr. indispensable., admirablement documenté.

Henry Bataille : *L'Enchantement. Maman Colibri* (Fasquelle). — Deux pièces si *littéraires* qu'elles gagnent à être relues ; le relief, brutal un peu, de la scène les heurtait, les faisait âpres, parfois choquantes. Il n'y a plus, quand on les parcourt, que des ténuités charmantes et des idées d'une gracilité délicieuse. Henry Bataille est, décidément, un poète.

Gabriel Nigond : *L'Ombre des Pins* (Stock). -- Voici des vers parfaits, inattendus, espiègles, joueurs et profonds. Des tableaux, des drames, des idylles et une langue jolie, infiniment attrayante et douce. Souvenez-vous de Gabriel Nigond, l'auteur des *Contes de la Limousine !*

Ferdinand Fabre : *Xavière* (Fasquelle).—La réédition d'un de ces livres exquis, où tant de fraicheur s'épanouit en printaniers chapitres ! *Xavière* refleurit à l'occasion, je pense, de sa deuxième édition à l'Opéra-Comique. Préférons lui celle ci. en livre délicat, et qui durera tant que les Vandales de la vieille orthographe n'auront pas détruit notre incomparable prose française. Au demeurant, espérons qu'ils en crèveront sans l'entamer.

Un Latin : *Une Confédération Orientale*, comme solution de la Question d'Orient (Plon). — Dissertation amusante, documentée, paradoxale à souhait et qui ne tend à rien moins qu'à résoudre la question d'Orient. C'est bien fait et très ingénieux ; ça l'est même trop : les diplomaties ne sont pas si simples !

Pierre Lafenestre : *La Farce du Médecin* (Joanin). — Un ingénieux à-propos en vers, qui eut la très bonne fortune d'avoir, à l'Odéon, pour interprète Mademoiselle Charlotte Duran, « rire et jeunesse », comme la surnomme judicieusement l'auteur.

Courteline : *La Conversion d'Alceste* (Flammarion). — Courteline, bien entendu, c'est Molière. On nous l'a tant dit que nous le tenons pour prouvé. Le père de Lidoire et de Boubouroche a donc *terminé* le *Misanthrope* et des critiques graves nous affirment que, désormais, l'œuvre de Molière sera jouée avec cet acte en plus. — Eh là ! n'allons-nous pas un peu loin ?... Sans doute, la *Conversion d'Alceste* est charmante, aussi molièresque même qu'un Montmartrois de 1905 pouvait la concevoir ; mais, pas davan-

tage, je vous assure, — et il ne faudrait pas exagérer la valeur du pastiche adroit de Courteline, ni l'assommer d'un voisinage écrasant !

Alfred Duquet : *La Victoire à Sedan* (Albin Michel). — J'aime ce livre passionné, ardent, plein d'injustices généreuses et de vigoureux parti-pris. L'auteur y démontre que Sedan pouvait être une éclatante victoire et changer tout le destin de la guerre. Il y fait toucher du doigt l'incapacité noire de Mac-Mahon et de Ducrot, la nullité de ces deux guerriers, surtout du second, dont ses partisans politiques ont voulu faire un général inspiré. La démonstration, assénée de main de maître, met à mal les deux chefs insuffisants de notre malheureuse armée, et pulvérise leurs panégyristes, MM. Canonge et Le Gros D'ailleurs, c'était l'opinion de Chanzy, que le malheur tenait éloigné de ce commandement-là et qui eût pu triompher des Allemands, au lieu de se jeter dans le traquenard fatal de Sedan. — Donc, un bon livre et un document vengeur.

Camille de Sainte-Croix : *Armide et Gildis* (Librairie Générale). — Le beau drame de l'Odéon, qu'il faut relire dans ce livre, et méditer, pour en percevoir la profondeur sociale, la sereine et neuve bonté.

Edouard Noel : *Babet la Bouquetière* (Ernest Flammarion). — Pleines d'un puissant attrait sont les aventures que nous conte M. Edouard Noël C'est la chronique galante du règne de Louis XV à l'époque qui précéda l'avènement de la marquise de Pompadour. La fantaisie tient évidemment une grande place dans le livre de M. Noël, mais les professeurs sont là pour faire de l'histoire, et il convient aux artistes de la parer des fleurs de leur imagination. M. Edouard Noël n'y a point manqué, et sa *Babet la Bouquetière* trouvera de nombreux adorateurs.

Auguste Niemann : *La Guerre Universelle* (Ernest Flammarion). — La vision d'une guerre où les trois grandes puissances continentales, la France, la Russie et l'Allemagne coalisées, engagent une lutte à mort contre l'Angleterre, est peut-être plus prophétique que fantaisiste Dans *La Guerre Universelle*, l'auteur, un ancien officier saxon, décrit de manière saisissante cette grande guerre de demain.

Au milieu du tumulte des batailles, se déroule, à travers les péripéties les plus dramatiques, une passionnante intrigue amoureuse et tragique. Le partage de l'Angleterre, que l'on considère comme impossible, est tenu parfaitement vraisemblable par d'éminents écrivains militaires anglais.

La Vie au Grand Air (Pierre Lafitte). — Ce numéro contient, outre de nombreux clichés, une double page très artistique sur le patinage, des photographies fort intéressantes des grands chauffeurs américains courant actuellement en Floride.

Henri Vignemal : *Double jeu* (Ollendorff). — Ce roman nous introduit dans la vie intime de deux sœurs dont les caractères et les sentiments contradictoires se disputent un même amour. Comment l'aînée revendique contre la cadette celui qu'elle abandonna et qu'elle reprend, dans un retour égoïste de passion, toutes les délicatesses et toutes les pudeurs d'un véritable amour qui se sacrifie à la jalousie et à ses injustices, pousse jusqu'à l'héroïsme le dévouement fraternel, comment l'homme se transforme dans une action parallèle aux mouvements généreux ou intéressés des deux femmes, se détache de la première pour se donner à la seconde, et trouve, au cours de cette évolution, toute sa valeur humaine, voilà ce que nous dépeint dans une action sobre, une intrigue rapide et serrée cet émouvant roman de mœurs mondaines et parisiennes.

Louis Mandin : *Les Sommeils* (librairie de la Plume). — Un livre de vers que nous présente la préface écrite par l'auteur : « La plupart des pièces qui le composent ont été écrites loin de Paris, loin de tout le mouvement intellectuel, de tout frisson littéraire, loin des livres et des possibilités d'études. Elles ont été l'effusion solitaire d'une âme qui s'est développée dans le vide des ténèbres et durant des années — longues — n'a pu chanter que dans le récent ». A citer : *Le Cauchemar Excelsior*, deux morceaux de lignes fort belles dans le le livre qui est à lire tout entier.

Opale : *Princesse Helga* (Ernest Flammarion). — Sous le pseudonyme d'Opale, l'auteur, une femme du monde, cache sa personnalité qu'elle ne révèle qu'en signant la préface.

Nouvelle venue dans la littérature, elle s'affirme dans le premier roman comme un écrivain d'avenir. Cette œuvre charmante, qui peut être mise dans toutes les mains, est d'un intérêt poignant et spirituellement écrite.

Georges Courteline : *La Conversion d'Alceste* (Ernest Flammarion). — La Conversion d'Alceste, fut représentée pour la première fois le 15 janvier avec succès, au Théâtre-Français.

TABLE DES MATIERES

TOME XXXII. — NOUVELLE SERIE

Sommaire du 1er Janvier 1905

VALENTINE DE SAINT-POINT. Lamartine Inconnu 3
(*Lettres inédites*).
PIERRE FONS .... Sérénité 12
Mme HECTOR MALOT .... Cœurs d'Amoureuses 13
EMMANUEL RODOCANACHI ... Fards et Teinture des Cheveux 27
CH. LOMON ET P.-B. GHEUSI Trilby 37
ANTONIN MULÉ .... Khrili 61
PÉLADAN .... Mathilde Wesendonck et Tristan et Yseult 77
THÉO BERGERAT .... Conte du Jour de l'An 81
RAQUENI .... Le Centenaire de Pétrarque 87
JOHANNÈS GRAVIER .... Le Doigt 91
NICOLAS LIESKOFF .... Gens d'Eglise (XIII) 106
(*Traduction d'André Neviedomsky*)
GUSTAVE KAHN .... Les Géants 122

Sommaire du 15 Janvier 1905

F.-A. DE LA ROCHEFOUCAULD L'Enigme des Inscrip. Gauloises .. 145
BAYLE ET FAUCHIER-MAGNAN Pierre Crozat 163
JEAN BOUCHOR .... La Mort en Voyage 188
ALBERT-EMILE SOREL .... Le Secret de M. de Garançay 191
(*Comédie*)
Mme HECTOR MALOT .... Cœurs d'Amoureuses (II) 205
JULES GLEIZE .... La France et les Etats-Unis 218
NICOLAS LIESKOFF .... Gens d'Eglise (Fin) 225
(*Traduction d'André Neviedomsky*)
EMMANUEL DES ESSARTS .... Variations sur les Contes de Perrault 240
GUSTAVE KAHN. .... Le Théâtre des Fées 245
ANTONIN MULÉ .... Khrili (II) 251
RAYMOND MONTCLAVEL ..... Dernier jour d'un Dieu chez les Aïnos 266
MARC VARENNE .... M. Gabriele d'Annunzio 272

Sommaire du 1er Février 1905

UN DIPLOMATE .... Les Ambitions du Japon 289
A. DE POUVOURVILLE .... L'Armée Moderne et ses Cadres ... 295
D. CHAILLOUX .... L'Atlantide 311
LEFEBVRE SAINT-OGAN ..... Les Métiers de l'Emigration 315
Mme HECTOR MALOT .... Cœurs d'Amoureuses (III) 325
DOCTEUR ICARD .... Les Dangers de la Mort Apparente 343
EUGÈNE AUBERT .... Interpolations dans les Fresques de la Sixtine 369
ANTONIN MULÉ .... Khrili (Fin) 375
MARIE WEYRICH .... Soleil 396
R. MILIANE .... Une Excursion au Mont-Pelé 397
GILBERT STENGER .... Le Théâtre sous le Consulat 403
GUSTAVE KAHN .... Le Centenaire de l'Année 416

Sommaire du 15 Février 1905

A. DE LORDE ET EUG. MOREL La Dernière Torture 433
A. TOUCHE .... La Situation Commerciale de la France est-elle en Péril 446
★★★ .... Lettres du Maroc 453
GABRIEL FERRY .... Le Jeu à Paris 459
CAJIRE .... Un Ministre de l'Agriculture 480
DANIEL BAQUÉ .... Ancienne Chanson 485
EG. LASSAUGUE .... L'Ame du Pays Basque 487
HENRI DELINIÈRE .... Mortel Secret 502
PIERRE FONS .... Une Nouvelle Philosophie Poétique de l'Amour 519
Mme HECTOR MALOT .... Cœurs d'Amoureuses (IV) 528
JEAN CANORA .... La Harpe 552
GUSTAVE KAHN .... Mme Récamier 554

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus. *Le Gérant :* **Pierre LEMONNIER**

Auxerre Imprimerie A. LANIER.



...os Abonnés dont l'Abonnement expire le 15 Décembre, sont priés, pour éviter tout retard dans ...nvoi de la " **NOUVELLE REVUE** " de bien vouloir nous faire ...rvenir immédiatement le montant de leurs abonnements.

... raison de la difficulté des recouvrements à l'Etranger, ...us serions reconnaissants à **nos Abonnés de l'Etranger** de ...us faire parvenir le montant de leurs abonnements en ...èques ou en mandats-poste internationaux.

ABONNEMENTS :

	12 mois	6 mois	3 mois
...IS, DÉPARTEMENTS, ALSACE-LORRAINE.	45	24	12
...ANGER.	55	30	16

...er Cahier, 1er Janvier 1905.

LES ATLANTES





ORFEVRERIE-CHRISTOFLE
COUVERTS
CHRISTOFLE
EXIGEZ
LA MARQUE DE FABRIQUE
ET LE NOM
CHRISTOFLE
EN TOUTES LETTRES
L. W. HAWKINS

Entrée de l'hôtel



Eglise Saint-Georges située près de l'hôtel

CHEMIN DE FER DU NORD

Paris-Nord à Londres

VIA CALAIS OU BOULOGNE

Cinq Services rapides quotidiens en chaque sens

(VOIE LA PLUS RAPIDE)

Services officiels de la Poste (viâ Calais)

La gare de Paris-Nord située au centre des affaires est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, la Belgique la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

Services rapides entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

express dans chaque sens entre	Paris et Bruxelles	Trajet en	3 h. 50
— —	Paris et Amsterdam	—	8 h. 30
— —	Paris et Cologne	—	8 h.
— —	Paris et Francfort	—	12 h.
— —	Paris et Berlin	—	18 h.
	Par le Nord-Express	—	16 h.
— —	Paris et Saint-Pétersbourg	—	51 h.
	Par le Nord-Express, bi-hebdomadaire	—	46 h.
express dans chaque sens entre	Paris et Moscou	—	62 h.
— —	Paris et Copenhague	—	28 h.
— —	Paris et Stockholm	—	43 h.
— —	Paris et Christiana	—	49 h.

CHEMINS DE FER DU MIDI

Billets d'aller et retour individuels pour les Stations Thermales et Balnéaires des Pyrénées

Billets délivrés toute l'année avec réduction de 25 o/o en 1re classe et 20 o/o en 2e et 3e classes, dans les gares des Réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'Etat et d'Orléans, ainsi que dans les gares du réseau du Midi, sous réserve des minima de prix de 8 fr. 40 en 1re classe ; 6 fr. 05 en 2e classe et 3 fr. 95 en 3e classe.

Durée 33 jours non compris les jours de départ et d'arrivée

Billets de Famille pour les Stations Thermales et Balnéaires des Pyrénées

Billets délivrés toute l'année dans les gares des Réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres : Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement pour les parcours empruntant le Réseau de Paris-Lyon-Méditerranée : les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée 33 jours non compris les jours de départ et d'arrivée

CHANTIERS MARITIMES

E. AMBLARD (Ing. E. C. P.) et Cie

DIEPPE

Construction de Canots-Automobiles, acier et bois,
pour la Promenade, la Chasse et les Services de Navigation
Canots de Bossoirs et Vedettes
Moteurs à pétrole lourd, Essence ou Alcool, de 2 à 200 chevaux

YACHTS A VAPEUR ET A PÉTROLE

Machines marines Compound et à triple expansion, Remorqueurs
Chalutiers
argo-boats de moyen tonnage, Chalands, Matériel naval pour Entrepreneurs

RÉPARATIONS

eprésentant à Paris : V. CAZES, Ingénieur, 62, rue de Caumartin

Adresse Télégraphique : DIRECT. PARIS. — Téléphone : 133-66

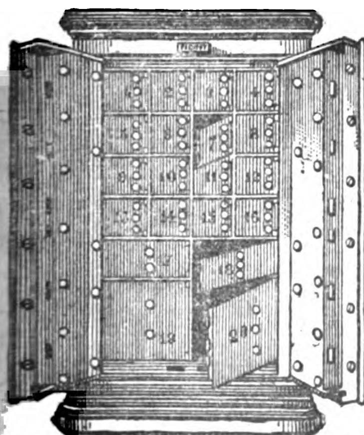
MPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS (CAPITAL : 150 Millions de Francs entièrement versés)

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère — SUCCURSALE : 2, Place de l'Opéra, Paris

ésident du Conseil d'Administration : M. Mercet, O. ✵. — *Directeur général, Administrateur :* M. Alexis Rostand, O ✵

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Compte de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse ances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothé-ires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiements de Coupons : (*Paris-Lyon-Méditerranée, Ouest, Orléans, Est, Midi, Suez, Crédit Foncier Ville de Paris, Fonds Helléniques, Russes, Tunisiens,* etc.).



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FR. PAR MOIS

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 mois jusqu'à 1 an	2 %
Au-delà de 1 an jusqu'à 18 mois	2 ½ %
Au-delà de 18 mois jusqu'à 2 ans	3 %
Au-delà de 2 ans	3 ½ %

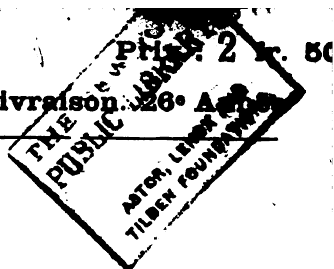
Les Bons, délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêt ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont, par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX
STATIONS BALNÉAIRES

Le Comptoir National a des Agences dans les principales Villes d'eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Royat, Le Havre, La Bourboule, le Mont-Dore, Bagneres-de-Luchon, etc., etc. ; ces agences traitent tes les opérations, comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les touristes, les igneurs, peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère* ; *2, place de l'Opéra* ; et as les principales Agences. Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et angée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.



N° 126 — Nouvelle Série. Tome XXXII. — 1re Livraison. 26e Année

La Nouvelle Revue

(Paraît le 1er et le 15 de chaque mois)

1er JANVIER 1905

SOMMAIRE

Valentine de SAINT-POINT	Lamartine Inconnu (*Lettres inédites*).	3
Pierre FONS	Sérénité	12
Mme Hector MALOT	Cœurs d'Amoureuses	13
Emmanuel RODOCANACHI.	Les Fards et la Teinture des Cheveux.	27
Ch. LOMON et P.-B. GHEUSI.	Trilby	37
Antonin MULÉ	Khrili	61
PÉLADAN	Mathilde Wesendonck et Tristan et Yseult.	77
Théo BERGERAT	Conte du Jour de l'An.	81
RAQUENI	Le Centenaire de Pétrarque	87
Johannès GRAVIER	Le Doigt	91
Nicolas LIESKOFF	Gens d'Eglise (XIII) (*Traduction d'André Neviedomsky*)	106
Gustave KAHN	Les Géants	122
PIP	Carnet de Paris	127
Raymond BOUYER	Revue Musicale. — Tristan et Isolde.	135
Henri AUSTRUY	Revue dramatique. — Rabelais, etc.	140
L. R.	Les Livres	143

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

1904

TÉLÉPHONE 108-46

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER

Prix : 2 fr. 50

Nº 127 — Nouvelle Série. Tome XXXII. — 2e Livraison. 26e Année

La Nouvelle Revue

(Paraît le 1er et le 15 de chaque mois)

15 JANVIER 1905

SOMMAIRE

F. A. de La ROCHEFOUCAULD	L'Enigme des Inscriptions Gauloises.	145
BAYLE et FAUCHIER-MAGNAN.	Pierre Crozat.	163
Jean BOUCHOR	La Mort en Voyage.	188
Albert-Emile SOREL.	Le Secret de M. de Garançay (*Comédie*).	191
Mme Hector MALOT	Cœurs d'Amoureuses (II).	205
Jules GLEIZE	La France et les Etats-Unis	218
Nicolas LIESKOFF.	Gens d'Eglise (Fin). (*Traduction d'André Neviedomsky*)	225
Emmanuel des ESSARTS	Variations sur les Contes de Perrault.	240
Gustave KAHN	Le Théâtre des Fées	245
Antonin MULÉ.	Khrili (II).	251
Raymond MONTCLAVEL.	Le dernier jour d'un Dieu chez les Aïnos	266
Marc VARENNE	M. Gabriele d'Annunzio	272
PIP	Carnet de Paris	277
Raymond BOUYER	Revue Musicale. — Le Vaisseau-Fantôme.	283
L. R.	Les Livres	287

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

1905

TÉLÉPHONE 108-76

LA NOUVELLE REVUE

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(Nouvelle série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P.-B. GHEUSI et Henri GAUTIER, Directeurs

Henri AUSTRUY, Secrétaire de la Rédaction

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS
Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :	12 Mois	6 Mois	3 Mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine. . .	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 fr. 50

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER

Prix : 2 fr. 5

N° 128 — Nouvelle Série. Tome XXXII. — 3e Livraison. 26e Année

La Nouvelle Revue

(Parait le 1er et le 15 de chaque mois)

1er FÉVRIER 1905

SOMMAIRE

UN DIPLOMATE	Les Ambitions du Japon	289
A. de POUVOURVILLE	L'Armée Moderne et ses Cadres	295
D. CHAILLOUX	L'Atlantide	311
LEFEBVRE SAINT-OGAN	Les Métiers de l'Emigration	315
Mme Hector MALOT	Cœurs d'Amoureuses (III)	325
Docteur ICARD	Les Dangers de la Mort Apparente	343
Eugène AUBERT	Interpolations dans les Fresques de la Sixtine	369
Antonin MULÉ	Khrili (Fin)	375
Marie WEYRICH	Soleil	396
R. MILIANE	Une Excursion au Mont-Pelé	397
Gilbert STENGER	Le Théâtre sous le Consulat	403
Gustave KAHN	Le Centenaire de l'Année	416

PIP	Carnet de Paris	421
Raymond BOUYER	Revue Musicale : Hélène. — Xavière	426
Henri AUSTRUY	Revue dramatique : Les Merlereau. — La Gioconda	428
L. R.	Les Livres	431

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

1905

TELEPHONE 801-46

Prix : 2 fr. 5

N° 129 — Nouvelle Série. Tome XXXII. — 4e Livraison. 26e Année

La Nouvelle Revue

(Paraît le 1er et le 15 de chaque mois)

15 FÉVRIER 1905

SOMMAIRE

André de LORDE et Eug. MOREL	La Dernière Torture *(Drame)*	433
Antoine TOUCHE	La Situation Commerciale de la France	446
***	Lettres du Maroc	453
Gabriel FERRY	Le Jeu à Paris	459
CAJIRE	Un Ministre de l'Agriculture	480
Daniel BAQUÉ	Ancienne Chanson	485
Eg. LASSAUGUE	L'Ame du Pays Basque	487
Henri DESLINIÈRES	Mortel Secret	502
Pierre FONS	Une Nouvelle Philosophie de l'Amour	519
Mme Hector MALOT	Cœurs d'Amoureuses (IV)	528
Jean CANORA	La Harpe	553
Gustave KAHN	Mme Récamier	555

PIP	Carnet de Paris	560
Raymond BOUYER	Revue Musicale : Daria. — La Croisade des Enfants	566
Henri AUSTRUY	Revue Dramatique : Manigances. — L'Amourette. — Les Experts. — Le Gigolo, etc., etc.	569
L. R.	Les Livres	573

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

26, RUE RACINE (VIe)

1905

TÉLÉPHONE 801-46

LA NOUVELLE REVUE

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(Nouvelle série)

Fondatrice : *Madame Juliette ADAM*

P.-B. GHEUSI et Henri GAUTIER, Directeurs

Henri AUSTRUY, Secrétaire de la Rédaction

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Depuis le 1er Octobre 1879

PRIX DE L'ABONNEMENT :	12 Mois	6 Mois	3 Mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine. . .	45 fr.	24 fr.	12 fr.
Étranger.	55 »	30 »	16 »

Prix du numéro : 2 fr. 50

Les Abonnements partent du 1er et du 15 de chaque Mois

Auxerre. — Imprimerie A. LANIER

